

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1995

Technical and Bibliographic Notes / Notes technique et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming are checked below.

- ☐ Coloured covers / Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged / Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing / Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☒ Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- ☐ Only edition available / Seule édition disponible
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- ☐ Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☒ Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en latin et en grec. Page 269 comporte une numérotation fautive : p. 26.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modifications dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages / Pages de couleur
- ☐ Pages damaged / Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☒ Pages detached / Pages détachées
- ☒ Showthrough / Transparence
- ☐ Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material / Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image / Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- ☐ Opposing pages with varying colouration or discolourations are filmed twice to ensure the best possible image / Les pages s'opposant ayant des colorations variables ou des décolorations sont filmées deux fois afin d'obtenir la meilleur image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10x	14x	18x	22x	26x	30x	12x	16x	20x	24x	28x	32x								

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

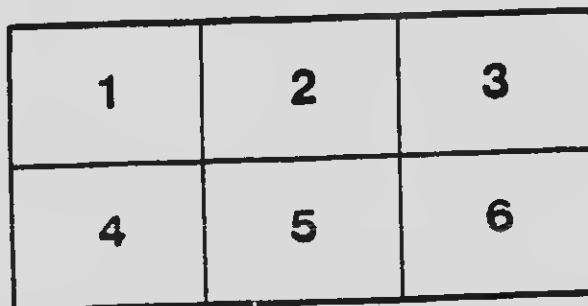
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\longrightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

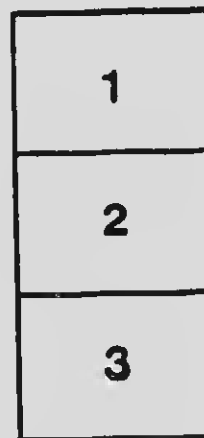
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

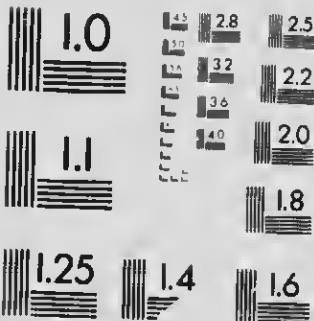
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\longrightarrow$ signifie "À SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc.

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609
716 482-4400
716 482-4401

Paul-V. CHARLAND
DES FRÈRES PRÊCHERS
DOCTEUR EN LETTRES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

Madame sainte Anne

ET

SON CULTE AU MOYEN AGE



TOME I

PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS
82, RUE BONAPARTE

1911

BT 685
C555
1911
fol.
v.1

6

Immense le connaissance

m. R. G. Page

Seine Grosse le m. m. m.

m. R. G. Page

and G. G. G. G.

185

NIHIL OBSTAT

Fr. P. M. BÉLIVEAU, O. P.

S. T. L.

Fr. E.-P. NOEL, O. P.

S. T. M.

Fr. HENRICUS HAGE, O. P.

S. T. L., VICARIUS GENERALIS

IMPRIMATUR

Parisiis, die 14^a Januarii 1911.

E. THOMAS,

V. G.

Paul-V. CHARLAND
DES FRÈRES PRÊCHERS
DOCTEUR EN LETTRES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DU CANADA

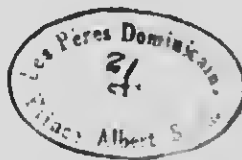
Madame sainte Anne

ET

SON CULTE AU MOYEN AGE



TOME I



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE PICARD ET FILS
82 RUE BONAPARTE

1911

1.

1.
1.
1.

O spem meam, quam dedisti
Justis et peccatoribus,
Dum Mariam protulisti
Deo, caelo, hominibus:
Imple, mater, quod coepisti,
Nos tuis juvas precibus.
Amen, vere claresci
Sanctorum in splendoribus:
Omnes opem ferant Christi,
Pareat nobis supplicibus.

Off. ms. Baranovici, saec. XVI.

MATRI PISSIMÆ

QUE TORMENTUM MORTIS NESCIENS

ORDORMIVIT IN DOMINO

DIE XII^{TA} NOVEMBRIS. A. D. MCMVIII



CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

La fête liturgique de sainte Anne ¹.

La maxime de Léon XIII, renouvelée de Cicéron, indique très nettement à l'historien son premier devoir : *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat* : Oser dire la vérité toujours, fût-elle une arme contre vous.

Une arme contre nous pourrait être le document que nous allons d'abord citer. C'est la bulle de Grégoire XIII instituant canoniquement la fête de sainte Anne, et puisque la date où elle nous reparte est si rapprochée de nous, comment pouvons-nous entreprendre un livre sur le culte de sainte Anne au moyen âge ?

1. ABBRÉVIATIONS : *Analysta Juris Pontificii*, Rome-Paris, 1855 sq. — Batiffol (Mgr Pierre), *Histoire du Bréviaire romain*, in-12, 1895. — Baumer, *Histoire du Bréviaire* (traduction), 2 in-8, 1905. — Benoît XIV, *Opera omnia*, 17 in-4, Paris, 1839 : Tomes I-VII : *De Sacramentis Dei beatificatione et Beatorum canonisatione* : t. VI, ch. IX : *De festis de preceptis* : t. VIII : *De festis Domini nostri Jesu Christi et Beate Mariæ Virginis*. — Bollandistes (RR. PP.), *Acta Sanctorum*. — *Bullarium Romanum*, édition Coequeles, 17 in-fol., Rome, 1739 sq. — *Catholic Encyclopedia* (The) Appleton, New-York, 1907 sq. — Calvenerio (Georgio), *Kalendarium SS. Mariæ*, 2 in-18, Duaci, 1638. — *Dictionnaire d'Archéologie et de Liturgie* (Dom Gabriel), Paris, Letouzey. — *Dictionnaire de Théologie catholique* (Vacant-Mangenot). — Gavanti, *Thesaurus sacramentalium seu Commentarii in Rubricas Breviarii romani*, 2 in-5, Anvers, 1646. — Graucolas (Jean), *Commentaire historique sur le bréviaire romain*, 2 in-18, Paris, 1727. — Guéranger (Dom), *L'année liturgique : Institutions liturgiques*, 4 in-8, Paris, 1878. — Guyet (Auctore Carolo Guyeto), *Hortologia, sive De Festis propriis locorum et ecclesiarum*, in-fol., Irlini, 1728. — Kellner (K. A. Heinrich), *Hortologie, oder das Kirchenjahr und die Heiligsfeste in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, Erlangen-en-Breisgau, Herder, 1901, in-8, viii-240 p. — Rocchi (R. P., Antonio), *Le Glorie di S. Giuseppino*, in-8, Grotta-Ferrata, 1878. — Schuler (G.), *Exploratio critica editionis Breviarii romani quæ a S. Rituum Congregatione uti typica declarata est*, Ratishonæ, 1894, viii-364 p. — Swainson, *The Greek Liturgies*, gr., in-8, Cambridge, 1884. — Les autres ouvrages seront indiqués in extenso à mesure.

En effet, si on se contente de jeter un coup d'œil sur ce document sans le lire, et c'est ainsi qu'on traite bien souvent les imprimés ; si on prend simplement note du fait et de la date, comme on mettrait par exemple dans ses fichiers : Monsieur un tel, né tel jour de telle année ; si surtout on prend le mot *institution* dont nous nous servions tout à l'heure, comme synonyme de « fondation », « étaldissement », « création nouvelle », alors notre cause peut être compromise. Si au contraire on se donne la peine de lire ce même document, non pas même entre les lignes, ce qui n'est pas du tout nécessaire, mais dans toutes ses lignes et quelques-unes en particulier que nous soulignerons d'ailleurs pour attirer davantage l'attention ; si on veut bien attendre que ce mot d'*institution*, le seul que nous pouvions employer malgré son ambigüité, s'explique peu à peu et à notre satisfaction générale, alors la cause n'est plus perdue, elle est plutôt gagnée d'avance. Mais *faisons* d'abord le document :

GREGOIRE, EVÊQUE, SERVITEUR DES SERVITEURS DE DIEU,
POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

I. Notre mère la sainte Église, dont la mission est de nous donner sans cesse de salutaires enseignements, exhorte les enfants de la foi chrétienne à célébrer par des fêtes annuelles les saints du ciel, ces bons serviteurs de Dieu qui non seulement ont laissé derrière eux sur terre des exemples de saint, mais qui s'emploient, étant maintenant là-haut, à recueillir les vœux des fidèles et à les rendre plus méritoires par leur propre intercession. Ce secours incessant, nous croyons que la bienheureuse Anne nous l'accorde, après du Dieu de miséricorde, elle qui a été pour le genre humain l'instrument de si grandes bénédictions, puisque d'elle est née la Vierge Marie, mère, par la grâce divine, de Jésus-Christ notre Sauveur. C'est pourquoi, si insuffisants que soient les hommages rendus par l'humanité à l'honneur de son nom, comme cependant il ne faut pas omettre ce qui se peut faire :

« Nous, en vue d'honorer ses mérites par un culte public et de réjoindre l'Église universelle par l'évocation de sa sainte mémoire

re : désirant de plus exciter dans les cœurs des chrétiens à son égard une dévotion dont l'ancienneté remonte aux premiers temps de l'Eglise et qui est attestée par tant de monuments insignes laissés à travers le monde, prescrivons que, dans les temps à venir et à perpétuité, la fête de la bienheureuse Anne soit célébrée dans toutes les églises du monde le 7 des calendes d'août (26 juillet), sous le rite double, avec l'office du commun des saintes femmes, et que ce jour de fête soit ajouté sous cette rubrique dans les calendriers de Rome et des autres églises qui devront s'imprimer. Que si, en vertu d'une dévotion particulière des fidèles, ou d'une coutume, ou d'un précepte, ou d'un indult du Saint-Siège apostolique, la fête susdite est déjà célébrée en certaines églises avec plus de solennité, nous voulons que cet usage soit maintenant absolument.

« II. Nous ordonnons aux patriarches, archevêques, évêques et autres prélats établis dans le monde entier, de publier solennellement ces lettres dans leurs églises, provinces, cités et diocèses, et de les faire observer fidèlement tant par les séculiers que par les réguliers de tous ordres, quand même cette fête aurait été omise dans les bréviaires et missels récemment publiés.

« III. Nous voulons que les copies imprimées de ces lettres, munies de la souscription d'un notaire public ou du sceau d'un ecclésiastique constitué en dignité, fassent partout autorité comme ces présentes elles-mêmes.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation 1584, aux Calendes de mai (1^{er} mai), la douzième année de notre pontificat I. »

Et donc, à résumer cette pièce *grasso modo*, la fête de sainte

I. Gregorius XIII Episcopus, servus servorum I. Ad perpetuam rei
memoriam. Sancta mater Ecclesia quæ salutaribus n. instituit documen-
tis annuis fidei filiis venerandis proponit sanctorum. tates, qui in terris
non solum exempla ad salutem reliquerunt, sed in celo beati fidelium patroci-
nium suscipere, eorumque orationes, et vota suis precibus adjuvare non cessant.
Quam iudis opem apud misericordem Deum credimus Beatam Annam assidue
impendere, quæ tanta in hominum genus præstitit beneficia, ex ea enim nata
est B. Maria semper Virgo, digna a Deo effecta, quæ nobis Jesum Christum pa-
ceret Salvatorem. Et licet ejus domini sanctis obsequiis honorando humana par-
tesse non queat humanitas, ne tamen quod potest obsequatur :

Anne a été instituée par le pape Grégoire XIII le 1^{er} mai 1584, et plusieurs semblent vouloir se contenter de cette information sommaire. Le sujet, d'ailleurs, ne les intéresse pas, et il n'y a rien à dire, rien à faire non plus : ces Messieurs ne sont pas de la partie.

D'autres au contraire qui savent lire et qui trouvent quelque plaisir à cela, auront sans doute remarqué ces expressions :

« Dévotion dont l'ancienneté remonte aux premiers temps de l'Eglise », et ces autres :

« Dévotion attestée par tant de monuments insignes disséminés à travers le monde, » et dans le texte même :

Ad antiquam in illum (S. Anam) devotionem quam usque ab cordio nascentis Ecclesiae, insignia quoque templa, et religiosa loca in ejus honorem toto orbe constructa testantur... precipimus... etc.

Ils auront peut-être aussi noté comme donnée importante ce qui suit : « Que si... la fête de sainte Anne, est déjà célébrée en certaines églises avec plus de solennité, etc.

Nos ad ejus virginitatem cultu deprecanda, universalemque Ecclesiam jucundissima illius recordatione beatificandam, nemini ad antiquam in illam devotionem ipsam usque ab exordio nascentis Ecclesiae, insignia quoque templa, et religiosa loca in ejus... rem tota Orbe constructa testantur, in Christianorum cordibus excitandam... precipimus, ut perpetuis futuris temporibus, B. Annae dies festus septimo Kal. Augusti per totius Orbis Ecclesias duplici officio, de Sancta, videlicet nec Virgine, nec Martyre, quod est in communem, quotannis recelatur, diesque praedictus imprimendis Romanis, et aliarum Ecclesiarum Calendariis addatur, et duplex ei inscribatur. Simili vero festus B. Annae dies supradictus ex fidelium devotione seu consuetudine, praeepto aut indulto Apostolico majore aliqua celebrari consuevit observantia, ea omnino iidem retineatur.

2^o Mandantes omnibus Patriarchis, Archiepiscopis, Episcopis et ceteris Ecclesiarum Praelatis per universum Orbem Constitutis ut faciant presentes litteras in suis quisque Ecclesiis, Provinciis, Civitatibus et Diocesis sollemniter publicari, et ad omnibus ecclesiasticis personis tam saecularibus quam quorumvis Ordinum Regularibus inviolate observari, etiamsi in recentibus Breviarii et Missalis reformationibus praedicta sollemnitas fuerit praetermissa.

3^o Volumus autem ut praesentium exemplis etiam impressis, manu Notarii publici subscriptis, et sigillo personae in dignitate ecclesiastica constitutae munitis eadem prorsus fides ubique gentium et locorum adhibeatur quae ipsis praesentibus adhiberetur, si essent exhibita vel ostensa.

Bullar. Roman., t. IV, part. IV, p. 54 et suiv.

En tout cas, nous allons, quant à nous, reprendre et commenter un par un les termes de cette bulle pour nous si importante, si intéressante et en même temps si lumineuse. Il ne s'agit pas d'établir et de prouver ce qu'on appelle une *thèse*. Le mot est trop solennel comme d'ailleurs la chose elle-même qu'il signifie. Le Pape énonce un fait historique qui peut se formuler ainsi :

Le culte de sainte Anne est très ancien dans l'Eglise, et de plus il a toujours été, et il est encore, dans une large mesure, universel comme l'Eglise elle-même.

Un sujet d'étude nous était offert, sujet nouveau, on peut dire, sujet « inqossilde », si l'on veut — de fait, quelqu'un le voulait ainsi, — mais un sujet par là même très intéressant. Était-il si téméraire de s'y engager, de s'en aller avec lui à la recherche de l'inconnu ? Nous n'aurions pas plus qu'il ne faut « la passion de la découverte », et surtout nous nous garderions d'*inventer* quoi que ce soit, pas même des documents ; nous compterions sur nulle déception, nulle déconvenue, nulle tristesse, parce que sans doute nos recherches resteraient le plus souvent inutiles, mais nous continuerions quand même notre course à travers le monde et à travers les siècles pour le seul plaisir de chercher *toujours et partout* un être cher (qu'on pardonne ce langage familial). *Partout et toujours* : c'est au pape qui met ces deux mots comme en exergue à l'image de notre Sainte, et nous l'en bénissons, et c'est à cette double lumière que nous entreprenons ce travail. Encore une fois, nous ne promettons rien, nous n'ambitionnons pas de fournir une preuve à une affirmation qui d'ailleurs peut s'en passer, puisqu'elle émane d'une autorité qui *sait ce qu'elle dit*, quoi qu'un en pense en certains milieux : tout simplement, puisque le goût nous en est donné, nous *cherchons*, nous *voulons étudier*.

Il a semblé que l'histoire du culte de sainte Anne que nous entamons maintenant devait naturellement commencer par une étude sur sa fête liturgique, et c'est en effet sur ce point que se dirige d'abord notre attention.

Pour parler simplement, le succès nous paraît douteux, mais le succès n'est pas obligatoire, heureusement.

Le sujet est difficile, d'autant plus que, du moins à notre connaissance, il n'a jamais été traité ni de près, ni de loin, ni *ex professo*, ni *per transennam*, comme diraient les docteurs. Or les maîtres de la science n'ont pas encore passé, comment s'aventurer soi-même ? C'est très vrai. Il est très vrai aussi que la prudence est la mère de la sûreté, mais faudra-t-il pour cela ne jamais rien tenter, ne jamais rien risquer ?

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il advienne, puisque le cœur nous en dit, essayons cette étude préliminaire. Elle sera ce qu'elle pourra, et il va de soi en tout cas qu'elle sera nécessairement un peu sommaire puisque, soit dit une fois pour toutes, nous ne pourrions nulle part et ne pouvons pas davantage ici mettre tout un volume dans un seul paragraphe, mais elle ne manquera pas de projeter d'avance quelque lumière sur les chapitres à venir.

* * *

Avant tout, il faut s'entendre, définir ce qui a besoin d'être défini, rappeler certaines notions de liturgie ou d'histoire ecclésiastique, « sortir du temps et du changement », comme disait Bossuet, c'est-à-dire du présent et vivre dans le passé, le passé immuable, puisque, en effet, il n'est plus le passé lointain, et très lointain, puisque le pape Grégoire XIII prétend nous ramener, avec sainte Anne, à l'école de l'Église naissante.

Nous disons avec le Pape : « Le culte de sainte Anne est très ancien dans l'Église, » et les chapitres qui vont suivre essaieront de le faire voir, en attendant que d'autres s'attachent à prouver la plus ou moins complète diffusion de ce même culte à travers le monde chrétien au cours des siècles, sinon dès le commencement.

Mais d'abord : « Le culte de sainte Anne est très ancien dans l'Église, » et nous ajouterons de suite, en procédant pour une fois à la manière de saint Thomas, le traditionnel *Sed contra est* des adversaires. De fait, il se présente contre l'attestation papale — consciemment ou inconsciemment, nous n'avons pas à en juger — des objections assez nombreuses, des objections assez sérieuses, formulées non pas par des adversaires fictifs, comme ils le sont très souvent dans saint Thomas, mais par des adversaires réels,

très réels, et parfois même formidables. « Tout le monde en effet n'est pas convaincu, tant s'en faut, que le culte de sainte Anne soit positivement très ancien dans l'Eglise, et il s'est trouvé des auteurs graves, extrêmement graves, pour admettre ou du moins laisser entendre qu'il est plutôt de date relativement récente, au moins en Occident. Il ne faut jamais s'étonner de rien, et il ne le faudra pas même le jour où quelqu'un voudra faire du culte de notre Sainte une pure, une gracieuse invention de la piété canadienne-française. (Ce sera une plaisanterie comme tant d'autres, qu'il faut endurer dans un monde où il n'est personne qui réfléchisse en soi-même. » La vérité est, s'il faut toucher si vite au *toto Orbe* du texte papal, que Madame sainte Anne, d'abord vénérée en Orient, ensuite en Occident, et adieu qu'ailleurs peut être, dans la France de nos Pères, a daigné venir réconforter de sa douce présence les premiers colons du Canada, perdus, comme on sait, sur quelques arpents de neige¹.

Fermons la parenthèse et reprenons. Ces contradicteurs dont nous parlions ne sont pas toujours d'indéfectibles publicistes qui semblent payés à tant la ligne pour dire des absurdités ; ce ne sont pas toujours des gens du monde ou des *artistes* ², à qui on pardonne volontiers de ne pas savoir ce qu'ils ne sont pas tenus de savoir ; ce sont parfois des hommes réputés instruits, des érudits, faut-il le dire ? — des poètes de grand renom, des corporations de prêtres ou de religieux qui devraient mieux savoir puisqu'ils enseignent *ex professo*. Mais n'insistons pas, raturons plutôt s'il le faut. Don Leclercq écrivait naguère que le temps est passé des affirmations arrogantes³ ; pourquoi n'est-il pas également passé des *négations arrogantes* ? Pourquoi ou comment — pour ne citer qu'un exemple — pourquoi, ou comment, non au XVIII^e siècle, —

1. Le mot est la sienne racontée. Il n'est personne comme le Français-Canadien pour se souvenir que

Tout honore à deux pays : le sien et patir la France !

2. Kondakoff, par exemple, fixe au XVI^e siècle l'origine du culte de notre Sainte en Occident.

ce qui s'expliquerait encore — mais en plein ^{xx}^e siècle, en 1903, un auteur très grave et en vérité souverainement valide pouvait-il écrire ce qui suit (en traduction littérale) : « Le culte de sainte Anne était apparemment à peu près inconnu (en Occident sans doute) jusqu'à la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, quand, à l'occasion du mariage de Richard II (d'Angleterre) avec Anne de Bohême, le pape Urbain VI, en 1382, ordonna que sa fête fût observée généralement ¹. »

Exprimez-vous d'ajouter que le digne auteur a reconnu plus tard son erreur, et qu'il a eu la franchise, l'honnêteté, l'humilité de la rétracter publiquement, mais si on est heureux de signaler une si noble action, il n'en est pas moins triste de penser que pareille assertion représente peut-être encore plus ou moins l'opinion courante. Ici permettez une confidence, la confidence d'une de nos dernières tristesses, si pareille naïveté « peut passer. Nous avions attendu longtemps, *impatiemment* selon l'usage, le livre du Dr Kellner, cette *Hortologie* qui devait faire la grande lumière sur tant de points obscurs, et sans doute nous fournir à nous-même de précieux renseignements. Vaine espérance.

Le Docteur reconnaît que « le culte des parents de Notre-Dame est de date relativement ancienne en Orient », mais « quant à l'Occident, leur légende, dit-il, n'a fut reçue qu'avec grande réserve, et ainsi, quoique le pape Léon III ait fait représenter leurs figures dans l'église de Sainte-Marie-ad-Præsepe, ils n'offrent aucune trace d'une mémoire liturgique dans les calendriers avant le moyen âge. Pardon de l'interruption, mais il s'agit de quel moyen âge, s'il vous plaît ? Car enfin, une période de mille années doit avoir au moins un commencement, un milieu, une fin, et l'on aimerait à être fixé un peu quelque part. Peut-être faut-il entendre ici la fin, l'extrême fin du moyen âge, d'autant qu'il nous revient d'un autre savant une assertion analogue ou

1. The cultus of St Anne was apparently almost unknown until the second half of the fourteenth century, when, on the occasion of the marriage of Richard II (of England), with Anne of Bohemia, Pope Urban VI, in 1382, ordered her feast to be observed generally. H. M. Bannister, *The Introduction of the cultus of St Anne into the West*, dans *The English Historical Review*, 1903, LXXIII, p. 107.

plutôt identiquement la même, comme si les deux auteurs s'étaient copiés, ce qui n'est pas impossible même de nos jours. Mais ce que nous voulions surtout recueillir et signaler à l'attention, c'est ceci : « Que leurs noms soient quelque fois mentionnés dans divers écrits et que l'on parle d'eux comme de saints, ce n'est pas la preuve qu'ils aient été l'objet d'un culte spécial quelconque » (sic).

Et donc, d'après un auteur qui est déjà devenu classique, sans doute parce qu'il tient compte des plus récentes recherches, « et peut-être aussi parce qu'il se garde soigneusement des légendes, des antédiluvians fantaisistes auxquelles on se complaisait autrefois », la piété du moyen âge a pu faire des fêtes, élever des autels, dresser des couronnes à une multitude de saints ; elle a pu, en France par exemple, construire plus de deux mille Notre-Dame, et elle n'a jamais rien fait, absolument rien, pour la mère de Notre-Dame !

Le Dr Kellner, permettez, est-il bien sérieux ? Il l'est sans doute ailleurs et nous reviençons vraisemblablement à lui de fois à autre, tout son réel savoir nous inspire confiance encore, mais franchement, est-ce traiter avec honneur les parents de Notre-Dame que de leur accorder juste sept ou huit lignes, et de pareilles

1. Nous n'avons pu voir que la traduction anglaise de l'ouvrage en question. Elle porte au titre : *Heortology, a history of the christian festivals from their origin to the present day*, by Dr K. A. Heintz Kellner, in-8, London, 1908.

Nous citons : « Among the Greeks, the parents of Our Lady enjoyed a religious cultus from a comparatively early date (p. 275). In the West, however, their legend was received with considerable reserve, and although Pope Leo III had their pictures placed in the Church of Maria ad Praesepe, no trace of any liturgical commemoration appears in calendars before the Middle Ages. It is no proof that any special cultus was paid to them, that we find them occasionally mentioned in writings and spoken of as saints, p. 275-276.

2. *Revue du Clergé franç.*, t. XLVIII (1906), p. 255-257. A recueillir aussi des *Analecta bollandiana*, t. XXI, p. 95 : « ...livre à l'usage des prédicateurs, catéchistes, professeurs de religion. Manuel commode et solide où sont consignés les résultats de la critique ; — pas de discussions sur les questions obscures ou très contestables encore — mais présente à chaque pas la preuve de ce qu'il avance ou du moins des éléments de démonstration, d'après les meilleurs ouvrages parus sur le sujet. »

lignes ? On sont les preuves de cette négation — on n'ose pas dire arrogante !

En tout cas, jusqu'à ce qu'il en vienne, notre illusion, si c'en est une, nous sera donc encore longtemps, comme est doux à notre oreille le mot du Pape : *ab erudio nascentis heresice*.

Il nous repugnait de citer des noms, et si nous l'avions fait, c'est pour montrer que nous avons contre nous des contradicteurs non pas fictifs mais bien réels, comme nous disions plus haut. Il en existe d'autres, nous qu'il suffise de cette part faite à l'avocat du diable, et maintenant, sans accuser personne de l'une ou l'autre de ces méprises auxquelles cependant les plus grands auteurs mêmes sont exposés, rappelons quelques notions utiles, élémentaires ou même banales, si vous voulez, mais qui précisément pour cette raison, peuvent plus vite s'oublier. Oublier, c'est humain, comme de se tromper.

Et d'abord,

Les mots culte et fête n'ont pas tout à fait le même sens.

Ils ne l'ont pas étymologiquement, ils ne l'ont pas par l'idée ou le fait qu'ils représentent, et malgré un usage qui tend maintenant à les prendre l'un pour l'autre, ils ne seront jamais, au pied de la lettre, des termes tellement corrélatifs que l'un ne puisse jamais aller sans l'autre. Les fêtes présupposent, emportent le culte, puisqu'elles en sont une des expressions les plus manifestes. Mais le culte peut exister sans les fêtes. Dira-t-on que les chrétiens n'ont pas toujours honoré la naissance du Sauveur ? Et pourtant la fête de Noël était encore inconnue en Occident vers le milieu du III^e siècle. La fête du Saint-Sacrement ne fut établie qu'au XIII^e siècle, et serait-ce la preuve que, jusque là, les fidèles n'avaient aucune dévotion pour la sainte Eucharistie ? Et combien d'autres fêtes de Notre-Seigneur ont nouvelles dans l'Eglise : le Saint-Nom de Jésus, le Sacré-Cœur, le Précieux-Sang, etc. ! La sainte Trinité elle-même n'avait pas de fête avant l'an 1320, et s'il faut une fête pour qu'il y ait un culte, dira-t-on que les fidèles, avant 1320, n'adoraient pas un Dieu en trois personnes, Père, Fil et Saint-Esprit ?

Dira-t-on aussi que la sainte Vierge a dû rester comme une étrangère pour les premiers chrétiens, puisqu'il est impossible de signaler une seule fête en son honneur avant la seconde moitié du IV^e siècle, ou même avant le VII^e, selon Mgr Duchesne ? L'hypercritique protestante, par l'organe de M. Benrath, a osé soutenir cette théorie absurde pour ne pas dire sacrilège, mais on sait au moyen de quel naïf argument — il faut recueillir cette perle fine — : « Athénagore, Tatien et Théophile ne font d'elle (la Vierge Marie) aucune mention, et dans ce que nous connaissons des apologies d'Hermias, de Quadratus, d'Ariston et de Miltiade (heureux mortel qui connaît tout cela !), son nom n'est pas même prononcé, Donc... C'est charmant, charmant à force ! Pêtré enfantin !

Et M. Benrath s'est donné la peine de lire Athénagore, Tatien et Théophile, et peut-être Hermias et Quadratus et tous les autres pour arriver à cette conquête ! Quel triomphe, mais quel facile triomphe d'avocat ! On oserait de nous dire que ces apologistes ne ritent pas non plus le nom de Jésus, et c'est sans doute la preuve que Notre-Seigneur ne tenait de leur temps aucune place dans la vie religieuse des chrétiens !

Ceci nous amène à dire un mot de

L'organe et tire du silence des autres.

Mais à aloud est-ce un argument ? La critique moderne en a fait le sien, par excellence, son grand cheval de bataille. Et on ne devrait pas dire « critique moderne », puisque *moderne* est un terme de comparaison, et que la critique, venant à peine de naître, n'en peut pas avoir évidemment. Il est bien entendu en effet que la critique date de vingt ans au plus, même de beaucoup moins, et qu'il sait si le dernier auteur quel qu'il soit qui a publié hier, ne croit pas l'avoir inventée ? Il paraît bien en tout cas qu'elle est encore mineure ; et à notre avis, ce serait « grand siècle des lumières » qui nous l'aurait léguée en précieux héritage avant de mourir. Autrefois il y avait des amateurs en archéologie, histoire, hagiographie, science générale, des hommes laborieux,

1. Cf. Neubert, *Maria dans l'Eglise anténiceenne*, 1908, p. 156.

sincères, animés des meilleures intentions bien sûr, mais qui n'ont rien fait à tout cela. Les hagiographes surtout n'ont su faire que de la rhétorique. Ils ont accepté toutes les légendes les plus cocasses, trop contents de pouvoir broder toujours : et encore *broder* est trop beau pour eux, trop délicat pour ces barbares de « certaines époques » : ils ont fait simplement, grossièrement, à la mode d'autrefois, ce qu'on pourrait appeler la cuisine hagiographique. « On sait que le mot a été dit, et on voudrait ne pas savoir qui l'a dit ! »

L'abbé Nau écrivait naguère avec son admirable franchise : L'auteur de Nazareth, à l'exemple de plusieurs critiques renommés, utilise trop volontiers l'argument tiré du silence des auteurs : « Tel fait m'apparaît à telle époque, il ne figure pas auparavant dans les ouvrages que je connais : il a donc été inventé vers cette époque, etc. » L'argument tiré du silence des auteurs, si usité à cause du vernis d'érudition qu'il comporte, devrait être appelé bien souvent, de la source d'où il procède, « une preuve d'ignorance ». Il ajoutait en note avec une très fine pointe d'ironie, à propos de certaines plaintes formulées contre Eusèbe : « Il est à remarquer aussi que les auteurs contemporains n'ont pas pour les anciens la même indulgence que pour eux-mêmes. Ils se permettent d'ignorer des ouvrages catalogués dans de nombreuses bibliothèques lorsqu'il leur suffirait souvent d'une démarche ou d'une lettre pour être renseignés, et ils ne permettent pas à un ancien, par exemple à Eusèbe, de rien ignorer ; mieux que cela, ils ne comprennent pas qu'il ait pu ne pas écrire tout ce qu'il

1. *Revue du Clergé français*, t. LVII (1906), p. 561, article intitulé : *Cœur clair et dire vrai*. Page 562 : 1° « L'enseignement dogmatique est de la teneur... Plus bon : L'hagiographie est beaucoup plus exploitée, sous prétexte d'édification, mais, hélas ! dans quelles conditions lamentables ! On dirait qu'on lui est persuadé et que, quand on a lancé une épithète de mépris aux « dévotionnaires de saints et aux adversaires de la tradition », on peut s'en donner à cœur joie, en dépit de toutes les réclamations de l'histoire ou du sens commun. Un savant bollandiste, le P. Delehaye, vient de publier un livre des plus instructifs sur les légendes hagiographiques (Bruxelles, 1905, Paris, Picard). On y voit à l'œuvre ce qu'on pourrait appeler la cuisine hagiographique, telle qu'on savait la faire à certaines époques, sans nulle intention de tromper le lecteur, mais avec le seul désir de l'intéresser ou même de rendre un peu plus illustre un saint local. H. Lesêtre.

savait dans les ouvrages qui nous restent de lui. Pour nous, nous croyons qu'Éusèbe, tout comme nos contemporains, a pu ignorer bien des faits et l'ordre des ouvrages. Nous croyons aussi qu'il n'a pas écrit tout ce qu'il savait, soit parce qu'il n'y songeait plus au moment où il rédigeait, soit simplement pour économiser son parchemin. Nous tenons donc que l'argument tiré du silence des auteurs n'est qu'un indice et n'a en général aucune force probante¹.

Mgr Duchesne a également dit un mot qui restera, et qui aurait dû être prononcé plus tôt pour l'avantage de certains auteurs : « On est revenu des systèmes insensés dont Tuhingue eut la primauté : d'autres, il est vrai, les ont remplacés, car le cerveau humain est toujours fécond en inventions bizarres. Mais il y a une opinion moyenne, représentée par les jugements des gens graves et sains d'esprit, qui s'impose au public de sens rassis. Je n'ai pas besoin de dire que je crois être de celle-là. Peut-être me flatte-je. Mais je me sens une égale horreur pour la misère de certains systèmes et pour celle de certaines légendes. Je crois même que, s'il fallait choisir, les légendes où il y a au moins un peu de poésie et d'âme populaire auraient encore une préférence² ».

Un système niais, c'est bien sans doute d'affirmer un fait parce qu'il n'a pas été nié, mais un autre plus niais encore, — et combien à la mode cependant de nos jours ! — c'est de nier tel autre fait, parce qu'il n'a pas été affirmé, authentiqué, documenté par un auteur quelconque. Telle fête n'a commencé dans l'Église qu'à telle époque *parce que* le premier document qui la constate ne date que de cette époque. Puisque tout à l'heure, il s'agissait d'Éusèbe, Constantin n'a rien vu dans le ciel, ni croix, ni lettres de feu, *parce que* Éusèbe ne dit rien de ce prodige dans son *Histoire de l'Église*, un livre contemporain du soi-disant événement, mais seulement vingt ou vingt-cinq ans plus tard dans sa *Vie de Constantin*³. Oh ! le beau

1. F. Nau, *Les constructions palestiniennes*, dans *Revue de l'Orient chrét.*, 1905, (10^e année), p. 163.

2. L. Duchesne, *Hist. anc. de l'Église*, 3^e éd., t. 1, préface.

3. J.-B. Firth, *Constantine the Great*, in-8, 1905, p. 97 : « In twenty-five years a story may be telescoped out of all knowledge through constant repetition by

raisonnement et la belle chose que de savoir quelque chose ! La confession n'existait pas dans les premiers siècles, parce que nul chrétien de ce temps-là ne nous a laissé son billet de confession en souvenir. La légende de la sainte Maison de Lorette est une vaste comédie, et le mal est que les papes s'y sont mêlés, eux qui auraient dû attendre le document. Pourquoi ne pas dire tout de suite que les cathédrales de France et d'Allemagne n'existent pas, puisque ni saint Thomas d'Aquin ni Albert le Grand n'en disent un seul mot, eux qui les auraient certainement vu bâtir si de fait elles avaient été bâties ! Pure illusion de nos sens abusés !

Voilà où nous en serons bientôt si nous n'y sommes de « En tout cas, rien d'amusant... ou d'affligeant... » cela dépend des heures — comme de parcourir certains ouvrages de notre érudition contemporaine, et même les plus graves, les plus savants, et soi-disant les plus franchement catholiques et dévoués aux causes catholiques. Ils n'osent plus rien affirmer : « il leur semble téméraire de dire que... » il serait téméraire même de penser que... » « c'est sous toute réserve que... » et... Il ne faut pas s'aventurer jusqu'à... » et cietera ! (Fonguez au peu ! Si l'on n'a rien à dire, qui ou quoi donc osera à parler ? Et j'ajouterai : Si l'on n'a rien à bâtir, à quoi bon démolir ?

Mais réinsistons pas. D'ailleurs, au commencement, la critique a fait du bien et il faut lui en tenir compte. Ce n'est pas elle qui a inventé le vieux principe, vieux en effet comme le monde : « Le sage n'avance rien qu'il ne prouve, » mais elle l'a restauré, réappliqué, remis en vigueur sinon en honneur auprès de beaucoup de gens qui semblaient disposés à n'en pas tenir compte. Et puis aujourd'hui, il semble qu'elle commence à voir où est allé son système, bon en lui-même, mais dangereux dans les mains du

the narrator, to say nothing of the changes it suffers if it passes in active circulation from mouth to mouth. » A noter cependant ce candide aveu : The argument from silence is never absolutely conclusive, but the reticence of Eusebius in 326 at least warrants a strong suspicion that the legend had not then crystallized itself into its final shape. » p. 98. Nous allons oublier l'avertissement que Constantia n'était pas un grand bonnet, ni même « un homme intelligent ». (*Ibid.*, *passim*). A qui le dites-vous ?

serenam pecis des imitateurs : qu'elle regrette d'avoir oublié l'autre vieille formule : que « tout ce qui est permis, parce que c'est juste, ou bon, ou vrai, n'est pas toujours par le même expédient ou à propos » : il semble qu'elle voudrait refaire certaines pages trop risquées, trop révélatrices aussi du parti pris : reprendre certaines thèses malheureuses, revenir à certaines légendes qui avaient bien leur charme en même temps qu'un peu de vraisemblance : bref, adorer de nouveau aujourd'hui même ce que, hier, elle a brûlé.

Quoi qu'il en soit, la crise, la terrible crise du modernisme, puisqu'il fallait le nommer, passera si elle n'est déjà passée. Il y aura toujours, il y a déjà quelques hommes sérieux pour *sentir* comme Jean d'Agrève, — si Jean d'Agrève peut intervenir en cette affaire — et pour dire comme lui du fond de leur âme désolée : « La vieillerie de toutes ces nouveautés m'a lassé ; le faux neuf n'a redonné l'amour du vrai vieux. » et le bon sens reviendra avec la désillusion ; la prudence, la *circospection* reprendra le dessus avec le regret des fautes passées.

Nous permettrait-on d'ajouter pour ce qui concerne le présent travail qu'il se gardera, quant à lui, de tout système, se contentant de ne rien admettre ni de rien nier sans preuve ? Quand se présenteront des documents, il en pèsera la valeur, car encore cela est-il nécessaire, et s'ils lui paraissent indifférents, il sera heureux, très heureux de s'en servir. Quand, au contraire, manqueront les témoignages, ce qui ne devra jamais nous surprendre, étant donné notre sujet, ce sera le moment de penser que personne au monde n'était obligé de nous en fournir, ou bien qu'ils ont pu se perdre comme tant d'autres écrits précieux, ou bien que l'argument de raison, l'argument de droit vaut quelquefois autant que l'argument de fait ; ou bien encore que « le bien ne fait pas de bruit », c'est-à-dire ici que la dévotion n'est pas de sa nature tapageuse, et n'a jamais demandé comme elle ne demande encore que le silence autour d'elle : *In silentio et quiete proficit animus devota*. Et de fait, si l'on peut mêler un peu de mystique à cette étude, la mère de la Vierge Marie a dû vouloir s'effacer pour toujours devant sa Fille, Mère de Dieu, Reine du ciel et de la terre, et celle dont l'Évangile nous a caché le nom, peut être parce qu'elle aura obtenu de Dieu

cette faveur de rester inconnue, aura voulu également le silence sur les hommages que les fidèles lui ont rendus, comme malgré elle au cours des siècles, *ab exordio nascentis Ecclesie*.

Mais il est temps de revenir à nos considérations, et une troisième porterait sur ce qu'on pourrait encore ici appeler

L'évolution très lente de la liturgie.

Il serait par trop fort en effet d'imaginer que l'Église — je veux dire ici le Saint-Siège — a procédé systématiquement dans la confection de sa liturgie, ou de ce qu'on appelle d'un mot moins vague le « Cycle liturgique ». Elle n'a pas dès l'origine dressé un grand casier, en se disant que, avec le temps, elle en emplirait chacune des cases. Notre-Seigneur lui suffisait bien pour les remplir toutes, et il semble, à pénétrer, si on l'ose, dans le secret de ses intimes et saintes ambitions, qu'elle voulait faire vivre d'avance les fidèles de la vie du ciel où, qui ne le sait ? toute l'adoration, tout le culte, tout l'amour iront d'abord et principalement, et plutôt uniquement — si l'on veut parler le langage strict — à l'humanité divine et trois fois adorable du Sauveur. C'est une indiscrétion, plutôt même une indécence que de vouloir palper ainsi, je dirais, le cœur de l'Église, et à l'avance nous lui demandons pardon, si quelque part, ici où là, par un zèle inconsidéré ou la vaine curiosité de trop savoir, nous lui posons des questions auxquelles nous savons si bien qu'elle n'est pas tenue de répondre. C'est ici comme ailleurs le *Secretum Regis* qu'il faut respecter sans chercher à le connaître. Mais des hommes ont regardé où nous n'osons pas nous-même, et on dira toujours, car rien ne le remplacera jamais, cette page de dom Gabriel, ce début d'une conférence qui ne ressemble pas du tout, quoi qu'il en ait dit, à un conte de Peau d'Âne :

Il fut un temps où l'année liturgique n'existait pas... Ce qui gouvernait tout, ce qui animait, menait la chrétienté naissante, c'était le souvenir de Jésus, sa pensée, son amour. Il était le lien des âmes et des cœurs : on peut même dire qu'il était plus présent au milieu d'eux que quand ils le voyaient et l'entendaient de leurs yeux et de leurs oreilles, car maintenant, ils le voyaient et l'entendaient dans leur Âme...

« Les développements que la liturgie recevra dans les siècles suivants ne lui enlèveront pas son caractère primitif : c'est encore la vie du Christ, et en particulier les dernières semaines à Jérusalem qui resteront le point culminant de l'année liturgique¹. »

Et ailleurs : « De vieilles fresques des catacombes nous montrent le Christ sous la forme d'un pasteur, au centre d'une voûte autour de laquelle sont représentées les saisons sous des figures symboliques. Qu'il y ait ici simple hasard d'un pinceau en quête d'un motif d'ornementation, ou intention symbolique, il est certain que ces peintures expriment une pensée profonde : le Christ est au milieu des temps, il est le centre de l'année liturgique... L'année liturgique n'est autre chose que la révolution de l'année autour du Christ, la reproduction des principaux événements de sa vie². »

Il y a de fait une observation qu'on ne peut s'empêcher de faire quand on étudie un tant soit peu l'histoire de la liturgie : c'est, pour employer une expression très simple, trop simple peut-être, que le calendrier de l'Église a mis bien du temps à Sempliciter. A part les deux mystères personnels au Christ, à la Vierge, à l'Église, mystères qui peuvent se dérouler comme à l'infini, il est vrai, des saints immémorables auraient dû dès longtemps le faire déborder.

Que voit-on au contraire ?

Saint Paul ne voulait savoir qu'une chose : « Jésus et Jésus crucifié. » L'Église non plus ne veut pas savoir davantage, mais elle a des enfants qui ont besoin pour croire de voir des miracles.

Nisi signa aut prodigia videritis — et en même temps que Jésus crucifié, elle leur enseignera Jésus ressuscité, et pour longtemps ce simple catéchisme — catéchisme en deux images — suffira à la piété comme à la foi des néophytes. D'ailleurs, l'Église ne sépare pas le Christ ressuscité du Christ crucifié, et il faut noter l'admirable langage dont elle se sert ici pour l'un et pour l'autre. Pour les fidèles, elle a fait sa grande fête de la fête de Pâques, mais avant la pâque de la résurrection (Πάσχα ἀναστάσεως), elle a eu la

1. Calcoet, *Origines liturgiques*, t. 8, 1906, p. 173 ss.

2. Calcoet, *La prière antique*, t. 12, 1900, p. 259, 261.

pâque de la passion, la pâque de la crucifixion, comme elle l'appelle (παχα σταυρωτη), et ces deux pâques en réalité n'en faisaient qu'une pour elle¹.

1. Carol, *op. cit.* Pages à résumer : Pâques entraînait à sa suite la Pentecôte. Ces cinquante jours formaient comme une fête ininterrompue, un jubilé, un temps de joie où l'on ne jeûnait pas, où l'on suspendait l'exercice de la pénitence, où l'attitude même de la prière était moins humiliée... De même que la Pâque entraînait à sa suite ses cinquante jours de fête, elle exigeait une préparation par la prière et par le jeûne : de là le Carême... L'anniversaire de la naissance du Sauveur, comme celui de sa mort, méritait d'être célébré avec solennité et il lui fallut également sa préparation : ce fut l'Avent... Le reste de l'année devait être attiré dans l'orbite de ces fêtes. Il y eut un temps de Noël comme il y avait un temps de Pâques, soit les six dimanches après l'Épiphanie. Le temps qui restait après les dimanches de l'Épiphanie se rattacha au Carême sous le nom de Septuagésime. Restait le long espace entre la Pentecôte et l'Avent, de mai à décembre, une bonne moitié de l'année... Quelques fêtes, celles de saint Jean-Baptiste (24 juin), des saints Apôtres Pierre et Paul (29 juin), de saint Laurent (10 août), de l'Assomption (15 août), de saint Michel (29 septembre)... On eut de petites séries de dimanches appelés dimanches après saint Jean, après les apôtres, après saint Laurent, après le saint Archange. Plus tard, tous ces dimanches furent réduits à l'uniformité : ils s'appelèrent les dimanches après la Pentecôte, et cette époque liturgique prit le nom de temps après la Pentecôte. L'œuvre de jonction était accomplie... les deux extrémités de l'anneau liturgique se rejoignaient, p. 233-239.

Toutes les fêtes de l'année gravitent autour des deux grandes fêtes du Seigneur Noël et Pâques, qui sont comme les deux pôles de l'année chrétienne (p. 259).

Cf. aussi Kellner, *Heortologie*, ut sup. d'une traduction française sur la dernière édition allemande vient d'être publiée par le R. P. Bond, Puisseigne s. d. (1910), in-8. Quelques extraits : Tertullian is the first ecclesiastical (*De Bapt.*, 19) writer who enumerates the feasts celebrated among the Christians. The only festivals known to him are Easter and Pentecost (*C. Cels.*, xvm, 22). His statement is all the more noteworthy, because the exigencies of his controversy with Celsus required he should specify all the festivals by name. These are, besides Sundays, the Parasceve, Easter, and Pentecost. Tertullian and Origen are witnesses respectively for the East and the West, and since their evidence coincides, it is certain that in the third century, only the first germs existed of that church life which subsequently was to reach so rich a development. The cessation of persecution removed those hindrances which up to then had stood in the way of its evolution (page 17). A list of feasts and sacred seasons appears for the first time in the 8th book of the Apostolic constitutions, viz. the Birthday of our Lord (25 december), Epiphany, Lent, the Holy Week of the Passover, the Passover of the Resurrection, the Sunday after Easter, on which

Les autres fêtes ne viendront que plus tard, quelques-unes même très tard, et il en sera de même pour la liturgie mariale. Des auteurs ont discuté l'assertion de Mgr Duchesne à laquelle nous faisons allusion plus haut et que nous pouvons à notre tour rapporter ici : « L'Église de Rome ne paraît avoir solennisé aucune fête de la Vierge avant le *vii^e* siècle, alors qu'elle adopta les quatre fêtes byzantines dont je vais parler bientôt ¹ », c'est-à-dire la Purification de la sainte Vierge, l'Annonciation, la Nativité et la Dormition.

Ce qui est incontestable c'est que, au moins *en Occident*, comme n'en soin de le remarquer Mgr Duchesne, les fêtes de la Vierge apparaissent relativement très tard. Divers auteurs ont donné l'explication de ce fait à première vue étrange, et elle est connue de tout le monde. Si aujourd'hui les fêtes chrétiennes passent aux yeux de plusieurs pour de simples réminiscences ou reviviscences du paganisme : si, pour eux qui devraient être mieux informés, « il ne faut pas chercher ailleurs que dans la mythologie païenne les origines du culte chrétien ² », quelle différence les païens eux-mêmes ou les ennemis de la foi auraient-ils vue entre le culte de Marie et le culte de l'une ou l'autre de leurs déesses ? Et quant aux nouveaux convertis, à peine dégagés de leurs

is read the Gospel of unbelieving Thomas, Ascension and Pentecost. This gives the festivals in the fourth century (p. 19-20).

1. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 3^e éd., 1903, p. 270, suite : la plus ancienne est celle de la Présentation de l'Enfant Jésus au temple (ou Purification de la sainte Vierge). C'est à Jérusalem que nous la trouvons d'abord instituée, et cela dès la seconde moitié du *iv^e* siècle. La fête de l'Annonciation du 25 mars est attestée par le *Chronicon Paschale* (première moitié du *vi^e* siècle), qui en parle comme d'une institution établie. Ces deux fêtes, avec celles de la Nativité (8 septembre), et de la Dormition (l'été), sont marquées dans le Sacramentaire Gélasien au commencement du *vii^e* siècle. Elles étaient donc entrées dès le *vii^e* siècle dans l'usage romain.

« Ces quatre fêtes sont, pour l'Occident, d'importation byzantine (p. 272-273) ».

2. Entre autres, E. Luebs, *Les commencements du culte des saints dans l'Église chrétienne* (en allemand). Tubingue, 1901, t. 8, 326 pages : analyse dans *Revue des Quest. hist.*, janvier, 1907, p. 203-212 par V. Ernout. M. Ernout prouve, comme dans Calvet (t. cit., 3, *Origines liturg.*), que ce culte ne provient ni du gnosticisme, ni de l'hellénisme. On litait aussi avec intérêt Thurston, *The influence of Paganism on the christian calendar*, dans *The Month*, mars 1907, p. 225-239.

superstitions de la veille et encore incapables de discernement théologique ou mystique, qui suit si eux-mêmes, de leur côté, ne se sentent pas scandalisés d'une dévotion qui ressemblait tout pour l'extérieur à l'idolâtrie prosaïque ? L'Église respectait trop, aimait trop l'immaculée Vierge Marie pour permettre que son nom fût accolé à d'autres qu'elle abhorrait.

L'abbé Neuhert a donné une autre explication qui semble également juste. Il vient de parler du culte des martyrs, et il ajoute : « Les martyrs étaient d'anciens compagnons d'armes qui s'étaient trouvés dans la même situation que leurs admirateurs. Chacun d'eux constituait une individualité à part, orientée sans doute vers le Christ, mais n'évoquant qu'un second plan la pensée du Christ ; il était donc naturel qu'on leur votât un culte spécial, Marie au contraire n'avait de sens qu'après de Jésus... ses mystères, ce sont les mystères de Jésus... elle est inséparablement unie à Jésus¹. »

Ce texte admirable dans sa simplicité est une lumière. Il ne nous console pas de voir le culte liturgique de la Vierge se développer si tardivement de l'Église, mais il répond, au moins quelque peu, à certaines questions qui se posent d'elles-mêmes, comme celles-ci entre autres : « Pourquoi, au ix^e siècle de l'Église, sainte Agnès a-t-elle été l'objet d'un culte extérieur plus apparent, plus développé, plus fréquemment et généralement manifesté que celui de la très sainte Vierge ? Pourquoi saint Androise consacra-t-il une hymne à la jeune martyre, tandis qu'il n'en a pas pour la Reine des martyrs ? On a parlé beaucoup en ces derniers temps des verres dorés des cathédrales, et pourquoi, enrore ici, sur trois cent quarante verres dorés et pulvérisés, saint Pierre et saint Paul sont-ils représentés une soixantaine de fois, sainte Agnès treize fois, et la sainte Vierge seulement six fois, et encore deux fois sur les six avec sainte Agnès² ? Pourquoi, pour parler comme M. Paul Allard, « cette petite fille sur laquelle nous savons si peu, se montre-t-elle à nous comme une sainte nationale des Romains, comme une patronne de leur cité³ », tandis que la Vierge Marie, « oui la

1. Neuhert, *Marie dans l'Église antérieure*, p. 257-258.

2. Cf. Garavito, *Storia dell'arte cristiana*, 1873-1881, t. ix, p. 107 sq.

3. Paul Allard, dans le *Dictionnaire d'Archéologie*, fascicule IV, col. 905-918. Cf. le

très sainte Mère de Jésus elle-même, semble reléguée à l'arrière-plan ? Pourquoi saint Jean-Baptiste a-t-il de bonne heure sa fête de la Nativité, tandis que Marie immaculée attendra des siècles pour avoir la sienne ? Mais à toutes ces questions, l'abbé Neuhart nous a déjà donné une réponse à peu près satisfaisante, si nous ne sommes pas trop exigeants.

Aurait-il eu même temps résolu les problèmes analogues qui peuvent se poser au sujet du culte liturgique de Madame sainte Anne ? (Nous insistons sur ce mot *culte liturgique*, parce que nous ne devions jamais le confondre avec cet autre culte que nous appellerions simplement *dévoion*, si la langue française permettait à chacun, comme la langue anglaise, de fabriquer à mesure les mots dont il a besoin !). Notre Sainte n'était-elle pas, beaucoup moins que la Vierge Marie sans doute, mais encore très intimement liée, en qualité d'aïeule, à la personne et au souvenir du Verbe fait chair ? Combien de fois l'Art du moyen âge l'a représentée portant dans ses bras à la fois la Vierge et l'Enfant Jésus, gracieuse image de cette double maternité qui était la sienne, et comment les premiers chrétiens n'auraient-ils pas honoré d'un même culte cette divine Trinité de la terre, si bien en contact avec tous les enjeux vraiment humains à force d'être elle-même si vraiment humaine !

Et qu'on ne voie pas ici — nous en prions le lecteur — un rêve d'imagination pieuse, Sainte Anne n'était pas seulement une sainte — et à ce titre déjà elle méritait tout l'honneur qu'un monde nouveau, régénéré par le trois fois Saint, rendait à quiconque ressemblait au Divin Modèle — ; elle n'était pas seulement de la famille du Christ comme saint Jean-Baptiste et tous ceux que l'Évangile appelle ses frères et ses sœurs ; elle était une an-

récent et magnifique ouvrage de M. Juhari, *Sainte Agnès*, Paris, Dunod, 1907, gr. in-8; *Études religieuses* (R.R., P.P., Jésuites), 20 janvier 1907.

1. Admettons, notre langue, mais si pauvre, si bizarre depuis que la Dictionnaire de l'Académie nous a supprimé, on ne sait pourquoi, tant de choses nécessaires, les substantifs ou les adjectifs par exemple, quand il nous laissait les verbes ou les adverbes, on en *re-so*, tandis que l'anglais a tout conservé, tout amplifié même selon que c'était nécessaire ou utile.

cienne, elle était une *andré*, et quiconque veut seulement penser à ce respect des anciens, à ce culte des aïeux, qui a toujours été dans l'humanité une vraie religion, parfois même l'unique religion, admettre sans peine que notre Sainte devait attiser à elle tous les respects, toutes les vénération, elle, une sainte en effet et en même temps une ancienne et une aïeule, milieu de chair entre l'Ancien Testament et le Nouveau, la dernière grande figure d'une époque et d'un monde qui n'étaient plus.

Mais nous sommes sortis du cadre de notre étude présente, et il nous faut y rentrer pour suivre encore un instant ce que nous avons appelé l'évolution très lente de la liturgie. Nous disons un *instant*, car en effet nous ne pouvons guère que résumer ici très succinctement une question qui demanderait à elle seule tout un volume.

Nous en étions arrivés au culte liturgique des saints, des saints en général, et la première explication qu'on nous a donnée à propos du culte extérieur de la sainte Vierge vaudrait également pour ce qui les concerne à cet égard. Or l'Eglise voyait des différences essentielles, ses ennemis n'auraient peut-être vu que des nuances, et pour quoi proscrire les anciens dieux si le culte de nouveaux dieux était permis ? Dit-on que cette explication n'est admissible que pour les premiers siècles de l'Eglise, alors qu'un reste de paganisme pouvait produire de la confusion dans les esprits ? Mais quand le paganisme est-il mort jamais et à jamais ? Est-ce d'hier que les insensés dont parle l'Ecriture comme d'une multitude innée en nombre, ne voient que du paganisme dans l'Eglise pour la bonne raison qu'ils en sont pétris eux-mêmes, et n'avons-nous pas vu, à peine deux lignes plus haut, comment ils continuent encore aujourd'hui d'insulter à des pratiques vénéralées qu'ils ne savent pas comprendre ?

En tout cas, les faits sont les faits et sans en chercher plus outre la raison, on doit au moins les constater. Quiconque, par exemple ira passer quelques heures dans les bibliothèques de manuscrits, à Paris ou ailleurs, et verra dénouer quelques anciens livres de liturgie, missels ou bréviaires romains, verra comme, longtemps, très longtemps, la part faite au Sanctus est petite,

Notons que nous parlons ici pour l'Occident. Tandis en effet que les *Ménées* d'Orient sont déjà si riches dès le VII^e, le VIII^e et surtout le IX^e siècle, le calendrier romain est à peu près vide jusque là, et encore au delà, jusqu'au XI^e, au XII^e et même au XIII^e siècle. Pour ce qui est du VII^e ou VIII^e siècle en particulier, voyez, si vous l'avez sous la main, l'ancien *Comes* ou « Lctionnaire de l'Église romaine » publié très récemment par la *Revue bénédictine*, et jugez de la place qu'y occupent les saints; nous vous laissons dire les saints non martyrs. A moins que nos yeux ne nous aient trompé, il n'en présente pas un seul¹.

En effet, nous le répétons, le calendrier occidental n'a jamais été un casier dressé d'avance qu'il fallait remplir le plus tôt possible. Encore aujourd'hui on y remarque des cases vides, qu'il serait pourtant si facile de combler, non pas seulement avec la fête isolée d'un bienheureux unis avec la fête commune de cent bienheureux à la fois.

Au contraire il reste de la place; il en restait surtout au commencement, un commencement qui a duré plusieurs siècles. Ce serait le cas de dire ou de répéter: Au commencement était le Verbe, et le Verbe fait chair suffisait aux âmes de la terre comme il suffisait aux anges du ciel.

Résumons, le Christ avait aimé les hommes jusqu'à cette preuve suprême de la charité qui est de mourir pour qui l'on aime, et de faibles hommes, qui avaient appris de lui cette science nouvelle, étaient morts à leur tour pour l'amour de lui.

Quelle leçon, quel exemple! et n'était-il pas dès lors tout naturel aux parents, aux amis de ces héroïques confesseurs de la foi, à la communauté qui avait été témoin de leur vaillance, d'en consacrer

1. N^o du 1^{er} jan. 1910, p. 51, d'après le manuscrit de l'Université de Wurtzbourg (cote Mp. 11. fol. 62), sous le titre: *Registrum sanctorum Rom.*, format 0mm292,225mm, écriture allongée et pointue, avant du VIII^e siècle; peut-être sur un autre du VII^e.

The Lctionaries of Laurent and Silas show very plainly that in the seventh century the worship of the saints had as yet very slightly affected the liturgy. The saints' days are somewhat more numerous in the Leonianum and in the Missale Gallicano-Gallikanum edited by Mabillon and belonging to the end of the same century. Kellier, p. 297.

eret par des fêtes le souvenir, en attendant le moment de pouvoir l'imiter ! Leur mort semblait comme un prolongement de la mort du Christ, et c'est encore le Christ qu'ils honoraient en célébrant les anniversaires de tous ces laïques qui avaient voulu verser leur sang pour lui. Tel fut en tout cas le premier culte chrétien extérieur après celui du divin crucifié.

Pour ce qui est du culte des saints non martyrs, celui-ci ne s'introduira que plus tard et lentement, et, notons-le, même par le fait de l'Église, que par le fait des fidèles, l'est ici en effet, l'occasion étant bonne, qu'il faut faire une distinction importante et absolument nécessaire entre l'Église et l'Église, entre l'Église enseignante et l'Église enseignée, comme disait notre catéchisme, entre le Saint-Siège et les fidèles, ou si l'on veut, entre l'autorité ecclésiastique officielle et les pieux usages qui s'introduisaient dans le peuple avant qu'elle n'intervint pour les approuver ou les désapprouver, selon le cas. Or, il est à remarquer précisément que le Saint-Siège, toujours si prudent, ou pourrait dire si terriblement sévère en matière de canonisation ou de culte public, général, officiel, à décerner aux saints, se montrait par contre tout à fait tolérant, très facile même à l'égard du culte local, particulier, ou privé, rendu à ces mêmes bienheureux. Nous ne pouvons trop insister sur cette

Distinction entre le culte local et le culte général.

puce qu'elle est d'une extrême importance en ce qui concerne le culte des saints en général et plus particulièrement celui de notre Sainte. Longtemps, très longtemps, le nom de sainte Anne peut ne pas paraître au calendrier romain, au calendrier *universel*, et cependant être inscrit, mais écrits en lettres d'or, aux calendriers particuliers de maintes Églises. Nous pourrions observer de suite, puisque c'en est un peu le lieu, que la réforme du bréviaire voulue par le concile de Trente et plus tard exécutée par saint Pie V, reconnaissait et maintenait partout les grandes dévotions locales. Les « Vœux des Pères » (*Vota Patrum*) s'étaient résumés à ces quatre points : unité du missel, unité des rubriques, unité du bréviaire, unité du calendrier, mais, pas plus cette fois que jamais, le *propre* des églises n'était atteint par cette mesure, et

conséquemment, même à l'heure où le Saint-Siège voulait l'unité dans le liturgie universelle, il approuvait encore une fois, comme il l'avait fait toujours, les cultes particuliers et chers aux diverses communautés chrétiennes¹.

En surplus, encore moins autrefois qu'aujourd'hui, l'Église ne créait, la première, les fêtes des saints ni ne les prescrivait d'autorité. Ces fêtes naissaient, on peut dire d'elles-mêmes, comme par une éclosion toute naturelle de la foi et de la piété chrétienne ; le Saint-Siège, à la longue, finissait par les reconnaître, les approuver, les revêtir de sa sanction, les instituer canoniquement. L'Église se était comme une mère qui regarde où va le cœur de ses enfants mais qui ne le commande pas, parce que, en effet, le cœur, la dévotion ne se commandent pas. Trop heureuse était-elle de bénir simplement, de consacrer ces surnaturelles amours !

Et de fait on peut l'affirmer sans crainte de se tromper :

Ce n'est pas l'Église, c'est-à-dire toujours le Saint-Siège, c'est la piété du peuple chrétien qui a... fondé, développé le cycle liturgique

Tel que nous l'avons aujourd'hui. Au commencement, avous-nous déjà dit ou à peu près, quand un chrétien ou une chrétienne généreuse avait scellé de son sang sa profession de foi en Jésus-Christ, un aciel, un oratoire s'élevait aussitôt sur sa tombe, et les prêtres y célébraient les saints mystères. Peu à peu, les églises se communiquant les actes de leurs martyrs respectifs, on se faisait des emprunts d'une communauté à l'autre, et c'est ainsi que tel culte, d'abord tout à fait local, devenait avec les années à peu près général.

Et plus tard, quand au culte de martyrs se joint celui des confesseurs, vierges ou saintes femmes, c'est encore le peuple, qui, le premier, canonise. Une page de Benoît XIV, brillamment interprétée par notre P. Mortier dans sa belle monographie de *Saint-Pierre de Rome*, est ici à lire, à retenir plutôt, pour la suite de cet ouvrage ou même de cet article :

« Les Juifs, envieux et jaloux du Christ, ne voulaient pas se rendre à la vérité : « Si cet homme est saint ou précheur, répétait l'aveugle guéri, je n'en sais rien — ce que je sais, c'est qu'il m'a

1. *Anal. J. P.*, t. 6 (1855), pp. 688, 692.

guéri et que je vois, et, ce que je sais encore, c'est qu'il n'écarte pas les pécheurs... C'est une logique invincible, la logique du bon sens, celle du peuple.

De fait, pendant de siècle, ce fut cette logique du peuple chrétien qui canonisa les saints. Quand les peuples se trouvaient en présence d'un Augustin, d'un Chrysostome, d'un Basile, d'un Ambroise, d'un Grégoire le Grand, d'un Benoît : quand ils voyaient ces hommes pleins de l'esprit de Dieu suivre en tout les préceptes évangéliques, donner des exemples d'une charité héroïque et commander en maîtres, comme Dieu lui-même, aux forces de la nature, ils disaient, sans crainte d'erreur : C'est un saint, *un martyr... Vox populi, vox Dei !* voix du peuple, voix de Dieu ! Vous pouvez chercher dans les archives de l'Eglise les bulles de canonisation de tous ces grands docteurs des premiers siècles de paix, de ces lutteurs qui, au prix de leur courage indomptable, ont sauvé la foi catholique, vous ne les trouverez pas. Ni Jérôme à Bethléem, ni Antoine dans la Thébaïde, ni Martin dans les Gaules, ni tant d'autres saints et saintes, qui sont la gloire de toutes les églises, n'ont été officiellement canonisés. On n'a point fait leur procès, point plaidé leur cause, point discuté leurs actes : Dieu et le peuple ont fait l'office d'avocats et de juges, et la cause a été si bien jugée, que, aujourd'hui encore, après des siècles de vénération, leur mémoire vit dans tous les cœurs comme au premier jour. Non pas que l'Eglise ne surveillât les canonisations populaires : elle les dirigeait, les approuvait, les consacrait par la voix de ses évêques, de ses conciles, de ses papes : mais pendant longtemps il n'y eut pas de déclaration authentique de sainteté. La gloire d'un Augustin ou d'un Ambroise s'imposait d'elle-même à l'Eglise universelle, dont le consentement tacite valait une reconnaissance officielle¹.

Cette canonisation par le peuple et nous dirions : par la paroisse, est surtout remarquable dans l'Eglise d'Orient. Le directeur de la « Vérité ecclésiastique » de Constantinople, M. Manuel Cédén,

1. P. Mortier, *Saint-Pierre de Rome*, p. 510, d'après Benoît XIV, *De Servorum et Beatorum Canonisatione*, I, 37.

a montré dans une savante étude, comment, chez les Byzantins, chaque église, conventuelle ou non, possédait son calendrier spécial, un calendrier sorti à l'origine de l'initiative privée et grossi, dans le cours des siècles, par le fait de cette même initiative, sans la moindre intervention de l'autorité. Quiconque vivait dans la piété était sûr que sa métraine ne serait pas oubliée, surtout s'il avait élevé quelque édifice du culte ou quelque monastère ¹.

Cette part faite aux canonisations par le peuple, le moment est venu de rappeler quels étaient en cette matière

Les privilèges des Rois.

Nul en effet n'ignore que, au moins jusqu'au xiii^e siècle, la discipline de l'Église laissait une très grande, pour ne pas dire une complète liberté aux évêques en matière de liturgie, leur reconnaissant même le droit d'accorder aux serviteurs de Dieu un culte public dans leurs diocèses : nul non plus n'ignore que, *pratiquement*, cette coutume, même alléguée comme elle le fut, persista en maints endroits jusqu'à nos temps modernes. Les canonistes ne savent pas nous dire au juste à quelle époque la faculté de décréter des canonisations particulières fut enlevée aux évêques et réservée au Souverain Pontife. Ils citent, il est vrai, comme première mention expresse et officielle de cette réserve, une constitution d'Alexandre III, datée de 1170², mais ils nous apprennent en même temps que cette décrétale ne fut pas comprise dans le même sens aussi rigoureux par tous les évêques. Quelques-uns continuèrent à penser que ce qui leur était retiré n'était pas la faculté de béatifier les serviteurs de Dieu dans leurs diocèses respectifs, mais seulement celle de composer en leur honneur une messe et un office particuliers ; d'autres, plus larges dans l'interprétation du document pontifical, se crurent autorisés, sans doute pour des raisons graves ou particulières, à suivre l'ancienne coutume.

1. Ἐκείνην γὰρ, ἐκεῖσε πορεύ, εὐχόμενος λέγει· ὁμοίως λέγει καὶ Ἑκατοβόριον
Γάδου· ἴδιος ἀφ' οὗ παναρχιεπισκοπὴς ἔχει ἐκείνη τὸν ὀνόμα καὶ αὐτὸν ἑστέον, etc. M. J.
Gédéon (directeur de l'Εκκλησιαστικὴ; Ἀρχιεπίσκοπος, dans son livre : Βεβαρυμένη
Ἑκατοβόριος, in-4, Constantinople, 1895-1898.

2. *Corpus juris Canonici, Decretal.* I, III, tit. xlv, c. 1. Voir Vacant ci-dessus.

c'est-à-dire à concéder toujours à leurs diocèses de nouveaux offices et de nouvelles messes en l'honneur des saints dont ils prononçaient comme autrefois la béatification.

La controverse à ce sujet ne fut définitivement tranchée que par les décrets d'Urbain VIII du 13 mars et du 2 octobre 1625, promulgués d'abord à Rome, puis publiés avec une confirmation spéciale dans un bref du même pape, *Celestis Hierusalem Civis*, le 3 juillet 1633. Les expressions en étaient maintenant trop claires pour laisser subsister le moindre doute¹. Défense absolue à toute personne, ecclésiastique ou laïque, de s'immiscer dans la canonisation des saints ; défense d'apposer aux tombeaux des personnages morts en odeur de sainteté des images, des ex-voto, des lampes ; défense de publier par écrit des miracles obtenus par leur intercession, si ce n'est à titre purement documentaire, sans préjuger de leur caractère surnaturel ; tout doit être soumis au pape par l'intermédiaire des évêques et de la sacrée Congrégation des rites, sous les peines les plus graves.

Seulement, une loi, même ecclésiastique, peut ne pas être comme de tous ; ou bien, on peut, si explicite qu'elle soit, recourir à l'épîcôhe pour l'éluder plus ou moins ; ou bien, on peut présumer une dispense pour tel cas particulier où il semble que toute permission est accordée d'avance. Ce qui est certain, c'est que, même après le décret d'Urbain VIII, qui ne faisait en somme que renouveler celui que saint Pie V avait déjà porté, les évêques, et en particulier les évêques de France, ne recouraient pas plus qu'autrefois au Saint-Siège pour obtenir l'approbation de leur *Propre* ou des fêtes nouvelles particulières à leurs Églises.

Un estimable religieux classé comme tous les autres, mais qui, sans s'inquiéter de si peu, achève en ce moment la publication des *Œuvres* du Bienheureux Jean Eudes, signale un fait de ce genre où l'on trouve la preuve de ce que nous venons de dire. On sait que le Bienheureux a écrit de sa main (*propria manu*) un grand nombre d'offices nouveaux, et plus particulièrement l'office du Sacré-Cœur-de-Jésus et celui du Très-Pur-Cœur-de-Marie, deux dévotions dont il est reconnu le vrai fondateur, malgré

1. Cf. Vacant, *Dict. de théol. cathol.*, article *Canonisation*, col. 1634 et suiv.

les vives discussions de ces derniers temps à ce sujet. Or, le Bienheureux se croyait autorisé par la pratique commune et la vénération du Saint-Siège à se contenter pour ses offices de l'approbation des Ordinaires, et il ne faisait qu'exprimer une opinion très générale de son temps lorsqu'il écrivait dans sa circulaire de 1672, relative à la fête du Cœur-de-Jésus : « Si on dit que cela (l'insertion de fêtes nouvelles au bréviaire français) s'est fait par l'autorité de notre Saint-Père le Pape, je répondrai avec saint François de Sales et avec un grand nombre de très illustres et savants Prélats et de grands Docteurs, que chaque évêque, dans son diocèse, spécialement en France, a le même pouvoir en ce sujet que le Souverain Pontife dans toute l'Église. »

« Aujourd'hui d'ailleurs, observe ici le religieux éditeur (religieux dans tous les sens), tout en rejetant comme erronée l'assertion du P. Eudes, personne ne songe à lui reprocher d'avoir partagé sur ce point l'erreur de ses contemporains, loin de lui en faire un grief. Léon XIII, dans le décret relatif à l'hérécité de ses vertus, et Pie X, dans le décret qui l'a placé au nombre des Bienheureux, lui font un titre de gloire de l'initiative qu'il a prise de rendre au culte liturgique aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie ¹. »

Il y a plus que ce fait emprunté à la vie du P. Eudes, et voici un autre détail également significatif.

Lorsque, en 1687, les Visitationnelles de Dijon sollicitèrent à Rome l'établissement de la fête du Cœur-de-Jésus, le cardinal Gillo, auquel elles s'étaient adressées, leur répondit « qu'il fallait d'abord que cette fête fût établie dans le diocèse et que, ensuite, on s'occupât de l'affermir et de l'étendre ². »

A propos de ces privilèges de l'épiscopat, le Dr Kellner remarque avec beaucoup de justesse qu'ils expliquent à eux seuls l'extraordinaire développement du culte liturgique des saints au moyen âge ; il va même jusqu'à dire que, sans eux, on ne pourrait pas comprendre l'institution ni le développement d'une seule fête,

1. L'éditeur n'a pas tout dit son tour à son œuvre et il ne nous appartient pas de le nommer publiquement. Voir pour la citation : *Œuvres complètes du B. Jean Eudes*, Vannes, in-8, t. XI, p. 141.

2. Thomas, *Vie et Œuvres de la B. Marguerite-Marie*, 1867, t. II, p. 141, 173.

pas plus que le développement historique de tout le cycle festal¹. « Et quand nous réfléchissons, continue-t-il, que ce principe qui était en vigueur dès le commencement a continué d'opérer pendant plus d'un millier d'années, la merveille est que le résultat ait été si harmonieux et on dirait systématique² ».

Vient-on bien nous laisser rappeler également — car tout ceci importe à notre sujet — que les ordres religieux prenaient souvent eux-mêmes, et les premiers, l'initiative des nouveaux cultes ? Un monastère commençait à vénérer un mystère ou un saint, et à mesure que cette dévotion se répandait parmi les fidèles, d'autres monastères ou quelquefois l'Ordre tout entier adoptait la fête ; les évêques donnaient leur approbation, et finalement, le pouvoir civil et le Saint-Siège intervenaient pour donner à ce nouveau culte une pleine sanction².

Nous remettons à plus tard les conclusions que ces préliminaires pourraient déjà nous suggérer, et

Nous revenons à la Bulle de Grégoire XIII.

Nous y avons remarqué l'expression : « Si cette fête (de sainte Anne) est déjà célébrée en certaines églises ; » le Pape dit même davantage, par allusion au *rite double* qu'il vient de lui assigner : « Si cette fête est célébrée en certaines églises avec plus de solennité (*majori aliquot observantia*), » nous voulons que cet usage soit maintenant absolument,

1. The fact that formerly the bishops enjoyed the right of introducing festivals into their dioceses, or of excluding them, must constantly be borne in mind because, if it is left out of sight, the institution and development of even a single festival cannot be understood, much less the historical development of the whole festal cycle.

When we realize that this principle was acted upon from the beginning, and for more than a thousand years, during a period remarkable for its rich development in many directions, the wonder is that the result is as harmonious and systematic as it is. *Ibid.*, p. 27.

2. Kellner. *Ibid.*, p. 28.

La fête existait-elle ou non, et de fait, pourquoi ne nous en est-il rien dit? — Tout le monde semble d'accord. On accepte par exemple que Baronius, dans ses *Notes sur le Martyrologe*, n'ait pas considéré l'acte de Grégoire XIII comme une institution proprement dite de la fête, mais plutôt comme une *confirmation* ou tout au plus un développement de ce qui existait déjà. Et en effet le Pape ne dit pas *institut*, mais *firmavit, auctore*, et Benoît XIV, avant nous, a été une vraie complaisance à relever ces deux mots¹.

Gavantus se sert d'une expression analogue : *Gregorius XIII restituit festum* : Grégoire restitua la fête. En l'an 1500, elle était déjà dans le bréviaire avec neuf leçons².

Culverwich, Culverien, écrivain du XVII^e siècle, ne sait pas depuis quand la célébration de la fête s'était plus ou moins généralisée, mais il cite divers bréviaires antérieurs à Grégoire XIII où elle se trouvait déjà : d'abord les bréviaires de Lyon de 1544 et de 1550 ; ensuite ceux de Bruges, de Tournai, de Liège, de Nivelles, de Salzbourg, d'Utrecht, de Douai, de Noyon ; les bréviaires des Chartreux, des Chanoines réguliers du chapitre de Windesheim, de Sainte-Wauden, des Prémontrés de Cluny, des religieuses de Fontevrault. De même il constate que la fête est ancienne à Meule, à Osnabrück, à Augsbourg, à saint Gall, à Lucerne, à Heims, à Metz, à Paris, en Angleterre³. L'autre auteur, Char-

1. Baronius, in *Notes ad Martyrologium*, testatur passim Gregorium XIII in tota universa Ecclesia officium S. Annae recitari : « Sanctissimus Dominus noster Gregorius XIII, Papa, divino afflatus Spiritu, Apostolicis litteris hoc anno Domini 1584, Kalendis 12 maji, ejus Pontificatus anno 12, *firmavit auctore* : præcipiens utrumque, ut perpetuo futuris temporibus sit. Anno dies festus septimum Kalendas Augusti per totius orbis Ecclesias, duplici officio quinquaginta recitatur, Romanisque atque aliarum Ecclesiarum Calendaris addatur, et duplex et abseribatur. » Benoît XIV, *De festis*, l. II, c. ix, n. 15, *De même* : Digne sunt qui observentur, Baroni verba *probat auctore*, quæ non significant ejus cultum a Gregorio XIII inventum, sed tantum firmatum et auctum. *Ibid.*

2. Gregorius XIII restituit festum anno 1584. Cum novem lectionibus erat in Brev. 1500. Duplex cum officio a Gregorio XIII. Oratio antiquior Pio V, Clementis VIII mutavit lectiones secundæ Nocturnæ, Gregorius XV præcepit diem aug. ubique, *Constat*, edita 23 april. 1622. Gavantus, *Thesaurus*, au 26 juillet.

3. *Festum quando celebrari ceperit non recte constat...*

Apud Latinos in variis eocl. solemnizari solere, antequam illud Gregorius XIII

les Guyet, ajoute encore les villes de Tours, Rouen, Chartres, Meaux, Nantes etc. Nous remercions Colvener et Guyet pour leur contribution à notre œuvre, mais tant s'en faut que leurs deux nomenclatures, même mises ensemble, nous donnent ici une liste complète des sanctuaires où se célébrait la fête de sainte Anne, bien avant la bulle de Grégoire XIII. Nous parlons tout à l'heure des évêques et des religieux, et nous ne savons sans doute pas tout ce qu'ils ont pu faire pour propager cette fête. Ces sortes de choses n'appartiennent pas nécessairement à l'histoire, et c'est bien plutôt fortuitement que, une fois ou l'autre, elle nous en conserve le souvenir. Elle l'a fait par exemple en deux ou trois cas qui nous reviennent ici en mémoire et que nous consignons parce qu'ils sont si rares. En 1433, les Camaldules se réunissent en chapitre sous la présidence d'Ambroise leur général (1376-1439). Une des conclusions du chapitre a rapport aux nouvelles fêtes à célébrer, et, parmi elles, se trouve la fête de sainte Anne, laquelle devra, est-il dit, être observée à douze leçons par tous moines : *et multis omnibus observari volumus de sancta Anna XII lectiones* 2. En 1454, une assemblée du même genre se tient chez

Romano breviario insereret, constat ex Romano missali Lugduni excuso anno 1544 et 1559, in quibus ponitur duplex majus.

Item ex diversarum eccles. brevioriis, in quibus jam olim continetur : ut est Breviarium Brugense Eccles. S. Donatiani et multa alia, ut indicet 2^o partim hymni, partim prosa in *Panassa Mariana*, ubi hæc exprimuntur : Tornacense, Carthusianum, Canonacorum regul. capituli Wundesemensis, S. Waldeudis, Leodiense, Nivellesse, Prémonstratense in off. B. M. V., missale itinerarium Salisburgense, Trajectense, Noxiomense et Lindense. Quod argumento est omnibus his locis hoc festum celebrari solere.

Item quoque celebre esse Mynda, Osnaburgi, Augusto, Strigoni, Sangalli, Lacerne, Remis, Metz et aliis testatur Schultingius...

Missale Cluniacense festum S. A. ponit 24 juli ; breviarium Brugense die 27. In diocesi Parisiensi et ecclesia Tornacensi, die 28. Alii 19 juli, alii 4 Augusti. ... Ideo dixit Radulphus plerisque hodierna die (26) de hoc festo ullum peragere : qui die item habet in suo ms. martyrol. et jam olim celebrare solet collegiata eccles. S. Anni Duceensis, et virgines ord. Fontis Ebrahii, dup. majus. Colvener, *Kalendarium*, t. II, p. 59.

1. Carolo Guyeto, auct., *Heortologia*, p. 201.

2. Maestene et Durand, *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum ampliss. collectio*, in-fol., Paris, 1724, an. I, col. dans les lettres d'Ambroise,

les Cisterciens, et nous lisons dans les *Statuta Capituli*, au numéro 8 : *Testum Beate Anne matris Mariæ virginis cum XII lectionibus per ordinem celebratur*. La fête de la bienheureuse Anne sera désormais célébrée dans tout l'ordre avec douze leçons ¹.

De même, en 1477, les vicaires généraux de l'évêque de Poitiers, terminant la visite du monastère Sainte-Marie de Cella, décrètent, sans doute au nom de l'évêque, qu'on y fera à l'avenir plusieurs *solemnitates* nouvelles, entre autres : au mois de juillet, la fête de saint Joseph ; au mois de septembre, la Présentation de la sainte Vierge ; au mois de novembre, la Purification de sainte Anne ; au mois de décembre, la Conception de la sainte Vierge ².

Nous en passant que ces textes n'impliquent pas nécessairement pour la fête de notre Sainte une institution tout à fait nouvelle. La nouveauté pourrait bien ne porter ici que sur les *douze leçons*, sur une solennité plus grande qu'on entendait lui donner, et l'on a dû remarquer tout à l'heure, à propos de Poitiers, que l'historien emploie en effet ce mot de *solemnitas* plutôt que celui de *fête*, ce qui très probablement n'est pas sans raison. Il faut aussi noter pour les Cisterciens et les Camaldules l'expression *per ordinem*, ou encore *omnibus malis*, c'est-à-dire peut-être : « malgré les objections, les empêchements qui pourraient se présenter dans telle ou telle maison de l'Ordre. » Qu'il en soit, et sans pouvoir trancher la question pour les trois cas présents, nous pourrions, au moins pour Clteaux, indiquer un de ces bréviaires qui contiennent déjà une hymne à sainte Anne, et vraisemblablement une fête, dès le xiv^e siècle, sinon plus tôt.

Nous venons de faire une conjecture, à savoir que chez les Camaldules, les Cisterciens et les religieuses de Poitiers, la fête de sainte Anne était peut-être mise au rang des *solemnitates*, et c'est la teneur même des documents qui nous la suggèrent. Elle est d'autant raisonnable que cette même fête a été autrefois

L. L. : Epistola ad universos prelatos et monachos Ordinis : De quibusdam festivitibus celebrandis, à Le far.

1. Martène et Durand, *Thesaurus novus anecdotorum* (à in-fol., Paris, 1717), t. IV, p. 1619.

2. *Gallia Christiana* (1720), t. II, col. 1201, Ordonnance du 25 juillet 1477.

« de précepte » en quelques Églises,

autrefois ne signifiant pas ici le *xvii^e* siècle, ni alors elle sera telle ou « d'obligation », comme nous verrons, pour l'Église universelle, mais les deux ou trois siècles antérieurs. Ainsi au *xiii^e*, elle existe déjà comme telle à Douai, au *xiv^e* à Dillin¹. En 1424, un concile tenu à Copenhague veut que la Sainte-Anne soit à l'avenir « considérée comme fête de la terre et du peuple », c'est-à-dire excluant tout travail des champs et toute œuvre servile².

De son côté, Adrien Baillet nous fait lire ce qui suit : « La fête de sainte Anne était de précepte dans l'Église de Paris depuis l'an 1557 que l'évêque Eustache du Bellay l'avait prescrite sans modification... Cinquante ans auparavant, l'évêque Étienne Poncher, qui fut depuis archevêque de Sens, l'avait ordonné de telle sorte qu'il permettait les œuvres serviles qui n'étaient pas manuelles ; ce qui faisant alors une classe de petites fêtes qui ne subsiste plus parmi nous. Il la supprima ensuite dans ses statuts de l'an 1524 pour le diocèse de Sens. C'est ce que fit aussi pour Paris l'archevêque Harbouin de Pérefixe dans son ordonnance de l'an 1616 qui fut autorisée sur un ordre du roi par un arrêt du Parlement. Aussi nous ne la voyons plus observer maintenant de précepte que dans les lieux qui l'ont pour patronne particulière ou qui se vantent d'avoir quelque portion de ses reliques³.

Encore un exemple. Le concile de Mexico de 1585 énumère les fêtes qui *sont* d'obligation pour les Espagnols et les Indigènes, et il n'est pas indifférent, surtout pour un frère-prêcheur, d'y trouver, à la suite, la Sainte-Madeleine, la Sainte-Anne et la Saint-Dominique⁴.

1. Ces deux faits se retrouveront ailleurs avec leurs preuves.

2. Le concile Batoniens in Danie habito, anno 1425 (Harbouin, *Coll. rom.*, t. vii, col. 1036) inclut une loi ut S. Anne festum die 9 dec. statueretur : « Item statuimus, quod festum S. Anne matris Genitricis Dei Beate Marie quolibet anno in crastino Conceptionis ejusdem per totum nostrum principatum pro festo terre et populi in posterum celebrari habeatur. » Benoît XIV, t. iv, p. 557. Le mois de décembre était choisi de préférence au mois de juillet « à cause des travaux de l'été », dit le concile. Voir aussi *Anal. J. P.*, t. vi, col. 1385.

3. *Les Vies de Saints*, 1704, t. vi, p. 757-758.

4. *Anal. J. P.*, t. vi, col. 1399.

Après ce qu'on vient de lire, il est déjà bien évident que la bulle de Grégoire XIII n'a pas « créé » la fête, ne l'a pas « instituée », mais n'a fait, comme disait Benoît XIV, que « l'affermir » et « l'étendre » à l'Église universelle. On se rappelle également la clause : « Que si cette fête est déjà célébrée en certaines Églises avec plus de solennité etc. », et nous sommes bien aise d'avoir pu montrer ici même quelques exemples de son application.

Nous aurons sans doute plus tard, ou même tout à l'heure, d'autres faits de cette nature à signaler, et sachons attendre un peu.

En effet, si l'histoire, même l'histoire locale, même ce qu'on peut appeler la micrographie de l'histoire, nous a été d'un faible secours pour l'étude que nous poursuivons, par contre les anciens missels et bréviaires nous ont puissamment aidé. Nous ne voulons pas risquer un chiffre qui ne saurait être exact quand même il le vaudrait, mais c'est en très grand nombre que s'offrent à nous au *xv^e* siècle les messes, les hymnes, les offices complets de *Santa Anna*. A toutes ces bonnes choses nous reviendrons quand le moment sera lui-même venu d'entrer dans les détails, et alors nous verrons la liste commencée par Gadenier et Goyet s'augmenter considérablement.

Pour le quart d'heure, comme encore une fois nous ne pouvons mettre tout un livre dans un chapitre, nous devons nous borner à des indications sommaires, à ce qu'on appelle, dans le bon style, « les grandes lignes du sujet. »

Rien d'étonnant d'ailleurs à ce que la fête de notre Sainte fût très répandue, nous dirions « presque déjà universelle » au moment où Grégoire XIII la proclamait telle. Les papes, disons-nous, n'imposent pas les dévotions : ils les constatent, ils les approuvent, ils les sanctionnent de leur autorité souveraine, mais il y a autre chose : c'est que cette fête avait déjà depuis longtemps reçu la sanction du Saint-Siège, du moins si l'on peut ajouter foi à une assertion de Platina dans ses *Vies des Papes*. Il écrit en effet au sujet de Sixte IV (1471-1484) : « Il ajouta plusieurs fêtes aux anciennes, et prescrivit qu'on célébrât dans l'Église du Christ les fêtes de la Conception et de la Présentation de Marie, de sainte Anne, de saint Joseph, de saint François,

le Scraphique, c'est Platinus, arrivant à Rome, etant à la source des meilleurs documents, et, si malgré cela, il ne jouit pas d'une grande réputation comme historien des papes, ce n'est pas une raison de croire que, ici en particulier, l'information qu'il nous donne serait fautive.

Seulement, il faut l'avouer, Sixte IV est bien jeune au regard de la question présente, et on voudrait pouvoir remonter plus loin avec des actes pontificaux qui aient atteint l'Église universelle. Ces documents existent-ils et n'aurions-nous pas en l'honneur de les trouver ? Ou bien faut-il renoncer à les chercher, parce que positivement ils n'existent pas ou n'existent plus ? Peut-être fallait-il suivre le conseil de l'abbé Nau; consulter les catalogues, les livres, les hommes de science; mais les catalogues ne sont jamais complets; mais les livres sont muets sur la question; mais les hommes de science ne se rappellent plus. Si la sagesse humaine est toujours muette par quelque endroit, la science paraît l'être à celui-là et, du reste, ce qu'elle n'a jamais su, il est assez probable qu'elle ne le saura jamais. Pour ce qui est des livres et d'abord des anciens auteurs, il y a de l'apparence que Grægonius, pour moi, ne sait pas, car il a continué de dire pour imiter son style tout ce qu'il sait et même quelquefois un peu plus. Il est peu vraisemblable que Nicolas de Chambrages, *theologus discretissimus*, se préoccupe des dates de telle ou telle fête et de la même en particulier, lui qui n'a qu'un désir, celui d'en voir supprimer le plus possible². Les protestants du XVI^e siècle, Dresser et Hus-

1. *Multas festivitates veteribus paxit, et Luceptiones, et Presentationes B. Mariae, S. Anne, ejus matris, sanctissimi Josephi, scraphici Francisci, festa in Christi Ecclesia celebrari jussit*. Platinus, *De Vitis Pontificum*, in 3, p. 308, (la page-titre manquait à l'impression que nous avons consulté — 1579.).

2. Nicolas de Chambrages, archevêque de Bayeux, plus connu sous le nom de Glémengis, a laissé entre autres volumes : *Libri quinque, tum conditi, tum per* : I, II, III : *De novis celebratibus non instituendis*, in 3, Paris, 1521. Le réquisitoire contre les fêtes occupe vingt-et-une pages (fol. xxviii v^o lxxv r^o, fol. xxviii v^o).

Quid enim Deus ex nostro potest cultu accrescere ? Quid sanctis ex nostra laude et gloriosa participatione ? Autres raisons : Ces fêtes ainsi multipliées occupent entièrement l'esprit et la piété des fidèles et ne lui donnent pas la liberté de s'occuper et de se remplir de Dieu. Quoiqu'on n'honore les saints que pour honorer Dieu en eux et que le culte de Dieu soit la fin de tout le culte des saints,

jeunards, puisqu'il fallait chercher partout, négligent ce détail. L'un du reste, Dresser, ne fait que rédiger (j'allais dire *dresser*) un ridicule calendrier où il mêle les fêtes chrétiennes avec les fêtes païennes correspondantes. On voit que M. Lucius et les autres n'ont de nos jours rien inventé. Pour lui, Dresser, sainte Anne, en latin *græcuse*, fut la sœur d'Helena, rangir de la matrone piense etc., et elle n'est qu'une résurrection de l'Anna Pérenna des Romains !.

Hospinianus est moins embauché dans ses fiches, et il a pour nous l'avantage de savoir que Sixte IV. a ajouté la fête de sainte Anne aux anciennes *solennités* !. Nous n'avions donc pas nous-même inventé Platina. Mais voici un mot précieux que prononce à la même époque le jésuite Jacques Gretzer et que nous recueillons avec joie : Que la fête de sainte Anne soit de beaucoup plus ancienne que le temps du pape Sixte IV., c'est ce que prouvent les livres liturgiques des Latins aussi bien que des Grecs, et le calviniste (Dresser ou Huguenin) ne fait que donner le change au lecteur quand il rapporte l'origine de cette fête à Sixte IV.³. — Le Père

l'esprit des peuples prend souvent le change et s'arrêtant aux moyens, ne pense plus à la fin... etc.

Benoît XIV. devait plus tard porter un décret défendant tout livre qui traiterait de la « Diminution des fêtes », soit dans un sens, soit dans l'autre. *Œuvres*, t. vi, p. 107.

1. Matthæi Dresseri, *De festis diebus Christianorum et ethnicorum*, in-8, Leipzig, 1590 : « De hac vero tacti ratione que me ad ingrediendum in hanc commemorationem de luce et tenebris induxit, expedita et prompta est responsio. Cum enim sanctorum historia in hœreticorum a hoc libello carrem, res me et veritas ipsa coegit, lucem a tenebris, veram a falsis decernere. — *Prefatio* (1584). Il blâme évidemment le Saint-Siège pour certaines fêtes — *palmis impia, magno quodam opiniois errore in Ecclesiam importata*.

2. Hospicius (Radolphus), *Festa Christianorum, hoc est : De Origine, progressu, ceremoniis et ritibus festorum dierum christianorum*, ed. 2^a, gr. in-4, Tiguri (Zürich) 1612 ; préface de 1593. Au 26 juillet, fol. 123 : « Ejus diem festum quemadmodum etiam Josephi Sixtus IV. Pape solennitatibus veterum addidit : Henricus in appendice ad Platina et Balus in vita Sixti. L'auteur a aussi à son aise : *De Origine et progressu papatus ac idolatriæ romanæ Ecclesiæ*, 1587. Vous m'en direz tant !

3. Jacobus Gretzer, S. J., *De festis Christianorum*, libri duo, in-8, 1612, Regensburg, p. 336 : « S. Annæ festum longe vetustius esse temporibus Sixti IV. Pat-

Gretzer parle-t-il de la fête du calendrier romain, ou de la fête des calendriers particuliers ?

Cavalieri et Buillet ne nous renseignent pas davantage.

Dans son *Compendium*, Carpe s'est sagement posé la même question que nous, mais il n'en pas trouvé de réponse : *De anno autem quo Festum S. Annæ in Breviarium romanum inductum est, minime constat*, et il se contente de dire que « le culte est très ancien, — *cultus antiquissimus* ». Enfin G. Scholer, en qui nous avons mis notre dernière confiance, nous a à son tour complètement déçu. Cependant il tient, lui aussi, pour le *cultus antiquissimus* ¹.

Il nous reste pour consolation un mot déjà cité sans doute quelque part, car si souvent il nous revient à l'esprit, à peu près à chaque difficile nouvelle, c'est-à-dire presque à chaque pas de ce travail : le mot de ce philosophe qui certes devait avoir beaucoup d'esprit : Je ne le sais pas, mais je l'affirme. « On comprend. Nul ne sait quand la fête de sainte Anne est devenue fête universelle, fête du calendrier de Rome et du monde catholique, mais nous affirmerons, à tout risque, qu'elle est antérieure à l'acte de Sixte IV rapporté par Platina. Nous ne franchissons pas le problème, — car c'en est un en vérité — et nous souhaitons plutôt que d'autres s'en occupent qui sont plus en état de le résoudre, et en même temps d'ajouter ce nouvel apport à la science moderne. Le Vœu

trahis testantur tam Latinorum quam Græcorum. Hinc etiam in vestigiis calvinista lecturi fuerim faciet quando originem Festi huiusmodi adnotaverit. Tout ce livre est une réponse aux calvinistes. En titre : *Liberatus adversus Bancium, Dresserum, Hospinianum aliosque sectarios*.

1. A. M. A. Carpe, *Compendiosa Bibliotheca liturgica*, in-8, Bologne, 1878, p. 361.

2. G. Scholer, *Explanatio critica editionis Breviarii romani quæ a S. R. C. authenticata declarata est*, Ratibonæ, 1891, p. 32 : « Festum S. Annæ, ejus cultus erat antiquissimus, nam in Ordine Fratrum Minorum ejusdem officium ab anno 1263 celebratum est, — in Breviario 1479 Simplex ; in Brev. 1503 et 1564, duplex magis ; Pius V ex Breviario expunxit. — Page 50 : « (Gregorius XIII) festum S. Annæ die 26 juli ritu duplici celebrandum restituit a. 1584. » Page 232 : l'auteur mentionne l'élévation de la fête par Léon XIII au rang de double de seconde classe. C'est tout.

plus sapere quam oportet sapere. Ne pas savoir plus qu'il ne faut savoir) ne s'applique sans doute pas ici, ou alors il faudrait vider les bibliothèques de toutes leurs encombrantes superfluités, et franchement, en tout respect pour ce qui mérite le respect, que leur resterait-il pour le passe-temps des amateurs ?

Il n'en est pas moins vrai que, même si la fête était antérieure à Sixte IV — nous disons toujours « en tant que fête universelle, » elle avait été bien lente à s'étendre en Occident. Elle aurait existé, comme telle, plusieurs siècles auparavant, que ce n'eût pas été encore trop tôt, et l'on peut se demander pourquoi ce retard ? Personne, à notre connaissance, ne donne ici d'explication, et qui en désire est réduit à chercher lui-même.

Mais si l'on se rappelle que le moyen-âge et même les temps modernes se sont toujours appliqués aux discussions philosophiques, théologiques, liturgiques et autres; que l'une de ces discussions a porté autrefois, et plus d'une fois, sur les saints personnages de l'Ancien Testament, et que saint Bernard, dans une lettre fameuse, avait comme tranché d'avance le débat, on aura peut-être, qui sait ? déjà trouvé une réponse à la question.

Cette lettre marquait xxviii dans les œuvres complètes du saint Docteur, explique pourquoi les Machabées étaient les seuls martyrs de l'ancienne loi dont l'Église fit la fête, et nous y relevons quelques passages :

« L'Église n'a pas voulu, je pense, célébrer par un jour de fête le souvenir de la mort des plus grands saints qui ont précédé la venue de Christ, parce que, avant qu'il souffrît et mourût pour notre salut, ceux qui mouraient, au lieu d'entrer dans les joies éternelles du paradis, tombaient dans les obscures profondeurs des limbes. Je crois donc que l'Église n'a fait exception en faveur des Machabées que parce que la nature de leur martyre leur a donné ce qu'ils ne pouvaient tenir de l'époque où ils ont souffert.

D'ailleurs, il est des justes, contemporains de la Vie véritable incarnée parmi nous, qui moururent en quelque sorte dans ses liras, comme Siméon et Jean-Baptiste, ou qui souffrirent la mort pour elle ainsi que les Innocents que nous honorons comme les Machabées, mais pour une autre raison, d'un culte solennel.

quoique, en mourant, ils soient, eux aussi, allés dans les limbes.

« Ainsi nous faisons la fête des saints Innocents parce qu'il n'eût pas été juste de ne pas honorer dès à présent cette troupe d'innocents, morts pour la justice. Il en est de même de saint Jean-Baptiste qui, sachant que désormais le royaume du ciel souffre violence, crie à tous les hommes : Faites pénitence, voici que le royaume de Dieu approche » (Matth., iii, 2), et ne pouvant plus douter que la vie viendra bientôt elle-même le délivrer du trépas, il endure la mort avec joie¹.

Cette lettre est assez longue, et elle répète au moins trois fois qu'il ne convient pas d'honorer d'un culte les saints de l'ancienne loi, toujours pour la même raison qui varie un peu dans l'expression, il est vrai, mais non quant au sens. Et donc, on conçoit que, après un pareil écrit, signé par un saint et un docteur tel que saint Bernard, des hommes, d'ailleurs animés des meilleures intentions à l'égard de notre Sainte, et sans doute comme saint Bernard lui-même, aient pu cependant se poser cette question ou ce problème, à savoir : Sainte Anne appartient-elle à l'Ancien Testament ou au Nouveau ? Peut-on sûrement la ranger parmi les rares privilégiés pour qui le saint Docteur fait exception parce qu'ils furent « les contemporains de la Vie véritable incarnée parmi nous » et qu'ils moururent en quelque sorte dans ses bras ? »

Au XVIII^e siècle, le jésuite Guyet, évidemment fatigué de toutes les discussions qui existaient encore de son temps sur ce sujet, finit par déclarer que sainte Anne appartient sans conteste au Nouveau Testament². Il semble aussi que Benoît XIV, après lui, ait *quasi* adopté ce sentiment, mais il y a de l'apparence que les papes du moyen âge restèrent dans le doute à cet égard, ou du moins ne voulurent pas se prononcer. Quoique saint Bernard n'eût pas expressément placé notre Sainte dans l'Ancien Testament, décréter pour elle une fête universelle eût paru contredire sa thèse à lui, et évidemment ce n'était ni nécessaire, ni même à propos. On ni la foi, ni la morale ne sont en cause, l'Église ne se croit pas obligée d'intervenir et de clure les débats. Comme Dieu,

1. *Œuvres de saint Bernard*, trad. Charpentier, t. I, p. 186, 188.

2. Car. Guyet (Authore) *Heortologia*, p. 39.

« elle livre le monde aux disputes des hommes, » c'est-à-dire qu'elle leur abandonne volontiers tout ce qui n'est pas strictement de son domaine. En tout cas, à propos de la fête de sainte Anne, le même Benoît XIV dit un mot qui peut paraître singulier en pareille circonstance, mais qui ne laisse pas que d'éclaircir quelque peu la question présente : « *Semper enim Occidentalis Ecclesia, ut suo loco dicimus, restitit augendum aut dilatandum cultui Sanctorum veteris Testamenti; Romani vero Pontifices fortasse passi sunt cultum S. Joachim et S. Anne angeri, quod uterque post nativitatem Christi Domini obierit, ac propterea ad Novum Testamentum pertinere videatur.* »

C'est clair : « L'Église d'Occident s'est toujours refusée à propager le culte des saints de l'Ancien Testament, mais les Pontifes romains ont toléré à tout risque, mut-à-mot : ont enduré que le culte des saints Joachim et Anne prit de l'accroissement, parce que tous deux sont morts après la naissance du Christ. Notre-Seigneur, et semblent par là même appartenir au Nouveau Testament¹. » On le voit, Benoît XIV lui-même n'est pas certain.

Ils ont toléré en effet, et le moment est enfin venu de montrer, à l'aide encore cette fois de documents pontificaux, que bien avant la bulle de Grégoire XIII et l'institution de Sixte IV, la fête de notre Sainte existait en effet déjà en plusieurs endroits. C'est d'ailleurs la Bulle elle-même qui nous en avertit : « Que si, en vertu... d'un indult du Saint-Siège, la fête est déjà célébrée en certaines églises, etc. »

En vertu d'un indult pontifical, elle l'était en Angleterre depuis cent ans au moins.

La bulle suivante d'Urbain VI est bien connue : « Dieu le Père,

1. Benoît XIV, *De festis*, etc., lib. II, cap. ix, n. 17.

Et ailleurs : *Quod pertineant ad Novum Testamentum Zacharias, Elisabeth, Simeon senex, Anna prophetissa, Joachim et Anna, late prosequitur Guyet, De Festis propriis sanctorum*, lib. I, cap. v, quest. viii. Licet enim mortuissent ante Christi passionem, ideoque ex vivis excesserint ante conditam legem gratiæ, ad Evangelicum nihilominus statum spectare reputandi sunt, cum commendantur ab ipsomet Evangelista, aut Christum natum viderint, aut Christum ipsum propinquitate seu carnis affinitate proxime attigerint, Benet. XIV, *De Sacerdotum Dei beatific.*, etc., lib. IV, parte 2, cap. xxviii, n. 2.

dont la splendeur éclaire le monde de ses charités ineffables, écoute toujours favorablement les vœux des fidèles qui espèrent en sa miséricorde ; mais il les accueille surtout avec bienveillance lorsque, dans leur humilité, ceux qui l'implorent s'appuient sur les mérites et sur l'intercession des Saints. Nous avons été naguère informé par quelques fidèles du Christ habitant le royaume d'Angleterre, que le peuple de ce pays avait une grande dévotion pour sainte Anne, la mère de la glorieuse vierge Marie, et que cette dévotion croissait en raison même de leur respect pour la bienheureuse Mère de Dieu. Au nom de ces mêmes fidèles, une supplique nous a été présentée à l'effet d'obtenir que la fête de sainte Anne fût solennellement et dévotement célébrée par les prélats et par tous les fidèles qui résident dans ce royaume. Ce pieux désir et l'affectueuse dévotion de la Grande-Bretagne nous sont très agréables devant le Seigneur. Désirant donc assurer à ces fidèles l'amitié de Dieu, en les attachant de plus près à la pratique du bien, nous nous sommes rendu à leurs prières, et par les présentes lettres, Nous ordonnons à votre fraternité de célébrer et de faire célébrer dans vos villes et diocèses, chaque année à l'avenir, avec dévotion et solennité, la fête de la bienheureuse sainte Anne.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XI des calendes de juillet, la quatrième année de notre pontificat 1. »

* * *

Un autre exemple d'indult apostolique serait le décret de Clément VII en faveur de la ville de Tournay, mais il est resté pour nous introuvable et il faut nous contenter de la mention qui nous en est faite par le vieil historien de cette ville, Jean Cousin. Nous citons :

« L'an 1391, le 28 de juillet, mourut Messire Jean de Vesun,

1. Texte de la concession dans les *Acta Sanctorum*, t. vi, de juillet, p. 247, d'après Labbe, *Sacrosancta Cone.* (Le décret ne se trouve pas dans la *Bullarium Collectio* de Coequeles (Rome 1741).

prestre de Tournay, lequel, à l'honneur de la vierge Marie, et de sa mère, avec la licence du Chapitre, a fait instituer la feste sainte Anne en office, qu'en neance commencerent tripe, tant en chant, luminaire et sonnage, qu'en toute autre solennité, avec ce que l'on devra mettre à la chaire épiscopale du chœur le drap d'or, comme on a coutume de faire en l'Eglise de Tournay en la feste de l'Assumption de Notre-Dame, sa glorieuse fille. Clément septième, à l'instance de Maistre Jean du Quesne, Chanoine de Tournay, a donné à tousiours misericordieusement à tous vrayement repentans et confessés qui garderont tous les ans la feste sainte Anne en l'Eglise présente solennellement et aux autres, qui par ceste ville de Tournay ou faubourg, s'abstiendront d'ouvrer un an et quarante jours de pardon. Il y a en la thresorerie de ceste Eglise un os mediocre de la diete sainte Anne ¹.

Nous avons parlé plus haut des anciennes prérogatives des évêques en matière de liturgie, et voici maintenant, après les documents pontificaux, un document épiscopal qui prouvera ce que nous rappelions alors au souvenir du lecteur.

Nous, Guillaume, par la patience de Dieu, humble ministre de l'Eglise d'Arras, à tous les aîdés, prieurs, doyens de notre chrétienté, prêtres et chapelains ainsi constitués dans notre cité et diocèse d'Arras à qui les présentes pourront parvenir : salut éternel dans le Seigneur...

« Comme il appert que des hommes prudents, tels que le prévôt, maître G. de Faronvilla, et les membres du Chapitre de l'Eglise Saint-Aimé en notre diocèse, ayant en vue la gloire de Dieu, et se souvenant des mérites des saints dont les reliques, et surtout celles de sainte Anne, mère de la Mère de Dieu, sont conservées, selon la croyance de tous, dans la susdite Eglise, se proposent de construire un reliquaire, modèle d'un travail somptueux en or, argent et pierres précieuses, pour y enfermer, avec la vénération convenable, les reliques de la susdite sainte Anne reposant dans la susdite Eglise : Nous, à la requête des mêmes maîtres et Chapitre susdits, pour encourager cette entreprise

1. Jean Cousin, *Histoire de Tournay*, 4 in-4, Douai, 1619, t. IV, p. 178.

et par nos indulgences presser les fidèles à vénérer dignement de si précieuses reliques, confiant en la miséricorde du Dieu Tout-Puissant, et en l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours Vierge, des apôtres Pierre et Paul, et de tous les saints, accordons miséricordieusement à tous les fidèles vraiment contrits et confessés qui visiteront pieusement l'église où reposent les susdites reliques, la veille du jour de la même bienheureuse Anne, ou pendant les sept jours qui la suivent, ou qui prêteront les mains à la susdite entreprise, quarante jours d'indulgence sur les pénitences à eux imposées, et ce, en quelque année que ce soit. De plus, pour augmenter la vénération envers la souvent susdite sainte Anne et envers ses reliques, nous statuons et ordonnons à perpétuité que sa fête soit célébrée à Douai comme celles du dimanche, enjoignant fortement à tous et chacun des prêtres de la ville de Douai, sous peine d'excommunication, s'il est nécessaire, de faire célébrer publiquement dans la susdite ville, la susdite fête de la façon susdite. En foi de quoi, nous avons fait faire les présentes lettres et les avons fait munir de notre sceau. Donné à Arras, l'an mil deux cent quatre-vingt-onze, le jour de la lune qui suit le dimanche où se chante le *Jubilato* ¹.

I. Deuxième dimanche après l'octave de Pâques. Voici le texte du diplôme :
Occasionem reliquiarum pedis S. Anne que habentur Duaci in collegiata insigni ecclesia S. Amati, constitutum est a Guillelmo Atrebatensi episcopo anno 1291, ut in eadem civitate festum S. Anne, in populo celebraretur, ut patet ex diplomate quod subiungimus : Guillelmus, Dei patientia Atrebatensis Ecclesie minister humilis, universis abbatibus, prioribus, capitulis, decanis christianitatis, presbyteris et capellanis in civitate et diocesi Atrebatensi constitutis, ad quos presentes littere pervenerint, salutem in Domino sempiternam. Quoniam, etc. Cum itaque discreti viri magister G. de Farouvilla prepositus et capitulum ecclesie S. Amati Duacensis nostre diocesis Duaci habentes pre oculis ac sanctorum pie merita recolentes, quorum reliquie in predicta ecclesia contineri indubitanter ad omnes asseruntur, et precipue reliquie beate Anne, Genitricis Dei Marie matris, vas quoddam mobile sicut a laudis audivimus, auro, argento et liquidis pretiosis opere plurimum sumptuose construere intendant, ut in eo sanctissime Anne predictae reliquie veneranda, que in predicta, ut dictum est, ipsorum ecclesia requiescent, cumeneratione debita, reconduantur : ad supplicationem ipsorum magistri G. et capituli predictorum, in subventionem operis prelibati, Christi fideles ad mandatum tam piosarum reliquiarum venerationem nostris indulgentis, munare volentes : de omnipotentis Dei misericord-

Donc, en l'année 1291, c'est-à-dire un siècle avant la date fixée par la critique pour l'*Introduction du culte de sainte Anne en Occident*, la fête de la Sainte existait déjà à Douai et elle devait y être célébrée avec honneur et piété puisque l'évêque ne craignait pas d'en faire une fête de précepte, avec obligation d'entendre la messe, tout comme le dimanche.

Maintenant, qui était ce *Petrus de Columpna*, ou Pierre de Colonna, dont il est question dans le *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, vers le milieu du XIII^e siècle ? Nous ne savons, mais nous avons lieu de croire qu'il jouissait de quelque privilège en matière liturgique, puisque le vénérable document nous fait lire ce qui suit :

« Le cinq des calendes de mars, est décédé maître Pierre de Colonna, de la maison de Sainte-Marie (Notre-Dame). Il a doublé la solennité de la FÊTE DE SAINTE ANNE, et il a voulu que, en la Nativité du Seigneur, trente-sept cierges fussent allumés devant l'autel de cette sainte pendant les matines et les deux premières messes¹. » Nous verrons plus tard bien d'autres exem-

dia, beate et gloriose semperque Virginis Mariæ, apostolorum Petri et Pauli, et omnium sanctorum meritis et intercessione confisi, omnibus vere pœnitentibus et confessis qui ecclesiam ipsam, in qua dictæ reliquiæ requiescunt, in vigilia festivitatis et festo ejusdem beate Annæ, et per septem dies sequentes pie et devote quolibet anno visitaverint, et qui eidem operi manum porrexerint adjuvicem, quadraginta dies de injunctis sibi pœnitentiis misericorditer relaxamus. Ad majorem insuper sæpe dictæ sanctissimæ Annæ, ipsiusque reliquiarum venerationem, diem festivitatis ejusdem apud Duacum solemnem et celebrem, sicut diem Dominicum statuimus, ac etiam in perpetuum ordinamus, et omnibus et singulis dictæ ville Duacensis presbyteris firmiter injungentes ut festivitatem prædictam, ut prædictum est, sub pœna excommunicationis, si necesse fuerit, publice in dicta villa fariant ab omnibus observari. In cujus rei testimonium præsentibus litteras fieri fecimus, et nostri sigilli appensione muniri. — Datum Atrebat, anno D. M. ducentesimo nonagesimo primo, die lunæ post Dominicam qua cantatur *Jubilæ*. » Colvenerius, *op. cit.*, t. II, p. 60-61.

1. XV Kal. Marcii (15 février, en note : circa 1255), de domo sancte Mariæ, obiit magister Petrus de Columpna, qui instituit duplum in festo beate Annæ, et quod triginta septem cerei ardeant in matutinis, in nativitate Domini et in duabus primis missis, circa altare, *Cartulaire de l'église de N.-D. de Paris*, publié par M. Guérard, de l'Institut (4 in-4, Paris, 1850), t. IV, p. 19 ; t. VII de la *Collection des Cartulaires de France*.

ples de cette dévotion très réelle et très touchante dont le vieux Paris entourait jadis la mère de Notre-Dame, et vers laquelle on dirait qu'il entend peu à peu revenir. Ne lui a-t-il pas en effet dernièrement rendu sa place en son enceinte, que place d'honneur où elle est vraiment *chez elle* comme autrefois ?

Autrefois aussi, c'est-à-dire en ce même xiii^e siècle dont nous nous occupons, elle avait également sa fête à Chartres, et peut-être en plusieurs églises des environs, puisque ce diocèse en comptait déjà neuf placées sous son vocable. Un manuscrit conservé en la bibliothèque de cette ville nous offrira un sermon de cette époque qui se termine par ce mot significatif : *Idcirco letamini, dilectissimae, letamini, inquam, et laudate Deum in hac celebri festivitate et sacrosancta celebritate matris genitricis Domini nostri Jesu Christi* : « Réjouissez-vous, mes très chères (l'auteur s'adressait sans doute à de pieuses femmes), réjouissez-vous, vous dis-je, en cette célèbre fête, et cette sainte célébrité de la mère de Marie, mère de Notre-Seigneur -Jésus-Christ ». On a remarqué la première épithète et la redondance : *celebris, celebritas*. La fête était-elle déjà une fête en effet « célèbre », c'est-à-dire déjà connue de tous, chère à tous et qui se célébrait depuis longtemps « avec une grande solennité ¹ ? »

Également, qui ne sait que les Franciscains faisaient cette fête dès 1263, comme en témoigne Gavantus d'après les *Annales Minorum* ² ? Et il nous serait si facile encore ici d'ajouter nous-même, d'après des documents anonymes mais très dignes de foi, au moins dix ou douze autres faits analogues. Qu'il suffise pour le moment d'enregistrer encore un ou deux témoignages de plus, sortes de choses que nous appelions tout à l'heure « des contributions à notre œuvre. » Si peu d'auteurs nous ont fourni des renseignements sur la question présente que c'est simple justice de ne pas les oublier.

Ainsi le liturgiste éminent qu'a été dom Guéranger nous assure

1. Le commencement de ce sermon se retrouve dans *Breviarium ad usum Rothomagensium*, gr. in-4, 1491 (B. Na., Inventaire B, 229).

2. Gavantus, *Thesaurus*, p. 136.

que, au XIII^e siècle encore, l'Église d'Apt était comme celles de Douai, de Paris, de Chartres, et d'ailleurs (avons-nous dit nous-même), « en possession de cette même *solennité* ². » Encore ici on pèsera le mot *solennité*, et on verra qu'un homme qui connaît la valeur des mots, n'a pas employé celui-ci comme simple synonyme de *fête*, fête quelconque.

Avec Sainte-Anne d'Apt, nous sommes sur le domaine de M. l'abbé Terris, auteur d'une consciencieuse monographie de cette Église, et il convient de l'écouter :

« Dans les livres de chœur, remarquables à plus d'un titre, que l'Église d'Apt possède encore dans ses archives et dont plusieurs datent, au moins, de la seconde moitié du XIII^e siècle, nous trouvons un office propre de sainte Anne au 26 juillet. L'importance de ce témoignage n'a point échappé à Rémerville : il mentionne un livre de chant écrit entre 1252 et 1323, dans le calendrier duquel le nom de sainte Anne est écrit en gros caractères, comme toutes les autres fêtes considérables de l'année. Dans les livres de chœur d'une époque antérieure et que nous avons soigneusement examinés, le nom de sainte Anne est ajouté au calendrier d'une écriture postérieure à celle de la fin du XII^e siècle, mais antérieure à celle du commencement du XIV^e, ce qui assigne l'introduction de cette solennité au courant du XIII^e siècle, sans qu'il soit facile d'en mieux déterminer l'époque exacte...

« Un autre document, sur lequel on n'a guère jusqu'ici attiré l'attention, sans nous donner le dernier mot de la question qui nous occupe actuellement, va nous tracer une limite en deçà de laquelle nous ne pouvons songer à assigner l'institution de la fête de sainte Anne à Apt : c'est l'ancien *abituairé* du chapitre, composé de soixante-quatre feuillets de vélin en fort bon état, et indiquant le jour où le chapitre célébrait l'office divin à l'intention de quelque bienfaiteur.

« Au 26 juillet, ce livre porte, de la même main qui a écrit la partie la plus ancienne et la plus considérable de ce cahier :

1. Guéranger, *L'Année lit.*, t. IV, p. 250.

*VII kalendas augusti celebratur festum S. Anne pro D. Petro Johannis*¹.

« Si nous pouvons découvrir l'époque où ce livre fut écrit, nous serons en droit de conclure qu'à cette même époque l'Église d'Apt était en pleine possession de célébrer la fête de sa patronne. Or ce livre a été écrit sous l'épiscopat de Raymond II de Bot, qui occupa le siège d'Apt de 1275 à 1303 : c'est ce que prouve d'une manière péremptoire l'obitus suivant (en écriture originale) :

« *IX Kal. julii : In anniversario Domine Thibaudæ matris Domini Episcopi.*

« Le 23 juin, anniversaire de dame Thibaudæ, mère du seigneur Evêque. » L'évêque n'étant pas nommé, il s'agit évidemment de l'évêque régnant, et l'histoire nous apprend précisément que cette dame Thibaudæ d'Isoard était la mère de Raymond de Bot.

« On lit encore au 29 juin : *III Kal. Julii celebratur festum apostolorum Petri et Pauli pro bone memorie domino R. Boti Apten.* »

« Le 29 juin, on célèbre la fête des apôtres Pierre et Paul pour le seigneur R. Bot, évêque d'Apt, d'honorable mémoire. » Ces lignes sont d'une écriture plus récente que le reste de l'ouvrage, en particulier que la rubrique de la fête de sainte Anne et de la mort de Thibaudæ d'Isoard. Raymond de Bot, dont il est ici question, étant mort en 1303, la composition de ce livre, et par conséquent l'introduction de la fête de sainte Anne dont il est fait mention plus haut, est antérieure à cette date.

« Il résulte de ceci, conclut M. l'abbé Terris, que, dans le courant du XIII^e siècle, Apt célébrait déjà la fête de sainte Anne avec les honneurs du culte liturgique, tandis que les Bollandistes nous ont appris que la première trace qu'ils ont pu trouver d'une fête particulière en l'honneur de sainte Anne en Occident, c'est l'institution de cette solennité en Angleterre en 1378, à la demande des prélats de cette nation². »

Au surplus, un missel de Brescia, antérieur à l'époque d'Ur-

1. Le sept des calendes d'août, on célèbre la fête de sainte Anne à l'intention de maître Pierre de Jean ou Johannis.

2. Terris, *Sainte-Anne d'Apt*, p. 39-42.

bain IV (1261-64), contient une messe en l'honneur de sainte Anne, dont voici en particulier le *Graduel*: « Joachim et son épouse, tous deux justes devant Dieu, offrent au seigneur de justice un usile virginal en lui donnant Marie leur fille, palais d'ivoire ¹. » Enfin, pour ne pas insister, les martyrologes d'Anvers et d'Utrecht, aussi anciens que ce missel, font mémoire de la même fête, comme on peut le voir dans les éditions originales qu'en a données l'abbé Migne ².

Nous verrons encore mieux plus tard, Sachons attendre.

La fête de notre Sainte, comme fête liturgique, peut-elle remonter plus haut que le xiii^e siècle, et au moins jusqu'au xii^e ?

Il n'y a pas longtemps, au an, dans une première publication de la présente étude ³, nous n'osions pas trop nous avancer, pas trop affirmer, faute de documents. Il y a peut-être lieu de rééditer ce passage, si long qu'il soit, et nous disions donc, à tout risque encore cette fois — parlant évidemment pour l'Occident :

« Il est impossible d'assigner au xii^e siècle une fête liturgique de sainte Anne si, pour prouver l'existence de cette fête, il faut apporter des documents aussi indiscutables que des bulles de souverains Pontifes ou des mandements d'évêques. Mais un écrit extrêmement vénérable encore, puisqu'il est de saint Bernard, nous offre ici quelque ressource. Il s'agit de la fameuse lettre que le saint Abbé adressait en 1146, aux chanoines de Lyon, au sujet de la fête de l'Immaculée Conception. Nous n'avons rien à voir à la thèse même qui occupe ici l'illustre docteur, mais un passage de cette lettre intéresse très vivement notre étude, et nous nous permettrons d'abord de la citer telle qu'elle est, espérant que nul ne se scandalisera pour si peu :

1. *Joachim et uxor eius, justi aubo ante Deum, præbent soli iustitiæ hospitium virginem, Mariam suam filiam, palatium eburneum.* Cf. Rocchi, *S. Gioacchino*, p. 268.

2. *Potr. Lat.*, t. cxxiv, col. 568-570.

3. *Semaine religieuse de Québec*, juillet-août, 1909.

« Il convenait que la reine des Anges... fût exempte de toute
 « souillure et passât sa vie sans péché. Aussi disons-nous que sa
 « vie fut sainte, parce que, dès le sein de sa mère, elle avait été
 « comblée de grâce et de sainteté. Mais ce n'est point assez com-
 « me cela : il faut maintenant renchérir sur ces privilèges, et l'on
 « prétend qu'il y a lieu de rendre à la conception de Marie les
 « mêmes honneurs qu'à sa naissance, attendu que l'une ne va
 « pas sans l'autre... Avec un pareil raisonnement, pourquoi
 « s'arrêter à Marie et ne pas instituer un jour de fête en l'honneur
 « de son père et de sa mère, puis de ses aïeux, et ainsi de suite
 « pour tous ses ascendants à l'infini ? Nous aurions ainsi des
 « fêtes sans nombre. Mais cela ne convient pas dans l'exil, et ne
 « sied que dans la patrie : c'est là seulement qu'il est permis d'être
 « en fêtes perpétuelles. On parle d'un écrit et d'une révélation d'en
 « haut, comme s'il était bien difficile d'en produire d'aussi au-
 « thentiques pour prouver que la sainte Vierge réclame pour les
 « auteurs de ses jours des honneurs pareils à ceux qui lui sont
 « rendus à elle-même. N'est-il pas écrit en effet : « Honorez votre
 « père et votre mère (Exod., xx, 12) ? » Pour moi, je ne fais
 « aucun cas de ces écrits qui ne s'appuient ni sur la raison, ni sur
 « une autorité incontestable¹. »

« Saint Bernard conclut ainsi sa lettre :

« La sainte Vierge ne saurait, à quelque titre que ce soit, goûter
 « un culte qui n'est introduit dans l'Église que par un esprit de
 « présomption et de nouveauté. Après tout, s'il paraissait à pro-
 « pos d'instituer cette fête, il fallait d'abord consulter le Saint-
 « Siège au lieu de descendre précipitamment et sans réflexion à
 « la simplicité d'hommes ignorants. »

« La question principale encore une fois mise de côté, puisqu'elle
 « n'entre pas dans notre cadre, du moins pour le moment, il reste
 « celle-ci qui est la nôtre :

« La fête de sainte Anne était-elle célébrée, au xii^e siècle, en
 « Occident ?

« Selon toute apparence, elle ne l'était pas universellement ;
 « elle ne l'était peut-être nulle part en vertu d'un indult pontifical,

1. Saint Bernard, *Œuvres*, trad. Charpentier, t. 1, pp. 307-309. Lettre cccxiv.

mais saint Bernard lui-même insinue qu'elle pouvait l'être, de quelque manière que ce soit, en certaines églises. Que signifie en effet cette phrase : « On parle d'un écrit et d'une révélation d'en haut, comme s'il était bien difficile de... prouver que la sainte Vierge réclame pour les auteurs de ses jours des honneurs pareils à ceux qui lui sont rendus à elle-même ? » Ne peut-on pas penser que certaines communautés chrétiennes se seraient en effet autorisées d'un « écrit » ou d'une « révélation d'en haut » pour introduire chez elles le culte et la fête de notre Sainte ?

« Maléillon dit que les docteurs anciens ne sont pas d'accord avec les modernes sur la pensée et le but de saint Bernard dans cette lettre ¹, » et pour nous aussi, quant à la question qui présentement nous occupe, elle est bien énigmatique. Dans une autre lettre que nous citons plus haut, le saint Docteur déclarait qu'il ne convient pas de rendre un culte public aux saints de l'Ancien Testament, et il s'expliquait alors sur ce sujet, mais précisément, on est porté à se demander si, pour lui, les parents de la Vierge appartenaient à l'Ancien Testament ou au Nouveau ; s'il eût trouvé des objections à l'institution canonique de leur fête ? La fin de sa lettre, et le dernier passage que nous en avons cité, nous rassurent. Malgré les objections qu'il fait contre la fête de l'Immaculée Conception, il s'en remet au jugement de l'Église, et s'il est si expressif, si âpre même en son langage, ce serait peut-être au fond, — qui sait ? — parce que, avant d'instituer cette fête, les chanoines de Lyon n'ont pas consulté le *Saint-Siège*. Nous pouvons sans doute raisonner *a pari* pour la fête des « parents de la Vierge, » et il aurait voulu simplement que, pour la célébrer, on demandât préalablement l'autorisation du Souverain Pontife ¹.

« Quoi qu'il en soit, ajoutons-nous, de ces considérations jetées en passant et peut-être en hors-d'œuvre au hasard de la plume, on peut croire, puisque saint Bernard lui-même semble nous y inviter, que la fête de sainte Anne, autorisée ou non par le Souverain Pontife, était célébrée de son temps, c'est-à-dire au ^{xii}^e siècle, »

1. Il faudrait lire certaines études contemporaines pour voir comme de notre temps on traite de haut le grand saint Bernard, jusqu'à le taxer simplement d'ignorance.

Telles étaient ces conjectures de l'an passé, et il nous paraît aujourd'hui — soit dit sans puérile vanité — qu'elles étaient une sorte de pressentiment. Dans la préface de son superbe *Synagoga Ecclesie Constantinopolitana*, le R. P. Delehaye parle de « cette terre heureuse où les auteurs trouveront rassemblés en lieu propice et temps opportun tous les livres objets de leurs vœux ¹. » Cette terre heureuse n'est pas l'Amérique, malgré ses riches bibliothèques qui s'accroissent chaque année de tout ce qui peut s'acheter, fût-ce au poids de l'or. Mais en Amérique pourtant, un ami de notre œuvre mettait un jour à notre disposition cette rare et précieuse collection d'hymnes du moyen âge qui s'appelle les *Analecta hymnica mediæ ævi* de Drexler et Blume et qui, après avoir dépouillé tant de manuscrits rares, ne laisse plus au chercheur que la tentation de savourer à son tour les originaux ². Or dans ce vaste répertoire où tant d'hymnes et d'olices complets de *Santa Anna* ont été si patiemment recueillis — (nous regrettons cependant de dire que, du moins jusqu'à présent, il ne contient pas tout ce que le moyen âge latin a chanté à l'honneur de la Sainte), — nous avons eu l'exquis plaisir de trouver plusieurs pièces qui semblent bien être du xii^e siècle, qui le sont, dirions-nous, sûrement, puisqu'elles sont reproduites de manuscrits, bréviaires, missels appartenant très authentiquement à cette époque.

Il est vrai que, dans les anciens manuscrits, les interpolations ne sont pas rares, mais on ne peut pas supposer que les édi-

1. Id tamen lectorem jam nuncudum existimo, sepiissime in locorum temporumque difficultatibus atque in aliena voluntate causam fuisse curiosos codices diligentius inspexerim, alios levius, alios etiam a recensione penitus excluderem. Aliter profecto rem expediret qui cunctis in terra leant ubi quæsitæ cunctis uno in loco et opportuno tempore congregatos habebit. H. Delehaye, *op. cit.*, in-fol., Bruxellis, 1902, Prolegomena, n^o 2.

2. Le dévouement à sa pudeur, et le R. P. Frédéric G. Holweck (c'est le nom de cet « ami »), ne nous pardonnerait pas de rien ajouter dans le *texte*. Dans une note il nous sera permis de lui offrir l'hommage d'une reconnaissance d'autant plus sincère et profonde que le pasteur d'une grande paroisse de Saint-Louis (Missouri), l'auteur d'ouvrages estimés comme les *Fasti Mariani* (Herder, Fribourg, 1892), l'un des principaux collaborateurs du *Catholic Encyclopedia* (Appleton, New-York), avait bien autre chose à faire que de s'occuper de notre œuvre.

teurs des *Analechi* n'aient pu distinguer entre une interpolation ou une addition postérieure et un texte original. Il l'ont si bien su qu'ils ne manquent jamais d'avertir, le cas échéant, que telle hymne, prise dans un codex de telle époque, est cependant postérieure à cette époque.

A considérer encore le seul Occident, pouvons-nous, avec la même fête, remonter plus haut que le xvi^e siècle ? Au delà, c'est la nuit noire qui commence. Quand l'histoire et les documents écrits font défaut pour l'étude des derniers siècles du moyen âge, il reste les codex, ces vieux témoins irrécusables du passé, mais, en matière de liturgie, sont-ils si nombreux les codex antérieurs au xii^e siècle, et ceux-là surtout qui pourraient nous fournir des renseignements sur la fête de sainte Anne ? A chercher dans les bibliothèques ou dans les catalogues des bibliothèques de manuscrits, on constate avec stupeur combien la plupart de ces manuscrits sont désespérément jeunes ! Comptez au Vatican, à Florence, à Berlin, à Bruxelles, même à Londres, même à Paris, le nombre des codex véritablement anciens ? Evidemment, à mesure qu'on remonte plus haut, deviennent-ils de plus en plus rares. « Pour la liturgie romaine, écrit dom Guéranger, c'est en vain que l'on chercherait à Rome même un *Sacramentaire Grégorien* du viii^e siècle ; c'est au ix^e seulement que remontent ceux à l'aide desquels on peut refaire l'ancien texte de saint Grégoire. Le *Sacramentaire* de saint Gélase repose jusqu'ici sur un manuscrit unique du viii^e siècle. Celui qu'on appelle le Léonien est unique aussi ; encore le *codex* est-il mutilé. Le plus ancien Antiphonaire pour l'office est du ix^e siècle ; celui de la messe est un peu plus ancien, il est vrai, que les manuscrits de Monza et de Saint-Gall. On sait que les ordres romains donnés par D. Mabillon l'ont été sur des manuscrits d'une extrême rareté, et dont la série a bien de la peine à remonter au viii^e siècle ¹. »

1. *Institutions liturgiq.*, t. III, p. 309. The earliest (liturgical) manuscript which has come down to us is, I conceive, the *Codex Barberinus*, no. LXXXVII. It is entitled, according to Busen, *Analechi antientium*, III, 197 : « *Orationes missae et totius officii secundum Basilium S. Marci de Florentia, ordinis Fratrum predicatorum de hereditate Nicholai de Nicholis.* » Swainson, p. xv.

Pourtant, comme il ne faut jamais désespérer de rien, il se peut que, les livres liturgiques mis à part, quelques autres codex nous ménagent des surprises, telles, que celle par exemple, qui nous était faite récemment. L'n article sur l'ordre des Carmes, publié par le R.P. Zimmermann dans le *Dictionnaire d'Archéologie* de dom Cabrol avait attiré notre attention, et nous profitons de l'occasion pour en extraire quelques lignes qui vont très bien d'ailleurs à notre sujet : « Nous savons, y est-il dit, que l'ordre des Carmes apporta en Europe la fête de sainte Anne ; elle avait été introduite par les religieuses bénédictines de l'abbaye établie dans la maison traditionnelle des saints Joachim et Anne près des Portes d'Or et de Josaphat. Les Carmes ayant occupé ce couvent pendant quelque temps l'adoptèrent, et continuèrent de la célébrer avec beaucoup de dévotion, même après avoir été contraints de quitter Jérusalem ¹. »

Il y avait mieux que ce renseignement certes très utile. Au bas de la page, parmi ou après les références, nous lisions avec l'étonnement que l'on devine les quelques mots que voici : « Au début du XI^e siècle, la fête de sainte Anne était déjà célébrée à Winchester, mais elle disparut quelque temps après. » A quelque temps de là nous trouvions dans les *Analecta de Blume* (comme on les appelle brièvement) deux hymnes, deux pièces immenses, disons-le de suite ², tirées toutes deux d'un codex de Winchester maintenant à Londres. Le codex est du XII^e siècle, mais si c'était sa date à lui, il nous semblait bien que ce n'était pas nécessairement la date des pièces elles-mêmes. Que faire ? Cette fois encore, il pouvait être permis autant qu'utile de recourir à l'auteur même de l'article. Quelle ne fut pas son obligeance de répondre par une longue lettre à toutes nos questions ! Nous en traduisons le passage qui se rapporte au sujet actuel : « Le calendrier de Winchester que j'avais en vue (sans le nommer) est au British Museum sous la rubrique *Cotton, Vitellius, E. XI^{III}*. Il a été endommagé par le feu en 1731, mais on l'a réparé, et à l'exception de quelques passages, il est parfaitement lisible. Il est d'une main

1. *Loc. cit.*, col. 2168.

2. Chacune a plus de cent vers.

saxonne-normande et remonte à 1031. L'entrée au 26 juillet est :

S'cæ Annæ matr. S'cæ Mariæ ¹.

«... Cette citation est prise de R. T. Hampson, *Medii ævi calendarium* (Roll's series), Londres (sans date, vers 1850), mais j'ai vu moi-même ce calendrier ². »

Merci au R. P. Zimmermann, et que le lecteur fasse ici comme nous ses réflexions ! Assurément, cette simple ligne du vieux calendrier en mérite quelques-unes.

Et le x^e siècle, le siècle de fer ?

En 1888, le regretté P. Drevès a publié l'*Hymnaire* de Moissac, un vénérable manuscrit de cette époque, et comme il s'y trouve une hymne de *sancta Anna*, serait-ce l'indice d'une fête qui aurait dès lors existé au moins dans cette abbaye ? Nous nous contentons pour le moment de poser la question.

Au delà, c'est le silence, mais le silence des auteurs ou de l'histoire, avons-nous dit plus haut, ne peut pas imposer une conclusion, sauf peut-être dans des cas très rares où il serait inexplicable sur tel point donné. Or, on ne voit pas que le lointain moyen âge était obligé plus que nous ne le sommes aujourd'hui de nous mettre au courant de ses dévotions. — Permettez ce détail. Un jour, qui était le 26 juillet, nous trouvant à New-York, nous étions allés le soir faire une visite au sanctuaire canadien-français de la 76^e

1. De sainte Anne, mère de sainte Marie.

2. «... The Winchester calendar which I had in view (without mentioning it) is in the British Museum, and is quoted Cotton, Vitellius, E. xviii. It was injured by fire in 1731, but has been repaired and with the exception of a few places is perfectly readable. It is in a Saxon-Norman hand, and dates back to 1031. The entry sub 26 July is :

S'cæ Annæ matr. S'cæ Mariæ.

Another Norman-French calendar of the xivth century has :

26 July. Seinte Anne la mere n're Dame. Ms. Harley 273.

These quotations are from R. T. Hampson, *Medii ævi Calendarium* (Rolls' Series), London, (ca. 1850, n. date). But I have seen the calendars myself... »

rue, où se conserve en grande vénération une relique insigne de sainte Anne. La foule encombrait non seulement l'église, d'ailleurs assez petite (on va la reconstruire sur grande échelle), mais toute la rue avoisinante. Ainsi il en avait été tout le jour, et le soir, vers 11 heures, quand il fallut fermer les portes, plus de cent mille personnes étaient venues baiser la sainte relique. Les journaux durent faire mention de la chose, mais qui sait si dans cent ans d'ici, et c'est bien peu, l'histoire ou les auteurs en auront conservé le souvenir pour nos arrière-neveux ? La chose est moins que probable.

Il ne faut donc pas demander aux premiers siècles du moyen âge ce qu'ils n'avaient aucune raison de nous donner. Évidemment cette réflexion est simple d'une simplicité qui frise la trivialité, mais aussi pourquoi tant de gens se refusent-ils à comprendre les choses les plus simples et de plus simple bon sens ?

Nous oublions que nous n'écrivons pas pour ceux-là. Par-lon !

Il reste à dire que le mot du pape est toujours vrai : *ab exo. dio nascentis Ecclesie*. A l'époque où l'Occident semble muet pour glorifier notre Sainte — et peut-être l'était-il en effet, nous n'en savons rien — il y avait beau jone que l'Orient lui faisait des fêtes, de vraies fêtes liturgiques, puisqu'on tient tant aux fêtes liturgiques. Nous avons bien dit *des fêtes*, car ce n'est pas seulement une fête, c'est plusieurs, comme nous verrons, qui ramenaient chaque année au pied de la Sainte la piété des fidèles.

Ce serait cependant une faute de ne pas signaler un monument d'une grande importance qui appartient au ix^e siècle et à l'Occident, monument si intimement lié, comme nous verrons aussi, à l'histoire du culte de sainte Anne. Le *Calendrier de Naples* auquel nous faisons allusion nous reviendra à son heure comme tant d'autres choses, mais notons de suite qu'il mentionne, non pas une fois seulement, mais trois fois, le nom de notre Sainte sous les rubriques suivantes : au 25 juillet : *S. Euprax. et Anne*; au 9 septembre : *SS. Joachim et Anne* ; au 9 décembre : *Ceptio S. Anne Marie virg.* Que signifient ces trois mentions ? Sommes-nous en présence de trois fêtes réelles ? car cette hypothèse n'est pas inadmissible ; ou bien, si elle nous est défendue, pouvons-nous au moins voir ici des mémoires liturgiques, comme nous en faisons encore dans

l'olice canonique ? On n'ignore pas que, à l'époque où ce calendrier nous reporte, Naples appartenait à Byzance, même au point de vue de la discipline ecclésiastique, et dès lors, quoi d'étrange qu'elle eût adopté la liturgie de la métropole avec toutes ses fêtes ? Peu importe la source d'où ces fêtes provenaient, peu importe, pour nous servir d'un mot consacré, leur « importation byzantine ». Si elles sont été célébrées, comme on peut le croire, elles l'ont été en Occident, et à la date du calendrier, c'est-à-dire au IX^e siècle, sinon plus tôt encore, car il en est du marbre de Naples comme du codex de Londres : il nous dit son âge à lui, non l'âge des choses qu'il nous fait connaître¹.

D'ailleurs encore, pourquoi tant épiloguer sur les mots, joner, on dirait, sur les mots ? *Fête* et *culte* n'ont pas, disions-nous, tout à fait le même sens spéculativement parlant, et nous ne voudrions pas nous contredire à quelques pages d'intervalle, mais si nous avons le culte, si nous prouvons que ce culte remonte bien aux origines de l'Église : *ab exordio nascentis Ecclesie*, comme dit le Pape, n'aurons-nous pas l'équivalent de la fête ?

D'ailleurs toujours, si en Occident, en plein IX^e siècle, il existait des chapelles, des sanctuaires de sainte Anne, pourquoi n'y aurait-il pas en également des fêtes, mêmes des fêtes liturgiques ?

A tout considérer, lequel vaut mieux du culte ou de la fête ? Est-ce la *fête* qui fait le *culte* ? Mais nous voyons que cent fêtes dans l'année passent inaperçues d'une multitude de personnes même excellentement chrétiennes ; ne serait-ce pas plutôt le *culte* qui ferait la *fête*, et à tel jour *commandé*, officiel, consacré à la mémoire d'un saint, ne peut-on pas préférer la fête très réelle et très dévote,

1 « Ce précieux *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie* où la compétence liturgique de dom Cabrol rivalise de sûreté avec l'érudition archéologique de dom Leclercq » (Pargoire, *Échos d'Orient*, janvier, 1906, p. 21) nous fait lire ceci : « Avant 1382, la fête de sainte Anne en Occident n'apparaît sur aucun calendrier. » Cf. art. *Anne*. Ne serait-ce pas une distraction ? Ou bien faut-il absolument qu'un calendrier soit en peau de veau pour mériter l'attention ? Le marbre ne pourrait-il pas la remplacer avec avantage au moins pour une fois ? *Salva reverentia*.

la fête quotidienne que feroient à ce saint de leur choix les cœurs des fidèles ?

Cette longue et universelle fête qui s'appelle le culte ou la dévotion, nous en chercherons la trace tout le long de cet ouvrage, et pour le moment, avant de rappeler que les meilleures choses en ce monde ont le pire destin, nous allons résumer en quelques mots ce qui précède, et tirer, emprunter plutôt à d'éminents auteurs, une conclusion :

1^o Jusqu'à la fin du moyen âge et même au delà, ce sont les fidèles, les religieux et les évêques qui ont fait la liturgie des saints, malgré les mesures restrictives formulées par les souverains pontifes, et dès lors,

2^o Etant donné le culte local, la fête de sainte Anne pouvait être, et de fait était célébrée en cent endroits divers ayant d'être décrétée universelle par le Saint-Siège.

3^o L'absence de documents, le silence des auteurs ou de l'histoire n'est pas une preuve indiscutable, en tout cas ne peut pas en être une contre l'attestation de Grégoire XIII.

4^o Les deux mots *fête* et *culte* sont loin d'être synonymes, et le culte de notre Sainte a pu exister sans la fête. On pourrait même comprendre qu'un pape ne l'eût jamais décrétée puisqu'elle était déjà entrée dans la liturgie d'églises très nombreuses, et ne tendait qu'à se répandre toujours davantage.

Et maintenant recueillons comme un témoignage ces trois lignes du savant *Dictionnaire d'Archéologie* :

« C'EST UN FAIT ACQUIS QUE LE CULTE DE SAINTE ANNE EN OCCIDENT NE PEUT PAS REMONTER MOINS HAUT QUE LE VIII^e SIÈCLE. PLUSIEURS TÉMOIGNAGES VIENNENT CORROBORER CETTE CONCLUSION ¹.

Pesons la valeur des mots : *Ce culte ne peut pas remonter moins haut que le VIII^e siècle*. Nous permet-on de croire qu'il peut remonter plus haut ?

1. Lieu cité plus haut.

Pour l'Orient, la question ne fait pas de doute et tous les auteurs s'accordent. Pour l'Occident, nous essaierons plus tard de faire la preuve.

Un usage qui passe.

Nil veri non audeat, et nous devons reconnaître nous-même, avant qu'on ne nous le rappelle, que la fête de sainte Anne a été *supprimée* pour un temps du bréviaire romain, c'est-à-dire de 1568 à 1584.

Pourquoi ? car on pourrait en effet désirer l'explication d'une pareille mesure. Le P. Bäumer et Mgr Batiffol qui signalent le fait en passant dans leurs *Histoires du Bréviaire*, ne la donnent d'aucune manière, mais nous remarquons qu'ils se servent du terme « supprimer », et c'est donc, encore une fois, que cette fête existait avant 1568 au bréviaire romain : c'est donc, que la bulle de Grégoire XIII, datée de 1584, ne l'établissait pas, mais la rétablissait, comme nous l'avons assez prouvé plus haut d'après le témoignage de Benoît XIV, et surtout d'après le témoignage des faits.

La fête était supprimée, mais encore ici, il faut s'entendre. D'après Græcoidas, 1^o la bulle de Pie V « n'était point adressée à tous les primats, archevêques et évêques du monde, comme on a coutume de mettre à Rome, quand le pape parle à toute l'Eglise ; » 2^o Le pape n'exécute, en corrigeant le bréviaire, que les décrets du concile de Trente ; or « le concile n'a pas ordonné un bréviaire unique, mais a enjoint aux évêques de réformer les abus qui se seraient glissés dans leurs églises respectives » ; 3^o Le pape dit qu'il n'oblige au changement « que ceux qui sont en usage de dire l'office romain, ce qui s'entend des Eglises de l'Etat romain : il n'a pas l'intention d'abolir les bréviaires des Bénédictins, des Cisterciens, d'aucun ordre religieux, ceux des cathédrales ; enfin, il déclare qu'il n'y oblige point ceux qui ont un usage d'office plus ancien que deux cents ans ».

1. Græcoidas, *Commentaire*, t. 1, p. 29. « L'exception des deux cents ans, consacrée par la bulle de saint Pie V, préserva quelques liturgies particulières, parmi lesquelles celle des Frères Prêcheurs. Mais un fait assez peu connu est que leurs

A part toutes ces exceptions, on peut observer, pour la France en particulier, que, à cette époque, elle n'était pas pour rien *galligane*. Elle tenait à son bréviaire, elle y tint longtemps encore, et pour citer de nouveau Grandidas, « en 1583, sous Pierre de Gondy, quelques-uns tâchèrent d'introduire dans l'église de Paris le bréviaire romain, mais le chapitre se refusa à ce changement, se contentant de revoir et corriger son ancien bréviaire. Une nouvelle édition en parut en 1584¹. » Puisque nous en sommes à ces détails, il y aurait même lieu d'en noter un autre : c'est que, vers 1642, au décret d'Urbain VIII proclamant de nouveau les fêtes d'obligation, les évêques de France auraient répondu : *Nullum esse diem festum statuendum priusquam magistratibus indicetur* : « Aucune fête ne peut être établie sans l'avis des magistrats », forme adonc d'une fin de non recevoir assez vraisemblable².

C'est dire que, dispensée ou non de la mesure prise par saint Pie V, la France ne longea pas. — Nous n'écrivons pas un livre de morale ou un traité de discipline ecclésiastique, nous constatons les faits. — Dijon, pour sa part, dut certainement garder sa fête déjà ancienne de sainte Anne. On sait en effet que la peste ravageant cette ville en 1531, les habitants avaient promis, si le fléau cessait, de célébrer tous les ans, à perpétuité, la fête de la Sainte avec la même solennité que le jour de Pâques, et de fait, leur vœu avait été exaucé³.

De même pour sortir de France, les chanoines de Saint-Géréon de Cologne avaient décrété peu d'années auparavant, le 2 août 1558, que cette fête serait célébrée chez eux tous les ans *tanquam festum duplex cum primis et secundis vesperis, matutinis, missa*, etc.; le chanoine Symon, de la commune de Lobroich, avait fait

offices avaient obtenu la confirmation expresse du Saint-Siège trois siècles auparavant, avec défense d'y faire des changements sans l'autorité du Pontife romain. — Bulle de Clément IV datée de juillet 1267, dans Martène, *Thesaurus Anecdotorum*, t. 10, p. 502. Cf. *Anal. J. P.*, t. 1, p. 689.

1. *Loc. cit.*, t. 1, p. 62.

2. Benoît XIV, t. 1, p. 548.

3. Guyet, *Heortologia*, p. 81.

une fondation à cette fin, dit Baümer, et ordonné la transcription de magnifiques livres de rhœur contenant l'*Officium proprium* de la sainte Mère de Marie, de sorte que, soit pour cette raison, soit en vertu d'anciens privilèges, la fête se continua chez eux. De même encore, François Lombard, revenant de Naples en 1569, rapportait que les habitants de cette ville « s'étaient montrés mécontents de ce que la fête de sainte Anne, comme celles de saint Joachim, de saint Zacharie et des Macchabées, avait été supprimée¹ » et si dom Baümer, qui rapporte ce dernier fait, ne dit pas que leurs plaintes obtinrent gain de cause, au moins il nous est permis de le supposer.

Au surplus, une mesure purement disciplinaire de l'Église, comme était celle dont il est ici question, n'oblige pas toujours *hic et nunc* (à l'instant même), mais pour le plus tôt possible. Or, on ne change pas du jour au lendemain un bréviaire, surtout le bréviaire tel qu'il était en ce temps-là, et il serait intéressant de savoir en combien d'églises la mesure eut un effet immédiat. Pour cela, il faudrait pouvoir consulter les éditions des livres d'offices qui parurent précisément entre 1568 et 1584, mais d'abord, ces livres eux-mêmes, où les trouver ?

Peu importe ce détail. Ce qui ressort des autres considérations exposées ci-dessus, c'est que, dans la pratique, — et c'est ce que nous devons surtout considérer ici — la mesure en question n'eut pas d'effet réel, en tout cas pas d'effet durable, comme nous allons le voir tantôt.

1. Baümer, *Bréviaire*, t. II, p. 218, d'après Jorrès, *Urkundenbuch des Stiftes S. Gereon zu Köln*, Bonn, 1893, p. 637.

2. Il ne s'en est pas présenté à nos recherches, sauf un qui est de cette dernière année même 1584, le bréviaire de Chartres, publié par Nicolas de Thou, évêque de cette ville (Bibliothèque Mazarine, Imprimés, n° 23899). Or, la fête de sainte Anne y apparaît au 26 juillet, sans doute sous la même rubrique que ci-devant :

ANNE MATRIS VIRGINIS MARIE DEPLEX.

Si l'on accorde qu'il avait fallu du temps pour la publication de ce volume, on peut penser que l'édition en avait précédé de quelque peu au moins le rétablissement de la fête.

Mais pourquoi cette suppression ? si tant est que nous puissions chercher la clef de cet autre mystère. Cette clef pourrait bien être celle-là même qui nous a déjà servi ailleurs, c'est-à-dire que la même raison, les mêmes distinctions qui avaient retardé la diffusion de la fête de sainte Anne, ont pu amener sa suppression, à savoir : les discussions sur le culte à donner ou refuser aux saints de l'Ancien Testament. L'Orient ne les avait jamais connues mais l'Occident en retentissait toujours. Dans le fait cité tout à l'heure d'après dom Baumer, on a dû remarquer cette nomenclature très significative : Anne, Joachim, Zacharie, les Macchabées. Saint Joseph lui-même avait dû être bien menacé et, en tout cas, il le fut plus tard : nous le verrons aussi. Ce qui semble appuyer quelque peu notre hypothèse actuelle, c'est un fait que rapporte notre estimé Grueblas en ces termes : « Dans le projet que l'empereur Charles V fit dresser à Augsbourg l'an 1548, il est ordonné de réformer les bréviaires sur l'ancienne manière de dire l'office, d'en retrancher les histoires apocryphes (sic) et tout ce qui n'y est pas édifiant ¹. »

Pour n'être pas mal-éveillée, il va sans dire, la légende de sainte Anne venait cependant des apocryphes, et le Saint-Siège, pressé d'une part par Charles-Quint (en ce temps-là, les souverains s'occupaient comme aujourd'hui des affaires de l'Eglise, avec une certaine différence toutefois) ; pressé d'autre part par d'anciennes objections toujours les mêmes, et sans doute plus violentes que jamais, maintenant que le protestantisme s'en faisait l'organe, le Saint-Siège trouva un moyen terme qui, en effet, conciliait tout : c'était, en éliminant du Bréviaire général ou de la liturgie universelle la fête de sainte Anne, d'en permettre la continuation aux communautés, soit religieuses, soit simplement chrétiennes, qui tenaient à la conserver ².

1. *Commentaire*, p. 24.

2. Le P. Rocchi voit dans la suppression de la fête de saint Joachim une concession faite aux protestants : « Ma qui considerando la santa Chiesa che le tradizioni che se richiamavano in questi uffici, per non essere ancora bastevolmente discusse e purgate, davano forza aosa ai novelli eretici di quel secolo da censurare e condannare la Sede Romana, con somma accortezza e prudenza S. Pio V

Mais « le nange » a passé et nous allons saluer bientôt la réapparition de notre fête tant disentée, tant éprouvée. De fait, quels que soient les motifs qui en avaient amené la suppression : dissensions dont nous avons parlé ou encore récriminations d'un grand nombre de liturgistes contre ce qu'ils appelaient, en termes de leur métier, l'invasion du temporel par le saecratoral¹, la mesure, nous le répétons, ne fut que provisoire. Si elle ne l'avait pas été dans l'intention, elle l'était dans le fait, et ce sont les faits qui comptent le plus.

Nous empruntons à Mgr Batiffol le renseignement qui suit : « En promettant, dans la bulle *Quod a nobis*, que le Bréviaire, « dans aucun temps ne pourrait être changé en tout ou en partie, « et qu'on n'y pourrait ajouter ou enlever quoi que ce fût, » le pape Pie V avait pris un engagement que ses successeurs ne devaient pas observer. Son successeur immédiat, le pape Grégoire XIII (1572-1585), ne se crut pas lié par les termes de cette bulle. Pie V n'avait point institué d'office commémoratif de la victoire de Lepante, s'étant contenté d'insérer, au 7 octobre, la mention de Sainte-Marie-de-la-Victoire dans le martyrologe romain. Grégoire XIII voulut davantage ; et, par un décret en date du 1er avril 1573, il institua la fête du Rosaire, la fixa au premier dimanche d'octobre, et lui donna le rite de double majeur. Il est vrai que cette fête n'était pas étendue à l'Église universelle, et ne devait l'être que sous Clément XI (3 octobre 1716), mais Grégoire XIII n'entendait pas nous toucher un Bréviaire de 1568. On le vit mieux en 1584, lorsqu'il rétablit, en lui donnant le rite double, la fête de sainte Anne, que Pie V avait éliminée de son

proscrisse tutta l'ufficiatura ed espone fino la memoria di Gioacchino dal Martirologio, atteso eziandio che i novatori rigettando la storia e tradizione degli atti, mettavano in dubbio fin la proprietà del nome di quello, etc. » A. Rocchi, *Le glorie di S. Gioacchino*, in-8, Grotto-Ferrata, 1878, p. 270.

1. Les platées n'ont pas cessé : « Les saints ont peu à peu pris toutes les places libres et ont laissé à l'office du temps, qui est dans la notion primitive, la partie principale et comme la charpente de l'année liturgique, qu'une place très secondaire. Les liturgistes ont toujours protesté contre cette invasion et l'on pourrait par une facile réforme faire droit à ces réclamations. » Dom Cabrol, *Le Livre de la prière antique*, p. 363.

bréviaire, et la mémoire de saint Joachim, dont Pie V avait supprimé toute mention¹. »

Selon le P. Baumer, c'est à l'instigation du cardinal Sirleto, « à qui on avait, de différents côtés, exprimé ce désir, » que la fête de sainte Anne, supprimée pendant seize ans, redevenait universelle. Les Églises d'Espagne, en particulier, avaient vivement réclamé sa restauration².

Plus tard, le Saint-Siège devait faire encore davantage pour l'honneur de la Sainte. En Orient, sa fête était déjà de précepte au xii^e siècle, sinon plus tôt encore³. En Occident même, elle l'était déjà dès longtemps en mainte église et monastère, comme nous avons vu, et la liturgie romaine allait maintenant consacrer, en les rendant universelles, ces grandes dévotions locales. Les Bollaudistes racontent que Grégoire XV (1621-1623), étant gravement malade, fit mander auprès de lui le vénérable Innocent de Cluse, de l'Ordre séraphique, lequel s'empressa de le rassurer en lui disant que sainte Anne, à qui il était lui-même très dévoué, avait déjà obtenu sa guérison. En récompense, le saint demandait au Pontife de faire solemniser chaque année par les fidèles la mémoire de sa bienfaitrice⁴. »

La fête fut en effet proclamée de précepte, ou d'obligation générale, en 1622⁵, et ce privilège devait lui être confirmé encore vingt ans plus tard par la bulle *Universa per Orbem* du pape Urbain VIII (13 septembre 1642)⁶. Avec plaisir on lit ici ces quel-

1. Batiffol, *loc. cit.*, p. 250, d'après Scholer, *Explan. critica*, p. 49.

2. Baumer, *loc. cit.*, p. 234, d'après *Index Vatic.* 6, 171, fol. 158, et page 232.

3. *Anal. J. P.*, t. vi, col. 1350. Colvenerius ne la fixe pas au xii^e quand il écrit : « Græci inter Ferias juridicas, quibus tribunalia vacant, bonæ diem ex decreto Emmanuelis Comneni celebrant, ut est in Commentario Theodori Balsamonis ad Nomocanonem Photii Constantinop. patriarchæ, tit. vii, his verbis : « Dies julii 25, propter Obdormitionem S. A. Matris Deiparæ, id est que peperit Deiparant. »

4. *Acta SS.*, t. vi, 26 jul. *Miracula authentica*, n. 55.

5. *Bullarium rom.*, t. v, partie v, p. 25. — On trouvera ce vénérable document avec sa traduction à la fin de cet article.

6. *Anal. J. P.*, t. vi, pp. 2073-2180 pour cette constitution. — En 1642, la bulle *Universa* d'Urbain VIII, qui indique les fêtes où la messe *pro populo* est

ques lignes très éloquentes en leur simplicité des *Analecta Juris Pontificii* : « Sainte Anne est la seule femme, après la sainte Vierge sa fille, dont la fête soit de précepte dans l'Église universelle. La bulle *Universa per Orbem* du pape Urbain VIII la désigne en effet parmi celles qui sont d'obligation générale. Si aujourd'hui elle n'est pas observée dans quelques pays, c'est en vertu de la dispense contenue dans les indults du Saint-Siège qui ont réduit le nombre des fêtes ¹. »

On a remarqué le début et aussi la fin de ce passage. Il n'est pas dit : « dont la fête ait été », mais dont « la fête soit de précepte » ; il n'est pas dit non plus que la fête, comme telle, ait perdu son titre, mais que si elle n'est plus d'obligation presque nulle part, ce n'est qu'en vertu d'indults particuliers qui, en se multipliant, ont fini par devenir une dispense à peu près générale.

A propos, on aimerait savoir comment les églises et communautés chrétiennes, un peu partout, avaient accueilli le décret de Grégoire XV, et comment elles accueillirent de nouveau celui d'Urbain VIII. Malheureusement, on le devine bien, l'histoire n'a guère enregistré à ce sujet que des faits plus ou moins désagréables à signaler : enquêtes sur la réelle obligation de s'abstenir d'œuvres serviles ce jour-là, demandes de dispenses, réclamations très agouées, il est vrai, mais encore assez tenaces contre le nombre trop considérable des fêtes chômées.

Ainsi l'évêque de Montefiascone consulte la Sacrée Congrégation pour savoir « s'il doit forcer ses ouailles à observer la fête » ² ; les évêques d'Espagne avaient protesté lors de sa suppression, mais maintenant ils demandent que les ouvriers aient au moins la permission de travailler après avoir toutefois entendu la messe,

obligatoire, faisait mention de la fête de sainte Anne. Malheureusement la France était alors en dehors des traditions romaines, particulièrement en matière de discipline. » *L'Année du Clergé*, 1906, p. 4.

1. Tome XIX, col. 122.

2. *Supplicavit episcopus montis Falisci declari, an cogere debeat reuocatas servare festum S. Anne de precepto, juxta preceptum sedis Apostolicæ. Et sacra Congregatio respondit : Affirmative. Die 27 Augusti 1633. Anal. J. P., VII^e série, 1865, p. 255.*

et Benoît XIV mentionne encore quelques autres faits de ce genre. Le Saint-Siège toujours tient compte des circonstances, accorde toutes les permissions nécessaires, mais il faut noter que la fête reste quand même de précepte : il en est d'elle comme de quelques-unes d'aujourd'hui qui tombent sur semaine. Observons aussi que les réclamations consignées par Benoît XIV et les *Analecta* se bornent à peu près à celles qu'on vient de rapporter d'après eux, et dès lors on peut croire que les foibles étaient partout heureux de célébrer comme une solennité de l'Église une fête que leur dévotion avait elle-même rendue partout solennelle.

Mons. Bossuet parlait des « extrémités des choses humaines, » et si la chère fête reste en honneur depuis Grégoire XV et Urbain VIII, voici les discussions qui recommencent au XVIII^e siècle, et ne vaudrait-elle pas être de nouveau gouvernée menacée, sinon supprimée ? Il y a encore un nouveau nuage, quelque chose dans l'air, et on dirait que Clément XII (1730-1740) veut prévenir l'orage quand il élève la Sainte-Anne et la Saint-Joachim au rang de double majeur, transportant cette dernière du 20 mars, où Grégoire XV l'avait placée en 1623, au dimanche dans l'octave de l'Assomption¹.

A Clément XII succéda le plus éminent des canonistes modernes, peut-être le plus célèbre, en tout cas, le plus savant de tous les papes du XVIII^e siècle, ce Benoît XIV que nous avons tant de fois nommé (1740-1758). Tenant compte des plaintes qui s'élevaient de toutes parts, et des réclamations, en parties justifiées, venues de l'Italie, de la France et de l'Allemagne, au sujet de la correction des heures canoniques, il avait approuvé le plan d'une complète réorganisation de l'Office et d'une transformation du Breviaire.

Une commission fut instituée, composée de cardinaux, de religieux éminents, de canonistes et de liturgistes renommés. De nombreuses et longues discussions commencèrent, portant même sur certaines fêtes de Notre-Seigneur, et c'est ainsi que la fête du Saint-Nom de Jésus ne sut pas trouver grâce. Plusieurs fêtes de la sainte Vierge étaient supprimées, telles que le Saint-Nom

1. Bâumer, *Breviaire*, t. II, p. 315.

de Marie, le Saint-Rosaire, *Desponsatio*, les Sept-Douleurs. Et la discussion s'occupait maintenant des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament mentionnés dans les saintes Écritures, comment espérer que sainte Anne échappera au naufrage puisqu'elle n'est même pas nommée ?

La fête des *Sept-Douleurs* paraissait si vénérable par son antiquité qu'on ne crut pas devoir y toucher. On fut longtemps indécis pour les fêtes de saint Joseph, de sainte Anne et de saint Jean-Baptiste, comme la tradition universelle avait adopté trop pieusement les trois fêtes pour qu'on pût l'en priver tout à coup, on annulant celle de saint Joseph, en cherchant cependant un compromis pour les deux autres, compromis qui consistait à les réunir en une seule, « pour avoir le dimanche libre, » comme disaient quelques membres de la commission, et sans doute le dimanche qui avait été accordé à saint Joachim¹. A la différence de Mgr Batiffol et de dom Badmer qui racontent ces faits, nous disons : *quelques membres*, et non, comme eux, « la commission », parce que nous ne pouvons pas comprendre autrement cet « accord unanime des consultants » dont parlent les *Actes* : « accord peut-être tardif mais conclusif qui finissait la discussion de l'état la liturgie de la Sainte, « à cause de sa sainteté, de sa grande et louable dévotion des peuples². »

Il est peu probable d'ailleurs qu'un évêque qui se respectait et si dévotement dans ses écrits des pater noster, Ave marie, qui, au surplus, a donné saint Joachim à la liturgie comme premier patron et protecteur³, eût permis qu'on touchât à sa fête ou à celle de sa sainte épouse. Ajoutons enfin pour l'examiner totalement, si besoin en était, cette dernière note prise encore des *Analecta* : « C'est en 1747 que le bréviaire réformé fut présenté à Benoît XIV. Quoique le docte pontife n'eût régné onze ans encore, il ne donna pas suite au projet de réforme ; il se garda de sanc-

1. Badmer, t. II, p. 381 ; Batiffol, p. 283, 286.

2. *Propter celebritatem, atque ingentem, laudandamque populorum devotionem, unanimi consensu censuerunt consultatores esse retinenda. Anal. J. P., t. XXIV, col. 717.*

3. Voir l'Inc. lui-même à cet effet, t. VI de ses *Œuvres*, p. 98.

tionner et de publier l'œuvre de la Congrégation particulière ¹. »

La chère fête de notre Sainte est-elle désormais fixée à toujours ? Le dernier décret qui s'y rapporte, le décret de Léon XIII, ne sera-t-il jamais révoqué ? Quoi qu'il en soit, Léon XIII, Joachim Pecci, avait à peine inauguré son pontificat qu'il élevait les fêtes de son patron et de sainte Anne au rang des fêtes doubles de seconde classe (1^{er} avril 1899). Notons ce dernier détail qu'elles sont dès longtemps de première classe dans le rite ambrosien (Église de Milan) ².

Nous pourrions finir par un souvenir de Rome si une certaine analogie avec l'objet de cette étude lui faisait ici sa place. Quand Baronius eut achevé la restauration de sa vénérable et chère basilique des Saints-Nérée-et-Achillée, non à la mode du temps, « mais à l'antique, » en lui rendant autant que possible son style et sa physionomie du VII^e siècle, il fit graver sur un marbre, au fond de l'abside, cette inscription qui est touchante comme une prière et qui, à la fin, traduit si bien notre prière à nous :

GESUYTER CARD. SUCCESSOR QUISQUIS FVERIS
 ROGO TE PER GLORIAM DEI ET
 PER MERITA HORUM MARTYRUM
 NIHIL OMITTO, NIHIL MINUS TO NEC MITATO
 RESTITUTAM ANTIQUITATEM PIE SERVATO !
 SIC TE DEI'S MARTYRUM SUORUM PRECIBUS
 SEMPER ADIEVET !

« Prêtre cardinal, mon successeur, qui que tu sois, je t'en prie par la gloire de Dieu et par les mérites de ces martyrs, n'enlève rien à ce monument, ne le diminue ni ne l'altère, mais conserve

1. Tome XXIV, p. 536. Aux pages 888 et suiv. on peut voir « Le projet de réforme, ou le nouveau bréviaire tel que soumis au pape. » Au 27 juillet : *Sancti Joachim patris B. M. Uirgine* leçon propre ; « O castissimum ratione præditarum tortura par, etc. » Une note de la Congrégation observe que l'*Oratio de Laudibus* est d'un *Epiphanius junioris* ; une autre réproche le récit de *Damascène* comme pris des *Apocryphes*. Col. 909.

2. Henry Jenner, dans *The cath. Enycl.*, art. *Ambrosian*, p. 398.

CHÉUSEMENT UNE ANTIQUITÉ RESTITUÉE ! Et que Dieu, par les prières de ses martyrs, te vienne toujours en aide ! »

Et puisse de même la chère fête de Madame sainte Anne garder, elle aussi toujours, son « antiquité restituée ! »

GREGORIUS PAPA XV AD PERPETUAM
REI MEMORIAM

Honor laudis et cultus venerationis quem sanctæ Dei Genitricis parenti Beatæ Annæ in sancta tribuitur Ecclesia, quam merito fuerit spiritu Dei dictante, ejus providentia Ecclesia regitur et gubernatur, variis temporibus auctus, inenarrabilis sanctissimæ ejus Filiæ dignitas et celsitudo satis superque declarant : cum enim coronet parentes gloria liberorum, tanti dono partus a Domino dignatam matrem, tanquam honoris et gratiæ celestis abundantia similiter decoratam universa Ecclesia tam in Occidente, quam in Oriente, præcipuo cultu et religione prosecuta est, nec sine magni credentium fructu et religionis incremento ut in Domino sperare debemus, exhibitus et amplificatus est hic honor : crescente enim in eam fidelium devotione, etiam patrocinium, quod apud Deum per seipsam et per cæli Reginam ejus filiam gerit eorumdem angeri merito credimus, sicut in gloriosæ parentis veneratione glorioſissimam ejus filiam honorari non dubitamus, tantoque munus ejus tutelam et intercessionem apud unigenitum Filium Dominum nostrum Jesum Christum Nos promereri, quanto majoribus honoribus per nostram erga ejus parentum reverentiam eam venerantur et colimus.

GRÉGOIRE XV PAPE, POUR PERPÉTUELLE
MÉMOIRE

L'honneur, la louange, le culte et la vénération dont l'Église entoure sainte Anne, la mère de la vierge Marie, se sont accrus à des époques diverses, sous l'action de l'Esprit divin qui régit et gouverne toutes choses : et ce n'est pas sans raison, ainsi que le témoignent assez l'incomparable dignité et l'élévation sans pareille de sa fille Marie. Comme la gloire des enfants est la couronne des parents, l'heureuse mère à qui Dieu a accordé une fille si illustre, qu'il comblait d'honneurs aussi bien que de grâces, fut toujours l'objet d'un culte spécial et d'une dévotion particulière dans l'Église universelle, tant en Orient qu'en Occident. Et c'est pour le bien des fidèles et pour le progrès de la religion, nous aimons à l'espérer, que ces honneurs se sont augmentés et multipliés ; car si la dévotion des chrétiens pour sainte Anne va se développant de plus en plus dans le monde, le patronage qu'elle exerce auprès de Dieu, par elle-même et par sa fille, la Reine des cieux, grandit, nous en avons la confiance, dans les mêmes proportions. En offrant à la mère le tribut de notre vénération, nous croyons honorer la fille : nous sommes persuadés que nous nous assurons l'appui et l'intercession de Marie auprès de son fils unique Notre Seigneur, d'autant mieux que nous

témoignons par de plus grands honneurs notre dévotion pour sa mère.

1. — Dans cet esprit, et pénétré d'ailleurs d'une affection toute particulière pour sainte Anne, nous avons pris à cœur d'égaliser la piété avec laquelle nos prédécesseurs ont étendu son culte ; nous avons voulu, en vertu de notre ministère, procurer le plus grand bien du troupeau que Dieu nous a confié, et c'est pourquoi nous avons résolu d'entourer d'un nouvel éclat, dans l'Eglise universelle, la fête de la bienheureuse sainte Anne.

2. — Nous statuons donc, nous ordonnons et nous décrétons par cette constitution, qui ne saurait être abrogée, que la fête de sainte Anne sera célébrée et observée par tous les fidèles comme les autres fêtes de précepte ; qu'on devra, en ce jour-là, s'abstenir de toute œuvre servile, et que ce même jour sera compris dans le commandement des fêtes à sanctifier.

3. — Toute disposition contraire est déclarée de nulle valeur.

4. — Nous voulons que les présentes lettres, transcrites ou imprimées, soient revêtues de la souscription d'un notaire public et munies du sceau d'un ecclésiastique constitué en dignité, et que dans les tribunaux, et au for extérieur, elles fassent foi comme les présentes elles-mêmes.

Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 27 avril 1622, la deuxième année de notre pontificat.

1. *Ilæc Nos nobiscum cogitantes, et peculiari etiam in Beatam Annam devotione incitati, Prædecessorum nostrorum quoque in ejus augendo cultu religionem in Domino æmulantes et gregis nobis a Domino crediti, spiritualis utilitatis augmento consulere pro nostro pastoralis officii debito cupientes, Beatae Annæ festum in universali Ecclesia Dei amplius honorandum censuimus.*

2. *Itaque hæc nostra perpetuo valitura Constitutione festum sanctæ Annæ ab omnibus Christi fidelibus sicut alia festa de præcepto celebrari et observari ab omnique illicito opere abstineri, et sub præcepto observationis festorum comprehendimus, præcipimus et mandamus.*

3. *In contrarium facien. no. obstan. quibuscunque.*

4. *Volumus autem, ut præsentium transcripta etiam impressis, alicujus notarii publici subscripta et sigilla personæ in dignitate ecclesiastica constitutæ munitis eadem prorsus fide et judicio et exæq. adhibeantur quæ præsentibus adhiberetur, si ferent exhibita, vel ostensa.*

Datum Romæ apud S. Petrum, sub annulo Piscatoris, die 27 aprilis 1622 Pont. Nost. Anno 11 Gregorius Papa XV.

Madame sainte Anne

et son culte en Orient



MADAME SAINTE ANNE

ET

SON CULTE EN ORIENT

De mots sur les Études byzantines.

Le regretté P. Pargoire, l'auteur d'un ouvrage très estimé sur l'ancienne Église de Constantinople, écrivait naguère en le présentant au public : « Beaucoup, en recevant ce petit livre, trouveront qu'il vient trop tôt. « Est-ce bien le temps, diront-ils, de « présenter l'Église byzantine dans son ensemble et en raccourci, alors que le byzantinisme est encore à ses débuts et que « les recherches particulières sur la situation religieuse de Constantinople au moyen âge n'existent pour ainsi dire pas ? »

On a entendu ces dernières paroles, des paroles qui savaient ce qu'elles disaient et qui ont été prononcées, non pas au XVIII^e siècle ni même au XIX^e, mais en plein XX^e siècle commençant, en 1904 ou 1905. Observons que le P. Pargoire, écrivant à Constantinople même et très au courant des études actuelles, ajoute ici à l'autorité d'un écrivain qui s'est acquis une enviable réputation malgré sa courte carrière, celle d'un témoin tout désigné d'avance par la cause elle-même².

C'est très vrai, le byzantinisme était à ses débuts en 1905. Il avait déjà travaillé beaucoup, il travaillait encore sans doute, et nous n'oublions pas — comment les oublier ? — les pages très érudites que M. Charles Diehl nous a fait lire sous ce titre :

Les Études d'histoire byzantine en 1905. L'organisation du travail scientifique et le progrès des recherches futures — merveilleux chapitre.

1. P. J. Pargoire, *L'Église byz.*, préface.

2. Mgr Duchesne aurait dit dans l'intimité : « Il y a telle de ses pages que je voudrais avoir écrites. » C'était dit « entre nous », et dès lors...

tre de l'histoire littéraire ou de la bibliographie contemporaine; nous n'oublions aucun de ses livres à lui-même, aucune une plus de ses pages, pages et livres très littéraires en même temps que très riches de science, car c'est bien chez lui que l'érudition se pare » comme le veut Didron aîné¹, et un peu tout le monde; nous n'oublierons surtout jamais — pour penser un peu à nos Pères dans la science — les lignes assez nombreuses, mais trop rares encore, qu'il a consacrées à l'ancienne érudition française avant de passer à l'étude des travaux contemporains²; nous le remercions,

1. Nous demandons à la science qu'elle se pare, et à l'érudition qu'elle se fasse littéraire; nous voulons qu'un article d'archéologie soit clair, rédigé avec talent et facile à lire. La science ne perd pas à se vêtir d'élegance, pas plus qu'une belle personne à se bien habiller. Il ne peut pas y avoir d'incompatibilité entre l'érudition et la littérature; les pédants seuls ont proclamé le contraire. Didron, *Annales archéol.*, 1844, t. 1, p. III.

2. Il y a deux siècles et demi, la France fondait la science de l'histoire byzantine. Des presses de l'imprimerie royale du Louvre sortait, en 1648, le premier volume de la première collection des historiens byzantins; et bientôt, grâce au concours des philologues les plus éminents de l'époque, grâce aux encouragements éclairés de Louis XIV et de Colbert, se succédaient d'année en année les trente-quatre volumes de cette savante et admirable collection, qu'un contemporain appelait justement « le incomparable monument de la magnificence française ». Un homme en particulier avait été l'âme de cette grande entreprise, l'un des maîtres, l'un des plus puissants travailleurs dont l'érudition s'honore, Historien et philologue, archéologue et numismate, et également supérieur dans tout ce qu'il touchait, Ducauge posait les bases de l'histoire scientifique de Byzance, et ses ouvrages, modèles de saine critique et de rigoureuse méthode, ouvraient dans l'obscurité des études byzantines de larges et lumineuses perspectives. On pouvait croire qu'à la suite d'un tel homme la France saurait garder, dans ce domaine découvert par elle, une maîtrise incontestée. Le XVIII^e siècle en décida autrement. Les plus grands esprits de l'époque, un Voltaire, un Montesquieu, ne firent qu'enraciner les préjugés que le moyen âge avait attachés aux mots de *Byzantin* et de *Bas-Empire*. Pour discréditer Byzance, Lebeau fit mieux encore: il noya cette histoire sous le flot d'ennui qui s'échappe des trente volumes où il prétendait la raconter.

C'est de notre temps seulement, et il y a trente ans à peine, que les études byzantines, rêvées par nous et poursuivies par d'autres, ont retrouvé en France un retour de faveur. C'est ici même, à la Sorbonne, que s'est d'abord manifesté ce réveil de curiosité qui ramenait les esprits vers l'empire grec d'Orient, et de ces thèses de doctorat présentées à la Faculté des lettres, plusieurs méritent de demeurer célèbres: tel le *Constantin Porphyrogénète* de M. R. Rambaud, un

puisque l'occasion s'en présente, d'avoir à son insu — c'est quelquefois ce qu'on fait de mieux — imprimé une direction à nos recherches, de nous avoir mis sur la piste d'ouvrages jusque là inconnus pour nous, mais faut-il l'avouer ? après avoir parcouru plusieurs de ces livres et quelques autres qu'il n'avait pas indiqués, parce qu'ils sont nés depuis 1905, nous avons fini par douter même des plus récents, même des plus vantés, même des plus allemands, et il semblait que nous leur poserions en vain nos éternelles et chères questions au sujet de Madame sainte Anne, Saint Augustin — si vous permettez ce rapprochement — disait avec tristesse des œuvres d'Hortensius, car il les avait beaucoup aimées comme il aimait le grand orateur lui-même : *Nomen Christi non erat ibi* ! Et de même, en tant d'ouvrages feuilletés, déponillés, interrogés ligne par ligne, *Nomen Anne matris Virginis Mariæ non erat ibi* !

La légende orientale de Madame sainte Anne est donc encore à ses débuts, si toutefois elle est déjà née. Sans manquer de respect pour qui le mérite, ce dont nous voudrions nous garder toujours, et c'est bien la moindre des convenances, la moindre des prudences à observer, songe-t-on que ces spécialistes en hagiographie, ces grands érudits reconnus tels par le monde entier qui s'appellent les Bollandistes, nous ont donné à peine deux colonnes sur le culte de sainte Anne en Orient ? *Satis constat*, disent-ils simplement, « Ce culte est assez certain... assez documenté par les faits, et c'est beaucoup sans doute que cette reconnaissance, on dirait « officielle », mais, pour notre part et pour le besoin de notre cause, nous attendions davantage de travailleurs qui possèdent, en ce qui concerne la vie des saints et les dévotions dont ils ont été l'objet, les matériaux les plus riches du monde, le trésor inépuisable de leur immense bibliothèque hagiographique. Par impossible, manquaient-

livre vieux de trente ans, et qui n'est point vieilli ; telles encore les *Recherches* de M. Bayet sur la sculpture et la peinture chrétiennes en Orient, prélude de ce volume excellent sur l'Art byzantin, qui, sous sa forme condensée et brève, a fait pour la première fois sentir la variété puissante et le génie souvent créateur de cet art méconnu. Ch. Diehl, *Études byzantines*, p. 17 sq.

1. Cf. *Acta SS.*, au 26 juillet.

ils de documents sur notre Sainte ? mais alors où un autre en trouverait-il ? Les bibliothèques publiques ne sont guère nulle part des nids de piété.

Il est vrai que quelques-unes de ces bibliothèques possèdent de précieux manuscrits, et en effet, nos documents tant cherchés, ne faudrait-il pas aller les prendre où ils sont, c'est-à-dire, *très vraisemblablement*, dans les manuscrits ?

Très vraisemblablement est mis là fort à propos. Les anciens manuscrits devraient nous livrer tous les secrets du passé. Mais, — on s'est déjà posé la question ailleurs — ces anciens manuscrits, ceux surtout qui serviraient de quelque manière à l'histoire du culte de sainte Anne en Orient, où sont-ils ? On peut, quand on vit là-bas, en Amérique, — il ne faut plus parler des *arpents de neige* — rêver de ces boudaines bibliothèques où les livres s'entassent par millions ; où de vieux vélins en reliure fatiguée vous invitent à venir au moins semer leur poussière séculaire, quitte à vous récompenser par des révélations inouïes. Et l'on part, oui, l'on part, et tout au moins d'abord pour Paris. « Il n'est bon bec que de Paris. » C'est déjà une attirance et la Bibliothèque nationale en est une autre. Avec quel sentiment d'aise on entre enfin dans la salle de travail des manuscrits, et comme il semble bien que tous les voiles sont déjà levés, que le Sphinx va enfin parler !

Or, on l'a déjà dit ou à peu près. Paris possède bien quelques débris de ménologes, de synaxaires, de livres d'heures, des codex du xiv^e, du xiii^e, du xii^e, ou même des xi^e et x^e siècles, mais vous ne trouvez là que des œuvres déjà cent fois publiées, sauf quelques rares, très rares exceptions.

Pour consolation, la même salle de travail met à votre disposition, sans que vous ayez besoin d'envoyer un bulletin et de le signer de votre nom à cet effet, ce qui est très appréciable, les catalogues des différents dépôts de manuscrits disséminés dans le monde entier. Vous préparez déjà votre valise pour un voyage aux pays du soleil, car enfin il ne faut pas faire comme Delacroix qui peignait l'Orient sans l'avoir vu ; il faut aller voir, et si les livres vous intéressent plus que lui, Delacroix, les visages, il faut prendre le moyen de mettre enfin la main sur ces bienheureux livres !

Tant il est vrai qu'une première désillusion n'avertit pas même des autres qui doivent suivre !

Heureux encore si vous avez pris le temps, avant d'acheter votre billet, de consulter les catalogues en question, mesure de prudence que vos folies de travail requéraient d'ailleurs.

Résumons, car ce serait temps perdu que d'insister. L'Anglais, M. H. O. Coxe, chargé en 1858 par le gouvernement britannique de dresser une liste des « manuscrits grecs qui existent encore, » selon son expression, dans les bibliothèques du Levant, écrivait à Sa Majesté ce qui suit :

« La seule place de conséquence (*mot à mot*) que j'ai pu visiter, est la bibliothèque du Patriarche de Jérusalem. Ici, étant donné le nombre de manuscrits qu'elle contient, je m'attendais à trouver quelques ouvrages importants. » Il cite trois ou quatre manuscrits précieux, mais *ils ont disparu*, et il ajoute : « Le reste se compose en très grande partie de manuscrits modernes sur papier, excepté une *Catena* sur la Genèse, du xii^e siècle, un « Grégoire de Nazianze » de la fin du ix^e siècle, » et il nomme ainsi quelques ouvrages, rares sans doute en tant que manuscrits, mais non en tant que livres inédits ; en tout cas et bien entendu, il ne fait rien connaître qui intéresse le culte de notre Sainte¹.

Il va de soi que M. Papadopoulos Kerameus, qui nous a donné, en quatre volumes, il y a douze ans, le catalogue de cette bibliothèque du Patriarche, n'a fait pour nous aucune découverte, si ce n'est que pour lui ou pour l'auteur de ces *Index*, — permettez cette remarque en passant : Anne, mère de Samuel, Anne la prophétesse, et Anne épouse de Joachim, sont une seule et même mère de la Théotokos².

1. H. O. Coxe, *Report to her Majesty's Government on the Greek MSS. yet remaining in libraries of the Levant*, London, 1858.

« The only place of consequence which I was able to visit was the library of the Patriarch of Jerusalem. Here from the number of mss. which it contained, I had expected to meet with some important works. » *Après mention de quelques-uns* : « The rest were mostly modern Mss. on paper except a *Catena upon Genesis* of the twelfth and a Gregory of Nazianzum of the end of the ninth. »

2. Papadopoulos Kerameus (Α. Γ. Παπαδόπουλος Κεραμέως), *Εκδοκίαι της Θεοτόκου τοῦ Χριστοῦ*, ἔκδοξ. Πατριάρχου ὑποβόλου, 4 in-8°, Saint-Petersbourg 1891, 1894.

Madame Agnès Smith Lewis nous a aussi datés d'un catalogue en douze volumes de la bibliothèque du Mont Sinait. Quand elle peut, elle indique l'âge des mss., mais dix fois pour ne l'âge — mis sous cette rubrique : *νῆκαι ἐπὶ τῶν χρόνων*, « d'époque récente, plus récente », pour traduire littéralement¹.

Ainsi, pour finir, en est-il partout. Nous nous ferons un devoir de mentionner ici et là des codex, des copies à la main de quelques œuvres dont nous aurons à parler plus loin, parce que ces sortes de choses sont toujours intéressantes, mais aucune d'elles ne nous aura efficacement servi pour cette étude.

Restent quelques ouvrages spéciaux dédiés à la Sainte elle-même, des Vies, des manuels de dévotion, des histoires plus ou moins incomplètes de son culte, mais parmi ces livres encore assez rares, combien qui traitent un peu sérieusement la question de son culte en Orient ? Et encore, chez ces rares, très rares auteurs, il faut bien le reconnaître, que d'à-peu-près déconcertants, que d'assertions gratuites, que de textes plus ou moins tronqués, défigurés, attribués quelquefois au *iii^e* siècle quand ils sont du *ix^e*, ou bien au *v^e* quand ils sont du *x^e* ou *xii^e* !

Si donc « les recherches particulières sur l'ancienne situation religieuse de Constantinople n'existent pour ainsi dire pas, » on peut croire que, en ce qui regarde l'histoire de la dévotion à sainte Anne dans l'Orient du haut moyen âge, elles sont encore à faire. Qui les fera ? qui exécutera le plan que nous avons médité ou un autre meilleur encore ? Qui, par exemple, étudiera à fond cette situation religieuse de Byzance telle qu'elle était avant le schisme ; la place que notre Sainte a pu tenir, a réellement tenue dans la littérature sacrée d'Orient, dans la poésie et la liturgie, dans la vie religieuse, intime ou publique, de ces temps-là ? Cette étude serait pourtant si intéressante, fallût-il, comme disait M. Schlumberger, « dépouiller des centaines de volumes et de mémoires pour y chercher un renseignement de trois lignes et le plus souvent

1. *Studia Sinaitica*, C. J. Clay, Londres, 1894, sup.

pour n'y rien trouver... en, de fait, a moins d'avoir soi-même porté un peu partout ses enquêtes, on ne saurait se rendre compte de l'He pauvreté des sources, de ces lacunes sans fin, de ces ténèbres, « Aucune expression, disait encore tristement M. Schlumberger, ne saurait donner une juste idée d'une pareille disette de documents. » Et notez qu'il parlait pour le X^e siècle, une époque relativement jeune encore : qu'aurait-il dit alors pour les siècles antérieurs ?

Mais rien ne sert, comme disent les Américains, *to cry over spilt milk* (le pleurer sur du lait répandu). On s'en passe et tout est dit. D'ailleurs, déjà une fois au moins nous avons gémi sur « tant de documents disparus, de monuments ruines, de témoins défigurés de la vénérable antiquité »², et l'écroulement se représentera sans doute de gémir encore. *It's no use!*

1. Cf. Schlumberger, *L'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle*, 2^e éd., Hachette, 1896-1900, t. 1, préface.

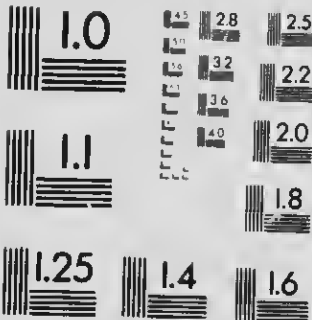
2. Dom Leclercq, *Les Martyrs*, t. iv, préface, p. xiii.

3. M. Diehl nous fournit de ces désastres un exemple qu'il est cependant bon de connaître, parce qu'il nous fait juger des autres, et nous reprocherons le passage tout entier malgré sa *sténie*, nous ne devons pas sa *longueur*. Rien n'est long de ce qui est vraiment intéressant. Il parle de l'ancienne bibliothèque de Patmos et il nous fait remarquer d'abord la place exclusive qu'y tenaient les livres liturgiques, les œuvres d'hagiographie, de patristique et d'edification, puis il continue ainsi : « Sur deux cent soixante-sept manuscrits sur parchemin mentionnés en 1201, à grand'peine peut-on en retrouver cent huit dans le catalogue actuel. Plus de la moitié des livres possédés par le couvent au commencement du XII^e siècle sont aujourd'hui irrémédiablement perdus et parmi eux, presque tous ceux que l'inventaire désignait comme particulièrement anciens. Perdus, ces vingt-cinq volumes de Ménées, dont plusieurs se recommandaient par leur antiquité; perdus, ces précieux *Enchiridies*, parmi lesquels on remarquait celui de saint Christodule; perdus, ces *Kontakia* vénérables, qui contenaient la liturgie de saint Basile ou de saint Chrysostome; perdues ces *Axarchia* de sainte Marine, de saint Thomas, des saints Archangeles. Sur les vingt-six volumes de Chrysostome, quatorze ont disparu, et parmi eux l'*Hexaëmer*, qui figure encore au catalogue de 1355, et le manuel des *Axarchia* copié de la main de l'igoumène Arsenios; sur les treize manuscrits de saint Basile, huit sont perdus; des cinq manuscrits de Grégoire de Nysse, pas un seul n'est conservé. De ces écrivains de second rang, si nombreux au catalogue de 1201, rien ou presque rien, ne reste: perdus, le livre d'Antiochus de Saint-Sabas, les écrits de Sophronius de Damas, et les traités



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14619
(716) 482-0300 Phone
(716) 288-5994 Fax

Ce qui est plus utile peut-être, en tout cas plus pratique, c'est d'essayer *quelque chose* :

*Si possis recte, si non, quocumque modo rem*¹.

Quand il ne reste plus rien, il reste encore l'imprévu, l'imprévu sous lequel se cache parfois la divine Providence. Qu'elle nous soit en aide !

Sans comparaison, l'artiste commence toujours par une ébauche. Il y travaille un an, dix ans, trente ans ; il réussit enfin à substantier plus ou moins son rêve. Après lui un autre vient, hanté, suggestionné, stimulé par l'œuvre de son devancier ; il veut faire mieux, non par un sentiment de vaine rivalité, mais pour le pur amour de l'esthétique. C'est la libre concurrence, c'est la vie, et c'est, mieux que cela, le progrès de tout l'Art !

de l'abbé Esau le Solitaire ; perdus, les lettres de sainte Dorothée, les homélies de Jean le Géomètre, les œuvres d'Isaac le Syrien ; perdus, le livre de Syméon de Saint-Monos et le recueil appelé la *Melissa* ou Saint-Nicon.

« L'Histoire ecclésiastique de Théodore de Cyr, les lettres du moine Michel figurent encore au catalogue de 1355 ; aujourd'hui elles ont disparu. Il en est de même de tous les écrits profanes, l'ἔκταξις, l'ἱστορία, et le reste, sans exception Joseph, ni le commentaire d'Eustathe, ni les Catégories d'Aristote.

« Vent-on par quelques chiffres préciser l'étendue du désastre ? Aujourd'hui, sur trois cent-cinq manuscrits sur parchemin conservés au convent de Patmos, deux cent-huit sont antérieurs au commencement du xiv^e siècle, et sur ces deux cent-huit volumes, beaucoup, on en a la preuve, sont entrés dans la bibliothèque postérieurement à l'année 1201. Or, à cette date, le monastère possédait un nombre de volumes sur parchemin — deux cent-soixante-sept, — notablement supérieur au chiffre des manuscrits anciens qu'il conserve aujourd'hui. On peut donc admettre sans exagération qu'une moitié au moins des manuscrits sur parchemin mentionnés au catalogue de 1201 sont actuellement perdus sans retour. Pour les homyceans, le désastre est plus complet encore. En 1201, Patmos en comptait soixante-trois ; aujourd'hui sur les quatre cent-vingt-neuf manuscrits sur papier que garde le monastère, six seulement sont antérieurs au xiii^e siècle ; parmi eux, trois à peine peuvent être identifiés avec les volumes de 1201 ; le reste — soixante volumes — a irrémédiablement disparu. » *Études byzantines*, p. 323-328.

1. Si vous pouvez, faites très bien, sinon, faites de quelque manière que ce soit.

Ce vers latin et ce dicton anglais qui viennent de nous échapper, nous rappellent peut-être à propos un mot plaisant du cardinal Pitra : « On a prêté au moyen âge, dit-il, un aveu d'ignorance qu'à vrai dire nous n'avons jamais rencontré sur aucun parchemin de cette époque : *Græcum est, non legitur*. En nos jours de progrès, plus d'un lecteur, plus d'un savant, d'ait, non plus en latin, mais dans son idiome : *On ne lit pas le latin* ! »

C'est sans doute une hantade comme s'en permettent les humeurs les plus sérieux, les plus hauts dignitaires de l'Église, de l'État, de la Science et de l'Art.

En tout cas, au cours des pages à suivre, il y aura, qu'on les lise ou non, du grec et du latin ; — il le fallait n'est-ce pas ? — il y aura même un peu d'anglais, un peu d'italien, que sais-je ? même trois mots d'allemand, car encore fallait-il recueillir les témoignages, d'où qu'il leur plût de venir ! Ils étaient si rares et par là même d'un si grand prix !

PRÉAMBULE

L'Orient d'autrefois au point de vue religieux ².

Et d'abord, on peut exprimer un regret : c'est que l'Orient, l'Orient *d'autrefois*, comme nous venons d'écrire, soit si peu estimé. Nous avons insinué tout à l'heure qu'il n'était pas connu,

1. Pitra, *Analecta novissima*, Tusculum, Paris, 1885, préface, p. v.

2. ABREVIATIONS : Bréhier (Louis), *L'Église et l'Orient au moyen âge*, 2^e éd., 1907. — Diehl (Charles), *Études byzantines*, in-8, Paris, 1895 ; *L'Église byzantine*, in-8, Paris, 1895. — *Échos d'Orient*. — Grosvenor (E. A.), *Constantinople*, 2 in-8, Boston, 1895 (la pagination du 2^e volume se continue du premier). — Leclercq (Journ), *L'Afrique chrétienne*, 2 in-12, Paris, 1903. — Le Quien (Michel) O. P., *Oriens christianus*, 4 in-fol., Paris, 1740. — Pargoire (R. P. J.), *L'Église byzantine de 525 à 847*, 2^e éd., Paris, Lerofine, 1905. — P. G. Migne, *Patrologia Græca*. — *Revue de l'Orient chrétien*. — Vaillé (R. P. S.), *Constantinople (Église de)*, dans Vacaut, *Dict. de théologie*; du même, *Constantinople*, dans *The catholic Encyclopedia*, New-York (en cours de publication).

et ce serait peut-être l'explication de cette mésaventure. Les vieux proverbes auront toujours raison : *Ignoti nulla cupido* : — Avant d'aimer il faut d'abord connaître.

Écoutons M. Diehl, et ce ne sera pas la dernière fois, comme ce n'est pas non plus tout à fait la première : « Un peuple de théologiens subtils, d'illots bavards, comme dit Taine, enmaillotté dans un cérémonial vieilli, oubliant dans de vaines discussions et pour des formules creuses les nécessités les plus poignantes de la vie d'une nation : voilà, pour la plupart d'entre nous, l'idée que nous nous formons de Byzance. Inconscient et tenace effet de rancunes séculaires, oliseur ressouvenir de passions théologiques évanouies !... Depuis Voltaire et Montesquieu, c'est un lieu commun de l'histoire de représenter l'empire grec d'Orient comme l'héritage dégénéré et lamentable de l'empire romain ; et c'est un lieu commun de l'éloquence de rappeler l'exemple de ces Byzantins de la décadence qui disputaient sur des futilités au moment où Mahomet II était aux portes de Constantinople. Et voilà comment, sous une anecdote banale et une épithète courante, on écarte dix siècles d'une histoire qui fut souvent glorieuse, intéressante toujours, dix siècles d'une civilisation qui fut peut-être la plus brillante et la plus raffinée du moyen âge. »

On ne saura jamais dire mieux. Le xix^e siècle se donnait déjà pour le « siècle des grandes réparations » le nôtre, et il faut l'espérer puisqu'il a commencé par béatifier Jeanne d'Arc, la toute pure si outrageusement calomniée, continuera cette œuvre première entre toutes ! Déjà on peut constater (sans jeu de mots) une réelle orientation des esprits vers l'Orient, et Dieu veuille que, un peu de piété s'ajoutant à la science, — ce qui ne saurait jamais lui nuire — nous ayons tout à l'heure son histoire religieuse, même l'histoire intime de sa vie religieuse, comme nous sommes en train d'avoir à courte échéance l'histoire de sa vie politique ou civile, une histoire intime celle-là, trop intime peut-être pour qui sait déjà que si « l'homme ne change pas », c'est que, en effet, il n'a jamais changé, il a toujours été le même, le vieil Adam du premier péché. Vérité de la

1. Diehl, *Études*, p. 2

Palisse, mais dont quelques auteurs pourraient se souvenir, au lieu de mêler à l'histoire le roman, le roman des vaudevilles de faubourg. Mieux vaudrait, — nous parlons quelquefois comme un prêtre et on peut en effet s'y attendre — donner suite à ce beau projet qu'on a connu naguère de rééditer *Le Quien*¹. *Le Quien* a fait bien tout ce qui se pouvait de son temps, et ce n'est pas peu dire, mais si peu qu'elle ait acquis dans le domaine religieux de l'Orient, la science contemporaine devrait l'apporter à l'œuvre de ce maître.

Beau rêve que celui-là ! pauvres *agré soun ta* (rêves de malades) ! et soyons plutôt à notre modeste besogne.

À propos, aurions-nous besoin d'expliquer le *pourquoi* des humbles pages qui vont suivre à l'instant ? Il y a des supercheries littéraires comme il y en a d'autres. L'une d'elles, non certes la moins en usage, consiste à féconder, à magnifier tel sujet aride ou étroit par lui-même en y faisant entrer de force tout son *cadre* : à greffer, par exemple, la vie d'un personnage illustre sur la vie d'un personnage moins connu, ou un événement céleste sur un événement très ordinaire, ou l'histoire de tout un siècle ou de toute une période sur l'histoire d'un homme célèbre ou d'une époque très limitée. Si pareil caprice eût pu être le nôtre en commençant, — et il eût été pardonnable comme ce l'est de suivre la mode — nous n'aurions aujourd'hui, en revoyant ce travail, qu'à supprimer des pages inutiles. Mais autre chose, n'est-ce pas vrai ? est de mettre le *cadre dans le sujet*, autre chose de mettre le *sujet dans son cadre*. C'est dire que, voulant pénétrer en Orient à la recherche de notre Sainte, nous partions, nous devions d'abord étudier un instant le milieu même où son culte a pris naissance et grandi. C'est la raison de ce préambule.

1. Cf. *Echos d'Or.*, t. III, p. 327 sq. : P. L. Petit, *Un nouvel Oriens Christianus*, *Projet*. Le R. P. se demandait cependant si « le projet est aussi réalisable qu'il est séduisant ? » En passant, M. Diehl nous permettra de regretter son peu d'estime pour cet ouvrage de *Le Quien*, comme aussi pour la *Patrologie de Migne*, etc. Cf. *Études byz.*, p. 96 et *passim*. Sans doute on peut faire mieux que tout ce qui existe, mais.....

Or, une première constatation à faire, et très douce en vérité, c'est que, avant de s'abîmer avec Photius dans les ténèbres du schisme, où elle demeure hélas ! toujours ensevelie, l'Église d'Orient se montre à nous couronnée d'une suprême splendeur. Vertus éminentes, sainteté, auréole du martyre, génie : elle rayonne de toutes les glôres. Elle est le patrie, le foyer chaud de la grande science¹, de l'éloquence et de la poésie sacrées, de la vie chrétienne et religieuse la plus intense, et à lire son histoire, surtout dans les études récentes très richement documentées et très élaborées comme tout ce que produit l'érudition de nos jours, on croit rêver. Nous citons tout à l'heure l'ouvrage du P. Pargoire sur *l'Église byzantine* : mais ce livre ne ressemble-t-il pas en beaucoup de ses pages à un conte de fées, disons mieux, à une pieuse légende du moyen âge, à un de ces tableaux de la Jérusalem céleste qu'a peint Fra Angelico ?

Il va de soi cependant que, sauf quelques mots ici ou là au passage, il ne sera pas question en cet article de la société ecclésiastique proprement dite, des Patriarches, évêques, prêtres, ni encore moins de ces bienheureux sans nombre que la voix du peuple et celle de l'Église ont à l'envi canonisés : c'est plutôt vers la cour impériale et vers le peuple que nous voulons porter notre regard, et si du monde nous entrons dans le cloître, ce sera parce que le cloître se recrute dans la foule, et qu'il nous fournit une preuve irrécusable de la foi, de la piété et de la charité du peuple lui-même.

Et d'abord l'empereur, ou

Le Basileus.

Héritier de ce Constantin qui avait vaincu et qui lui a passé le titre d'*ex d'isapostole*, le basileus possède non seulement le

¹ Depuis la fondation du christianisme, l'Orient est resté la terre de prédilection de la science religieuse : aux IV^e et V^e siècles, les écoles de théologie y atteignent leur apogée. Non seulement elles produisent la légende des grands docteurs de l'Église grecque, saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome et tant d'autres, mais l'influence de ces puissances s'exerce sur les plus illustres des Pères d'Occident, saint Hilaire,

magistrat revêtu de l'imperium, mais le pontificat suprême. Il est prêtre, il est pontife, il prêche, il dogmatise comme Constantin d'abord ¹, comme Léon le Sabe ensuite. (Faut-il avertir en passant qu'il s'agit ici pour nous d'une simple question de fait, non d'une question de droit ? De fait, le basileus s'est longtemps appelé lui-même *Pontifex maximus* et si, à partir du ^{ve} siècle, il ne prend plus ce titre, on ne le fait plus inscrire sur les monuments publics, pour tous les sujets de l'empire, du moins en Orient, il est encore resté le chef du culte officiel, le gouvernement des âmes ne pouvant d'après lui, appartenir à un autre qu'au dépositaire du pouvoir. L'empereur, du reste, est l'élu de Dieu, qui l'a élevé au-dessus des hommes afin de le rapprocher de lui. Comme le dit Eusèbe : « C'est par la communication qu'il a reçu de la sagesse de Dieu qu'il est sage ; c'est par sa bonté qu'il est bon, par sa justice qu'il est juste. Son intelligence est un reflet de l'intelligence divine ; il partage la puissance du Très Haut. »

« Je suis aussi évêque, disait Constantin aux prélats de son temps : « vous êtes les évêques préposés aux choses intérieures de l'Eglise ; je suis, de par Dieu, l'évêque du dehors ². » Et Léon l'Isaurien écrivait au pape Grégoire : « Ne suis-tu pas que je suis prêtre et roi ? » Prêtre, évêque, égal des apôtres et apôtre lui-même, l'empereur veille sur la pureté du dogme ; il donne force de loi aux décisions conciliaires et insère les canons dans le droit public. Il convoque les conciles généraux, assiste aux séances ou s'y fait représenter par ses délégués, dirige les discussions, mate les volentés récalcitrantes et ne congédie les évêques que lorsqu'ils ont défini ou légiféré selon les canons ou conformément

saint Ambroise ou saint Augustin... L'Orient est couvert de basiliques somptueuses enrichies par la piété des Empereurs. Il apparaît aux Occidentaux comme une sorte de Terre promise et beaucoup d'entre eux, même au prix des plus pénibles sacrifices, cherchent à entrevoir tout au moins ces pays dont on leur raconte tant de merveilles. Bréhier, p. 5.

1. Eusebius represents the daily life of the Emperor (Constantine) to have been almost that of a monk or of a saint. Every day, we are told, he used to retire for private meditation and prayer, he delighted in delivering sermons and addresses to his courtiers, Bible in hand... Constantine liked his religious exercises long. John B. Firth, *Constantine the Great*, p. 316.

à ses désirs¹. Le Quien, ici, se scandalise à bon droit. Il permet que le basiléen assiste aux conciles en tant que protecteur, que défenseur-né de l'Église, mais il veut qu'il imite Constantin qui, lui, ne s'y asseyait pas sur un trône, mais sur une chaise basse, comme pour mieux montrer sa soumission toute offerte d'avance aux ordres et décisions des Pères assemblés².

À cette faute près, qui serait peut-être simple excès de zèle, « l'autorité impériale, constate M. Diehl, est marquée d'une forte empreinte religieuse... Élu de Dieu, recevant des mains du patriarche l'onction sainte qui constitue sa légitimité, le basiléen règne par le Christ, dont l'image et le nom s'associent sur les monnaies au nom et à l'image du prince ; il gouverne par le Christ qui l'inspire et le guide... La formule ordinaire de son nom est : « Un tel, empereur fidèle dans le Christ (πιστός ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ βασιλεύς) ; sa vie est perpétuellement mêlée à celle des prêtres, et l'on conceit que les questions théologiques aient à ses yeux l'importance des plus graves problèmes politiques³. »

Il est apôtre aussi. Il satisfait les aspirations de sa piété non moins que les intérêts de sa politique en propageant dans son empire et chez les peuples voisins ce qui est pour lui une religion de cœur tout ensemble et d'état⁴. Dans les villes, le soin des âmes

1. Vailhé, *Dict. de Vocab.*, col. 1347.

2. Constantinus id significatum voluit in Nicæna synodo, in qua, non in sublimi solio imperatorio more sedit, sed in suppedanea sella, tanquam auditor ac testis eorum que gererantur, se presto adesse significans ad ea exsequenda que a Patrihus sancta essent... Le Quien, *Or. christ.*, t. 1, p. 37. Le chapitre xviii porte : « Imperatorum C. P. in Patriarchas suos et ecclesias auctoritas et dominatus »... enf. 135-136 sq. et la manchette : « Imperatorum C. P. in Ecclesias auctoritas nūcia. »

3. Diehl, *Études*, p. 110.

4. De bonne heure, l'empire byzantin se préoccupe de garantir la sécurité de ses frontières en important le christianisme chez les peuples voisins... Rien n'est nouveau sous le soleil et les contrées les plus reculées dans lesquelles pénètrent nos missionnaires risquent fort d'avoir été déjà évangélisées par des prêtres grecs. Mgr Duchesne a ouvert cette voie (des recherches) en consacrant dans ses *Églises séparées* un savant mémoire aux *Missions chrétiennes au sud de l'empire romain*, p. 281-353. Ces missions-là n'intéressent pas directement l'Église de Constantinople qui ne les a pas fondées et qui ne les a pas soutenues par les

est confié aux évêques, dans les campagnes aux chorévêques, ou comme dit M. Bréhier, aux « apôtres des paysans »¹. « Et ce n'est pas de loin ou par des mandataires que le basileus accomplit son apostolat. Il paie de sa personne : il agit lui-même directement. Par exemple, le 6 janvier 528, Justinien sort de purrain à Grèce, roi des Hérules étaldis sur le Danube, et contracte avec lui une alliance qui entraîne presque toute la nation au baptême. Contre le paganisme et les ennemis de la foi il dispose de la force des armes, et ses expéditions sont des croisades. Son cri de guerre est alors : « Jésus-Christ est vainqueur » (Ἰησοῦς Χριστὸς νικᾷ), car il entend triompher par le Christ, comme il règne par le Christ. Prince catholique, il souffre impatiemment de voir les chrétiens orthodoxes soumis aux hérétiques ariens, persécuteurs des corps et des âmes. et confiant dans la protection divine, il tourne ses regards vers les Vaudales d'Afrique². Dom Leclercq écrit à ce

émisaires ou les ambassadeurs impériaux ; elles lui appartiennent tout de même en partie, parce que, inspirées par le zèle propagandiste de Justinien, elles transpirent et développent son influence jusqu'aux confins du monde connu alors. En dehors de ces colonies étaldis au sud et à l'est de l'empire romain, d'autres s'installèrent au nord et à l'ouest de la Thrace et de la Macédoine byzantines et devaient jouer un jour dans la presqu'île balkanique un rôle tout à fait prépondérant. » Vuille, dans Vacant.

1. Tandis que l'Occident se dépeuple à la suite de l'invasion barbare, l'Orient a gardé ses villes florissantes et peuplées qui sont des centres de propagande chrétienne. C'est en Orient que l'institution des *Chorévêques* a atteint, à une époque très ancienne, son plus grand développement ; ils sont la preuve de l'expansion précoce du christianisme dans les campagnes d'Orient. L'Occident, au contraire, devait attendre jusqu'à la deuxième moitié du 14^e siècle pour trouver dans la personne de saint Martin un apôtre des paysans... Les missionnaires orientaux ont même dépassé les limites de l'empire, et au 5^e siècle, des églises sont organisées en Arménie, en Mésopotamie, chez les Arabes. Dans l'île de Philé, dernier refuge du paganisme protégé par des conventions diplomatiques, une église se dressait dès le 5^e siècle en face du temple d'Isis. Bréhier, p. 3. — Les chorévêques sont, les uns simples prêtres, les autres honorés du caractère épiscopal. Saint Basile en compte cinquante dans son grand diocèse de Césarée. Le chorévêque exerçait sa juridiction sur une partie plus ou moins considérable du diocèse. Cf. Dom Parisot, *Les Chorévêques*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, 1901, p. 157 sq. ; Jugie, *Les Chorévêques en Orient*, dans *Échos d'Orient*, 1904, p. 263 sq. ; Marion, *Hist. de l'Égl.*, t. 1, p. 547.

2. Ch. Diehl, *L'Église byzantine*, p. 56.

propos : « L'intervention de Justinien dans les affaires de l'Église en Afrique comme dans le reste de l'empire était le résultat d'un dessein prémédité de reconstituer tout le p. se. v. compris sans doute le rôle d'évêque *du dehors* qu'avait exercé Constantin. Le pape Iéus déclarait au primat de Byzacène son dessein d'être le tuteur et défenseur des antiques traditions ¹. En 618, Héraclius est à son tour parrain du chef Hunne-bulgare Kurat, baptisé à Constantinople avec les principaux de sa tribu. Quelques années plus tard, appelés sur les terres byzantines, les Croates et les Serbes écoutent docilement les prêtres à qui l'empereur a confié le soin de les évangéliser. Il n'y a pas jusqu'à la Russie qui ne soit une fille spirituelle de Byzance : c'est à Byzance même, en 956 ou 957, que la tsarine Olga vient recevoir le baptême et, en 989, Vladimir, le Clovis russe, « ayant institué une enquête sur la meilleure des religions, choisit à son tour celle des Grecs ² ».

Nous parlons de croisades, et comme la guerre a ses dangers, avant de marcher contre l'ennemi en 528, le comte d'Orien, Kérilos, a tissé pour cuirasse le cilice que lui a donné saint Théodose I. Cœdiquarque. En 591, le général Narsès donne à ses soldats pour mot de guet le nom de Marie. La même année, la croix précède l'armée de Maurice en marche contre les Avars, et l'icône sacrée du Sauveur, en 622, celle d'Héraclius (610-641) en partance contre les Perses. En 926, Romanos I Lekapenos s'enveloppe du *mantéau* de la Vierge conservé dans l'église des Blakhernes et, avec cette seule armure, il achève victorieusement sa guerre désespérée contre Syméon, roi des Bulgares ³.

1. Leclercq, *L'Afrique chrétienne*, t. II, p. 250 ; voir aussi : *Échos d'Ori.*, t. I, p. 209-214.

2. Bayet, *L'Art byzantin*, p. 264.

3. Vaillât, *Dictionn.*, col. 1342 sq. Pargadé, p. 16-20. Grosvenor, *Constantinople*, t. I, p. 316, parlant de Sainte-Marie des Blakhernes : « Here was kept the robe of the Holy Virgin for the preservation of which the patrician Gallus and Candidus, in 459, had erected their massive and still standing Church. In the same sacristy was revered the Virgin's mantle, which in Byzantine belief, a constant miracle protected against natural decay, and which likewise rendered invulnerable whoever put it on. It was the sole breast plate of Romanos I Lekapeno-

Chose à remarquer, même quand le basileus, loin de rester apôtre, se fait persécuteur, il se montre encore croyant. Cela est vrai de Nicéphore I^{er} (802-811) qui respecte le droit d'asile des églises au moment même où son avarice les dépouille en partie de leurs biens. Cela est vrai surtout de l'empereur Léonoclaste, car en fait ces persécuteurs ne bouleversent et torturent la chrétienté qu'en nom du Christ. Constantin V (740-755), celui d'entre eux que ses hérésies multiples feraient prendre pour le plus sceptique des hommes, Constantin V atteste son véritable état d'âme dans les terreur et les aveux de son agonie. « Et tous, en montant au pouvoir suprême, s'empressent d'aller recevoir le sacre impérial à Sainte-Sophie, des mains du patriarche. C'est à peine si l'un d'eux, Léon V, ose omettre la profession de foi exigée en cette circonstance ¹. »

Il va de soi que l'empereur se fait un devoir de fonder et de doter richement églises, œuvres de bienfaisance, monastères, chapelles de dévotion, etc. Eusèbe mentionne les prodigalités de Constantin envers les églises de sa nouvelle capitale, celle d'Antioche et de Jérusalem ².

Les meilleures ressources de l'empire passent à ces œuvres de munificence. Il faut ici écouter le R. P. Vaillât : « Pour la reconstruction de Sainte-Sophie, » église telle que depuis Adam il n'y en eut « jamais et qu'il n'y en aura plus, » comme dit un chroniqueur, il coule un fleuve d'argent et des sommes fabuleuses sont englouties. Lorsque la grande basilique est achevée, l'empereur veut pourvoir à l'entretien de l'édifice, aux besoins du culte, à l'organisation du clergé : il lui assigne 365 domaines, un pour chaque jour de l'année ; il fixe à 425 le nombre des clercs qui doivent la desservir ainsi que les trois églises adjacentes, à savoir : 60 prêtres, 100 diacres, 48 diaconesses, 90 sous-diacres, 110 lecteurs et 25 chantres, auxquels il convient d'adjoindre 100 portiers (*Novelle*

nos la 926 and to its supernatural agency he attributed his escape from harm in his desperate wars with Symeon king of the Bulgarians. »

1. Pargoire, p. 323.

2. Eusèbe, *De Vita Constantini*, P. G., col. 915, 955 et al.

nt, v. 1). De Justinien à Héraclius ce nombre augmente encore : il y a maintenant pour le service du temple 525 clercs, dont 80 prêtres, 150 diâtres, 50 diaconesses, 70 sous-diacres, 160 lecteurs, 25 chantres, sans compter 710 portiers, 2 symelles, 12 catacellaires et 50 notaires. La petite église des Blakhermes comprend à la même époque, et à elle seule, un personnel de 75 membres, dont 12 prêtres, 18 diâtres, 6 diaconesses, 8 sous-diacres, 20 lecteurs, 4 chantres et 7 portiers¹.

1. Vaillé, *loc. cit.*, col. 1316. En détail d'après Ecdreus et Paul le Silencieux : « L'autel de Sainte-Sophie était en or, en argent, en pierres de tout genre, en bois, en osseaux; tous les produits de la terre, de la mer et du monde entier concouraient à son embellissement. Justinien réunit beaucoup de matières précieuses, moins d'ordinaire; il liquéfia celles qui étaient fusibles, les réunit aux solides, et donna à l'ensemble la forme d'une croûte aux élégantes bigarrures. » (Ecdreus, *Hist. compend.*, Paris, 1857, t. I, p. 480). « Les murs d'or de la Table sainte retombaient sur des colonnes d'or, le sommeillement était de même métal; l'éclat des pierres précieuses rehaussait l'ensemble. » Paul Silent., *Descript. S. Sophies*, P. G., t. LXXXVI, col. 2332. — Au-dessus de l'autel, porte par quatre colonnes en argent doré, s'étend un ciborium étimolant qu'une grande croix d'or surmonte. La barrière est en argent massif qui marque la limite du sanctuaire.

L'andron debout au centre de l'édifice est une folie prodigieuse où l'ensemble de pierres précieuses enchâssé des marbres infiniment rares. Jugez, après cela, si l'on se montre avare dans les pièces d'orfèvrerie proprement dite, dans les objets du culte. — Pargone, *loc. cit.*, p. 92.

La description de Sainte-Sophie est partout : Bayet, *Art byzantin*, 51 sq.; Grusvenor, *loc. cit.*, p. 491-507; de Salzenberg, *Alt. Christliche Bauwerkunde von Constantinopel vom 1. bis XII. Jahrhundert*, Berlin, 1874; Diehl, *Justinien et la civilis. byz. au VI^e siècle*, Paris, 1901, passim et pp. 168-650 etc. Par contre, le nouvel ouvrage : André Michel, *Hist. de l'art*, 1905 sq., n'a qu'une trentaine de lignes sur un pareil monument. — Parmi les descriptions très littéraires, nous recommandons celle de Edmundo de Amieis dans l'admirable traduction (qui n'exclut pas l'original) de Caroline Tilton, *Constantinople*, Stamboul édition, Putnam's sons, s. d., p. 169-189. En extrait s. v. p. : « The eye embraces an enormous vaulted architecture of half domes that seem suspended in the air, measureless pilasters, gigantic arches, colossal columns, galleries, tribunes and porticoes, upon all of which flood of light descends from a thousand great windows. There is a something rather serene and princely than sacred; an assemblage of grandeur and force, an air of mundane elegance, a confusion of classic, barbarous, capricious, presumptuous and magnificent; a grand harmony, in which, with the thundering and formidable note of the cyclopean arches and pilasters, there are mingled the low strain of the Oriental canticle, the clamo-

Pendant son expédition en Afrique, Justinien a trouvé moyen de bâtir vingt-cinq à trente églises, et il s'est montré prodigue de libéralités jusque dans les villages perdus¹.

Avant la fin du VI^e siècle, Jérusalem compte déjà trois cents monastères, églises ou hospices, et plusieurs de ces monuments sont dus à la magnificence des empereurs de Constantinople². A Constantinople même, le nombre des seules églises finit par s'élever à trois cent quatre-vingt-douze, selon Paspatis³, à quatre cent soixante-trois, selon le Père Vaillhé⁴ et M. Gédéon⁵, à quatre cent quatre-vingt, selon Du Cange⁶. Grosvenor en compte vingt-

vous music of the feasts of Justinian and Heraclius, echoes of pagan songs, faint voices of an effeminate and warrent race, and distant cries of Goth and Vandal : there is a faded majesty, a sinister mulity, a profound peace ; an idea of the basilica of S. Peter contracted and toned down, and of S. Mark's grosser, larger and deserted ; a mixture heretofore unseen of temple, church, and mosque, of severity and puerility, of ancient things and modern, of ill-assorted colors, and odd, bizarre ornaments, a spectacle, in short, which, at once astoundes and displeases, and leaves the mind for a moment uncertain, seeking the right word to express and affirm its thought. » p. 175. Vingt pages dans ce style.

1. Leclercq, *L'Afrique chrét.*, p. 251-254, indique les villes et villages où ces églises furent construites : deux à Carthage, cinq à Leptis Magna, en Tripolitaine, dont une dédiée à la Théotokos, d'autres à Leptem, Sabraka, etc., Cf. du même auteur : *Afrique dans le Dictionn. d'archéologie*, de dom Calrot.

2. Bréhier, *loc. cit.*, p. 14, d'après Couret, *La Palestine sous les empereurs grecs*, p. 212.

3. Cf. Grosvenor, p. 311. Paspatis est, comme Grosvenor, un élève de Amherst College et tous deux se sont retrouvés à C. P. *Ibid.*

4. Vaillhé, dans *Catholic Encyclop.*, p. 303.

5. Gédéon, *Théopaganisme des églises C. P.*, 1893.

6. Du Cange, *C. P. Christianum*. Le Quien, dans *Petrus christianus*, énumère les églises du Pont, de la Thrace, de l'Illyrie etc. Dom Leclercq, après des recherches immenses, vient de publier ce qu'il appelle un « Essai de classement des principaux monuments chrétiens antérieurs au IX^e siècle », à limite de son étude, et cette liste, encore bien incomplète, comme il l'avoue, occupe cinquante-neuf pages de son grand *Manuel d'archéologie*, in 4, 1907, t. 1, p. 439-493. La très grande majorité de ces monuments appartient à l'Orient.

« Après toutes les guerres, tous les tremblements de terre, tous les siècles qui ont sacré le sol d'Athènes, il restait encore, en 1839, quatre-vingt huit églises, ou en entier ou en partie. On en démolit tous les jours. » Didron, *Annales archéol.*, t. 1, p. 12.

quatre dédiées à la Trinité ; soixante-quatre à la sainte Vierge ¹, vingt-deux aux archanges, dix-huit à saint Jean-Baptiste, neuf aux prophètes, trente-cinq aux apôtres, cent cinquante-cinq aux saints et aux martyrs, etc ². — Sans reprocher, pourquoi n'a-t-il pas pensé à nos églises de sainte Anne ? — Parmi tous ces lieux de prière, il faut signaler ceux que la piété des empereurs a semés dans les diverses régions du palais sous l'invocation des saints, et l'un en particulier sous l'invocation de notre Sainte. Nous verrons qu'il y en avait d'autres sous le même vocable dans la ville même.

Des hospices comme à Jérusalem, des établissements de bienfaisance, il en existe partout dans l'empire. Aucune société n'a peut-être songé plus que la société byzantine aux maux innombrables qui sont l'apanage ordinaire de l'humanité. A toutes les souffrances, à tous les besoins physiques ou moraux répondait un ensemble d'institutions charitables destinées à les soulager, et depuis les empereurs jusqu'aux simples particuliers, tout le monde s'employait avec zèle à les entretenir. A part les hospices ou hôtelleries qui ne faisaient défaut nulle part, il y avait les *xenodochia* pour les étrangers, les *gerontocomia* pour les vieillards, les *ptokhotrophia* pour les pauvres, les *nosocomia* pour les malades, les *orphanotrophia* pour les enfants privés de leur parents ou abandonnés, des *brephotrophia* pour les enfants trouvés, des *lobotrophia* pour les lépreux, etc ³.

Tout le monde, disions-nous, tient à honneur de secourir les membres souffrants de Jésus-Christ. Longtemps après Justinien, et comme tous ses pieux prédécesseurs, l'impératrice Irène (797-802) « ne songe qu'à diminuer le poids des impôts, à doter les établissements charitables, et tous les gens privés d'asile, vieillards, étrangers et pauvres, trouvent un abri dans les fondations de sa munificence ⁴. » Il n'y a pas jusqu'à Théophile lui-même, un iconoclaste pourtant, qui, voulant assainir un des quartiers de la capi-

1. M. Gédéon en compte davantage. *Vid. infra*, p. 189.

2. Grosvenor, *loc. cit.*, p. 314.

3. Vailhé, *Dictionn.*, sauf légères modifications.

4. Pargoire, p. 325.

tale, ne commence par y construire un hôpital pour les malades étrangers.

L'épiscopat se comporte comme la cour. Saint André de Crète fonde un hospice de vieillards ; Taraise, le patriarche, alloue aux pauvres plusieurs salles de son palais ; durant l'hiver, il leur distribue des vêtements chauds avec d'épaisses couvertures de laine ; le jour de Pâques, en sortant de Sainte-Sophie, il remet tous les indigents de la cité et leur donne à chacun un verre de vin. En Bithynie, Pierre de Nîcée et Théophylacte de Nicomédie rivalisent de dévouement. Et les fidèles, à leur tour imitent la générosité de leurs pasteurs. On n'en finirait pas s'il fallait signaler toutes les œuvres de bienfaisance : il y a de ces pieux laïques qui se font mendiants pour autrui et cette héroïne, Théoctiste, qui forme sa fille à panser les ulcères et les plaies.

C'est que le peuple, comme ses empereurs et ses prêtres, a beaucoup de foi, beaucoup de piété même. Nous le verrons mieux tout à l'heure mais notons d'abord, comme preuve indubitable de cette foi vivante et agissante, l'incroyable expansion et le succès toujours croissant du

Monachisme en Orient.

C'est de fait en Orient que naissent ces premiers instituts monastiques qui étaient destinés à exercer une influence si profonde sur la vie chrétienne et sur l'histoire de l'Eglise. A la fin du IV^e siècle, le désert de Syrie, la Nitrie et la Thébaïde sont peuplés de colonies d'anachorettes ou de cénobites, et les monastères pachomiens possèdent déjà la plupart des caractères et des règlements qui se répandront plus tard presque sans changement dans toute la chrétienté¹. Dès les premières années du V^e siècle, ces derniers monastères comptent, au témoignage de saint Jérôme, cinquante mille religieux² ; au commencement du VI^e, les laures de Saint-Sabas en renouvellent plus de dix mille. En 536,

1. Bréhier, *loc. cit.*, p. 3.

2. Cf. Marion, *Hist. de l'Eglise*, 1908, t. 1, p. 557 et 671. Dom Besse croit très « exagéré » le chiffre donné par saint Jérôme. Il n'y en avait que sept mille, d'après Pallade. Dom J. M. Besse, *Les Moines d'Orient*, in-8, 1900, p. 5.

comme le prouvent les signatures d'une adresse officielle, le diocèse de Constantinople compte au moins soixante-huit monastères d'hommes, et celui de Chalcédoine, quarante¹.

Dans les siècles suivants, c'est la même floraison de maisons religieuses. D'autres passages du R. P. Vaillé sont à recueillir d'ici et de là :

« Empereurs, impératrices, consuls, patrices, sénateurs, patriarches, tout le monde rivalise d'émulation pour édifier des couvents à ceux qui ont « revêtu le vêtement des anges, » et sont devenus « les citoyens du ciel. »

« ...Villes et campagnes couvrent d'institutions monastiques et la contagion du cloître gagne jusqu'à la cour. Il faut tout un arsenal de lois pour régler les rapports des moines entre eux et vis-à-vis de la société civile ou ecclésiastique ; parfois même des mesures draconiennes deviennent nécessaires contre des hommes qui fuient le monde pour désertier leurs devoirs de famille et chercher un lieu de retraite et de repos plutôt qu'un asile de prière et de travail. Les *hasileis* se plaignent que les monastères enlèvent à l'empire ses soldats, et les trois Commènes les dépouillent successivement de tous leurs biens, ne pouvant en arracher les religieux eux-mêmes². » Mais ces violences sont de nul effet comme l'a été

1. Pargoire, *loc. cit.*, Vaillé, *Catholic Encycl.*, p. 303. Impossible de tout dire. Nous nous contentons de recommander en passant : *Echos d'Orient*, t. I, p. 274 sq. ; A. H., *Monastères de Bithynie* ; *Ibid.*, t. II (1898-1899), p. 106 sq. ; *Les Laures de Saint-Gérasime et de Calamou* ; p. 230 sq. ; *Le monastère des Agnures* ; p. 301 sq. ; *Le monastère des Armités* ; Abbé Marin, *Les Moines de C. P.*, in-8 ; Paris, 1897 ; S. Vaillé, *Les monastères de Palestine*, tirage à part du *Bessarione*, 1898 ; P. Ladruze, *Étude sur le cénobitisme palémonien pendant le IV^e siècle et la première moitié du V^e*, Paris, Fontemoing, in-8, 1898.

2. Vaillé, dans Vucant, col. 1345 et *passim*. « The Church of the Pantepoptes was built in the eleventh century by Anna Dalassina, the great hearted mother of Alexios I Komnenos. Here like so many Byzantine princesses, she passed her last days as a nun. » Grosvenor, p. 430. « Some years after her husband's death, Theodora, scandalized by the evil life of their son, the Emperor Michael III, withdrew to the monastery of Gastria in sorrow, and became a nun. Hereshe was subsequently joined by her surviving daughters. » Grosvenor p. 469. « Here

Pacharnement des luttes iconoclastes, et il y aura encore des couvents de mille religieux¹ ; c'est encore par centaines que se compteront les fondations nouvelles, tant la vie des anges sourit aux cœurs jeunes comme aux cœurs trop vite vieillis par les affections du monde. Chaque ville de province suit l'exemple de la capitale, et du ix^e au xv^e siècle, l'empire byzantin offre l'aspect d'une vaste Thébàide. Le mont Olympe, en Bithynie, voit des centres religieux s'ériger en nombre prodigieux, et lui-même, selon l'expression de M. Seldamberger, « fourmille de moines². » A propos, M. Geldhart a esquissé jadis, avec une exagération poétique que les récits des voyageurs refroidissent quelque peu, le site incomparable de l'Olympe de Brouse portant « comme sur une base d'améthyste sa grande cime blanche de neige... » Il a déceit avec toutes les épithètes homériques le *long* Olympe s'élevant sur un sommet allongé (en effet), droit, régulier. « L'Olympe aux pics nombreux, l'Olympe aux nombreux sommets... l'Olympe neigeux », même en été³. Enfin, tout y est, sauf les mûres.

Les couvents connus du mont Atlas du x^e au xiii^e siècle dépassent la centaine, bien que la plupart, détruits plus tard par les invasions sarrasines, franques et catalanes, ne se soient pas relevés. N'oublions pas le mont Latros, le classique Latmos dans la province d'Asie, tout près de Milet, avec ses dix monastères ; le mont Gargos et le mont Galesios, le mont Saint-Auxence, tout près de Chalcédoine ; les îles de l'archipel et celles du golfe de Nicomédie, toutes peuplées de moines ; la région de Trébizonde et celle de Césarée de Cappadoce avec ses laures pittoresques creusées aux flancs des rochers.

(at Myrelaiou), the Empress Catherine assumed the veil when seeking the one asylum of the city that should remind her most forcibly of the vanities of power. Grosvenor, p. 472.

1. Grosvenor, *loc. cit.*, à propos de l'église Saint-Jean du Stadium ; « It was the chief church of a monastery numbering over a thousand monks. The voice of prayer and praise ceased not day or night ascending from its altar. » P. 460.

2. *Un empereur byzantin au X^e siècle*, p. 389.

3. *Un pèlerinage aux sanctuaires du paganisme : L'Olympe et le Styx*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 juin, 1867, t. III, p. 994. — A lire un remarquable article du P. J. van den Gheyn, dans les *Études religieuses* des Pères Jésuites, juillet 1890, 27^e année, p. 407-434.

Nous n'en finirions jamais. Le monachisme domine la société entière et lui commande sans appel. Il a pour lui la science, et pour mieux se convaincre de ce fait, on devrait prendre connaissance des travaux de M. l'abbé Ehrard sur la vie scientifique et religieuse de l'Orient¹, double vie qui était par excellence celle des moines, car disons-le donc après tant d'autres, les moines d'Orient, comme d'ailleurs les moines d'Occident, n'ont jamais été ces pieux *dilettanti* — pour ne pas dire autre chose — dont la *prose* ancienne et moderne, la prose à deux sous du bouquin, du journal ou du théâtre a prétendu s'amuser. Les moines n'ont toujours su faire que ces trois choses excellentes : travailler des mains, étudier de la tête et prier de tout leur cœur. C'est toute la vie des êtres doués de raison.

* * *

Et le peuple !

Il nous faut revenir à lui. Il a ses tares sans doute, mais comme elles semblent vite rachetées par ses actes de foi, de repentir et d'amour !

D'abord, puisque le sujet précédent nous y invite, notons l'usage où sont les séculiers de revêtir l'habit monastique sur leur lit de mort, pensée qui ne peut être inspirée que par la foi, car, à cette heure dernière, aucun motif invincible n'existant plus de se faire moine, la seule chose que l'on demande à la vêtue, c'est

1. M. l'abbé Albert Ehrard, professeur à l'Université de Vienne, est un de ces savants qui ont le plus contribué au développement des études byzantines en Allemagne. Dans les deux premiers paragraphes de *Die orientalische Kirchenfrage und Oesterreichs Beruf in ihrer Lösung*, Wien u. Stutgard, 1899, in-8, 76 pages, on trouvera un exposé fort brillant de la vie scientifique et religieuse de l'Orient aux premiers siècles de l'Église. L. Petit, *Échos d'Orient*, t. II, p. 314. — Les *Analecta bollandiana*, t. XVI, p. 311, recommandent également « les importants travaux de M. Alb. Ehrard sur l'hagiographie byzantine, esquisse de la littérature théologique, dans la nouvelle édition du *Manual* de M. Krumbacher; une étude sur la collection de légendes de Syméon Métaphraste et de nouvelles recherches sur l'hagiographie de l'Église grecque. »

d'agir en nouveau baptême et d'effacer d'un seul coup tous les péchés de la vie ¹.

Le Byzantin, du reste, n'attend pas la mort pour ressembler au religieux, et il n'est pas un seul genre de dévotion, ni même de mortification, qui n'ait envahi la société laïque. La prière emplit de ses pratiques diverses la vie tout entière. Le signe de la croix précède tous les actes, et aucun fidèle ne prendrait une bouchée de pain ou une gorgée d'eau sans faire ce signe au préalable, une fois au moins et souvent trois fois. Quand il prie, il se tourne vers l'Orient, tantôt en se frappant la poitrine, tantôt en levant les yeux au ciel, et à ce saint exercice il consacre parfois des nuits entières. Quiconque sait lire possède chez lui les livres du Nouveau Testament et le Psautier, sans compter les écrits patristiques, les Actes des martyrs, etc. Et non content de répéter en son particulier les accents du psalmiste, il vient réciter en public, à l'église ou au monastère voisin, l'office canonique de jour et de nuit. Suivre un office de nuit est déjà méritoire aux ^v^e et ^{vi}^e siècles, mais ce l'est davantage aux ^{ix}^e et ^x^e, maintenant qu'il a pris de si vastes proportions avec le nouveau genre de poésie ecclésiastique inauguré ou tout au moins mis en ordre par saint André de Crète.

Avec l'assistance à la messe et à l'office, le peuple byzantin aime aussi, et beaucoup, cette forme spéciale de la prière qu'est la *litanie* ou procession. Aux processions ligorent des croix, des évangiles, des encensoirs fumants, des cierges allumés. Elles font souvent partie de telle ou telle solennité, de telle ou telle dévotion particulière, comme celle qui serpente chaque semaine, le vendredi soir, autour des Blakhernes. Nous reviendrons tout à l'heure à cette célèbre église de la Vierge. A la prière se joint la mortification. Un premier jeûne prépare à la Nativité du Sauveur, et les Palestiniens le nomment « carême de saint Sabas » sans doute parce qu'ils l'ouvrent le 6 décembre, au lendemain de la fête de ce saint; l'autre, plus général et aussi plus ancien, dure sept semaines, et c'est le nôtre d'aujourd'hui, celui qui précède la fête de l'Âques; un troisième prépare à la fête du 29 juin, et on l'appelle « carême

1. Plusieurs des détails qui vont suivre sont empruntés à l'excellent ouvrage du P. Fargère déjà cité.

des saints apôtres, « sans doute encore parce que saint Pierre et saint Paul sont les apôtres par excellence. D'aucuns passent dans la retraite toutes ces périodes quadragésimales, et quelques-uns vont jusqu'à s'y condamner au silence absolu¹.

Le Byzantin fait grand usage d'eau bénite : tel saint lui a conseillé d'en jeter sur les champs en proie aux sauterelles ou sur les chevaux atteints de maladie. La foi, chez lui, se révèle à tous les instants de la vie. Fait-il un faux pas en marchant, souffre-t-il d'une douleur quelconque, il s'écrie tout de suite : « A mon aide, Mère de Dieu ! » S'il rencontre un moine en renom, son premier mouvement est de tomber devant lui à deux genoux et de lui dire : « Bénissez, saint ! » Recevoir de ses mains un simple morceau de pain, ou encore, et surtout, la plus modeste petite croix de bois, lui paraît la meilleure des eulogies. Ha d'ailleurs le culte de la croix, le culte aussi des images. Les croix sont de toutes dimensions : les petites, en or ou en argent, qui renferment ordinairement une parcelle de relique, sont portées au cou; les moyennes, mobiles, servent aux processions; les grandes, fixes, sont érigées sur certains points et on s'y arrête en passant pour prier.

Quant aux images pieuses, elles sont partout. Elles n'ont pas seulement une valeur d'enseignement et d'édification; elles ne sont pas seulement des représentations du Christ, de la Vierge et des Saints; elles passent aux yeux d'un très grand nombre pour les enveloppes miraculeuses, presque sacramentelles, où s'incarne pour ainsi dire le surnaturel. « La querelle des Iconoclastes, écrit M. Bayet, eut pour effet d'augmenter cette importance des images. L'art byzantin venait de se former lorsque la persécution

1. Anastasii patriarche Theopoleos magnæ Antiochiæ de sanctis tribus Quadragesimis, unde eas observare accepimus quodque qui eas transgrediuntur legem violent. *P. G.*, t. LXXIX, col. 1389 sq. On sait la réflexion, on dirait presque la boutade de saint Jérôme : Nos mani quadragesimam secundum traditionem Apostolorum toto anno, tempore nobis congruo, jejunamus; illi (les Grecs) tres in anno faciunt quadragesimas quasi tres passi sint Salvatores. » *Ad Marcellam, Epist.* LXX.

tion éclat : il en reçoit une consécration religieuse et comme les honneurs du martyre. La vénération populaire s'attache à lui avec plus de ferveur, et ce fut dès lors un acte de piété que de reproduire les images telles qu'elles avaient été prosrites. Elles cessaient d'être de simples œuvres humaines pour devenir de véritables personnes : la littérature byzantine abonde en légendes curieuses qui le prouvent ; les images parlent, agissent, se meuvent, se déplacent, et ce sont là des faits si fréquents qu'ils cessent presque de paraître surnaturels ¹. « On croit même, ajouterons-nous, qu'elles peuvent entendre les prières, faire par elles-mêmes des miracles, et des prêtres puisent la confiance jusqu'à râcler la couleur sur les tableaux et les fresques de leurs églises, pour ensuite mêler cette poussière au pain et au vin qu'ils distribuent après la messe comme une communion nouvelle. Les conciles sont obligés d'intervenir pour empêcher cette superstition et quelques autres ².

Les Byzantins ont encore à un très haut degré la dévotion des reliques. Les empereurs, tout les premiers, visent à posséder les dépouilles les plus vénérables de l'univers. « A Rome, dit Théophanes, Constantin, muni d'un secours divin, réunit les reliques des martyrs et leur fait donner une sépulture sacrée ³. » A Constantinople, il demande aux évêques disséminés dans son empire quelques restes précieux des apôtres et des saints ⁴. Sa mère, sainte Hélène, apporte

1. Bayet, *Recherches pour servir à l'hist. de la peinture et de la sculpture chrétiennes*, dans *Bibliothèque des écoles franç. d'Athènes et de Rome*, fasc. 10, 1870, p. 135.

2. Tam enim sunt Graeci omnes erga sacrarum imaginum affecti ut antiquas... vel novas... sive in Ecclesiis sive in aedibus privatis colebas appendant, sive etiam secum io hñere, Horis inclusas et e collo pendentes gestent. Assemaui, *Calendarium*, t. 1, pp. 10-11, 32 sq. ; F. Marin, *Les Moines de Constantinople*, Paris, 1897, pp. 318-321 ; Hefele-Leclercq, *Hist. des Conciles*, t. III, p. 607, et IV, 612 ; Mausi, *Concil. amplissima collectio*, t. XIV, col. 320 ; Paegoire, *loc. cit.*, p. 329 ; Adriaux Fortescue, *Cath. Encyclop.*, t. VII, art. *Images*.

3. Hoc anno (303), divino fretus auxilio Romam obtinens Constantinus, collectas saactorum martyrum reliquias sacre sepulture mandari jussit. Theophanes, *P. G.*, t. CVM, col. 82.

4. Constantinus Magnus Ephem C.-P. divitiis repleus et edificiis ornaus,

à Constantinople le corps précieux de sainte Anne¹; Léon I^{er} (457-474) obtient et donne à son église des Blakhermes la « robe de la Vierge, » après l'avoir enfermée dans une châsse d'argent²; en 574, Constantinople ajoute à sa relique de la vraie croix l'important fragment conservé jusque-là dans la ville d'Apmée en Syrie. En 614 elle obtient, par les soins du patrice Nérétas, l'éponge et la lance de la Passion. Une église ne s'ouvre jamais sans reliques, et de là les solennelles translations qui accompagnent souvent les dédicaces³. D'après Edmondo de Ambrès et d'autres auteurs en grand nombre, le dôme de Sainte-Sophie en contiendrait à lui seul des milliers, puisque chaque douzième assise de brique en renferme plusieurs, et il explique ainsi comment les Turcs d'autrefois, quand ils priaient dans cette église, au lieu de tourner leurs yeux vers l'Orient, comme le veut Mahomet, regardaient plutôt vers « le ciel de pierre »⁴.

LA « PANAGHIA »

Enfin, et surtout, le Byzantin aime d'un ardent amour, la très sainte Vierge, la Panaghia, la Théotocos, la Sur-Sainte et plus que

reliquias SS. Apostolorum et aliorum sanctorum ex diversis mundi partibus collectas illuc conuult.

Comte Riant, *Des dépaillies religieuses enlevées à Constantinople au XII^e siècle*, p. 2, dans *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. vi (1875), p. 1-214.

1. D'après un ancien *Bréviaire de Paris*. — *Videbitur infra*.

2. Leclercq, *Manuel d'archéol.*, 1907, t. II, p. 399.

3. Bugeire, p. 117, 118.

4. As every one knows, this aerial prodigy (le dôme de Sainte-Sophie) could not be constructed with the usual materials; and it was built of pumice stone that floats on water, and with bricks from the Island of Rhodes, five of which scarcely weigh as much as one ordinary brick. In each was written the sentence of David: *Deus in medio ejus non commovebitur. Adiuuabit eum Deus vitæ suæ*. At every twelfth row of bricks, holy relics were built in. The vulgar believed that it (the dome) was upheld by enchantment and the Turks, for a long time after the conquest, when they were praying in the mosque, had much ado to keep their faces towards the east and not turn them upwards to the « stone sky ». E. de Ambrès, *op. cit.*, p. 177-178. The Church of Holy Virgin of Boucalean (un des palais) possessed several highly revered relics supposed to be connected with the Passion: they were all carried to France in 1234. Grosvenor, p. 307.

cela, la Super-Immaculée, comme il l'appelle toujours quand il veut résumer d'un mot tout ce qu'elle est pour lui. Il y a des siècles que ses ancêtres ont déserté pour elle les temples de leurs déesses et cédé aux attraits d'un culte que leur vénération pour les vestales et la Virginité avait comme préparé dès longtemps. Si, en effet, la sévérité de la morale chrétienne les avait d'abord effrayés ; si la profondeur et l'élévation du dogme catholique les avait dépassés, Marie, en qui leur avaient apparu tout ensemble la pureté de la vierge, l'amour de la mère, les gloires de la maternité divine, la toute-puissance d'intercession, Marie avait excité en eux des sentiments de tendresse et de confiance ; c'est par elle et pour elle qu'ils étaient passés au christianisme et, à peine quelques années après le concile d'Éphèse, ils lui avaient déjà dédié leurs plus beaux temples ¹.

Maintenant, Constantin a roulé Byzance à la protection spéciale de la sainte Vierge ² et depuis, la Panaghia est la reine de l'Empire. Si l'on peut se souvenir ici d'un vers profane, c'est

... de tous les noms dont sur terre on adore
Que tout l'Orient la nomme, et

... il en invente encore.

Sur ses icônes, le moine Denys veut que les artistes inscrivent tour à tour :

La *THEOTOKOS*. — La Miséricordieuse. — La Confortrice.
La Vierge de Gorgopiku. — La Reine des Anges. — La Reine de
tout ce qui existe. — La Maîtresse sans tache. — La plus élevée
des cieux. — La plus grande des cieux. — La Fontaine de vie.

1. Cf. Bréguot, *Histoire du Paganisme en Occident*, t. XII, p. 270-272. Cette observation vaut aussi pour l'Orient.

2. Eusèbe, *Vita Constantini*, l. III, c. XXVII; Zozimus et Cedrenus ; Cf. Terrien, *La Mère des hommes*, t. II, p. 167 ; Tillemont, *Hist. des Empereurs, Constantin*, 67 ; Barodius, *Annales*, ann. 330, § 3 etc. L'Église grecque fait mémoire de cette consécration : cf. Holweck, *Festi Mariani*, au 11 mai, d'après les *Ménées* de Venise, 1880 : « Commemorationem spiritualiter perlicimus Natalis et Eucensionum hujus a Deo custodite Urlanu Regine que specialiter dicata est Domina nostre sancte Deipara et per ipsam per amorem salvata. » « Urbem Byzantium solemniter Dei Genitrici a Constantino magno dedicatum esse die 11 maii 330, tradit Hesychius Milesius apud Cangium, *C. P. Christiana*, t. I, p. 27.

— La douce Amie, — Celle qui nourrit de son lait, — La Protectrice redoutable, — Le Salut des pécheurs, — La Consolatrice des affligés, — La joie de tous, — La Gardienne de la porte d'Ivyrôn, — La Vierge de la grande grotte, — La Vierge aux trois mains de Jean Damascène, etc.¹

Les *Ménées* l'appellent la « seule Mère de Dieu », « plus sainte incomparablement que toute vertu », « plus pure que toute pureté », « plus éclatante que toute lumière », la « seule belle », la « seule élie », le « seul lis parmi les épines », la « seule innocence », la « seule blancheur », la « seule beauté ». Ils consacrent très souvent la dernière strophe de leurs hymnes et cantiques, soit à révéler l'un ou l'autre de ses privilèges, soit à réclamer sa puissante intercession, et il s'est trouvé un pieux auteur, le jésuite Wanguerrek, pour détacher des ces hymnes des centaines de strophes où Marie reçoit ainsi le double culte de prière et de louange. Ce bel ouvrage a pour titre : *Pietas Mariana Græcorum*, un livre admirable en vérité, — et qu'on pardonne la banalité de la formule !

Tous les poètes, tous les mélodes, tous ceux qui ont reçu la grâce du chant, comme on disait en ces temps-là, n'ont qu'un cœur et qu'une voix pour la *Panakhronte* (la Tonte-Sans-Tache), la *Kekharitoméni* (la Pléine-de-Grâce), et c'est par douzaines qu'on pourrait former de ces pieux recueils dont la Bibliothèque Nationale nous offre un exemplaire sous le nom de *Theotocaron*, recueil de nombreuses et charmantes pièces, qui ne sont, on le devine, qu'une seule et même effusion de cœur (codex grec 370, xii^e siècle).

Pourquoi, parmi ces poètes au langage ardent, ardent comme l'âme, en est-il un qui attire plus spécialement notre attention ? Serait-ce parce qu'il nous aurait donné tout ce que la poésie orientale a pu chanter de plus pieux, de plus tendre et de plus gracieux à l'honneur de Marie ? Mais comment oublier tant d'autres mélodies analogues, une en particulier de saint Jean Damascène, où, dans l'édition de l'abbé Migne, les *yzips* (salut !) à

1. Didron, *Manuel d'iconographie*, 1845, p. 460.

la Vierge occupent sept grandes colonnes¹ ? Serait-ce parce qu'il porte un nom méconnu, un nom presque ignoré et que, pour cette raison ou pour une autre, il n'est jamais cité nulle part ? On peut aimer les délaissés, et en tout cas le nôtre, de son nom Jean le Géomètre, mériterait d'être plus connu. Ses poèmes ont été traduits en vers latins, probablement par leur premier éditeur Maurellus (Paris, in-8°, 1591), et l'on y pardonne volontiers l'aspérité de quelques vers, comme le demande le traducteur, par égard pour ce qu'il appelle *poeticæ versionis e graecis versibus difficultate ac sudore*. Trois ce sont quatre vers hexamètres et pentamètres, partagés en quatre hémies, se succèdent alternativement, chacun des hexamètres commençant par *Ναῖρε*, ou *Ναῖραι*, *Salve*, et le poète se délecte déjà dans ce seul mot, qu'il fait entrer dans la composition de plusieurs autres, comme ici par exemple :

Ναῖρε, χάρις χάριται χάριτοι χάριμα τοῦτον,

ou bien :

Ναῖρε, Κῆρε, χερήχρε, χάριαι χάρρα λυόουαι.

Toute beauté du ciel et de la terre, du monde physique ou du monde moral, lui est un symbole, une pâle image de celle qui dépasse en amour les Chérubins, en pureté les Séraphins (Hymne 1). A ces effusions qui déconcertent le traducteur, se joint une *hymne alphabétique*, c'est-à-dire que les vers y commencent par les lettres de l'alphabet selon leur ordre², ici l'interprète se déclare vaincu et ne donne qu'une traduction très libre.

C'est que, en vérité, la poésie orientale ne se traduit pas. Le latin même est insuffisant, et comment notre français si réservé, si froid, peut-être parce qu'il est si pauvre, se risquerait-il au mot à mot ? car enfin c'est du mot à mot qu'il faudrait, si tant est qu'on veuille traduire. Cette remarque se retrouvera sans doute ailleurs, mais elle a déjà sa place ici à propos de ce Jean le Géomètre et de tant d'autres poètes que nous pourrions citer. Et comment par exemple, puisque nous parlons de symboles, faire passer en notre langue ceux qui, pour André de Crète, représentent la sainte Vierge ? N'y a-t-il pas parmi eux, pour ne citer que les

1. P. G., t. xcvi, col. 638 sq.

2. Migne, P. G., t. cvi, col. 855-868.

moins extraordinaires, les appartements de la reine, la maison de Dieu, le sanctuaire, l'autel, la vasselle d'or, les tables de la loi, le diadème, l'altière, les flambeaux, l'épée, le rocher, le paradis, le pailon d'acromont, la source, la fontaine d'eau, la toron, le buisson ardent, etc., etc.¹

Or vraiment, le nom de la Vierge est bien, comme disent Théodore le Studite, un grand nom, un nom multiple, un nom divin². *Carthax le koudchou effrayeux, neveu!* Mais quand l'Empereur ne peut plus parler, elle peut encore agir. C'est elle qui mettra l'Image de la Panaghia sur le sceau du basileus³ et sur les monnaies de l'Empire⁴; c'est elle qui des métaux aura son doux visage dans mille mosaïques, peintures et miniatures⁵; elle, plus que la gentillesse du basileus, qui lui bâta des maisons, comme on disait modestement alors, si bien qu'il n'est pas un district, pas une ville tant soit peu importante qui ne possède une église

1. André Crét., *In Notis*, S. Deputat., P. 6, t. xxviii, col. 868 sq.

2. Théodore le Studite, *Œuvres complètes*, M. Leclercq, S. Théodore Stud., *Œuvres*, t. I, in *Œuvres*, V. Deputat., P. 6, t. xxix, col. 724.

3. Sceau de Constantin II avec la Vierge Marie, figure 244, col. 2302 du *Recueil de lithogr.*, article *Carthax*.

4. It is, I think, about 880 that we first find the effigy of the Virgin on the coins of the Greek Empire. On a gold coin of Leo VI, the Philosopher (886-911), she stands veiled and draped with a mitre head, no glory, and the cross outspread just as she appears in the old mosaics. On a coin of Romanus the Younger (1028-1034) she crowns the emperor having herself the nimbus; she is draped and veiled. On a coin of Nicephorus Phocas (963-969), who had great pretensions to piety, the Virgin stands presenting a cross to the emperor with the inscription:

Theotokos be propitious. On a gold coin of John Zimisces (969-976), we first find the Virgin and child — the symbol merely — he holds against her bosom a circular glory within which is the head of the Infant Christ. In the successive reigns of the next two centuries, she almost constantly appears as crowning the emperor. Jannson, *Leeds of the Madonna*, introd. p. xxiv.

Monnaies de Constantin VII, Romanus IV, Michel VII, Andronicus II, etc., J. Eckel, *Portraits monétaires chrétiens*, 8 in 8, Vienne, 1798, t. i, p. 506; monnaies de Zimisces, Théodore, Michel VI le Studite, etc., J. Sabatier, *Descript. générale des monnaies byzantines*, 2 in 8, Paris, 1802, t. iii, p. 151, 159, 160, etc.

5. Voir plus loin aux souvenirs artistiques et la troisième partie de cet ouvrage.

ou un monastère dédié à la Théotokos, et que, par témoignage d'un ermite, le mieux informé de tous peut être, M. Gêdon, Constantinople, celle seule. Julien avait dédié quatre-vingt-trois¹. Sur ce nombre en vérité prodigieux, l'impératrice Pulchérie en avait bâti trois². De celles-ci, la plus célèbre et la plus célèbre de toutes celles qui s'élèveront plus tard, est Sainte Marie des Blakernes et c'est à chaque instant que les moines, les synaxaires, les livres liturgiques, en font mention. Modeste chapelle bâtie d'abord en dehors des murailles de la ville, si murailles il y avait dès le V^e siècle, date de sa fondation, elle fut agrandie et magnifiquement décorée par Justin I^{er}, frère de Justinien le Grand. Durant six siècles, elle ne cessa de se développer et de s'embellir, tant elle tenait une place à part dans la vie de Byzance. Sans éclipser Sainte Sophie, elle avait cependant vu le palais du basileus se bâtir autour d'elle comme un enfant grandir auprès de sa mère, et c'est dans ses murs que se déroulait toute la pompe de la dévotion impériale. M. Grosvenor cite un auteur du moyen âge pour qui « Sainte-Marie des Blakernes l'emportait en splendeur sur toutes les autres églises, comme le soleil l'emporte sur tous les astres du ciel³. »

Elle se vénérait la *reine du nouveau* (ἐν ἡμέρᾳ, *vestis*) de la Vierge,

1. *Heortologion* cité, pp. 205-211. La liste en est donnée, Vaillès met 65. cf. *Catholic Encycl.* article *C. P.*, p. 303; Du Gange, *99* et *C. P. Christ.*, t. IV, § 2.

2. It is related of Pulcheria that she built three churches in Constantinople, which were dedicated in the Virgin. One of them was the large and famous church in Blakernes, the best quarter in Constantinople; another was built in the Forum of the copper-smiths; the third was built in the street called that of the Hodegi or Guides. Clay, *The Virgin Mary and the tradition of Painters*, n° 12, London, 1873, p. 96.

3. The meaning of the name Blakernas is a mystery. Beginning in a tiny church founded in the fifth century outside the walls by the empress Pulcheria, to which a summer house was added by Anastasius I, the group of edifices constantly enlarged during six hundred years. For its protection Herakles constructed the lofty wall with monstrous tower, which reaches from Tekour Serai to the Golden Horn. It monopolized the entire northern portion of the city and even the bridge spanning the Golden Horn was the Bridge of the Blakernas. Grosvenor, p. 303.

The original church of Pulcheria had been enlarged and magnificently deco-

pendant que le sanctuaire de Chalcoptérie se glorifiait de posséder la ceinture (*zona*). Est-il besoin de dire que l'une et l'autre précieuse relique avait sa fête¹, ses grandes *litanies* (processions), sa littérature hymnique, ses prédicateurs, surtout son peuple de dévots ardents, c'est-à-dire tout le peuple ?

rated by Justin I, the uncle of Justinian the Great, *Bridge on AP siècle, et rebâtie par Romulus III Argyrus on a scale immensurate with the pageantry of imperial devotion... Un auteur ne saurait dire*. The church of the B. is as much more resplendent than all other churches as the sun superior to all the other lights of heaven. *Ibid.*, p. 315.

The church of the holy Virgin of the Blachernai held a peculiar and distinctive place in Byzantine life. It was indeed always eclipsed by the peerless cathedral Santa-Sophia, and was outshone in splendor and sanctity by the church of the Holy Apostles. But in later popularity and magnificence it shared the brilliant destiny of the Blachernai quarter. Nor was it a mere companion or dependant of royal fortunes. Here the palace was the result or child of the sanctuary. The former sprang from the latter and grew around it as a focal centre. The rural fifth century church of Paleheria, like a magnet, caused to cluster about itself through six hundred years cottages and fortresses, and at last the official imperial residence. Even before the First crusade the great Palace of Constantine had begun to fall into ruin and oblivion being gradually deserted for its newer and more pretentious rival. After the definite removal hither of the imperial abode, and throughout the last four and a half centuries of the Empire, the church of the Blachernai was the temple wherein the sovereign and his court offered their stately worship. Grosvenor, *Ibid.*, p. 315-316.

1. Il s'agit de la fête de la ceinture de la Vierge, célébrée à Constantinople le 27 juillet. Delehaye, *Synaxarium C. P.*, au 26 décembre.

On lit dans les *Ménées* de Venise, au 2 juillet. Cf. Holweck, *Festi Martiani à ce jour*: Depositum pretiosae vestis SS. Dominae nostrae Deiparae in Blachernis. Die 2 julii, memoriam facimus in sacro monumento depositionis venerandae Vestis SS. Deiparae in Blachernis sub Leone magno et Verena uxore ejus. — An 12 avril: Eadem die (xii apr.) a 6150 (912), translata est veneranda zona SS. Dominae nostrae Deiparae ex episcopo Zela in urbem regiam, sub Constantino et Romano Porphyrogenitis, postea vero iterum deposita est in sacro monumento Chalcopteriorum die 31 augusti. *Ménées* de Venise 1380, dans Holweck, *ibid.*, p. 44. — An 31 août: Depositum venerandae zone SS. Deiparae in Chalcopteriis: *Synaxaire des Ménées*: die 31 ejusdem mensis memoria in sacro monumento depositionis venerandae zone SS. Dei genitricis in venerabili ejus templo quod est in Chalcopteriis: quae missa est ex episcopo Zela sub Justiniano rege. Item miraculi facti per repositionem Zone in Zela regina, uxore Leonis regis. Holweck, p. 186.

Sa littérature hymnique, — nous-nous, car il n'est personne qui ne connaisse au moins de nom la fameuse *Hymne acathiste* des Grecs, hymne très longue, puisqu'il faut noter ce détail matériel, mais si grandiose par l'idée, par la virginal et divine figure qu'elle évoquait, par la prière humble, confiante, enthousiaste qu'elle traduisait, que toute l'assemblée la chantait debout, sans qu'il fût permis à qui que ce fût de s'asseoir, d'où son nom. Ce nom peut paraître vulgaire à quelques-uns ; d'autres le trouvent sublime de sens. *Stans orabat* ; « Il priait debout. » C'est l'attitude de la prière, l'adoration en une autre, mais nous parlons de la prière.

Cette hymne se chantait à grande voix devant l'image de la Vierge libératrice de Byzance, libératrice des âmes, prière de louange et d'impétration, dont le cardinal Pitra, se mettant au point de vue à la fois chrétien et littéraire, faisait une « œuvre prodigieuse ¹. »

Qui est l'auteur de cette œuvre prodigieuse ? C'est le sort et peut-être la gloire de toutes les merveilles géniales d'être plutôt anonymes. Au fond, un chef-d'œuvre est rarement une œuvre personnelle. Qui a dit que « la meilleure partie du génie se compose de souvenirs ? » Un chef-d'œuvre n'est qu'un grand, parfois un immense souvenir. Mille intelligences humaines, mille cœurs d'hommes l'ont élanché d'avance ; un autre vient qui fait la dernière retouche. Le peuple, ce grand simpliste et ce grand simplificateur, oublie l'unité qui n'est après tout qu'un nom : il oublie tous les noms qui ne sont après tout que des rassemblements d'unités, et il dédie le chef-d'œuvre au génie humain en général.

1. *Hymnogr. Græc.*, in *Anal. Solesm.*, p. 249. — On peut lire dans les *Échos d'Orient*, t. I, p. 217-219 une imitation en vers de cette hymne, signée G. D. Sur les deux hymnes *De Veste*, *De Zona*, voir Pitra, *Analecta*, 1896, t. I, p. 529-530. L'extrait suivant est de Holweck, *Fasti Mariani*, ad diem :

Festum Hymni acathisti peragebatur Byzantii in ecclesia imperiali in Blachernis, per totam noctem magno cum splendore coram iconibus B. M. V. Nicopoie et Odigitrie.

« Celebratissima iste hymnus tunc primus fuit compositus sive a Georgio Pisida, scenophylace ecclesie S. Sophie, seu ab ipso Sergio patriarcha et in laudem SS. Deipare cum ceptus, cum Heraclio imperante a Sargari et Chagani obsidione Cpolie liberabatur, prolata veste Deipare e Blachernis die 7 aug. 622.

Quoi qu'il en soit, et pour le cas de l'*Hymne acathiste* en particulier, les attributions de quelques auteurs sont plus qu'incertaines, et ils ont soin d'ordinaire eux-mêmes de les présenter comme très douteuses.

Douloureux contraste ! Que reste-t-il aujourd'hui des quatre-vingt-trois églises de la Théotokos ! Un historien byzantin du xve^e siècle, Gyllius, a vu les ruines du sanctuaire des Blakhernes quand, dit-il, « je visitai Constantinople pour la première fois ¹. » Existait-elle encore la seconde fois ? La Théotokos de Chalcoopratie ne serait plus, selon M. Merdunian, que la mosquée en ruines d'une ancienne sultane ², et ainsi des autres. Le temps n'est-il pas bien loin, et l'Orient le reverra-t-il jamais, où un basileus, Jean Tzimiscès, au lendemain d'une victoire, refusait l'honneur du quadrige, et faisait placer la Madone sur son char triomphal, trop heureux de pouvoir la suivre à quelque distance en arrière, monté sur son cheval blanc ³ ?

La Vierge, toutefois, la « Toujours-Miséricordieuse », n'a pas voulu désertier son ancien héritage. Rien de beau à notre avis, de piusement suggestif, de franchement sincère comme cette page de M. Grosvenor que nous voudrions traduire en finissant, sorte d'hommage offert par le sens chrétien ou du moins la largeur d'esprit américaine à la Panaghia de Byzance ⁴ :

1. Between the Hill and the Bay formerly stood the church of the Blakherne... The foundation of this church was remaining when I first arrived at Constantinople. John Ball, *The antiquities of C. P.*, d'après Gyllius, London, 1729, p. 63.

2. Mosquée de la Sultane Zeneli, en face de la porte de Souk-Tchesné par où on entre dans les jardins du Serrai et au musée d'antiquités. *Esquisse topographique de C. P.*, p. 61.

3. G. Némanni, *La situation mondiale de l'empire byzantin*, trad. franç. dans *Rev. de l'Or. lat.*, t. X (pp. 65 sq.), p. 93.

4. The tiny monastic church of the Theotokos Mouchliotissa, placed on a hill a little above the present Patriarchate, possesses a peculiar and solemn distinction. It is the only church in Constantinople existing prior to the conquest in which christian services have been increasingly rendered.

Most of the churches built before 1453 were successively made mosques; all the

« La petite église monastique de la Théotokos Monchiotissa, placée sur une colline au-dessus du Patriarcat actuel, possède une particulière et solennelle distinction. Des églises de Constantinople antérieures à la conquête musulmane, c'est la seule où le culte chrétien se soit perpétué sans interruption depuis lors. La plupart des églises construites avant 1453 ont été tour à tour converties en mosquées, et toutes les autres, celle-ci exceptée, ont été renversées par des tremblements de terre ou détruites par le feu. Des reconstructions subséquentes ont pu imiter leur forme ancienne, mais n'ont pu nous rendre identiquement les structures disparues. De plus, dans toutes ces églises, le culte a subi des hiatus de plusieurs mois ou même d'années entières. La Monchiotissa, au contraire, possède encore les mêmes murailles qui ont fait écho aux angoisses du siège ottoman, et se sont rangées du sang versé. Sur ce même pavement que nous foulons encore, une prière sans récompense a fait plier les genoux bien longtemps. Mais durant ces quatre siècles et demi écoulés depuis, il ne s'est pas trouvé une semaine, peut-être pas un seul jour où la prière ne soit montée comme un encens de son autel. Et ainsi cette église reste comme l'unique lien ecclésiastique qui rattache pour Constantinople

others, except this one alone, were thrown down by earth-quake or consumed by fire. Subsequent re-erection might imitate their form but could not restore the absolute identity of the structures once destroyed. Moreover, in each of all the rest there was a break of months, and sometimes years, in the continuity of worship. But in the Monchiotissa the walls are the very same that echoed with the anguish and reddened with the blood of the Ottoman siege. On the same still-trodden flagstones of its pavement pressed the knees then bent in unavailing prayer. In the four and a half centuries since, there has been no week, and almost no day, when christian worship has not ascended like incense from its altar. Hence it is the sole ecclesiastical link that directly binds the religious present of the capital to its medieval religious past. In a metropolis once the City of Churches; in a capital where sovereigns wore, as their most exalted title: « Faithful emperor in Christ »; over the ruins of an Empire dashed to pieces, four hundred and forty-two years ago, the Monchiotissa comes down with its thrilling history of six centuries, the only christian sanctuary in Constantinople which has never been defiled by conversion into the temple of another faith; which has never lain in ruin, and in which the voice of worship has never ceased. p. 489.

la religion du présent à la religion du passé médiéval. Dans une métropole autrefois la cité des églises ; dans une capitale dont les souverains portaient comme leur titre le plus glorieux celui de *Fidèle empereur dans le Christ* : sur les ruines d'un Empire brisé en morceaux depuis quatre cent quarante-deux ans, la Monothéotissa vient à nous avec sa palpitante histoire de six siècles, elle, le seul sanctuaire de Constantinople qui n'ait pas été souillé en devenant comme les autres le temple d'une foi étrangère, le seul qui ait échappé à la ruine et qui ait entendu toujours sans interruption la voix du culte chrétien¹.

Et tel sera notre adieu à la Toute-Pure, à la Toute-Sainte et miséricordieuse Souveraine de Byzance, si toutefois c'est la quitter que de nous rapprocher un peu davantage de sa toute sainte Mère. Saint François de Sales écrivait plutôt *À Dieu*, en deux mots, à l'ancienne façon chrétienne toujours la meilleure.

1. Nous parlons d'hommage, et comment oublier celui que M. Diehl a rendu à la même Vierge byzantine, on pourrait presque dire au nom de l'Institut de France ? On a beau faire, *Regnum Gallie regnum Mariæ*. Nous citons textuellement :

« D'assez bonne heure, dans l'Eglise chrétienne, et surtout en Orient, la Vierge prit, aux côtés de son divin Fils, une place éminente. D'assez bonne heure, les controverses théologiques sur la nature du Christ amenèrent à définir plus précisément le caractère de sa Mère : dès le ^{vi} siècle, le concile d'Éphèse lui décernait solennellement le nom de Théotokos, ou Mère de Dieu. Dès lors elle devint, si l'on peut dire, la divinité favorite des Byzantins. En son honneur les églises s'élevèrent ; pour la célébrer, les fêtes se multiplièrent ; elle fut la patronne, la protectrice de l'Empire, celle dont l'intervention éloignait les catastrophes menaçantes, dont les saintes images assuraient la victoire à son peuple. Comme jadis, dans la Grèce antique, Pallas-Athénée, elle fut la Miséricordieuse (*ἡ ὤσιος*), l'Immaculée (*ἡ ἀσπαστος*), la Victorieuse (*ἡ νικητορίς*), la Conductrice (*ἡ ὁδηγός*). C'est elle qui, en 544, délivre Constantinople de la peste ; elle qui, en 626, délivre Constantinople des Avars. Ses images remplissent les sanctuaires ; ses reliques sont vénérées partout avec une ardente et tendre dévotion. Les épisodes de sa vie fournissent les thèmes ordinaires de leur éloquence aux prédicateurs comme saint Germain ou saint Jean Damascène, le sujet favori de leurs chants religieux aux poètes tels que Sergius ou Romanos le mélode.

« Après la lutte des Iconoclastes, le culte de Marie conquiert une faveur plus déclarée encore ; son image figura officiellement à partir du ^x siècle sur les monnaies impériales ; sa place grandit dans l'Eglise, dans la liturgie, dans la prédication, dans la poésie. Nécessairement elle devait entrer dans l'art. » Charles Diehl, *Études byzantines*, p. 408-409.

ARTICLE PREMIER

Monuments littéraires.

1° *Ecrits en prose* : *Evangelia non canonica et Liber de Jacques. Homilies et divers passages de traités patristiques. Autres documents* ¹.

Il semble que nous devions tout d'abord laisser la parole à M. l'abbé Le Canu. On n'aura jamais rien écrit de plus sensé ni

1. ABRÉVIATIONS : Allatius (Léon Allacri), *De libris et rebus ecclesiasticis Græcorum*, in-8, Paris, 1676. — Amanu (Émile), *Le Protévangile de Jacques*, in-8, Paris, 1910. — Assemani, *Bibliotheca Orientalis Clementina-Vaticana*, 4 in-fol., Rome, 1719. — Ballerini (Ant., S. J.), *Sylloge inanimaculorum ad mystetium Conceptionis Immaculæ Virginis Deiparæ illustrandum*, 2 in-8, Paris, 1855. — Bardenhever (O.), *Les Pères de l'Église*, trad. Godet, 3 in-8, Paris, 1905. — Bollandistes (RB. PP.), *Acta Sanctorum; Analecta Bollandiana*. — *Byzantinische Zeitschrift*, 1891 sq. — Cave (William), *Scriptorum ecclesiasticorum historia*, in-fol., Oxford, 1740. — Gollier (dom Remy), *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, 15 in-4, Vivès, Paris, 1858-1863. — Chevalier (Ulysse), *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, 2 vol. in-4, Paris, 1877-1886. — W. Christ et M. Paranikas, *Analogia græca Cæciliani christiani*, Leipzig, 1871, in-8. — Combefis (Fr.), O. P., *Bibliotheca Patrum consensuaria*, 8 in-fol., Paris, 1662; *Auctarium*. — Diehl (Charles), *Études byzantines*, in-8, Paris, 1905. — *Échos d'Orient*. — Fabricius (J. A.), *Bibliotheca Græca, sive Notitia Scriptorum veterum Græcorum*, 12 in-4, Hambourg, 1790 sq. — H. Hurter, S. J., *Notarchatus literarius Theologie cathol.*, 4 in-8, Innsbruck, 1903. — Kraushar (Karl), *Geschichte der Byzantinischen Literatur*, in-8, Munich, 1897. — Le Quien (Michel), O. P., *Oriens christianus*, 4 in-fol., Paris, 1740. — Neale (John-Massey), *Hymns of the Eastern Church*, in-32, 1863. — Oudin (Fr.), S. J., *Commentaria de scriptoribus ecclesiasticis*, 3 in-fol., Leipzig, 1732. — P. G., Migne, *Patrologia græca; P. G. L. Patrologia græca latine bantum edita*. — Pargoire (R. P.), *L'Église byzantine*, in-8, 1905. — Pitra (Card.), *Spiilegium Solesmense*, 4 in-4, Paris, 1852-1858; *Analecta sacra Spiilegio Solesmense parata*, 5 in-4, 1876-1883; *Analecta non scripta*, Tusculum-Paris, 2 in-8, 1885-1888; *Hymnographie de l'Église grecque*, in-4, Rome, 1867. — *Revue de l'Orient chrétien*, in-8, Paris, 1896 sq. — Rocchi (R. P. Antoni), *Le Glorie di S. Gioacchino*, 1878, Grotta-Ferrata. — Theod. Toseuni et Jos. Cozza, *De Immaculata Deiparæ conceptione Hymnologia Græcorum*, Rome, 1862, in-4, p. xxxi-238. — Tischendorf, *Evangelium Apocryphum*, in-8, Leipzig, 1853 et 1876.

Pour les Catalogues de Manuscrits, voir à l'article suivant.

de plus décisif et concluant sur la valeur des premières traditions chrétiennes relatives à la généalogie de la sainte Vierge :

« Vingt ans après la mort de Jésus, vingt ans après la mort de Marie, lorsque des milliers de chrétiens, qui avaient connu l'un et l'autre, vivaient eux-mêmes et étaient prêts à mourir pour maintenir l'honneur et propager le culte de ces noms bien-aimés, on n'aurait pas su positivement en quel lieu Jésus était né, quelle maison Marie avait habitée, quand et comment elle avait quitté la terre ? Les compagnes de l'enfance de Marie, ses fidèles amies qui l'avaient suivie au Calvaire, n'auraient rien connu de *sa naissance*, ni de *sa famille*, pas même *les noms de ses Père et Mère*, ou n'en auraient rien dit ! Qui le croira ?

« Les jeunes générations élevées à l'école de ces contemporains, nourries du lait de la même doctrine, animées de la même ferveur pour le martyre, n'auraient rien demandé, rien entendu dire à cet égard ?

« La famille chrétienne s'était accrue rapidement dans la Judée, et parmi les néophytes, le plus grand nombre, selon toute probabilité, furent de ceux qui avaient assisté aux divines instructions de Jésus, ou participé à ses bienfaits : aucune préparation n'était meilleure pour recevoir les lumières de l'Évangile.

« Non, rien ne dut être plus familier dans la Judée, la Galilée, la Samarie, la Décapole, le pays de Tyr et de Sidon que les souvenirs de Jésus et de Marie, pendant les deux premiers siècles chrétiens¹. »

Où en effet, les jeunes générations chrétiennes se posaient des questions, demandaient à savoir tout ce qui concernait leur nouveau Maître, leur divin Maître, et Gustave Brunet n'a pas tout dit quand il explique cette curiosité d'ailleurs si légitime et toute sainte par « ce besoin de merveilleux dont l'homme a constamment subi l'influence, qui s'est toujours manifesté en Orient avec une vivacité particulière, et dont la société nouvelle ne pouvait se défendre, malgré la gravité, malgré la sévérité de ses croyances immuables. Ces gentils, ajoute-t-il, encore imbus des fables de la

1. Le Cahu, *Hist. de la sainte Vierge*, Paris, Laurent Desbarres, *Intro.*, p. 9

mythologie, ces juifs, convertis, il est vrai, mais la tête pleine encore des merveilles qu'enfantait l'imagination des rabbins ; ces néophytes d'hier épars à Jérusalem, à Alexandrie, à Éphèse, ne pouvaient si vite vaincre leur penchant pour les fictions. Ce fut toujours le propre des peuples d'Orient d'entremêler le conte, la parabole aux matières les plus graves. Aussi, dans les légendes qui nous occupent, retrouve-t-on l'empreinte remarquable de cette fusion opérée entre les opinions anciennes et les dogmes nouveaux¹. »

On le voit bien, la doctrine... comment l'appeler ?... disons la doctrine de la transfusion du paganisme dans le christianisme, se retrouve partout. Le monde est devenu chrétien parce qu'il qu'il était païen ; il a vénéré le Christ et les saints parce qu'il avait adoré Jupiter et tous les faux dieux. Les *fictions* d'hier l'avaient préparé à celles d'aujourd'hui.

En somme Gustave Brunet a fait de la phrase pour ne rien dire. Renan, si Renan peut paraître ici, en a fait pour contester, pour nier poliment l'Homme-Dieu, mais quant à cette piense « curiosité » dont nous parlons, il ne va pas ainsi chercher midi à quatorze heures. Pour lui, c'est tout simple : « On ne pouvait pas admettre que celui dont la vie avait été un prodige eût vécu durant des années comme un Nazaréen obscur. » Renan écrit mieux quelquefois mais il n'est jamais plus exact. Il n'a peut-être pas bien compris ce qu'il disait, mais au moins il l'a dit. Jésus, le Jésus que M. Renan a découronné même de sa couronne d'épines, avait voulu être un « Nazaréen obscur » et moins encore, mais le peuple qui voit clair et loin, avait soupçonné qu'il était au moins le « fils de David », et lui avait spontanément chanté l'hosanna. Le peuple ne change pas. L'Homme-Dieu disparu emplissait encore pour lui le monde, l'emplissait mieux qu'autrefois puisqu'il avait dit que ses disciples feraient de plus grandes choses que lui-même. Le peuple qui ne l'avait pas vu de ses yeux comme les anciens, voulait connaître, non seulement sa vie publique mais sa vie cachée, non seulement sa vie cachée de l'adolescence, mais

1. Brunet, *Les évangiles apocryphes*, 2^e éd., in-12, Paris, 1863, p. v.

celle de sa première jeunesse, de sa première enfance. De lui il remontait à sa Mère et les questions qu'il posait pour le Fils, il les posait pour la Mère. De qui était-elle la fille ? de quelle condition, de quelle excellence en vertu étaient ses bienheureux parents ?

Et quoi de plus naturel en effet ? A cette heure de l'histoire où un monde nouveau vivait de la vie du Christ, ou plutôt, comme dirait Musset, « vivait de sa mort », est-il donc si étonnant que toute son histoire humaine, et d'abord sa naissance selon la chair, fût ainsi l'objet d'une enquête toute affectueuse, toute attendrie et on pourrait presque dire passionnée ?

Et n'y avait-il personne pour répondre à cette pieuse enquête ? C'est saint Luc lui-même qui va ici nous répondre : *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, quæ in nobis completa sunt rerum*, dit-il au commencement de son Évangile : « Plusieurs ont entrepris de composer le récit des événements qui se sont accomplis parmi nous, » et l'histoire nous apprend à son tour avec quel empressement, les circonstances l'exigeant, divers auteurs se mirent, dès les premiers jours du christianisme, à écrire ce qu'ils savaient ou croyaient savoir sur la vie de son divin Fondateur, sur sa Mère, sur son Père nourricier, sur ses ancêtres les plus rapprochés.

« Cette littérature, d'origine toute populaire, écrit M. Diehl, devait avoir pour le développement du christianisme d'extraordinaires conséquences. Naïve et souvent puérile, parfois aussi pleine de grandeur et de grâce, elle rencontra vite un succès prodigieux. Les Évangiles apocryphes plurent à la foule, ils fournirent des thèmes nouveaux à la prédication. Dès le IV^e siècle, les Pères grecs les adoptèrent ; l'Église grecque, les tenant pour à demi inspirés, les admit parmi les textes sacrés qu'on lisait publiquement aux fidèles ; bien plus que les Évangiles canoniques, les apocryphes furent dans toutes les mains. De là vinrent quelques-unes des plus belles fêtes chrétiennes ; de là naquirent presque entières la dévotion à la Vierge et l'importance que prirent dans le christianisme saint Joseph, sainte Anne, saint Joachim. Mais l'art surtout leur dut infiniment ¹.

¹ *Études*, p. 487.

Nous n'avons plus sans doute aujourd'hui qu'une très faible partie de cette littérature anonyme, mais le peu qui nous en reste nous permet de juger de l'intérêt que devait y prendre la piété populaire, un intérêt qu'on a pu taxer de « faveur démesurée ». Et très heureusement, dans ce peu qui reste, un livre nous revient, nous appartient de droit, parce qu'il contient la *cie* de sainte Anne la plus ancienne, et d'ailleurs la seule, que nous aient léguée les premiers siècles de l'Orient chrétien. Nous avons nommé le *Protévangile de Jacques* ; nous y revenons plutôt puisque le premier volume de *Madame sainte Anne* nous en a déjà longuement parlé, nous l'en même traduit dans tous les chapitres qui racontent la pieuse légende. Quelques mots de plus seront cependant ici à leur place et serviront d'introduction à l'étude qui va suivre, suite d'analyse des principaux écrits qu'il a inspirés et qui ne s'expliquent guère d'ailleurs que par lui.

Le *Protévangile de Jacques*, de l'avis de tous les auteurs les plus graves, ou même les plus sceptiques, daterait au plus tard du second siècle, de la seconde moitié, disent les moins larges, de la première, disent les autres peut-être mieux informés. L'*Encyclopédie* de Cheyne et Black croit qu'il « est indubitablement très ancien et que, possiblement, il pourrait appartenir au premier siècle ¹ ». Le docteur Conrady, devenu célèbre pour ses thèses sur ce livre, prétend même qu'il est antérieur aux premiers chapitres de saint Matthieu et de saint Luc ². Avant lui le P. Raccchiav. il voulu préciser davantage et fixer la date de la composition originale à l'an XLIV de Notre-Seigneur ³. Qu'il nous suffise d'enregistrer ces témoignages d'ailleurs difficiles à contrôler.

1. It is undoubtedly very ancient and may possibly fall between the first century. *Encyclopedia biblica*, art. *Apocrypha* par M. R. James.

2. S. Gioacchino, p. xiv.

3. Cf. Thurston, *The Irish origins of our Lady's conception feast*, dans *The Month*, may 1904, tirage à part, p. 15, note. M. Anau vient de résumer dans son nouveau livre (*Le Protévangile de Jacques*, 1910) la thèse du docteur. « Pour Conrady, le *Protévangile* n'est pas autre chose que la légende d'Isis, mais dans son dernier état, alors que cette divinité était considérée comme un *numen virginal*... A lire cette thèse on se demande parfois avec quelque inquiétude si l'on n'a

Et maintenant dire que ce livre a joui dès son origine et au cours des siècles d'une vogue immense, d'une vogue toujours croissante, c'est employer une de ces formules qui n'ont plus de sens à force de servir à toute fin. Malgré l'incertitude de son origine, car l'attributum à saint Jacques « frère du Seigneur » est évidemment plus que douteuse, prêtres et fidèles, comme nous venons de voir, le tenaient en extrême vénération, « faveur démesurée », si l'on veut, mais qui durait encore au xvi^e siècle, puisque, un témoignage d'un auteur de cette époque, Guillaume Postel, il était encore de son temps regardé comme authentique dans les Églises d'Orient et hiérarchiquement dans les assemblées, tout comme autrefois¹.

On peut juger du succès de cet ouvrage à toutes les époques par les manuscrits qui nous en restent : six au Vatican, quatre à Saint-Marc de Venise, trois à Vienne et d'autres en unité ou en double, à l'Ambrosienne de Milan, à la Bibliothèque nationale de Paris, au British Museum de Londres, à Oxford, à Dresde, à Turin, à Lezbas, à Chalcis. On estime que l'exemplaire d'Oxford doit remonter au v^e-vi^e siècle. Les versions en diverses langues orientales sont également nombreuses. Une de ses parties, celle qui raconte la naissance et l'enfance de la sainte Vierge, est conservée en syriaque au Musée britannique dans un manuscrit du vi^e siècle. La Bibliothèque nationale a deux manuscrits complets de la version arabe en carschouni (arabe écrit en caractères syriaques) ; Tischendorf en cite encore quelques autres en copte, en arménien, en éthiopien². Nous dirons un mot plus loin des tra-

pas affaire à une mystification... Le *Protévangile*, dit-il, est une œuvre d'une remarquable unité ; il a été composé en hébreu... par un Alexandrin dévot à Isis qui a caché sous les traits d'une légende chrétienne l'histoire de la divinité qu'il servait. » Cf. Conrady, *Die Quelle der Kanonischen Kindheitsgeschichte Jesus*, Göttingen, 1900.

1. G. Postel, *Epist. dedicat. ad Rempubl. Venet.*, précédant l'édition du *Protev.*, Bâsileus, 1552.

2. Duval, *La littérature syriaque*, in 12, p. 96 ; Tischendorf, *loc. cit.* ; Amann, *op. cit.*, pp. 61-71. Le Codex d'Oxford, coté M P G, th. g. 1., en parchemin, est de très petite dimension : 9 centimètres sur 6,25. Le codex 1151 de Paris est celui qu'a employé Thilo ; il est du x^e siècle comme celui de Saint-Marc, II, Cl. 42. Le Coislou 152 de Paris serait peut-être du ix^e siècle. Signalons encore pour les

ductions ou adaptations latines et nous verrons aussi, au dernier tome du présent ouvrage, ce que l'art doit au *Protévangile*, l'art dans quelques-unes de ses meilleures créations.

Ce prodigieux succès tient sans doute en fond même du livre, au choix des personnages qu'il fait vivre sous nos yeux, et quels récits pouvaient être en effet plus attachants pour les premiers chrétiens ? Mais il a dû beaucoup aussi à l'élégante simplicité et à la dignité de sa réduction. On peut souligner quelques détails qui feraient sourire notre positivisme par trop occidental, mais aussi bien, il n'a été fait ni pour notre milieu ni pour nous. Don Laetereq a dit très bien des légendes d'autrefois qu'elles « furent les romans de l'époque où elles parurent ¹ ». Le livre de Jacques fut le roman des premiers siècles, et ce qui est resté de tous les temps et de tous les milieux, ce sont les beautés réelles qu'on y rencontre à chaque page. N'est-ce pas, par exemple, une scène ravissant de naïve simplicité, de vérité et de grâce, que cette scène dont on se souvient, où notre Sainte, vêtue de sa plus riche parure, pleure son infortune sous les lauriers de son jardin, pendant que des eaux limpides et jaillissantes, au paradis de verdure, des arbres qui donnent leur ombrage, un nid de passereaux gazouillant sur la branche, une nature ensoleillée semblent l'inviter plutôt à l'espérance et à la joie ? Ces scènes-là, cette supplication d'une femme stérile pour obtenir la fécondité, cette promesse de vouer à Dieu l'enfant qu'elle désire, cette exultation pendant l'allaitement quand enfin elle est devenue mère, ont tous les caractères de la plus lyrique poésie. De fait, des juges éminents ont reconnu là partout des hymnes véritables ², les premières que l'on mettrait dans le recueil poétique de la Sainte, et d'autant plus remarqua-

¹ « coriens » le *codex 109* du Vatican (Uttobundinus, xvi^e siècle, chart., ff. 135, 0,20 : 141 mm.), de fol. 1 à 176 ; et celui de Chalcis, no. 37 (xvii^e siècle, chart., ff. 326, 0,350 : 0,200 mm., fol. 3-136). Notons enfin que les manuscrits donnent toujours comme auteur « saint Jacques apôtre, frère du Seigneur. »

1. *Les Martyrs*, t. III, 1904, p. ix.

2. Cabrol et Leclercq, *Monumenta Eccles. liturg.*, in-4, Paris, 1902, t. I, c. n. 5447.

bles qu'elle en serait elle-même l'auteur en même temps que le sujet.

Or maintenant, comment donc ces chaudes natures orientales, avec leur foi si vive et leur piété enthousiaste, avaient-elles résisté au charme puissant de ces légendes, de ces récits familiers, de ces anecdotes pieuses que l'on se racontait au foyer domestique, à l'ombre des palmiers au pied desquels s'arrêtait la caravane, et mieux encore dans tous les lieux où le Christ et sa très sainte Mère avaient passé, laissant derrière eux des parfums de Paradis ! Après la légende de Joachim et d'Anne, de Joseph et de Marie, le lecteur du moyen âge ne voyait-il pas le tallem des moeurs de l'Église primitive se dérouler sous ses yeux en toute sincérité, candeur et bonne foi, pendant que l'âme et la vie des premiers ancêtres chrétiens se dévouaient à lui tout entières, comme dans la plus douce intimité ?

D'ailleurs, d'illustres exemples justifiaient l'admiration des fidèles, et le moment est venu d'étudier cette littérature sacrée d'Orient qui s'est inspirée, comme nous disions, du *Livre de Jacques* ou d'autres écrits analogues aujourd'hui perdus.



Malgré des pertes sans nombre que nous avons déjà déplorées, que nous déplorons encore, il nous reste assez d'écrits de l'ancienne Église byzantine pour nous faire voir un peu quelle place tenait notre Sainte dans la vie religieuse des fidèles d'Orient. La *Patrologie grecque* de l'abbé Migne n'a pas reproduit, tant s'en faut, tous les ouvrages connus de l'hellénisme chrétien, et cependant quiconque voudrait se donner, non pas la peine, mais le plaisir de la parcourir, aurait la preuve que la dévotion à sainte Anne n'est pas une nouveauté dans l'Église, ni encore moins une *invention* de quelque piété purement locale. Ce n'est pas par un mot jeté en passant, par une *fine allusion*, comme on dit quelquefois, par un laud de sermon, d'hymne, ou de cantique, que ces vieux écrivains : évêques, prêtres, abbés, moines ou même laïques, célèbrent la bonne Sainte ; c'est par des pages et des pages, des hymnes et des hymnes, et l'on peut dire que même quand ils prétendent

parler un langage tout simple, tout populaire, et dans la prose courante, ces enthousiastes des anciens jours chantaient encore ! Rien n'est plus vrai, plus sincère, plus pieux, que leur douce parole, qu'elle soit panégyrique, sermon, homélie, simple causerie, ou qu'elle revête, pour mieux s'élever, les formes harmonieuses du rythme grec, avec toute la splendeur de la poésie orientale.

Disons-nous un de nos vieux rêves, sans parler de tant d'autres qui sont morts comme celui-là ! et qui, en sa vie, n'en a euressé s'il est vrai, comme disait Shakespeare, un homme qui s'y connaissait, que nous sommes tous faits de l'étuffe dont les rêves mêmes sont faits !¹ Ce rêve d'ore, eût été, à une époque où pour l'amour du grec, nous aurions « embrassé Vadius », de réunir et de traduire tous les écrits de l'antiquité chrétienne orientale relatifs à notre Sainte. Si, comme il nous semble, la Providence a réservé pour un autre ce bel œuvre, au moins puiserons-nous quelque peu dans le riche trésor qui nous est ouvert comme dans une mine féconde en matériaux précieux.

Avertissons en passant, puisque c'est le lieu, que, autant il nous paraissait nécessaire de reproduire, au moins au bas des pages, les textes que nous traduisons ci et là, autant il nous semblait superflu de citer les originaux grecs eux-mêmes. Nous le ferons quelquefois quand ce sera vraiment utile, ou quand les traductions latines manqueront, ce qui n'est guère le cas que pour les livres liturgiques, ou encore, chose plus rare, quand elles auront paru insuffisantes. Nous disons « chose plus rare », car la science moderne elle-même reconnaît que les « traductions latines fort bien faites » des écrivains grecs « dispensent souvent de recourir à l'original ».² Pour nous, elles nous en dispenseraient d'ordinaire.

1. We are such stuff — As dreams are made on, and our little life — Is rounded with a sleep. *Tempest*, act. IV, sc. 1.

2. *Anal. Bull.*, t. XVI (1897), p. 322.

* *

Si l'on pouvait aujourd'hui ajouter foi à Niphore Calliste, comme semblait faire Baronius en des temps meilleurs, saint Evode, évêque d'Antioche au premier siècle, aurait eu le premier connaissance du *Protévangile* de Jacques¹. Ce qui est mieux accepté des savants, c'est que, après Origène ou même saint Justin, sur lesquels ils s'entendent presque tous, d'autres Pères grecs, parmi les plus anciens, paraissent lui devoir également quelques lignes de leurs écrits. Pour ce qui est de saint Clément d'Alexandrie (160 ? — v. 217), par exemple, M. Amann croit « infiniment vraisemblable qu'il ait emprunté au *Protévangile* la tradition relative à l'enfantement virginal de Marie. » De même dans trois homélies de saint Grégoire le Thaumaturge, évêque de Nén-Césarée vers 250, il trouve « plusieurs allusions qui y font songer », comme aussi une « référence certaine » dans le passage où Pierre d'Alexandrie (311) parle de « Zacharie mené entre le sanctuaire et l'autel, alors que Jean fuyait avec sa mère Elisabeth, » histoire rapportée par Jacques lui-même (ch. xxii-xxiii)². De son côté, le savant moine basilien de Grotta-Ferrata, le R. P. Antonio Ruerli, découvre des traces du même livre dans saint Jacques de Nisibe (338), Eusèbe de Césarée (v. 267- v. 338), saint Athanase (v. 295-

1. Si fidei adhibendum esse putamus Nicephoro... reddam ipsa verba quae Evodii esse dicit : « Trimula, inquit, cum esset, in templum praesentata, ibi in Sanctis Sanctorum traduxit annos duodecim, deinde vere sacerdotum manibus Joseph ad custodiam est tradita ; apud quem cum menses peregisset quatuor, ab angelo lectum illud accepit continuo. Peperit autem hujus mundi tertiū, unum agens quindringentū, 25a die mensis Decembris ». Hec Evodius apud Nicephorum, *Hist. eccl.*, l. II, c. III : Baronius, *Ann. eccl.*, *In apparatu*, p. 16, § 49.

2. Les pages qui vont suivre étaient écrites depuis longtemps, et l'auteur avait même commencé l'impression de ce volume quand il a pu lire le remarquable ouvrage de M. Émile Amann sur le *Protévangile de Jacques*. Devait-il supprimer son humble travail parce qu'un autre mieux recommandé de toute manière paraissait avant le sien devant le public ? Il a cru plus simple de continuer, et même de bénéficier de recherches plus récentes et plus complètes que les siennes. Du reste il donnera plein crédit à M. Amann pour quelques emprunts qu'il demande la permission de lui faire ici ou là.

373), Eusèbe d'Emèse (354), saint Cyrille d'Alexandrie (376 ?-444), Théodote d'Ancyre (430), tous concourent à la vénérable tradition relative au séjour de Marie dans le Temple : est plus ou moins clairement consignée¹. A ce sujet, nous pourrions nous-même citer le grand saint Ephrem, et lui non plus, ne voyait pas surgir d'objection historique ou scientifique contre cette pieuse légende. Pour lui, c'est la Vierge elle-même qui témoigne du fait, et il n'hésite pas à la faire parler comme il suit : « Quand j'étais enfant, les prêtres m'ont donné mon éducation dans le Temple ; quand je fus devenue adolescente, ils me fiancèrent au juste Joseph, » simple et touchante attestation dont tous les siècles, excepté le nôtre, devaient se souvenir².

Jusqu'ici notre Sainte n'apparaît guère qu'au second plan, mais nombre de pieux écrits vont maintenant nous mettre en sa sainte et douce présence.

Saint Eustathe fut archevêque d'Antioche vers le milieu du IV^e siècle (326 ?-360) et si le *Commentarius in Hexameron* était bien de lui comme Allatius le pensait, une pleine page y serait

1. Cf. Rocchi, *S. Giacchino*, p. xxii, 58 et *passim*. Jacques de Nisibe, *serm. in de Jejunia* : « Gabriel preces etiam Marie obtulit coram Deo, et annuntiavit ei nativitatem Christi inquit : « Ecce invenisti gratiam et misericordiam coram Deo, sed quando invenit Illa gratiam et misericordiam coram Deo nisi per jejunia et preces ? Gabriel enim suscipiebat preces sanctas, et offerebat coram Deo. »

Saint Cyrille d'Alexandrie : « Non aruit (Zacharias) incontaminatam Matrem ab eo templi loco qui virginibus ex lege designatus erat (*Adversus Anthropomorphistas*, cap. vii). »

S. Atanasio annette in genere che Maria fu ad abitare nel recinto del tempio, e fa che Giuseppe a lei dica : « Que tua tandem sententia est, ô Maria ? Nomen tu, ut virgo casta, in templi ambitu es enutrita ? »

Théodote d'Ancyre : « Ad Angeli quidem adspectum mirabatur Virgo, et quæ quantius afferret, prudens et cauta attendebat ne iterum falso benevolus jviseretur se in templo agentem ut aliam Hevam in paradiso. » (*Hom. in S. Deip. et Nativ. Dom.*) — Eus. de Césarée, *Hist. eccl.*, l. II, c. xvi, etc.

2. Dum essem infans, educarunt me sacerdotes populi in templo sancto ; quum adolescentula effecta sum desponsarunt me justo Joseph. S. Ephraem Syri *Hymni et Sermones*, 3 in-4, Dessain, Malines, 1886, t. II, p. 590.

à recueillir. Quel qu'en soit l'auteur, la voici dans une traduction aussi littérale que possible ¹ :

« Elle est en vérité digne d'être connue, cette histoire de la bienheureuse Vierge, que raconte un certain Jacques en ces termes :
« Parmi les tribus d'Israël, il y avait un homme riche qui faisait à Dieu, aux jours de fêtes, des offrandes toujours doublées, dans l'espoir de rendre propice à tout le peuple comme à lui-même la puissance divine. Un jour, à l'approche d'une grande solennité, tous

1. Digna certe est que peregrinatur historia, quam Jacobus quidam recenset de Beata Virgine, hisce verbis enarrans : ait namque in Tribubus Israel virom fuisse opulentum nomine Joachim, qui diebus festis munera Deo duplo majora aliis offerebat, ut sic populo unum, sibi que divinum munus, placando propitium redderet. Jam relictissimo die festo appropinquante, munibusque, ut moris erat, munera magnificentia donantibus, primus hoc ut primus offerret occurrit : sed Rubin quidam eum rematatus est, non licere ipsi primum offerre affirmans, quin Israel adhuc sine peccato degerat. Hinc merore obortus, deserta petit, ibique tabernacula exteclis supplicibus votis Deum orabat, ut et ei — quemadmodum Miriam, legitime prodis concederet fecunditatem : solum enim hoc se domi in Israel rare cognoscebat, et sic in quadraginta dierum jejunio Deum deprecabatur. Similiter et ejus uxor, vestitu inculta et horrida tecta, prodom a Deo precibus poscebat. Sed cum magna dies Domini venisset, veste se pretiosa ornavit : nescio enim erat illo die luctuoso habitu vestiri. Circa igitur horam diei nonam sub arbore in viridarii suo sedens, his verbis Deum obsecravit : « Deus patrum nostrorum, benefice mihi et exaudi orationem meam, sicut benedixisti vulve Saræ et dedisti filium illi Isaac, « Ille enim diceret, in propinquam arborum aspectum referendo, aspexit passerem pullos suos incubantem : hinc amare repetito suspirio, ejulansque dixit : « Heu ! Domine, quando nos hinc vulneribus ferendis assimiles ! » Et talia dicenti, Angelus Domini apparet, filiorum prænuntiat susceptionem, apulus auditis gignendum illam Deo offerendum promittit.

Hæc eadem in monte Joachim Angelus nuntiavit : quare reliens monte derem agnas Domino præbet in sacrificium, et sacerdotibus decem vitulos, et senatoribus, et populo universo centum hircos. His sacrificiis in templo Domini factis, domum suam revertitur et re cum uxore habita, suscipit ex ea filiam, vocatque Mariam quem jam trimum in templo Deo consecrarunt. Migne, *P. G.*, t. xviii, col. 703, ou l'édition de Léon Allatius sous ce titre : *S. P(atris) N(ostri) Eustathii archiepiscopi Antiocheni et martyris in Hexameron Commentarius ac de Engastrimytho dissertatio adversus Origenem...* etc, Leo Allatius primus in lucem protulit, latine vertit, notas in *Hexameron* adiecit... etc. Lugduni, 1629, in-4, p. 70 sq.

offrant, suivant l'usage, de magnifiques présents, il se mit au premier rang pour présenter son offrande. Mais au certain Rukien le repoussa, disant qu'il ne lui était pas permis de se présenter ainsi le premier, lui qui n'avait pas encore de postérité en Israël. Accablé de confusion, Jecielâm s'enfuit au désert ; il y construisit un tabernacle et supplia le Seigneur de lui accorder comme au patriarche Abraham l'honneur de la paternité, ne voyant que lui-même en Israël qui fût privé de cette faveur. Et ainsi il joia et jédna pendant quarante jours.

« De son côté, son épouse, misérablement vêtue, demandait à Dieu la cessation de son épreuve. Et le grand jour du Seigneur étant venu, elle se para de ses vêtements les plus précieux, car il n'était pas permis en ce jour de revêtir des habits de deuil. Se reposant vers la neuvième heure du jour sous un arbre dans un verger, elle suppliait Dieu de la sorte : « Dieu de nos pères, bénissez-moi et exaucez ma prière, comme vous avez béni le sein de Sara en lui donnant son fils Isaac. » Comme elle disait ces mots, elle aperçut un passereau qui couvait ses petits. Alors poussant un amer soupir, elle s'écria : « O Seigneur, quand me rendrez-vous semblable à ces petits oiseaux ? » Comme elle parlait ainsi, l'ange du Seigneur lui apparut et lui annonça qu'elle serait bientôt mère. A cette assurance, elle prit d'offrir son enfant au Seigneur. L'ange fit à Joachim, sur la montagne, une semblable révélation. C'est pourquoi celui-ci quitta sa retraite et offrit en sacrifice dix agneaux au Seigneur, douze veaux aux prêtres, et cent chèvres au sénat et au peuple. Ces sacrifices offerts au Temple, il revint dans sa maison, reprit sa femme et fut le père d'une enfant qu'il nomma Marie et qu'ils consacrèrent tous deux dans le temple quand elle eut atteint l'âge de trois ans. »

Allatius (Allacci) a raconté comment il fit à Rome, un beau jour, (un beau jour, en vérité), la découverte de l'*Hexameron*, et il faudrait l'entendre, ne fût-ce que pour comprendre jusqu'où pouvait aller, chez un érudit comme lui, la joie d'une pareille découverte : « *O letum nuntium ! O fortunatum diem ! O insperatum gaudium !* O la bonne nouvelle ! O le jour fortuné ! O la joie inespérée ! » Il dit comment il entreprit, non seulement de lire mais de traduire l'ouvrage, malgré un texte mutilé, plein de lacunes, d'inversions, d'obscurités (*multis in locis textus erat mutilus, lacunosus, inversus*

multisque etiam obscuris) ; il a même peur que d'autres ne soient jaloux de sa découverte, et n'exercent leur dépit en le déchirant à belles dents, tant il est vrai, dirait M. Prudhomme, que la jalousie n'est pas née d'hier, même chez les auteurs¹. Mais, comme disent les auteurs eux-mêmes, « cela nous entraînerait trop loin de notre sujet. »

Plus simplement, que devons-nous penser de l'opinion d'Allatius attribuant l'*Hexameron* à un auteur du iv^e siècle, à Eustathe d'Antioche ? Il a vu son nom en tête du manuscrit et c'est bien ce qui a causé son allégresse, mais que penser aujourd'hui de cette attribution en vérité étonnante ? Il ne faut rien cacher, et d'ailleurs les jugements contradictoires à celui du savant Allatius n'obligent personne en conscience. Et donc, pour M. Tabarand, « le *Commentaire* n'offre qu'une compilation informe faite par un auteur beaucoup plus récent². » Mgr Batiffol assure que ce même ouvrage « est tenu pour pseudépigraphique³, » et pour le dernier auteur qui ait eu à se prononcer à ce sujet, M. Amann, « l'attribution (de ce livre) à Eustathe est inadmissible⁴. » Ainsi de temps en temps nous aurons des crève-cœur !

Saint Epiphane sera-t-il également discuté ?

Nous parlons ici du premier Epiphane, du grand archevêque de Constantia ou Salamine, dans l'île de Chypre, de l'homme si saint qu'on arrache, quand il passe, des fils de ses vêtements pour en faire des reliques⁵ ; de l'intrépide luttteur contre quatre-vingts hérésies (*Contra octoginta haereses*, titre de son principal ouvrage). Saint Epiphane (368-407) veut que les fidèles honorent la sainte Vierge et sa mère, mais il est théologien, il a à cœur d'enseigner la saine doctrine, les saines pratiques, et il demande une piété

1. *Sat seio meum studium et industria aliquos venenosos hauri dictuque dilaceraturos cum quæ non possint meliora.* *Ibid.*, col. 706.

2. *Biog. univ.* de Michaud, au nom. D'après l'auteur de l'article, saint Eustathe serait mort vers 330.

3. Batiffol, *Litt. grecque*, 1901, p. 279.

4. Amann, *op. cit.*, p. 116.

5. Saint Jérôme, *Lettre* 38 ; Duchesne, *Hist. anc. de l'Eglise*, t. II, p. 589-592.

éclairée qui n'aille pas jusqu'à la superstition, ni encore moins jusqu'à l'idolâtrie. Nous avons en effet parlé ailleurs de l'erreur des Collyridiens qui faisaient de Marie un être tout divin, participant uniquement de la nature divine, née sans doute de la femme, mais d'une femme vierge comme elle l'était elle-même. L'évêque de Salamine condamne cette erreur, et il blâme chez les femmes qui s'appellent les prêtresses de Marie une dévotion qui va jusqu'à lui offrir des sacrifices, parce que ce n'est pas aux femmes qu'appartient le rôle de sacrificateur ; ensuite parce que le sacrifice n'est dû qu'à Dieu ; enfin parce que Marie, n'étant qu'une créature, n'a aucun droit à des honneurs divins¹. Ces réserves faites, il rend ses hommages à notre Sainte ; il connaît sa légende, il la remercie des prières qu'elle a fait monter vers le ciel et qui en ont fait descendre la Vierge Marie².

On range parmi les ouvrages douteux du saint docteur le gracieux opuscule intitulé *De laudibus Virginis*, si connu de tous les prêtres depuis que le bréviaire romain y a pris une leçon pour son office de saint Joachim. Le bréviaire n'est pas un dictionnaire de géographie ou de critique littéraire, et il pouvait se dispenser d'exprimer ses doutes sur l'attribution de cette leçon à tel Epiphane plutôt qu'à tel autre, pourvu que le titre de la leçon fût exact. Il a existé en effet deux, ou même trois Epiphane, évêques de Salamine, l'un au iv^e siècle, celui dont nous parlons tout

1. Cf. G. Bareille, dans Vacant, *Dict. de theol.*, art. *Collyridiens*; Maréou, *Hist. de l'Église*, t. 1, p. 587.

2. *P. G.*, t. XLVIII, col. 491 : Si enim Angelos adorari non vult, quanto magis eam una peccata est ab Abra, que ex Joachim donata est. Anne, que per preces et orationem diligentiam, secundum promissionem patri ac matri donata est, non tamen aliter genita est præter hominum naturam, sed sicut omnes ex semine viri et otero mulieris. Tamen si enim historia Mariæ et traditiones habent quod dictum est patri ipsius Joachim in deserto : Uxor tua concepit, tamen non quod sine conjugio hoc factum, neque sine semine viri, sed futuenda angelus missus prevariatus est, ut id quod hæsitatum fieret propter id quod in veritate factum est, et jam ex Deo ordinatum, et iuste commissum... Ingressus est pater hujus (scil. Mariæ) in domum suam ut a Deo acciperet id quod per preces patris et matris petita erat, etc. D. Epiphani, episc. Constantie Cypri *Contra octoginta hæreses opus*, etc. in-fol., Paris, 1544, p. 314, ou *Contra Hæreses*, t. III, *Hæres.* LXXIX. Autre passage : *Hæres.* LXXVIII, *P. G.*, Migne, t. XLII, col. 709.

à l'honneur, l'autre au vi^e, le dernier au ix^e, et celui-ci est aujourd'hui encore assez connu comme auteur d'une *Epistula ad Ignatium Constantinopolitanum* (vers 870). La critique voudrait que la *De laudibus* fût de lui, mais nous nous permettrons à ce sujet une simple réflexion.

Relisons d'abord ces lignes si connues : « De la tige de Jessé est né le roi David et, de la tige du roi David, la Vierge sainte, sainte en vérité et fille de saints parents nommés Anne et Joachim. Tous deux, par leurs vertus, attirèrent sur eux les complaisances divines et donnèrent au monde la sainte Vierge Marie, temple et Mère de Dieu à la fois. Joachim, Anne et Marie ont offert ensemble à la Trinité le sacrifice public de louange. Le nom de Joachim signifie « Préparation du Seigneur », parce que c'est lui qui a préparé le temple de Dieu, c'est-à-dire la Vierge ; Anne de son côté signifie « grâce », et en effet, par leurs incessantes prières, Anne et Joachim ont mérité la grâce de Dieu, et obtenu la Vierge de toute sainteté. Joachim priait sur la montagne ; Anne dans son jardin². »

Malgré tout le respect qu'on doit avoir pour les opinions d'autrui, surtout quand elles paraissent motivées comme dans le cas actuel, on peut se faire ici une question : Comment, au ix^e siècle, un auteur prenait-il soin d'avertir que les parents de la sainte Vierge se nommaient Joachim et Anne, et rappelait-il d'une façon si didactique une légende qui devait être connue de tout le monde ? La suite du discours est dans la même

1. Le nom d'un Épiphane, évêque de Chypre, se trouve en 680 au 1^{er} concile oecuménique et dans les fastes du vi^e siècle, Aniano, p. 115.

2. De radice Jesse ortus est rex David, et de tribu regis Davidis sancta Virgo, sancta inquam, et sanctorum virorum filia cujus parentes fuerunt Joachim et Anna, qui quidem in vita sua Deo placuerunt atque etiam fructum ejusmodi genuerunt, sanctam Virginem Mariam, templum simul et matrem Dei. Joachim porro, Anna et Maria, hi tres Trinitati pulam sacrificium laudis offerebant. Joachim enim interpretatur preparatio Domini eo quod ex illo preparatum sit templum Domini, nempe Virgo ; Anna rursus similiter gratia interpretatur, propterea quod Joachim et Anna gratiam acceperunt, ut accedentibus precibus talem fructum germinarent, sanctam Virginem adepti. Joachim siquidem precabatur in monte et Anna in horto suo. P. G., t. XLII, col. 486-501.

note : « La nature n'osa pas devancer la grâce et la laisser d'abord porter son fruit, car il fallait qu'elle fût la première née à la lumière celle qui devait mettre au monde le premier né d'entre les créatures, le Christ qui est le principe de toutes choses... Que Nestorius soit saisi de respect ! qu'il se couvra la face de ses mains, car le Christ est Dieu, et comment donc ne serait-elle pas Mère de Dieu celle qui l'a enfanté ? Si quelqu'un ne confesse pas la sainte Mère de Dieu, celui-là est rejeté de Dieu. Ces paroles ne sont pas les miennes : c'est l'enseignement que j'ai reçu comme un divin héritage de Grégoire, mon père en théologie, etc. » Encore ici, à considérer le fond et la forme du discours, l'évocation de Nestorius, d'un côté, de saint Grégoire de Nazianze, de l'autre, n'est-on pas reporté bien au-delà du ix^e siècle, et ne croit-on pas reconnaître plutôt un auteur ancien, un théologien professeur à la façon du grand apologiste et tel qu'aurait pu être, par exemple, l'un de ses successeurs plus ou moins immédiats ? On fait si grand cas de la critique interne que nous pouvions en essayer pour une fois.

Après le premier Epiphane, une autre intéressante figure de ces temps reculés, un autre témoin de la vieille dévotion, âme plus douce, plus tendre, si l'on peut dire, est saint Grégoire de Nysse, frère du grand Basile de Césarée. On n'a qu'à lire le récit ému et touchant qu'il nous a laissé de la mort de sa sainte sœur Marvine pour juger de sa puissance d'affection, et c'est bien à juste titre que le comte de Ségur lui a consacré un souvenir dans sa *Bonté chez les Saints*¹. Le saint évêque a, lui aussi, entendu les récits qui circulaient partout sur la bienheureuse Vierge et il raconte, en la résumant, la chère légende, qu'il l'a prise du Protévangile ou plutôt d'ailleurs, comme le voudrait Cuperus, parce que, dit-il, « plusieurs histoires de ce genre circulaient de son temps². On ne voit pas bien la force probante du *parce que*, mais peu importe.

1. Tome I, p. 217.

2. In Bethlehem proficiscimus, novum spectandam contemblemur, quomodo partu suo virgo lactet, quomodo lactet infans. Sed prius auscultemus quid

Les *Acta sanctorum* donnent sous le nom de saint Sabas (439-531), le grand higoumène de Palestine au commencement du ve siècle, la belle prière qui suit : « O Joachim ! ô bienheureux tout pénétré de l'esprit divin ! O Anne toute rayonnante de céleste lumière ! Vous êtes comme deux flambeaux où s'est allumée la lampe inaltérable autour de laquelle nul ne saurait apercevoir l'ombre la plus légère. La grâce même de Dieu, c'est-à-dire la grâce de la Mère de Dieu vous a surabondamment enrichis. Avec elle priez tous deux instantamment pour nous, afin que Dieu accorde à nos âmes la plénitude de sa miséricorde ! »

Saint Romanos, le fondateur de l'hymnologie grecque, viendrait ici à sa date, et ce serait un bonheur de l'entendre dès maintenant célébrer comme il l'a fait la mère de la Vierge. Mais la littérature hymnique d'Orient demandait quelques pages à part, et il s'y

de ipsa memoria proditura sit. Audivi ergo quoniam historicum apocryphum tales de ea prodentem narrationes. Virginis pater fuit iniquis quidam rivis, observantia legis et vite probitate in primis nobilis, qui sine filiis ad senectutem pervenerat, cum unius hancum ad gignendum uxorem haberet. Habebatur autem invidiosus ex lege honor quidam, quo carebant femine que liberos nullos susceperant. Quapropter et hæc, imitata id quod de matre Samuelis scriptum est, in Sanctum Sanctorum ingreditur, et supplex Deum orat, ne se legis benedictione sinat excludere, cum nihil nunquam admiserit contra legem: quod, si mater evaserit, se quodcumque pepererit, ei dedicaturum. Quamobrem, cum voti compos effecta, filiam suscepisset, eam vocavit Mariam, ut ipso etiam nomine testaretur acceptum munus a Deo. Ilam igitur, cum jam grandævola esset, nec ulere matris amplius indigeret, ducens ad templum, Deo reddidit, et studiose promissum exsolvit. *In them natali D. N. J. C. oratio*, dans Combefis, *Bibl. PP.*, t. 1, p. 44, col. 2; *Œuvres du Saint*, édit. de Paris, 1516, t. II, p. 778; Migne, *P. G.*, t. XLVI, col. 1138-1140. Cuperus (*Acta SS.*, t. XXXIII, p. 233-234) ne veut pas que saint Grégoire de Nyse ait connu le *Livre de Jacques* mais un autre quelconque, « cum ante ipsum et sanctum Epiphanium plures ejusmodi historiae extiterint. »

1. S. Sabas, teste Simone Wagnier et kio nostro in « *Pi tate Mariana Græcorum* », cent, 5, ann. 435, sanctos Deipara parentes ita orat :

« O Joachime, allata divino decore ! Tu quoque Anna, divinitus clara ! Vos gemini estis lychni a quibus orta est lampas, circa quam nullum umbræ vestigium cernimus. Vos quoque abundanter implevit ipsamet Dei gratia, id est Genitrix Dei ; cum qua exire aude orare ut animalis nostris perfrendam Deus concedat magnitudinem misericordiæ sue. » *Acta SS.*, t. XXXIII, p. 243.

présentera le premier à la tête des mélodes. Là aussi nous rencontrerons saint André de Crète, poète gracieux et fécond autant qu'orateur enthousiaste, et pour le moment, nous nous hâtons à prendre note de ses magnifiques homélies sur la Théotocos. A leur sujet une observation est à faire qui d'ailleurs s'applique à toutes les homélies des Pères sur la Conception de la sainte Vierge, sur sa Nativité et sa Présentation au temple : c'est qu'elles rendent un égal hommage à Marie et à sa mère. Souvent même il semble que la mère, la bienheureuse mère enfin considérée de sa longue épreuve, enfin félicitée par la divine bonté, attire à elle toute l'attention, toute la sympathique éloquence de l'orateur. Il en sera de même, nous le verrons, des mélodes, et c'est pourquoi, quand le moment sera venu de parler des fêtes de notre Sainte, nous devons y ajouter les doux mystères que nous venons de nommer et qui nous rappellent si naturellement son souvenir.

Ainsi, pour reprendre ce que nous disions, les discours d'André sur la Nativité sont si bien à l'honneur des parents de la Vierge que, souvent, les manuscrits en ont changé les titres. Ils écrivent comme, par exemple, au Mont Athos, au lieu des formules ordinaires : Ἀνδρέου Κρήτης, ἐπὶ τῷ ἑσθλῷ καὶ δίκαιῳ Ἰωακείμῃ καὶ Ἀννῇ : « d'André de Crète, sur les saints et justes Joachim et Anne ¹. » De même, saint Jean Damascène commence sa première homélie sur la Nativité par ces paroles très significatives : *Sacrum par Joachīm et Anna, incipite a me hanc natalitium orationem* : « O couple sacré d'Anne et de Joachim, recevez de moi ce discours de joyeux anniversaire ². » Jean d'Eubée, à son tour, donne le change à ses copistes du moyen âge, et au lieu de *Sermo in Conceptionem Drepara*, ils écrivent *Sermo in letum nuntium sanctorum Joachīm et Annae* : « Sermon sur la bonne nouvelle qui fut annoncée aux saints Joachim et Anne ³. »

1. Ms du xve siècle, au monastère d'Hyron, Cf. Lambros, t. II, p. 193.

2. P. G., t. xvi, *Hom. in Nat. Drepara*.

3. Ballerini, *Sylloge*, t. I, p. 36 sq., a publié ce discours d'après un codex de Vienne qui donne en effet comme titre : *Sermo in letum nuntium SS. Justorum Joachīm et Annae et in nativitate sacrosanctae gloriose et semper virginis Mariae Dei genitricis*. Il fut sur ce titre cette réflexion : « Nihil novere hac diversitas debet. Consuevisse enim titulos, praesertim si de sermonibus agatur, ad illis per sua ipsorum sententia apponi vel nominari, plura docent exempla. » p. 47.

Faudrait-il d'autres preuves ? Alors viendrait *Casus Vestitor*, pour qui *festum Filie festum est parentum*¹ (la fête de la Fille est la fête des parents), ou encore Jacques le moine, qui a soin de nous avertir que son homélie sur la Nativité doit être considérée comme un panégyrique spécial (*perulière*) de Joachim et d'Anne².

Voilà bien des bouts de papier jetés en passant à l'hypercritique, et nous revenons sur nos pas, c'est-à-dire à ce pieux monastère où saint Sabas nous a fait tout à l'heure entrer. Bien des fois il nous rappellera dans ses murs, car c'est bien lui qui nous a laissé de notre Sainte les plus nombreux et, dans l'ensemble, les plus touchants souvenirs littéraires.

En successeur du saint patriarche dans cette laure célèbre qui avait hérité de son nom, *Antiochus monachus*, comme on l'appelle (Antiochus le moine 646), nous prouve par une page de son *Pandecte* que les traditions relatives aux parents de Notre-Dame, aux *Theotokos*, ainsi que nous les désignerons quelquefois d'après le grec, restaient encore en honneur parmi les religieux du monastère. Un passage est à recueillir : Anne, mère de Samuel, désolée dans Séloin, répandit ses pleurs et ses prières devant le Seigneur disant : « Tournez, Seigneur, vos regards vers moi ; voyez mon

humilité et accordez-moi l'honneur d'être mère. » Et le Seigneur Exaucant, lui donna le prophète Samuel. Et cette autre Anne, l'épouse de Joachim, pleurant dans son jardin, fit aussi sa demande au Seigneur pour obtenir un enfant, et elle mérita de recevoir la sainte Vierge Marie, mère selon la chair de Notre-Seigneur et Dieu notre Sauveur. Elle avait dit comme David : « Écoute ma prière, Éternel, et prête l'oreille à mes vœux. Ne sois pas insensible à mes larmes, et ne garde plus le silence. » (Ps. xxxviii, *alias* xxxix, v. 13, 3).

1. *P. G.*, t. lvi, col. 1004.

2. *Perulière hoc parentum Virginis existit encomium*, *P. G.*, t. cxxvii, col. 569.

3. Fuit iste Antiochus monachus Palæstinus laure Sancti Sabæ abbatiss, vir sanctitate et doctrina insignis, qui sub Heracleo imperatore vixit, et sub eodem Hierosolymitanam qua urbe capta, signum sanctæ Crucis a Chosroe in Persiam abductum est, invenit ea in annum 646 scriptis, videtur. « *Tite de son here: Pandectes scripturæ divinitus inspiratæ ven. Patris Antiochi...* » Godefroid Tilmanno, interprète, dans Migne, *P. G.*, t. cxxix, col. 1415.

Texte d'Antiochus : Anne nouper consternita in Seloin, flensque, orationem

La *Chronique d'Alexandrie* ou, comme on l'appelle assez souvent, le *Chronicon Paschale*, ne nous offre que deux ou trois lignes, mais le caractère et la forme de ce résumé d'histoire ne permettaient guère davantage, et l'on est encore heureux de pouvoir y relever la simple mention qui suit : « Sous les consuls Domitius et Eudharbus, le huitième jour de septembre, feria deuxième, indiction quinzième, naquit de Joachim et d'Anne, Notre Dame Mère de Dieu ¹. »

Malheureusement, au risque d'être malmené pour nos citations ou même d'être tourné très finement en ridicule, comme le dernier auteur qui a écrit sur sainte Anne et qui croyait encore à tout cela, nous ferons ici une petite place au *Coran* de Mahomet ². Le *Coran* de Mahomet peut être une œuvre stupide, absurde, odieuse, tout ce que l'on voudra, stupide, absurde et odieuse comme toute croyance, comme toute religion qui se fait avec le cerveau, le cœur ou les sens de l'homme; comme, si vous voulez encore, le bon scepticisme qui fait loi partout chez les « grands esprits », mais le *Coran* peut être quand même en certaines choses un témoin, un témoin oculaire, un témoin auriculaire. Pour l'époque et le pays où il a pris naissance, il est le témoin des traditions qui avaient cours sur la généalogie de la Vierge, ou comme disent les anciennes versions, sur « la lignée de Joachim ».

On ne voit pas ce qu'il y a de si bizarre à l'écouter ou même à

effudit ad Dominum, dicens : « Si respiciens respexeris ad humilitatem meam, et dederis mihi semen viri. » (I Reg., i, 11) ; — et hanc Dominus exaudivit, deditque prophetam Samuel. Altera item Anna, Joachimi uxor, ibi in hoc sensu, cum petitionem suam obtulisset pro impetrando filio, promeruit accipere sanctam Virginem Mariam, Domini ac Dei et Salvatoris nostri secundum carnem, Matrem. David ipse : « Exaudi orationem meam Domine, et deprecationem meam : auribus percipe lacrymas meas : ne silueris (Ps. xxxviii, 13) », etc. *P. G.*, t. lxxxix, col. 1763. C'est à tort qu'on a pris pour autant d'humilies les cent trente chapitres de cet ouvrage, et qu'on renvoie à l'humilie sur la *Coincidence* pour le passage qui vient d'être cité.

1. Olympiade cxc. — indictione xv. Augusti xxv. Coss. (Consulibus) Domitia et Eudharbo.

His russ. mensis septembris viii, feria ii, feul. xv. Domina nostra Deipara ex Joachimi et Anna est nata. *P. G.*, t. xcii. Variante d'une autre édition : His Coss. septembris mense, vi Idus Sept. die lxxxv, Indict. xv. Domina nostra etc. De la Bigne, *Marua Bibl. Veterum PP.* (1675), t. xii, p. 923.

2. Pour plus de détails voir la Bibliographie de 1907 à l'harmographie.

le citer lui-dessus). Dieu a choisi entre tous les hommes Adam et Noé, la lignée d'Abraham et la lignée de Joachim. Ces familles ont sorties les unes des autres. Dieu entend tout et fait tout. Souviens-toi comme la femme de Joachim a dit : Seigneur, je t'ai vu le fruit qui est dans mon sein, libre et dépourvu de tout pour te servir en ton Temple ; recède-le de moi qui te l'offre avec affection ; tu entends tout et fais tout. Lorsqu'elle a mis au monde son enfant, Anne a dit : Seigneur, tu sais ce que tu m'as donné ; cette fille, je l'ai nommée Marie, et je la mets sous ta protection afin que tu la preserves, elle et sa postérité, des ruses de Satan. Recède-la, Seigneur, d'une réception agréable, et lui fais produire de bons fruits. Zacharie eut soin de l'éducation de cette enfant. Toutes les fois qu'il entra dans son oratoire, il y trouvait mille sortes de différents fruits de diverses saisons. Il dit un jour : O Marie, d'où procèdent ces biens ? Elle répondit : Ils procèdent de Dieu qui enrichit sans compter qui bon lui semble !

Et omnis lingua confitebatur Deo. Et ainsi toute langue confesse Dieu et ces saints. Mais si en passant on peut prendre note de ces divers témoignages, comme Dieu autrement vénérable est celui des vrais enfants de Dieu et des vrais serviteurs des saints !

A Saint-Salves où nous revenons encore, il y a, au commencement du VIII^e siècle, un de ces vrais serviteurs de notre Sainte, un docteur authentique, quoi qu'en puisse dire la science qui conteste au culte de sainte Anne son ancienneté. Il s'appelle, s'il est l'esoin de le nommer, saint Jean Damascène (né 676 ? + 754 ?)². L'illustre défenseur des saintes images est venu ici se dérober à la fureur des Iconoclastes, et parmi ces pieux solitaires, qui,

1. *L'Alcoran* de Midounet, traduction André Du Ryer (2 tomes, Amsterdam, 1731), t. I, p. 48, et Savary, 2 tomes, Paris, 1783), t. I, p. 57, du chapitre III, Surate III (199 versets écrits à Médine). — Don Calvet a lu d'autres détails, sans doute en des éditions plus complètes, par exemple : « Zacharie enferma l'enfant dans une chambre du temple dont la porte était si élevée qu'il y fallut monter par une échelle, et dont il portait toujours le chef sur lui. *Diet. hist... de la Bible*, au mot Anne.

2. On ne s'entend ni sur la date de naissance ni sur la date de la mort. « Celle de 754 pour la mort réunit le plus de suffrages, tandis que d'autres historiens préfèrent 780. En tout cas, saint Jean Damascène aurait vécu cent quatre ans. » *Échos d'Orient*, t. I, p. 34. D'autres mettent 770, d'autres... etc.

d'après la tradition, offrent déjà depuis le temps de leur fondation, un culte liturgique à la Sainte. Jusqu'à lui consacrer trois fêtes au cours de l'année, il célébrera plus souvent et plus humblement que personne le couple heureux entre tous, la femme digne par excellence de tous les honneurs. Toutes les *Vex* ou *Manuels* de sainte Anne reproduisent à l'envi les homélies, discours, pages diverses — autant de cantiques, nous pourrions dire — que Jean Chrysostôme, Jean Fleuve d'Or, a dédiées à la mère de Marie. On lui en prête même, dit-on, qui ne lui appartiennent pas¹, tant il apparaît à plusieurs comme le représentant en quel que sorte officiel du culte de notre Sainte dans l'Orient médiéval. Rufinus, Sophron, André de Crète, Joseph l'Hymnographe composent pour elle de doux cantiques ; d'autres écrivains moins breux que nous avons cités ou que nous citerons plus loin, sont animés d'une piété réelle, mais il semble que la piété de Jean Damascène est encore plus profonde, plus intime et, si le mot peut se dire ici, plus enthousiaste.

Notons d'abord sa foi absolue en la Légende du *Protevangel*. Il s'y complait manifestement : il y revient à maintes reprises, et si elle eût péri au cours des siècles, ses écrits pourraient nous la retracer mot à mot et tout entière. Il la résume dans un premier passage de son livre de *Fide Orthodoxa*² ; il s'y arrête longtemps

1. Voir au bréviaire l'office de sainte Anne, 2^e dimanche : *Sermo sancti Joannis Damasceni (Oratio de Nativitate M. A. 1)*. Proponitur inbracte. Ce passage ne se trouve dans aucune des deux homélies de saint Jean Damascène sur la Nativité de la Sainte. Il appartient plutôt au second discours d'André de Crète sur la Nativité de la Sainte Anne, *Hist. du Brev.*, t. II, p. 143, et *P. Gr.*, t. XXVI, col. 32.

2. *Oratio de Nativitate sancti Joannis*, filii David, nascentis Levi. Levi genuit Melchior et Pantherem, Pantherem autem genuit Berpantherem (nam ita vocabatur), Berpanther genuit Joachum ; Joachum genuit sanctam Dei genitricem.

Joachum ergo lectissimum illum et summis laudibus dignam mulierem Annam contrivit sibi copulavit. Verum quemadmodum posca illa Anna, cum sterilitatis metu laboraret, facta virgo, per promissionem Sanctissimi genuit, eodem modobac etiam per observationem et promissionem Dei Genitricem a Deo accipit, ut ne in hac quoque unica orex illustribus matris cederet. Itaque gratia (nam hoc sonat Anna vocabitur) — Dominam parit vel enim Maria nuncius significatur, quae venerabilis et sancta Domina facta sit, cum Creatoris mater exstiterit ; nascentur autem in domo probatae Joachum, atque ad templum adducitur. Tum

dans ses homélies sur la *Nativité de la sainte Vierge*, et il paraît bien que pour lui, la fête de la Fille est en même temps et on dirait encore davantage la fête de la mère¹. Quand, ailleurs, il nous convoque au tombeau de la Vierge, il se souvient encore des deux bienheureux qui dorment maintenant, comme elle, leur paisible sommeil, et en effet, pour lui comme pour toute l'Église grecque, la mort de la Vierge, ce n'est que la *Dormition de la Vierge Marie*, mère de l'Éternel Dieu². Enfin, il n'est pas jusqu'à la maison d'Anne et de Joachim qu'il ne salue du haut de son monastère,

deinde in domo Dei plantata, et per spiritum saginata, iuxta olivæ fructiferæ virtutum omnium domicilium instruitur etc. *De fide orthodoxa*, l. IV, cap. XIV: *De genere Domini, deque sancta Dei Genitrice*, dans l'édition Le Quien de ses Œuvres, t. I, p. 274-275, ou Migne, P. G., t. xcvi, col. 1158.

1. Joachim scilicet et Anna, illustre celebratissimumque Verbi par, conjugio omnibus divinior compages. Cujus enim ramus omnia exsuperat, cur radix cum eo non maxime congruat? Atqui probis radicibus planta sic magnifica et eximia, interim fructu carebat. Limpidissimus fons sed qui nullum fluentum emittebat... Quid igitur? *Clamaverunt justi et Dominus exaudivit eos*... Universi generis humani personam paristud nico sensu referebat. Quocirca universum genus humanum Dei cognitione destitutum vernens : mundum ob infidelitatem viduum... *Clamaverunt justi*, Unum? In proprio horto. Quapropter, cum ex paradiso tristis peccati noxia exisset, ibi omnium primæ matri universorum Deus dixit : *Multiplians multiplicabo dolores tuos et gemitum tuum*. Quid clamaverunt? utri fructum, id est uberem Dei utilitiam postulantes... Exaudivit itaque eos Dominus... *Patrol. gr. lat. tant. edita*, t. XLVII, vol. 79; édition Le Quien, t. II, p. 852, ou *Hom. II in Nativ. B. M. V.*

2. Joachim et Anna parentes ejus fuerunt. Ac Joachim quidem velut quispiam ovium pastor, cogitationes non minus quam pecora pascebat ad arbitrium illis dicens... Joachim suas intus (vol. 90; Le Quien II, p. 861) pascebat in loco pascue (Ps. XXII, 2), hoc est in sacrorum eloquiorum contemplatione commorans, et super aquam refectionis (ibid. 3) divinæ gratiæ semet ablectans : sic nimirum ut a malis rebus ens avocaret, et per justitiæ semitas deduceret. Anna vero, cujus nomen gratiam suat, non minus morum, quam matrimonii jugo copulata cum illo erat : quæ tamen cum omni virtutum genere florebat, mystica quadam ratione sterilitatis morbo tenebatur. Nimirum sterilis gratia erat, quæ in hominum animis fructum edere non posset. Siquidem « omnes declinaverant, simul inutiles facti erant : non erat intelligens, aut requirer Deum ». Tum bonus Deus manus suæ figmentum respiciens et miseratus, cum illud tandem facere saluum vellet, gratiæ, hoc esse Annæ, sterilitatem solvit... *In Dormitionem B. V. M.*, Homilia I, Migne, *ut sup.* col. 90-91. Le Quien, t. II, p. 861-862; Combefis, *Bibl. PP.*, t. VIII, p. 33-36.

comme s'il croyait l'apercevoir de loin, et telle qu'il l'a sans doute maintes fois visitée :

« O Rose quies née d'entre les épines, c'est-à-dire d'entre les Juifs, et qui as tout embaumé de ton divin parfum ; ô toi qui es tout ensemble la fille d'Adam et la Mère de Dieu, bienheureuses les entrailles qui t'ont produite, bienheureux les bras qui t'ont portée, bienheureuses les lèvres qui ont reçu tes chastes baisers... Aujourd'hui le salut du monde est assuré, car elle nous est née DANS LA SAINTE PROBATIQUE, c'est-à-dire DANS LA MAISON DES FRERES, celle qui devait être la Mère de Dieu, de l'Agneau divin qui efface les péchés du monde ¹. »

Et ailleurs : « Que toutes les créatures se réunissent pour féliciter avec joie et louer la bienheureuse Anne de sa maternité bénie ! Elle a donné au monde un trésor qu'aucune puissance ne peut lui ravir... O couple heureux d'Anne et de Joachim, toute la création vous est redevable ! Par vous, en effet, elle peut offrir au Créateur le don qui surpasse tous les dons, la chaste Mère qui seule était digne du Créateur... Salut, ô Probatique, temple sacré de la Mère de Dieu ! SALUT, O PROBATIQUE, MAISON DES ANCÊTRES DE NOTRE REINE ! SALUT, O PROBATIQUE TOI AUTREFOIS BERGERIE DE JOACHIM, ET MAINTENANT ÉGLISE DU TROUPEAU SPIRITUEL DU CHRIST, ET IMAGE DU CIEL ². »

Ainsi, Jean Chrysostome, « un des plus grands théologiens de l'Église grecque », dit M. Bréhier : « le théologien le plus considéré

1. O castissimum rationalium turturum par Joachim et Anna ! Vos castitatem, quam natura lex prescribit, conservantes, ea que naturam superant, divinitus estis consecuti : nupto quippe Dei matrem viri nesciam peperistis. Vos pie et sancte in humana natura vitam agentes, filium angelis superiorum, nunquam angelorum Dominum, edidistis ! O speciosissima dulcissimaque puella ! O lilium inter spinas, ex generosissima et maxime regia radice Davidica progenitum !... O rosa, que ex spinis, Judæis scilicet, orta es divinique odore cuncta perfudisti ! O filia Adami et Dei mater ! Benti lumbi et venter ex quibus produisti. Beata ubi que te gestaverunt : labia item, quibus castis osculis frui concessum est... Hodie mundi salus inchoata est. Jubilate Deo, omnis terra, cantate, exultate et psallite... Nobis enim in sancta Probatice, seu pecuaria domo, nata est Dei mater, ex qua Agnus Dei qui tollit peccatum mundi, nasci voluit. Joan., Damasc., *Hom. I. in Nat. v. B. V. M.*, Migne, *P. Gr.*, t. xcvi, col. 670.

2. *Ibid.*, texte rapporté plus loin.

3. Bréhier, *loc. cit.* p. 22.

de cette Église; « le saint Thomas oriental, » disent les *Échos d'Orient*¹; l'auteur du magistral ouvrage *La Source de la Foi*, ou *la Foi orthodoxe*, « véritable encyclopédie catholique, Somme théologique de l'Orient, dont saint Thomas d'Aquin a reproduit l'ordre et l'exposition²; » l'homme qui « a joué dans l'histoire de la pensée chrétienne un rôle d'une importance capitale³; » le plus fougueux adversaire en son temps des doctrines iconoclastes; l'artiste passionné qui a fondé la théorie du culte des images, et qui l'a si bien établie « que la théologie iconique n'a pas fait un pas depuis lui⁴; » le poète fondateur ou du moins réformateur de l'*Octoïkhos*, le plus répandu des livres liturgiques de l'Église orientale⁵; le missionnaire infatigable de la Syrie et de l'Asie mineure, le plus grand prédicateur de son époque, le moine austère de l'austère Saint-Sabas, a trouvé très douce et très bienfaisante la dévotion à la Mère de la Théotokos, et on peut croire que sa parole, soutenue par son exemple, contribua puissamment à la répandre partout davantage en Orient.

Ajoutons que l'art byzantin s'est toujours et partout souvenu de son héroïque défenseur. Tel manuscrit, par exemple, qui ne contient qu'un petit nombre de miniatures, le représentera cependant jusqu'à quatre et cinq fois⁶. Il apparaît dans le *Ménologe de Basile*⁷ et de fait, il est partout dans la peinture et la mosaïque

1. J. Bois, *Échos*, t. IV, p. 264.

2. *Échos*, t. II, p. 35. Le *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, avril 1906, donnait : *Saint Jean Damascène, source de saint Thomas*, thèse de M. Daffo. Le Dr Jacques Bilz consacre tout un volume au traité du même Père sur la Trinité : J. Bilz, *Die Trinitätslehre des hl. Johannes von Damaskus*, Paderborn, 1909, in-8, viii-200 pp.

3. Ermoni, *Saint Jean Damasc.*, Paris, 1904, p. 1.

4. Id., *ibid.*, p. 290.

5. *Échos*, t. II, p. 36.

6. Manuscrit à miniatures de la bibliothèque de Messine aux folios 1, 9, 35, 52, 60. Cf. Ch. Diehl, *L'art byzantin dans l'Italie méridionale*, in-8, Paris, s. d. (1894 ?), p. 252 sq.

7. En compagnie du moine Cosmas (t. I, p. 219) : « Ambos monachi habitu indutos et sedentes atque in libro seu volumine scribentes, hoc addito synaxario : « Οὐνεμ Γραεορων διαπλιναν, νεεον διβινας Σριπτορας ασεευτος... Multa verborum ubertate, sententiarumque suavitate atque S. Scripturae haresim Iconomachorum confundens. Cf. Assemani, *Kalendaria Eccl. universa*, t. V, p. 407.

des ^{x^e}, ^{xi^e}, ^{xii^e} siècles. C'est à lui que nous devons ce sujet, si célèbre en Orient, de la *Vierge aux trois mains*. D'anciens manuscrits et le Bréviaire romain, sans parler de Didron aîné, racontent en effet que « saint Jean Damascène eut la main droite coupée par les Iconoclastes, cette main qui écrivait de si belles apologies de la peinture. Plein d'espérance dans la Vierge, le saint approcha, d'un tableau qui représentait Marie, sa main coupée, et en appliqua le moignon contre les lèvres de la Vierge. La main du saint repoussa comme une plante sous un souffle de printemps. Dès lors on lit des images de la Vierge où l'on représenta cette troisième main miraculeuse ¹. »

Dès lors également, la vénération des Orientaux a proclamé Jean Fleuve-d'Or le « Docteur de l'Art chrétien ². »

Nous ne disons pas adieu au *sympathique* grand homme et c'est bientôt que les fêtes de notre Sainte — il faudrait plutôt dire de la sienne — nous ramèneront à lui.

Il nous est impossible, nous ne disons pas de faire honneur, mais de faire justice, simplement justice à toute cette littérature si riche, intarissable plutôt, où le nom, le souvenir, la glorification de la chère Sainte remplit en effet par centaines de colonnes la *Patrologie* de l'abbé Migne. Est-ce de cette abondance, de cette éloquence sublime autant qu'elle est simple, de cette poésie toute pénétrée de foi, d'espérance et d'amour, comme elle l'est de vrai génie, que M. Neumann a dit ce mot si peu gracieux et en vérité si peu exact : « La littérature byzantine est fastidieuse, parce que, la plupart du temps, des cerveaux médiocres l'ont engendrée ³ ? » L'incidente *la plupart du temps* est sans doute un demi-compliment à quelques auteurs ainsi épargnés par l'illustre savant, mais ces auteurs seraient-ils justement ceux-là mêmes qui nous intéressent si fort, comme panégyristes de la Sainte ? Nous n'osons pas l'espérer, nous berceer de cette illusion, mais le verdict

1. Cf. *Bibl. hagiogr. lat.*, 5371; même récit, 905, 906, 1009; Bréviaire, 6 mai; Didron, *Manuel d'Iconogr.*, 1845, p. 461, note.

2. Cf. Neale (un des précurseurs du byzantinisme), *Hymns*, p. 37.

3. C. Neumann, *La situation mondiale de l'Empire byzantin*, dans *Rev. de l'Or. lat.*, t. x, p. 65.

par trop sévère de M. Newman ne change rien à l'état des choses, même s'il prétend les atteindre eux aussi. Les choses sont toujours ce qu'elles sont, et une question qu'on peut assez souvent se poser, après ces solennelles sentences de la critique actuelle, peut se formuler ainsi en tout respect, tout honneur : « Monsieur a-t-il seulement regardé d'un peu près ? a-t-il vu clair ? n'avait-il pas de mauvaises lunettes, les siennes ou celles des autres, car c'est un ustensile qu'on s'emprunte volontiers ? »

Peu importe, et qu'on pardonne la digression, si c'en est une. Pour nous, avec nos goûts bizarres peut-être, surannés sans doute, nous revenons à nos chers orateurs grecs, bonnes gens qui savaient parler comme ils savaient prier, âmes jeunes et sincères qui n'ont pas eu honte d'une dévotion faite pour les grands hommes comme pour les plus humbles de l'humaine famille.

C'était le cas de Jean Damascène, c'est celui de Germain, patriarche de Constantinople, de Jean d'Eubée, du second Epiphane dont nous avons déjà dit un mot, de Jacques et Barthélemy d'Édesse, d'un autre Epiphane, auteur, celui-là, d'une *Vie de la Vierge*, tous contemporains, ou à peu près, de saint Jean Damascène, en attendant l'autre patriarche Taraise, ou même Photius, le schismatique, Georges de Nicomédie, David Nicéas, Pierre d'Argos, Léon le basileus, Cosmas Vestitor, Jacques le moine, et tant d'autres qui viendront à leur tour chanter le même « cantique de louange. »

« Germain, fils d'un patricien illustre, était né, dit le Dr Neale, vers l'an 634 à Constantinople. Comme prêtre, il se distingua par sa piété aussi bien que par son savoir, et fut bientôt nommé à l'évêché de Cysique. Transféré de là sur le trône de Constantinople, il gouverna son patriarcat en tranquillité. » Il est regardé par les Grecs comme un de leurs plus glorieux confesseurs¹. » Nous entendrons un peu plus tard sa grande voix vénérable, quand il fera le sermon pour la fête de la Présentation de la sainte Vierge.

1. Neale, *op. cit.*, pp. 33-35. Selon les meilleurs auteurs, Germain fut patriarche de C. P. de 715 à 730, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Saint Jean Damascène, qui lui survécut, signale les *plagas Germano illatas*. Cf. Le Quien, *Oriens Chr.*, t. 1, p. 236.

Jean d'Épilée (750) est presque à la mode. Aussi bien, il a un si joli nom ! Il lui convenait à bien des titres sans doute, mais surtout parce qu'il devait être un des premiers à proclamer l'Immaculée Conception, à demander qu'on lui consacrerait partout un grand jour de fête. Lui aussi connaît à fond et cite habilement la légende du *Protevangelie*, la désolation des saints époux, la retraite de Joachim sur la montagne dans le désert, puis l'apparition de l'ange et la fin de l'épreuve avec la naissance de la Bienheureuse Vierge¹. — Sans milieu.

Jacques et Barthélémy d'Edesse (viii^e s.) écrivent peu, mais ils témoignent que, de leur temps, les parents de la Vierge étaient connus et vénérés en Mésopotamie, en Arabie, en Syrie, et le fait

1. Joannis Monachi et presbyteri Eubœi, *Serm. in Cor. : S. Deiparæ*, dans Migne, *P. G. L.*, t. XVIII : « Joachim et Anna fructum quarunt humane formæ, et ere suscipiunt concham quæ sine semine celestem illum ac pretiosissimam margaritam, Christum nempe Deum nostrum, est editura. Ecce Joachim et Anna, ille quidem in monte jejunans, hæc vero in horto multa prece Deum exorans, obtinent receptaculum illius qui montes constituit, et plantis horti exornavit. Ecce in horto de horto illo antiquo hominibus reddendu letum nuntium exultatur. Ecce luctus in gaudium conversus est et lamentatio in exultationem. Ecce, etc., col. 791.

In historiis duodecim tribuum Israelis hæc referuntur : « Erat Joachimus vobis olives, et dona sua dupla offerebat, sicut ipse inquit : « Quod in oblatione non superabundat, erit omni populo, et quod est pro delictis mei » solutione, erit Domino Deo in meam expiationem. » Instabat autem dies sabbatus, et filii Israelis dona sua offerebant. At vero Ruben, obviam ipsi se sistens, inquit : « Non licet tibi munus tuum offerre ante alios, cum semen in Israel » non suscitaveris.

Qui propterea Joachimus graviter contristatus est. Vides tristitiam secundum Deum quæ, prout beatus Paulus docuit (II Cor., vii, 10), adducit vitam æternam. O incomparabilem Davidis filii mansuetudinem ! O viri admirabilis non turatam innocentiam ! O justæ radiis mentem divini Spiritu actam ! Quamquam divitiis et nobilitate insignisset regni genere esset, non tamen cogitavit de ultione, non intulit contumelias : non accurrit ad forum judiciale, non imprecatus est : non minatus est plagas. Nisi objecit illud : « Ego ex tribu benedicta ortum » duco, tu vero ex imparo patre, qui Israelis patris nostri lectum contaminavit. » Poterat sane hæc omnia Rubeni opponere. » Sed languaquam... et cum non invenisset it quod querebat ad levamentum maroris, in montem se recipit. Col. 792. Anna interim dum sese continet, atque animum seorsum quisque, precibus insistunt (col. 793-794). Et ecce Angelus astitit ipsi dicens : « Anna ne tristis, etc. (col. 795 sq.). Naissance de la Vierge (col. 799).

n'a rien d'étonnant en particulier pour la Syrie, puisqu'elle était alors unie civilement à la Palestine¹.

Vers 780, Épiphan le moine entreprend d'écrire une *Vie de la Vierge*, une histoire « critique » cette fois, et déjà, qui déjà en plein VIII^e siècle oriental. De ces « histoires », il en existe plusieurs, celle du *Protévangile*, la toute première, celles de Jean de Thessalonique et d'Ambré de Crète, mais ces dernières, dit le nouveau biographe, se sont arrêtées en cours de route pour n'aboutir en somme qu'à des homélies plus ou moins complètes sur le sujet. Suivant lui, on ne possède rien encore de précis et d'acceptable sur la vie de la Vierge, sur ses jeunes années en particulier, et son éducation. Il veut faire une œuvre plus digne, plus savante. Il fera connaître à mesure les sources où il puise, parce qu'il n'entend pas qu'on l'accuse d'avoir ajouté ou retranché à son gré ; il empruntera même aux « hérétiques », parce que « leurs témoignages, dit le grand saint Basile, sont d'autant plus dignes de foi », etc. Une page à peine est ici pour nous, mais elle contient une donnée toute nouvelle sur la Présentation au Temple de la sainte Vierge Marie. D'après notre auteur, Marie ne serait pas restée au temple dès l'âge de trois ans, comme tous les Pères en conviennent ; mais, à l'âge de sept ans, elle y aurait été ramenée par ses parents et consacrée alors au Seigneur. Il va de soi qu'il croit à un *locus segregatus*, un lieu « spécial » réservé dans le Temple pour les vierges qui se consacraient au Seigneur.

1. Et ostendunt historia, quas viri studiosi scripsere, sacra Virgo Maria mater Christi filia erat Annæ et Joachim justî. Cf. Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, p. 392 ; Rocchi, pp. 7, 19.

2. Epiphanius Monachus, *Vita sanctissimæ Deiparæ*, P. G., t. cxx, col. 185-216. Migne lui donne comme date 1015. « Cujusque scriptoris e quo aliquid accepimus (ne quis calumniari nos queat quasi de nostro quiddam addere vel demere ausi sumus), nomen in fronte indicavimus (col. 187) ». Neque... si quid ex hæreticis deprompserimus nos quisquam redarguat ; indiciorum enim testimonio fide sunt digniora, ut magis ait Basilios (col. 187). Cumque septennis facta est Maria, cursus parentes eam duxerunt in Jerusalem et douaverunt eam Domino (col. 191). Le monastère de Grotta-Ferrata possède cet ouvrage en manuscrit sous la cote : Cod. vi, B. vii, col. 108. Cf. Rocchi, *Catalog.* et Dressel, *Edita et inedita Epiphani*, Paris et Leipzig, 1843.

Ce VIII^e siècle où nous sommes et le IX^e où nous allons entrer sont « l'âge d'or », non seulement « de la littérature Sabaité », comme disent les *Échos d'Orient*¹, mais de toute la littérature byzantine. Éloquence et poésie, grandes métropoles ou modestes chapelles, voix des évêques ou prières des moines : c'est partout un concert unanime à Marie, la Toute-Auguste et Plus-que-Pure (ὅλη σεμνὴ ὑπέραγνος), la Toute-Très-Sainte, Toute-Super-Immaculée (ὅλη ὑπερπρωτοῦτος), Toute-Très-Bonne, Toute-Très-Noble, Toute-Très-Béni, Toute-Surabondante-de-Grâce, la plus sublime incomparablement de toutes les créatures². Or comme nous l'avons déjà remarqué et le remarquerons peut-être maintes fois encore, l'Orient ne sépare jamais la plus sainte des filles de la « plus heureuse des mères », et encore maintenant, comme ce sera toujours, la littérature de Marie, c'est en même temps la littérature de sainte Anne.

La chronologie n'est pas ici de première importance et comme d'ailleurs elle est souvent un mystère en ce qui regarde la plupart des écrivains dont nous nous occupons présentement, nous nous tout droit à un homme vénérable qui a nom Georges de Nicomédie, patriarche de Constantinople dans la seconde moitié du IX^e siècle³.

Comme saint Jean Damascène et saint Ambré de Crète, il semble avoir une dévotion réelle pour la bienheureuse Anne, et s'il faut un chiffre pour en témoigner, c'est par cinquante ou soixante colonnes de la *Patrologie Migne* qu'il la célèbre.

Pour lui, « les Parents de la Vierge l'emportent en excellence sur les grands serviteurs de Dieu : Joachim pousse à l'extrême sa charité pour les pauvres, mais sa vertu est mise à l'épreuve comme celle de tous les justes, et il se retire dans la solitude pour prier, Anne est la femme accomplie, et parce qu'elle a eu confiance en Dieu malgré sa longue épreuve, sa douleur, un jour, se changera en joie... Les miracles moindres précèdent les grands miracles, et l'enfantement d'une femme stérile annonce l'enfantement d'une Vierge. Anne dépasse en vertu son époux ; elle endure avec cour-

1. T. II, p. 34.

2. Cf. Chevalier, *Poésie liturg. du moyen âge*, 1893, p. 3; Véra, *Hymn. gr.*, p. 17.

3. M. Krumbacher croit qu'il fut métropolitain de Nicomédie en 860, *Geschichte*, p. 166. Lambecius, *Bibl. Vindob.*, et Combes lui donnent pour date 640

rage son absence ; elle est plus humble, plus soumise, et le cœur de Dieu se laisse enfin toucher ! » Et les exclamations se succèdent : *O accepta heri maura ! O primitiarum oblatio in inviolabilibus thesauris reposito ! O dicite, inviolatum bonorum thesaurizantes abundantium ! O voluntas, oblationum largitrix admirationi habita !* etc. » O sacrifices tant agréables au Seigneur ! O saintes oblations que Dieu récompense par d'inviolables trésors ! O richesses qui devriez maintenant l'impuisable abondance de tous les biens ! O bonne volonté toujours admirable dans la prodigalité de vos dons ! » et ainsi de suite pour des pages entières. C'est bien de lui, quoiqu'on ait paru incertain de son attribution, l'admirable passage qui suit et qui donnera mieux l'idée de cette chaude éloquence :

« Les âges passaient, les prophéties étaient lentes à s'accomplir : tous les patriarches et tous les justes restaient dans une pénible attente. Abraham avait vécu, et ses descendants soupiraient après le jour qui verrait se réaliser le mystère de la réparation. Moïse l'entretenait à travers les ombres des figures, et il espérait en

1. Combefis, *Bibl. PP.*, t. vi, pp. 83-97, *In festo Conv. S. Mariæ*, manchettes : Quamobrem Mariæ parentis omnibus pradati (83 a) ; Maxima Ioachim liberalitas (83 a) ; arctetur Ioachim pro inviolant ab offerendis maneribus (83 b) ; eximia virtus Ioachim (83 b) ; Ioachim solitudinem petit (85 a) ; virtutis Annæ elogium (85 b). *In Conceptionem sanctæ Annæ, parentis sanctissimæ Deiparæ*, manchettes : Proceunt maioribus minora miracula, ne Virginali partus sterilis (86 a) ; Annæ virtus quam Ioachim maior (86 b) ; quam Anna modestæ ac e virtute ferat viri absentiam ; cur Aurilla in Annam commota, injuriis incessuit (87 a) ; Annæ humilitas (87 b) ; Anna secretis in horto et rur (87 b) ; ratio alia subtilior (88 b) ; illustratur Annæ precatio (88 b) ; cita Annæ exauditiō (88 b) ; Annæ votum, quale, quæque magnificum (89 a) ; Annæ oblatio, oblationi Abraham proclata (89 b). *In Conceptionem ac Introitum SS. Domine nostræ Dei Genitricis...* Ioachim regium stemma (p. 91 b) ; Ioachim justitie præstantia ac liberalitas (91 b) ; ex repositis ad usum necessarium Deo offerebat (92 a) ; ut molesta viro sancto exprobratum ne repulsa (92 b) ; petit solitudinem varaturus Deo (93 a) ; pœnitiō (93 a) ; admiranda Annæ humilitas (93 a) ; annuntiatur ab Angelis utriusque parenti Mariæ conceptio (93 a). — Dans l'édition de Migne, les homélies de Georges contenant l'éloge de notre Sainte occupent 133 colonnes (1335-1338 avec la traduction latine). La Bibliothèque nationale possède en ms. l'homélie *sur la Conception*, codex grec 1176 (Coislin 121-19) ; celle de Naples une homélie *sur la Présentation*, Codex II, v. 26, parchemin, XI^e siècle (*Anal. boll.*, t. xxi), fol. 55-61. Une autre à Chalcis, codex 67, etc. De fait, Georges est partout en ms.

être l'honneur témoin. Cette espérance traversa le desert : soutien des juges, elle fut de nouveau confirmée à Samuel; David, en proclamant prochain son accomplissement, fit tressaillir ses contemporains. Le chœur des Prophètes criait d'une voix vibrante que le Christ allait paraître, mais tous s'en allaient déçus dans leur espoir, car l'époque fixée n'avait pas encore paru et ceux qui étaient dignes de donner au monde le Sauveur ne s'étaient pas encore montrés...

« Enfin, le Créateur de toutes choses a décrété la restauration de l'univers, et il a choisi pour instruments de cette œuvre Anne et Joachim, les nobles parents de Celle qui devait nous mériter enfin l'accomplissement de la promesse. De leur sang, dont la vertu est toute royale, il teint la royale pourpre du genre humain renouvelé. Cette grâce ineffable rend ces saints patriarches supérieurs à tous les justes et leur confère des privilèges qui surpassent tout éloge. Nous leur devons l'auteur de notre joie et le premier gage de notre bonheur ¹. »

Il n'est pas indifférent pour notre étude de noter à mesure d'où nous viennent ces échos de l'ancienne dévotion à notre Sainte, et peut-être essaierons-nous plus tard quelques pages sur ce qu'on pourrait appeler la géographie de ce culte. Le pape Grégoire XIII, on s'en souvient, attestait non seulement l'ancienneté de la dévotion à sainte Anne, mais sa diffusion, si générale autrefois qu'on pourrait aussi bien l'appeler universelle. Le fait est incontestable en tout cas pour l'Orient.

Après Salamine, Nysse, Jérusalem, Byzance, Édesse, l'île d'Enbée, etc., c'est maintenant la lointaine Paphlagonie qui nous invite à écouter un moment son évêque Nicetas († 890). Dom Ceillier

1. Præteribant ætates, iuges prophetie subieciuntur : in spe erant patriarcharum omnium ac justorum res posite. Abraham præterierat, ejusque posterum, cum diei illius sacramenta in symbolis didicissent atque auditis ad future rei eventum iubiarent. Moyses ille admirabilis in mysterii figuris insuetus, ac veritatem perspicuus, apud se, ac ætate sua, inpletum iri existimabat : erat spes in deserto : in iudiciis populi rectoris expectatio : Samuel responsum accipiebat : David propinquum elans diem, longius submovebat : prophetarum chorus clara prædicabat voce, ac Christum prope in januis annuntiabat. Ceterum omnes spe frustrati abierunt, etc. *P. G.*, t. c, col. 1406.

reproche à cet auteur comme à André de Crète et à d'autres levats de ce temps-là, « d'admettre beaucoup de faits qui nous paraissent aujourd'hui très douteux ¹, » et l'on peut s'étonner en vérité que ce regret s'exprime si tard quand il aurait pu se formuler beaucoup plus tôt à l'égard de saint Épiphanè, de saint Grégoire de Nysse et de tant d'autres des plus anciens Pères. Nicétas, pour sa part, n'a pas cru bon de faire plus de critique que ses illustres devanciers et, ce qu'ils lui ont appris, il le répète avec la même candeur. Nous l'écouterons de même : « Qui ne connaît, dit-il, ce couple vénérable et saint, ces deux bienheureux Joachim et Anne, le père et la mère d'une enfant toute divine ? Qui est assez rétrograde (*ita tardus*), assez peu instruit de nos saintes lettres pour ne pas savoir que leur piété, leur justice, a dépassé tous les sommets ? Sans doute la naissance de la Vierge, leur auguste Fille, prouve déjà par surabondance leur sainteté, mais l'histoire elle-même fait foi de leur vie sans tache, toute consacrée au Seigneur et si agréable à ses yeux. Fils à la fois de David et de Juda, ils joignaient à l'honnêteté des mœurs la propreté du caractère, l'exacte observance des commandements divins, et ils anoblissaient tout Israël par leurs vertus éminentes... » Ainsi l'orateur continue en reprenant et commentant toute la légende du *Protévangile*. Quand vient la prière de Joachim sur la montagne, il lui fait dire — et ce passage mérite d'être connu :

« Seigneur, Dieu des armées, Seigneur, Dieu d'Israël, dont les œuvres sont admirables, mystérieuses, incompréhensibles; vous qui commandez à la pierre stérile et apaisez de son eau féconde la soif de tout un peuple traversant le désert; vous qui faites fleurir la tige d'Aaron comme pour nous signifier par un symbole la suprématie du sacerdoce; Seigneur, mon Dieu, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui avez béni Sara, Rébecca et Rachel, tournez maintenant vers nous votre visage, et du haut de votre céleste tabernacle, faites descendre sur nous votre grâce, gage et source de toute consolation dans nos peines. Commandez à la nature et accordez-nous, comme autrefois à Jacob, votre salut. Votre toute-puissance, ô mon Dieu, s'affirmera encore une fois en Israël, et je vous en fais le serment, l'enfant que vous me donnerez

1. Geillier, *Auteurs sacrés*, t. XII, p. 736.

sera tout à vous et à votre Temple saint dans une consécration à toujours ! — Méfiez-vous ! — mais oui, comme de prier.

A la fin du IX^e siècle, il n'y a pas jusqu'à Photius (815-891), l'auteur du grand schisme d'Orient, qui ne voie dans la nativité de la Vierge « la cause et la ruine de toutes les fêtes chrétiennes »². Comme Germain, comme Tarasius³ à qui nous devrions faire place plus ample (784-806), comme Georges de Ninédie, il a des accents de pâtre sincère, et le moine Épiphanie vient de nous avertir que les témoignages des « hérétiques » sont excellents à enseigner, la valeur venant sans doute ici de la rareté.

Nous ne pouvons oublier ni Pierre d'Argos, ni Léon le Philosophe, ni ces mélodes auxquels nous reviendrons plus loin, ni ces riches contributions que nous apportent les ménées, les ménodages, les synaxaires, les *typica*, c'est-à-dire toute cette liturgie orientale si abondante et en même temps si attachante que nous essaierons d'étudier, elle aussi, en son lieu. Léon le Sage, ou le Philosophe (886-911), que nous venons de nommer, occupe en effet une place remarquable parmi les orateurs sacrés de Byzance. Notre Père Combefis⁴ et Faldé Migon nous ont conservé quelques souvenirs

1. Quis igitur nescit Joachin et Annam, qui divinarum infantis parentis existant, per illud venerabile ac religiosum ? Quis ita tardus, quis in divinis litteris sic peregrinus, ut non teneat, ter lectos illos omnis pietatis ac justitiae, per eam qui vixerunt aeterno, summum verticem adeptos esse ? Atque id manifestum, nedum ex fructu quem non magis precum instantia quam natura facta germinaverunt, verum etiam ex illorum historia, quae inenphatos eis mores, vitamque Deo placitam ac sanctam, inseribit ; cum genus in Davidem ac Judam referrent, morumque ingenuitate atque iudicis probitate, necnon mandatorum Dei custodia, omnem Israelum adlitterarent... Suivent trois colonnes et demie sur le sujet. Migon, *P. G. L.*, t. LV, col. 15-19, ou *P. G.*, t. LV, col. 15-19 : *In diem natalem S. Dei Genitricis*. La date 890 est donnée par Krumbacher, *Geschichte*, p. 172.

2. Combefis, *Bibl. PP. Concion.*, t. VIII, col. 68-69 ; Gratie in SS. Dei Genitricis natalem diem : Mariae nativitas festorum omnium causa ac radix (p. 68) ; Mariae ex sterili editio (p. 68) ; prodatur sterili Annae partus (p. 69). *P. G.*, t. CI.

3. *P. G.*, t. xcvm, *Sur la Présentation*, col. 1482-1497.

4. *Bibl. concion.*, t. VIII, p. 71 sup. — Les *Échos*, t. III, p. 245, reprochent aux *Anabata Rollandiana* de n'avoir indiqué comme parus que les discours publiés par Faldé Migon, t. CVII, col. 298.

de son éloquence, mais nous possédons bien davantage maintenant qu'un moine de l'Athos a pu lier une collection de trente-quatre panégyriques de l'urde, couronné.

Haronios, qui les avait lus en manuscrit au Vatican, n'y voyait, il est vrai, que de vaines déclamations, mais des sermons d'empereurs sans des ces sîrares qu'elles méritent au moins d'être signalées à l'attention¹.

Cependant, dira peut-être quelque lecteur sceptique, tout geré, tout ce que nous venons de lire ne serait peut-être bien en somme que de la *littérature*. Évidemment, les Pères grecs étaient assez pieux pour vénérer les saints Parents de la Vierge Marie, pour célébrer à l'occasion leurs vertus comme leur gloire sans parallèle, mais voilà tout.

Il serait peut-être facile de prouver que ce n'était pas tout.

Sans parler des offices propres aux fêtes de sainte Anne, — car encore une fois elle en avait plusieurs — divers passages des écrits dont nous nous occupons attestent un culte très réel dont la Sainte était l'objet, culte de louange et d'impetration tel à peu près que nous l'entendons aujourd'hui. Qu'en on juge par un extrait que nous allons citer à l'instant d'une homélie trop peu connue de Pierre d'Argos. Des exemples de ce genre pourraient sans doute se trouver en assez bon nombre, si on voulait parcourir à ce point de vue particulier les ouvrages des Pères grecs :

« O vous qui avez donné le jour à la Vierge Mère de Dieu, saints vœux de Jésus-Christ, prémices toutes sacrées et trois fois augustes de la grâce divine, arrachez-nous à tous la grâce dont nous avons tant besoin ! Mettez un frein à la feroceité de nos ennemis ; adoucisiez leur tête qui s'élève dans la superbe, et brisez le glaive qu'ils aiguissent contre nous. Priez le Christ de lever sa droite contre leurs orgueils sacrilèges et ne souffrez pas que nous disparaissions comme un fétu de paille sous leurs cruelles et sanglantes mains ; éloignez de nous les glaives, les flèches, les instruments de carnage que les barbares voudraient dans leur fureur diriger contre nous, et que nos ennemis ne se réjouissent pas plus longtemps de notre infortune. Voyez comme ils sont déjà nombreux ceux qui ont péri

1. *Anal.*, ad ann. 911. — *Coilbor.* t. xiv, p. 775.

sous leurs coups. Voyez rouler le sang d'innombrables victimes, pendant que les morts sans sépulture, exposés en toute saison à la face du soleil et des étoiles, servent de pâture aux bêtes de la terre et aux oiseaux du ciel ; voyez ceux qui restent, si malheureux qu'ils arrachent des larmes aux cœurs les moins sensibles à la pitié !

Oh ! de grâce, lovez-vous, hâtez-vous ! Suppliez votre céleste Fille, la Mère de Dieu, de prier avec vous, elle qui ne saurait rester sourde à l'appel de son père et de sa mère, et vous trois ensemble, intercedez en notre faveur auprès de Jésus, le Fils de votre Fille, et votre Petit-Fils selon la chair. Car nous le savons de certain : car nous, Jésus ne rejettera pas la prière de sa Mère ni de ceux qui avec elle lui sont si étroitement unis ; il l'écouterait plutôt ; il éloignera de nous tous ces ennemis qui nous poursuivent de leur haine sauvage, et nous gardera pour l'avenir calmes et heureux dans une paix sans mélange, lui qui est le Dieu de toute gloire et de miséricorde à qui soit toute gloire, honneur et adoration comme à Dieu son Père éternel à lui, et à l'Esprit de toute sainteté, amour et vie, maintenant et toujours jusqu'aux siècles des siècles !

At nos, o Dei Genitricis parentes Deique progenitores sanctissimi, cunctis iustissimi nature nostre salutem, a legis et gratiae primitiis sacratissimas, omnibus pariter rerum statum virginum. Frenum gentium lenicio impedit, earumque erectam in altum cervicem inclinat ; elatum eorum deprimat supercilium, quicunque contra nos veniunt, gladium retundit. Deprecamini Filii, tum ut levet manus in superbas eorum (Ps. 73, v. 3) — neque patiamini ut a facie eorum ac sanguinolenta manu tanquam ferum vastentur. Neque irrita rabie furens barbarus, clypeus, ensisque et arcus atque hastas contra eum in hostes ; nec ultra supergaudeant nobis muneri nostri. (Ps. 37, v. 7). — Intuemini quam multos quodisque — pueris misere illi confoderint. Intuemini, quomodo innumerabilem sanguine effuso, insepultos eos paludum bestis terrae et caeli volueribus reliquerit, ac soli, et stellis, et homi, et aësti — propererint, usque, qui reliqui sunt homines, miserum cunctisque plorandum lacrymis spectaculum paraverint. At exsurgite, festinate : filiam vestram ac Dei matrem ad supplicandum pro nobis exortate (neque enim gentiures deprecantes despiciat) : at tum intercedite quod huius Filium ac Deum, vestrumque secundum carnem nepotem. Non enim, certo id scimus, matris, ac utrumque preces repellat, sed exaudiet, nos que tollitur ab hostibus visibilibus, qui nectario alio ferens acerbissime nobis consultant : quodque in posterum reliquum est vita nostrae, modum, pacillum, et perturbationis vacuum conservabit. Unum iam ipse misericordiae et benigni

Pierre d'Argos était Sicilien de naissance, et il avait été témoin, il avait peut-être souffert de l'invasion des Sarrasins dans son île. Prononce-t-il ce discours, comme tout porte à le croire, avant son départ pour l'Orient ? S'il en était ainsi, et si la Sicile, quoique byzantine de gouvernement, était bien en Occident au IX^e siècle comme elle est aujourd'hui, nous aurions déjà une contradiction assez préjudiciable à l'assertion dont on se souvient peut-être et que nous répétons en tout cas, à savoir : ce qu'on peut rencontrer dans les écrits du moyen âge occidental les noms de Joachim et d'Anne, les voir même décorés du titre de saints, mais que ce n'est pas pour cette époque lointaine la preuve d'un culte quelconque.

Mais restons en Orient où du reste nous nous trouvons en si bonne compagnie.

Au commencement du X^e siècle, une autre voix très sympathique nous invite à l'écouter, celle d'un orateur trop peu cité et que maint historien du culte de notre Sainte semble même ignorer : nous voulons parler de cet humble prêtre qui, selon Ondin, aurait occupé à la cour de Constantinople la charge modeste que son nom indique, son nom de Costas « Vestitor ». Le nom, il est vrai, ne sonne pas très haut, mais son *Encomium* ou « Panégyrique des glorieux parents de la Vierge » est cependant un pur chef-d'œuvre. Outre l'excellence de la composition et le charme du style, cette pièce a encore pour nous le mérite d'apporter un témoignage en faveur de la fête qui se célébrait le lendemain de la Nativité en l'honneur de saint Joachim et de sainte Anne, et à ce point de vue, elle est déjà un document de grande valeur.

Nous en traduisons quelques passages :

« La fête solennelle de la Nativité de la Vierge que nous avons célébrée hier a été pour la terre entière un jour de grande joie, et jusqu'au soir, nos accents de louange sont montés vers l'auguste

tatis Deus est, et ipsa deest gloria omnis, honor et adoratio cum coetereis ejus Patre, et cum sanctissima et laudis et venerationis ejus Spiritu, amen et semper et in saecula amen. Amen. *P. G.*, t. cxi, col. 1363-65 : *Oratio in Concept. S. Anne*.

1. In Orientem regit anno 890... ut Sarracenorum tyrannidem in Sicilia incrudescentem declicaret. — Mongitor, *Bibliotheca sicula*, t. II, p. 138.

Mère de Dieu. Aujourd'hui c'est à son père et à sa mère que nous chantons l'hymne de nos vœux reconnaissants, à eux qui ont apporté au monde les premiers de son salut. En vérité la fête de la Fille, c'est la fête de ses parents, car de même que la gloire de la mère est la gloire de l'enfant, de même l'éloge de l'enfant est l'éloge de sa mère. Le jour d'hier fut « l'admiration de nos yeux » ; l'allégresse d'aujourd'hui veut célébrer à son tour la mémoire des justes.

« Aux temps d'autrefois, il y eut un homme juste de la tribu de Juda, dont le nom était Joachim, homme célèbre pour sa sainteté et sa justice comme par l'illustration de sa famille et par sa richesse; homme sincère dans l'offrande des sacrifices et ne cherchant toujours que le bon plaisir de Dieu; « homme de désirs », de ces désirs qui viennent de l'Esprit... ; homme le plus heureux des hommes, parce que Dieu, récompensant sa prière, lui a donné pour fille celle qui l'emporte » sur tous les tabernacles de Jarda, »
« sur toutes les créatures du ciel et de la terre, »

« Et il avait pour compagne de sa vie une pieuse femme nommée Anne, elle-même de la tribu de Juda et de la race royale de David; femme sans péché toujours, et vouée comme son époux au seul culte de Dieu, vivant dans le jeûne et la prière, apportant avec lui au temple du Seigneur des oblations splendides, toujours unie de vœu à son époux dans la pratique de la tempérance et de la parfaite justice.

« Bienheureux sont-ils les parents de la Vierge Mère de Dieu, eux à qui le monde entier est redevable : les prophètes, parce que leurs oracles touchant l'incarnation du Verbe sont par eux vérifiés ; les apôtres, parce qu'une nouvelle naissance selon la grâce les a faits, par l'intermédiaire de Marie, « enfants de lumière » ; les saints martyrs, parce qu'ils ont été par elle couronnés ; les justes et les saints parce qu'ils sont devenus les héritiers des biens futurs ; les pécheurs, parce que les prières de la Mère de Dieu leur ont obtenu miséricorde.

« Et c'est pourquoi, d'un cœur pénétré de gratitude, acclamons Joachim... notre espérance après Dieu, Anne la mère de notre vie ; le père, parce qu'il a vu s'épanouir la fleur incomparable ; la mère, parce qu'elle l'a fait naître de sa prière substance, Salut, ô bienheureux époux !... » et alors il s'adresse alternativement à l'un et à

l'autre, épuisant pour tous deux les formules les plus intraduisibles de l'admiration. « Notre bouche s'emplit de vos louanges, et incapables comme nous sommes de les chanter dignement, nous vous disons, en empruntant les paroles du Christ lui-même : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que « votre récompense », c'est-à-dire votre Fille elle-même, est dans les cieux ! »

1. Hesternæ Dei Genitricis natalis lætīvitas solennem diem gaudiū, universo mundo communis, lætissimis laudibus nobis coronavit. Hodierna vero dies grati animi rancium offert Dei Matris genitoribus ; per quos communis omnium salutis primitiæ in lucem prolierunt. Et quidem lætum filiæ lætum est parvum. Quemadmodum enim ex gloria matris simul glorificatur proles, sic et ex prolis laudatione simul glorificatur mater. Fuit igitur hesternæ dies *mirabilis in oculis nostris*, hodierna vero lætitia memoriam justorum cum laude celebrat.

Fuit in præsea illa ætate vir justus ex tribu Judæ, cui nomen Joachin ; vir sanctitate ac justitia celebris ; vir nobilitate et divitiis insignis ; vir in sacris sacrificiorum oblatione sincere pius ; vir in cunctis stulens Deo bene placere ; « vir desideriorum » quæ sunt ex Spiritu ; quandoquidem cum liberorum expectaret, ac desiderio proles teneretur, sancti Spiritus sponsam genuit ; vir votorum suorum felicissime compos, quoniam preces ejus exaudivit Deus, eique illam dono dedit, quæ præstat *super omnia tabernacula* : *ob*, seu melius dixerim, filiam dedit quæ supra universas creaturas celestes, æthereas ac terrestres merito extollitur.

Atqui illi pia erat uxor cui nomen Anna, et ipsa ex regia tribu Judæ, quippe quæ a Davide originem ducebat ; mulier ab omni malo abstinens ; mulier, in iis quæ ad Dei cultum pertinent, fidelis viro suo comes ; mulier in precibus, et jejuniis, et splendidis oblationibus cum conjuge suo in templo Dei assidua ; mulier, quæ per concordiam animi corporisque temperantiam pari semper cum viro suo sapientia enitebat...

Beatissimi proinde hæc de causa Dei Matris parentes, quibus universus ac mundus obstrictum proficitur ; et prophete quidem propterea quod veracissimi eos de incarnatione Christi oracula edidisse, per ipsos apparuit ; apostoli, quia per eorum Filium nova generatio facti sunt filii lucis ; sancti martyres, quia martyriati sunt ; pii ac justī, tanquam futurorum hæredes honorum ; peccatores utpote per Dei gratiam preces misericordiam consequentes.

Et nos itaque grati animo iisdem acclamemus : Salve, Joachin, angustissime illius pater, quæ spes est nostra post Hæm ; laudibus tuis sint gratiæ. Salve, Anna, summe honoranda illius mater, quæ mater est vitæ nostræ ; utero tuo sit gloria. Salve, pater, optime sator, cultor quæ uberrimam primum segitem. Salve, mater, gimenso fructu lata radix illius, quæ salus nostra evasit. Salve, pater, ex cultu vite vitæ optimum præbens racemum. Salve, mater, terræ bonæ fertilissimum arvom. Salve, pater, animati paradisi plantatur. Salve, pater, immaculatæ marcaritæ cunha. Salve, mater, integri a nævo smaragdi petra. Salve, pater, vena

Serait-ce donc toujours si indigne ?

« Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. » De même un peu les hommes. C'est dit pour le célèbre Syméon Métaphraste qui aurait pu, qui aurait dû, dans son *Méniloge* ou ses *Vies des Saints*, se souvenir de notre Sainte et qui paraît au contraire l'avoir totalement oubliée. Pourquoi et comment ? C'est vraiment un mystère, car après ce qu'on vient de lire de la littérature grecque ou à son sujet, après surtout tant d'olices liturgiques que les mélotes avaient consacrées à la Sainte et qu'il devait connaître, comment n'a-t-il pas trouvé moyen de mentionner la fête du 9 septembre, sinon également celle du 25 juillet ? La première au moins existait dès longtemps, et on ne voit pas qu'elle ait subi une éclipse à son époque, c'est-à-dire dans la seconde moitié du ^xe siècle. Il est vrai qu'il a peut-être oublié également la fête de l'Immaculée Conception, et cette lacune bien autrement grave expliquerait les deux autres, sans toutefois les excuser. Nous disons *peut-être*, car il est possible, assez vraisemblable même, que Surius n'ait pas inventé les *fragments* qu'il dit avoir trouvés de Syméon sur cette fête, et à l'aide desquels il a suppléé à ce qui manquait dans l'œuvre du Mai : telle qu'on la publiait de son temps¹. Mais ce sont là des questions de critique où nous ne pouvons entrer, du moins pour le moment, et qu'il est déjà sans doute bien téméraire d'avoir soulevées.

fontis manantis vitæ, Salvæ, mater, tydria sitim suscipiendæ prolis extinguens.

Impletur us nostrum laudibus eximie sanctitatis vestræ, at vestrum Deu auspice Iudæi conjugium celebrare ocephaphant pares sumus, nisi usurpando vires Christi, vestri sermone carnem nepotis, bratos vos ambo prædicemus ac dicamus : Gaudete, et exultate, quoniam merces, fructus uteri vestri, in celis est. Cosmas Vestitor, In SS. Joachimum et Annam, dans Migne, P. G., t. lvi, col. 1004 sq. d'après ms. du Vatican, n° 155.

1. Cf. P. G., t. cxi, au 1^{er} août : fragments d'après Mai, *Veterum Script.*, t. ix. Titre donné par Surius : *Oratio que tractat de conseruulo octu et educatione SS. Dom. N. Deiparæ, auctore Symeone Metaphraste*. Évidemment, il y est parlé du père et de la mère de Marie, mais nulle part leurs noms ne sont prononcés. Est-ce Métaphraste qui les fait ? Est-ce le Père Surius lui-même ? ce qui serait vraisemblable, étant donné les discussions de son temps sur les *noms évita-*
bles des Parents de la Vierge. Autre question. Mieux vaudrait nous rappeler un-
que que l'illustre chartreux est l'excellent traducteur des *Sermons* de Jean Tan-
ter, excellent parce qu'il a su comprendre cette haute doctrine et nous la faire
goûter dans un latin merveilleux.

Il est assez remarquable d'ailleurs que la littérature de notre sainte Anne est maintenant à peu près close, peut-être par la faute de Métaphraste lui-même¹, peut-être parce que, pour la gloire de la Sainte, tout a déjà été dit et qu'il est devenu comme impossible de reprendre son panégyrique, à moins de le répéter mot à mot. Après les orateurs et les poètes qui ont fait chanter *toute la lyre*, il semble que le goût ou le secret se soit perdu de ces vieilles cantilènes, car c'est à peine si, en effet, quelques voix isolées se font encore entendre : ici ou là, sortes d'échos affaiblis d'un passé qui ne peut plus revivre. On le sait, depuis deux siècles, l'Orient n'est plus à l'Église du vicar de Jésus-Christ ; il a perdu ses docteurs, sa science, son génie, ses vertus antiques ; il est comme le rameau qui s'est détaché de l'arbre et qui achève de mourir à ses pieds ; il ne plane plus dans les aies : c'est un grand aigle, un vol tout à l'heure sublime, inlassable, majestueux, qui s'est cassé tout à coup les deux ailes.

C'est donc plutôt avec tristesse que nous arrivons et nous rendons d'une littérature où la Panaghia et sa Mère avaient occupé toutes deux une si grande place, et où maintenant elles en tiennent réellement si peu. Jean l'Euchaïte (1050) a, il est vrai, une homélie sur la « Dormition de la Vierge, » et il paraît se souvenir quelque peu des saints parents de la Thémis² ; Théophylacte (av. 1078), évêque de Bulgarie, nous en laisse une autre sur la Présentation au Temple³ ; le moine Jacques, celui qu'on appelle *sapientissimus Jacobus Monachus* (fin xi^e siècle), refait l'histoire de la Vierge, et il a le mérite d'être enluminé, *illustré*, comme nous dirions aujourd'hui, peut-être même avant de mourir⁴ ; Hippo-

1. Voir plus loin une page du R. P. Delehaye que nous recommandons d'avance.

2. Jean signale ces prodiges (*portenta*) : « Quod precibus sanctorum parentum veluti ducum divitiis (Maria) egressa fuerit : Quod maternam sterilitatem mirabili ratione dissolverit : apertebat enim, plane oportebat ut miraculo preerentet miraculum et ut virginitatis partui fidem faceret effecti aperi fructus... » Joannes Euchaïtensis, *In Dormit. Deip.*, P. G., t. cxx, col. 1094.

3. P. G., t. cxxvi, col. 129.

4. Sapientissimi Jacobi Monachi *Orat. in Nativ. SS. D. N. Dei Genitricis*, *Conduct.* t. viii, p. 74 sq. : *Ratio prolatis repulsorum sterilium ut ne Deo offerrentur* ; devota supplicatio, p. 75 ; Aene gratulatio, p. 75 ; Maria triennis

lyte de Thèbes (x^e? xi^e? xii^e?) tetrace la généalogie de Marie, et Niphophore Calliste lui fait l'honneur de le confondre avec un autre Hippolyte autrement ancien qui vivait au iii^e siècle¹; Cedrenus (xi-xii^e siècle) fait place dans ses *Annales* aux légendes du *Protévangile*²; Euthymius (xii^e siècle) regarde la fête de la *Conception d'Anne* comme un jour d'infaillible allégresse³; Isidore de Thessalonique (1200) appelle encore notre Sainte *Mater vene-*

in templo offertur p. 75; devota gratulatio, p. 77; Anne pulcherrima gratulatio : « Venite, accedite, Spiritulina sacerati chori », p. 78 (3^e de colonne); Anne votum, p. 78; Marie pater Joachim pro Maria natalitio convivium facit, p. 78; sacentotum in Mariam benedictiones, p. 79; Anne continem docte aqua explicatum, p. 79; Anne preclara modestia et humilitas, p. 79-81. — Aussi *P. G.*, t. xxxii : Oportebat ut ejusmodi parentum tu esset filia, ipsi vero ejusmodi filia parentum esset. *In Concept.*, ed. 566.

1. « Niphophorus Callistus (l. H. *Histor. eccl.*, c. m), allegat ex sancto Hippolyto episcopo Particensi fragmentum satis prolixum circa genealogiam sancti Josephi et beatissime Virginis. Verum non est aulegendum quin hic historicus hallucinatus fuerit, intelligenda sanctum Hippolytum martyrem pro Hippolyto Thebano, scriptore seculi undecimi ad finem vergentis aut seculi duodecimo incunte florentis. Ceterum ea quae referuntur de genealogia S. Josephi ejusque tota familia omnimodam fictitious similitudinem pro se ferunt : credit quippe hic auctor S. Josephum beatissime virginis sponsum duas uxores habuisse, atque ex prima Salome ducta ... quatuor filios, Jacobum, Simonem, Judam et Joseph, et duas filias Esther et Martham suscepisse. — Ex dissertatione P. Gottfridi Lampert de vita et scriptis S. Hippolyti excerptum : cf. Migne, *P. G.*, t. vii, col. 215. Hippolyte de Thèbes a vivement intéressé en ces derniers temps la docte Allemagne. Voir Dr Franz Diekamp, *Hippolytus von Theben* (textes et recherches), in-8, Münster, 1898. Texte de sa chronique, p. 1-55; généalogie de sainte Anne, p. 9; Mathan, prêtre sous Cléopâtre et : « Sopar le Perse »; trois filles; Marie, Saba, Anne; celle-ci se maria en Galilée et mit au monde Marie, etc. — Inutile d'ajouter que l'ouvrage de M. Diekamp, sans rien contenir de nouveau, est assez vain.

2. « Ces légendes s'épanouissent complètement dans la chronique de Georges Cedrenus (xi-xii^e siècle) et c'est une indication importante, car Cedrenus est le moins indépendant des écrivains et il ne se serait pas avisé d'introduire dans son œuvre ces récits légendaires, s'il n'avait pas trouvé d'exemples de ce fait dans les écrivains antérieurs. — Anan, *op. cit.*, p. 129.

3. Manuscrit grec de la bibliothèque de la ville de Leipzig. Note prise des *Analecta boll.*, t. xx (1901), p. 206 : « Codex 187, membranaceus, fol. 128, 0^m 37 < 0^m 26 bis col. sac. x-xi exaratus (?) : fol. 84-87; Εὐθυμίου μακαρίου προσευχὰς καὶ συγγρηγνὸς ἐκλογαίων ἐπὶ τῇ γεννήσει τῆς ἁγίας Ἀννης. Incipit : Μαγίστης ὑπερσύνης καὶ ἀνιχνιστοῦ ἀγαλλιστοῦ τελεῖται ἐν οὐρανῷ τελοῦμεντος; διὰ τῆς τοῦ ἀποστόλου ἀνθρώπου. »

nata et il est assez sage pour tenter une tâche qui apparemment commençait à se répandre, la fable du *trinitarium*, ce dont nous devons lui savoir un gré extrême¹; Perdiccas (1250), protonotaire d'Éphèse, rend compte de sa visite à Sainte-Anne de Jérusalem²; Théodore l'Hylarœnien (1283-1328) écrit des pages qui ressemblent à des hymnes et nous y reviendrons peut-être³; Nicéphore Grégoras (1296-1359) exalte la vertu du juste Joachim⁴; Grégoire de Thessalonique (1330) est également un pieux panégyriste⁵; enfin, et nous omettons sans doute quelques noms, — en quoi il faut excuser notre insuffisance — Nicéphore Calliste (1335) a le mérite de consacrer toute une longue page de son *Histoire ecclésiastique* à l'éloge des saints Théopatores⁶. Mais est-ce parti pris de ne plus

1. P. G., t. LXXXIX, col. 1150; *In Actis*, B. V., *Maria*, col. 50-71; *In Præsent* « Anna vero, mater uicetula, cum generaret, filia sua indigebat, ut regeneraretur; et cum in utero gestaret, ipsa uixit quidam ratione in utero gestabatur, » (col. 23). Col. suiv. — toute la légende, et à l'égard du *trinitarium*: « Progenita parva indulgentissima ista ac divina imagine (*Maria*), jamca gignendis liberis Anna cessavit... Nam que nata fuerat cunctis pullebat, » (col. 30).

2. Voir à Sainte-Anne de Jérusalem.

3. Voir plus bas.

4. Cf. Roehri, *op. cit.*, p. 70, 155 etc.

5. Cf. Roehri, p. 58; Durlin (1322), t. III, p. 916.

6. Nicéphori Callisti (1335) *Ecclésiastice historie libri* XI III, dans Migne, *Patrol. gr. lat. tunc. edit.*, t. LXXII, col. 327 sq. Au livre I, ch. vii, col. 378, on lit : « Postquam enim perlici atque exhiberi debuit ingens illud, naturamque omnem longe superans mysterium, opus fuit prorsus instruire et preparare vias, quod cum qui incomprehensibilis est comprehenderet. Inventa itaque est beata Virgo Maria, dignum Deumque deus Verbi domitium, etiam ante nativitatem Deo consecrata, atque ex mentalis scilicet, et longe a nature fervore alienis, tanquam quidam divinitus datus fructus producta. Joachim et Anna parentum erant maxima. Anna accuratione, juxta prescriptum legis, vita prestantes et clari, necnon primis quibusque et splendidissimis nobilissimisque genere communitati. Vitam autem ad senectutem, sine prole edita, produxerunt. Erat enim ad liberum procreationem, Anna alibi infemula. Et cum, ole sterilitatis cunctis non haberet cunctisque cum matris et matris a lege tributis humores, exemplo matris Samuels ipsa quoque sit supples. Deo, et in templo solo versatur, ne scilicet a benedictionibus legis excluderetur, sed ut ei matrem esse liceret orans, ac quod partura esset, ipsi Deo dicaturum se esse votens. Sed cum divino nutu, ad eam quam petierat gratiam, Anna confirmata atque corroborata, postquam puella ex maternis prodiit laus, Mariam cum statim nominavit, omniglate latenter a Deo acceptam gratiam declarans. Ut vero infans a lacte materno

rien admettre de ce qui serait pourtant admirable ? est-ce plutôt réelle « médiocrité » chez ces derniers auteurs, cette médiocrité dont M. Newmann accusait bien à tort, nous l'avons déjà vu, tous les écrivains byzantins ? En tout cas, il semble qu'il manque maintenant une corde, plusieurs cordes, à la lyre qui veut chanter Madame sainte Anne. Autant valait peut-être la suspendre aux branches des arbres sur les rives de ces autres fleuves de Babylone. La bibliographie hellénique des xv^e et xvi^e siècles publiée par M. Legrand ne sert qu'à mieux prouver cette décadence intellectuelle ¹.

Laissons pourtant, car ce serait trop triste de finir de la sorte, laissons Théodore l'Hyrtacénien essayer de moduler une dernière fois quelques harmonies, chère musique d'autant plus douce à l'oreille que l'Orient ne sait plus chanter.

M. Krumpholtz fait vivre ce Théodore sous Andronicus-le-Vieux (1283-1328) et nous, comme il insiste, sous Andronicus-le-Jeune (1328-1341) mais lui-même, aussi bien que les anciens bibliographes, se contente de mentionner les deux pièces que nous possédons de Théodore : une homélie à la louange de la Vierge et une *Description du jardin de sainte Anne*, deux œuvres jusqu'à présent inédites, nous assure-t-on ². Malgré les réserves que nous semblions formuler tout à l'heure même contre lui, c'est sûrement dommage qu'il ne soit pas en meilleure lumière. A propos, les nombreux recueils qui semblent de nos jours s'être voués à la recher-

jam abhorruit, et nunquam attingere uduh, promissionem mater adimplet : et in templum ascendens, juxta votum, eam Deo concecit, tertium jam tum etatis agentem matrem. »

1. Émile Legrand, *Bibl. hellénique ou description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs aux xv^e et xvi^e siècles*, t. m-8, Paris, 1906.

2. Theodoros Hyrtakenos lebte unter Andronikos dem Alteren (1283-1328) vielleicht auch noch unter Andronikos dem Jüngeren (1328-1341) als Lehrer der Grammatik und Rhetorik in Konstantinopel. *Geschichte*, p. 483.

Note prise du Catalogue des mss. de la Bibl. Nat. *Regius*, 4759 :

« 1^o Theodori Hyrtaceni, scriptoris hactenus inediti qui imperante Andronico seniore, instituente juvenuti prefectus, Constantinopoli floruit, homilia elegantissima in laudem beate Mariæ Virginis ;

« 2^o Ejusdem descriptio, omnino commentitia, horti quem sancta Anna, beate Virginis mater, prope oppidum Nazareth possedissee fingitur. »

che des oidiés, ne vont-ils pas songer à lui et nous le mettre au jour, lui qui du reste occuperait si peu de place au soleil ? Pour le moment, il faut le lire, le *déchiffrer* plutôt, dans le demi-jour de la Bibliothèque nationale, et si le demi-jour coïncide avec l'automne, l'entreprise n'est vraiment pas facile. Le codex n'est pas jeune, puisqu'il passe pour contemporain de l'auteur, et ce n'est pas trop des meilleurs yeux ni de l'aide obligeante des paléographes pour en venir à bout.

Ajoutons que cette fameuse *Description du Jardin*, qui nous intéressait surtout, à titre de sujet très nouveau, y occupe au moins dix-sept ou dix-huit pages¹. Nous aurions pu tout relever, tout transcrire jusqu'au dernier mot, que nous devrions encore nous borner à une bien courte analyse. Est-ce une preuve de médiocrité que cette ampleur, cette inlassable complaisance dans la description ? Pauvre Lamartine alors ! et tant d'autres qui n'ont jamais pu se satisfaire à moins de trente ou quarante pages pour le moindre des petits coins de ce monde ! Que voulez-vous ? décrire un paysage, un jardin, c'est un goût romain de les peindre, et c'était le goût de Théodore.

Il décrivit, et plus que cela, il peignit, lui aussi ; il peignit « la sainte femme Anne, tristement réfugiée dans son jardin, au pied d'un grand arbre dont le sommet semble toucher presque les hauteurs empourprées, et qui prête l'asile de ses branches à divers oiseaux multicolores, parmi lesquels se distingue un aigle majestueux. Elle est triste d'une tristesse helladique et ne peut plus contenir le flot de larmes qui lui monte du cœur, capable à lui seul d'emplir les urnes sacrées du Parais. Et comme s'il fallait un poignant contraste à sa peine, un rossignol vient s'unir à la nature en fête, remplissant l'espace de ses chants harmonieux. Les fleurs d'Arabie laissent flotter dans l'air leurs parfums délicats ; la rose penche vers le lis sa corolle enflammée, et le lis lui-même, idéalement odorant, frôle de sa tige la timide violette. Tout est calme comme le sommeil d'un nouveau-né ; toutes ces beautés de la nature se bercent dans un repos éternel, et seule, l'aimable dispute des oiseaux, posés sur les branches ou sautillant dans les verdure,

1. Cf. Codex 1209 de la Bibliothèque nationale (xiii^e siècle, 19 par 14 centim., fol. 36 à fol. 45).

rompt de temps en temps l'anguste silence des choses. Mais tous ces charmes d'un jardin incomparable laissent bien indifférente l'âme de la pauvre infortunée, ou plutôt ils ne font qu'aggraver sa douleur, et c'est comme un grand fleuve de feu qui l'envalait tout entière. Ainsi longtemps elle pleura, puis enfin l'archange Gabriel vint à elle et lui dit : Anne, sèche tes larmes, une enfant te naîtra, une Vierge unique entre les vierges, et c'est par elle que s'accomplira le rachat de toute faute. Jean lui-même va prophétiser cette délivrance du genre humain et le temps est proche où tu seras divinement consolée, etc.

Si le chapitre que nous méditons sur la littérature hymnique d'Orient avait dû suivre immédiatement, aucune transition n'eût été meilleure que ce gracieux tableau.

Quelques mots encore cependant.

Nos recherches pouvaient s'arrêter à l'époque de Théodore et de Nicéphore Calliste, c'est-à-dire au ^{xiv}^e siècle, parce que, au delà, commence déjà l'ère moderne et qu'elle ne fournit presque plus de matériaux à notre sujet, mais les exceptions sont toujours de règle, et ici quelques-unes semblent s'imposer. Ainsi, à part un fragment de *sermon* conservé à Oxford ¹, il convient de mentionner, *en attendant mieux*, divers manuscrits du Mont Athos, jeunes peut-être de rédaction, mais anciens d'inspiration ² ; de prendre note d'un petit ouvrage arabe racontant la *Légende de notre Sainte* ³, mais surtout de faire place, toute la place pos-

1. Ms. grec du collège de Lincoln à Oxford ; codex n° 1 (Oliartacens), in-fol. 374 fol., ^{sec.} ^{xiv} à deux colonnes : Au fol. 6 : Orationis fragmentum in honorem sanctae Annae, Incip. in vrbis — ἡμεῖς, ἡμεῖς τοῦ Κεκοῦ ἐκτετα... *Incipit oratio in honorem sanctae Annae* — ἡμεῖς, ἡμεῖς τοῦ Κεκοῦ ἐκτετα...

2. Voir plus loin, à l'article sur le Mont-Athos.

3. JOACHIM UND ANNA, das sind: die wahrhaften schönen und frommen Geschichten von den Geburt der heiligen Jungfrau Maria, sowie von den heiligen Greise Joseph dem Zimmermann von Nazareth, aus dem Arabischen neu verdeutsch von O. L. Wolff, Leipzig, s. d., in-12, 16 pages. Résumé : C. I. Qui furent le père et la mère de la sainte Vierge Marie ; c. II (p. 4) : Comment Joachim s'éloigna de sainte Anne ; c. III p. 5, avec gravure sur bois de l'apparition de l'ange à Joachim ; Comment l'ange du Seigneur apparut pour lui annoncer que son épouse concevrait ; c. IV (p. 7) : Comment l'ange apparut à sainte Anne et lui annonça qu'elle concevrait ; c. I : Comment Joachim revint vers son épouse, et comment Marie

sible à ce volume de renommée d'écrivain qui s'intitule *The de Hunn*, et qui promet l'ailleurs de nous intéresser très vivement.

C'est l'édition originale, accompagnée cette fois de magnifiques illustrations, qui nous a donné naguère ce superbe *in quarto* royal, en volume énorme aussi (dans le bon sens) puisqu'il n'a pas moins de quatorze ou quinze centimètres d'épaisseur, une merveille réelle, dont les *Andechi Bollandiana* disaient qu'« il est des livres dont le seul aspect extérieur commande l'admiration ¹ ». Certes ce n'était pas pousser trop loin le compliment, et pour en goûter l'exotisme comme la sœur, nous n'avons, quant à nous, qu'à nous reporter à cette matière de mal de crâne où nos perquisitions ayant enfin abouti, nous voyions apparaître, dans une grande salle de la bibliothèque publique de Boston, un aimable et souriant jeune homme qui apportait triomphalement dans ses bras le colossal ouvrage. Il semblait si heureux lui-même de nous faire plaisir, fût-ce au détriment de ses nerfs pourtant robustes !

Donnons d'abord le titre dans sa traduction anglaise, et comme le livre est assez rare, puisqu'il n'a été imprimé qu'à un nombre restreint d'exemplaires, ou comme dit la préface, *for private circulation*, nous prendrons le temps d'en jouir un peu à disvétement :

*The miracles of the blessed Virgin Mary and the
Life of Hanna
And the magical prayer of Abeta Mikail
Ethiopic texts with english translations by E. Wallis Budge
Lody Menz manuscripts, nos 2-5, 111 coloured plates
London, 1900*

Soit en français pour qui l'aimerait mieux :

*Les miracles de la bienheureuse Vierge Marie
et la Vie de Hanna
Et les magiques prières d'Abeta Mikail
Textes éthiopiens avec traduction anglaise par E. Wallis Budge etc.*

vint au monde : 15. vi (p. 9, avec gravure de l'Entrée de Marie au temple) :
Comment Marie fut amenée au temple du Seigneur.

1. Tome xx (1901), p. 93.

La vie de sainte Anne qui au nous occupait, pour traduire plus littéralement le texte original, *l'Histoire de Hanna* est éditée et traduite par M. Wallis Budge d'après un petit in octavo manuscrit de la collection de Lady Meux, et M. Budge le croit *unique au monde*. A l'évidence un peu trop convaincue de cette particularité, nous avions cru que le manuscrit en question était vraiment ancien, au sens strict du mot, et nous en rêvions comme d'une relique du *kolobda* nouveau âge, mais l'éditeur devait trop tôt lâcher ! nous guérir de cette illusion en nous avertissant qu'il ne pouvait pas, quel qu'il soit, le placer plus haut que le *xviii^e siècle*. C'était un usage sur notre doux soleil de mai et pactant dans cette salle très laborieuse et très vivante qui s'emplissait jusque-là de sa lumière comme de sa chaleur.

Une pensée consolante nous restait cependant et nous reste encoie : c'est que ce manuscrit n'est très vraisemblablement qu'une réédition d'un texte plus ancien, peut-être beaucoup plus ancien, et tel qu'il pouvait déjà exister et circuler en Éthiopie dès le moyen âge. Le scrife du *xviii^e siècle* n'a rien inventé, comme nous le verrons, et s'il eût vécu de nos jours, il eût sans doute montré avec orgueil ses vieux documents.

Quoi qu'il en soit, *l'Histoire de Hanna*, telle qu'on nous la donne, contient d'abord, idéographiquement parlant, 81 feuillets de 7 l 4 pennes par 5 l 4, portant deux colonnes composées chacune de 38 lignes en moyenne : le tout comprenant 48 colonnes, soit à peu près 1800 lignes dans le texte éthiopien reproduit (photographiquement ? sur l'original).

L'Oriental met volontiers son nom à ses œuvres, et l'auteur de ce livre nous a livré le sien. Il s'appelle *Gabra Krestos*, et il nous apprend qu'il a exécuté son travail pour *Gabra Maryam*, « pauvre misérable pêcheur qui, de ses propres ressources, a payé pour faire écrire cette histoire de la bienheureuse Hanna » (p. 207).

Le scrife est très reconnaissant et il fait des vœux pour que le nom de *Gabra Maryam* « soit inscrit par Dieu même sur une tablette (un pilier ?) d'or en lettres d'une brillante et à jamais

1. Voir 2^e partie de l'édition (pagination indépendante de la première), p. 85-107.

resplendissante lumière¹. » (Malâtons-nous, si nous ne le sommes pas encore, à ces surcharges d'épithètes si naturelles à l'effusion orientale. Nous verrons encore mieux tout à l'heure). A la prière pour son patron il joint une prière pour lui-même, « le soigné, l'indigne d'être touché », afin que « tous deux, ils se débarrassent des sentiers du vice pour toujours et toujours. Amen et amen. Qu'il en soit ainsi ! Qu'il en soit ainsi ! »

L'ouvrage contient quelques miniatures parfaitement archaïques d'inspiration et d'exécution, telles que la *Prière d'Anne et de Joachim*, et l'*Obtention de la Vierge Marie* (« Begetting of Virgin Mary »). Cette dernière composition est assez remarquable. Anne tient son enfant dans ses bras ; à droite est l'archange saint Michel et à gauche, l'archange Gabriel, tous deux brandissant une épée nue. Aux pieds de la Sainte, Gabra Maryam est prosterné contre terre, un rosaire à la main gauche. En haut se lit l'inscription : *Hanna avec son enfant bien aimée*. Le nom de l'aetiste est Hubta Gabrael. Enfin, nous apprenons par une note que le manuscrit a été exécuté dans « la fameuse Dabra Libanos du pays de Shoa². »

Le livre se divise en sept parties respectivement intitulées deuxième, troisième, quatrième, cinquième, sixième, premier et septième jour. Pourquoi ce premier jour est-il renvoyé à la fin, en même temps qu'une sorte de préface qui l'accompagne ? C'est ce que l'éditeur n'explique ; — plus que l'auteur lui-même. On ne

1. Cf. *Introdu.* p. XXIV.

Trad. Budge: May our Lord Jesus Christ write down the name of Gabra Maryam, the poor miserable sinner, who at his own expense paid to have written this book of the history of the blessed Hanna (fol. 69 a) and the history and Praise of the begetting of the Honourable Joachim with a pen of light which shall never be destroyed. And may the intercession of Joachim and Hanna on the day of retribution and rebuke deliver both Gabra Maryam and the scribe who wrote this book, Gabra Krestos the defiled one, who is enlil to be touched, from the path of sin for ever and ever. Amen and Amen. May it be ! May it be ! p. 207.

2. Dabra Libanos est le nom d'un couvent. La *Patrologia Orientalis* de Mgr Graffin et abbé E. Nour en fait mention dans une note de son tome VII, fascic. 3, p. 439, à propos d'un Abba Filqos, docteur en loi, dont le synaxaire éthiopien fait mémoire, le 4 août.

peut guère supposer une erreur de lecture, mais aussi bien ce déplacement, qu'il ait été voulu ou non, ne nuit en rien à la composition, car de fait, on ne trouve pas ici de *composition* au sens ordinaire du mot. L'auteur n'a pas voulu couper en chapitres l'histoire chronologique ou successive de sainte Anne. Il suit chaque jour l'inspiration du moment, quitte à faire mention la Sainte au troisième jour, et à nous la montrer plus tard allaitant son enfant.

Le second jour — pour respecter l'ordre antique — raconte d'abord la généalogie de sainte Vierge. L'auteur nous y a certainement emmené partout au *Livre d'Adam*, mais on croit qu'il a connu d'autres récits quelque peu différents, ou du moins il accorde une certaine indépendance en ce qui concerne les traditions ordinaires. Pour lui, l'aïeule de notre Sainte s'appelait Faustina, et à la haute noblesse de sa naissance il veut ajouter le don de prophétie, puisqu'elle prophétise en effet que la septième fille de sa fille fera luire sur le monde la lune immaculée, c'est-à-dire, non encore la Vierge, mais sa mère, notre sainte Anne à nous. M. Budge trouve « très remarquable », et avec raison, « l'origine de la Vierge », cette histoire très orientale d'une « perle, moitié perle et moitié poussière », passant tour à tour du sein d'Adam à celui de Seth, d'Enos, d'Abraham, de David, et enfin de Joachim qui, après neuf ans de mariage, la voit briller de tout son éclat au ciel de l'humilité (p. 160-164) ¹.

1. The statement which is made with reference to the origin of the Virgin Mary is very remarkable. According to it the seed from which she sprang was placed by the Almighty God in the body of Adam in the form of a white pearl, one part of which was formed of dust when he created him. From the body of Adam it passed into Seth and from Seth to Enos (*etc.*, jusqu'à Joachim). During this long period the seed remained in a quiescent state; it neither perished nor made itself manifest, and it did not pass into the body of any one of the wives of the Patriarchs from Eve downwards. *Introduction*, p. vi.

L'abbé Holweck constate une opinion analogue chez quelques écrivains orientaux des XI^e-XII^e siècles : « Some writers of those times (*époque indéterminée*) entertained the fantastic idea, that before Adam fell, a portion of his flesh was preserved by God and transmitted from generation to generation, and that out of this flesh the body of Mary was formed, and this formation they commemorated by a feast. Cf. *Cathol. Encycl.*, t. 50, p. 551.

Mais il a fallu attendre en effet neuf ans, neuf ans de prières, de supplications, « de lamentations en grande amertume de cœur. » Enfin l'Esprit de Dieu apparaît un soir sous la forme d'un oiseau blanc qui descend du ciel, le même qui avait jadis convert de ses ailes les chérubins préposés à la garde de l'Arche d'alliance. La perle blanche représentait tout à l'heure la pureté de la Vierge, l'oiseau blanc signifie maintenant que son âme existait dès longtemps au sein de l'« Ancien des Jours », et c'est ainsi que « l'oiseau blanc et la perle blanche sont deux symboles égaux et semblables (p. 165-167) ¹. »

Suit un cantique : « O bienheureuse Hanna, qui peut, quand il parle de vous, dépasser la mesure de la louange, puisque nulle femme n'a jamais reçu, ni ne recevra jamais une telle abondance de grâces ? O Hanna ! vous êtes plus grande que Haykel, mère de Noé, que Edna, mère d'Alouham, que Sera et Rébecca... etc. (p. 167-168). »

Troisième jour : Hanna doit être plus estimée que l'or, l'argent, même les douze pierres précieuses. Elle est plus belle que le soleil, la lune et toutes les choses créées du ciel et de la terre. Aucune femme ne peut lui être comparée pour la beauté et la grâce. Son parfum est plus exquis que celui de toute fleur, plus suave que celui des plantes odorantes, et le galbanum et le cinnamon et le cassia n'ont rien de comparable à sa douce haleine. Elle chante le cantique d'Anne, mère de Samuel ; elle prophétise qu'elle sera bientôt mère et que sa fille donnera elle-même naissance au Roi du ciel, de quoi les anciens se scandalisent et la réprimandent sévèrement ; et soudain, sans y être autrement préparés, nous assistons à sa mort (p. 166-178).

1. Budge, p. vi : « This bird was the spirit of life and it took up its abode by Divine agency in Hanna's body. Now when Hanna and Joachim were together and the seed in the form of a white pearl, which was to form the flesh of the Virgin Mary, was transferred to her body, it united with the spirit of life and germinated forthwith, and the Mother of our Lord began her material existence. This in brief is the remarkable account of the conception of the Virgin Mary by Hanna which is given by our author and which the artist has tried, not very successfully, to represent pictorially (Plate, c. 11). »

Quatrième jour : Hanna est morte le 7 novembre, pendant que Notre-Dame Marie était au Temple, Douleur de la Vierge (p. 179). A l'âge de douze ans, elle est fiancée à Joseph (179) : « Cantique de louange, de subnotation, d'hommage à Hanna, la mère de la Mère d'Adouï, qui a fait lever un second soleil. Puisse la grande puissance de sa prière nous garder, nous et tous les enfants de l'Eglise, nous garder de tout mal pour toujours et toujours ! Amen ! Que nos joyeux cantiques montent vers toi, ô ma Dame Hanna, toi la préférée du Père céleste, toi la demeure par excellence de la Mère du Fils (de Dieu) et le tabernacle de l'Esprit vivificateur ! Que nos cantiques joyeux montent vers toi, ô ma Dame Hanna, qui as sauvé Adam l'infortuné ; vers toi Reine de toutes les femmes, la déesse de Sara et de Ketura, la vie et le honneur de Reïka, de Sara, de Rachel et de Léah ; la majesté des séraphins qui chantent (?), l'offrande déjà consumée du sacrifice, l'huile du chérubin et son vol superbe, la prophétie des prophètes quand leur lumière a éclaté, le verbe des apôtres au temps du matin. O madame Hanna, la majesté de ta souveraineté fait l'allégresse de nos mères Melka, Tessa, Hegla, Nuha et Malala, des cinq enfants de Salapad... etc. (p. 179-181). »

Cette vénérable femme Hanna venait de la cité de Jérusalem, et elle était fille de Matat, fils de Lévi, fils de Melka de la tribu de Judah. Matat avait trois filles : Maria, Sophia et Hanna, lesquelles, s'étant mariées, furent respectivement les mères de Salomè, qui était avec la Vierge quand le Christ naquit, d'Élisabeth, mère de Jean-Baptiste, et de Notre-Dame la Vierge Marie (p. 182).

Mais Hanna fut longtemps sans enfant, et elle pleurait seule dans sa maison, pendant que Joachim vivait retiré dans le désert. En vain sa voisine essaie de la consoler et l'engage à quitter ses habits de deuil pour prendre des vêtements de joie¹ : elle veut rester tout entière à sa douleur : « Malheur à moi ! A qui puis-je être comparée ?... » et le reste comme au livre de Jacques et partout ailleurs... Cependant Joachim vient offrir un nouveau sacrifice en présence du Grand-Prêtre, et apercevant le reflet de son

1. Elle refuse parce que ces vêtements may have been stolen, may be the hire of fornication. » Trad. de M. Budge.

visage dans la couronne de perle (*Original*, fol. 45a), il se réjouit, confiant dans le Seigneur (p. 183-187).

Cinquième jour. Hanna bâtit une demeure¹ pour la Vierge, et donne une fête en son honneur (p. 188-189). Hymne pendant l'allaitement et longue prière au cours de laquelle « elle aperçoit les archanges Michaël, Gabriel, Raphael, Uriel, Salabiel, Sakuël, Ramuël, Sadakyal et Ananyal qui la couvrent alternativement de leur blanches ailes de feu, en se voilant le visage d'une flamme de feu, et en chantant des psaumes et des hymnes sur un ton très beau et très doux. Et Hanna les entend qui lui disent : « Bienheureuse es-tu, ô Hanna, car tu es devenue la déesse de David et de tous les rois d'Israël, Bienheureuse es-tu, ô Hanna, car nous avons mission de t'introduire dans la congrégation des saints (p. 191). »

Et de fait, voici Hanna et son époux devant le trône de Dieu. Ils lui offrent leurs hommages et Dieu leur répond : « Quiconque fera mémoire de vous, ou bâtera une église sous votre nom, ou écrira votre histoire, je le ferai se réjouir dans le monde à venir, et je lui pardonnerai toutes ses fautes, et j'effacerai la mention de sa dette (p. 192). » Et l'auteur chante à son tour : « O Hanna bénie, fille de miséricorde ; ô Hanna bénie, fille de salut ; ô Hanna lédie, fille de compassion ; ô Hanna bénie, fille de majesté ; ô Hanna lédie, fille de droiture ; ô Hanna bénie, fille de gloire, etc... je te le dis : Me voici ! tu es pour mon âme la barque de vie qui doit lui faire franchir la mer de feu prête à l'engloutir ! ô Dame ! ô Glorieuse ! ô Suldine ! digne ton incessante bénédiction descendre comme une pluie sur nos têtes (p. 193) ! »

Sixième jour. Historique des grandes familles de Juda dont Jésus descendait (p. 195 sq.). Hymne à Joachim, plus grand que tous ses ancêtres (p. 198-199). Nous voudrions pouvoir nous arrêter encore.

Premier jour, et d'abord la Préface. Généalogie de la Vierge et la légende de la perle comme plus haut. Dès le sein d'Adam, cette perle ressemblait parfaitement à la Vierge, et c'est elle que Dieu

1. Built : habitation.

montrait à M^{se} pour lui apprendre à bâtir un tabernacle digne d'elle et de lui... (p. 200-203).

Pour le jour même, l'auteur raconte encore une fois la généalogie de Hanna et la naissance de la Vierge. Joachim et Anne ont vu les cieux s'ouvrir et un oiseau blanc descendre et planer sur leurs têtes (folio 67^v). C'était l'annonce du merveilleux événement.

Le septième jour, sans intitulé celui-là, commence par « Un miracle de la sainte et bénie femme Hanna. » C'est d'abord un résumé de sa légende, et le miracle, le grand miracle dont il s'agit, c'est la naissance de Marie (p. 206-207). Puis vient une longue série de « salutations au corps » même, c'est-à-dire, et en réalité, à tous les membres de la Sainte. M. Budge n'a pas craint ici d'inquiéter la pruderie anglaise et il a traduit, semble-t-il, mot à mot, tout ce chapitre. L'oriental ne s'est pas écarté autant que nous, les septentrionaux, de la simplicité biblique, et l'éthiopien de ces derniers siècles parle encore comme l'époux du Cantique. Nos oreilles françaises pourraient-elles du moins entendre la fin de cette hymne étrange, étrange en effet mais très dévote à sa manière; on, après avoir « salué » le nom d'Anne, tout son corps; ses cheveux noirs, sa tête, ses ongles, ses oreilles, ses joues, ses narines, sa bouche, ses dents d'écristal, sa voix, sa respiration, sa gorge, son cou... jusqu'aux ongles qui décorent ses pieds délicats, l'auteur « salue » encore l'envolement de son âme au paradis et sa sépulture, et son tombeau, « etc. etc. » pour finir, dans une prière où toute son âme semble passer :

Salut à toi, Hanna dont le nom est si doux; dont la mémoire ne peut périr parce qu'elle est pénétrée par le sel de la Divinité¹; toi, sainte femme, toi, mère de Marie mère de Roi des hauteurs; salut à toi, Hanna, que es le matin, et à toi, Marie, qui es le ciel; tu es l'âme le Christ, soleil d'Israël dont les flammes illuminent toute l'existence; salut à toi, prieuse d'Israël, pecheuse d'Israël; salut à toi avec les salutations de Faciladas et de Galaw, d'ewas! Salut à toi, salut à toi! Quand j'ai entendu la rumeur de ta sagesse, de ta sagesse aussi haute que les cieux, mon esprit

1. Whose memorial is salted with the salt of Divinity. Budge, p. 212.

a dit : « Je laisserai Hanna accomplir le sauvetage de mon âme... etc. (p. 211-212). »

Le tout se termine par une prière au Christ en faveur du serfite et de son patron, telle que nous l'avons déjà citée plus haut (p. 214-216).

Nous ne pouvons fermer cet intéressant volume sans noter quelques réflexions du traducteur lui-même :

« A lire cet ouvrage, dit-il, on se rend compte que, à l'époque de son apparition, les Éthiopiens reconnaissent dans la Mère de Marie plusieurs des attributs de sa Fille, et que les honneurs qu'ils lui rendaient le cédait peu à ceux qu'ils rendaient à la Vierge Marie elle-même. Avant la fin du viii^e siècle, Hanna était révérencée comme une sainte dans l'Église d'Orient. Au cours des siècles suivants, diverses sectes se groupèrent autour de sa métréade, et les écrits de ses sectaires apparurent dans la littérature chrétienne. Rien ne montre mieux la vénération des Éthiopiens à son égard que les salutations qui terminent l'ouvrage de Gabra Krestos. Elles prouvent jusqu'à quel point ils avaient foi en sa puissance au ciel et sur la terre! »

2. Littérature hymnique.

L'univers écoutait l'écho de mes cantiques,
Quand, à l'aube dorée des vastes basiliques,
Les voix de Romanos ou de Jean de Damas,
De Sophron ou d'André, de Serge ou de Cosmas,
Déployant le rouleau des saintes parthénies,
Versaient leurs strophes d'or ou longs flots d'haraïcde
E. Bouvy. (2)

Quel titre fallait-il donner à ce nouvel article ? *Littérature hymnique* était peut-être en somme celui qui convenait, terme un peu va-

1. Budge, préface, p. vi. Autre note : Throughout the work, Hanna is assumed to have married only once, and to have had only one child. — Suit-vaient M. Budge, les Éthiopiens font une fête de la Purification de sainte Anne dans le Temple, le 20 de Hamlé (14 juillet).

2. *L'Orient à la cour de saint Louis* poème dans *Échos d'Orient*, t. c (1897-1898), p. 149.

gue, il est vrai, mais pas plus que la chose qu'il entend signifier, ni chose qui a été bien longtemps indéfinie, même inconnue.

À part les ouvrages en prose comme ceux que l'on vient d'examiner, la bibliothèque de « Madame sainte Anne » nous présente un certain nombre d'autres écrits plus ou moins considérables quant au volume, qui ne sont ni de la prose ni, à proprement parler et au sens ordinaire que nous donnons à ce mot, de la poésie. Qu'est-ce donc, puisqu'il convient de nous occuper de ces ouvrages comme des autres ?

C'est sans doute ce qu'il faudrait dire tout d'abord si nous ne voulons pas paraître jouer avec les mots.

Le chanoine Chevalier nous a conté que l'on l'entra (il n'était pas alors cardinal) « à fait descendu un jour » chez des religieux de Saint-Petersbourg et que ses hôtes, très honorés de sa visite, assez bien informés aussi de ses goûts littéraires, avaient mis sur la modeste table de sa chambre leur plus précieux manuscrit, c'est-à-dire un hymnaire grec très ancien qui devait, pensaient-ils, occuper agréablement ses loisirs pour le cas où il en aurait. Le savant bénédictin se serait de suite avis du vieux codex et, longtemps, il lui aurait donné toute son attention, toute son admiration qui augmentait à mesure. Avait-il fait une découverte ? Aujourd'hui la science le reconnaît : elle dit que c'est donc Pitra le premier qui a découvert *de la poésie* là où personne n'avait jamais vu rien d'autre que de la prose, de la prose d'un genre peut-être à part, mais en somme de la prose pure et simple.

L'enquête se continua en diverses bibliothèques, sur plus de deux cents manuscrits de toutes époques, et surtout, les mêmes cantiques, ponctués avec une corrélation rigoureuse, offraient les mêmes strophes symétriquement partagées : les divisions mesuraient toujours le même nombre de syllabes, l'accent tonique occupant toujours la même place dans les pièces de même rythme. Ces hymnes de l'Église grecque, ces odes — pour leur garder le nom — n'étaient donc pas de la prose (ὅλγα μέτρα), comme l'avaient cru Allatius, Giesey, le cardinal Querini et d'autres, comme le pensaient encore les Grecs et les Russes, mais de véritables vers, soumis aux lois de l'harmonie musicale, isosyllabiques

(ισοσυλλαβίζοντες) et isotoniques (ὁμοτονίζοντες) ¹. A tout à l'heure les détails.

Il appartenait à don Pitra de nous entretenir le premier de sa découverte, et comme rien ne vaet mieux en pareille matière qu'une leçon de rhases, c'est lui-même qui a bien voulu nous la donner. Dans ses *Analecta*, on peut voir une admirable dissertation sur la poésie grecque religieuse, une dissertation au point de vue de la technique, de la mécanique, de la composition matérielle du vers liturgique, mais comme si l'auteur avait senti que ceux-là seuls le comprendraient qui savaient déjà tout d'avance, il finit par dresser des tableaux, des tableaux à deux colonnes : d'un côté, il met le texte à expliquer, comme on dit à l'école, en ayant soin de le couper comme il doit l'être, ce que ne font pas d'ordinaire les recueils, sans doute parce qu'ils veulent gagner de l'espace en supprimant ainsi les incises ; de l'autre côté, dans la colonne correspondante, il ne trace que des lignes pointillées, lignes plus ou moins longues où il place, ci et là, plus ou moins de points d'exclamation qui la partagent et qui ont pour but de marquer les accents ². Or ces accents, notons-le bien, c'est déjà, pour beaucoup, la poésie grecque liturgique, et l'on commence à la comprendre à ce seul tableau qui parle tout ensemble aux yeux et à l'intelligence ³.

Au commencement, et par exemple, avec saint Grégoire de Nazianze, le vers a gardé l'ancienne mesure classique ; plus tard, saint Sophrone emploie pour un temps le vers anacréontique, mais il y a déjà des siècles qu'un monde nouveau a demandé une langue nouvelle : que la poésie latine chrétienne a laissé le mètre pour prendre la rime ; que, en dépit de la prosodie, elle a fait entrer dans le vers des mots qui, ci-devant, n'y entraient pas à cause du mélange inharmonieux de leurs syllabes longues et de leurs syllabes brèves ; il y a longtemps surtout que, voulant parler

1. Cf. Chevalier, *Poésie liturg. du moyen âge*, in-8, Paris, 1893, p. 1-2, et Pitra, *Hymn. de l'Église gr.*, in-4, Rome, 1867, p. 18.

2. *Analecta*, t. I (1876), p. xxix, lxx, etc.

moins à l'intelligence qu'au cœur des illettrés et des pauvres, elle a simplifié, humanisé, familiarisé son langage pour en faire le langage de tous les cœurs, et la poésie grecque, à son tour, va, dans la même intention, se dégager des vieux principes, des vieilles traditions, ou dicat des vieux *pamiches*.

Qu'on le regrette ou non : que l'ancienne prosodie fasse valoir ses têtes, ses quartiers de noblesse et revendique ses droits méconnus ; que des Grecs même, comme on vient de le dire, n'eussent plus l'oreille qu'il faut pour discerner les nouvelles nuances, très délicates, ou encore ces points d'exclamation jetés çà et là par dom Pitra pour marquer un rythme qu'ils n'ont pas su, qu'ils ne savent pas encore comprendre, il faut le reconnaître, et ce n'est pas un blâme qu'on lui inflige, la poésie grecque, à partir de saint Sophron et même avec lui, ne sera plus que de la *prose mesurée*, de la prose plus ou moins accentuée. Elle laisse de côté la prosodie quantitative pour ne demander le rythme et le mètre qu'à un heureux mélange de syllabes toniques et de syllabes atones. Le vers, où cette chose à longueur plus ou moins fixe que nous mesurons au collier avec des bouts de ficelle, le vers n'est plus qu'une incise, une incise à longueur très variable, avec une certaine assonance, ou plutôt une assonance certaine qui en marque la fin. Avec un nombre plus ou moins considérable d'incises, la nouvelle poésie fait la strophe : avec un plus ou moins grand nombre de strophes, elle fait l'hymne ou l'ode quel que soit son nom, car de fait, la strophe et l'hymne ont des noms différents suivant leur forme, leur origine, leur destination, et pour le dire en passant, tous ces termes hétérogènes, intraduisibles comme tant d'autres qu'on rencontre dans les livres liturgiques des Grecs, auraient souvent besoin d'un « devin » qui les explique ».

À propos, pour ce qui est de la strophe seule, car cette nomenclature peut à elle seule nous édifier d'avance sur la liturgie des Grecs, nous avons, par ordre alphabétique, comme terminologie concorde, sans compter sans doute les choses extraordinaires : l'*apolytikion*, l'*antometon*, les *catascasia*, le *cheroucion*, le *contakion*, la *dora*, l'*ikhos* (ἰχθῆς), l'*erapostilarion*, l'*hirmos*, l'*ikos* (ὁἰκος), le *megalytnarion*, le *stavrothentokion*, le *stikheron*, le *stikos*, le *thentokion*, le *tropaire*, terme générique il est vrai et qui embrasse bien des choses, enfin pour savoir nous borner, l'*hy-*

pakoi, un dernier terme qui devrait intéresser comme tous les autres, ou même mieux que d'autres, parce qu'il nous fait connaître une particularité de l'office canonique des Grecs : ce qu'on pourrait appeler le « moment d'abord de bien écouter » et ensuite « de bien chanter ». On sait en effet que les Grecs « chantaient » tout leur office, et ce n'est sûrement pas pour les moines d'Orient que saint Jérôme disait : *tenachi est plangere* (le propre du moine, c'est de pleurer), et dès tandis qu'une grande partie se chantait en solo par un *troïaire* sans doute mieux doué que les autres à cet effet, un *monachos* venait, nous supposons, à toute l'assemblée devait se lever pour chanter en chœur ce *troïaire* si bien défini *l'hypakoi*, ou comme qui dirait : Écoutez bien ; et surtout, chantez bien, chantez mieux encore ! 1.

1. Quelques définitions ou éclaircissements peut-être utiles à quelques lecteurs d'après : Clugnet (*Dictionn. grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque*, in-8, Paris, 1895) ; le R. P. C. Charon (*Les saintes et divines liturgies de nos saints Pères Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Grand*, in-18, Beyrouth, Paris, 1905), *Echos d'Orient* ; *Revue de l'Eglise grecque-orientale* ; Allatius, *De libris et rebus*, cf. p. 113 ; Pargolre, *ut sup.*

Antiphones, courtes formules acclamatives et déprécatives que tantôt l'un, tantôt l'autre des deux chœurs répète, chaque fois que s'interrompt à la fin d'un *stique* (verset) ou d'un groupe de *stiques*, le soliste chargé de la psalmodie proprement dite, L. Petit, *Antiphones*, dans le *Diet. d'archéol.*

Apolythion, strophe (*troïaire*) qui se chante à la fin de l'office du soir ; correspondant à l'antienne du *Magnificat* dans l'office latin (Cl., E., O.).

Autonelou, *troïaire* chanté sur une mélodie qui lui est propre. On dit aussi *idionèle* (Cl.).

Catavasia (καταβασία), *troïaire* placé à la suite d'une ode, et ainsi nommé parce que les deux chœurs descendaient de leurs stalles pour le chanter au milieu du chœur (Cl.).

Cheroubicon (χερουβικόν) : le *troïaire* de ce nom est ainsi désigné parce qu'il y est fait mention des Chérubins (Cl.).

Contakion, prélude d'un poème composé d'une série plus ou moins longue de strophes. Autrefois ce poème était entonné autour d'un morceau de bois appelé *Kindon*, et on le déroulait au fur et à mesure de la lecture ou du chant (F., O.). Le *Contakion* contient en abrégé le sujet de la fête du jour (Cl.).

Dora, quelquefois le *Gloria*, plus souvent le *troïaire* qui se chante immédiatement après la première partie de cette doxologie (Cl.).

Ikhus (ἰχθυς), sorte de mélodie renfermée dans une certaine étendue de sons... Comme le plainchant des Latins, la musique ecclésiastique grecque comprend

Un poétique non qu'un l'écritelle, telle poésie, malgré son genre à part, est simple pièce mensurée, ce qui mélange mieux, rend-elle les oreilles à ce rythme, le rythme de l'hymnique de l'Orient.

quatre modes, dont le couple est doublé par l'adjonction de quatre modes plagaux : Ainsi $\chi_{2n+1, 2}$ premier mode : $\chi_{2n+1, 1}$ premier mode plagal (Cl), $\chi_{2n+1, 3}$ est fourni ad quem *ambuncta cantica*, Althaus, p. 66.

Lampostidion, trépaire qui se chante à l'office de l'aurore, immédiatement avant *Laudes*.

Hirudo est peut-être un type à peine devenu le type d'après lequel une série de nouveaux triplicaires a été composée, c'est-à-dire qui a prêté son rythme ainsi que sa mélodie à ces struples plus récentes. Quelquefois l'ode nouvelle en donne le texte complet, quelquefois les premières paroles seulement (Gl. Allatus, p. 66).

Megalynon, tropaire accompagnant la neuvième ode des canons de certaines fêtes ; ainsi appelé parce que, dans le canon primitif qui a servi de modèle à tous les autres, la neuvième ode est le *Magnifiant* : $\text{Me} : \text{xi} = \frac{1}{2} \text{xi} : \text{viii}$ (Cl.).

Ikos (α ις), toujours placé après le sixième ou la suite du *kontakion*. — Les auteurs ne s'entendent pas sur les motifs qui l'ont fait appeler ainsi (Cl). À noter cependant cette explication du P. Paroïte: Telles strophes sont dites *ικος* dont la juxtaposition en assez grand nombre constitue des hymnes homogènes.

Prima (1.1.1.1) désigne une composition poétique lorsque le nom de son auteur est donné (Cl).

Sinerotheutokian, (77-46233-66), traqueira dans lequel est mentionné la présence de la sainte Vierge au pied de la croix (Ch.).

Stikhiron (στίχηρον), tropaire chanté après un verset d'un psaume. C'est à proprement parler un verset d'origine ecclésiastique ajouté à un verset scripturaire (Cl.).

Stikhira prosoma, versets similaires, c'est-à-dire trois grandes antiennes composées de telle manière que, ayant le même nombre de syllabes, elles se chantent sur une même mélodie (Ul. G.-Ul.). - *Stikhira idiomela*, grandes antiennes ayant leur mélodie propre (G. U., Gl.).

Stique (στίχ.), quelques paroles extraites de l'Écriture sainte sainte ou phrase composé sur le modèle des versets de l'Écriture (Cl.).

Theotokion, tropaire en l'honneur de la Mère de Dieu.

Tropaire. L'hymanographie grecque est formée de vers syllabiques basés sur l'accent tonique. Chaque strophe forme un *tropaire*. Plusieurs *tropaires* forment une *ode*, dont le rythme et la mélodie sont calqués sur le *tropaire* initial appelé *hirmos* (Ch., 219).

Hypakoi (ὑπᾶκοι), (refrain), tropaire intercalé dans certains canons après la troisième ode. Il semble que, à l'origine, le chant de ce tropaire était exécuté par toute l'assemblée, alors que les tropaires précédents et les suivants étaient chantés en solo par un chanteur (Cl.).

ne s'enferme pas, comme on sait, en un volume, mais en plusieurs, c'est-à-dire, dans la *collection* — le mot n'est que juste — de ses livres liturgiques.

Avec clarté et très brièvement, ce qui est un double mérite, la *Revue de l'Église Grecque-unie* nous fait connaître les principaux de ces livres qui servent à l'office canonique chez les Grecs encore de nos jours :

« Le premier est le *psautier*, lequel est divisé en vingt sections ou *cathismata*¹. Le *psautier* se dit une fois la semaine, deux fois en carême.

« Le *Propre du temps*, pour employer un terme des bréviaires latins, est contenu dans trois volumes : le *Triodion*, le *Pentecostarion* et le *Paracleti*, ou *Paracletiki*. Le *Triodion* commence le dimanche d'avant la Septuagésime et finit au Samedi saint² ; le *Pentecostarion* va de la fête de Pâques au dimanche qui suit la Pentecôte ; le *Paracleti* commence le lundi d'après le premier dimanche de la Pentecôte et s'étend jusqu'au jour où l'on reprend le *Triodion*³.

« Le *Propre des Saints* se nomme les *Ménées*, parce que chaque mois de l'année a son volume d'offices propres⁴.

1. *Cathisma*, mot à mot, prière pendant laquelle on s'assied. « Dans le rite grec le *psautier* est divisé en vingt sections ou *cathismata* que l'on récite à tour de rôle à l'office... de manière que le *psautier* soit terminé en une semaine. On s'assied pendant cette récitation. Charon, 240. »

2. It is so called because the leading canons have, during that period, only three odes. Neale, *Hymns*, p. xi. Deux frères mélodes, Théodore Studite, et Joseph de Thessalonique, travaillent d'un commun accord à constituer le *Triodion*. Comme des poètes antérieurs, Sophron de Jérusalem peut-être, et sûrement Cosmas de Maiouma, ont beaucoup écrit pour le carême, Théodore et Joseph pourraient presque se contenter de réunir les matériaux du passé, sans rédiger eux-mêmes un texte nouveau. En fait, ils empruntent que modérément à leurs devanciers, sauf à saint Cosmas, et l'on peut allier, malgré ces emprunts, comme aussi malgré les additions à venir, que le *Triodion* est une œuvre essentiellement Studite. Pargoire, p. 322.

3. *Paracleticos*, raxon ainsi nommé parce que chaque tropaire y contient une supplication (Clugnet, *ut sup.*). « Exception faite pour quelques emprunts et quelques additions, le fond de ce livre semble appartenir, comme le *Triodion*, à Joseph et Théodore du Studium ou du moins à leur école. » Pargoire, *ut sup.*

4. Cf. article suivant.

« Avec celui-là il y a l'*Horologium*, ou le livre des Heures canoniques. Il comprend les prières et les psaumes qui se disent sans jamais varier aux différentes heures du jour et de la nuit. Le *cathisma* ta du ps. — Tier n'y rentrent pas.

« Pour dire au chœur tout l'office, il faut avoir sous la main un assez grand nombre de volumes. Car il y a telle partie de l'office qu'il faudra prendre dans l'*Horologium*, telle autre dans le *Trisagion*, ou le *Pentecostarion* ou le *Parachiti*, selon le temps. A un moment donné, on lit un *cathisma* du psautier, etc.

« Il y a encore l'*Octoïchos*¹, le martyrologe, le *parachei*.

« Pour régler l'office et encadrer les uns avec les autres tous ces livres, il y a un livre spécial qui se nomme le *Typicon*², parce qu'il donne le *type* ou la forme de l'office de chaque jour.

« Il n'y a pas à s'étonner, continue la *Revue*, de cette multitude de livres: nous avions la même chose antérieurement dans notre rite latin quand l'office comprenait le Psautier, l'Hymnaire, le Lectuaire, le Responsorial, l'Antiphonaire, l'Évangélaire, etc. Avec le temps on a fondu en un tous ces livres, et comme il arrive toujours dans les fontes et les refontes, on a perdu beaucoup sur la quantité, et de là est venu, le mot et la chose que nous appelons le *Bréviaire*³.

1. « L'*Octoïchos*, ou livre des huit tons, est consacré au culte du temps: elle contient huit offices du dimanche, un pour chaque ton. Depuis le iv^e siècle, depuis l'époque où l'hérétique Sévère d'Antioche composait une œuvre de cette sorte et de ce titre, l'Église orthodoxe a évidemment possédé son livre des huit tons. Pourtant la seule *Octoïchos* byzantine connue est postérieure à saint André de Crète. Cet ouvrage, déclarera bientôt la tradition, c'est Jean Damascène qui l'a édifié dans sa laure de Saint-Sabas vers 735. Mais défiez-vous de la tradition. Si Jean le moine, si l'humble Jean, comme il se nomme lui-même, jette les bases de l'*Octoïchos* byzantine et prépare la plupart de ses matériaux, il ne la bâtit certainement pas seul, ni tout d'une pièce. D'autres en effet mettent la main à la construction après lui; les Studites, autour de 800, paraissent y ajouter plusieurs pierres, entre autres les *anabathmi*; en tout cas, la seconde moitié du ix^e siècle, verra Méthrophane de Smyrne y travailler encore et puissamment. » Pargoire, p. 322.

2. Cf. article suivant.

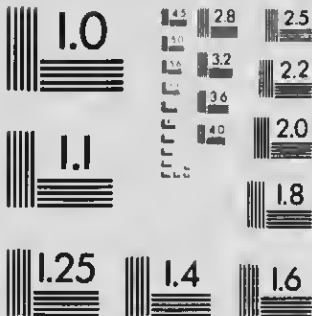
3. Cf. article suivant.

4. *Revue de l'Église Grecque-unie*, 1^{re} année (1885, p. 20-21). La bibliothèque Mazarine possède, sous le titre de Νέον Ἀπολόγιον πνευματικόν καὶ ἡθικόν, un



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc.

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609-114
(716) 482-1301 Phone
(716) 288-5044 Fax

La *Revue* ne dit rien du *Synaecion*, de l'*Anthologion*, de l'*Heortologion*, de l'*Euchologion*, de l'*Hirmologion*, du *Theotocaron*, du *Grand Canon*, ce dernier terme représentant un office qui occupe à lui seul vingt-huit pages in-4° à deux colonnes¹, et de fait nul ne peut jamais tout dire, mais ce que nous devons ici faire ce suite remarquer, c'est que les trois quarts au moins, sinon les neuf-dixièmes du contenu de tous ces livres, ne sont pas, comme nous disions, *de la prose*, mais plutôt et littéralement *de la poésie*, si du moins on permet encore l'emploi de ce terme pour une chose qui en somme n'a pas de nom².

Ne soyons donc pas si méticuleux, et comme ici, tout aussi bien qu'ailleurs, les chiffres auraient de l'éloquence, quelqu'un voudrait-il bien nous dire un jour le nombre de vers — appelons les *incises*, si vous aimez mieux — que fourniraient pour leur part les livres liturgiques des Grecs? Nous ne possédons, quant à nous, que deux éléments d'arithmétique, mais ils pourraient être déjà le point de départ d'un calcul au moins approximatif. Ainsi le

Nouvelle Anthologie très complète et très authentique, un bréviaire de format portatif. « Bréviaire de voyage », comme dit la préface, format in-18, 732 pages (250), publié à Rome en 1598.

1. *Canon*. Les moines, considérant l'office comme la prière de règle par excellence, le désignent, de ce chef, sous le nom de *Canon* (Pargoire, *op. cit.*). Une réunion de neuf odes, dont chacune fait plus ou moins allusion au contenu de neuf cantiques tirés de l'Écriture et qui se récitent à l'office du matin, forme un *canon* (Ch.). La deuxième ode, qui renferme une série de malédictions contre les violateurs de la loi de Dieu, ne se dit qu'en carême, où l'office ne comprend d'ailleurs que trois odes (d'où le mot *triodion*) ; en dehors de ce temps elle est toujours omise (Ch.). La fête du *Grand Canon* se célèbre le jeudi de la cinquième semaine du carême, c'est-à-dire avant le dimanche de la Passion. On l'appelle fête du *Grand Canon* parce que, ce jour-là, ce poème d'André de Crète est chanté (après les *Laudes*). Cf. note de Montfaucon au *Typicon* de l'Impératrice Irène, *P. G.*, t. cxxvii, col. 1059.

2. « Les vingt-quatre livres ecclésiastiques des Grecs rentrent donc presque tous dans le domaine de l'hymnographie. *Pitra. Hymn. gr.*, p. 22... » Ensemble presque illimité... Quinze à vingt volumes imprimés, dont les manuscrits doubleraient l'étendue. *Ibid.*, pp. 22-23. — C'est un peu affaire de reliure. De même que les imprimés pourraient atteindre le nombre des manuscrits, ils pourraient aussi, au moins quelques-uns, entrer sous la même couverture. C'est ainsi que les *Ménées*, d'ordinaire en douze volumes *séparés*, n'en comptent souvent que six ou quatre, contenant chacun deux ou trois mois, selon le cas.

Pentecostarion comprend environ 5,000 pages in-4 à deux colonnes, et les *Ménées*, au bas mot, 3,000¹. On trouvera plus loin des fac-similés des *Ménées* de Venise et il sera facile d'y compter cinquante lignes à la colonne. Or, chaque section des *Ménées* occupant en moyenne 350 pages, et il y en a douze, on voit à quel incroyable chiffre nous arrivons déjà. Et si à cette première addition on ajoute encore le *Triodion*, le *Paravlitii*, l'*Octoïchos*, sans négliger les vingt-huit pages du *Grand Canon* ni rien de ce que nous avons tout à l'heure mentionné ; si, en sortant du domaine liturgique, on rassemble tout ce qui est encore *poésie*, au même sens où nous prenons toujours ce mot, alors, on le voit bien, c'est en toutes lettres quelques millions de vers que doit compter la littérature hymnique de l'Orient.

Qui, de nos jours, a lu tout cela, au moins une partie quelconque de cela ? Autrefois des hommes laborieux s'attachaient des années entières sur ces œuvres du passé, s'ingéniant à les copier ou même à les traduire de leur mieux, et ne s'accordant pour toute récréation que d'aller faire dégeler au feu de la cuisine leur bonne encre noire qui s'était en effet *gelée dure* à la glaciale température de leurs bibliothèques, mais aujourd'hui, évidemment, « on n'a plus tout ce temps à perdre. » Il nous souvient en passant du cri de douleur que lançait, il y a quelque soixante ans, le docteur anglais John Mason Neale en constatant « l'étonnante ignorance du clergé anglais de son temps à l'égard de la liturgie grecque, de « cet immense trésor de divinité », comme il l'appelait, « l'œuvre glorieuse qui a mis au moins neuf siècles à se compléter. Je suis certain, ajoutait-il, que pas un sur vingt de mes lecteurs ne lira le Canon grec d'un bout à l'autre, et cependant quelle glorieuse masse de théologie tous ces offices nous présentent ² ! »

1. Neale, *Hymns*, p. xl. Il a soin d'ajouter : « On a moderate computation. »

2. The thought that, in conclusion, strikes me is this : the marvellous ignorance in which English ecclesiastical scholars are content to remain of this huge treasure of divinity — the gradual completion of nine centuries at least. I may safely calculate that not one out of twenty who peruse these pages will ever read the « Greek Canon » through ; yet what a glorious mass of theology do these offices present ! If the following pages tend in any degree to induce the reader to study these books for himself, my labor could hardly have been spent to a better result. *Hymns*, p. xli.

Il est vrai pourtant qu'il n'y invitait guère, et à propos, quelle curieuse association chez lui de choses bizarrement contradictoires ! Le docteur Neale était un fervent, presque un passionné de la poésie grecque du haut moyen âge, si bien qu'il a voulu en traduire quelques pièces privilégiées, et non en vulgaire prose, mais dans les meilleurs vers anglais qu'on puisse désirer ; si bien encore que cette traduction, qu'il avait réduite au format d'un petit livre de poche, nous dirions presque d'un *paroissien*, était proclamée par la critique anglaise « son plus noble ouvrage ¹ », et de fait, il y avait travaillé longtemps, l'entreprise, par sa nouveauté même, présentant, comme il dit, « une difficulté immense » ; pendant neuf ans, selon le conseil d'Horace, il avait gardé par devers lui son œuvre, et quand enfin il la donnait au public, il s'exensait d'être pour l'Angleterre « le premier mélode oriental » ; et cependant, c'est ce même fervent, ce même byzantin de la plus belle en qui, non d'intention sans doute, mais en fait, nous dépoeétise l'hymnodie byzantine, nous en éloigne et presque nous en dégoûte d'avance ! Quel être en effet « merveilleusement ondo-loyant et divers » que l'homme, que les auteurs mêmes !

Ce préambule se fait un peu long et déjà nous voyons apparaître en marge comme autrefois au collège la mauvaise note du professeur : *non aa* — *u*, et cependant nous persisterions quand même. Il fait si bon dans ce champ clos qui sert d'ailleurs comme de lente et douce avenue au « jardin de Madame sainte Anne ! » Par ces jours d'automne, et cette pluie qui tombe plus triste encore que les feuilles mortes,

(De la dépouille de nos bois, etc.)

1. *His noblest work*, dit la *Religious Encyclopedia* de Philip Schaff.

2. I trust the reader will not forget the immense difficulty of an attempt so perfectly new as the present where I have had no predecessor. I have kept most of the translations by me for at least the nine years recommended by Horace... I may (by way of excuse rather than of boast) say, almost in Bishop Hall's words :

I first adventure : follow me who list
And be the second Eastern melodist.

Hymns, etc., 1862, p. xvi.

ya-t-il meilleur dévotif que les souvenirs d'autan, et du plus loin qu'ils puissent nous revenir ? N'en oublions cependant pas notre Docteur Neale. Il est d'ailleurs là dans le champ clos, et s'il est maussade, c'est peut-être simplement parce qu'il n'a pas pénétré, qu'il ne pénétrera pas dans le jardin. A qui la faute ? Mais écoutons-le quand même. C'est la note plaintive, peut-être la note criarde, mais il finit de ces choses-là avant les chants d'oiseaux.

Il va exécuter quelques hymnes, et les pauvres sont précisément des nôtres — voyez si on est de bonne composition — : « A l'exception de Joseph du Studium, Théophanes est le plus prolifique des hymnôdes orientaux et nous voyons déjà paraître dans ses écrits ce qui a été le malheur et la ruine de la poésie grecque des âges suivants, c'est-à-dire le parti pris de composer des hymnes, non par une effusion spontanée du cœur, mais à cette seule fin de combler un vide dans le livre d'office. Parce que les grandes fêtes et les principaux saints du calendrier avaient leurs rans et leurs *stikhera*, tout martyr, tout confesseur qui a donné son nom à un jour de l'année, doit avoir également son canon et ses *stikhera*. Combien différent l'usage latin où les apôtres eux-mêmes n'ont pas d'hymnes propres reconnues par toutes les Églises, mais simplement l'hymne du *Commun* ! De là chez les Grecs, ce déluge de compositions sans valeur qui emplissent les *Ménées* ; de là, cette tautologie, ces répétitions qui finissent par nous rendre malades ; de là ces lieux communs sans merci enveloppés dans des lambeaux de tragique langage, et présentant vingt fois, et trente fois la même pensée sous des termes qui varient à peine. Sans doute, il faut distinguer Théophanes de la horde d'écrivains inférieurs qui vinrent à peu près de son temps opprimer l'Église. Plusieurs de ses canons ou plutôt de ses sujets sont d'un intérêt mondial. Les martyrs orientaux qu'il célèbre sont pour la plupart ceux-là mêmes qui ont conquis la plus haute réputation dans les annales de l'histoire. Mais encore le voyons-nous honorer des personnages dont tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils sont morts pour le nom du Christ. (Quelle aberration ! et comme c'est peu de chose en effet ! — *Note du traducteur*). Et quoique le poète mette à son œuvre un peu plus d'ételle que ses confrères, mainte strophe très longue, assez bien dans le sujet d'ailleurs, devient nécessairement ennuyeuse parce

qu'elle couronne un saint de qui il n'y a rien de spécial à dire ! »

Pauvre Théophaues, pauvres ses confrères, pauvre poésie grecque ! Ce n'est cependant pas tout et endurons encore ceci, cette averse en plein champ :

« Des innombrables compositions de ce très laborieux écrivain, — il ne s'agit plus de Théophaues, mais de Joseph l'Hymnographe — il serait impossible d'en trouver une seule qui, à notre goût occidental, puisse le moins du monde nous expliquer les honneurs que rend à ce poète l'Eglise d'Orient, (*La traduction mot à mot serait ici horrible, et de même pour ce qui suit*). La nécessité d'emplir huit odes avec l'éloge d'un saint dont on ne connaît pas autre chose que le fait de son existence, et le besoin de répéter cette même chose soixante ou soixante-dix fois; le verbiage, l'emphase, la préoccupation sournoise d'empanacher la simplicité de l'Ecriture au goût d'une cour moralement déclinée; tout cela ne peut produire qu'un intolérable ennui ². »

1. Il faut avoir pitié des protes... — Seulement, comme l'ouvrage de M. Neale est maintenant assez difficile à trouver, et que, par ailleurs, il faut toujours aujourd'hui « montrer le bout de papier », nous donnerons dans le texte les principaux passages de cette *diatribe* peu banale : « With the one exception of saint Joseph of the Studium Theophaues is the most prolific of Eastern hymnographers ; and in his writings we first see that which has been the bane and ruin of later Greek poetry ; the composition of hymns, not from the spontaneous effusion of the heart, but because they were wanted to fill up a gap in the Office-Book... Hence the deluge of worthless compositions that occur in the *Menaia* ; hence tautology, repeated till it becomes almost sickening ; the merest commonplace again and again, decked in the tawry shreds of tragic language, and, twenty or thirty times presenting the same thought in slightly varying terms. Theophaues, indeed, must be distinguished from the host of inferior writers that about this time began to *overshadow* the Church... But still we find him thus honoring some (*martyrs*) of whom all that can be said is, that they died for the name of Christ... Many long stanzas, that keep pretty close to their subject, concerning a Saint of whom there is nothing especial to say, must become tedious. *Op. cit.*, p. 92-93.

2. Nous finissons la phrase par où elle commence, mais la traduction de ce passage est littérale :

The insufferable tediousness consequent on the necessity of filling eight Odes with the praise of a Saint of whom nothing, beyond the fact of his existence, is known, and doing this sixty or seventy different times ; — the verbiage, the bombast, the trappings with which scriptural simplicity is elevated to the taste

Enfin le mot, le terrible mot qui tremblait depuis longtemps au bout des lèvres est lâché, et comme en beau style ces belles choses sont dites ! Et donc, en un mot, on sent, la poésie des Grecs est ennuyeuse, elle est ennuyeuse parce qu'elle est monotone, parce qu'elle répète toujours la même chose !

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Admirable trouvaille de M. Neale déjà pressentie par le vieux Boileau ou même le Bossuet de « cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine. » Et pourtant nul ne se plaint de la vie, où qu'elle soit et quelle qu'elle soit, avec cet impitoyable recommencement, chaque matin, des vingt-quatre heures de la veille ; avec le même petit cercle de petites idées dont il faut journellement s'occuper ; avec, dans un autre domaine, les mêmes révolutions, les mêmes vicissitudes sempiternellement renouées, on suit, comme, de la littérature, de la science, de l'art et de tout le reste ! Ne dirait-on pas toujours et de toutes choses de ces vieux amusements badigeonnés de blanc et de rouge qui, déjà au temps d'Athalie, voulaient ainsi

...des ans réparer l'irréparable outrage ?

Pardonnez cet embellissement et soyons plus sérieux. La monotonie, c'est le fœtus et la femme, l'état même de toute chose vraie et subsistante en elle-même ; c'est un peu comme la paix ; la tranquillité de l'ordre. Toute grande chose est monotone parce qu'elle est essentiellement simple, monotone comme le ciel d'Orient, comme le roulement de l'Océan, — *Roll on, thou, deep Ocean!* — comme le décapage des montagnes sur l'horizon, comme, encore ici dans un autre domaine, la musique avec ses incessantes redites, comme le chant des psalmes, comme le bruissement léger des harpes éoliennes au temps où il y en avait et où personne pourtant alors ne s'en lassait.

Mais finissons, c'est-à-dire finissons par avouer en toute bonne foi et simplicité qu'il nous manque à plusieurs un *je ne sais quoi*, un *quelque chose* en tout cas, pour juger sagement, convenable-

of a corrupt Court, are each and all scarcely to be paralleled. *Id.*, *Ibid.*, p. 125-127.

ment, de la liturgie des Grecs, qu'elle soit poésie ou simple prose, car en vérité, la distinction importe ici infiniment peu : ce serait peut-être ce que les mystiques appelaient autrefois, en un langage qui, peut-être aussi, ne se comprend plus qu'à moitié, et encore ! le *sens de la prière*. La prière est un *sens*, un huitième sens au moins, si ce n'est pas le premier. Il semble que le Père laocédémien le possédât, lui qui hantait aux quatre coins du monde ce mot fameux que nous n'avons pas besoin de réécarter, et que d'ailleurs, vu son extrême simplicité, — une autre chose incomprise, — nous voudrions plutôt traduire sous une forme plus accessible aux oreilles non préparées :

« La prière n'a qu'un mot : en le redisant toujours, elle ne le répète jamais. »

* * *

Voilà qui est trop sérieux, et tous ensemble, comme concession aux infirmités de notre commune nature, redevenons nous-mêmes très humains. Il faut prendre où l'on peut ses termes de comparaison et selon le proverbe, « toute comparaison cloche », mais cette réserve faite, et nous plaçant au point de vue strictement linguistique, nous devrions juger de la poésie hymnique des Grecs au moins comme nous jugeons de toute composition qui est à la fois littéraire et musicale, ou encore de toute littérature qui n'est pas seulement versifiée, mais chantée. Or précisément « hymnodie grecque » et « hymnographie grecque » ne sont pas deux termes absolument synonymes. Chez les Byzantins, l'hymnographie écrit des hymnes ; l'hymnologue écrit aussi des hymnes, mais il les écrit sur de la musique, une musique que d'ailleurs, et c'est un de ses grands mérites qu'on oublie trop, il compose, ou si vous voulez, il improvise lui-même. Rares même aujourd'hui, en ce glorieux siècle qui encourage, sont les têtes assez puissantes, les talents assez déboulés pour faire marcher ensemble et d'un même pas, entraînées par un même et unique mouvement, ces deux bonnes choses qui sans doute devraient être deux sœurs inséparables, mais qui en pratique ne le sont pas : la Poésie et la Musique. Le vieux mélode grec, en sa simplicité toute monastique et primitive,

croyait pouvoir les fuir aller de front, la main dans la main, et en même temps distiller à propos ses larmes, sans négliger non plus ces accents que les siècles suivants ne devaient pas comprendre mais qui étaient pour lui de la poésie. Que voulez-vous ? puisqu'on fait tant que de penser une ou deux fois à Boileau, autant vaut y penser trois fois :

Chaque Âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Avant donc de juger la littérature hymnique d'Orient, il convient au moins *aujourd'hui*, d'étudier un peu cet autre élément dont nous parlons et qui lui est inséparable, la musique, la musique quelle qu'elle soit elle-même comme la poésie byzantine. M. Neale ne le pouvait pas de son temps et c'est pourquoi, malgré ses hardieses intempestives, il faut lui garder un sympathique respect comme nous ferions à un précurseur et un maître, mais nous, les plus jeunes, les gâtés de cette ère scientifique, nous le pouvons, nous le devons, et c'est en partie déjà fait.

L'érudition contemporaine s'est en effet portée, dans la mesure où elle le pouvait, vers ces cantilènes oubliées du passé et c'est déjà dire vers la cantilène liturgique. Chose remarquable en effet, et que pourtant bon nombre d'archéologues ne semblent pas voir, car sûrement, s'ils la voyaient, ils déposeraient tout amour-propre pour nous la dire, ne fût-ce qu'au nom de la *Science* : il ne reste presque plus rien du haut moyen âge oriental que ses souvenirs religieux, comme si en effet cela seul pouvait subsister qui a Dieu pour principe et pour fin. Divine beam en même temps à une Église qui n'est plus l'Église, ni de l'Église, parce qu'elle n'est plus à Pierre, vicaire unique de Jésus-Christ¹.

1. Notes utiles peut-être :

« Les mélodes n'étaient pas seulement de simples faiseurs de vers (*συγρονοί*), mais, suivant l'étymologie du mot *μελωδίστα*, de véritables aèdes chrétiens qui composaient eux-mêmes la mélodie de leurs hymnes. — Il résulte de cela que la versification liturgique des Byzantins est liée à la musique d'une façon aussi étroite que celle des anciens Grecs. C'est donc seulement au jour où nous aurons rendu à leurs poètes le chant qui en était l'âme que nous pourrons nous flatter d'entrer avec eux en parfaite communication de sentiments, et de goûter toutes les beautés de leurs chefs-d'œuvre. — J. T., *La musique byzantine*, Cf. *Echos*, t. 1, p. 353. — (Chez les Byzantins) : le mélode est musicien aussi; il crée l'air de ses

Les Mélodes.

Quel dommage que cette fameuse dissertation *Sur les Mélodes*, dont Allatius se disait l'auteur, ait été perdue irrémédiablement, ou bien, comme le pensait le cardinal Pitra, malgré les assertions d'Allatius lui-même sur ce sujet, n'ait jamais été rédigée et soit restée à l'état de simple projet¹ !

productions en même temps qu'il en créa le texte, et par là il se distingue de l'hymnographie postérieure qui se contentera d'adapter de nouvelles paroles à de vieilles mélodies. Parguère, *op. cit.* L'étude de la musique byzantine, on le disait récemment, obtient enfin un juste retour de fortune. De toutes parts on se met en devoir de rechercher les principes constitutifs d'un art réel... Rechercher et fixer autant que possible l'ancienne notation est, ce nous semble, ce qu'il importe de faire d'abord. Déjà les travaux du R. P. Hilant (*Échos d'Ori.*, 1901), nous ont fait faire un pas sérieux dans cette voie. Espérons que l'éminent musicologue, en continuant ses recherches et en nous en faisant profiter, nous permettra de pénétrer de plus en plus les secrets d'une technique jusqu'ici trop méconnue. J. B. Rehours, *Quelques manuscrits de musique byzantine*, *Cl. Revue de l'Or. chr.*, 1905, p. 299 et 1905.

« Nous n'avons pu... chercher ce que furent les chants des Églises orientales aux siècles passés... absence totale de monuments écrits nous ôte, en effet, tout moyen d'étudier cette musique à des sources directes... » D. J. Parisot, *Essai sur le chant liturgique des Églises orientales*, dans *Rev. de l'Or. chr.*, 1892, p. 221. Simple réflexion : est-ce bien exact ? Les bibliothèques sont pleines d'anciens hymnaires *en notation musicale*, selon la formule des catalogues. En voici un pris au hasard, comme on dit, parmi tant d'autres de ce genre : Bibliothèque nationale, Codex grec 356 (*Regius 3567*), parchemin, XIII^e siècle, f. 130. Ex Orient in Bibl. regiam illat. Hi continentur hymni in ecclesiis Graecis cantari soliti a die 1^a octobris ad Julii usque linca. Adjuncta sunt nota musica. Il y a longtemps que ce volume est là.

Comme ouvrages récents, l'amateur d'aujourd'hui pourrait consulter la *Paléographie musicale*, en 9 tomes, des Bénédictins de Solesmes, ou bien, livre plus modeste et aussi plus facile à trouver : Amédée Gastoué, *Catalogue des Mss. de Musique byzantine de la Bibl. nat., de Paris et des Bibl. publ. de France*, in-4, Paris, 1907. Sur la métrique de l'hymnographie grecque en général, bonnes pages dans Christ et Paranius, *Anthologia*, p. xxiv-cxiv ; voir aussi E. M. Bouvy, *Le rythme syllabique des mélodes appliqué à la poésie sacrée*, dans *Lettres chrétiennes*, 1880-1881, t. I, p. 407-426, t. II 114-123, 276-306.

1. « Spondeo me plura dicturum in eo quem prae manibus habeo tractatum, de Melodis Graecorum, *Cl. De libris eccl. Graecorum*, in-4, 1645, p. 77. Plus loin, p. 81, il s'excuse de nommer simplement, sans de fait ajouter aucun détail bio-

Heureusement, la Science a, comme tout le reste, ses ennuies et ses moles, ce qui veut dire que, en ces dernières années et pendant assez longtemps, les mélodes byzantins ont fait cercle autour d'eux, quelques-uns surtout, un grand cercle, et fort honorable, humainement parlant. Or, et il faut s'empresser de le dire parce que l'article précédent nous a si longtemps tenus éloignés de notre vénérée Sainte, il se trouve que ceux dont on a le plus et le mieux parlé sont précisément ceux-là mêmes qui ont chanté la bienheureuse Anne. *Chanté* est le mot ; il l'est même si, au rythme de leurs inrises, ne s'est pas associée cette musique incomprise mais réelle dont il a été dit quelques mots.

Au premier rang de ces poètes nous apparaît saint Hymnologue, et tout d'abord nous remercions la critique d'avoir quelque fois conservé à son nom sa désinence hellénique. Il y a des noms qu'on ne devrait pas traduire, parce que, bon gré mal gré, ils sont cosmopolites. D'ailleurs où trouver plus doux assemblage de syllabes que celui-là ? — Nous dirions de suite, songeant à la ville éternelle qui lui a donné son nom et au poète qui a fait un si joli vers :

FELEX QUI TANTUM MENSURAM NOMINIS IMPLET !

Saint Romanos n'est peut-être pas le premier mélode d'Orient qui ait rendu hommage à notre Sainte, et il est assez vraisemblable en effet que la poésie byzantine n'a, pas plus que la piété, attendu jusqu'à lui pour offrir à la mère de la Vierge sa prière avec son cantique. Mais à moins de découvertes inespérées, l'œuvre de saint Romanos est de toutes celles qui nous restent du haut moyen âge oriental, *très probablement* la plus ancienne où le culte litur-

« ... ou littéraire soixante-onze mélodes » de quibus cum fuisse egerim la-
 « ... du meo de *Melodis Græcorum*. » Voici l'opinion du cardinal Pitra : « Léon-
 « ... as, l'un des hommes qui a eu le plus de choses sur la Grèce ancienne et mo-
 « ... semblait destiné à résoudre ce problème (de *l'hymnographie grecque*) dans
 « ... ne dissertation sur les *Mélodes*, formellement promise et presque citée par lui,
 « ... elle n'existait, la perte en serait à jamais regrettable. Fabricius, il y a plus d'un
 « ... l. déplore. De nos jours, le cardinal Mai a fait de longues recherches pour
 « ... traces de ce travail. Une nouvelle enquête paraît superflue ; nous
 « ... nous m'attache à croire que l'œuvre est restée en projet. » *Hymnogr. ar.*, p. 3.
 « ... remplis la mesure d'un si grand nom !

gique de sainte Anne ait laissé trace, nous dirons plus loin quelques mots d'Anatolia, mais il n'est pas prouvé, tant s'en faut, que le mélode poète sous ce nom dans les *Menées* de juillet soit Anatole de Byzance, patriarche de la première moitié du ^v^e siècle. C'est le cas de dire *L'innam!* mais puis davantage.

Il en est de Romanos comme des peuples heureux : il n'a pas d'histoire. C'est le distingue aus i d'une multitude de grands hommes, et avant tout : soyons distingués, » disait-il de ce grand homme. Effectivement, les seuls renseignements purement historiques que nous possédons sur sa personne se bornent à trois ou quatre meunies notices insérées dans les synexaires et les ménologes. Là seulement, nous apprenons que Romanos était Syrien d'origine, né à Emèse, aujourd'hui Homs sur l'Orient ; qu'il exerça d'abord les fonctions de diacre à Beyrouth dans l'église de la Sainte-Anastasie ; qu'il vint ensuite à Constantinople, sous le règne de l'empereur Anastase, et se retira dans l'église de la Mère de Dieu (ἡ τοῦ Ῥωμανοῦ ἐκκλησία), d'où il se rendait parfois à Sainte-Marie des Blakherne pour prier¹. Ce qu'il demandait surtout à la Vierge, c'était « la grâce de bien chanter », τὸ χάρισμα τῆς ἀλλοτρίας, car il était jusque là complètement ἄμουρος et ἄτελος (sans « musique » et sans poésie »²). Et l'une ou l'autre des vieilles notices recueillies par Nicéphore Calliste ajoute cette simple ligne qui est belle à faire pleurer :

L'admirable mélode Romanos eut, comme récompense de ses vertus, ce « charisme » du chant³.

C'était le jour de Noël, disent les Bollandistes, d'après un document plus complet, et l'heureux poète monta aussitôt à l'ambon et improvisa son premier chant.

Nous avons dû écrire plus haut l'incidence « très probablement » et il faudrait l'expliquer. Romanos a composé tout un poème, et un beau poème, nous le verrons, sur la Nativité de la sainte Vierge, et c'est déjà dire qu'il y célèbre sa bienheureuse Mère. Mais à

1. Vailhé, *Échos d'Or*, t. I, p. 207.

2. Bousquet, *Échos d'Or*, t. III, p. 341.

3. Nicéphore Call., *Hist. eccl.*, P. G., t. CXLVI, col. 1220.

4. *Anal. boll.*, t. XIII (1894), p. 439, article S. Romanos le mélode.

quel siècle lui-même appartient-il ? — question pour nous d'une extrême importance, parce qu'elle est intimement liée à celle du culte que nous étudions.

Fabrizius, antrebas, le faisait vivre, *hafter* plutôt, selon l'expression courante et d'ailleurs si juste ici, au tout commencement du vi^e siècle : *circa a. C. 500 clarus*¹, mais les Synaxaires attribuant au célèbre mélode mille *kontakia* et plus, les Bodlandistes se demandaient à ce propos si on ne pouvait pas trouver dans ce chiffre considérable une preuve de plus pour fixer l'époque de saint Roman au vi^e siècle, vu le développement liturgique que suppose un tel nombre d'hymnes². Ils disaient « une preuve de plus, » parce que, au moment où ils émettaient leur doute, d'autres savants opinait en effet pour le viii^e siècle (voir, bien entendu, preuves à l'appui). Jamais simple question de chronologie n'aura peut-être plus vivement intéressé d'illustres érudits, et il est intéressant d'entendre ici leurs diverses opinions.

En 1888, le cardinal Pitra faisait connaître le premier celui qu'il appelait à si juste titre « le prince des vieux mélodes, » et il le plaçait au vi^e siècle pour des raisons qu'il indiquait amplement et qui devaient, semblait-il, satisfaire la critique³. En 1898, M. Krumphacher partageait l'avis du cardinal, mais brûlant ensuite ce qu'il avait adoré, il opinait en 1899 pour le viii^e siècle⁴. La même année, M. Gelser poussait les choses à l'extrême et datait saint Romanos du règne de *fer* de Constantinople romyme, sans même

1. Romanus diaconus Emesenus, circa a. C. 500 clarus, quatuorplurimorum cantaciorum sive parvorum hymnorum auctor celeberrimus. *Bibl., gr.*, Hambourg, 1790, in-4, t. x, p. 137 ; éd. de 1721, t. xi, p. 82.

2. *Anal. boll.*, t. xii (1891), p. 442. Une explication qui semblait assez plausible aux *Echos d'Orient* (t. iii, p. 310), c'est que *kontakion* suppose, non pas un poème entier, mais une strophe de ce poème.

3. Pitra, *Sacculus Romanus, veterum melodorum princeps*, Roma, 1888, p. 53, dans le recueil *Al sommo pontifice Leone XIII omaggio jubilar della biblioteca Vaticana*. Cf. du même, *Analecta*, t. i (1876), p. xxv sq. et *Hymn. gr.*, p. 47 sq.

4. Krumphacher, *Studien zu Romanos*, dans *Byzantinische Zeits.*, 1878 ; *Umsarbeitungen bei Romanos, mit einem anhang das Zeitalter des Romanos*, 1899, même Revue ; plus tard, *Romanos und Kyriakos*, 1901. Cf. Chevalier, *Répertoire*, et *Le culte de Romain le Mélode*, dans *Echos d'Or.*, t. iii, p. 339 sq.

laisser supposer qu'on pût encore discuter sur ce point¹. En 1900, M. de Boor, répondant sans doute à M. Gelzer, faisait valoir de nouveau la thèse du vi^e siècle². En 1902, le R. P. Bousquet pensait comme M. Krumbacher seconde manière, « jusqu'à plus ample information », et un peu plus tard, le R. P. Vaillè se disait du même avis après avoir ajouté « trois nouvelles preuves à celles que venait de présenter M. G. Palamas³ ». Il résumait ainsi l'état de la question :

« S'il n'était monté qu'un seul Anastase sur le trône de Constantinople, les courtes notices des Ménées et des Synaxaires pourraient fixer cette question chronologique ; mais nous avons deux Anastase empereurs, l'un à la fin du v^e siècle (491-518), l'autre au commencement du vi^e (4 juin 713-mars 716), et l'on se demande lequel de ces deux basileis fut le contemporain de notre mélode. Le cardinal Pitru, Stevenson, Grimme, Vasilieskij se sont prononcés pour le premier Anastase ; Christ, Fink, Jacobi, pour le second ; le P. E. Bouvy pencherait pour la fin du vi^e siècle ; M. K. Krumbacher, qui a repris la question dans son ensemble, en 1897, s'est décidé pour Anastase I^{er} dans son *Histoire de la littérature byzantine*⁴. »

Restons-en à M. Krumbacher première manière. Une fois de plus, il aura été prouvé que la première impression est toujours la meilleure. Il semble en effet que la question est aujourd'hui définitivement tranchée en faveur du vi^e siècle, grâce à l'intervention très autorisée et très heureuse du R. P. Pétridès. Deux pages de l'estimable auteur, qui ont paru dans les *Échos d'Orient* en 1906, pourraient s'appeler littéralement triomphantes et nous lui demandons la permission de les citer presque entières. En même temps, le lecteur verra s'élargir de plus en plus le cercle, en vérité très distingué, qui entoure celui que le P. Blume appelait si juste-

1. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig, 1899, p. 76.

2. M. de Boor, *Die Lebenszeit des Dichters Romanos dans la Byzantinische Zeitschrift*, t. ix (1900), p. 631.

3. *Échos*, t. v, p. 209.

4. *Loc. cit.*, v. aussi Bouvy (R. P. Edmond), *Etude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnogr. gr.*, in-8, Nîmes, 1886, p. 359.

nent « le fondateur de l'hymnodie grecque » et « le plus grand des poètes byzantins ¹. »

« Beaucoup et j'étais du nombre, écrit donc le R. P. Létridès, ont cru longtemps insoluble le problème posé par la chronologie de saint Romain le mélode. Le lecteur se souvient sans doute de l'étude consacrée ici même par le R. P. Vaillès ².

« M. A. Papadopoulos Kerameus répliqua aussitôt à notre collaborateur en essayant de nouveau de démontrer que Romain a vécu au VI^e siècle ³. D'autre part, M. Van den Ven, tout en combattant les conclusions du P. Vaillès, réclamait, pour se prononcer, autre chose que de vagues allusions historiques ⁴.

« Récemment encore, M. Ph. Meyer affirmait que rien dans l'œuvre du grand mélode ne permet de le dater du premier Anastase ⁵.

« Eh bien ! cette fois la preuve définitive en est faite, c'est au VI^e siècle, non au VII^e, que Romain a composé ses hymnes. Les plus difficiles seront obligés de se déclarer convaincus.

« Un texte grec retrouvé par M. A. P. Kerameus dans le codex 30 de l'Université de Messine et publié par lui dans la *Nizá župka* de Trieste (n. 1604, du 27-9 septembre 1905) fait conclure que saint Romain est venu de Syrie à Constantinople sous Anastase I^{er} (491-518).

« M. Maas a repris l'argument intrinsèque en s'appuyant principalement sur des poèmes de Romain encore inédits. Il l'a fait dans un premier travail, paru en 1905 ⁶, puis dans un article plus développé publié en 1906 ⁷.

« Il est certain que l'hymne de saint Romain *Pour tout tremblement de terre* fait allusion à la révolte de Nika (532), à l'écroule-

1. Cf. Blume, art. *Hymnody*, dans *Cath. Encycl.*, New-York.

2. *Échos*, t. v, p. 207-212.

3. *Nizá župka* de Trieste, n. 1438 et 1439.

4. *Byzantinische Zeitschrift*, t. xi, p. 153.

5. *Romanos*, dans la *Realencyklop. f. protest. Theol. und Kirche*, t. xvii, p. 123.

6. *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 3 février 1905.

7. *Byzantinische Zeitschrift*, t. xvi, p. 1-44.

ment et à la reconstruction de Sainte-Sophie, qui fut consacrée de nouveau en 537. Cette hymne doit se dater de 536-537...

« Parmi les saints célébrés par Romain aucun ne vécut au delà du vi^e siècle... La dogmatique de Romain est étroitement apparentée à celle de Justinien.

« M. Funk et un peu les Bollandistes avaient cru que les œuvres de Romain cadreraient mal avec le développement de la liturgie au vi^e siècle. M. Maas répond à cette objection...

« Après la publication de M. A.-P. Kerameus et l'étude complète, si minutieuse et si délicate de M. Maas, le doute n'est plus possible, et nous devons bien saluer dans le *princeps melodorum*, découvert par le cardinal Pitra, le poète de l'époque justinienne.

« Il me reste à exprimer le vœu que maintenant M. Krumbacher ne nous fasse plus attendre longtemps l'édition critique des œuvres complètes du grand hymnographe. Si, par amour de la nouveauté et engouement pour la poésie des canons, inaugurée au viii^e siècle par saint André de Crète, l'Orient a effacé de son répertoire les merveilleux cantiques du poète inspiré de la Théotokos, nous aurons au moins la consolation de les relire en notre particulier dans leur pureté originale¹. »

Quand le R. P. Pétrides nous procure un si vif plaisir en établissant aussi nettement et définitivement la chronologie de notre vénéré poète, nous devrions fermer les yeux sur une légère inexactitude qui s'est glissée dans ses dernières lignes. Dans les *Ménées*, recueil liturgique qu'il nous fallait consulter pour la présente étude, le nom de saint Romanos, il est vrai, ne se rencontre *peut-être* nulle part; nous disons *peut-être*, parce que nous n'avons aucune raison de parcourir les douze volumes de la collection et que de fait nous ne les avons pas parcourus : — il ne se rencontre sûrement pas dans les cinquante ou soixante pages que nous avons vues et en partie traduites, mais *il y est* quand même, *il y est un peu*, et c'est précisément dans les premières strophes du fameux *kontakion* sur la Nativité de la Vierge dont nous voulons ici reproduire le texte même, parce qu'il est tout entier, avons-nous dit, une hymne

1. *Échos*, 9^e année, n. 5, 9 juillet 1906 : S. Romain le Mélode, p. 226-227. M. Krumbacher a en effet promis cette édition complète, *Ibid.*, p. 227.

à notre Sainte. Seulement, il est là parfaitement anonyme ; il est là tronqué, réduit à deux strophes à peine, et comme presque tout l'office où on l'a fait entrer, l'office du 8 septembre, est de saint André de Crète, nous nous demandions s'il n'y avait pas lieu de faire quelques recherches dans les œuvres poétiques de cet autre grand mélode. Et en effet, chose quelque peu étrange, mais chose réelle, nous trouvions ces deux strophes du *kontakion* intercalés, on ne sait pourquoi ni comment — dans le *Canon in Nativitatem Beatæ Virginis Mariæ* de saint André. Le compilateur des *Ménées* les aura prises là sans s'inquiéter davantage de leur auteur ¹.

Il faut peut-être prendre pour une exagération poétique ces mille *kontakia* que la légende attribuait plus haut à saint Romanos, et c'était peut-être aussi une manière de dire « un très grand nombre ». Quoi qu'il en soit, il nous en reste aujourd'hui à peu près quatre-vingts et ils sont de toute beauté. Le Père Bonvy les a comparés aux odes triomphales de Pindare, et il trouvait, surtout dans le *cantique pascal*, ce caractère dramatique et puissant qui rappelle en même temps les *Chœphores* d'Eschyle ².

KONTAKION

ἦχος πλυγίου τετάρτου φέρων
ἀκροστιχίδες

H OSM PSMANOY

Ἰωχέημ καὶ Ἄνω
Ὁνειδισμοῦ ἀπεινίας,
Καὶ Ἀδάμ καὶ Εὔα,
Ἐκ τῆς φθορᾶς τοῦ θανάτου,

KONTAKION

du quatrième ton plagal portant
l'acrostiche

Ode de Romanos

Ioachim et Anne,
De leurs longues humiliations,
Adam et Ève
De la corruption de la mort

1. « En s'établissant avec leurs interminables canons, les ménées supplantent peu à peu le *tropologe*, ce précieux livre rempli des offices dus à saint Romain ou à son école. Un exemplaire du *tropologe* se trouve encore aux mains de saint Théodore Studite en 816 ; quelques autres exemplaires en seront encore copiés aux siècles suivants, mais l'usage de ce recueil va chaque jour en diminuant et des belles hymnes qu'il renferme, c'est à peine si le *Kontakion* et le premier *oïkos*, échappent à l'oubli en pénétrant dans les ménées. » Pargoire, *L'Égl. byz.*, p. 335.

2. *Echos*, t. 1, 1897-1898, p. 193

Ἰλασθαρώνων. Ἀγχαυε,
 Ἐν τῇ γέννησιν σου
 Αὐτὴν εὐφράζει
 Καὶ ὁ λαὸς σου.
 Ἐνοχῆς τὸν πεπαισμένον
 Αὐτρωθεῖς, ἐν τῷ κράζειν σοι
 Ἡ στείρα τίεται τὴν Θεοτόκον,
 Καὶ πρὸς τὴν ζωὴν ἡμῶν.

Ἡ προσευχὴ ἡμῶν καὶ στεναγμοὶ
 Τῆς στερήσεως καὶ ἀτεκνώσεως
 Ἰωακείμ τε καὶ Ἄννης εὐπρόσ-
 [ῑακτοί.]

Καὶ εἰς τὰ ὦτα Κυρίου ἐκλήσθην.
 Καὶ ἐδέξατο καρπὸν
 Ζωηφόρον τῷ κόσμῳ.
 Ὁ μὲν γὰρ προσευχῇ
 Ἐν τῷ ὄρει ἐπέλει,
 Ἡ δὲ ἐν τῷ παραδείσῳ
 Ὁνειρώττει.
 Ἀλλὰ μετὰ χαρᾶς
 Ἡ στείρα τίεται τὴν Θεοτόκον,
 Καὶ πρὸς τὴν ζωὴν ἡμῶν.

Ὡς ποιεῖς τῆς Ἄννης ἀγαθὰ,
 Πῶς ὑμνήσω σε, ἢ πῶς σοξάσω σε,
 Ὡς ὑπερχεῖς περὶ τὰς νύκτας
 Ἰωακείμ ἐν τῷ ὄρει ἱκέτης
 Τὸν καρπὸν ἀπολαμβάνει
 Ἐκ κοιλίας τῆς Ἄννης.
 Καὶ γίνεται δευτὴ
 Ἡ εὐχὴ τοῦ ὁσίου,
 Καὶ μετὰ κυροφίαν
 Ἡ μετὰ χαρᾶς κόσμῳ χαρὰν
 Ἡ στείρα τίεται τὴν Θεοτόκον,
 Τὴν πρὸς τὴν ζωὴν ἡμῶν.

Ont été délivrés, ô Immaculée,
 Dans ta sainte Nativité,
 Aussi ton peuple
 La célèbre avec joie,
 Et des liens du péché
 Délivré, il s'écrie :
 La stérile enfante la Mère de Dieu
 La source pure de notre vie !

Gémissant dans leur infortune,
 Anne et Joachim ont longtemps prié,
 Et leurs ardentes supplications

Sont parvenues aux oreilles de Dieu :
 Elles ont obtenu pour le monde
 Le divin Fruit de vie
 Joachim sur la montagne
 Répandait sa prière,
 Anne dans le jardin
 Pleurait son malheur,
 Mais avec joie maintenant
 La stérile enfante la Mère de Dieu,
 La source pure de notre vie.

O chère maternité de sainte Anne,
 De quels hymnes te célébrerai-je ?
 Et toi, le plus saint des temples,
 Pourrais-je dignement l'honorer ?
 Joachim priait sur la montagne
 Pour que, des mains de sa sainte épouse
 Un enfant passât un jour en ses bras ;
 Et la prière du saint est exaucée,
 Et Anne la bienheureuse
 Donne au monde la joie
 Avec la Mère de Dieu,
 La source pure de notre vie !

Δώρα ποτε προσήγεν ἐν ναῷ
Καὶ ἀπρόσδεκτα ταῦτα γυνόνασι,
Τῶν ἱερέων μὲ θελόντων ἐξέσθαι,
Ὡς περ ἰστέχνου καὶ σπέρμα

[μὴ ἔχοντος].

Καὶ τοῖς υἱοῖς τοῦ Ἰσραὴλ
Ἰωακείμ ἐδέξατο θυγῆ
Ἀλλ' ἤλθεν ἐν καιρῷ
Καὶ προσάγει τὴν παρθένον
Σὺν ἑσπέρῳ εὐχαριστίας.
Ἄμα τῇ Ἄννῃ,
Νυν ὅτι χηρεύσιν
Ἢ στείρα τίεται τὴν Θεοτόκον,
Καὶ πρὸς τὴν ζωῆς ἡμῶν.

Ἦκουσαν οὖν φυλαὶ τοῦ Ἰσραὴλ
Ὅτι ἔτεκεν Ἄννα τὴν ἄχραντον,
Καὶ εὐφροσύνη αἰ πᾶσι συνέχαι-
[ρον].

Πότῃ Ἰωακείμ τότε ἐποίησε,
Καὶ ἡύδαίνετο λαμπρῶς
Ἐπὶ τῷ παραδόξῳ
Καλέσας εἰς εὐχὴν
Ἱερεῖς καὶ λευίτας,
Καὶ τὴν μακαρίαν μέσον
Ἦγαγε πάντων,
Ὅπως μεγαλυνθῇ
Ἢ στείρα τίεται τὴν Θεοτόκον,
Καὶ πρὸς τὴν ζωῆς ἡμῶν.

Ῥεῖθρον ἐξέδυσσε ζωῆς ἡμῖν
Ἢ τραχήναι δοθείσα εἰς ἄρτον,
Καὶ τὴν ἀγγέλου πρὸς τὴν ἀπολαύ-
[σιν],

Ἐν τοῖς ἁγίοις ἁγία ὑπάρχουσα,
Ὡς ὤρισθη, καὶ ναὸς
Καὶ δοχεῖον Κυρίου
Αἱ παρθένοι σὺν ἑσπέρῳ

Les offrandes de saignere,
Présentées dans le temple,
Ont été refusées par les prêtres
Parce que, seul entre les fils d'Israël,

Joachim restait sans postérité,
Et sa douleur est extrême,
Mais en un jour d'édification,
Avec les dons eucharistiques,
Il vient présenter la Vierge,
Et Anne l'accompagne
Toute heureuse comme lui,
Elle qui nous a donné la Mère de Dieu
La source pure de notre vie.

Et tout a entendu dire,
Les tribus d'Israël :
Anne a mis au monde l'Immaculée,

Et elles se sont réjouies avec elle,
Joachim a préparé un banquet
Pour célébrer cette merveille :
Il a convoqué à son action de grâces
Les prêtres et les lévites,
Et au milieu de l'assemblée,
En grand honneur est entrée
La mère bienheureuse, et tous ont béni
Celle qui nous a donné la Mère de Dieu,
La source pure de notre vie.

Tu as fait couler pour nous
Le fleuve de vie,
O toi qui fus placée dans le Temple

Et nourrie de la main des Anges,
Sainte du Sanctuaire,
Vrai temple et tabernacle du Seigneur !
Vierge, les vierges avec des flambeaux

Τὴν παρθένον προσηγόν,	Précédait ton entrée,
Τὸν ἥλιον ἐκτυποῦται	Comme pour annoncer
"Ὅπως προτρέψει	Le Soleil de justice
"Ἐμεῖλα τοῖς πιστοῖς	Qui devait naître de toi!
"Ἢ στείρα τίχται τὴν Θεοτόκον,	Et avec joie nous te saluons, Mère
	[de Dieu,]
Καὶ πρὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν.	La source pure de notre vie.
Ὡ μυστικῶν τελευτημένων ἐν γῆ !	« Oh! quels miracles s'accomplissent
	[en la terre ! »]
Μετὰ τόκον ἡ Ἄννα ἐδόξα	Sainte Anne devenue mère,
Ἡρὸς τὸν προμύστην καὶ Θεὸν	Prosternée devant le Dieu de toute
	[ἡμῶν.]
Εἰσέχουσάς μου, ὄντοί ἐς ποτα,	[science:]
	« Dieu souverain, tu m'as exaucée
Ὡς περ Ἄννης, τοῦ Παλ	
Μεγαρομένου τὴν μήτην.	Comme jadis tu exauças la mère
	[de Samuel]
Αὐτὴ τὸν Σαμουὴλ	Quand, malgré les reproches du grand-
Ἐπιτοχεύεται τεχθέντα	[prêtre,]
Κυρίῳ ἱερατεύειν.	Elle faisait vœu de te consacrer
Σὺ οὖν ὡς πρόωγ,	Le fils que tu lui donnerais.
Ἐδοῦρῃς χάρις	Tu es bon pour moi, comme tu le
Ἢ στείρα τίχται τὴν Θεοτόκον,	[fus pour elle,]
Καὶ πρὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν.	Et à mon tour, avec joie,
	Je t'offre la Mère de ton Fils
	La source pure de notre vie
Μέγα μοι ὑπάρχει νῦν, ἀγαθὸν.	Pour moi, Dieu le sait, tu as fait de
	[grandes choses !]
Ὅτι τέτοκα παῖδα τὴν τίχτουσαν	J'ai donné le jour à une enfant
Τὸν πρὸ αἰώνων ἐσπότην σε καὶ	Qui sera la Mère du Seigneur, Roi
	[Θεόν,]
Τὸν μετὰ τὸν τόκον εὖαν φυλάτ-	[des siècles]
	Et restera cependant,
Τὴν μητέρα ἐκείνου,	Par la vertu divine,
Ὡς περ ἔστι, παρθένον	Vierge toujours comme elle est
	[maintenant,]

Αὐτὴν ἐν τῇ οὐκῇ	Dieu de miséricorde, je te l'offre dans
Σοὶ προσφέρω οἰκτιρίμων	[ton temple,]
Αὐτὴ καὶ πύλη σὺ ἔσται	Elle qui doit te recevoir
Τοῦ ἐξ ὑψίστου ὡς περ μετὰ χαρᾶς.	Quand tu descendras de l'En-haut,
Ἴη σεῖρα τίχεται τῇς Θεοτόκου.	Et que j'appelle avec joie la Mère de
Καὶ πρὸς τῆς ζωῆς ἔμβον ¹ .	[Dieu]
	La source pure de notre vie.

* * *

Anatole (?), saint Sophrone, saint André de Crète...

Avec le mélode Anatole la question chronologique se pose de nouveau, mais cette fois, qui va le résoudre tout à fait, comme elle l'a été pour saint Romanos ?

On lit dans le *Catholic Encyclopedia* de New-York, un excellent précis, pour le dire, au moins cette fois, des acquisitions scientifiques modernes (traduction) : « Le canon de l'office grec de sainte Anne fut composé par Théophanes † 817), mais d'autres parties de l'office sont attribuées à Anatole de Byzance († 458) ². »

Trop heureux serions-nous si cette dernière partie de la citation pouvait se prendre absolument au pied de la lettre, *ut sonat*, car il n'y a eu, on le sait, qu'un Anatole dit de Byzance, et on entend toujours par ce nom le célèbre patriarche dont le Dr Neale résume ainsi la vie : « Ses emmencements, comme homme public, ne promettaient guère : il n'était que simple *apocrisiarius* ou délégué de Dioscore à la cour du basileus ; mais, à la mort de saint Flavien, grâce à des violences dont il avait été l'objet et qui méritaient une compensation, il fut élevé sur le trône vacant de Constantinople. Au concile de Chalcedoine, il obtint pour Constantinople le second rang parmi les sièges patriarcaux. Ayant gouverné en paix son Église pendant huit années, il « partit pour son repos » (*he departed for his rest*), l'an du Seigneur 458. Ses con-

1. Texte grec d'après Pitr, *Analecta* (1876), p. 198.

2. The Canon of the greek office of S. Anne was composed by saint Theophanes (died 817), but other parts of the office are ascribed to Anatolius of Byzantium (died 458). Holweck, art. *Anne*.

positions sont presque toutes très courtes, mais en général très pleines de souffle ¹.

Serait-il vrai que ce même Anatole de Byzance, extrêmement vénérable pour sa chronologie, s'il l'est moins pour certaine faute de sa vie (sa résistance au Pape romain), aurait le prindier mis la main à l'offire de notre Sainte ? La question est posée, elle n'est pas résolue.

Il est vrai, les *Ménées* et l'*Octoïkhos* nous présentent plus de cent poèmes sous ce nom d'ANATOLIOS, et quelques éditions de ces mêmes *Ménées*, celle en particulier de 1869 (Verise), écrivent en propres termes « Anatole le Patriarche », ce qui est bien synonyme d'« Anatole de Byzance ». Il est vrai encore, Allatius, dans sa liste des mélotes grecs, ne mentionne qu'un seul Anatole, celui du ve siècle ², et, à son tour, le cardinal Pitra, après avoir dit quelques mots du patriarche et poète Anthime, « s'explique à peine que les historiens aient gardé un silence complet sur la part prise aux nouveaux offices par un autre patriarche plus ancien et plus célèbre », et il va le nommer, cet « autre » patriarche plus ancien et plus célèbre », qui d'est autre encore que notre Anatole de Byzance ³. Lui-même n'en dit guère davantage à son sujet, mais on ne voit pas un autre mélote du même nom qui pourrait être celui dont le nom figure dans les *Ménées* et l'*Octoïkhos*. Il est vrai enfin que ces mêmes faits réunis : le *charisme du chant* qu'Anatole de Byzance aurait possédé avant Romannos ; l'attribution de certaines pièces par les *Ménées*; le silence d'Allatius et celui du cardinal Pitra sur tout autre mélote du même nom : tout cela, à quoi d'ailleurs pourrait s'ajouter l'argument tiré de la vraisemblance, semblerait confirmer l'assertion de l'*Encyclopédie américaine*. Et plutôt à Dieu en effet qu'elle fût rigoureusement incontestable, car on voit de suite quel magnifique argument l'ancienneté de notre dévotion pourrait en tirer. Re-

1. « They are usually very spirited. » *Hymns*, p. 3. D'après Le Quien, Anatole serait mort en 457, à l'âge de quatre-vingts ans, *Oriens*, t. 1, col. 217. Horter maintient la date 458 : *Nomenclator*, t. 1, p. 397.

2. *De libris*, p. 81.

3. *Hynogr. cr.*, p. 46.

monter avec elle, au delà de saint Romanos jusqu'en plein *v^e* siècle; pouvoir affirmer, avec preuves en main, que, dès cette époque, notre Sainte avait son office liturgique, quelle joie ce serait pour tous ses fidèles serviteurs !

Cependant, il faut l'avouer, si pénible que ce soit, le problème n'est pas résolu. MM. Christ et Paranikas, de qui nous attendions l'avis, se demandent encore, comme beaucoup d'autres aujourd'hui, qui est cet Anatole des *Méodes* grecs et à quelle époque il a pu appartenir. Ils confessent qu'ils n'ont rien trouvé de certain dans les auteurs à son sujet et qu'ils ont eu vain posé des questions à plusieurs érudits. Quant à eux personnellement, ils n'acceptent pas l'*Anatole de Byzance*, et ils en viennent plutôt à conclure que le mélode en question a vécu avant Jean Damascène ou avant le milieu du *viii^e* siècle¹. Si cependant la science d'Anatolie avait dit vrai !

* * *

La chronologie de saint Saphrane († 630) semble mieux établie. Voici d'abord comment, en cinq ou six coupes de son pinceau magique, M. le comte Courret a tracé le portrait du saint patriarche :

« Cet ancien professeur de rhétorique, originaire de Daraüs, « la perle de l'Orient », montra bien que, selon un mot célèbre, « l'Université mène à tout à condition qu'on en sorte. » Abandonnant sa chaire et congédiant ses nombreux élèves, tour à tour moine, anachorète, pèlerin, hagiographe, théologien et poète, il parcourut l'Orient; visita, avec son ami Jean Mosch, les monastères de Syrie et d'Égypte; en recueillit les mystiques traditions; devint, à Alexandrie, le bras droit du patriarche saint — ou l'Anémioner; fit voile pour Rome; s'agenouilla dévotieusement devant le pape saint Diédonné; retourne en Orient et s'enferme dans le monastère

1. Neque certi quidquam memorie proditum invenit neque ab aliis diligenter quaesitum novi... Ante Ioannem Damascenotam vel ante medium saeculum octavum Anatoliam vixisse merito concludere nobis videtur. On soupçonne (suspicion qu'il a vécu) Com. Constantinople Anthologia, p. 811-11.

de saint Théodore, au désert de Judée, jusqu'au jour où la voix unanime du clergé, des moines et du peuple, l'appelle au trône patriarcal de Jérusalem¹.

Le Père Pargoire fait également l'éloge de ce « Damasquin très cultivé ; tour à tour théologien, prédicateur, hagiographe, liturgiste et poète. D'après lui, « ses œuvres poétiques comprennent un recueil de vingt-deux odes antérieures sur divers sujets ; trois inscriptions métriques et de très belles petites pièces liturgiques². » Comme liturgiste et comme poète, le vénéralle Palestinien mérite notre double reconnaissance. Écoutons encore M. Courret, puisqu'il a si bien le don de la mise au point précise : « À la prière du Patriarche, Sophronie cherche à recomposer l'ancien livre de la liturgie monastique codifié par saint Sabas et qui contenait la liste des fêtes et le détail des offices que devaient célébrer, chaque anniversaire, tous les monastères de Palestine. Ce livre avait disparu dans l'invasion des Perses ; Sophronius met tous ses soins à le recueillir : il réunit les traditions monastiques, recueille les souvenirs des moines et restitue le précieux texte qui, revu plus tard par saint Jean Damascène, nous est parvenu sous le nom de *Typique de saint Sabas*³. »

Plus loin il sera question de ce livre, comme de tous ceux qui ont parcoulu l'un ou l'autre des ouvrages dédiés à notre Sainte, mais en attendant que nous y cherchions à notre tour son nom et la mention de ses fêtes, observons que ce nom très saint a fait vibrer au moins une fois la lyre du poète Sophronie. C'est quand il chanta « ce grand désir qu'il avait de visiter la sainte Ville (de Jérusalem) et tous ses lieux vénérables⁴. » Le titre de

1. Courret, *Rev. de l'Orient chr.*, 1897, t. II, p. 127 ; cf. du même auteur, *La Palestine sous les empereurs grecs*, in-8, Grenoble 1869, deux chapitres sur saint Sophronie ; Laurent de Saint-Aignan, *Vie de saint Sophronie, patriarche de Jérusalem*, au t. V des *Leit. et mémoires de l'Acad. de Sainte-Croix*.

2. Cf. *L'Eglise byzantine*, p. 240 sq. Cf. aussi *Rev. de l'Or. chr.*, 1897 ; *ibid.*, t. VII (1902), p. 365, et t. VIII, p. 32 et p. 356 ; étude par le R. P. Vailhé ; *Échos d'Or.*, t. IV, p. 284.

3. *La Palestine*, p. 255.

4. *P. G.*, t. CXXXVII, col. 3817.

la pièce est trop jolie, trop touchante, pour n'être pas citée dans l'original :

Εἰς τὴν πόθον ἵν' εἶχαι εἰς τὴν ἀγίαν πόλιν,
καὶ εἰς τοὺς θεῶν τοῖς τόποις.

On le sait, et l'extrait qui suit en nous le prouve davantage, un de nos poètes, imités est cette église Sainte-Anne de Jussieu, nous de nous aussi nous entretenons plus tard, parce qu'il y a un de nos principaux monuments du culte de la Sainte-Vierge, il faut lire le grec même, si l'on veut en avoir une idée, son premier traducteur latin, Matruange, nous en a donné une version au moins virgilienne :

Τόπον οὐρανίου τοῦ ἁγίου
Σοφίης : πρῶτον

Ἐδὲ ἐν τῇ πόλει
Ναὶ τοῖς θεοῖς ἵστανται

Προβάτων : ἀγίων τῶν
Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

Ἐνθα τὴν Μάρτυρα

« Avec larmes et sang, je me prosterai par terre, je baisserai la pierre où le Prince de la vie s'est assis, j'entendrai la sentence de sa mort², J'ENTRERAI DANS LA SAINTE POUSSÉE DE LA GLORIEUSE ANNE ENFANTA MARIÉE ; et, se penchant du temple de la très pure Mère de Dieu, j'en saisirai les murailles si chères, et j'y poserai mes lèvres avec amour. De là je ne m'éloignerai pas et il me semblera que je vois apparaître au foyer de ses pères la Vierge Reine de

1. Dans Mai, *Spicilegium Romanum*, t. iv, p. 49, ou *P. G.*, ut supra.

2. Il s'agit de la maison de Caïphe.

l'univers, pendant que, à deux pas, encore sous mes yeux, le paralytique reprendra sa marche sur l'ordre du Christ qui l'a guéri ! »

Nous nous sommes abstenu de toute réflexion après le *Kantakion* de Romanos, et encore ici mieux vaut n'en pas faire, surtout si nous avons toujours sur le cœur certains jugements dont on se souvient, portés sur la littérature byzantine en général, c'est-à-dire, comme on peut le croire, sur chacun de ses écrivains en particulier, car enfin, où personne n'est excepté nommément, chacun est condamné. C'est vrai, puisque Sainte-Beuve ou son autre l'a dit : « Le style est le sceptre d'or à qui, en définitive, appartient l'enquête du monde, » mais encore faut-il que le critique sache ce que c'est que le style.

* *

Moins littéraire peut-être, mais égal au grand patriarche de Jérusalem par sa tendre vénération pour la sainte Vierge et pour sa mère, saint André de Crète emplira de leurs doux noms, qui sonnent d'ailleurs si bien ensemble à tout air chrétien, les offices du 9 décembre et du 8 septembre. Vers sa cellule austère, féconde aussi comme le silence, la prière et le saint travail monastique, diris-ous nous maintenant. Bien d'autres, depuis quelque temps, nous y ont précédés, et toujours humainement parlant, c'est plaisir de voir avec notre André, aussi bien que Romanos, s'attacher autour de lui toute une élite de personnages distingués, des hommes qui s'appellent, sans qu'il soit besoin de décliner tous leurs titres : Ehrhard, Krambacher, Krüger, Bardenhewer, Marin, Heinsenlerg, Vailhe, *last but not the least*, selon l'expression américaine¹. Théologien, prédicateur, poète, religieux, un des plus grands écrivains de l'Église grecque aux *viii*^e et *xix*^e siècles².

1. *P. Gr.* t. LXXXIV, col. 3823.

2. Le dernier, mais non pas le moindre.

3. Cf. Fabricius, *Andreas Cretensis scripta edita et notata dans Bibl. gr.*, t. X, p. 123 q. éd. 1721, ou t. VI p. 13 q. éd. 1790.

de plus, un évêque et un saint authentique, encore lui, André, méritait certes cet honneur.

Mais pour lui de nouveau la question de chronologie soulève des problèmes et le lecteur sera bien aise que le R. P. Vaillie se soit, comme il dit, « proposé d'enfermer l'existence d'André dans un cadre sûr et déterminé. Qu'il nous permette encore ici de résumer son étude :

Saint André de Crète, dit aussi le *Hierosolymitain*, naquit à Damas vers l'année 640. Dans sa quatorzième ou quinzième année, il fut conduit par ses parents au monastère du Saint-Sépulchre à Jérusalem. Depuis la mort de saint Sophron (638), la ville sainte ne possédait plus de patriarche. Celui qui en tenait lieu, Théodore le 70777-77777, selon l'expression byzantine, recut André au nombre de ses clercs, lui conféra la tonsure monastique et le ranga parmi les notables de la grande basilique.

En 685, André est chargé d'une mission à Constantinople, et cette mission accomplie, il entre dans un couvent où il reste plusieurs années. Il est ordonné diacre ; prend la direction d'un hospice de vieillards ainsi que de l'orphelinat de la Grande-Église, et s'acquitte si bien de ces deux emplois qu'il obtient en récompense du métrope de l'île de Crète. Son épiscopat se signale par des discours spirituels, des homélies ou panégyriques, des poésies sacrées : canons, tropaïres, idiomèles ; enfin, par diverses réformes introduites dans la liturgie et le chant ecclésiastiques. Né à Damas vers 640, il meurt le 4 juillet 740.

Il fut un temps, un long temps, où Baronius le premier, et Assmann le deuxième, sans parler de plusieurs autres, nous défendaient de confondre André de Crète *Hierosolymitanus Episcopus Cre-*

1. *Échos d'Orient*, t. v, p. 378-387. — Pourquoi M. Lesêtre met-il André après saint Germain et Taraise, patriarches de C. P., ce dernier n'étant mort qu'en 806 ? Cf. L'Ann. Conc. et l'Égl. de Paris. Ce ne peut être que ce que dom Ceillier le fait mourir après 713 (*Auteurs sacrés*, t. xiv, p. 571), mais alors pourquoi ? A la différence de quelques années, les auteurs s'entendent assez bien sur la date de la mort, au moins tous quant au siècle. Le Dr Neale propose 732, le v. G. Bousquet 720.

Pour M. Neale, *Hymns*, p. 18, c'est à Jérusalem que saint André aurait embrassé la vie monastique.

tensis, avec André de Crète, *patria Cretensis, professione monachus*¹, mais c'est aujourd'hui l'opinion d'un certain nombre d'érudits que les deux André de Crète sont un seul et même homme. Au dire de l'abbé Marin, « avant d'être archevêque de Crète, André avait embrassé la vie monastique dans le célèbre monastère de Saint-Sabas²; » un collaborateur des *Échos d'Orient* paraît être du même avis, sauf qu'il ne désigne pas le lieu : « Saint André, dit-il, composa ses poésies dans son monastère avant d'être élevé à l'épiscopat³. » Et ainsi d'autres auteurs.

Pour nous, en tout cas, il n'existe qu'un André de Crète. C'est l'auteur de quarante-deux homélies (ou environ) « dont l'authenticité n'est contestée par personne », et parmi lesquelles nous en avons déjà distingué qui sont de vrais panégyriques de notre Sainte⁴; l'auteur de cette œuvre tout à fait à part qui s'appelle le *Grand Canon* et qui, avec ses deux cent-cinquante strophes, étonne toujours quelque peu, quand ce n'est pas beaucoup trop, la piété occidentale; c'est surtout l'auteur des canons sur la *Conception de sainte Anne* et sur la *Nativité de la Vierge*, vrais cantiques à notre vénérée Sainte que la liturgie grecque n'a pas cessé de répéter depuis douze ou treize cents ans.

Et puis, chose qu'il importe de dire, surtout à une époque comme la nôtre où tant de remarquables études ont voulu honorer le dogme et la fête de l'Immaculée Conception, c'est que, parmi les témoins byzantins de ce dogme et de cette fête, saint André occupe un des premiers rangs, s'il n'en est pas plutôt, comme l'a

1. Baronius, dans ses *Notes au martyrologe*, 17 octobre; Assemani, *Codez liturg.*, t. v, p. 304.

2. Marin, *Les Moines de C. P.*, Paris, 1897, p. 497.

3. *Échos*, t. II, p. 37.

4. « Par sa date et par son mérite, saint André de Crète occupe le premier rang parmi les écrivains de son temps. Ses discours, publiés au nombre de vingt-deux et inédits au nombre à peu près égal, le font passer pour le meilleur des homélistes et des panégyristes byzantins; ses canons en tête desquels le *Grand Canon* lui valent d'être désigné comme l'inventeur de ce genre. Avec cela d'ailleurs, André pratiqua aussi la polémique religieuse, témoin son fragment contre les Iconoclastes. » Pargoire, *op. cit.*, p. 377.

dit M. Jugie, « le premier témoin irrécusable ¹ ». La restriction que nous semblons faire à l'assertion de M. Jugie n'est pas, tant s'en faut, un *sed contra est*, mais plutôt comme un point d'interrogation que nous nous posons en passant. Est-il bien prouvé en effet, indiscutablement prouvé, que le dogme et la fête de l'Immaculée Conception n'ont aucune attestation quelconque avant saint André ou la dernière moitié de vi^e siècle ? N'est-ce pas bien un peu tard ?

Tout à l'heure, à l'étonnement de l'un ou l'autre lecteur d'occasion, nous ferons place à quelques offices des *Ménies*, car autant ils sont célèbres, autant ils sont peu connus, et il semble que le temps soit venu d'en juger non plus seulement sur ouï-dire mais de *visu*, sur le *vu, ou, ce qui s'appelle vu*. Là nous entendrons le pieux mélode célébrer longtemps, trop longtemps peut-être pour nos oreilles profanes, la Vierge toute-belle, toute-sans-tache, et avec elle, sa toute-vénérable Mère. Si, à ce moment nous avons un tant soit peu l'âme à la prière, nous oublierons ces imperfections de détail que la critique s'est trop plu à relever dans l'œuvre littéraire du grand moine, et nous admirerons plutôt cette ferveur d'oraison qui grandit toujours plus elle dure ².

1. *Saint André de Crète et l'Immaculée Conception*, dans *Échos d'Or*, mai, 1910, p. 130.

2. Aux yeux de M. Neale, le *Grand Canon* est la « composition la plus ambitieuse d'André », sans doute pour ne pas dire « la plus prétentieuse », et M. Krumbacher à son tour juge le poète assez sévèrement. Pour lui, « la longueur infinie avec laquelle André développe sa pensée en arabesques entortillées, fatigue le lecteur le plus bienveillant, » et il déplore « ce soin pénible qui se dépense à amener des antithèses, des jeux de mots et des comparaisons. » *Geschichte*, p. 675. Barlehever n'est guère plus admiratif : « André de Crète abuse manifestement de la ductilité de la pensée et en l'étirant sans mesure finit nécessairement par fatiguer. Le mal qu'il se donne pour trouver l'antithèse, le jeu de mots, pour développer la comparaison, contraste étrangement avec la libre élévation des précédents mélodes » (*Les Pères*, t. III, p. 55).

Il est un peu triste de voir des gens sérieux s'occuper de pareilles bagatelles. Nous ne sortirons donc jamais avec personne de « Grammaire et Syntaxe », « Style et composition », c'est-à-dire de Lhomond et d'Émile Lefranc, ce Lefranc qui ne fut pas même *Pompignan*.

Sergius, Germain, Georges, Etienne, Joseph, Théophanes Graptos.

Dans ce prochain article qui, maintenant en effet, ne va pas tarder, nous verrons encore d'autres noms apparaître, noms de mélodes peu célèbres, mais qui mériteraient, comme les *Ménées* eux-mêmes, d'être connus au moins quelque peu. Le R. P. Petit constatait naguère que « la liturgie est une des branches les moins cultivées, une des régions les moins explorées de l'immense domaine de Byzance, » et il savait gré « à quelques rares travailleurs de diriger de ce côté leur activité ¹. » Voilà en vérité un sujet d'étude qui devrait tenter les jeunes, ne fût-ce que par l'attrait du nouveau. Évidemment il y aurait tout à trouver, tout à faire et conséquemment tout à dire, en particulier, à propos de certains mélodes dont on connaît tout juste les noms mais qui ont cependant une valeur réelle, parce qu'ils ont joué depuis plus d'un millier d'années, un rôle à part dans la vie religieuse de l'Orient, un rôle sacré et sanctificateur, en fournissant à la prière de tant de millions de prêtres, de religieux et d'âmes pieuses, sa formule invariable en même temps que son inspiration. Comme il est toujours vrai, tristement vrai que les choses de piété n'intéressent à peu près personne ! Mgr Gay n'a-t-il pas osé nommer par son nom une tentation commune à toutes les âmes chrétiennes même les plus sincères : « l'ennui avec Dieu » ? Quel mystère quand la foi nous enseigne que nous sommes pourtant faits pour le ciel, pour la vision de Dieu seul *in æternum* !

Nos mélodes, disons-nous, ne sont pas connus, et ce sera pour nous une raison de plus de faire revivre un peu leurs œuvres, de vrais « cantiques », comme nous avons eu soin déjà de le prouver. Saluons au moins d'avance ce doux Sergius de *la Ville Sainte*, Sergius l'*hagiopolite*, dont le nom figure deux ou trois fois en l'*avant-fête* de la Nativité ²; Germain, un prêtre aussi pieux que son homo-

1. *Échos*, t. II, p. 314.

2. Pour cette expression étrange ou autre de ce genre voir plus loin. — Le car-

hyme, le Patriarche, était Floppent¹ ; Georges, l'auteur du canon en vérité très édifiant sur la Présentation de la Vierge ; un autre hagiopolite, Étienne, qui lui aussi, comme Sergius, commença dès la veille la grande medoullie du 8 septembre².

Les recherches contemporaines ont mis en meilleure lumière quelques autres poètes plus favorisés, tels que Joseph l'Hymnologue et surtout, et nous les en remercions, celui que nous pourrions appeler, sans diminuer le mérite de ses devanciers, le mélode

dinal Pitra fait de Sergius le patriarche (610-638) l'auteur de l'Hymne acenthiste, mais selon MM. Christ et Paraniikas, ce ne serait pas le Sergius des *Mélodes*, *Analekta*, t. I, p. xxxi, 250-272, et Christ, *Op. cit.* : « Cognominem Sergio patriarcha esse iudice auctorem complurium idiomelion quiquod Aziopolites, id est Hierosolymitanus vocatur, huc ipso cognomine a patriarcha C. P. distingui videtur.

1. Quatuor communes quibus Germani nomen praefixum est ab recentiori aliquo poeta cognomine compositos esse iudice. *Anthologia*, p. xlviii.

2. « Quis sit ille Georgius, enim melius constat... » Pitra, *Analekta*, t. I, p. xxxii, et 275. Du même : « Georges, l'un des plus anciens et des plus éloquentes hymnographes de l'Église orientale. *Hymnogr. gr.*, dans *Anal. Juris Pont.*, vi^e série, p. 1725. Dans le *Répertoire* du chanoine Chevalier, comme dans toutes les bibliographies un peu complètes, les Étienne et les Georges remplissent de pleines colonnes, et sur les Georges en particulier, Allatus avait promis une dissertation qu'on attend toujours. Évidemment les bibliographies font mention de plusieurs mélodes grecs, indiquent au moins une date, mais pour le reste, nous renvoyent à Fabricius, Cave, Coillier et d'autres auteurs qui ne disent rien, ou si peu que rien.

Quelques notes prises des *Acta sanctorum*, t. xii, oct. (1867), p. 672-678 : *De S. Stephano Sabaita poeta* : « Allatus promiserat se de eo singulaviter dicturum (*De libris excl. Græc.*, p. 81) sed liber ille perit aut certe nunquam venit in lucem ut non semel Fabricius queritur. Fabricius a connu un mélode Étienne, mais il le confond avec Étienne le Thaumaturge, *P. l. gr.*, t. x, p. 319 et 328, édit. Harles, et Wagnerockius (*Pietas Mariana G. razum.*, proleg. num. 23) : « Alii quoque troparia per 12 monachorum tomos sparsa sunt : sed quis a me ex postulet ut illa investigem ? » Moine a Saint-Sabas (viii-ix^e siècle), Étienne a écrit hymnos eccles. de martyribus Sabaitis. Halobatur sanctus Stephanus laurus sancti Sabae deus ingens et ornamentum (p. 675). Théophanes écrit un poème à son honneur. *Ibid.* Autre passage des mêmes *Acta SS.*, t. xi oct. (1864), p. 262 : « In Sirmondiano diserte nominatur (Stephanus) nepos seu consobrinus S. Joannis Damasceni : in Meneis prater nomen Sabaita praefert etiam cognomentum hymnographi quo utroque insigniri solet in Kal. Græcis et slaviciis sequioris ævi. »

officiel de madame sainte Anne, c'est-à-dire Théophanes, ce Théophanes que l'Orient a surnommé le *Γραπτός*, le *Grapté*, sans doute parce qu'il a reconnu en lui un maître écrivain.

Nous avons déjà dit que le VIII^e et le IX^e siècles ont été chez les Grecs l'âge d'or de la littérature hymnique comme de toute autre littérature, et sur cette question le cardinal Pitra, encore une fois nommé, mais jamais trop souvent en un sujet comme celui-ci, a écrit une page admirable qu'on aimerait peut-être à retrouver ici. A première vue, elle semble reculer trop loin, comme quelqu'un l'a fait remarquer¹, la grande éclosion de l'hymnologie ou de l'hymnographie orientale, mais sans doute le cardinal ne voulait parler que d'un développement encore plus complet de ce genre de poésie, car on ne peut pas supposer qu'il ait oublié, par exemple, saint André de Crète, l'inventeur ou du moins le remanieur des canons liturgiques, ni encore moins ce grand saint Romanos qu'il avait lui-même découvert. Quoi qu'il en soit, le passage en question mérite une seconde lecture, et le voici dans toute sa beauté grandiose :

« L'hérésie des Iconoclastes avait produit des ravages dont nous pouvons difficilement nous rendre compte. Maîtresse de l'empire pendant trois quarts de siècle, elle laissa les temples dépillés, les bibliothèques ravagées, les écoles désertes. Prélude et auxiliaire de la barbarie musulmane, elle détruisit de préférence les beaux manuscrits liturgiques : hymnaires, psautiers, évangélistes, les plus riches en pieuses images. Les traditions se perdirent... et c'est alors que tombèrent dans l'oubli les longs poèmes de Romanos et ces chants primitifs qui ne seront plus révélés que par les centons de l'hirnus. Pour relever ces ruines du sanctuaire, Dieu inspira la pensée de restaurer et d'embellir l'Église par un vaste ensemble de cantiques nouveaux, protestations savantes et populaires contre toutes les hérésies qui avaient amené l'Église d'Orient à son humiliante décadence. Baronius, après avoir cité l'un de ces hymnes, dit avec autant de grâce que de justesse : « Doux cantique succédant aux larmes, suave cri

1. *Échos*, t. II.

« de joie après les gémissements ; providence de Dieu, qui a voulu
 « que ses louanges fussent chantées par ceux qui les avaient
 « reçues, vult préchées avec la voix du sang, par de très grands
 « saints, lumières de l'Église orient^{le}, de nobles fronts ornés de
 « multiples couronnes par les fréquentes confessions de la foi : au-
 « tant de blessures, autant de lances ouvertes pour proclamer
 « la créance catholique ; autant de plaies, autant de caractères
 « où la vérité de la foi était imprimée¹. »

C'est vraisemblablement à la même époque que la liturgie de
 notre Sainte acheva de se constituer et désormais pour toujours,
 au moins dans ses principaux éléments. Encore ici nous appel-
 lions l'attention du lecteur sur certaines distinctions par où tout
 le présent opuscule a pris soin de commencer, parce qu'il voulait
 autant que possible prévenir toute confusion entre ce qu'il appe-
 lait le culte dévotionnel et ce qui est ici le culte liturgique. Nous
 l'avons assez dit, pour notre Sainte comme pour Celle dont elle
 fut l'anguste et bienheureuse mère, le culte *dévotionnel*, — qu'on
 nous passe encore une fois ce mot — a précédé le culte liturgique,
 mais nous espérons pouvoir prouver, avant que ce livre ne s'achève,
 que même son culte liturgique a précédé cette grande dévotion
 poétique dont vient de parler le cardinal Pitra. Au fait, il l'a bien
 dit lui-même, la liturgie n'avait pas attendu Léon l'Isaurien ni
 encore moins le ix^e siècle pour posséder ses riches manuscrits :
 évangélistes, psautiers, hymnaires, etc.

Nous avons nommé Joseph l'Hymnographe car nous ne devons
 pas l'oublier malgré le voisinage de Théophanes qui l'efface en
 effet quelque peu. Nous parler de M. Neale dont on se rappelle
 sans doute les complaints, la *Bibliotheca Sacra* de Mangitor attri-
 bue à ce poète merveilleux la composition d'hymnes innumé-
 rables.

1. *Annal.*, n. 842, col. 52. « Hactenus sacer hymnus, dulces post lacrymas canti-
 cum, et suavis post gemitus exultatio... Quot plagis tot oribus apertis fidem ca-
 tholicam profitentes, et quot verberibus, tot characteribus fidei veritatem renume-
 rantes. » Ed. Maasi, t. xv, p. 274. Cf. Pitra, *Hymn. gr.*, p. 54. Dans l'édition
 Theiner, Bar-le-Duc, 1865, *Quot plagis* et le reste de la citation ne se trouve pas,
 du moins à l'art 842. Cf. t. xiv, p. 267, n. 28.

bles¹. C'est en effet au moins cinq cents rimes, c'est-à-dire huit ou neuf fois autant d'hymnes ou d'odes, soit à peu près cinq mille pièces qu'on lui devrait. Et il faut entendre la susdite *Bibliotheca* dans la préface qu'elle a mise comme introduction à toute cette littérature :

« Ici tout est d'or, de pierre précieuse, plein du suc de la piété et du miel de la dévotion; tout nous prouve combien le génie de l'auteur était épris de la Vierge Marie, et aussi combien son amour pour elle avait de génie². »

1. Ant. Mongitore's *Bibl. Sicula*, Panormi, 1708, t. 1, p. 385.

2. *Divi esse latus aureum, totum gemmum, totum ex pectus saccharo, ac devotionis melle nupantur, ex quo quam affectuosus fuerit unctis in Mariam genius, quam ingeniosus affertus et quam perus ac fervens amor humilissimè elucet.* Migne, *P. G. lat.* tant. edita, t. xv, col. 916 et suiv. Extraits :

Canon 1, ode 6 : Natus est latus pons transferens ad lumen genus humanum : scala celestis, pons Dei clarissimus, videlicet Deipara puella, quam beatificemus.

Instar rutilae Amica protulit perquiram, quæ lanam incarnationis Regis tinctora est in posterum : quoniam nunc pro dignitate hymnis celebremus.

Scaturit nunc tanquam fons ex parva gutta, illa tota immaculata, quæ abyssum salutis pariens, immensa idolatriæ fluenta desiccabit, etc.

Ode 7. Anna et Joachin beatificantur, quia pepererunt beatam revera ac puram Dei matrem, quæ beatum Verbum paritura est, quod universos fideles efficit fratres.

Tui genitores domum patris tui, o castissima, acquisierunt, quæ concepisti Deum distantem melioribus donis eos qui clamant : Deus ac Dominus patrum, benedictus es.

A Deo vacata Anna, meliora sunt ubera tua vino : tu enim illam lactasti quæ bonis uberrimis lactavit optimum Verbum, etc.

Ode 8. Pulcherrimum huiusmodi Joachin et Anna genuerunt juvenem immaculatam, ex qua prodians vitulus saginatus, pro mundo sacrificatus est, tollens peccata hominum, etc.

Canon II, Ode 2 : Divina sapientia prædita, Anna, ac zelo plena, antiquum votum suum complet, teque, o Immaculatissima, presentat in templum, etc.

Ode 5. Gloriam retulit Joachin materem Anna inprudens et ferens te cum festività convivali in templum sanctum, ô templum Dei sanctissimum, Regina tota pura et immaculata. Migne, *P. G. Lat.*, t. xv, col. 417-923. Voir A. Papadopoulos Kerameus : *Monumenti græca et latina ad historiam Photii patriarchæ pertinentia* (Saint-Petersbourg, 1901, Fascie. II, viii-24), où, à la suite d'un double titre en russe et en latin et d'une préface en russe, M. P. Kérameus publie le *Virile saint Joseph l'Hymnographe* par Théophane, moine, prêtre et nigou-

Parmi tant d'autres symboles, tous plus intraduisibles les uns que les autres, « la Vierge, c'est le lit d'unique beauté, le trône très élevé de Dieu (Ode 1), la montagne que la main de l'homme n'a pas touchée et qui s'est formée de la pierre stérile (Ode 11) : « c'est la « Vigne salutaire dont le cep incorruptible a germé le fruit qui sera plus tard le vin mystique de la joie : » c'est encore « le volume nouveau, où s'est écrit le Verbe de Dieu (Ode 5) » ; et sainte Anne, à son tour, est la « coquille (*comha*) où s'est mêlée la couleur pourpre dont le Christ doit teindre le vêtement de son Incarnation (Ode 11) » et ainsi toujours jusqu'à la fin, dans une abondance d'images intarissable.

Mais voici enfin « notre Théophanes » et c'est bien le cas de dire en effet *Theophanes noster*, pour toutes les raisons ou la grande raison unique que l'on sait déjà. Remarquez d'abord, s'il vous plaît la signification de son nom, car n'est-ce pas déjà un bon augure que de s'appeler ainsi ? Et, à propos, qui a dit que « la destinée d'un homme est déjà toute dans son nom, ou quelque chose d'analogue ? Mais peu importe et soyons au sujet, à l'homme même.

Allons-nous avec lui remuer encore la « poussière des bibliothèques ? » — mot consacré, un vieux cliché sans doute mais qui savait hélas ! ce qu'il disait. Théophanes, « notre Théophanes, » est un de ces orientaux *moyénageux* qu'il faudrait comme tant d'autres démêler tout d'abord de ses homonymes, et c'est là, plus épineuse que la poussière des bibliothèques, la poussière de l'histoire.

Si le R. P. Vaillhé voulait encore une fois nous accueillir, nous lui demanderions de nous dire tout ce qu'il sait d'un « nommé Théophanes » qui serait peut-être le mélode dont nous avons pour le moment la tête et le cœur pleins.

Il se trouve que le R. P. a devancé nos désirs et que sa réponse est déjà dans l'excellente *Revue de l'Orient chrétien*, un de ses périodiques favoris comme les *Échos*. Il nous permettra sans doute encore ici de lui faire un emprunt :

même du monastère fondé par Joseph à Constantinople. Cf. *Échos d'Orient*, t. v, p. 63.

Du groupe des confesseurs qui luttèrent contre les derniers empereurs iconoclastes trois figures se détachent, plus particulièrement sympathiques : celles de Michel, syncelle de Jérusalem et de Constantinople, et de ses deux disciples, les frères Théodore et Théophanes. Originaires de la Palestine, ils vinrent tous les trois à Byzance régler certaines affaires ecclésiastiques de leur patriarche, instruments inconscients de la Providence qui les voulait là pour relayer les moines épuisés de la capitale et livrer le suprême assaut aux empétements sacrilèges de Léon l'Arménien et de Théophile. Leur constance ne se démentit pas un instant. On eut beau les flageller, leur graver sur le front le signe des foyats, les traîner du caecud à la torture : leur doctrine ne subit pas la moindre variation et leur volonté ne trahit pas la plus légère défiance. Martyrs vivants d'une cause qui semblait morte, ils survécurent à leurs bourreaux, assistèrent au triomphe de l'orthodoxie, présentant sans ostentation à tous les regards les stigmates indélébiles de leur vaillance, imprimés sur leurs visages. »

Après Théophanes le confesseur et presque le martyr, voici maintenant le mélode. « C'est vers la poésie que se tourna de préférence saint Théophanes Graptos. Il obtint de ses contemporains le surnom de *mélode* que lui a conservé la postérité. Après saint Joseph l'Hymnographe, il n'est pas un poète religieux grec dont les chants reviennent aussi souvent que les siens dans les offices de la liturgie. Et cette fécondité littéraire, qu'il partage avec saint Joseph, se distingue de la sienne par des traits personnels, par une poésie jaillissant du cœur bien plus que de la prosodie, en un mot par des sentiments humains. Je n'ai pas l'intention d'énumérer même les titres des canons et des idiomèles, touchés des livres de ce chanteur infatigable : plusieurs pages de la revue ne suffiraient pas à contenir les titres des pièces édifiées. Quant aux poésies enfouies encore dans les manuscrits des diverses bibliothèques, le travail de dépeuillement et de classement n'en est pas même commencé. »

Tel est cet hommage du plus sincère et peut-être du mieux informé des byzantinistes contemporains à notre poète très cher

1. S. Vaillat, *Sur Michel le syncelle et les deux frères Grapti, saint Théodore et saint Théophanes*, dans *Rev. de l'Orient chrétien*, t. vi, 1901, p. 313, 610.

et autant vaut dire favori. Il en est des poètes comme des orateurs, et celui qui vient le dernier surpasse toujours inégalement ses prédécesseurs. Sachons cependant raisonner nos appréciations pour autant que pareilles choses se puissent raisonner et *his dictis* :

Les *Ménées* contiennent sous ce nom de Théophanes, du nôtre ou d'un autre ou d'un troisième encore, cent cinquante-un canons, consacrés à autant de saints de l'Ancien et du Nouveau Testament. M. Théaux croit en effet que « plusieurs de ces pièces reviennent certainement à des homonymes, comme Théophanes le Sicilien, mélode occidental pas autrement connu, ou Théophanes l'Higoumène, disciple de saint Joseph l'Hymnographe — son convent de Constantinople ¹. » Mais précisément, aujourd'hui il pourrait bien ne plus y avoir tant de Théophanes mélodes. C'est ainsi, en effet, que M. Papadopoulos-Kerameus et le P. Pétrides ont déjà proposé d'identifier Théophanes le mélode sicilien avec Théophanes disciple de saint Joseph l'Hymnographe ², et qui sait ?... Mais ne risquons rien, pas même une supposition, laissons le temps faire son œuvre, les études contemporaines achever leurs travaux.

1. *Échos*, t. vii (1904), p. 31-33, 164, 171 ; Pargoire, *op. cit.*, p. 380.

2. *Ἱστορικόν, Βυζαντινόν*, t. ii, p. 597 ; Pétrides, *Échos d'Ori.*, t. iv, p. 287. — Sur Théophanes le Sicilien, cf. Mgr Lancia di Brdo (archevêque de Monreale), *Storia della chiesa in Sicilia nei primi dieci secoli del Cristianesimo*, Palermo, 1884, t. ii, p. 337-339 ; Fabricius, *Bibl. gr.*, t. xi (1791), p. 208, an t. x (1721), p. 231 ; les références de Chevalier, *Répertoire*.

Sur notre Théophanes ou ses homonymes : *Échos d'Ori.*, t. ii, p. 52 sq. ; Cave, *Hist. scriptor. ecclesiast.*, à l'année 818, t. ii, p. 16 (12 lignes), et *ibid.*, p. 103 ; Guillier, *Hist. des auteurs sacrés*, t. xvii, p. 700 (presque rien) ; Oudin, *Comment. de script. eccles.*, pour Théophanes à l'an 810 ; Neale, *loc. cit.*, p. 92-93, lui donne le troisième rang parmi les mélodes.

Sur Théophanes qui, avec saint Jean Damascène et Cosmas aurait institué le chant ecclésiastique : « In ecclesiasticis carminibus majoribus minoribusque que plurima in Memoriam et Trinitati libros recepta sunt, aliis modulis usus sententiarum gravitate stilique elegantia insignem laudem merito tulit. » Christ et Paraklitas, *Anthol.*, p. xvi.

Théophanes, archevêque de Nicée : Baronius, *Annal.*, éd. Theiner, t. xiv, p. 275. Le même Baronius cite de lui un Canon *epinicius* (hymne triomphal) qu'il aurait chanté en pleine cour impériale après la restauration du culte des « saints par Théodora : » Tunc et magnus confessor Theophanes vultu inscriptus, decans facie adolecentia in ea pulchra stigmata confessionis, s. cruce theodora

Du reste, cette attribution de pièces, nous dirions cette désagrégation du personnage est ici question bien secondaire, plutôt même tout à fait négligeable, et ce serait perdre son temps que de s'y arrêter. Une seule chose doit nous intéresser, c'est qu'un homme au doux nom de Théophanes, un Théophanes qui mériterait aussi d'être appelé Graptos, s'il n'est pas déjà celui qu'on désigne par ce simple et glorieux surnom, un Théophanes, auteur de cinq offices consacrés à la louange de la Vierge Marie, est aussi l'auteur d'un autre office non moins beau dédié à sa très sainte et très bienheureuse Mère !



Nous arrêterons ici cette étude, ou pour employer un mot moins solennel et plus juste, *ce canevas d'article*. Si nous avions mis une épigraphe à ce premier chapitre sur le culte de Madame sainte Anne, c'eût été le mot de Grégoire XIII dont on se souvient : *ab exordio nascentis Ecclesiae*, « ce culte remonte à l'origine de l'Église », et à ce point de vue de l'ancienneté, la littérature patristique de l'Orient a déjà suffisamment, pour sa part, entamé la preuve que l'on demandait peut-être.

Pousser notre enquête au delà d'une certaine époque et pour être plus précis, au delà du xi^e-xii^e siècle, outre que c'est sortir de notre cadre actuel, c'est nous exposer à des *refroidissements* dont nous pouvons nous passer. Un peu plus haut, à propos de l'éloquence, nous avons observé que, à partir du ix^e ou x^e siècle, elle avait laissé bien peu d'œuvres vraiment remarquables. A moins que l'Orient n'ait eu soin de détruire ses œuvres littéraires, ou de les cacher si bien que nul, même aujourd'hui, en cet âge de recherches

gratiarum actionem recitit hymnum triumphale carmen, « comme Moïse au sortir de la mer Rouge. » Cho. « in sacra mentis et precibus, ceteris recitationibus dignis Deo beique Genitrici gratiarum actiones alacriter persolvit » *Ibid.*, p. 259. Théophanes le Grapte serait l'auteur de ce « chant triomphal. » Cf. Fabricius, t. xi (1790), p. 220. Il le distingue de Théophanes l'higoumène de C. P. *Ibid.*

patientes, n'a pu encore les déterrer, il en est chez lui de la poésie comme de l'éloquence ou des autres manifestations de son génie. M. Schlumberger cherchait des documents au X^e siècle pour l'histoire de ce siècle même et n'en trouvait pas : en eût-il trouvé davantage pour le XI^e ou XII^e ou XIII^e ? Un siècle ou deux après le schisme, l'Orient vivait encore, tout la justice de Dieu est levée, lente comme son éternelle patience, mais depuis maintenant la IX^e ou neuvième siècles, l'Orient n'est-il intellectuellement vécu ? *Corruptio optimi pessima*. Les Églises, les monastères savent sans doute encore prier : la prière ne peut jamais mourir nulle part, mais on dirait qu'ils ne savent plus chanter. Le Mont Athos ne peut plus nous renvoyer que des échos bien affaiblis du lointain passé, et Saint-Sabas est déjà le tombeau qu'il restera jusqu'à nos jours. Où prêter l'oreille ?

Deux hommes ont voulu écouter qui s'appelaient Théodore Toscani et Joseph Cozza, et en 1862, ils ont consacré à la Vierge immaculée un livre très remarquable, fruit de patientes recherches dans le domaine hymnographique de l'Église grecque. Pour qui voudrait poursuivre jusqu'à nos temps modernes le travail que nous avons commencé, cet ouvrage est à lire. À part les canons de saint André de Crète, de saint Joseph l'Hymnographe, de Georges le mélode et d'autres, deux parties du livre nous font connaître au moins soixante-quinze pièces, *stikhera, idiomela*, signées ou anonymes, qui répètent à chaque instant le nom de notre Sainte avec celui de la Vierge Marie, rattachant ainsi plus ou moins la piété du présent à celle du passé. Joachim et Anne sont encore « les privilégiés de Dieu » : ils ont reçu de lui infiniment mieux que les tables de la loi, Marie elle-même que le Testament ancien préfigurait, que la voix des Prophètes avait annoncée ; pour eux, « le berceau de la Vierge est toujours entouré d'une douce lumière, sorte d'aurore qui préside la grande lumière du plein jour : ils sont maintenant, non plus seulement les *Propatores*, les ancêtres de Dieu, mais « les pères » même, le père et la mère de Dieu, à cause de leur divine Fille » : *Dei patres ob divinam puellam*¹, et

1. *Op. cit.* (p. 111) : Descendite monte Joachin, cum suscepisset non quidem legis tabulas, sed eam quam lex indicavit omnesque prophetarum voces signi-

le mot est certes bien beau, mais à voir la pauvreté, la pénurie de la littérature moderne orientale, on peut se demander si cette fine fleur de la littérature qu'est la poésie, n'est pas morte depuis des siècles.

La petite fleur reprendra vie peut-être, mais ce ne sera plus chez elle. Seulement, avec les moines qui sont partis en exil, elle est partie aussi et les moines, vous savez, sont de ces hommes gens « à la Venille » qui vivent dans les fleurs comme dans les étoiles des sourires de Dieu, les uns s'arrêtant en chemin, les autres descendant jusqu'à terre, notre pauvre terre.

Et c'est ainsi, pour être plus clair en notre langage, que nous espérons quelque jour retrouver la poésie grecque transplantée en Italie, soit par exemple, chez les moines basililiens de Grotta-Ferrata¹.

lievere, Dei Matrem castam : et exultans exclamabat : Magnificatum est cor meum... *Hymn. II, Od. v.* — « Venti duo maxima astra, aurum velle rotantem edidisti, quæ magnum solem efferebant... » *Hymn. II, Od. ix, trop. 3. Ibid. p. 225.*

1. À la fin de son livre *N. Giordano*, le P. Rucchi publie quelques hymnes inédites des anciens moines de Grotta-Ferrata. Cf. aussi son *Catalogus*.

Indications peut-être utiles : de Fulcrus, t. XI (1791), p. 208 : *Plurium meliorum Græcorum... et tunc græce et latine leguntur in rarissima collectione Aldov. Poeta. Aristoteli veteres*, 1501-1502, 2 tomes, cf. vol. I, sub finem. — Reumont, *Annales de l'imprimerie des Aldes*, t. I, p. 35 sq. ; Pitra, *Mechili recentiores*, dans *Anal.*, t. I, p. xxv sq.

ARTICLE DEUXIÈME

Fêtes et Liturgie

- I. LES FÊTES. — 1. Les livres qui en témoignent. 2. Les Fêtes elles-mêmes. 3. Solennité et Ancérents de ces fêtes.
- II. La Liturgie de saint Jean Chrysostome.

Prenez tout d'abord cette note dans les *Analecta Bollandiana* année 1907: Il est difficile de s'occuper d'un sujet quelconque d'hagiographie orientale sans être renvoyé, à chaque pas, aux *Ménées*

Alletti (Léon), *De libris eccles. Graecorum dissertationes*, in-4, P., 1675; *De libris et rebus eccl. Graecorum dissertationes*, Paris, 1675, in-4; *Index liturgicus Ecclesiae universae in quo continentur libri et caeremoniae antiquae Orientis et Occidentis*, 12 in-4, Rome, 1759-63, au mois de mai; — Vetter, 13 in-4, 1902; *Kalendarium Ecclesiae universae*, 6 in-4, Rome, 1766; — Bilewicz (v. p. 117); Winterm (A. J.), *Die wichtigste Denkwürdigkeiten der christenthumlichen Kirche*, Mainz, 1825; — Bollandistes (RR. PP.), *Acta sanctorum et Analecta*, — Brightman (T. F.), *Liturgies eastern and western (being the texts original or translated of the principal liturgies of the Church, &c.)*, Oxford, 1896; — Cavallieri (Joan-Michael), *Commentaria in authentica sacra Rituum congregationis decreta*, 5 in-fol, en 4 tomes, Venise, 1738; — Charon (R. P. G.), *Les divines liturgies de nos saints pères Jean Chrysostome, Basile le Grand et Grégoire le Grand, etc.*, trad. franc., in-32, Beyrouth, Paris, 1904; — Clugnet (Léon), *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Eglise grecque*, in-8, Paris, Picard 1895; — Couret (A.), *La Palestine sous les empereurs grecs*, in-8, Grenoble, 1609; — Didlams (Folke), *La liturgie grecque de saint Jean Chrysostome*, in-12, Paris, Poussielgue; — Delbays (R. P. Hippolyte, S. J.), *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae, e Codice Sinaitico-mano Herimonsi adpels synaxarii selectis, opera et studio*, — Propylaeum ad Acta Sanctorum novellaris, Bruxellis, in-fol., 1902; — Du Chesne (Mgr), *Origines du culte chrétien*, 3^e éd., 1903, in-8, Paris; — Géléou (Mamuel-J.), *Βεζαντιον Τελετουργία*, in-8, Constantinople, 1895-1898, (Catalogue des fêtes célébrées à Constantinople du iv^e au xv^e siècle); — Goar (Jacques, O. P.), *Enchiridion*, in-fol, 1647; — Gusselm (J.-E.-A.), *Instructionssur les principales fêtes*, 3 in-12, nouv. éd., 1880; — Guisset (Cardinal)

aux *Ménologes*, aux *Synaxaires* et à d'autres recueils du même genre, qui malheureusement n'ont jamais été l'objet d'une étude approfondie. Les *Ménologes* et les *Synaxaires*, dont la plupart

La croyance générale et const. de l'Église touchant l'Inim. Conc., in-8, 1855. — Graffin (R.), et Nau (F.), *Patrologia orientalis*, in-4, Paris, 1907 sq. — Henschenius et Papebrochius, *Ephemerides Græcorum et Moscorum*, dans *Acta SS.*, t. XIV, (I maii). — Halweck (Fred.-G.), *Festi Mariani*, in-8, Fribourg en Brisgau, Herder, 1892. — Kellner (Cf. p. 5). — Lebrun (Pierre), *Explication de la messe*, in-8, Paris, 1777. — Lesêtre (H.), *L'Immaculée Conc. et l'Église de Paris*, in-12, Paris, s. date. — Martinov (R. P. J.), *Annus ecclesiasticus Græco-slavicus*, dans *Acta SS.*, t. XI d'octobre. — Mrester (Dom Pluride de), *La divine liturgie de saint Jean Chrysostome*, in-18, Paris, Lecoffre (1908). — Metaphraste (X^e s.), *Symeonis Logothete, cognomento Metaphraste opera varia*, 3 vol., Migne, P. G., t. LXIV-XV-XVI. — Nilles (R. P. Nicolas, S. J.), *Kalendarium manuale utriusque Ecclesie Orientalis et Occidentalis*, 2 in-8, Inspruck, 1897. — Du même: *Calendrier de l'Église copte d'Alexandrie*, traduction française, Clugnet, 1898 (Extrait de la Revue de l'Orient chrétien). — Passaglia et Schrader, *De Immaculato Dreipure conceptu*, 3 in-4, Rome, 1854-1855. — Périnard (Mgr P.-L.), *L'Immaculée Conception*, dans *Revue du Clergé français*, 1905. — Pétrides (R. P. S.), *La préparation des Oblats dans le rite grec*, cf. *Echos d'Orient*, t. III. — Renaudot, *Liturgiarum Orientalium collectio*, 2^e éd., 2 in-4^o, Francfort et Londres, 1847. — *Revue du Clergé français*. — Swainson (C. E.), *The Greek liturgies*, gr. in-8, Cambridge, 1884. — Terrien (J. B.), *La Mère de Dieu, la Mère des hommes*, 4 in-8, Paris, 1899. — Thurston (cf. p. 119). — Vacandard (E.), *Les origines de la fête et du dogme de l'Immaculée Conception*, dans *Revue du Clergé français*, avril 1910 et sq.

MANUSCRITS. Catalogues généraux :

Allen (T. W.), *Greek manuscripts in Italian libraries*, in-8. — Graux et Martin, divers catal., inter quos : *Mss grecs d'Espagne et de Portugal*, in-8, Paris, 1892. — Martini (E.), *Catologo di manoscritti greci esistenti nelle Biblioteche Italiane*, 3 in-8, Milan, 1902. — Montfaucon (Bernard de), *Bibliotheca Bibliothecarum nova*, 2 in-fol., Paris, 1739. — Omont (Henri), *Mss gr. des bibl. de Belgique*, in-8, Gand, 1885 (61 p.) ; des Pays-Bas, in-8, Leipzig, 1887, (30 p.) ; des bibl. de Suisse, in-8, Leipzig, 1886 (68 p.).

PAR VILLES OU BIBLIOTHÈQUES PRINCIPALES :

Athos (Mont), Lambros (Spyr. P.), *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos*, 2 in-4, Cambridge, 1895. — Berlin : Cohn (Leopold), *Cod. ex bibl. Meermanniana Philippini Græci*, in-4, Berlin, 1890. — Florence : Bandinius (Ang. Mar.), *Catal. codd. mss. Medicee Laurentianæ*, 2 in-fol., Florence 1761. — Florence, Saint-Marc : Theopoda (Laurutino) [Zanetti] *Græci D. Marci Bibl. mss.*, in-fol., 1740. — Grotta-Ferrata : Roechi (Antonin), *Codices Cryptenses seu abbatiæ Cryptæ*

des fonds de manuscrits grecs sont encombrés, ont été à peine feuilletés ; ils découragent le chercheur par leur quantité et leur volume. Il serait temps d'examiner en détail ces collections si im-

Ferrate in Tusculano digesti et illustrati, Tusculani-Rome, in-4, 1883. — Jérusalem : Papadoyannos Keraueus, *Ἱεροσολωνικὴ βιβλιοθήκη*, 5 in-8, Saint-Petersbourg, 1899 ; *Ἀρχαία Ἱεροσολωνικὴ Συνοδικὴ*, 6 in-8, Saint-Petersbourg, 1898. — Leipzig : Aulrecht (Theodor), *neunt-titre : Catal. codd. ass. bibl. universit. Lipsiensis*, 4 in-8, Leipzig, 1901 Gardthausen, in-8, même sujet ; Bollandistes, *Mss. hagiogr.*, dans *Anal. bull.*, t. xx, p. 205. — Londres : Omont (Henri), *Notes sur les mss. grecs du British Museum*, in-8, 1894. Pour plus de détails, recourir aux catalogues généraux, très volumineux. — Madrid : Iriarte (Joannes), *Regie bibl. Matritensis codices graeci mss.*, in-fol., Madrid, 1769. — Milan : Martini (E.) et Bassi (D.), *Catalogus codicum graecorum bibliothecae Ambrosianae*, 2 in-8, Milan, 1906 ; *Mss. hagiogr.*, dans *Anal. bull.*, t. xi. — Mont Sinai : Gardthausen (V.), *Catal. codicum graecorum Sinaiticarum*, in-8, Oxford, 1886 ; Lewis (cf. p. 80). — Moscou : Vladimir, *Description systématique des manuscrits de la bibliothèque synodale de Moscou (en russe)*, *Manuscrits grecs* in-8, Moscou, 1894 ; Matthaei (Crist. Fedorovici), *Notitia codd. mss. graec. bibl. Mosquensium sancti Synodi*, in-fol., 1776. — Munich : Hardt (Ignatius), *Catalog. codicum mss. graecorum bibliothecae regiae Bavaricae*, 3 in-4, Munich, 1810. — Naples : Salvatore Cyccillo, *Codd. gr. regie bibl. Borbonicae*, tomes 1, in-4, Naples, 1826. — Oxford : Cox (H. H.), *Catalogi codd. mss. bibl. Bodleianae pars 1^a recensio codd. gr. continens*, in-4, Oxford, 1853 ; Black (W. H.), *Catalogue of the manuscripts bequeathed into the university of Oxford by Elias Ashmole*, in-4, Oxford, 1845. — Paris : Anonyme, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae regiae (codices orientales)*, in-fol., Paris, 1739 ; Pars 2, *Codd. graeci* (Bibliothèque nationale). — Bollandistes (RR. PP.), *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Bibliothecae nationalis Parisiensis*, in-8, Bruxellis, 1896. Martinov (S. J.), *Les Manuscrits slaves de la bibl. impériale (nationale) de Paris*, in-8, 1858 ; Omont (Henri), *Inventaire sommaire des mss. grecs de la Bibl. nationale*, in-8, Paris, 1898 ; *Fac-similés des plus anciens mss. grecs en onciale et en minuscule de la Bibl. nationale, du ix^e au xiv^e siècle*, 2 in-fol., Paris, Leroux, 1892 ; *Fac-similés des mss. grecs datés de la Bibl. du ix^e au xiv^e siècle*, Paris, Leroux, 1891. — Patmos : Sakkellion (Jean), *Ἱεροσολωνικὴ βιβλιοθήκη* (mss. de Saint-Jean de Patmos), in-4, Athènes, 1890. — Rome : Bollandistes (RR. PP.), *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Vaticanae*, in-8, Bruxelles 1899 ; Pitra, Stevensan, *Codd. Palatini graeci Bibl. Vatic.*, in-4, Rome 1885 ; Stormajolo (Cosimus) *Codd. Urbinae graeci Bibl. Vatic.*, in-4, Rome, 1895. — Saint-Gall : (Scherrer ? (Gustav), *Verzeichniss der Handschriften der Stiftsbibliothek von St Gallen*, in-8, Halles, 1875. — Venise : Zanetti, *Mss. grecs et latins*, in-fol. — Vienne : *Mss. hagiogr. Bibl. Caesarea*, dans *Anal. Bull.*, t. xiv, p. 231 ; Lambercius, *Commentariorum de Augustissimae bibliothecae Caesareae Vindobonensi libri* (viii),

portantes au double point de vue hagiographique et liturgique, d'en entreprendre la classification, et de rechercher les sources d'où elles dérivent. Presque tout est à faire ici ¹.

La première chose qui s'inquesait, comme le R. Père le constatait lui-même, c'était de donner des définitions des livres mêmes qu'il s'agissait d'étudier, parce que, dit-il, « dans la matière qui nous occupe, la terminologie des Grecs, compliquée encore par l'usage de beaucoup d'érudits peu soucieux de la précision, est une source perpétuelle de difficultés. » C'est dire que l'érudit Ballandiste a entrepris lui-même de définir, de classer, de *cataloguer*, comme on dit aujourd'hui, les ouvrages en question, et que d'autres dévouements ayant imité son exemple, on peut maintenant se débrouiller quelque peu dans ce que Léon Allatus appelait si bien « la masse immense » des livres liturgiques orientaux ².

Evidemment, et fort heureusement pour le lecteur d'aujourd'hui toujours un peu pressé, il ne sera pas ici nécessaire d'épuiser toute cette bibliothèque, et il suffira bien que nous consultions ceux-là seuls de ces livres qui peuvent nous être réellement utiles pour notre sujet.

in-fol., Vienne, 1776; Nessel (Daniel de) *Catalogus codicum Græcorum bibliothecæ Vindobonensis*, in-fol., 1690.

1. *Anal. boll.*, t. xiv, p. 396 : art. *Le Synaxaire de Sirmond*.

2. « Illius etiam gentis religio increbrescens univèrse de novis, diuturno sanctorum res pertractantur, accessionem facere et ingentia duplicare volumina permisit. Hinc maximam librorum copiam majorem fecit, et raris semper adlitis, molem in innumeras adduxit. » *De libris et rebus eccl.* (1646), p. 4. C'est le même Allatus qui disait encore au sujet de ces livres : « Tota est ipsorum (librorum) non modo copia, sed inter se diversitas ut cognosci probe non possint, nisi ab homine, ut lingue, sic rituum et librorum omnium istius gentis callentissimo. » *De libris eccl.* (1645), préface, p. 3. Pour une étude plus générale on peut consulter avec profit : Allatus, les deux ouvrages ci-dessus indiqués et surtout le dernier dans l'édition de 1645 ou de 1644 ; Fabricius-Harles, *Bibliotheca græca*, t. x, 140-144 ; J. Mason Neale, *A history of the holy eastern Church*, part I, *General introduction*, t. i, c. iii, p. 820 sq. ; Daniel, *Codex liturgicus Ecclesie universæ*, t. iv (1853), p. 314-324 ; N. Nilles, *Kalendarium*, ut sup. ; F. Kattenschuch, *Lehrbuch der Vergleichenden*, « Livre d'instruction sur l'art [la pratique] de la confession », Fribourg-en-Br., 1895, t. i, p. 455-456.

Notre Albatrus disait du plus petit, ou plutôt du moins volumineux de ces ouvrages : « Par mon fait, celui-là sera le premier qui pour les autres est le dernier¹. » et il parlait des *Typica*, et nous voudrions, nous aussi, faire place tout d'abord au fameux *Typicon de saint Sabas*², aussi fameux en effet que peu connu, mais il se présente ici une question d'ordre, de méthode, de « style et composition » à la Lefranc ou peu inquite, et pour une fois, sacrifions le sentiment à la raison.

Nous avons souvent parlé de « contributions à notre œuvre », et le mot se fait déjà vieux, mais il vaut encore, il vaut surtout pour

Les Ménécs

Les *Ménécs*, comme le mot l'indique déjà, — μήν, mois, μηνών, du mois, — contiennent l'office de toutes les fêtes à date fixe échelonnées du 1^{er} septembre au 31 août. Au commencement du mois se trouve noté le nombre des jours de ce mois et, sous chaque date, viennent les noms des saints célébrés ce jour-là. Après quelques indications pour la célébration de l'office, lesquelles correspondent à nos rubriques et qui portent d'ailleurs en tête le mot *πρωΐα* (même sens à peu près), commence l'*Acolouthia* ou l'office lui-même³, composée de plusieurs parties. La partie principale est constituée par le *Canon* divisé en neuf odes, dont la deuxième manque régulièrement (des spécialistes se sont demandé pourquoi et ont tenté de répondre⁴).

1. « Inter eos (libros) primas per me lit qui apud alios locum tenet postremum, *Typicum*. » *De libris et rebus...* 1645, p. 5.

2. Nous conserverons ici l'usage d'écrire de *saint Sabas*. Peut-être plus tard faudra-t-il écrire plutôt de *Saint-Sabas*. Voir *infra*.

3. *Acolouthia*, 1^{re} Ordre prescrit des formes extérieures et régulières du culte religieux ; 2^e Économie des psaumes, leçons, hymnes, etc., qui constituent les heures canoniques. Clugnet, *au mot*.

4. L'Εκκλησιαστικὴ Ἀρχιερα (Constantinople), t. xx-xxi, contient plusieurs articles de M. Papadopoulos Kerameus, notamment : Συμβολαί εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Μενέων, t. xx, p. 337-343, 387-395, 404 ; t. xxi, p. 37-41, 77-80.

Entre la sixième et septième ode s'intercalent les *synaxaria*, sortes de notices historiques ou biographiques destinées à illustrer la fête du jour; puis divers accessoires comme la date du mois, l'annonce de la fête du saint, une épigramme (c'est-à-dire assez souvent un jeu de mots) en vers iambiques, deux ordinairement ¹; un hexamètre, comprenant la date et le nom du Saint; une notice historique de longueur variable; l'indication, s'il y a lieu, du saint-inaire ou la fête se célèbre solennellement; une ou plusieurs commémoraisons simplement annoncées ou accompagnées de l'épigramme, ou de la notice, ou des deux à la fois ².

C'est sans doute par montagnes que s'entasseraient aujourd'hui les collections des *Ménées*, — car on se rappelle que ce recueil se compose à lui seul d'une douzaine de volumes — si tant ce qui a porté ce titre au cours des siècles nous avait été par impossible conservé. Nous avons déjà remarqué avec M. Gédéon que chaque église, chaque monastère d'Orient avait son hérautologue, lequel s'accroissait de siècle en siècle, pour ne pas dire d'année en année ³.

La plupart de ces notes, empruntées surtout à des manuscrits de Jérusalem et de Saint-Pétersbourg, concernent la partie hémérogaphique des *Ménées*. Ce sont tantôt des corrections; tantôt des suppléments, ceux-ci consistant souvent dans le texte de la deuxième ode du canon, laquelle est régulièrement omise dans nos *Ménées*; parfois aussi en sont des canons entièrement inédits, que M. P. a eu la bonne chance de découvrir. — Voir aussi: *Kai metra metri tis theotokis; tis theotokis; tis theotokis; tis theotokis*. *Ibid.*, t. XXI, p. 425-27, 468-70. L'auteur revient sur cette question, si obscure, de la suppression de la deuxième ode du canon dans les manuscrits des *Ménées* postérieurs au XI^e siècle, sans respect pour l'intégrité de l'œuvre poétique, comme de l'acrostiche. Malheureusement le problème général n'en paraît pas être plus près de sa solution. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 210-11. — Pour quelques offices, cette deuxième ode a été retrouvée et publiée par Toscani et Cozza, *op. cit.* — Un mot de Barroius au sujet de cette suppression: « Hanc a Graecis recepi rationem, quod cum novem Odis hymnus distinctus sit ad imitationem novem chororum Angelorum, secunda demitur, quod secundi ordinis credantur ab illis fuisse angeli apostatitici quorum nulla est commemoratio cum aliis laudatio. » *Annal.* (Florent), t. XIV, p. 261.

1. On en trouvera la collection dans Sîberus, *Ecclesiae graecae martyrologium metricum ex Menwis, codice Chiffletiano Actisque SS.*, Lipsia, 1727, in-4, p. 1-151.

2. *Anal. boll.*, t. XIV (1895), p. 339 et *passim*.

3. Plus haut, p. 33.

Et en effet, de par sa nature même, un recueil comme celui-là n'a jamais pu être achevé, être complet dans une église vivante et sanctifiante. Les additions, les remaniements se succèdent d'âge en âge, et très nombreux sont les auteurs qui travaillent à l'édification de ce vaste monument. De là, on le voit, pour les églises, églises monastiques ou églises séculières, la nécessité de renouveler, au moins de temps en temps, leurs *Ménées*, sans parler des autres livres liturgiques, et que peut-on vouloir dire ici cette formule : *de tempore in tempore* ? Nous laisserons le lecteur faire lui-même ses calculs en le priant toutefois de bien compter les anciens monastères d'Orient et de multiplier ce chiffre par le nombre des rééditions ou renouvellements probables.

Le toute cette abondance, que reste-t-il aujourd'hui, et d'abord en Occident ? En somme, presque rien, considéré du moins tout ce qui a existé ; presque rien en tout cas pour qui ne se contente pas d'exemplaires relativement récents, si nombreux qu'ils soient, ou d'exemplaires anciens mais disparates, réunis vaille que vaille, les uns provenant de tel monastère, les autres de tel autre. On aimerait ici en effet une collection non seulement complète, mais véritablement homogène ou autochtone. A ce point de vue, l'Orient, sans doute, est moins pauvre, et pourquoi en effet, loin d'être pauvre, ne serait-il pas plutôt très riche ? Il est si naturel qu'on garde ses trésors, qu'on les garde en ce sens qu'on en a soin. Et pourtant quelle richesse très relative que la sienne, ne disant presque la pauvreté et la misère ! Il a déjà été question de cette pénurie de documents, mais c'était de façon imprévue, sans rien spécifier. Puisque, pour le moment, il s'agit de *Ménées*, voudrait-on consulter ceux qui possèdent, par exemple, le monastère du Mont-Sinaï ? Quant à choisir un monastère, qui vraisemblablement pût nous montrer encore des reliques du moyen âge, c'est peut-être à celui-là qu'il fallait venir frapper de préférence. D'ailleurs, plus favorisé que d'autres, il possède au moins deux catalogues, dressés, bien entendu, par des étrangers, mais peu importe, et il suffit d'une heure ou deux pour savoir tout ce que sa bibliothèque contient ; il suffit d'un quart d'heure pour voir ce qu'elle contient de *Ménées*. Elle en a un très grand nombre, par fragments détachés, un mois, un autre mois, deux ou même trois mois ensemble ; beaucoup du xve siècle, un peu moins du xive, un

peu moins du xiii^e, très peu du xiv^e, extrêmement peu du x^e, et enfin, à peine quelques exemplaires du soi-disant ix^e-x^e. Ajoutons cependant pour l'honneur de cette bibliothèque, peut-être unique au monde, que, en fait de *Ménées*, elle en possédait une série complète de x^e siècle. Il a fallu plus d'un quart d'heure pour se rendre bien compte de ce fait extraordinaire, en vérité plus que surprenant. Seulement lorsque, à grand-peine, on a réussi à mettre ensemble, côte à côte, tous ces volumes de même âge et de même espèce, posés ici ou là au hasard des hauteurs de rayons, et qu'on veut chercher dans ces douze bienheureux volumes ainsi rendus à leur unité perdue, la tradition du Mont-Sinaï, sa prière antique, l'enchaînement ou le déroulement de cette prière à travers les trois cent soixante-cinq jours de l'année chrétienne, on constate presque de suite une autre peine, et c'est celle que le bibliothécaire du couvent a dû lui-même se donner pour rassembler ces pauvres douze volumes — pas plus que cela en effet —, mais presque tous de provenance si diverse, comme s'il avait fallu ramener ciel et terre pour parvenir à les remettre ensemble¹.

Nous parlons de manuscrits, et avec eux il faut en effet s'attendre à quelques déceptions. Mais si, en ce genre d'ouvrages dont il est ici question, les imprimés valent la peine d'être consultés, nous permettent-ils, au moins eux, des compensations ? Certes ils promettent beaucoup, mais le proverbe est toujours vrai qu'on promet toujours beaucoup pour avoir une raison de ne jamais rien donner, et les *Ménées*, pour leur part, justifient cet adage. En tout cas, simple fait qu'il est facile de vérifier, les exemplaires quelque peu anciens des *Ménées* imprimés sont eux-mêmes très rares, ou plutôt introuvables jusque dans les plus grandes bibliothèques d'Europe. On peut vivre très longtemps et ne jamais oublier ces surprises, d'un genre tout à part, que réservent au chercheur fiévreux les salles de travail — souvent des salles d'attente — des grands dépôts d'imprimés ou de manuscrits. Le R. P. Deleurye nous dit très plaisamment quelle fut la sienne, quand, justement en fait de *Ménées* antiques, chose dont il avait pour le mo-

1. Cf. Garthousoy, *op. cit.*, p. 133-148 et Lewis *id. sup.*, p. 80.

ment la laquise, on lui apporta — il ne dit pas où, une édition de 1843 !

Si vous venez de loin et que, en ce benoist pays de France, à votre qualité d'étranger et presque d'hôte, vous donne comme un droit de revenir à la charge, d'insister pour du *véritable*, alors le gardien, très aimable en vérité, se mettra littéralement sur les dents pour vous satisfaire, et il finira, comme à la Bibliothèque nationale, par vous apporter tout ce qu'il y a de vieux dans le genre : un exemplaire poudreux, fatigué, jauni, moisi par les bords, de tout point vénérable... et de quel siècle ? exactement du XVII^e, plus exactement encore de l'an 1639 ! Il n'est pourtant plus question de manuscrits, mais simplement des imprimés d'*antrefais*, si on peut parler d'*antrefais* en pareil cas; mais simplement et au moins de l'une ou l'autre de leurs vingt premières éditions, ne fût-ce que celles du XVI^e siècle. C'était donc trop demander ! mais alors à quoi bon les grandes bibliothèques ?

Du reste, et réflexion faite, à quoi bon aussi cette perte de temps, et des recherches pratiquement inutiles, au moins pour notre sujet ? Si, comme nous l'avons déjà vu, il n'existe à peu près pas de livres liturgiques antérieurs au XI^e siècle, l'âge plus ou moins avancé de ceux que nous possédons est sans importance en ce qui concerne les fêtes de sainte Anne dont nous voudrions nous occuper. À leur égard la question principale — à part, bien entendu, le fait de leur

1. Cf. *Catalog. de la Bihl. du Roy*, Paris, 1739; *Menologia seu Martyra Græcorum per Iohann. annunt. grece edita cura et studio Tzanphurnari*, toms XII (composés), Venetiis, Ant. Pinelli, 1639 etc., in-fol. 12 vol. — À comparer les éditions contemporaines avec celle-ci, on constate qu'elles en diffèrent très peu, et c'est bien sans doute le moins qu'on pouvait attendre, mais encore est-il une toute chose de voir de ses yeux. Nous voudrions parler des éditions récentes de Venise. Une autre, commencée en 1888 par le cardinal Pitra et achevée en 1902 par les moines de Grotta-Ferrata, édition dûe à la Propagande, ne jure pas, on regrette de le dire, d'une grande réputation. Cf. *Anal. Bull.*, t. XIX, p. 342 ; t. XXI (1902), p. 418 sq. Pour les éditions anciennes, et, entre autres : Legrand, *Bibliographie hellénique* (XV^e et XVI^e siècles), Paris, 2 vol. 1885, et la même *Bibliographie hellénique* (XVII^e siècle), Paris, 4 vol. 1894-95, les notes de Papadach, dans les *Acta SS. junii*, t. II, p. 805; Neale, *op. cit.*, p. 820 sq. donnant une analyse détaillée des *Ménées*. Les éditions de Venise sont nombreuses : 20 au XVI^e siècle, 31 au XVII^e, 28 au XVIII^e siècle ; 9 au XIX^e. Cf. Delahaye, *Synaxarium*, p. XXVI.

existence — étant de connaître leur plus ou moins d'ancienneté, nous sommes aussi bien renseignés par des *Ménées* du xix^e siècle ou même du xx^e siècle, que nous le serions par d'autres du ix^e ou du viii^e, qui d'ailleurs n'existent plus.

Où, pourtant, ils existent de quelque manière, et cela veut dire que, en s'imposant un peu de travail, on peut arriver soi-même à les reconstituer quelque peu, à placer ici et là les noms des mélodes qui les ont tour à tour élaborés, et c'est déjà déterminer des dates plus ou moins précises, au moins pour certaines parties de leur composition. Avec la seule *Patrologie* de Migne, malgré toutes les lacunes et les défauts qu'on lui reproche — comme si un seul homme, fût-ce un *abbé*, était obligé de ne produire que des chefs-d'œuvre, surtout quand il y va par quatre ou cinq mille volumes à la fois, ou presque, — avec cette seule collection très incomplète, nous l'avons, de l'ancienne littérature grecque chrétienne, on est déjà notablement aidé dans son travail, d'autant qu'il suffit peut-être ici de trouver une piste, une direction, un point de départ quelconque. Et c'est ainsi que cette *Patrologie* si démodée — mais qui attendra peut-être encore longtemps l'autre monument *vere perennius*¹ qui doit la remplacer — vous permet déjà de signer et de dater, dans les *Ménées*, nombre de passages qu'ils ont reproduits sans leur attribuer ni dates ni auteurs. Il n'y a pas à se demander pourquoi les compilateurs n'ont pas les premiers fait ce travail : il n'y a qu'à le faire soi-même ; à mettre, par exemple le nom et la date de saint André de Crète à une bonne moitié des canons pour la *Conception de sainte Anne* et pour la *Nativité de la sainte Vierge*, bien que le saint hymnographe ne soit nommé qu'une fois, une petite fois au commencement d'une ode. Voilà, en vérité, une très agréable occupation de rendre ainsi à chacun selon ses œuvres.

Plus loin, toujours plus loin, nous ferons mieux que de parler des *Ménées*, nous en reproduirons photographiquement quelques pages, troisième ou dixième annonce, mais nous voudrions d'avance présenter au lecteur, lui *introduire*, comme disent les Anglais,

1. Plus durable que l'airain.

Painable personnage à qui nous devons de les avoir connus et fréquentés quelque temps. *Grecum est, non legitur*, mais ce grec du bon moine de P'At'hea est déjà si bien, ou tout comme, du français que, bien sûr, nous y prendrons goût à mesure.

Nous sommes bien loin, avec le P. Barthélémy de Coutloumousi, — c'est son nom — du moyen âge et surtout du vi^e ou ix^e siècle, mais nous venons justement de dire que, avec un peu de bonne volonté, les *Ménées* du xix^e siècle même pourraient être en même temps ceux du lointain passé. L'édition du P. Barthélémy est datée, quant à elle, de 1880, et comme elle est très estimée, même préférée à toutes les autres de date récente, ce n'est pas trop faire que de nous y arrêter un moment.

Après une assez longue dédicace à la Grande-Église sainte mère de toutes les Églises orthodoxes, le vénérable éditeur nous explique pourquoi et comment, malgré son grand âge, il a entrepris ce travail :

Φέρωντοι γάρουν ἔδωκα ἑμαυτὸν τῷ ἔργῳ, καὶ διὰ μακροῦ τοῦ χρόνου, καὶ τοι ταῖς τοῦ γήρατος ἀσθενείαις κατατροχόμενος καὶ τῇ ἐκπληρώσει τῶν τῆς ἐκκλησιαστικῆς καὶ βιβλιοθηκῆς καθέδρας γραφῶν ὑποβέβλημένος, καὶ οὐ μὲν ἁπατολούμενος, ἀλλ' ὅμως ταῖς Σαῖς ἐντυχόμενος τύχαῖς, ἤγαγον αὐτὸ εἰς πέρας τῆ τοῦ Θεοῦ χάριτι.

Son livre ne sera pas sans imperfections, mais « de n'en être jamais et de tout redresser, c'est le fait de Dieu seul », comme dit le Sage : Τὸ γὰρ μηδὲν ἀμάρτειν, ὁ σοφὸς φησὶ λόγος, καὶ πάντα κατέρθουν, τοῦτο Θεοῦ μόνον (p. 5).

En 1832, le tout-à-fait-très-saint Seigneur patriarche Constantin I lui a demandé de préparer une édition des *Ménées* (§ 1). Il a conféré de la chose avec des archevêques, et surtout avec le très-saint-seigneur Grégoire (patriarche en 1840) qui l'a d'autorité « poussé à l'entreprise en le fortifiant de ses prières et bénédictions : Προετραφέ με θεοποτικῶς εἰς τὴν ἐγχείρησιν τοῦ ἱεροῦ τούτου ἔργου.

Ainsi encouragé il a, lui, Barthélémy, prié les Pères du saint monastère patriarcal de Coutloumousios de lui laisser voir leurs

Ménées manuscrits. En 1842, sur l'avis du patriarche Anthime, il a consulté la collection de Dorothée, de l'île d'*Ithaque* (mort en 1817), et l'a trouvée très bonne, sauf réserves (§ 4-5) qu'il fait connaître. Toutefois, il a préféré recourir aux manuscrits (§ 7), et, à son regret, il a constaté qu'ils différaient beaucoup, non seulement les uns des autres, mais aussi des imprimés (§ 7) : "Αλλὰ τὰ χειρόγραφα ἔχουσι πολλάκις ἄλλα ἀντ' ἄλλων, καὶ μεταξύ τούτων καὶ τῶν τυπωμένων εὐρίσκειται συνεχῶς μεγάλα εἰσφορὰ. Les mêmes variantes s'observent dans les manuscrits de Chalcis, et entre eux, et avec les imprimés : Καὶ ἔτερα χειρόγραφα ἐκ τῶν σωζομένων τῆς κατὰ τὴν νῆσον Χάλκης ἱεραὶ Μονῆς τῆς Θεοτόκου, μεγίστην ἔχουσι εἰσφορὴν καὶ πρὸς ἄλληλα καὶ πρὸς τὰ τυπωμένα.

Les manuscrits de Constantinople lui ont paru plus corrects, plus complets, plus conformes aux imprimés. Mais il n'en a pas trouvé qui eussent plus de 304 ans d'existence, tandis que trois ou quatre du monastère de Chalcis dataient des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles (note de la page 4) !

Il a vu également des manuscrits du monastère de la Théodocus, situé dans une île en face de Σωζοσπύλως (même note).

Longuement sont indiquées les variantes et voici, vers la fin, un résumé de toute cette préface : Son édition à lui est plus correcte, plus complète que toute autre ; elle représente mieux les traditions de la Grande-Église ; elle est approuvée par les quatre patriarches œcuméniques (§ 36, p. 14), et ce n'est pas assez !

L'œuvre était difficile : il y a consacré trois années entières en employant tout le peu de loisir qu'il lui restait (ὀποπλίχτων τοῦ μισθὸν τῆς ἀνισιῶς μου χρόνου), sans cesse pris comme il était par d'autres devoirs... mais il n'a pas voulu regarder en arrière... Son œuvre sera bien imparfaite, sans compter les fautes typographiques (c'est la deuxième fois qu'il s'en plaint), mais : ἐξῆρθεν τὰς μεγάλτερας αὐτῶν (Μηναίων) ἀπομύχιας ; autant que le lui ont permis ses forces corporelles et spirituelles, et les moyens mis à sa disposition, il a comblé les lacunes des *Ménées* ; il a ajouté vingt-deux acrostiches inconnus jusque là et fait connaître soixante-dix-sept noms d'hymnes invariablement passés sous silence : Καθὼτι θεία ἀριθμῆται εἰς αὐτοὺς 22 μὲν ἀκροστιχίδας, 77 δὲ ὀνόματα Ὑμνῶν ἐπιγεγραμμένα, μὴ ὄντα εἰς τὰς προτέραις ἐκδόσεις.

« Un autre, avec plus de santé, un esprit plus critique, des secours plus abondants, fera mieux » (§ 37, p. 17) ».

Ce n'est peut-être pas indispensable.

Les Synaxaires.

Parler, ou songer seulement à parler des synaxaires grecs, c'est du coup se tourner vers le grand travailleur qui en a fait naguère une étude si approfondie, le R. P. Hippolyte Delehaye, des Bollandistes de Bruxelles. Le majestueux *Index* qu'il a publié en 1902 sous le titre de *Synaxarium Ecclesie Constantinopolitane* ne sera jamais sans doute un « livre de chevet », et pour cause, pour plusieurs causes très sérieuses, dont l'une est que ce volume tient le lecteur parfaitement éveillé, et le laisse tout entier au plaisir de l'étude, pour cette fois. Pardon si la formule ressemble à un banal compliment quand elle est cependant, de fait comme d'intention, parfaitement sincère. L'éminent Bollandiste ne se proposait pas seulement d'*éditer*, comme on dit, un vieux bouquin recommandé à la fois par son âge et par sa valeur intrinsèque comme document liturgique, mais il voulait en même temps compiler tous les manuscrits connus, les comparer avec lui, les reproduire en partie, prendre note des variantes, combler les lacunes de l'un avec l'abondance des autres, en un mot, nous donner, non pas un livre, mais quarante ou cinquante livres à la fois, c'est-à-dire un synoptique de tous les grands synaxaires connus. Il faut voir, feuilleter, étudier ce volume pendant quelques jours, sinon quelques semaines, pour apprendre un peu ce que c'est que de travailler, de *faire un livre*, et certains artistes d'aujourd'hui feroient bien d'y jeter au moins un coup d'œil.

Il fallait au R. P. Delehaye un point de départ, un livre prototype sur quoi travailler, un exemplaire bien fourni de notices, de notices correctes, riches en détails précis, et il a choisi pour cela le manuscrit dit de *Sirmond* que possède la bibliothèque de Berlin. Un article des *Analecta* donne la raison de ce qualificatif et en même temps quelques détails intéressants sur ce vénérable codex¹.

1. Les anciens Bollandistes ont fait de fréquents emprunts à un synaxaire qu'ils appelaient leur *Index Synaxarium Constantinianum, Sirmondianum Colle-*

Comme on l'a vu déjà plus haut, les *Ménées* appellent *synaxarion* la courte notice historique ou biographique intercalée entre la sixième et la septième ode et destinée à faire connaître l'objet de la fête du jour, ou comme nous disions, à l'*illustrer*. Pourquoi cette notice est placée là plutôt qu'au commencement de l'office ? C'est peut-être une de ces questions de rubrique qu'on ne discute pas. On peut y voir peut-être un moyen de ranimer la piété, de réveiller l'attention avant la fin de l'accolanthie. Ces notices, avec les accessoires que nous avons nommés, ont été détachées de leurs offices respectifs et réunies ensemble dans des volumes qui s'appellent ou devraient, de ce fait, s'appeler *synaxaires*, mais on a souvent la terminologie, ici comme ailleurs, est assez empirique, excepté peut-être depuis quelques années, et c'est ainsi que ces recueils sont appelés *ménologies*, *calendriers*, *typica*, ou même *Ménées*, tout comme ces derniers noms changent eux-mêmes pour s'appliquer à des ouvrages qui pourtant ne se ressemblent guère¹.

Tous les *synaxaires*, et en particulier celui de Sirmond, sont d'excellents témoins du culte de notre Sainte dans l'Orient médiéval, et c'est vraiment un bonheur, après avoir quelque temps cherché — car aucun de ces anciens manuscrits n'a su paginer, ni couper le texte en chapitres, ni sacrifier le moindre espace, — d'y retrouver toujours aux mêmes dates les mêmes fêtes de la bienheureuse Anne.

gii societatis Jesu Parisiensis, Collegii Ludovici Magni. Nous nous servons pour le désigner, du nom de Sirmond qui, étant bibliothécaire du collège de la Compagnie de Jésus, au collège de Clermont, à Paris, le transmet à nos prédécesseurs ; ils en ont fait l'équivalent usage, etc., etc. Cf. *Anal. boll.*, t. xiv, p. 507-515, Art. *Le Synaxaire de Sirmond*.

1. Le P. Delehaye définit ainsi le *Synaxaire* : « Si ea quæ singulis diebus inter sextam septimanæ oden legenda præscribuntur secundum collegioris, synaxarium habebis. » *Synax. C. P.*, p. vi : « Si vous réunissez ce qui doit se lire chaque jour entre la sixième et la septième ode, vous aurez un *synaxaire*. »

Allatus écrit : « *Synaxarium*, seu *Vita sanctorum* (*De libris*, p. 91). C'est cela, mais encore autre chose.

Le *Synaxaire de toute l'année*, codex 3 du Vatican, XII^e siècle, folio 154^{va}, est simplement l'indication des épîtres à lire chaque jour de l'année. Cf. Stornajolo, *op. cit.*

Mais pour ce qui est de l'ancienneté de ce culte, de l'ancienneté non pas quelconque, mais réelle, comme serait par exemple le viii^e ou le ix^e siècle, ces vieux livres ne peuvent plus être que des témoins secondaires. D'ailleurs à ce point de vue, les *Mémoires* ont déjà parlé pour eux, les *Mémoires* dont ils sont des dépendances, des rejetons littéraires, une sorte d'anthologie hagiographique.

Toutefois leur âge nous importe, et c'est ce que peut avoir, pour commencer par lui, le manuscrit de Berlin. Le R. P. Delahaye lui-même hésite à se prononcer, trouvant la question trop difficile à résoudre. Il cite deux faits ou deux textes empruntés au manuscrit lui-même, qui ne lui permettraient pas de le placer avant le xii^e siècle¹. Il est vrai cependant que, de l'avis même du Père, le *Sirmond* n'est pas un original, mais la copie d'un recueil analogue plus ancien. Nous supposerions, quant à nous, que ce recueil *plus ancien* l'aurait été de cent ou même cent cinquante ans, car si on ne connaît aucun grand synaxaire qui soit certainement antérieur au x^e siècle, on en connaît sûrement quelques-uns qui semblent appartenir à cette époque. Le Père d'ailleurs écrit dans les *Anecdotes* ce qui va suivre, ou du moins il semble que l'article suit de lui : « En tenant compte de la réduction et de la composition des manuscrits, on peut regarder comme dérivant du même original que le *Sirmond* les manuscrits de Paris 1590, 1592, 1594, et probablement aussi le manuscrit de Jérusalem dont M. Papadopoulos nous promet des extraits, peut-être aussi le *Nouveau* 190. Parmi les manuscrits de Paris, nous nous sommes particulièrement attaché au n. 1594, dont la concordance avec le manuscrit de Berlin est presque partout complète. J'y relève en passant une addition qui prouverait que ce dernier représente un exem-

1. « Quo tempore hujus nostri codicis archetypum exaratum fuerit, hic loci non est inquirere, et res ardua videtur, cum hujusmodi libros, a singulis librariis augeri contingat. Id solum impræsentiarum observari velim Jul. 17^o mentionem fieri translationis τοῦ ἁγίου Ἀχιλῆου τοῦ ἐκ τοῦ Ἀλλεξανδρῆ : is autem anno 1054 obitus fertur. Dein, Aug. 18 pristina recensione qua synaxin in templo SS. Flori et Lauri tantummodo indiebat, additum fuisse καὶ ἐκ τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Σουλῆτος. Νῆστορος τοῦ Πανσεβασταίου. Hoc vero Monasterium non ante Joannem Comænum (1118-1143) extitisse videtur. — op. cit., col. vii

plaire *plus ancien*¹. C'est ce dernier mot que nous voulions souligner.

Sans adieu encore ici, car nous espérons bien que le livre du R. P. Jésuite nous rendra service en temps et en lieu ainsi que plusieurs ouvrages dont il fait mention, c'est-à-dire divers codex du xii^e siècle appartenant aux bibliothèques de Paris et de Milan (Ambrosienne); d'autres du xi^e siècle, comme celui de Saint-Marc à Florence, d'autres du x^e et d'autant plus chers pour nous, qui se trouvent à Jérusalem, au monastère de Saint-Jean de Patmos, à la Bibliothèque nationale de Paris, etc.

Accordons-nous un peu de relâche en cette aride étude, et ouvrons un instant la nouvelle *Patrologia Orientalis* Graffin-Nau, comme on l'appelle, le vrai mérite permettant qu'on supprime toujours les grandes formules de politesse courante. Nous aurions dû ajouter à ces deux noms Maximilien de Saxe, Maximilien de Saxe *tout court*, puisqu'il sera dit qu'un prince allemand a voulu se faire simple professeur d'Université, et prêter son appui à cette publication décidément la plus *moyennâgeuse* qui se puisse voir pour le moment, en attendant... car il paraît de mieux en mieux que l'œil est ouvert du côté de l'Orient.

Dans l'un des premiers fascicules qui ont paru jusqu'à présent et qui ont entrepris de publier un ancien *Synaxaire Arabe-Jacobite*, on lit, un jour onzième de Hatour (7 novembre), le passage qui va suivre, si bienfaisant qu'on voudrait, après une bonne journée de travail, en faire sa dernière prière du soir :

« En ce jour s'endormit dans le Seigneur la vertueuse, la pure Anne, mère de notre Dame sainte Marie, Mère de Dieu. Cette femme vertueuse était de la ville de Jérusalem, fille de Matat, fils de Lévi, fils de Mal'ki, des enfants d'Aaron le prêtre, de la tribu de Lévi... Bien que nous ne connaissions rien de la vie de cette sainte pour le mentionner, nous savons certainement qu'elle était noble au-dessus de toutes les femmes, puisqu'elle fut jugée digne de donner le jour à la Mère de Dieu selon la chair. Si elle n'avait

1. *Anal. boll.*, t. xiv, p. 333.

pas en des vertus qui surpassaient celles de toutes les femmes, elle n'eût pas regn. de Dieu cet honneur... C'est pourquoi nous devons l'honorer et nous célébrons sa fête à cause du rang élevé dont elle a été jugée digne. Que son intercession soit avec nous ! Amen ! »

Les Ménologies.

Le mot *ménologe* a plusieurs acceptions. Souvent, il désigne les recueils des *grandes Vies des Saints* de l'Eglise grecque rangées dans l'ordre du calendrier. Quand les pièces hagiographiques sont complètes et développées, on a les *grands ménologies* ; quand elles sont abrégées et ne sont plus que des *ἡμέται ἐν συντομία* de quelques pages, on a les *petits ménologies*. De plus les manuscrits donnent souvent le titre de *ménologies* aux tables des leçons scripturaires disposées suivant l'ordre du calendrier et rappelant le *Liber comitis* tel qu'il se présente dans l'édition du Baluze². Quelquefois aussi, le mot est pris pour synonyme de *Ménées*, ou encore de *Synaxaire*, d'où la difficulté dont nous parlons plus haut de classer méthodiquement tous les livres liturgiques des Grecs.

1. Fascicule III, p. 278. Le texte arabe de ce Synaxaire est traduit et annoté par M. René Basset. Le tome I de la même collection en donnait un premier fragment, 29 août-27 octobre, p. 219-379. Au 10 du mois de Taut (7 septembre), p. 253, on lit : « En ce jour, suivant le romput d'Abou Magâr et d'autres de la Haute-Egypte, nous célébrons la naissance de Notre-Dame, Mère du Sauveur, que d'autres placent le premier du mois de pachons (26 juillet) suivant l'avis des Égyptiens. » M. Basset a rédigé ce synaxaire à l'aide de deux mss. de la Bibliothèque nationale, l'un de la fin du XIV^e siècle, l'autre du XVI^e (cf. *Patr. Orient.*, t. I, p. 220). Des fragments de Synaxaires, l'un Arménien, l'autre Éthiopien, qui viennent de paraître, ne nous ont rien donné mais avec espérance, nous en attendons la suite, comme nous avons fait pour le romput cité tout à l'heure. Le Prince Maximilien de Saxe est l'auteur de *Prælectiones de liturgiis orientalibus habite in Universitate Friburgense, Helvetiæ*, t. I, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1908, in 8, viii-242 pp. Œuvre de synthèse qui permet à tous de s'orienter facilement dans une matière très complexe. Cf. *Rev. des sciences philosophiques*, juillet, 1908, p. 608.

2. Cf. *Anal. boll.*, t. XIV, p. 118 et t. XVI, p. 324.

Changer des titres que l'usage a consacrés depuis des siècles, comme dans le cas du *Ménologe de Basile*, qui est proprement un synaxaire, ou dans celui du ménologe dit de *Morelli*, qui est à son tour un calendrier, c'est plutôt compliquer l'étude ou les recherches que les faciliter, et entre deux maux, mieux vaut encore garder le moindre.

Trois ménologes intéressent plus spécialement notre étude, les deux que nous venons de nommer, et un troisième dont il a déjà été question plus haut, c'est-à-dire le recueil de Métaphraste. Nous retrouverons le *Ménologe de Basile* à l'article des œuvres d'art; celui de Morelli pourrait servir de témoin, faute de mieux, à l'ancienneté de l'une ou l'autre fête de notre Sainte et quant à Métaphraste, s'il s'agissait ici d'une cause de béatification ou de canonisation, il pourrît être ce qu'on appelle dans le cas « l'avocat du diable. »

Autant vaut dès maintenant, nous occuper de ces deux derniers ouvrages et d'abord du *Ménologe de Morelli*. — Étienne-Antoine Morelli était bibliothécaire du Cardinal Albani, le premier et célèbre éditeur du non moins célèbre *Ménologe de Basile* que nous venons de mentionner. Il convient de citer au moins en abrégé — ces vieux titres sont toujours longs — le titre de l'ouvrage auquel son nom s'est attaché, soit : ΜΗΝΟΛΟΓΙΟΝ ΤΩΝ ΕΥΑΓΓΕΛΙΩΝ ΕΟΡΤΑΣΤΙΚΟΝ. *Sive kalendarium Ecclesie Constantinopolitane...* illustratum cura Steph. Antonii Morelli, 2 volumes in-4^o, Rome, 1788¹.

A quel siècle appartient ce *Calendrier de l'Église de Constantinople*? Pour déterminer cette date, l'éditeur, consciencieux comme il est, ne vent pas s'appuyer sur la forme onciale du manuscrit qu'il reproduit, « parce que cette forme a pu être imitée plus tard (p. 10) ». Touchant scrupule qui étonnerait sûrement les paléographes puisque la teneur de l'écriture est d'ordinaire leur *criterium* principal, pour ne pas dire le plus souvent unique².

1. Une édition latine avait paru à Urbino en 1727, d'après le Codex du cardinal Albani.

2. Morelli donne la reproduction d'une page de l'original. La comparer avec

Marcellin aime mieux établir sa preuve sur la non-mention de certains saints et de certains événements, et d'une époque déterminée, c'est-à-dire ici du ix^e siècle, puisque le calendrier est du viii^e, comme il l'affirme à plusieurs reprises et comme l'admettent unanimement les auteurs¹. La date est précisée davantage, et le Codex aurait été écrit sous Constantin Copronyme² (741-775). L'auteur, dit Marcellin, est un homme peu instruit, qui fait des fautes d'orthographe, et prend un mot pour un autre³. Pourrait-on expliquer par cette ignorance les lacunes de son *Calendrier*, ou bien est-ce que, positivement, tout le cycle festal, temporal et sanctoral ensemble, ne pouvait, de son temps, remplir plus de cent cinquante-trois jours de l'année, comme nous les avons comptés ? Il serait ici bien dangereux d'émettre un jugement personnel quand personne ne s'est encore prononcé, mais il nous est peut-être permis de croire que ce document, si vénérable qu'il soit par son ancienneté sans égale, presque son antiquité⁴, n'est pas ce qu'on appellerait une « pièce officielle », un témoignage authentique, tel qu'on aurait pu l'attendre d'un patriarche ou d'un moine de Constantinople.

Quoi qu'il en soit, si, à notre grande surprise, qui est en même temps un profond regret, la *Conception d'Anne* et la fête du 25 juillet n'apparaissent pas en ce calendrier, par contre, on y voit,

les spécimens des viii^e et viii^e siècles reproduits dans Montfaucon, *Palæographia græca*, in-fol., Paris, 1708, p. 216 sq. ou J.-B. Silvestre, *Paléographie universelle* (5 in-fol., 1839-41); ou t. II, *Paléogr. grecque*, 31 planches. Ces planches se retrouvent dans l'édition anglaise de Frederick Madden, Londres, 1850.

1. T. I, p. 10, 15, 16; t. II, p. 145, 195, 231; Kellier, p. 387, etc.

2. Est igitur causa non levis nec contemnenda ut codicem hunc sub Constantino Copronymo conscriptum arbitremur. T. I, p. 10.

3. Rudem hominem fuisse aut certe non multarum litterarum scriptorem dixeris : peccat enim persæpe in scribendo et vocalium invertit usum, ut tute facile agnoceas. T. I, p. 14.

4. Si dandum est, in magnis bibliothecis latere uspiam Græcos codices, in quibus aliquid hujusmodi antiquius, quod ad annuos Ecclesiarum fastos pertineat, reconditum adhuc prematur : nam quis controversiam hanc dirimere unquam possit ? nondum tamen, ni fallor, in lucem hominum emersit Græce ullius Ecclesie Kalendarium quod hujus nostri vetustatem æquare videatur. Marcellin, t. I, p. 15-16.

au 8 septembre, le ΓΕΝΕΣΙΟΝ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΘΕΟΤΟΚΟΥ (*Naissance de la sainte Mère de Dieu*), et le 9, le ΕΙΣ ΤΗΝ ΜΝΗΜΗΝ ΤΩΝ ΑΓΙΩΝ ΙΩΑΚΕΙΜ ΚΑΙ ΑΝΝΗΣ (*Pour la fête des saints Joachim et Anne*). L'évangile pour ce jour est pris de saint Luc, ch. lxxviii, 9 (*sic*) : *Dixit Dominus, nemo lucernam accendit, et in abscondito ponit.*

Nous nous abstenons de tout commentaire pour le moment et faisons place de suite au

Ménologe de Métaphraste. — Le fameux logothète¹ qui a porté ce nom de Métaphraste — un nom assurément plein de sens — est un estimable personnage, et son œuvre, les *Vies des saints*, a en, du moins autrefois, tout le succès que l'on sait, que l'on saura encore mieux, si on y tient, tout à l'heure. Nous n'avons pas à nous occuper des auteurs qui ont parlé de lui jadis ou de nos jours : de la part qu'il a prise à l'exécution du recueil qui porte son nom ; des ménologes antérieurs au sien et cependant beaucoup plus fournis, puisque tous les jours du mois y étaient représentés, tandis que, chez lui, les lacunes sont énormes : toutes ces questions intéressantes sont traitées savamment par les *Analecta Bollandiana* de 1897, dans une étude très soignée sur les *Ménologes grecs*².

1. On appelait ainsi le grand officier qui gardait le sceau du patriarche de Constantinople et tenait les registres de sa chancellerie.

2. Quelques notes conservées de cette étude : « Il se rencontre dans tous les dépôts de manuscrits grecs des volumes d'un ménologe bien déterminé qui doit avoir joui d'une très grande vogue. Il a été multiplié à un grand nombre d'exemplaires, dont une bonne partie présente des caractères paléographiques qui les feraient attribuer à une même officine, fonctionnant à Constantinople vers le milieu ou la fin du x^e siècle. Quoi qu'il en soit de l'aspect extérieur de ce ménologe, la composition des mêmes subdivisions est sensiblement identique. Ce sont les mêmes saints aux mêmes dates et la même vie de chaque saint. De plus, chacune de ces pièces présente un texte invariablement fixé. Une lecture rapide des vies qui constituent le recueil permet de constater en outre que la très grande majorité sont des remaniements de pièces plus anciennes dont un certain nombre existent encore. En d'autres termes, c'est une collection de *métaphrases* et la collection est si bien caractérisée que l'on ne se trompera pas en la désignant comme l'œuvre la plus considérable et la plus célèbre en ce genre : celle qui est

Pour notre part, nous n'avons qu'à rappeler une chose déjà dite plus haut : c'est que, dans l'œuvre de Métaphraste, telle qu'elle nous est parvenue, on chercherait en vain, non pas seulement les fêtes, mais même le nom de notre chère Sainte. Cependant, en toute sincérité, *quid inde ?* La critique voudrait-elle tirer de là un argument ? Nous le craignons d'autant moins qu'elle raisonne maintenant mieux que naguère ; qu'elle n'ose plus dire, étant plus assagié, comme elle eût peut-être fait, il n'y a pas encore cinq ou six ans :

« Métaphraste, le plus célèbre écrivain du ^x^e siècle¹ ne fait pas mention des fêtes de sainte Anne ; il ne prononce pas même son nom : donc, ses fêtes n'existaient pas ; donc la Sainte elle-même était inconnue à cette époque ! » On n'en est plus aujourd'hui à cette façon d'argumenter. Ça été une mode, mais la mode a passé comme toutes les autres, quitte à revenir, il est vrai. On dira plutôt, car le bon sens regagne du terrain : « Métaphraste n'a pas écrit un *hœortologe*, mais un *ménologe*, simple recueil de *Vies de Saints* ; il aurait pu faire beaucoup de place à la Vierge et à sa mère, mais il a peut-être pensé qu'il prêcherait à des convertis : il a peut-être écrit de bonnes pages, ses meilleures pages, sur la Vierge et sa mère, sur leurs fêtes et leur culte, mais peut-être ces bonnes pages

attribuée à Syméon Métaphraste. *Loc. cit.* Pour ce qui est des lacunes

« En septembre, manquent les dates 5, 8, 14, 18, 21, 23 ; en novembre, 19, 21, 22, 29 ; en décembre, 1, 2, 3, 9, 16, 25, 26. Mai n'a qu'un jour pris : juin, trois ; juillet et août, quatre. *Loc. cit.*, p. 321, d'après divers mss. de Paris. A noter p. 327, où il est question des ménologes antérieurs à Métaphraste : « On arrivera à démontrer, croyons-nous, que, auparavant, tous les jours du mois étaient représentés dans chacun des douze volumes qui formaient les grands ménologes ; on établira même, peut-être, qu'il y a eu plusieurs séries de ce genre, ayant sans doute des parties communes, mais aussi d'autres pièces caractéristiques qui permettraient de les grouper par catégories. Tout concourt à donner une grande idée des richesses de l'hagiographie antérieure à Métaphraste, et les fragments de ces ménologes, qui sont arrivés jusqu'à nous, et les ménologes abrégés, et plus encore les grands synaxaires. » *Ibid.*, p. 237.

1. Les *Analecta bollandiana* plus haut cités, t. xvi, disent, page 322, après une étude sérieuse sur la chronologie du personnage : « L'opinion qui place Métaphraste dans la seconde moitié du ^x^e siècle reçoit un appui sérieux. »

sont-elles précisément celles qui se sont perdues. Ou bien, tout simplement, il n'a pas cru devoir parler et son silence d'ailleurs ne prouvant rien dans le cas présent, nous n'avons rien à lui reprocher de ce chef.

Très bien, mais il faut le dire, si rien ne l'obligeait à parler, on peut regretter qu'il ait empêché tant d'autres de le faire. Il ne s'agit pas de déplorer encore une fois la perte des manuscrits mais simplement de reconnaître que, pour une bonne part, Métaphraste en est responsable. Expliquons-nous.

Il a fallu, pour l'amour de la brièveté, sacrifier toute cette magnifique étude sur les *Ménologes grecs* dont nous parlions tout à l'heure, mais sa conclusion est si bien dans notre sujet que nous demandons la permission de l'emprunter *ad majorem Dei Gloriam*. Encore ici, nous regrettons que l'article ne soit pas signé :

« En y réfléchissant bien, nous n'avons trouvé aucune bonne raison de retirer l'épithète de *funestissimus homo* dont on a eu l'air de se formaliser : car nous persistons à croire que, à l'heure qu'il est, nous ne sommes en possession que d'une assez petite fraction de l'œuvre hagiographique recueillie dans les anciens ménologes.

L'auteur anonyme résume ses preuves et ajoute : « Il faut bien se rendre à l'évidence et conclure que, à moins d'une heureuse surprise, nous devons considérer comme perdue la plus grande partie des ménologes antérieurs à Métaphraste.

« Qui donc est responsable de la disparition de tous ces textes, si ce n'est le logothète, dont l'œuvre a éclipsé celle de ses prédécesseurs ? Loin de nous de songer à une destruction systématique. Syméon Métaphraste n'a vraisemblablement pas en conscience du résultat auquel son entreprise devait fatalement aboutir. Rien n'est irrésistible comme les caprices de la mode. La multitude des exemplaires de Métaphraste et la rareté des autres ménologes permet d'assister au mouvement que produisit l'apparition du nouveau recueil. Le succès fut énorme : les scribes ne suffirent pas à en multiplier les exemplaires, et l'on ne songea plus, sauf certains cas exceptionnels, à renouveler par la transcription les vieux manuscrits qui tombaient en ruine... Et il ne serait pas permis d'en vouloir quelque peu à l'homme qui nous a privés d'un si grand nombre de textes, qui, sans être des monuments histo-

riques d'une grande valeur, n'en ont pas moins une importance considérable au point de vue hagiographique ¹ ! »

Typica.

Considéré dans son sens étymologique, le *typicon* est un *formulaire*, un *directoire*, un *règlement de vie*. Ainsi le *Typicon de saint*

1. *Loc. cit.*, p. 329. — En l'acte déchaussé, Honoré de Sainte-Marie, écrivant en 1713 des *Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique*, — la critique n'est donc pas née d'hier ! — traitait assez rudement Métaphraste, et allait jusqu'à dire entre autres choses : « qu'il s'agit d'appuyer une histoire du témoignage de cet auteur pour la faire regarder comme fabuleuse. » Pour lui, Métaphraste n'est qu'un interpolateur, un glossateur, et pour tout résumer, « il porte dans son nom sa propre condamnation (Cf. *P. G.*, t. cxiv, col. 158). »

C'est dans toute s'euporter pour trop peu, mais pourtant, la part faite des précautions oratoires ou même des respects sincères, car enfin un travailleur et peut-être aussi un homme de bonne foi comme Métaphraste en mérite, il se trouve que le *deroier mot* de notre époque à son sujet ressemble assez bien aux saintes codices du même déchaussé.

Nous ne disons rien d'un autre déphraste, assez célèbre pourtant, lui aussi à sa manière, celui du cardinal Sicleto. En effet, cet estimable et très aimé cardinal qui a tant fait, on s'en souvient (voir, ci-dessus, p. 68), pour le rétablissement de la fête de sainte Aune après sa suppression du *calendrier romain*, le cardinal Sicleto, disons-nous, un ardent byzantiniste de ce temps-là, a mis son nom ou laissé mettre son nom à une œuvre qui fait plus d'honneur, paraît-il, à ses intentions qu'à ce nom lui-même.

Un juge pourtant bienveillant en parle ainsi : « Hiericus Canisius *Mnenologium Græcorum ex bibliotheca et interpretatione Gulielmi Sirleti cardinalis* edidit (Canisius-Basnage, *Thesaurus monumentorum*, III, 412-499) quod ideo *Mnenologium Sirleti* nuncupari solet. » Le R. P. Delehaye continue : « Ab Andrea Schotto opusculum acceperat Canisius in quo emendando se usum fuisse fatetur Typicon S. Sabæ, horologic, menseis aliisque Græcorum libris impressis. Opusculum in serie monumentorum ad annum 1095 reposuit Iac. Basnage, in sola ductus ratione quod *menologio Basilii dicto* (Canisius-Basnage, *Thesaurus monum.*, III, 410) posterius esse videretur. Porro synaxarii Sirletiani codex græcus frustra quesitus est, nec mirum. Nusquam enim synaxarium græcum similem referens faciem, tot a nobis perfecti codices manifestum faciunt. Recte de libro sensit D. Papebrochius, qui, quotiens illo ausus, merum excerptum esse, idque levi opera collectum e meioris editis nonnullis codicibus, pronuntiavit... Nullius igitur pretii est synaxarium Sirleti... » (malgré l'usage qu'en a fait Baronius). *Synaxarium*, CXXVI-XXVII.

Nicéphore, patriarche de Constantinople, rapporté par le cardinal Pitra dans le *Spicilegium Solesmense*¹, n'est qu'une série de maximes, un *modus vivendi*, un code de la vie parfaite.

Le *Typicon* de l'impératrice Irène (1081-1118) n'est de même qu'un ensemble de règlements ou de prescriptions que devaient observer les religieuses de Sainte-Marie-Pleine-de-Grâce à Constantinople².

Quelle tentation encore ici, de laisser à nos vaines études pour jouir un peu d'un livre où Montfaucon lui-même trouvait « beaucoup de choses qui mériteraient d'être connues³ ! » Au fait, qui, en ce qui traitait pour un moment voir se déployer sous ses yeux l'ancienne vie monastique de l'Orient, assister aux divers exercices qui remplissaient ses jours et ses nuits, juger de l'importance qu'elle attribuait à ce que le monde a toujours si peu compris toi même ridiculisé, devrait lire cet ouvrage. Il se pourrait même qu'un moine d'aujourd'hui y trouvât son profit en même temps qu'un grand sujet d'édification, ne fût-ce qu'en supputant le nombre de *métanies*⁴, de *généflexions*, de prostrations, de prières, les bras en croix, que comportait l'office choral des anciens moines orientaux, car si le *Typicon* oblige des femmes à toutes ces richesses en vérité très pénibles, humainement parlant, on peut croire que les hommes eux-mêmes étaient encore moins épargnés à cet égard. Signalons un ou deux détails entre beaucoup d'autres. A la fin de *Prime*, les moniales feront quinze *généflexions*, « sans s'appuyer, si elles sont assez fortes pour cela, » en s'appuyant quel-

1. T. IV, p. 381-388.

2. *Typicon venerandi monasterii sanctissimæ Deiparæ Kecharitomenes, seu Græciæ Pleuræ a fundamentis imper extructi et conditi a pissima Augusta Donna Irene Ducena, juxta ejus passionem et sententiam enarratum et editum*, dans P. G., t. CXXVI, col. 985-1128.

3. « Plura in hoc opere scitu dignissima Lector eruditus deprehendet: complures nempe Græcarum monialium ritus hactenus ignotos: exactam quoque familiæ tunc temporis imperatoricæ descriptionem (cap. CXXI) et alia quamplurima. » *Ibid.*

4. Pour les Grecs, faire une *métanie*, c'était incliner le front jusqu'à terre en s'appuyant sur ses mains fermées.

que peu, si elles sont très faibles de santé¹. « Elles diront d'abord, les mains étendues : « Seigneur, ayez pitié de moi qui suis une pécheresse », et ensuite, fléchissant les genoux *et la tête* jusqu'à terre, elles diront : « J'ai péché, Seigneur, pardonnez-moi, » et ainsi quinze fois de suite². De même encore, non seulement elles se lèveront toutes les nuit pour l'office ; mais, aux vigiles des fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, en celles des saints apôtres Pierre et Paul, de l'Exaltation de la sainte Croix, du « Grand Canon » et surtout des saintes Passions (premiers jours de la grande Semaine), elles devront consacrer toute la nuit aux saintes veilles et à la prière³.

Tel sceptique, comme il y en a tant parmi le monde *intelligent*, pourrait penser que le *Typicon* dit « de l'impératrice Irène », n'est qu'une fabrication de telle ou telle époque moderne où l'on se plaisait à vanter toujours le passé en vue du bon exemple. *Laudator temporis acti*, disait déjà le vieux poète romain, et il est très possible en effet que certaines œuvres d'autrefois se soient arruées, achevées, embellies même avec le temps, tant il y a plaisir à sortir, quand on le peut, de ce présent qui sempiternellement

1. « A robustioribus quidem ad terram sine proscuchadio ; ab inferioribus vero adhibito humili fulcramento et adputorio. Cap. xxxii.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, col. 1059. *Renseignements principaux* : cap. xxxii : De officio primæ, tertie et sextæ horæ ; xxxv : De hora nona, vespertino et pannychide sive pervicilio ; xxxvi : De apodipnis, seu completorio ; xxxvii : De nocturno officio ; xxxviii : De officio mediæ noctis ; xxxix : De initio matutini. *Quelques extraits* : « Postquam ad ecclesiam matutinem seu vestibulum adveneritis, mediæ noctis officium persolvitis, ne ipsa quidem quæ vos excitavit absente, sed una vobiscum psallente, et templi luminaria accendente. Expleto autem a vobis mediæ noctis cantu, magnum signum pulsabitur (*ἀποσφρατταὶ τὸ μέγα σφραγισμένον*), ac insuper aurum ; et sic incipietis matutini officium.

« Postquam aurum signum pulsatum fuerit... una cum Dei laude trisagio a vobis dicto decimum nonum et vicesimum psalmum cantabitis cum solitis tropæis et *Kyrie eleison*.

« Absoluto autem trisagio, ecclesie preposita hexapsalmum incipiet lente et attente illud canens, et quietâ deïssaque voce psallens ; ut reliquæ citra lapsum et errorem eam subsequi valeant, et apud seipsas verba Psalmorum mente revolvant. Et sic post expletum hexapsalmum universum matutini officium persolvetur. » col. 1059.

nous desenchante. Seulement, cette fois, le doute n'est pas possible. A la Bibliothèque nationale, au département des manuscrits, si seulement vous demandiez le codex grec 384, ou selon l'ancienne cote, le *regius* 3019, vous pourriez bientôt toucher de vos mains et voir de vos yeux, non seulement un exemplaire ancien de ce *Typicon*, mais ce que l'on croit en être l'original, même son premier manuscrit autographe, signé de la main même de la basilissa, et très probablement l'un des trois ouvrages dont elle avait ordonné la transcription, comme il est dit au chapitre LXXVII de ce même livre ¹.

Nous voilà bien loin de nos définitions mais aussi, en un livre qui n'est pas proprement didactique, au moins, une *tangente* doit être quelquefois permise, surtout si elle nous amène au temple du Seigneur.

C'est fait d'ailleurs, et nous sommes d'ores et déjà à notre sujet.

A part le règlement de vie, le *Typicon* est encore un petit office intercalé entre sexte et none et qui se récite quelquefois pendant la *liturgie* c'est-à-dire pendant la sainte messe.

Ce peut être de plus une sorte de calendrier indiquant pour chaque jour les fêtes à célébrer. Trois recueils de ce genre sont présentés par le cardinal Pitra, l'un intitulé : *Vetus monasteriorum montis Athonis Typicon* ; l'autre simplement : *Alterum Typicon*,

1. On peut lire dans M. Omont (*Fac-similés*, texte de la planche 12, t. 1) :

Au bas du fol. 128 verso, se trouve la souscription autographe de l'impératrice Irène Ducas, femme de l'empereur Alexis 1^{er} Comnène (1081-1118), fondatrice du monastère dont sa troisième fille, Eudocie, était abbesse. Cette souscription est tracée en cunéaire, encre rouge dont l'emploi était exclusivement réservé à la dignité impériale. » Reproduction, *Ibid.*, évidemment plus fidèle que la suivante :

† αρενη εν Χω

φι Θω πικη Βζ

Soit : *Ἐρενη ἡ Νύμφη τοῦ βασιλέως βασιλισσα*, « Irène, fidèle impératrice dans le Christ. » Ancienne note manuscrite au commencement du codex : « Proclive est inferro codice hunc esse autographum atque unum ex tribus illis membranaceis qui capite 77, Irenes Augusta jussu descripti memorantur. »

une petite pièce très courte ; le troisième : *Typicon Studitarum et Hierosolymitanum*¹.

Au eudécimier s'ajoutant parfois des rubriques, nous avons alors le *Typicon* tel que l'a décrit Allatius, c'est à-dire un livreau, du commencement de l'année à la fin, est prescrit pour chaque jour ce qu'il faut chanter ou réciter pendant la messe les petites heures, les vêpres, les matines et autres offices divins ; où l'on voit quels jours il faut jeûner et de quelle manière ; le tout exprimé en termes très clairs et suivant une méthode très facile à comprendre². Le *Typicon* de ce genre répond à notre *Ordo divini Officii recitandi* mais à un *Ordo* qui serait perpétuel, ainsi qu'aux *Rubricae generales* du bréviaire et du missel romains.

Enfin le *Typicon* peut s'augmenter de quelques notices, d'ordinaires très courtes, sur la fête ou le saint du jour, d'un dystique (*stikhos*) rythmé sur le même sujet et qui semble mis là comme point de méditation pour tous les offices.

Les cérémonies et les fêtes variant d'une église à l'autre et surtout d'un monastère à l'autre, chaque église, chaque monastère possédait son *typicon*, où, à côté de prescriptions communes à tous, se trouvaient des indications particulières propres à chacun³. Le plus intéressant pour nous de tous ces livres est

Le Typicon de Saint Sabas

Un ouvrage très connu, au moins par son titre, de quiconque a lu le moindre apuscule, le moindre article de dictionnaire ou d'encyclopédie relatif à notre Sainte ; un ouvrage populaire au bon

1. *Spirilegium*, t. iv, p. 445-449, 450, 452.

2. *Typicon ille liber est, in quo — a primo die anni singulis diebus quid inter missarum solennia, quod ad vesperas, quid ad horas, quid ad matutinum, quid deinde ad reliqua divina officia, sive dies illi feriales sint sive festi, recitandum, quid psallendum aut le — aut scilicet, quibus diebus jejunandum, quibus et quomodo solvendum jejunium verbis clarissimis ac facillima methodo praescribitur.* Allatius, *De libris*, p. 4.

3. Gédéon, *Heortologion* déjà cité ; L. Petit, *Echos d'Ori.* t. II, p. 314.

sens du mot, on dirait même chose. — Mais qu'on laisse au moins en ce sens que sa réputation reconnue, sa gloire incontestée nous dispense de le lire et à plus forte raison d'en étudier la genèse, la composition, les ramaniements séculaires.

Le lecteur voudrait-il accorder dix minutes de ses loisirs à ce vénérable document du lointain, très lointain passé ? Le sujet mérite ce moment d'attention de sa part, si du moins l'histoire du culte de Madame Sainte Anne l'intéresse un tant soit peu.

L'*Année liturgique* de dom Guéranger nous fait lire, au 26 juillet, ces lignes devenues fameuses à force d'avoir été répétées, depuis, sous une forme ou sous une autre, par presque tous les auteurs qui ont voulu faire hommage à notre Sainte d'un travail de plume quel qu'il soit : « L'Orient précède l'Occident dans le culte public de l'aïeule du Messie. Vers le milieu du vi^e siècle, Constantinople lui dédiait une Église. Le *Typicon de saint Sabas* ramène sa mémoire liturgique trois fois dans l'année : le 9 septembre, en la compagnie de Joachim, son époux, un lendemain de la *Nativité* de leur illustre fille ; le 9 décembre, où les Grecs qui retardent d'un jour sur les Latins la solennité de la *Conception Immaculée de Notre-Dame*, célèbrent cette fête sous un titre qui rappelle plus directement la part d'Anne au mystère : enfin le 25 juillet, qui, n'étant pas occupé chez eux par la mémoire de saint Jacques le majeur, anticipée au 30 avril, est appelée *Dormition* ou mort précieuse de sainte Anne, mère de la très sainte Vierge Mère de Dieu : ce sont les expressions mêmes que le martyrologe romain devait adopter par la suite. »

Il y n'a pas un iota à retrancher ni même à discuter dans les quelques lignes extrêmement concises, extrêmement exactes aussi, qu'on vient de lire. Mais si nous pouvons nous permettre cette réflexion sans offenser une mémoire vénérée, l'expression : le *Typicon de saint Sabas* ramène, etc., pouvait donner lieu à quelque méprise, et plus d'un auteur, dévot à sainte Anne, s'y est laissé prendre. Nous allons dire pourquoi, en même temps que nous ferons les distinctions nécessaires entre le *Typicon de saint Sabas* proprement dit et tel autre auquel on n'avait peut-être pas d'abord songé, qui serait le *Typicon* du monastère de Saint-Sabas, un titre qui, dans le cas, s'écrit avec deux majuscules et un trait

d'union. Question de grammaire, mais très importante ici puisqu'elle donne un sens à part et indique déjà une différence entre deux ouvrages en effet différents.

S'il faut s'expliquer davantage, avant tout et après tout d'autres, établissons, rappelons plutôt que saint Sabas, le célèbre moine Palestinien du ^{xv}-^{xvi} siècle, a écrit en effet un *Typicon* ou, comme dit si bien M. Couret, « un livre, à la fois règle de vie, martyrologe, bréviaire et calendrier, » où le saint Higoumène ¹ fixait l'ordre et le détail des offices, leur distribution entre les divers jours de l'année et chacune des heures du jour et de la nuit, la liste des fêtes de l'Eglise orientale et la date à laquelle on devait en célébrer l'anniversaire ².

Tous les auteurs s'accordent sur ce point, ne faisant tous d'ailleurs que répéter, ou à peu près, un texte bien connu de Syméon de Thessalonique (1430) que le H. P. Terrien, pour sa part, a traduit et commenté de la manière suivante : « Saint Jean Damascène, poursuivi par la haine des Iconoclastes, trouva dans la *Laure* de Saint-Sabas, où il s'était réfugié, « un bel ordre de prières fixé par un *Typicon* ou « Rituel », qui, renouvelé par ses soins, a fini par prévaloir dans toute la liturgie orientale. Or cet office, « le bienheureux Père Sabas l'avait reçu des saints Enthyne et Théoctiste, qui, eux-mêmes, le tenaient par tradition des anciens, et particulièrement du confesseur Chariton », ce qui nous reporte, à travers les ^{vi} et ^{vii} siècles, jusqu'à l'ère des martyrs. » En effet, Chariton vint à Jérusalem sous l'épiscopat de saint Macaire, vers 312, et c'est à lui qu'il faut reporter (de 328 à 335) la fondation du monastère qui fut plus tard celui de saint Sabas. Enthyne, né vers 377, et Théoctiste hââtèrent ensemble cet antique monastère et le premier, au moins, vivait encore quand saint Sabas vint se consacrer à Dieu dans la même laure. Par où l'on voit comment

1. Higoumène, « supérieur d'un couvent. Régulièrement l'higoumène est le supérieur d'un couvent secondaire, comme le prieur latin, et il dépend de l'archimandrite comme le prieur dépend de l'abbé. — En fait les deux mots sont très souvent synonymes (Charin, *op. cit.*, p. 245). Ils devaient l'être au temps de saint Sabas.

2. *In Palestine*, p. 137.

la transmission des hymnes qui furent le précieux noyau du *Typicon* a pu s'opérer sans hiatus, des premières années du iv^e siècle jusqu'au temps de saint Sabas, à qui l'Église grecque en doit le premier recueil ¹.

Ce qu'on vient de lire, nous voulons dire surtout le commencement de ce passage, est considéré comme certain, mais peut-on conclure que le livre qui s'appelle aujourd'hui et depuis des siècles le *Typique de saint Sabas*, est, tel que nous l'avons, du moins considéré dans ses éléments principaux, de saint Sabas lui-même ? Peut-on, en ce qui regarde les fêtes communes de la Vierge et de sa mère, en ce qui regarde surtout les fêtes très spéciales de notre Sainte, aller prendre chez lui ses arguments ? Peut-on écrire sans broncher, à propos par exemple de la *Conception de Sainte Anne* : « Cette fête fut célébrée dans l'Église d'Orient dès le cinquième siècle car — notez bien le CAR, s'il vous plaît — par le *Typicon de Saint Sabas* l'indique au 9 décembre ² ? »

Nous donnerions tout un monde pour que ce CAR, ce CAR superbe et triomphant, fût de rigueur absolument logique, absolument

1. Terrien, *La Mère de Dieu*, t. iv, p. 450-452. Texte de Syméon de Thessalonique sous le titre général *De Savra precatiane*, dans le chapitre intitulé : *Quod retinendus sit ordo cantionum in ecclesia, et de Typico Hierosolymitano* (Cf. Migne, *P. G.*, t. cix, col. 555) : « Sanctus Pater noster Sabas eam (constitutionem) prescripsit a sanctis Euthymio et Theotisto acceptam; hi porro a majoribus et hominologeta Charitone desumpserunt; sacri vero Sabas Constitutionem, ut audivimus, locis illis irruptione Barbarorum vastatis, deperditam, sanctus pater noster Sophronius, sanctae civitatis patriarcha, studio laboreque restituit; et post eum rursus divinus et rebus theologicis pertractando averrimus Joannes Damascenus renovavit, scriptoque demandatam tradidit.

Même sujet : Allatius, *De libris eccl. gr.*, Præleg., n. 70; W. Cave, *Script. eccl. hist. litt.*, t. i, p. 457 : « Scripsit Sabas in usum monasterii sui *Typicum* sive ordinem recitandi officium ecclesiasticum per totum annum, capita 59, qui in omnibus monasteriis Hierosolymitanis mox obtinuit; aussi, *Acta SS.*, t. ix (20 mars), p. 77; Kellner, *Historia*, p. 447.

2. Cf. Nicchow, *Conf. sur les hymnes de la S. V.*, t. iii, p. 361 (éd. franç. de 1870), note de l'éditeur. — Maringola, sur l'ancienneté de cette fête : « A saeculo ut minimum quinto, ex Typico sancti Sabas, manifestum fit. » *Antiquitatum christian. institut.*, 2 in-12, Naples, 1862, t. ii, p. 214.

mathématique, mais l'est-il en réalité et autant que nous le voudrions nous-même de tout notre cœur ? C'est la question.

Il est vrai, les anciens Bollandistes pour leur part, y ont touché, à cette question, et *bono animo*, d'un esprit en effet si bon, si plein de confiance dans les vieilles traditions qu'il convient ici de les écouter : « Les Grecs, disent-ils, traitent saint Joarhim avec parcimonie au mois de juillet, mais plus largement au moins de septembre, alors que toutes les odes du neuvième jour, rappelant son souvenir et celui de sa sainte épouse, célèbrent la naissance de leur auguste Fille tant désirée, joie suprême après la tristesse d'une longue épreuve. Les hymnes de ce jour sont le commentaire de l'acrostiche : « Avec bonheur je chante, ô Vierge, tes saints parents, » mais les noms des auteurs de ces hymnes ne sont donnés nulle part, d'où on peut croire, non seulement que l'usage très ancien de l'Orient était de célébrer le jour de la Nativité de la Vierge en honorant spécialement saint Joachim et sainte Anne, mais que les canons mêmes de cette fête ont été composés, ou bien par saint Sabas lui-même, le premier compilateur des *Ménées* (comme le prouve notre Warnerneck dans ses prolégomènes à sa *Pietas Mariana Græcorum*), ou bien par les saints Chariton, Euthyme et Théoctiste, de qui saint Sabas les avait reçus pour le plus grand nombre. Il faut remarquer en effet que les hymnes d'une date postérieure sont toutes attribuées à des auteurs déterminés, et que souvent le nom de l'auteur se lit en acrostiche aux lettres initiales des dernières strophes. Or les saints que nous venons de nommer appartiennent au iv^e siècle de notre ère¹. »

1. Joachimo parcius mense Julio Græci, prolixius autem in septembri, quando omnes diei noni Oide ad utrumque conjugem aequaliter dirigitur, utrique gratulantes optatissimam prolem que diuturnæ sterilitatis molestiam abstergeus parentum senium abunde solatur. Cujus quidem diei hymni et alii pterique notantur acrosticho : Τὸς τοὺς γονεῖς πύχυνε, μέτω προσόνως,

Canto parentes provide, Virgo, tuos.

Sed nusquam nomen adnotatur auctoris; ut prorsus credibile videatur non tantum antiquissimum in Oriente fuisse usum virginæ nativitatis diem in honorem sanctorum Mariæ progenitorum celebratum, sed ipsius quoque canones vel ab ipso S. Sabba, primo (ut in prolegomenis ad « Marianam Græcorum pietatem » probat Simon Wangnereckius noster) *Menaorum* collectore, vel a

La question serait-elle résolue ? Plût à Dieu qu'elle pût l'être si vite ! Mais en ces sortes de choses, après une opinion c'est une autre, et il faut tenir compte de toutes, au risque de passer soi-même pour un *démolisseur* des plus vénérables traditions. Il s'agit pourtant si peu de *démolir*, mais plutôt et très simplement, très modestement, de chercher la vérité, la nue et unique vérité quelle qu'elle soit. fût-elle, comme la bulle de Grégoire XIII, une arme contre nous. VRAITAS est une si noble devise qu'elle devrait être la devise universelle.

Pour en revenir aux Bollandistes, sans négliger le R. P. Terrien que nous avons lu avec un égal plaisir, leur témoignage, un témoignage parti de si haut, a certainement un très grande valeur, mais la conclusion implicite qui s'en dégage n'est pas admissible, à savoir que le *Typicon de saint Sabas*, au moins tel qu'il existait de leur temps et que nous l'avons aujourd'hui, serait de saint Sabas lui-même, ou encore, ce qui serait plus fort, des saints Chariton, Enthyme et Théoctiste. Quand même les nouveaux Bollandistes ne nous auraient pas averti de ne pas perdre pour parole d'Évangile « tout ce qu'ont écrit leurs prédécesseurs », l'histoire

SS. Charitoni, Enthymio, Theoctistovi a quibusdā accepit plerique, foisse compositus : cum ceteri post additi alicui certo auctori soleant ascribi, imo sapie ipsius nomen post acrostichon exhibere, per initiales ultimarum stropharum litteras. Pertinent autem sancti isti ad quartam aerae christianae seculum. — *Acta SS., De S. Joachin*, 20 mars, t. ix, mars 19-31, p. 77.

1. Ce n'est pas sortir de notre sujet que de signaler (encore) l'illusion de ceux qui professent je ne sais quelle admiration aveugle pour le recueil, respectable sans doute, des *Acta sanctorum* et qui ont pris la fâcheuse habitude de le citer comme parole d'Évangile. Que de fois n'avons-nous pas lu, à propos de quelque miracle étrange ou d'une révélation suspecte qu'il s'agissait d'accréditer, cette phrase naïve : « Le fait est admis par les Bollandistes ». Faut-il remarquer que ce serait faire trop d'honneur à n'importe quel groupe d'érudits, qui appliquent simplement les méthodes communes et à la portée de tout le monde, que de leur reconnaître une autorité décisive dans des matières infiniment délicates et peu susceptibles d'une entière précision ? Ni Bollandus, ni Papebroch, ni aucun de leurs successeurs n'ont jamais eu de visées aussi ambitieuses. Ils se sont abstenus, généralement, d'essayer de résoudre les questions insolubles, regardant comme une tâche suffisante de classer les textes hagiographiques, de les publier scrupuleusement, de faire connaître avec toute l'exartitude possible leur provenance.

même de ce livre nous empêcherait de le considérer comme une œuvre parfaitement et authentiquement originale. Ce serait plutôt une œuvre de lente élaboration, de parachèvement comme celui que nous avons constaté dans les *Ménées*, soit encore la résultante d'un travail de plusieurs siècles. Et quoi de plus vraisemblable en effet ?

M. Courret écrit à ce sujet : « Revu successivement par saint Sophron de Jérusalem, saint Jean Damascène, saint Nicolas le Grammairien, patriarche de Constantinople, le *Typique de saint Sabas* étendit peu à peu, à partir du grand schisme de Photius, son influence classique sur la plupart des églises d'Asie, et devint enfin, au x^e siècle, la règle commune et comme le guide liturgique de toutes les communautés orientales ¹. »

M. Kellner dit de même que saint Sabas écrivit une ordonnance, un dispositif pour les heures canonniques et le service divin, mais que cette *diatyposis* disparut pendant les ravages des Sarrasins. Elle fut rétablie de mémoire par le patriarche Sophron et retouchée ensuite par saint Jean Damascène, en attendant d'autres remaniements qu'elle devait subir encore jusqu'à l'époque où Jean le Grammairien lui donnait sa forme définitive, et probablement celle qui nous est parvenue, c'est-à-dire jusqu'au xii^e siècle. On ne peut donc pas, conclut le Docteur, regarder ce *Typicon* comme l'œuvre personnelle de saint Sabas, ni s'en servir comme d'un argument en faveur des fêtes qui seraient, d'après lui, antérieures au xii^e siècle ².

Enfin — car il serait superflu d'insister — les *Échos d'Orient*, une revue toute orientale de cœur comme d'esprit, et qui, en tout cas, ne peut pas être une *démolisseuse* du Byzantinisme, ne croit pas que la forme actuelle du *Typicon* remonte à saint

nance, leurs sources, leur allure, et s'il se peut, de caractériser le talent, la moralité et la probité littéraire de leurs auteurs... (Que l'écrivain se contente d'une formule comme celle-ci qui ne compromet personne : « La relation du fait a été publiée par les Bollandistes », mais inférer de là que les Bollandistes en affirment la certitude, c'est tirer une conclusion qui dépasse les prémisses. H. Delehay, *Les Légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1905, p. 245.

1. *La Palestine*, p. 137.

2. *Op. cit.*, p. 148.

Sabas, ni à son époque, « Les retouches postérieures ont été si nombreuses et si profondes qu'elles en ont peut-être changé complètement le contenu : du moins, en l'absence d'une bonne édition critique, il nous est impossible d'attribuer à chacun (de ses auteurs) la part qui lui revient ¹. »

Il nous manque en effet, non seulement une édition critique, mais même une édition ancienne, vraiment ancienne au sens strict, et qui serait, sans jeu de mots, un *prototype* du livre. L'ent- être le plus ancien exemplaire qu'on possède est-il celui qui est contenu dans le codex de Jérusalem décrit par M. Kerameus et le Père Delahaye, mais si ce codex, composé, à ce qu'il semble, entre les années 950 et 960, est très vénérable avec ses mille ans d'existence, il est encore trop jeune pour nous et nous ne pouvons pas lui demander des conclusions pour les autres mille ans qui l'ont précédé ²!

1. *Echos*, t. II, p. 2.

2. Codex Hierosolymitanus, S. Crucis 40, olim laurus, Sabar (Papadopoulos Kerameus *Ἱεροσολιτανὸν βιβλίον*, t. III, 89-90), membraneus, foliorum 246, lineis plenis, saec. X-XI exaratus : 1^o fol. 1-214 : Synaxarium cum Typico a mense septembris ad Augustum, fine mutilum, deficientibus Aug. 2^o 31 : 2^o fol. 215-236 : Synaxaria et typica Proxapostoli et Evangelia a p. c. c. Triodii usque ad Pentecosten... Aliquid ipsius scriptoris debemus R. P. M. L. Lagrange qui tota principum libri tum epistolam de qua dictum est, partim scripta partim photographice, ut niunt, expressam nobiscum benevolentissime communicavit. Likem compositum fuisse intra annos 950-956 : ex eo colligerunt quod cum e serie patriarcharum Tryphon (+ 931) ultimus hi... astis inscriptus sit (april. 18), minime vero Theophylactus (+ 956), et die a... 25, *translatio S. Gregorii Nazianzenii* memoretur quae non ante an. 950 parata est. Delahaye, *Synaxarium*, col. XI-XII. Second exemplaire dans un autre codex encore moins ancien, également décrit par M. P. Kerameus et le P. Delahaye sous la rubrique : Codex Mediceo-Laurentianus, signatus San-Marco 787, membraneus, fol. 287, 0^m 235 x 0. 18, lineis plenis, in Palestina, ut videtur, anno 1050 exaratus (P. Kerameus, *op. cit.*, t. II, p. 728-729), quod docet subscriptio fol. 252. On croit ce codex en tout point semblable à celui de la Bibl. nat., 1590. « Oline Colbertinus 2466, Regius 2477.6, membraneus, fol. 228, 0^m 265 x 0.80, lineis plenis, an. 1060 exaratus, ut fol. 228 subscriptio testatur. Ce serait un des excoptes d'un synaxaire de G. P. « ad alienam ecclesiam, Palestineusis, ut videtur, usum accommodati. » Delahaye, *col. XXI-XXII*.

Exemplaires plus récents : XI^e siècle, cf. Gardthausen, *Manuscripta*, p. 221. Sur ce catalogue et celui de M. Dmitrjevskij, cf. Wm Fischer, article de cinq pa-

Jusqu'à plus ample progrès de la science ou quelque bienheureuse découverte, bien inespérée, il est vrai, nous devons donc faire un usage très discret du livre en question. Il est très précieux sans doute, très cher, pour nous le plus intéressant de tous à cause de son acte de naissance qui nous fait reculer si loin dans le passé byzantin, mais la question de sentiment mise à part, comme elle doit l'être, il reste toujours celle de nos fêtes, de leur ancienneté, et qui nous assurera que le livre où nous les retrouvons avec tant de bonheur aujourd'hui, jusque dans ses plus anciens manuscrits, est bien identiquement celui-là même que saint Sabas avait reçu des mains des bienheureux Euthyme et Théoctiste ? C'est possible, c'est vraisemblable, c'est probable, mais sans doute aussi, ce serait trop beau si c'était certain.

Puisqu'il le faut, nous faisons notre deuil du « Typicon de saint Sabas » comme témoin pour l'ancienneté de nos fêtes, mais « avec deux majuscules et un trait d'union, » il reste quand même, jusque dans ses plus récentes copies, un des écrits les plus « captivants » qu'il y ait, du moins pour qui s'intéresse à l'humanité dans ce qu'elle a de meilleur, c'est-à-dire sa foi ou sa piété.

*Anthologia, Kalendaria, Heortologia, Euchologia,
Hirmologia, Panigyrica, Horologia.*

Y a-t-il des livres qui nous feraient connaître comme en résumé, en raccourci, la liturgie des Grecs ? Ceux qu'on vient d'indi-

ges dans la *Byzantinische Zeitschrift*, 1899, t. viii, p. 306-ii, un simple compte-rendu d'ailleurs, et quelque peu décevant. — xiv^e siècle, Paris, *Bibl. nat.*, ms. grec 385 (317 fol. 14+21 centim.), *Τονικόν τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἀκροατικῆς τῆς ἐν Ἱερουσολύμοις ἁγίας ἑκκλησίας τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Σαβῆα* (fol. 9) ; Grotta-Ferrata, d'après Rorchi, *op. cit.* — xv^e siècle : Paris, B. N., ms. gr. 386, 387 ; — xvi^e siècle, ms. 388 (copié en 1573), 1259, etc. ; — xvii^e siècle, *Bibl. nat.*, parmi les *Imprimés*, voir l'édition de 1639, déjà citée, et au commencement du t. xi : *Τονικόν τῆς Ἐκκλησιαστικῆς ἀκροατικῆς τῆς ἐν Ἱερουσολύμοις ἁγίας ἑκκλησίας τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Σαβῆα. αὐτὰ δὲ ἡ ἀκροατικὴ γίνεται καὶ ἐν ταῖς δομαῖς τῶν ἐν Ἱερουσολύμοις πατρῶν.* Au 8 septembre, les *prohorcia* de la Nativité de la B. V. Marie ; au 8, la fête ; au 9, S. Joachim et sainte Anne, avec les premiers mots de toutes les prières à dire,

quer devraient être de cette catégorie, mais sauf quelques exceptions, puisque toute règle en comporte, gardons-nous d'appeler *petit ouvrage* l'un quelconque des livres liturgiques byzantins. Allatius disait du *Typicon*, originairement et de sa nature, un simple recueil de rubriques pourtant : *liber haud parvus molis*, « c'est un livre qui n'est pas d'un petit poids, » et de fait, pour en jouir à son aise, au pupitre, au point d'appui quelconque est d'un réel service. De même, l'*Anthologion*, de sa nature encore, un simple « bouquet de fleurs, » très ténu » au commencement et de médiocre estimation, s'est développé avec le temps, au point, dit le même Allatius, de devenir un *monstrum*¹. La traduction est laissée au goût d'un chacun. Il contenait, au temps du savant helléniste, les offices de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints les plus célèbres; de plus, le commun des Prophètes, des Apôtres, des Martyrs, etc.

Héortologe et *calendrier* ont à peu près le même sens, mais tandis qu'un *calendrier* romain ou occidental quelconque ne fait qu'indiquer la succession des jours et des fêtes de l'année, l'*Héortologe* oriental contient d'ordinaire une courte notice pour chaque fête. De même que le *synaxaire* a réduit, abrégé les *Ménées*, de même l'*Héortologe* réduit, abrégé, condense le *synaxaire*. Ce serait peut-être un petit *ménologe* à l'usage des fidèles.

Si l'on veut encore quelques définitions ou descriptions, l' *Euchologion* contient les *moesses* de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et des *Présanctifiés*, ainsi que les prières du *lykhniki*² ou de Vêpres, le rituel pour l'administration des sacrements, diverses bénédictions. A cette classe d'ouvrages appartient le fameux *Codex Barberinus* du VIII^e ou du IX^e siècle, le plus ancien manuscrit liturgique qui soit parvenu jusqu'à nous³.

1. *Anthologion* (ἀνθολόγιον), abrégé de plusieurs livres liturgiques et particulièrement des *Ménées* (Cl.). *Anthologion*, « primo sui ortu tenue, nec magnæ estimationis, sed novis additionibus semper excrescens... adeo ut, ut ita dicam, in monstrum evaserit. » Allatius, *De libris* (1645), p. 89.

2. *Lykhnikon*, première partie de l'office des vêpres, ἱεσπερινός, ainsi appelée parce qu'elle ne commence, le soir, que lorsque tous les cierges et toutes les lampes ont été allumés. Clugnet.

3. Duchesne, *Orig. du culte chrét.*, p. 71. — Un livre moderne : G. V. Schann,

L'*hirmologion*, comme son nom l'indique, est un recueil d'hymnes : hymnes de l'*Joikhos*, de la sainte Vierge et des principales fêtes de l'année. Chose assez remarquable, il s'en tient d'ordinaire à son titre, assez élastique d'ailleurs.

Restent encore, pour ceux qui aiment à retrouver partant notre vénérée Sainte, le *Panigyricon* et l'*Horologion*. Le *Panigyricon* serait un « Sermonnaire », si ce mot pouvait passer sans faire sourire personne : c'est, en tout cas, un recueil des plus beaux discours des Pères en l'honneur de Notre-Seigneur et des saints. N'est-ce pas déjà dire que Jean Damascène, André de Crète, Georges de Nicomédie, Cosmas, le panégyriste du 9 septembre, doivent y trouver place ?

Enfin l'*Horologion* correspondrait, sauf quelques différences, à notre *diurnal* latin¹. On y trouve les heures ou différents offices de la journée avec leurs *mesories*, c'est-à-dire leurs prières intermédiaires², des tropaïres, des psaumes, un sermon de saint Cyrille d'Alexandrie sur la mort, et surtout, avec tout cela, un nouveau sujet d'édification, une nouvelle occasion de remercier notre chère Sainte qui s'est mise là aussi, dans ce petit livre, comme dans tous ceux que nous venons d'énumérer.

Un *petit livre*, serait-ce vrai ? Il en existe en tout cas des exemplaires d'un format portatif, tel celui que la bibliothèque de Boston vous permettra, sans garantie, d'emporter chez vous pour peu que vous le désiriez, et que vous pourrez paterneir à votre retour en chemin de fer, *sans appui*, si vous n'êtes pas

Euchology. A manual of prayers of the holy orthodox Church (done into english), Kilderminster, 1891, in-18, p. 130 sq. : *Liturgie de saint Jean Chrysostome et de saint Basile*, au 8 septembre : *Condakion*, tone iv : « By thy holy Nativity most pure one, Joakim and Anna were freed from the reproach of barrenness, and Eve from deadly corruption. Thy people also celebrate the same, being thereby delivered from the punishment of sin, and cry to thee : « The barren parents bear the Mother of God, the nourisher of our life. » P. 433.

1. Acta SS., t. xii, oct., p. 673, et Allatius, *De libris*, p. 99.

2. *Mesorion*, heure canoniale supplémentaire qui se plaçait entre chacune des petites heures à certains jours (Clugnet).

Mais « il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte », qui ne se quitte parfois beaucoup plus tôt qu'on ne voudrait, et c'est ainsi qu'il faut déjà dire adieu, adieu peut-être sans retour, à cet aimable compagnon de route, aimable parce qu'il est beaucoup plus vieux qu'il n'en a l'air, vieux comme la dévotion, combien de fois séculaire ? qu'il a lui pour nous revivre au instant.

*
* * *

« Combien de fois séculaire ? » venons-nous d'écrire, et c'est une question qui viendra à son heure, quand nous aurons assisté aux fêtes communes de la bienheureuse Vierge et de sa mère, aux fêtes spéciales, aux fêtes pour ainsi dire personnelles de notre Sainte, lesquelles n'excluaient cependant pas, faut-il le dire ? son auguste et bien aimée Fille. Si Dieu le permet et nous aide, lui qui est le Seigneur des sciences, nous serons peut-être alors en mesure de constater ou même de prouver que toutes ces chères fêtes remontent très haut dans les siècles du moyen âge oriental ; que de plus, elles étaient toutes célébrées avec une grande solennité même celle du 25 juillet (on nous l'a déjà affirmé), et très probablement jusqu'à celle du 9 septembre.

Pour le moment, au tout de M. Gédéon nous revenant en mémoire, il est peut-être bon de s'entendre avec lui et entre nous. Nous serons très bref, M. Gédéon nous disait, et nous avons encore tantôt répété d'après lui, que « chaque église, chaque monastère avait en Orient son hémérologe particulier »¹, mais il ne faudrait pas conclure de là que les fêtes de la Vierge et de la bienheureuse Anne étaient purement locales. Ce que nous appelons aujourd'hui

¹ « Ἡ Σύνοδος τῆς ἐκκλησίας καὶ τοῦ πατριαρχείου Ἀνατολίας. » A noter, ces dernières lignes du *Typicon* de la fête : « Σήμερον ὁ ἥλιος ἀναστὰς ἐκ τῆς ἀνατολῆς καὶ ἔρχεται πρὸς τὴν δύσην, καὶ ἡ νύξ ἐκτείνεται. » « Ημερῶς ἀναστὰς ὁ ἥλιος πρὸς τὴν δύσην καὶ αὐξανόμενος ἐκτείνεται ἡ νύξ. » Il est remarquable que, à partir de cette date du solstice d'hiver, le soleil commence à se tourner vers les régions septentrionales et le jour à s'allonger pour nous. « Au 25 juillet, p. 311, *La dormition de sainte Anne, mère de la Theotokos* : Résumé du *Typicon*, et deux extraits des *Ménées* : *Χόρη τῆς μεσσητάς... ἀποκαταβῆται* (plus loin), et *Ἡμερῶς Νηστεύου μεδόαρχται*.

1. Cf. ci-dessus, p. 31, pour le texte de M. Gédéon.

le *Propre* de tel diocèse ou de telle église n'existe chez les Byzantins avant d'exister en Occident, et c'est tout ce que M. Géléon a voulu nous faire entendre.

Si on voulait davantage se persuader que nos chères fêtes étaient bien d'observation générale en Orient, un moyen bon mais encore relativement facile serait d'interroger les catalogues de manuscrits, sinon les manuscrits eux-mêmes; de s'enquérir de leurs provenances diverses, détails qui sont quelquefois indiqués, soit dans le manuscrit, soit dans le catalogue, et l'on aurait la preuve que les quelques milliers de livres liturgiques orientaux que possèdent les seules bibliothèques d'Europe ne viennent pas, comme de fait ils ne pouvaient pas venir, d'une seule et unique ville, fût-ce Jérusalem ou Constantinople¹. Un des grands mérites de l'étude du P. Martinov sur la liturgie gréco-slave, c'est que, à chaque fête de l'année, elle indique les principaux livres liturgiques d'origine grecque qui contiennent au même jour la même mention, de sorte que vous voyez la fête se célébrer simultanément sur tous ou presque tous les points de l'ancien empire byzantin². Ce plaisir se renouvelle si on parcourt dans la même inten-

1. Les bibliothèques de Paris possèdent 4,300 manuscrits grecs; le Vatican 3,600; Florence, Venise, Vienne, Oxford, à peu près 1,000 chacune; le British Museum 750, l'Escurial 583, le Saint-Synode de Moscou 563, etc. Cf. Omont, *Mss. gr. de la B. N.*, préface. — Dans le catalogue de la bibliothèque du Mont Sinai dressé par M. Gardthausen, les seuls *Ménées* occupent 15 pages, soit 90 numéros, parmi lesquels — chose utile à noter d'avance — un mois de janvier est du x^e siècle et 4 mois de septembre, 2 mois d'octobre, 4 mois de novembre, 3 mois de décembre, du ix^e siècle. — Cf. plus haut, *Catal. de Manuscrits*.

Provenances diverses. A part Constantinople, on voit paraître tour à tour, dans les mss. de la Bibliothèque nationale en partant de l'ouest, le Mont Athos, Chypre, Chio, Chalcis, Paphos, etc. Ces indications sont confirmées par le codex même ou bien par son acquéreur d'Occident. La Bibliothèque nationale, la plus riche du monde en manuscrits grecs, possède, en fait de ménologes seulement, deux cent neuf *synaxia*, ou « mois liturgiques », pièces fragmentaires, il est vrai, et ne représentant chacune qu'un mois de l'année grecque, mais qui, vu leur nombre, ne peuvent évidemment pas venir toutes de Constantinople ou de tel monastère d'Orient à l'exclusion de tout autre.

2. Sautons, puisqu'il le faut, par-dessus des centaines de pages où le P. Martinov voudrait nous retenir, mais au moins arrêtons-nous un instant à la fête du

tion le *Kalendarium* d'Assemani¹, le *Synaxarion* du R. P. Delahaye et d'autres ouvrages de ce genre². Il prend la forme d'un

25 juillet. On y trouve comme partout ailleurs, la statistique des principaux *typica*, *kalendaria*, *menaea*, *synaxaria*, *horologia*, etc., où il a vu la fête mentionnée. Nous voudrions réserver au moins cette page (*loc. cit.*, p. 185): ΟΠΙΘΕΜΕΝΟΝ ΣΑΝΚΤΕ ΑΝΝΑ ΜΑΤΙΝΣ ΔΕΙΡΦΑΙΗ (114 numes : Terni, Chel., Oge., Mem., Kal., Hor., Has., CP., Neap., Goth., Mosq., Vind., Nab., Taur., Mod., Chilli., Maz., soit : Kalend. Ternadensis Berl. ms. anni 1272; Typicon Mon. Chilandariensis ms. a. 1331; Kalend. bibliorum Ostragensium, an. 1581; Menaea Communia, ad quorum calcem adjectum est Kalendarium pro singulis diebus anni, ed. Mosquæ, 1818; Kal. Mosquense ed. an. 1818; Horologium Pocaiovenae ad an. 1802; Menolog. Basili., Urbini, 1727; Kalendarium Ecclesie Constantinopolitane, ser. viii editum a Morrello, Romæ, 1788; Kalend. Neapoditanum marmoreum sæculi ix; Synaxarium Evangelii Saxo-Gothani sæculi xi; Synax. græcum bibl. Mosq. synod. ed. Matthæi; Kalend. Eccl. Constantinopolitane, ms. sæc. xii, in bibl. Cesarea Vindobonensi; Cncl. miss. bibl. Nunianæ; Menaea græca aut cod. bibl. Taurinensis; Menaea græca mss. bibl. Ambrosianæ Mediolani; Menaea græca mss. Chiffletii; Menaea græca mss. Mazariuræ.

1. Assemani, t. vi, en particulier p. 197. Au tome I du même ouvrage, l'auteur s'occupe longuement de deux index Ruthènes du Vatican que d'ailleurs il publie, l'un du xi^e siècle, l'autre du xiv^e. On y retrouve les cinq fêtes des 8 et 9 septembre, 21 novembre, 9 décembre et 25 juillet. Cf. p. 100 sq. Sous le titre *De tabulis Græco-Moschis Cappadoniis*, il publie aussi et décrit avec complaisance deux anciens manuscrits figurés connus sous le nom du marquis Capponi, et assez intéressants pour l'étude de l'art religieux en Russie. (Cf. t. vi, p. 208 sq., p. 251, 263-339; t. vi, p. 497 etc.).

On voudrait savoir le russe pour pouvoir lire la *Description des manuscrits liturgiques conservés dans les bibliothèques de l'Orient orthodoxe*, ouvrage fort intéressant, dit-on, de M. A. Dmitrievskij, in-8, Kiev, 1895.

On dit aussi beaucoup de bien du grand ouvrage « de Alexius von Maltzev, *Liturgicon. Die Liturgien der orthodox-katholischen Kirche des Morgenlandes*, Berlin, Karl Siegmund, 1902, in-8, vii-467 p. L'introduction de la première partie est consacrée au culte des saints et des reliques. L'auteur traite des sanctuaires et des lieux de pèlerinage, et il parle des manifestations de la foi avec le respect d'une sincère piété... Le *Liturgicon* contient la traduction avec quelques notes des prières des grandes liturgies et de quelques offices spéciaux. M. Maltzev a placé en tête de son livre les « Considérations sur la divine liturgie de Gogol » que l'on cherche en vain dans la plupart des éditions des œuvres complètes du célèbre écrivain. Cf. *Anal. boll.*, t. xxi, 1902, p. 208.

2. Il nous semble l'avoir remarqué déjà, le P. Delahaye n'a pas seulement voulu nous donner un texte, celui du manuscrit de Berlin, mais la substance de plusieurs autres, et son livre est en effet un admirable tableau synoptique de

LES FÊTES LITURGIQUES DE MADAME SAINT-ANNE

Comme il serait injuste de négliger partout en cette étude l'Orient moderne, les Grecs d'aujourd'hui ont conservé, d'après le *Kalendarium* du R. P. Nilles, trois fêtes annuelles de notre Sainte : *Ἡ κοίμησις τῆς ἁγίας Ἀννῆς τῆς μητρὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*, *Dormition de la sainte Anne, mère de la sur sainte Mère de Dieu*, le 25 juillet : *Τὸς ἁγίων καὶ δικαίων θεοπατέρων Ἰωακὴμ καὶ Ἀννῆς*, *Fête des saints et justes Parents de Dieu, Joachim et Anne*, le 9 septembre : *Ἡ ἐπιλήψις τῆς ἁγίας καὶ θεοπρομητέρας Ἀννῆς*, *La conception de la sainte et Théoprométrice Anne*, le 9 décembre.

Les Syriens ont la *Dormition*, le 25 juillet, la *Commémoration des saints Joachim et Anne*, le 9 septembre, l'*Annunciation de l'ange à Joachim et Anne*, le 8 décembre, la *Conception de sainte Anne*,

Ἡ κοίμησις τῆς ἁγίας Ἀννῆς τῆς μητρὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου, etc. dans les Ménées richesses. — Codex gr. 1589, syriaque du septembre à mars, xii^e siècle, parchemin, 253 feuillets, écrit incl. : les cinq fêtes ; au 9 décembre : *Ἡ κοίμησις τῆς ἁγίας Ἀννῆς τῆς μητρὸς τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*, etc. — Codex 2585, synaxaire du xiv^e siècle, 243 feuillets, avec la fête du 9 septembre. — Codex 1582, Ménologe de septembre à février, xiii^e siècle, parchemin, 278 feuillets, gr. incl., au 9 septembre : *La signais τῶν δικαίων* avec une courte légende. — Codex gr. 1374, Ménages de décembre et janvier, parchemin, 266 ff., copié en 1253. Au 9 décembre, *passim* : 1^{re} strophe : *Σταῖνον* ; 2^e *ἡ κοίμησις* ; 12^e *ἡ κοίμησις* ; 13^e *ἡ κοίμησις* ; 14^e *ἡ κοίμησις* ; 15^e *ἡ κοίμησις* ; 16^e *ἡ κοίμησις* ; 17^e *ἡ κοίμησις* ; 18^e *ἡ κοίμησις* ; 19^e *ἡ κοίμησις* ; 20^e *ἡ κοίμησις* ; 21^e *ἡ κοίμησις* ; et ainsi de suite, de folio 26 à fol. 29, comme dans les Ménées richesses.

Souvenir de quelques recherches sur la *Nativité de la Vierge* au point de vue de l'universalité de la fête, les divers codex étant supposés provenir d'endroits différents : dix huit mss. contenant chacun l'une ou l'autre des homélies d'André de Crète sur le sujet et dix autres en tenant celles de saint Jean Damascène. Pour André de Crète : mss. gr. 160, 760, 771, 819, 1021, 1171, 1173A, 1173, 1176, 1179A, 1216, 1353, 1551, 1607 ; supplément 773, 1012 ; Coislin, 201, 206. Pour saint Jean Damascène : 760, 771, 819, 897, 1161, 1171, 1184A, 1607 ; suppl. 773 ; Coislin, 206 ; ainsi de suite pour les autres Pères qui ont laissé des homélies sur ce mystère.

L. N. Nilles, *Kalendarium*, t. 1, p. 222, 272, 391.

le 9 décembre, et la fête de saint Joachim le 20 mars¹. C'était scrupule que de traduire par *commémoration* le mot ἀνάμνησιν auquel les Grecs ont recours pour désigner la fête du 9 septembre. Si telle est en effet l'expression qu'ils emploient en cette occasion et si les Syriens l'ont traduite littéralement, il importe cependant de bien s'entendre dès maintenant sur ce mot qui est fort ambigu pour nos oreilles latines. D'après tous les auteurs et notamment M. Clugnet, le mot ἐορτή ne s'employait, chez les Grecs, que pour désigner les fêtes solennelles, toute autre fête s'appelant ἀνάμνησιν, c'est-à-dire *commémoration* ou *mémoire*².

Le rite syro-maronite observe le 25 juillet et le 9 septembre³.

Les Arméniens ont de même la fête du 25 juillet, et une autre, le mardi après l'octave de l'Assomption⁴.

Les Coptes ont deux fois la *Dormition de sainte Anne* : l'une, le premier *mesori*, ou le 6 du mois d'août, l'autre, le 11 *hator* (7 novembre). Notons, pour notre édification, que la première de ces deux fêtes est chez eux de *première classe*⁵.

Enfin, car on ne demande peut-être par que nous insistions, M. Budge nous apprend que les Éthiopiens célèbrent la fête de saint Joachim le 2 avril, et celle de sainte Anne le 7 novembre⁶.

Cette variation des dates est utile à connaître. Elle rend sans doute quelquefois les recherches très compliquées, mais si on l'ignore, on court risque de se tromper en supposant, comme cela nous est arrivé une fois ou l'autre, que telle communauté d'Orient

1. D'après un *Ordo* syrien. — Le codex 37 du Vatican, cité par le P. Nilles, t. II, p. 498, porte au 8 septembre : *Nativitas Deiparæ et Joachim et Annæ parentum ejus et Theodoti Amide*; au 25 juillet : *Obitus Dñæ matris Deiparæ*. Chez les Chaldéens, également, la tradition voulait que la Mère de Marie se fût appelée *Dina*. Cf. *Civiltà cattolica*, XII^e série, vol. XII, n. 635, La *Mémoire de sainte Anne* se retrouve encore dans les mss. syriaques 19, 20, 21, 69, 77, du Vatican.

2. *Dictionn.* cité., p. 51.

3. Nilles, t. I, p. 489.

4. Nilles, *op. cit.*, t. II, p. 499.

5. Nilles, *op. cit.*, t. II, p. 730. Du même auteur *Calendrier de l'Egl. copte*, trad. Clugnet, *ut supra*, p. 23, p. 35.

6. *Life of Hanna* (cf. p. 162), note à p. 191. — Sur d'autres rites orientaux, cf. Nilles, *op. cit.*, t. I, p. 479, 481; t. II, p. 334, 594, 600, 710, 722.

ne possédait pas de fêtes de notre Sainte, parce qu'elle n'en offrait pas aux dates ordinaires.

Nous écrivons toujours *fêtes* au pluriel, et l'on voit déjà que ce n'est pas sans raison, car déjà en effet on a pu en compter une, deux, trois et quatre, si toutefois, pour la quatrième, qui serait la fête de saint Joachim, on permet que sa bienheureuse épouse apparaisse au moins au second plan. C'est d'ailleurs une place qu'elle doit aimer de préférence.

Est-ce assez ? Ce devrait l'être pour ceux qui ne veulent pas voir de culte là où manque la fête liturgique, mais ce ne l'était pas pour l'ancienne piété byzantine. On n'a peut-être pas perdu tout souvenir de ce qui en a été dit plus haut ici même.

A part la fête de l'Immaculée Conception, qui était si bien chez les Grecs une fête de notre Sainte qu'ils y mettaient son nom sous cette formule à peu près invariable depuis douze ou treize (?) cents ans : « Conception d'Anne, mère de la Théotocos, » nous devons aussi compter comme fêtes de sainte Anne la *Nativité de la Vierge* et sa *Présentation au temple*. La *Nativité* chante la Vierge qui vient de naître, mais elle chante en même temps sa Mère, et la fête est pour la sainte mère comme elle est pour la sur-sainte Fille. Les anciens Pères Bollandistes ont fait bien longtemps avant nous cette observation¹, et comme la *critique* était peut-être déjà née de leur temps, et comme aussi des textes viendraient tout à l'heure pour appuyer leur dire, on pourrait, même à l'avance, y prêter foi sans beaucoup de *ténacité*. Il en serait de même de la *Présentation*. Pour la traduction littérale de l'un ou l'autre des anciens intitulés de cette fête, le latin a quelquefois employé l'expression *Introductio*, ou encore *Illatio Mariæ Virginis in templum*, ce qui ne signifie pas uniquement *Présentation*, car la Vierge pouvait à la rigueur, si jeune qu'elle fût, se présenter elle-même, mais le fait pour elle *d'être présentée*, d'être introduite et littéralement *amenée* dans le temple. C'est trop de subtilité, pensera peut-être quelqu'un, mais quand a-t-on pu empêcher les Grecs

1. Acta SS., t. iv, p. 77, in *Vita S. Joachim* : « texte déjà cité plus haut en note. »

loin cependant, un autre passage commence à dissiper notre illusion. Après l'énumération ou plutôt le panégyrique collectif de ces « dix grandes solennités qu'il faut célébrer avec joie, » le saint prédicateur recommande encore, comme étant la toute première de ces fêtes, celle *in qua beati Iochimus et Anna generationis Mariæ semper virginis ac Dei matris nuntium acceperunt* (où les bienheureux Joachim et Anne reçurent la bonne nouvelle de la naissance de Marie toujours vierge), mais il ajoute : *die nona mensis decembris celebramus* (nous célébrons cette fête le 9 décembre)¹.

L'illusion, la douce illusion finit là, que votre piété naissante avait entretenue quelque temps, à mesure qu'elle entraînait dans le sujet de cœur comme d'esprit.

L'intitulé des *Ménées*, au jour qui précède la *Conception de sainte Anne*, ne dit rien de cette vision angélique, et il porte simplement, avec la mémoire du saint de ce jour : *Ἡποσέπρια τῆς Σουλλήψεως*. *Avant-fête de la Conception*². On n'aura, il est vrai, qu'à jeter un coup d'œil sur l'office qui le suit pour constater qu'il est tout plein du pieux souvenir de cette apparition, mais en réalité, quel que soit le titre que tel manuscrit ait donné au sermon de Jean d'Éubée, quel que soit aussi le premier passage que nous en avons cité, il nous est, semble-t-il, défendu de croire à une fête nouvelle, distincte de la *Conception*. Bien des auteurs modernes, Ballerini, pour un, le P. Nilles pour un autre, sans en nommer davantage, ne veulent pas que nous nous laissions prendre aux titres de homélies, sermons, panégyriques, ouvrages quelconques des Pères, et ils n'ont sans doute pas tort. Il est plus que probable en effet que les Pères n'ont pas eux-mêmes mis de titres à leurs ouvrages, pas plus qu'ils ne les ont signés. C'est le scribe du moyen âge qui a fait l'un et l'autre. Et dès lors Ballerini peut avoir raison de discuter, de changer le titre qu'il a trouvé dans un manuscrit de Vienne au sermon de Jean d'Éubée sur l'Annonciation d'Anne et de Joachim³. Toutefois sans illusion maintenant

1. *Ibid.*, col. 1499.

2. D'après Ballerini, le codex A de la bibliothèque impériale de Vienne donne pour titre au sermon :

Λόγος εἰς τὴν εὐαγγελικὴν τῆς ἀγίας Ἐκαταίης Ἰωακίμ καὶ Ἀννῆς
 ὅτι οὕτως ἐγένετο ἡ γεννησιμὸς τῆς ἁγίας Θεοτόκου, *Sermon sur la bonne nouvelle et* Pour une collection de documents anciens sur l'Annonciation.

et avec la franche détermination de renouveler autant de fois qu'il le faudra le sacrifice qu'on vient de faire, on ne peut pas ne pas se souvenir que les Syriens, si nous en croyons un prêtre de cette nation qui nous a, un jour, expliqué et commenté son *ordo*, ont une fête le 8 décembre, la veille de la *Conception*, pour commémorer cette apparition de l'ange, et on ne peut pas davantage ne pas se demander où ils l'ont prise, depuis quand ils la possèdent. Tout vrai, il faut l'avouer, n'est pas clair, mais, sans excuses, qu'est-ce donc qui est bien clair dans la fameuse *nuît du moyen âge*, et surtout du moyen âge oriental ?

Il est en effet une autre fête, une autre fête-là, mais bien authentique et de loin des autres, ou du moins les saints *Theopatores* avaient le bon art, ne part très-jeune, et c'est celle qui faisait la mémoire des *Antêtres du Sauveur*, des *Pères saints*, *Sanctorum Patrum*. Elle se célébrait le dimanche d'avant ou d'après Noël, comme pour convoquer au berceau du Christ toute la longue et noble lignée de ses aïeux. Or, qui donc avait plus de droits que Joachim et Anne d'y occuper le premier rang ?

reptum, ce titre pouvait être modifié en *Sermo in Conceptionem sanctæ Deiparæ*, cf. *Syllage*, t. I, p. 47, ou *P. G.*, t. xvi, col. 1459.

1. On lit dans Assemani, *Kalend. Ecl. Univ.*, t. v, p. 471, au 17 décembre :

Festi Paphrobrochii post Dominicam et series addunt : « Dominica ante Nativ. Christi, *Sanctorum Patrum*, Colunt enim Mosci commune omnium proparentum Christi et justorum aliorum veteris Testamenti festum ea Dominica incipiendo ab Adam usque ad Josephum. Cette fête n'était pas particulière aux Moscovites, mais générale en Orient. Cf. Borchl., *op. cit.*, p. 136. *Note* : Sanctæ ergo catholica Ecclesia, ubi adventu inchoantia Decembris ac sequenti Dominica celebrant agit memoriam SS. Patrum qui legum præcesserunt, qui per filium fuerunt iustificati, omnem quoniam Liras habet genealogiam legitimam secundum carnem nomen patrum parentum eius qui æternus Dei filius veritate factus est homo. Sequenti autem Dominica, etc. » Saint Luc donne en effet saint Joachim en nommant *Heli* qui n'est qu'un synonyme, une autre épellation d'un même nom. (Question déjà traitée). Le codex de la Bibl. de Bâle cité par les *Ménées* de la Propagande (1888) indique ainsi la fête : *Κεχαρ. των πατρων προπατορων*. Après Assemani : *Ibid.*, p. 507. « Qui primam aut saltem aliquam in festis præcipuorum mysteriorum partem gesserunt, eos nunc ei mysterium (de Noël) anteponi, nunc subponi in more fuit, quemadmodum ex kalendariis constat, » D'un nous avons dû corriger : dimanche d'avant ou d'après Noël.

Voilà déjà bien des fêtes, mais si nous faisons pour notre Sainte ce que le Père Rocchi a fait pour saint Joachim, nous atteindrions un chiffre encore beaucoup plus élevé. L'éminent Basileen de Grotta-Ferrata a eu devoir compter dans l'année tous les jours où la mémoire du Père de la sainte Vierge était célébrée par les Orientaux, et il en a trouvé tout près de trente¹. Pourquoi la mère de la Vierge aurait-elle reçu moins d'honneur ? Quoique le P. Rocchi n'apporte aucune preuve à l'appui de son affirmation, nous ne songeons même pas à lui en demander, non parce que son ouvrage est excellent, un *præclarissimum opus*, au jugement du P. Nilles que nous venons de citer²; non parce que nous voulons faire preuve de confiance en sa bonne foi, mais parce que son calcul doit être exact, aussi exact qu'il est facile. Il l'est pour saint Joachim, il l'est en même temps pour sainte Anne, puisque la liturgie grecque ne les a jamais séparés, pas plus qu'elle ne les a jamais séparés l'un ou l'autre de leur chère Immaculée.

« Le calcul, disions-nous, est facile. » L'Orient, en effet, a connu dès longtemps nos vigiles et nos octaves du rite latin. *Octave* n'est pas le mot juste, puisque certaines solennités se prolongeaient jusqu'au dixième jour, où alors avait lieu ce qu'on appelait l'*Epandosis*, un mot qu'il est plus facile de comprendre que de traduire, mais qu'il suffit bien de comprendre. Mettons donc ces fêtes solennelles, et elles l'étaient en effet : la *Conception de sainte Anne*, — c'était son nom et pourquoi le lui ôter ? — la *Nativité de la Vierge*, la *Présentation*, peut-être même la fête du 25 juillet, en ayant été de précepte dans tout l'Empire pendant des siècles, elle a pu avoir, comme les deux précédentes, ses *procheortia* et ses pieux prolongements au moins pendant quelques jours : ayons soin d'ajouter ce que nous avons compte plus haut, et alors, le chiffre du P. Rocchi, loin de paraître exagéré, restera plutôt en deca de la vérité³.

1. *S. Canachino*, p. 241.

2. *U. supra*, t. II, p. 397.

3. Observons pour ne rien omettre, qu'un ms. syriaque du Vatican, ms. 27 (cité par Nilles, t. II, p. 334), contient cette mémoire pour la feria vi^e après Pâques : « Marjonnî apud Majphœacten (*Martyropolis confessorum, peregrinorum et Mariae et Mariae, Anne et Elisabeth*).

Si donc une fête prouve un culte, toute une série de fêtes, quel que soit exactement leur nombre, devrait le prouver davantage, sans qu'il soit besoin pour le moment d'appuyer plus qu'on ne vient de faire sur leur degré de solennité.

*
*
*

Le moment est venu pour nous d'assister à quelques-unes au moins de ces fêtes, et comme, pour notre part, nous voudrions pouvoir les faire revivre dans leur liturgie ancienne et leur dévotion première ! Cette liturgie, au moins en ce qui concerne l'office canonique, les *Ménées* pourraient nous la refaire tout entière, mais pouvons-nous à leur égard contenter toutes nos envies ? Il semble que non. Ce n'est pas douze ou quinze pages que ces recueils nous offrent, c'est une centaine au moins, et de grandes pages à deux colonnes d'un texte serré qui ménage l'espace. Que faire ?

Nous allons prendre un moyen terme. Des lecteurs seraient peut-être curieux, comme nous l'avons été nous-même, de voir un peu de leurs yeux ce que c'est que ces fameux *Ménées* dont tant d'auteurs ont parlé mais que nul n'a encore songé à nous faire autrement et moins imparfaitement connaître. A ces lecteurs, à ces byzantinistes peut-être rares, nous dédions de grand cœur quelque trente pages de textes originaux, authentiques, reproduits de l'édition de Venise dont nous avons parlé ci-dessus. Mais comme d'autres goûts peuvent différer, selon l'usage, ils feront avec nous un sacrifice, c'est-à-dire que, au lieu de demander partout des acroluthies complètes, comme celles des fêtes de septembre et du 25 juillet, ils voudront bien se contenter de quelques extraits pris ci et là dans les cinquante ou soixante colonnes des offices de la *Présentation* et de la *Conception de sainte Anne*¹.

1. Les *Ménées*, sans être en soi des raretés bibliographiques, puisque, les manuscrits mis à part, il en existe des éditions anciennes ou récentes assez nombreuses, sont cependant difficiles à trouver, surtout en nos pays d'outre-mer (ceci est écrit en France où *Deus hæc nobis otia fecit*). Encore ailleurs, on les eût cherchés en vain dans les meilleures bibliothèques d'Amérique (ils y seront peut-être demain si quelque amateur veut seulement attirer l'attention des bibliothécaires

Il faudra peut-être même fuir davantage par amour pour cette brièveté si chère à tout le monde et d'ailleurs si recommandable à tout d'autres points de vue.

A Dieu ne plaise, si on peut parler ce langage classique, que nous épousions la querelle de l'un ou l'autre de nos filisés modernes cherchant noise aux mélodes grecs, et leur reprochant, par exemple, de manquer de génie, comme si le génie était nécessaire pour la prière ! Les mieux pensants croient pour leur part, que la prière doit être surtout faite de cœur. Mais ce que nous pouvons et devons peut-être nous-mêmes constater, en toute révérence pour l'hymnodie byzantine, c'est qu'elle se répète sans cesse, non d'un office à l'autre, mais au cours d'une même acolythie. Observons toutefois qu'elle se répète nécessairement, et cela, parce qu'elle s'en tient toujours strictement au sujet, à l'objet, à l'inspiration, nous dirions au *fait* même de la fête qu'elle entend célébrer. Cette fête est la *Nativité*, la *Conception de la Vierge* ou sa *Présentation au temple* ; ou bien, c'est la *Dormition de sainte Anne*, au 25 juillet, ou la fête commune de Joachim et d'Anne au 9 septembre : ne demandez pas au mélode un traité sur la Vierge, ou un panégyrique de la femme forte avec l'examen et l'éloge de chacune de ses vertus, « La Vierge est née, la terre entière se réjouit et s'incline devant la Mère du Sauveur des hommes » : voilà tout. La formule pourra varier cent fois, deux cent fois, mais l'idée, l'énoncé sera toujours le même. « Anne, après une épreuve de plusieurs années, attendait encore la bénédiction du Dieu très grand et très bon, et sa confiance est récompensée de la façon qui convenait au Dieu très

sur ce point). Quelque studieux personnage pouvait en posséder, comme par miracle, un exemplaire, mais encore fallait-il le savoir et s'ouvrir ensuite un accès auprès de sa bienveillance. Il est vrai que la cordialité américaine ou ce qu'ils appellent là-bas d'un mot intraduisible *the kindness*, a bientôt fait d'accepter même les indiscretions, et qu'il devient possible de s'entre-aider à deux et trois cents lieues de distance sans s'être jamais ni vus ni connus. Bref, car il faut à certaines choses, à certains procédés délicats, au moins le demi-silence, un beau matin de notre avril de la Nouvelle-Angleterre, nous arrivaient, de très lointaines *Ménées* des Grecs si longtemps cherchés, et, détail que nous pouvons noter pour l'édification de plusieurs, tous frais de port « en grande vitesse » payés d'avance. Merci à qui de droit.

grand et très bon. » C'est tout, encore ici, et d'ailleurs, que dire autre chose ? La prière n'a *qu'un mot*, avons-nous appris quelque part, et la vénération, la louange n'en a pas davantage.

Qui a lu une page des *Ménées* aux fêtes de notre Sainte, les a donc toutes lues, et nos traductions, pour n'être pas intégrales, n'en seront peut-être pas moins suffisantes. Ajoutons qu'elles seront aussi littérales que possible, étant donné la délicatesse de certains passages, et que nous n'essaierons pas même de pallier sous une phraséologie quelconque les incessantes répétitions du texte original.

Si riches que soient les *Ménées* en ce qui concerne les fêtes de sainte Anne, la *littérature* de ces fêtes ne serait cependant pas complète si nous nous bornions à eux. Les *Ménées* représentent la liturgie, l'office canonial, la fête intime qui se célébrait au chœur de l'église ou du monastère, mais une autre fête se joignait à celle-ci, la fête publique, celle qui conviait tous les fidèles et où l'éloquence sacrée déployait ses magnificences. On sait déjà quels orateurs ont fait entendre leur chaste parole en ces solennités de la Vierge Marie et de sa mère ; Jean Damascène, André de Crète, Germain de Constantinople, Jean d'Eubée, Georges de Nicomédie et tant d'autres, jusqu'à ce Léon l'Empereur qui prêchait en son palais, on s'en souvient, tout comme autrefois Constantin. Mais encore ici, il sera impossible de rendre hommage à tous les mérites, et du reste, les ouvrages consacrés à notre Sainte font en général une part assez grande aux orateurs qui ont chanté ses louanges, s'ils négligent ou paraissent même ignorer les mélodes qui l'ont à leur tour célébrée.

Et donc, une station au chœur des moines pendant qu'ils récitent leur office, une autre à l'église où nous nous mêlerons à la foule pour écouter les orateurs sacrés : un heureux mélange d'éloquence et de poésie, c'est-à-dire quelques emprunts que nous ferons à l'un et l'autre élément, sans cependant les trier sur le carreau pour ne choisir que l'excellent absolu ; enfin un résumé substantiel, honnête, simple en sa forme, comme les originaux eux-mêmes, suffira peut-être à nous faire voir, encore cette fois, de quels hommages l'Orient savait honorer notre chère et toujours vénérée Sainte.

LE 7 SEPTEMBRE

Avant-fête de la Nativité de notre sur-sainte Mère de Dieu.

Nous l'avons vu, la *Nativité de la Vierge* avait des *proheortia*, un avant-fête, et on devine que c'était déjà comme la solennité elle-même. La Nativité était, nous l'avons dit aussi, et on le constatera à l'évidence tant à l'heure, autant que fête de sainte Anne qu'une fête de la Vierge, et si on y ajoute le lendemain, qui était consacré très spécialement aux bienheureux *Theopatores*, nous aurons déjà, pour le mois de septembre, trois jours qui étaient à proprement parler trois fêtes de notre Sainte.

Les *proheortia* de la Nativité ne se permettaient guère en effet que quelques mémoires, celles des saints ou martyrs du jour, tout le reste étant à Marie et à sa bienheureuse Mère. *L'hesperinos* (ou l'office canonique du soir¹), salue déjà la Vierge dans son berceau : « O Étonnante merveille ! De la terre inféconde une tige précieuse est sortie aujourd'hui ; c'est la Vierge immaculée, la Vierge aux divins prodiges, la fille bien-aimée des justes Joachim et Anne, et c'est pourquoi toute l'assemblée des patriarches et des prophètes se réjouit en sa naissance ; c'est pourquoi David, Jessé, Lévi, Joachim le juste, et Anne la bienheureuse, tous les anges du ciel et tous les mortels d'ici-bas exultent d'allégresse auprès de ton berceau, ô Vierge toute pure, très chère à Dieu ² !

Et plus loin à l'*Orthros*³ :

« Que le ciel chante un immense concert ! que la terre soit en fête, car le ciel même de Dieu est descendu sur terre avec la Vierge fiancée de Dieu ! La promesse est accomplie, Anne est mère, Joachim s'écrie dans l'extase : « Une Vierge nous est née

1. Heure canoniale qui se disait immédiatement après le coucher du soleil. C'étaient les *vêpres*, *Laudes vespertinae* (Clugnet).

2. *Mémoires* du 7 septembre, p. 44 de l'édition indiquée ci-dessus.

3. Cette heure se disait immédiatement avant le lever du soleil (Clugnet).

qui donnera au monde le Christ, fils de David, à merveille accompli !

En plus loin encore (p. 502), on voit bien que les cœurs sont déjà à la fête du lendemain, et que *demain*, c'est déjà *aujourd'hui* : *σήμερον*, dit le texte : « Aujourd'hui même, la joie est universelle en la terre habitée, et c'est celle qui fait très aillir tout le cœur d'Anne la toute heureuse... Elle est venue, elle est à nous la Vierge toute sainte qui va réhabiliter l'Ève coupable des anciens jours et qui sera sur terre le temple vivant du Dieu éternel : « O Marie, bienheureuse es-tu entre les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni ! »

Mais le lendemain est venu, et pour moi nous y pensons maintenant avec une sorte de frayeur : avons-nous annoncé pour cette fête et les suivantes des traductions des *Ménées* ? Que seront-elles ? Nécessairement incomplètes, insuffisantes et inutiles peut-être. Même si tel lecteur a quelque peu oublié son grec du séminaire, aurait-il de la peine ici à tout deviner du premier coup, tant, d'abord, la mémoire est quoi qu'on dise, une faculté qui se ressouvient ; tout, ensuite, il en est de cette poésie grecque comme de ces hymnes latines dont Frédéric Ozanam pensait que « tout le monde en comprend la moitié par les mots, l'autre moitié par le cœur ? »

Au moins « d'une chose supplé-je le lecteur, » comme disait le vieil Étienne Pasquier, c'est qu'il regarde moins au français à droite qu'au grec à gauche, ce grec... « aux douceurs souveraines, etc. »

LE 8 SEPTEMBRE

La Nativité de notre toute-sainte Souveraine Mère de Dieu.

C'est la bienheureuse Anne elle-même qui va, la première, nous chanter sa joie, par l'organe de saint André de Crète : « Que la terre

1. *Ménées* du 7 septembre, p. 46.

entière se réjouisse avec moi ! Dans mon foyer si longtemps désert est née l'enfant de promesse et de bénédiction, et dans mes bras j'ai le bonheur de la tenir enfin ! Je me suis dépourvue des sombres livrées de la douleur pour me revêtir des ornements joyeux de la félicité. Qu'elle se réjouisse avec moi, cette première Anne, doucement visitée autrefois par la grâce de Dieu, comme je le suis aujourd'hui, mais dont le bonheur n'égalait pas le mien ! Qu'elle tressaille d'allégresse, Sara, qui, dans un âge avancé, fut comblée d'une joie suprême, elle qui présageait au monde ce qui devait arriver plus tard, lorsque, après une longue épreuve, je donnerais à la terre cette enfant mille fois bénie ! Que toutes les femmes, même les attristées comme je le fus, célèbrent avec moi, par des chants et des hymnes, l'admirable visite que le ciel n'a daigné me faire ! Que toutes les femmes honorées de la maternité s'érigent à leur tour avec moi : — Béni le Dieu qui a exaucé la prière de ses servantes et donné à la bienheureuse Anne une enfant, privilégiée entre toutes, la Vierge destinée à devenir la Mère de Dieu selon la chair, celle qui sera un vrai ciel renfermant le Dieu qu'aucune immensité ne peut contenir ! »

L'orateur lui-même va maintenant parler en son propre nom :

« Que nos louanges s'élèvent en l'honneur de sainte Anne comme les accents d'un chant nuptial ! Anne a porté dans son

1. Jure itaque divino accepto munere Anna, lætitia gestiente animo, magna vocibus, ut ab omnibus audiat exclamatione : « Congratulamini mihi, inquit, quæ promissionis germen ex alvo sterili procreavi, et benedictionis fructum, ut in votis erat, papillis meis nutriti. Testem exui sterilitatis vestem, lætissime accepi fecundatis indumentum. Congratuletur mihi hostis crebris illa Anna, Phenenna : amula et incredibile mirandum quod mihi quoque exemplo consimili obtigit, plausibus prosequatur : choreas ducat et Sara similiter exsiliens utroque conceptui amota sterilitate subscribat. Adsint simul et reliquæ steriles quæ liheros non pepererunt, necunquæ divine beneficentiæ munus exaltent : quo mirum in modum visitare me Dominus dignatus est. Dicat et mater omnis, quæ filius peperit : Benedictus, qui petito dedit petentibus, sterilisque ventris aperuit januam, fructumque ex infecundo semine largitus est, suam scilicet ipsius secundum carnem præcellentissimam matrem, cujus profecto uterus ovulum factus est, quandoquidem quæ nullo loco excipi potest, is in ea contubernium habuit. » André de Crète, *Hom. in Nat. B. V. M.*, dans Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 842. L'homélie renfermant ce passage est quelquefois attribuée à saint Jean Damascène.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc.

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 U.S.A.
(716) 482-1300 Phone
(716) 288-5989 Fax

sein la Dieu-donnée, le gage de la promesse. Sa longue prière lui a mérité l'ineffable grâce d'enfanter Celle qui, par une merveille divine, a donné au monde un Dieu visible aux hommes et vivant au milieu d'eux.

« N'est-il pas juste que nous adressions tous ensemble nos plus sincères louanges à la Mère trois fois heureuse d'une pareille enfant ? Les noms de deux femmes, illustres entre toutes, rayonnent dans la chambre nuptiale de sainte Anne, les noms de la Mère et de la Fille. Aujourd'hui, l'une est mère par une grâce toute divine, et l'autre nous donnera bientôt, dans un mystère ineffable, Jésus, son Fils Jésus. Dieu fait homme.

« Payons donc un juste tribut d'admiration à celle qui, naguère inféconde, enfante aujourd'hui la Vierge Marie. Disons-lui avec les saintes Ecritures : « Heureuse la maison de David dont vous êtes l'héritière ! Heureux votre sein dans lequel Dieu a formé l'arche de notre sanctification !... Oui, heureuse et trois fois heureuse, à Vous qui nous avez donné cette Vierge comblée des dons de Dieu, Marie, dont le nom est digne de tout amour comme de tout honneur, et de laquelle est sorti le Christ, la fleur de notre vie ¹ ! »

Voudriez-vous écouter maintenant saint Jean Damascène, le dévôt et enthousiaste panégyriste de la Mère de Marie ?

« Quel fut le père de ce rameau virginal, quelle fut sa mère ? — Anne et Joachim, unis pas le Verbe lui-même, époux dont l'union fut plus divine qu'aucune autre union de la terre, car si le

1. André de Crète, *passim*, et pour le dernier passage :

Consonas itaque hisce laudes et nos persolvamus ei, quæ sterilis olim vocabatur, nunc autem virginei thalami mater effecta est. Dicamus ad eam una cum sacris paginis, dicamus : Quam felix domus Davidis ex quâ provenisti ! Quam felix venter tuus, in quo sanctificationis arcam fabricatus est Deus : illam videlicet quæ sine semine ipsum conciperet. Vere quidem beata es, ac ter beata, quæ divinis muneribus cumulatam puellam genuisti, Mariam inquam, magnum illud nomen, omni laude omnique honore prosequendum ; ex qua Christus vitæ flos erupit ; cujus et incrementum gloriosum, et præclarissimum puerperium. Gratulamur tibi et vos, o beatissima, nostrum siquidem omnium spem divinitus datam promissamque prolem edidisti. Beata profecto es, ventrisque tui beatus fructus. *Orat. in Nativ. B. M.* — Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 842-843.

rameau a produit un fruit d'incomparable excellence, comment l'arbre lui-même ne serait-il pas excellent comme le rameau et le fruit ? »

« Que toute créature se réjouisse donc en ce jour, et célèbre avec transport le saint enfantement de la bienheureuse Anne ! Elle a donné au monde le trésor de tous les biens, et nulle puissance créée ne saurait le lui ravir. Par ce don inestimable, l'humanité tout entière, et avec elle, et par elle, toute la nature, a été promue à un état meilleur. Car l'homme occupe une place intermédiaire entre la matière et l'esprit; il est comme le trait d'union et le nœud de tous les êtres, soit visibles, soit invisibles, et c'est pourquoi, Dieu le Verbe, en s'unissant à notre humanité, s'est attaché toute la création ? »

Puis sortant de ces considérations quelque peu abstraites, le saint docteur éprouve une sorte de ravissement extatique, et la parole s'échappe de ses lèvres avec une hardiesse intraduisible :

« O Anne ! ô Joachim ! ô couple fortuné ! Toute la nature vous doit de la reconnaissance : car c'est vous-mêmes qui lui avez permis d'offrir à Dieu le plus précieux de tous les présents, l'Immaculée Vierge Marie, seule digne du Créateur. C'est là votre gloire, ô Joachim, que de votre Fille nous soit né l'Enfant trois fois béni, l'Ange du Grand Conseil, l'Ange du salut de tout l'univers.

« O bienheureux époux, qui avez mérité ce fruit immaculé !

« O chaste sein d'Anne, où s'est formé et silencieusement déve-

1. Videamus ex quo genere semper virens virginitatis ramus recta venerit : quis genitor, quæve genitrix illius exstiterit : Joachim scilicet et Anna, illustre celebratissimæque Verbi par, conjugii omnibus divinior compages. Cujus enim ramus omnia exsaperat, cur radix cum eo non maxime congruat ? Joann. Damasc., *Hom. II in Nativ. B. V. M.*, Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 686.

2. Omnis creatura una festive oblectetur, ac sacratissimum sacre Anne laudet puerperium. Illa quippe mundo honorum peperit thesaurum quem vis nulla auferre possit. Per eam siquidem Creator naturam universam media humanitate in melius commutavit. Cum enim homo media inter mentem et materiam sede constitutus, rerum omnium conditorum, tam visibilium, tum invisibilium, aedus vincendumque sit, profecto rerum artifex Deus Verbum humanam nature copulatum, ejus beneficio creature universæ unitum fuit. Joann. Damasc., *ut sup.*, col. 662.

l'oppre ce fruit de sainteté ! O entrailles où fut conçu le ciel vivant, plus vaste que l'immense étendue des autres cieux ! O coupes de vie où s'abreuve la nourriture de Celui qui nourrit le monde ! O merveille des merveilles ! O prodige effaçant tous les prodiges ! Il était juste que Dieu, voulant s'abaisser jusqu'à nous, se frayât, par des miracles, une route vers son ineffable Incarnation. Mais comment pourrions-nous le suivre ? Mon âme est ravie hors d'elle-même. Mon cœur palpite, ma langue est paralysée ; je ne puis plus contenir mes transports ; je succombe à ces merveilles ; une défaillance divine me saisit, et mon amour m'égare. Mais loin d'ici toute vaine crainte ! l'amour l'emporte et mon âme chante sur la lyre de l'Esprit-Saint : Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille ! »

* * *

Enfin, car il en est grandement temps, après les avoir tant de fois annoncés, comme s'ils avaient eu besoin d'une réclame, ouvrons maintenant les *Ménées* grecs, et missons-nous de cœur à la fervente prière des moines qui la répètent depuis tant de siècles ?

1. S. Patris N. Joann. Damasc. *Opera Omnia*, éd. de Venise, 2 in-fol., 1718, p. 842, ou Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 663.

Une traduction latine donne :

« par beatum Joachin et Anna, vobis omnis creatura obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam matrem, quæ sola Creatori digna erat. O lumbos Joachin beatos, ex quibus mundissimum semen jaçtum est ! ô præclaram Anna vulvam, in quâ tacitis incrementis ex ea auctus atque formatus fuit fetus sanctissimus ! ô uterum, in quo animatum cælum cælorum latitudine latius conceptum fuit ! ô aream, quæ vivifici frumenti acervum protulit, juxta ac Christus ipse ! » (Joan. xii, 24). « O ulera, ejus lactentia nutrice, a quo mundus alitur ! ô miraculorum mirandum, et rerum admirabilium res maxime mirabilis ! Equum quippe erat, ut ad ineffabilem Dei incarnationem, quæ se ille ad nos inclinavit, iter per miracula minuetur. Verum quomodo ultra progrediar ? Mens extra se rapitur, meque metus et parcitas inter se partiantur. Cor palpitât, et lingua impeditur ; voluptatem ferre nequeo ; minuentis vincere ; divino extinctu lymphatum me affectus reddit. Vincat vero cupiditas, cedat metus, cauat spiritus cithara : Lacrentur cæli et exulset terra (Ps. xcv, v, 11) ! »

2. La page ci-contre est la première des 12 volumes, l'année liturgique commençant, chez les Grecs, à septembre.

ΜΗΝΑΙΟΝ
ΤΟΥ
ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΥ

Προσέχον ἅπαντες τὴν ἀκρίβειαν αὐτοῦ Ἀπολογίου
Διερωθέντος εἰς πρῶτον καὶ δεύτερον

ΒΑΡΘΟΛΟΜΑΙΟΥ ΚΟΥΤΣΟΥΜΟΥΣΙΑΝΟΥ ΤΟΥ ΙΩΒΡΙΟΥ,

καὶ παραυτοῦ εὐχόμενον τὴν τοῦ Τιμητοῦ πρεσβυτέρου
κατὰ τὴν διαταγὴν τῆς Ἀγίας

ΤΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ ΜΕΓΑΛΗΣ ΕΚΚΛΗΣΙΑΣ,

ἢ ΣΤΗ ΕΓΓΡΑΦΗ ΑΔΕΙΑ

Ἀποδοθέντος καὶ πρὸς ἐπιβεβαίωσιν

ΕΚΔΟΣΙΣ ΕΝΝΑΤΗ.



ΒΕΝΕΤΙΑ
ΕΚ ΤΟΥ ΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΤΥΠΟΓΡΑΦΕΙΟΥ
Ο ΦΩΤΙΣΤΗΣ
1880

50

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

Στιχ. Τό πρόσωπόν σου λιτανεύουσιν.

Σήμερον ἡ χαρά, πάσης τῆς οἰκουμένης, σπειρωτικῆς ἐκ μήτρες, γεννᾶται παραδόξως, ἡ Μήτηρ τοῦ Κυρίου μου.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος β'.

Η' προορισθεῖσα παντάνασα Θεῷ κατοικήτηριον, ἐξ ἀκαρπυ σήμερον νηδύς προήκται, τῆς Ἀννης ἡγαλίσμενης, τῆς αἰδίου οὐσίας τοῦ Θεοῦ τέμενος· δι' ἧς ἱταμός Ἄδης καταπαύεται, καὶ παγγενὴ Εὐχὴ ἐν ἀσφαλεὶ ζωῇ εἰσκαίχεται· ταύτη ἐπαξίως ἐκδοῦται. Μακαρία σύ ἐν γυναιξί, καὶ ὁ καρπὸς τῆς κοιλίας σου εὐλογημένος.

Καὶ τα λοιπα, συνήθως, καὶ Ἀπολυτίς.

Τῇ Η' ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Τὸ Γενεθλίον τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκης ἡμῶν Θεοτόκου.

ΤΥΠΙΚΟΝ.

Ε' ἡν παύσατο ἡμέρη τῆς Θεοτόκου τύχη ἐν Κοριακῇ, τῇ Σαββάτῳ ἱερίως, μετὰ τὴν συνήθη Συναγωγὴν τοῦ Μακαρίου ἀντὶ τοῦ Κυρίου ἐκπράξας, ἱερώμην Σιγχοῦς, καὶ ψάλλον Σιγχοῦς Ἀναστάσιμα δ' καὶ τῆς Θεοτόκου δ'. Δόξα, καὶ νῦν, Σήμερον ὁ τοῖς νομοφίλοισι θρόνος, ἱερόδ', ἡ δὲ ἱερωσύνη καὶ τὰ Ἀναγισματά της ἡμετέρας. Εἰς τὸν Σίχον, τὰ Ἀναγισματα Σιγχοῦ δ'. Δόξα, καὶ νῦν, Δεῦτε πάντες πιστοί, Ἀπολυτίκιον, τὸ Ἀναστασιμον ἀπαὶ καὶ τῆς Ἑορτῆς δ', καὶ Ἀπολυτίς.

Εἰς τὸν Ὅρθρον, μετὰ τὸν Τριδικὸν Κανόνα, ἡ Διτὴ τῆς Ἑορτῆς. Εἰτα τὸ Ἀξιόλογον· κτλ. Ἀπολυτίκιον τῆς Ἑορτῆς. — Μετὰ τὴν Συναγωγὴν τοῦ Τυτικρίου, καὶ τὸν Πολυέλεον, καθίσματα τὰ Ἀναστασιμα καὶ τῆς Ἑορτῆς. Εὐλογητὰ αὐ ἀγρυπνοῦσι. Οἱ Ἀναδεδωμένοι τοῦ Ἦχου. Προκείμενα, Μνησθήσομαι τοῦ ὀνόματός σου, Εὐαγγέλιον τῆς Ἑορτῆς. Τὸ Ἀναστασιν Χριστοῦ. Ὁ Ν. χύμα. Δόξα, ταῖς τῆς Θεοτόκου. Καὶ νῦν, τὸ αὐτό. Εἰτα τὸ Σιγχοῦν Ἰδιόμην, Ἦχος δ' Π παχόομιες χαρὰ, κτλ. Κανόν, ὁ Ἀναστασιμος καὶ τῆς Ἑορτῆς. Ἀπό γ', Ὁδὸς, καθίσματα, ἡ Παρθένος Μαρία μ., Ἀρ' ἱερεῖς, Κωνσταντίνος καὶ Οἱ καὶ Ἀναστασιμα. Καταδασαί, Σταυρον χαράξας. ἡ Τριώνη αὐ σιγχοῦνται, ἀλλὰ ψάλλεται ὁ Ὁ. Ἦχος. Ἄγιος Κύριος. Ἐξασπασίον Ἀναστασιμον, καὶ τὰ διὰ τῆς Ἑορτῆς. Εἰς τοὺς Ἄθους, Ἀναστασιμα δ' καὶ τῆς Ἑορτῆς δ'. Δόξα, Ἦχος πλ. β'. Ἀδὲν ἡ τριώνη Κυρίου. Καὶ νῦν, Ὑψίστην ἀρχαίμην. Δοξολογία Μεγάλη.

Εἰς τὴν Λειτουργίαν, Τυπικά, καὶ Μακαρισμοὶ Ἀναστασιμικαὶ καὶ τῆς Ἑορτῆς. Ἀποστόλος, τῆς Ἑορτῆς. Εὐαγγέλιον, Κοριακὴν πρὸ τῆς Ὑψώσεως. Κοινωνικόν, Ποσειδων σὺ τὸν αἰῶνα ἀποφομαί, κτλ. Ἐν δὲ ἑν ἄλλῳ ἡμέρη τύχη, ψάλλεται ἀπαρallάτως, καθὼς ἐστιν ἐφεξῆς τετυπωμένη.

ΕΝ Τῷ ΜΙΚΡῷ ΕΞΗΠΕΡΙΝῳ.

Ἰσταμέν Σιγχοῦς δ' καὶ ψάλλον Σιγχοῦς προσόμοια.

Ἦχος σ' Τῶν οὐρανίων ταγματέων.

Γ'ωακαὶμ καὶ ἡ Ἄννα πανηγυρίζουσι, τὴν παρχὴν τεκόντες, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, τὴν μόνην Θεοτόκον· εἰς καὶ ἡμεῖς συνεορτάζομεν σήμερον, τὴν ἐκ τῆς ῥίζης ἐκείνης τοῦ Ἰεσοῦ μακαρίζοντες Παρθένον ἀγνὴν.

Ε' Ἄννη σήμερον ῥάβδος, φυτὸν Δεδοδοῖς ἡ Θεοτόκος ἐφ', σωτηρία ἀνθρώπων· γὰρ ὁ τῶν ἀπάντων Δημιουργός, γεννηθεὶς ἐν ἡμῖν, ἀνατρέπει ἐν τῷ τόπῳ αὐτῆς. ἡ τοῦ Ἀδὰμ ἐκκαθαίρει αἰς ἀγαθὸν πᾶσαν λύπην ἀγαθότητι.

Η' Θεοχώρητος Κόρη, καὶ Θεοτόκος ἀγνὴ τῶν Προφητῶν κλέος, τοῦ Δαυὶδ ἡ Σιγχοῦς, σήμερον γεννᾶται ἐξ Ἰωακαὶμ, καὶ τῆς Ἀννης τῆς σώφρονος, καὶ τοῦ Ἀδὰμ τὴν καταρτήν εἰς ἡμᾶς, ἀνατρέπει ἐν τῷ τόπῳ αὐτῆς.

Η' πρώην ἀγόνος χώρα, γῆν καρποφόρον γεννᾶ· καὶ ἐξ ἀκαρπυ μήτρας, καρπὸν ἀγίου δούσα, γαλακτί ἐκτρέφει· δάξμα φρικτόν! τροφὴ τῆς ζωῆς ἡμῶν, ἡ τὸν οὐρανὸν ἄρτον τῆς γαστρὸς, δεχμένη, γαλουχεῖται μαζί.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος β'.

Δ'εῦτε φιλοπάρενοι πάντες, καὶ τῆς αἰνέσεως ἐρασταί· δεῦτε ὑποδεξασθε πόθον, τῆς πατρὸς τοῦ καύχημα, ἐκ πατρὸς βλυσταίνουσι στερὰς, τὴν πηγὴν τῆς ζωῆς, καὶ ἐκ τῆς ἀκνοῦσης, τὴν βίαν τοῦ αὐλοῦ πυρός, καὶ καὶ δαίροντες, καὶ φωτίζοντες τὰς ψυχὰς ἡμῶν. Εἰς τὸν Σίχον, Σιγχοῦς προσόμοια.

Ἦχος β'. Οἶκος τοῦ Ἐφραθά.

Γ'όνος Ἰωακαὶμ, καὶ Ἄννης ἡ Παρθένος, ἐφ' ἡ τοῖς ἀνθρώποις, τῶν δεσμῶν ἀφείσας τῆς ἀμαρτίας πάντας.

Στιχ. Ἀκούσον θύγατερ, καὶ ἴδε.

Ο'ρος ὡς ἀληθὺς, κατασκίον εἰδείχθη ἡ σπειρωτικῆς Ἄννης, ἐξ οὗ ἡ σωτηρία, πᾶσι τοῖς δειδωρμένοι.

Στιχ. Τό πρόσωπόν σου λιτανεύουσιν.

Ρ'ήξας τὰ δεσμά, σπειρώσεις τῆς Ἄννης. Παναγίος Παρθένος, προῆλθε τοῖς ἀνθρώποις, τὴν ἀφῆσιν βραβεύουσα.

Δόξα, καὶ νῦν, Ὑμνον.

Γ'ωμεν οἱ πιστοί, δεξάμεν τὴν Κόρην· εὐχὴ γὰρ ἐκ στείρας, τὴν σπειρωθεῖσαν ἡμῶν ἀνακαινίζουσα.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

51

'Απολυτίκιον. Ἦμος β'

Ἡ γέννησίς σου Θεοτόκε.

Ἄντει εἰς τὸν μέγαν ἑορταζόν

— — — — —

ΕΝ Τῷ ΜΕΓΑΛῷ ΕΣΗΕΡΙΝῳ.

Μετὰ τὸν Προσημνόν, τοῦ ἱερέως ἀνὴρ, τὴν ἀ' στάσιν. Ἐν δὲ τῷ Κυρίῳ ἐκείνῳ, ἐστῶμεν Στίχους 8 καὶ ψάλλοντες τὰ παρόντα ἱδιόμελα.

Ἦμος πλ. β'. Στοιγίου.

Σήμερον, ὁ τοῖς νεοῖς θρόνοις ἐπαναπαύομενος Θεός, θρόνον ἅγιον ἐπὶ γῆς αὐτῷ προποίμασεν· ὁ στερεώσας ἐν σοφίᾳ τοὺς οὐρανούς, οὐρανὸν ἐμφύχον, ἐν φιλοφρονήσει κατεσκεύασεν· ἐξ ἀκάρτου γὰρ ῥιζῆται, ζῶντος ζωφρόν, ἐδιδάσκειν ἡμῖν τὴν Μητέρα αὐτοῦ. Ὁ τῶν δαυμασίων Θεός, καὶ τῶν ἀνελπίστων ἑλπίς, Κύριε δόξα σοι. Ὁ αὐτός.

Αὕτη ἡ ἡμέρα Κυρίου, ἀγαλλίσσθε λαοὶ ἰδοὺ γὰρ τοῦ φωτός ὁ ἡμῶν, καὶ ἡ βίβλος τοῦ λόγου τῆς ζωῆς, ἐκ χειρὸς προεβλήθη· καὶ ἡ κατὰ ἀνατολὰς πύλη ἀπονεύθη· καὶ προσμένει τὴν εἰσοδὸν τοῦ ἱερέως τοῦ μεγάλου, μὴν καὶ μόνον εὐαγγέλιον Χριστὸν εἰς τὴν οἰκουμένην, πρὸς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ὁ αὐτός.

Εἰ καὶ Δεῖο βουλόμεναι, περιφρονεῖς στείραι γενεαί· ἐδιδάσκων, ἀλλὰ πάντων ἡ Μαρία τῶν γεννηθέντων, θεογενεὶς ἐπελελαμμένη· ὅτι καὶ ἐκ γένου παρὰ τοῦ τεχθέντος μητρός, ἐτεκεν τὸν σπῆκα τὴν ἀσπίδα τοῦ θεοῦ, οὗτος φῶς ἐκ ἀσπερου γένετο· ἡ μὲν πύλη τοῦ μαργαροῦ τοῦ θεοῦ, ἐν διελθὼν κελευσμένῃ διεβύλατο· καὶ ἡ ἐκείνη σπῆκα οἰκονομῶσα, ὡς ὅσον αὐτὴς, ἔπειτα τῆς οὐράνιας σωτηριαν ἀναιργαστο.

Ὁ αὐτός. Στεφανῶν Ἀριστολίου.

Σήμερον στεφανώθη πύλη ἀνοίγουται, καὶ πύλη καρθύνεται· εὐαγγελίζεται. Σήμερον καρπογενεὶς ἡ χάρις ἀποδοχεται, ἐμφανίζουσα τὴν κῆρυξ Θεοῦ Μητέρα, δι' ἧς τὰ ἐπιγινῶν τοῖς οὐρανοῖς ἀναπέμπεται, εἰς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ὁ αὐτός.

Σήμερον τῆς καρθύνου χάρις τὰ προσημνία καὶ σπῆκα ἐκείνη, αὐτὰς, οὐρανοῦς παραγγέλλεται· καὶ τὴν ἐκείνην διεβύλατο σπῆκα· ἡ γὰρ σπῆκα τὴν ἀσπίδα τοῦ θεοῦ, ὡς παρὰ διελθὼν, μὴν πύλην τὴν κείνην, ἐξ ἧς τὸ

ἀλλότρισ οἰκιστοὶ ὁ φύσει Θεός, καὶ τοῖς πλάνησιν διὰ σπῆκα σωτηρίαν ἀπέμειναι, Χριστὸς ὁ φιλάνθρωπος, καὶ λυτρωτὴς τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ὁ αὐτός.

Σήμερον ἡ στείρα Ἄννα, τίθει Θεοπαῖδα, τὴν ἐκ πασῶν τῶν γενεῶν προεκλεχθεῖσαν, εἰς κατοικίαν τῷ παμβασιλεῖ, καὶ ἡτίστη Χριστῷ τῷ Θεῷ, εἰς ἐκπλήρωσιν τῆς Δείας οἰκονομίας· δι' ἧς ἀνεπλασθῆμεν οἱ γηγενεῖς, καὶ ἀνεκαίνισθῆμεν ἐκ τῆς φθορᾶς, πρὸς ζωὴν τὴν ἀληκτον.

Δεῖξ, καὶ νῦν, ὁ αὐτός, Στοιγίου.

Σήμερον ὁ τοῖς νεοῖς θρόνοις ἐπαναπαύομενος Θεός, θρόνον ἅγιον ἐπὶ γῆς αὐτῷ προποίμασεν· ὁ στερεώσας ἐν σοφίᾳ τοὺς οὐρανούς, οὐρανὸν ἐμφύχον, ἐν φιλοφρονήσει κατεσκεύασεν· ἐξ ἀκάρτου γὰρ ῥιζῆται, ζῶντος ζωφρόν, ἐδιδάσκειν ἡμῖν τὴν Μητέρα αὐτοῦ. Ὁ τῶν δαυμασίων Θεός, καὶ τῶν ἀνελπίστων ἑλπίς, Κύριε δόξα σοι.

Εἰσοδός. Προκείμενον τῆς εὐαγγελίας, καὶ τῆς Ἀναγνώστου.

Γενέστω τὸ Ἀνάγνωσμα.

Εἰρήνη ἰακωβ ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ τοῦ Ὁρκ. καὶ ἐπαυθῇ εἰς Χαρρὰν καὶ ἀπῆντησ· τοῦτο, καὶ ἐκοιμήθη ἐκεῖ, ἐν γὰρ ὁ ἥλιος. Καὶ ἐλθὼν ἀπὸ τῶν λίθων τοῦ τοῦτο, καὶ ἔθηκε πρὸς κεφαλὴν αὐτῷ· καὶ ἐκοιμήθη ἐν τῷ τοῦτο ἐκείνῳ, καὶ ἐντυκάσθη. Καὶ ἰδοὺ, κλίμαξ ἐσηργμένη ἐν τῇ γῇ, ἐκ ἡ κεφαλῆς ἀφικνεῖτο εἰς τὸν οὐρανόν· καὶ οἱ ἄγγελοι τοῦ Θεοῦ ἀνιδανόν καὶ κατεβάνον ἐπ' αὐτῇ· ὁ δὲ Κύριος ἐπορεύετο ἐπ' αὐτῇ, καὶ εἶπεν· Ἐγὼ ὁ Θεός Ἀβραάμ τοῦ πατρὸς σου, καὶ ὁ Θεός Ἰσαὰκ, ἴθι ῥεῖθ. Ἡ γῆ, ἐφ' ἧς οὐ καθεύδεις ἐπ' αὐτῇ, οὐκ ἐδώσω αὐτῇ, καὶ τῷ σπέρματι σου. Καὶ ἔσται τὸ σπέρμα σου ὡς ἡ ἄμμος τῆς γῆς, καὶ περὶ τεθῆσθαι ἐπὶ Θάλασσαν, καὶ Λίβα, καὶ Βεζρὰν, καὶ ἐπὶ Ἀνατολὰς· καὶ ἐνευλογηθήσονται ἐν σοὶ πᾶσαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς, καὶ ἐν τῷ σπέρματι σου. Καὶ ἰδοὺ, ἐγὼ μετὰ σὺ διαφυλάσσων ἐν τῇ ὁδῷ πάση, οὐ ἔαν παρενδῇ· καὶ ἀποστρέψω σε εἰς τὴν γῆν ταύτην, ὅτι ἡ γῆ σου ἐγκαταλίπω, ὡς τοῦ ποιῆσαι με πάντα ὅσα ἐλάλησά σοι. Καὶ ἐξηγήθη Ἰακωβ ἀπὸ τοῦ ὕπνου αὐτοῦ, καὶ εἶπεν· Ὅτι ἐστὶ Κύριος ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ, ἐγὼ δὲ οὐκ ᾔδειν. Καὶ ἐφρόνη, καὶ εἶπεν· Ὡς φοβερὸς ὁ τόπος οὗτος, οὐκ ἐστὶ τούτο, ἀλλ' ἡ οἰκὸς Θεοῦ, καὶ αὕτη ἡ πύλη τοῦ οὐρανοῦ.

ΣΠΕΡΙΝΟ.

ψάλλοντες Στιχῶν

των ταγματῶν.

ἐκνευρίζουσι, τὴν ἀνθρώπων, τὴν ἡμῶν σωτηρίας, τὴν ἡμῶν συνεσταλμένην ἐκείνης τοῦ Ἰεσσαί, ἡμῶν.

ὡς, φυτὸν δεσδοτον ἡμῶν, ἀνθρώπων· ἐξ ὧς, γεννηθεὶς ὑπὲρ καθαίρει ὡς ἀγαθός,

καὶ Θεοτόκος ἀγνή, τοῦ Δαυὶδ ἡ θυγατέρα, καὶ τῆς Ἀν- Ἀδὰμ τὴν καταραν τῷ τόκῳ αὐτῆς.

γῆν καρποφόρον γεν- ἡμῶν, καρπὸν ἁγίου Δαυὶδ φρικτόν! ἡ ὅν οὐρανὸν ἄρτον ἐν ὑδατὶ μαζῶν.

Ἦμος β'.

καὶ τῆς ἀγνείας καὶ πόθῳ, τῆς παρ- τρας βλυστάνουσιν ἡς, καὶ ἐκ τῆς ἀτε- λου πυρός, καὶ κα- τας ψυχῆς ἡμῶν ὡς προσομιᾶ.

Ὁ Ἐφραθά.

καὶ ἡ Παρθένος, ἐφα-

των δαυμασίων ἀφίεσις,

καὶ ἰδε.

σκῶν ἰδεῖσθαι ἡ γαί- οῦ ἡ σωτηρία, πᾶσι

ἐκνευρίζουσιν.

ὡς, ὡς τῆς Ἄννης, ἡ προέβλε τοῖς ἀνθρώ- πῳ.

Ὁ Ὑμνος.

καὶ τὴν Κόρη· ἔτε- τὴν στενωβείσας ἡμῶν.

52

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

Προφητείας Ἰζεκιήλ τὸ Ἀνάγνωσμα.

Εσται ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς ἐδόθη καὶ ἐπέμεινα, ποιήσουσιν οἱ Ἰσραὴλ ἐπὶ τὸ διασπαστήριον τὰ ὀλοκαυτώματα ὑμῶν, καὶ τὰ τοῦ σωτηρίου ὑμῶν· καὶ προσδεσμαι ὑμεῖς, λέγει Κύριος. καὶ ἐπιστρέψετε με κατὰ τὴν ὁδὸν τῆς πύλης τῶν Ἁγίων τῆς ἐξώτεραις, τῆς βλέπουσας κατὰ ἀνατολάς, καὶ αὕτη ἦν κεκλεισμένη. καὶ εἶπε Κύριος πρὸς με· Ἡ πύλη αὕτη κεκλεισμένη ἔσται, οὐκ ἀνοίγηται, καὶ οὐδεὶς οὐ μὴ διέλθῃ δι' αὐτῆς, ὅτι Κύριος ὁ Θεὸς Ἰσραὴλ εἰσπεύσεται δι' αὐτῆς, καὶ ἔσται κεκλεισμένη. Διότι ὁ ἡγούμενος αὐτοῦ καὶ ἔστι ἐπ' αὐτὴν, τοῦ φαγεῖν ἄρτον. Κατὰ τὴν ὁδὸν τοῦ Αἰλὰμ τῆς πύλης εἰσπεύσεται, καὶ κατὰ τὴν ὁδὸν αὐτοῦ ἐξελεύσεται. καὶ εἰσπαγε με κατὰ τὴν ὁδὸν τῆς πύλης τῆς πρὸς Παρθέν, κατέναντι τοῦ οἴκου· καὶ εἶδον, καὶ ἰδοὺ πλήρως δόξης ὁ οἶκος Κυρίου.

Παροιμιῶν τὸ Ἀνάγνωσμα.

Η σοφία οικοδομήσεν ἑαυτὴ οἶκον, καὶ ὑπὲρ τοῦ οὐρανοῦ ἔσται. Ἐσφαλὲς τὰ ἑαυτῆς θεμέλια, καὶ ἐκάρσεν εἰς κρατὶρα τὸν ἑαυτῆς οἶκον, καὶ ἵκομασται τὴν ἑαυτῆς τραπεζάν. Ἀπέστειλε τοὺς ἑαυτῆς δούλους, συγκαλοῦσα μετὰ ὑψηλοῦ κηρυγματος ἐπὶ κρατὶρα, λέγουσα· Ὅς ἐστὶν ἄφρων, ἐκκλινάτω πρὸς με. καὶ τοῖς ἐνδοῖσι φρονῶν εἶπεν· Ἐλθετε, φαγετε τὸν ἄρτον ἄρτον, καὶ πίετε οἶνον, ἐν κεκοιμημένοι. Ἀπολίπετε ἀφροσύνην, καὶ ζήσασθε· καὶ ζητήσατε φρόνησιν, ἵνα βιώσῃτε, καὶ κατορθώσῃτε σύνεσιν ἐν γνώσει. Ὁ παιδεύων κακοὺς, λήφεται ἑαυτῷ αἰτίαν. Ἐλέγχων δὲ τὸ πᾶν, μωμῆται αὐτὸν· οἱ γὰρ ἐλεγχον ἀσβεβαί, μωλωπες αὐτῷ. Μὴ ἐλεγγε κακοὺς, ἵνα μὴ μισήσωσιν· ἐλεγγε σοφόν, καὶ ἀγαπήσει σε. Δίδου σοφὴν ἀφορμὴν, καὶ σοφώτερος ἔσται· γνώριζε δικαίω, καὶ προσθῇσι τοῦ διγασθαί. Ἀρχὴ σοφίας, φόβος κυρίου· καὶ βουλὴ Ἁγίων, συνέσις. Τὸ δὲ γινῶναι νόμον, διανοίας ἐστὶν ἀγαθή. Τούτῳ γὰρ τὰ τρόπῳ πολὺν ζήσεις χρόνον, καὶ προστεθήσεται σοὶ ἔτη ζωῆς.

Εἰς τὴν Αἴτην, Στιχηρὰ Ἰδιόμελα, Ἦχος δ'.

Στεφάνου Ἀγιοπολίτου.

Η ἀταρχὴ τῆς ἡμῶν σωτηρίας, λαοὶ σήμερον γέγονεν· ἰδοὺ γὰρ ἡ προορισθεῖσα ἀπὸ γυναικῶν ἀρχαίων. Μητὴρ καὶ Παρθένος, καὶ δοχείον Θεοῦ, ἐκ στείρας γενέσθαι προέρχεται ἄνθος ἐκ τοῦ Ἰεσσαί, καὶ ἐκ τῆς ρίζης αὐτοῦ βλάστησεν. Εὐφρανέσθω Ἀδάμ

ὁ προπάτωρ, καὶ ἡ Εὐὰ ἀγαλλιάσθω χαίρουσα· ἰδοὺ γὰρ ἡ οἰκοδομηθεῖσα ἐκ πλευρᾶς τοῦ Ἀδάμ, τὴν συγκατὰ καὶ ἀπόγονον, μακαρίζει ἐμφανῶς· Ἐτέχθη μοι γὰρ φησὶ λύτρωσις, δι' ἧς ἐκ τῶν δεσμῶν τοῦ Ἀδὰμ ἐλευθερωθήσομαι. Ἀγαλλιάσθω δὲ Δαυὶδ κρούων τὴν κινύραν, καὶ εὐλογεῖτω τὸν Θεόν· ἰδοὺ γὰρ ἡ Παρθένος προέσιν ἐκ πατρὸς ἀγένου, πρὸς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ἦχος β'.

Δεῦτε φιλοπάρθενοι πάντες, καὶ τῆς ἀγνείας ἐρασταί· διὕτε ὑποδείξασθε πύθω, τῆς παρθένους τὸ καύχημα, ἐκ πατρὸς βλιστάνουσας ἀστεράς, τὴν πηγὴν τῆς ζωῆς, καὶ ἐκ τῆς αἰκνουσας, τὴν βατον τοῦ αὐλοῦ πυρός, τοῦ καθάρουτος, καὶ φωτίζοντος τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ὁ αὐτός. Ἀνατολίου.

Τῆς δ' ἡχὸς τῶν ἐκτεταζόντων γίνεται· Ἰωακείμ καὶ Ἄννα πανηγυρίζουσι μυστικῶς, συγχαίρουσιν λέγοντες· Ἀδάμ καὶ Εὐὰ σήμερον· ὅτι τοῖς παλαι παραβάται κλείσται Παράδεισος, καρπὸς εὐκλείστους ἡμῶν ἐδόθη, ἡ θεοποίησι Μαρία, ὀνομάσας τοῦτο πῶς τὴν εἰσοδόν.

Ὁ αὐτός.

Η προορισθεῖσα πανανέστησα, Θεοῦ κατοικητήριον, ἐξ ἀμάρτου σήμερον νηδύος προήκται, τῆς Ἀννης ὑγλαίσμενης, τῆς αἰδοῦς οὐσίας τὸ θεῖον τέμενος· δι' ἧς ἱεταμός ἄλκι καταπατάσθαι· καὶ παγγενὴ Εὐὰ ἐν ἀσφαλεὶ ζωῇ εἰσκαίεται· ταύτῃ ἐπαξίως ἐκδοῦσθαι· Μακαρία σύ ἐν γυναιξί, καὶ ὁ καρπὸς τῆς καλίας σου εὐλογημένος.

Δεῖτα, καὶ νῦν.

Ἦχος πλ. δ'. Στιχηρὸν Ἀγιοπολίτου.

Εν εὐσήμερ ἡμέρᾳ εὐφροσύνης ἡμῶν σαλπίζωμεν, πνευματικῇ κινδάρᾳ· ἡ γὰρ ἐκ στείρας γενέσθαι, τῆς Ἀννης ὑγλαίσμενης, τῆς αἰδοῦς οὐσίας τὸ θεῖον τέμενος· δι' ἧς ἱεταμός ἄλκι καταπατάσθαι· καὶ παγγενὴ Εὐὰ ἐν ἀσφαλεὶ ζωῇ εἰσκαίεται· ταύτῃ ἐπαξίως ἐκδοῦσθαι· Μακαρία σύ ἐν γυναιξί, καὶ ὁ καρπὸς τῆς καλίας σου εὐλογημένος.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ Ἰδιόμελα,

Ἦχος δ'. Γερμανοῦ Πατριάρχου.

Η παγκόσμιος χαρὰ, ἐκ τῶν δικαίων ἀνέτειλεν ἡμῖν, ἐξ Ἰωακείμ καὶ τῆς Ἀννης, ἡ πανύμνητος Παρθένος· ἥτις δι' ὑπερβολὴν ἀγαθότητος, καὶ Θεοῦ ἐμφυτος γίνεται, καὶ μόνῃ κατὰ ἀλήθειαν, Θεοτόκος γνωρίζεται.

52

ὁ Ἰησοῦς τῆς διανοουμένης, Χριστός ὁ Θεὸς ἡμῶν
καὶ λύσας τὴν ἀπάραν, ἔδωκε τὴν εὐλογίαν
καὶ καταργήσας τὸν θάνατον, ἔδωκεν ἡμῖν
ζῆναι τὴν αἰώνιον.

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

FIVE TON OFSEFON

Ἦχος δ'. Κατεπλήρη ἰωσὴφ.

Αναβήστω Δαυὶδ, πῦρ καὶ ὁ Οὐρανός·
 ἄμμι ὤμωσεν φῆς, καὶ ἐκπέταλῃ
 ἔξω, ἐκ τοῦ καρπῶν τῆς γαστρὸς μου θεός· καὶ
 Παύλῳ· ἔξω ἐκ τοῦ πλάστου σου, Χριστὸς ὁ
 νέος Ἀδὰμ, ἐκτελεῖ βασιλείαν ἐπὶ τοῦ θρόνου
 μου· καὶ βασιλεύει σήμερον, ὁ ἔχων τὴν βασι-
 λεύαν ἀσκήσας· Ἦ σπείρ τίς τέτι, τὴν ἐσπε-
 ρον, καὶ καὶ τρεπὼν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δύο, και νύ, Γε αυτό.

Ποτε τις πικρὴ ἰατρὰ καὶ ἐξ ἡμερῶν τῆς
 Δαυὶδ, ἡ Σαββὰς Μαρτῖνα, τὴν ἐκείνην
 μερὸν ἡμῶν, καὶ ἐκείνην, ἡ σήμερον, καὶ
 ἐκείνην, καὶ τὴν, καὶ τὴν, καὶ τὴν, καὶ τὴν,
 ἡ γὰρ ἀβελόνη αὐτῆς, καὶ πατρὶς τῶν ἐθνῶν.
 Ἰωακὴμ ἀποφασίζον, καὶ ἡ γὰρ πατρὶς
 καὶ χυλὸς αὐτῆς. Ἡ σήμερον τὴν ἡμέραν
 καὶ τὴν, καὶ τὴν ἡμέραν.

Μετά τον Πολέμου, Καθίστα.

Ἀγαλλίασθε εἰς τὸν κύριον πάντες, ὅτι ἐγγύς ἐστιν ἡ
ἐξουσία τοῦ κυρίου ὑμῶν ἐπὶ τὴν γῆν. ὁ κύριος ὁ
θεοκύριος αὐτὴν ἐπ' ἐπαγγελίᾳ. Ἡ ἐκείνη
βασιλεὺς ἀγαλλίασε τὴν Μαρίαν καὶ καίτοι ἐκείνη
τὴν τιμὴν ὑποκαίει. Ῥαβδὸς ἰσχύος ἐστὶν ἡ
ἐξ ἧς τὸ ἄνθος Χριστὸς, ἐκλάσσανται οἱ ῥίζες
δαυὶδ. Ὅντες δαύειν ποιεῖσθε!

Οι Άναρχοι τὸ Δ. Ἄντ' αὖτε τοῦ
τοῦ Ἦφου.

Μητρίστομα τοῦ ἀνδρατίου αὐτοῦ.

Τὸ Πάσχα πικρὴ. Εὐαγγέλιον κατὰ Λουκ.

Adj. Tax in Dollars

Εἴτα Σίχρ. εἰς Ἡγεμ. δ. ἑλόντες ἡμεῖς ὁ δὲ

καὶ τὸ ἰσχυρὸν.

Ἄρα πάντες πιστοί, πρὸς τὴν Παρθένου
 δραμονίαν, ἢ γὰρ γεννάτι, ἢ πρὸς
 τὴν παρρησίαν τοῦ Θεοῦ ἡμῶν Μήτηρ, καὶ
 τῆς παρθενίας καμμένη, ἢ τοῦ Ἀρχαίου βί-
 σταςσα φάρος ἐν τῇ βίτῃ τοῦ Ἰεσοῦ, τὴν
 Μαρτυρίαν τὴν κληρικῶν, καὶ τῶν δοκίμων, Ἰου-
 καίη καὶ Ἄνγκι τοῦ βλάστηκα. Γεννάται τοῦ-
 νον, καὶ ὁ κόσμος αὐτῇ ἀνακαίεται.
 Τίττεται, καὶ ἡ Ἐκκλησία τῇ ἐαυτῇ εὐφρί-
 πειαν καταποτίζεται. Ὁ γὰρ ὁ ἄγιος, τοῦ
 Θεοῦτος δοξῶν, τῆς παρθενικῶν ἔργων, ὁ
 βασιλικὸς δάλαμος, ἐν αὐτῇ τοῦ παρθένου
 ἀσπέρτου ὄλωτος, τὴν ἀποκαταστάσιν τοῦ Χρι-
 στοῦ φέσων, ἀτελειουργήσιν ρυστήριον· ὃν
 προσκυνῶντες ἀνυμνῶμεν, τὴν τῆς Παρθένου
 πανάμωμον γέννησιν.

Ἡ γέννησίς σου Θεοτόκε, χαρὰν ἐμήνυσε πά-
ση τῇ οἰκουμένῃ· ἐκ σοῦ γὰρ ἀνέτειλεν

34

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

ΟΙ Κανόνες τοῦ Κυρίου Ἰωάννου μετὰ τῶν
Εὐαγγελίων εἰς ἡ. καὶ τοῦ Κυρίου Ἀνδρέου τὰ
Τροπαικία εἰς ε'.

Ο Κανὼν τοῦ Κυρίου Ἰωάννου.

Ὡδὴ δ' ἢ Ψαλμὸς β'. Ο Εὐαγγέλιος.

• Δούτε λαοί, ᾄσωμεν ᾠδὴν Χριστῷ τῷ Θεῷ,
• τῷ διελόντι θάλασσαν, καὶ ὁδηγήσαν-
• τι, τὸν λαὸν ἐν ἀνέμῳ, δουλείας Αἰγυπτίων,
• ὅτι δεδοξασται.

Δούτε πιστοί, Πνεύματι Δεῶν γηρόμενοι, τὴν
ἐξ ἀκαρπύου σήμερον, ἐπιδομήσασαν, εἰς
βροτῶν σωτηρίαν, ἀειπάρεθιν ἡμέραν, ὕμνοις
τυτῶμεν.

Χαίρε σιμνή, Μήτηρ καὶ δούλη Χριστοῦ
τοῦ Θεοῦ, ἡ τῆς ἀρχαίας προέτιμος μα-
καριότητα, τῶν ὁδωμένων τῷ Ἱεσῷ, σὲ πάν-
τες ἐπαύτως, ὕμνοις δοξάζομεν.

Ἡ τῆς ζωῆς, τίκτεται σήμερον γέφυρα, ἐ-
κ τῆς βροτῶν ἀνάκλησιν τῆς καταπτώσεως,
τῆς εἰς Ἄδου εὐρύ τοῦ, Χριστοῦ τὸν ζωοδότην,
ὕμνοις δοξάζομεν.

Ο Κανὼν τοῦ Κυρίου Ἀνδρέου.

Ὡδὴ δ' ἢ Ψαλμὸς πλ. δ'. Ο Εὐαγγέλιος.

• Τῷ συντρίψαντι πολέμους, ἐν βραχίονι
• αὐτοῦ, καὶ διαβιβάσαντι τὸν Ἰσραὴλ
• ἐν ἑρυθρῇ θαλάσσῃ, ᾄσωμεν αὐτῷ, ὡςλυ-
• τρωτῇ ἡμῶν Θεῷ, ὅτι δεδοξασται.

Χαίρειτω πάσα κτίσις, εὐφρανέσθω καὶ
Δαυὶδ ὅτι ἐκ φυλῆς αὐτοῦ, καὶ ἐκ τοῦ
σπέρματος αὐτοῦ, προέβη ῥάβδος, ἄνθος φέ-
ρουσα τὸν Κύριον, καὶ λυτρωτὴν τοῦ παντός.

Ἡ Ἁγία τῶν Ἀγίων, ἐν ἁγίῳ ἱερῷ, βρέ-
φος ἀνατίθεται, ἀνατραπῆναι ἐκ χειρὸς
Ἀγγέλου· πάντες οὖν πιστῶς συνεορτάσωμεν,
ἐν τῇ γενέσει αὐτῆς.

Στείρα ἀχρονὸς ἡ Ἄννα, ἀλλ' οὐκ ἀτεκνὸς
Θεῷ· ἦδη γὰρ προέβητο, ἐκ γενεῶν Ἀ-
γίας Παρθένου Μήτηρ· ὅθεν ὁ τῆς κτίσεως Ἀ-
γγέλῳ, Κτίστης ἐν δουλῷ μαρτῇ.

Σὲ τὴν ἀσπίδα ἀνάδω, τὴν τὸ ἔριον Χρι-
στοῦ, μόνον ἐκ κοιλίας σου προσαγγεῖψαν,
τὴν ἡμῶν οὐσίαν, πάντες ἐκ τῆς Ἄννης τικτο-
μένης, ὕμνοις γεραίρομεν.

Τρία ἀνέχεα δοξάζω, τρία ἁγία ὕμνῳ, τρία
συναίδια, ἐν οὐσίᾳ τῃ μετ' κηρύττω· εἰς
γὰρ ἐν Πατρὶ Υἱῷ καὶ Πνεύματι, δοξολογῆται
Ὁ εἰς.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίῳν.

Τὸ εὐραχὲ παιδίον, ὃ οὐκ ἔσπερε πατήρ,
γέλακτι τρεφόμενον· ἢ ποῦ νεύεται

παρθένος Μήτηρ; ὅπως ὑπὲρ ἡμῶν ἀμάρτε-
ρα, Θεογεννήτωρ ἔγνη.

Καταδυναία.

• Σταυρὸν χαρίζαι Μωσῆ, ἐπ' αὐτίκας ῥά-
• βδα, τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν, τῷ Ἰσραὴλ
• περὶεὶναι· τὴν δὲ ἐπιστραπτικῶς, Φαραὼ
• τοῖς ἄρμασι, κροτήσας ἤκωσεν, ἐπ' αὐροῦς
• διαγράψας· τὸ ἀκέραιον ὄπλον· διὸ Χριστῷ
• ᾄσωμεν, τῷ Θεῷ ἡμῶν, ὅτι δεδοξασται.

Ὡδὴ γ' ἢ Ο Εὐαγγέλιος.

• Στερίωσον ἡμᾶς ἐν σοὶ Κύριε, δ' ἔξωλε νε-
• κρώσεις τὴν ἀμαρτίαν, καὶ τὸν φόβον
• σου ἐμψύτωσον, εἰς τὰς καρδίας ἡμῶν τῶν
• ὑμνούντων σε.

Ἀμύπτως τῷ Θεῷ πολιτευσάμενοι, τὴν
πάντων ἐκύψαν σωτηρίαν, οἱ Δόσφο-
ροι γεννιότεροι, τῆς τὸν Κτίστην τεκνοῦντες καὶ
Θεὸν ἡμῶν.

Ὁ πᾶσι τὴν ζωὴν πηγαῶν Κύριος, ἐκ στεί-
ρας προήγαγε τὴν Παρθένον· ἣν εἰσδύναι
κατηύετο, μετὰ τόκον φυλάξας ἀδιάφθορον.

Τῆς Ἄννης τὸν καρπὸν· Μαρίαν σήμερον,
τὴν βότριν κυψάσαν ζωηρόρον, ὡς Θεο-
τόκον ἀνυμνήσωμεν, προστασίαν τε πάντων
καὶ βοήθειαν.

Εὐαγγέλιος ἄλλος.

• Εὐστερωθὴ ἡ καρδιά μου ἐν Κυρίῳ, ὑψώ-
• δη κέρας μου ἐν Θεῷ μου, ἐπλατύνθη
• ἐπ' ἐχθρούς μου τὸ στόμα μου εὐφρανθήναι ἐν
• σωτηρίᾳ σου.

Εὐλογημένη ἡ κοιλία σου σώφρων Ἄννα,
καρπον γὰρ ἤνευσε παρθενίας, τὴν ἀ-
σπάρως τὸν τροφεὰ τῆς κτίσεως, τεκούσαν καὶ
λυτρωτὴν Ἰησοῦν.

Σὲ μακαρίζει· Ἀειπάρεθες πάσα κτίσις, ἐξ
Ἄννης σήμερον γεννηθείσαν, τὴν ἐκ ῥίζης
Ἰησοῦ ῥάβδον ἀχραντον, τὸ ἄνθος Χριστόν
ἐλαστήσασαν.

Σὲ ἀνωτέραν πάσης κτίσεως Θεοτόκε, δι-
κνύων ἀχραντὸς ὁ Υἱός σου, τὴν ἐξ Ἄννης
μαγαλύνει σου γέννησιν, καὶ πάντας εὐφραίνει
σήμερον.

Ἀνατραφεῖσα εἰς τὰ ἅγια τῶν Ἀγίων, Παρ-
θένης ἀχραντὸς Θεοτόκε, ἀνωτέρα ἀνιδεί-
χτης τῆς κτίσεως, τὸν Κτίστην σαρκὶ κυψάσα.

Δόξα.

Σὲ προσκυνοῦμεν ἡμεῖς ἀναρχοὶ τῇ οὐσίᾳ,
ὕμνοῦμεν ἀχρονὸν τὸν Υἱόν σου, καὶ τὸ
Πνεῦμα συναΐδιον εἰδομεν, ὡς ἕνα τὰ τρία
ῥῶσι Θεόν.

Les *Ménies* commencent ainsi l'office du 8 septembre :

« Que le ciel et la terre exultent de joie ! — Le ciel de Dieu, la Mère de Dieu est venue en cette terre, selon la promesse : Anne presse un enfant en ses bras et Joachim est d' — l'allégresse, disant : Une tige est sortie de la race de David — elle produira, à prodige ! une fleur divine, le Christ lui-même (53²). »

Vient ensuite :

Le Canon du Seigneur André (54¹)

Que la nature entière se réjouisse et que David chante avec elle ! De sa race que Dieu a sortie au s'épanouir, comme une fleur, le Christ rédempteur du monde.

La sainte des saintes sera placée dès son enfance dans le temple saint, et y recevra sa nourriture de la main des anges ; elle est le temple de Dieu et nous célébrons avec foi sa naissance.

Anne n'avait pas d'enfant, mais elle possédait son Dieu avec elle. Dès les générations lointaines, le Seigneur l'avait choisie pour être la mère de la Vierge toute sainte, l'aïeule de Celui qui, ayant été conçu, a pris la forme de l'esclave.

O Idanche agnelle, tu as fourré son vêtement à l'agneau du monde : c'est par toi, bienheureuse fille d'Anne, qu'il a revêtu notre nature, et c'est pour quoi nous t'offrons nos hymnes joyeux, *Gloria*.

Je glorifie l'éternelle Trinité, je chante les trois personnes, trois fois saintes et coéternelles en une seule substance, car un seul Dieu est adoré dans le Père, le Fils et l'Esprit.

Thotakion

Qui vit jamais aux bras d'une mère une enfant d'une naissance plus merveilleuse ?

Et quand s'est jamais vue une Vierge-Mère ? Vierge, et Mère de Dieu : cette merveille sans nom dépasse toute raison humaine.

Autre kénos (55²)

Bénie es-tu, ô sainte Anne, d'avoir produit comme un fruit virginal, celle qui, par une charité toute divine, sera la Mère de Jésus-Sauveur.

O Marie toujours Vierge, l'univers entier te proclame bienheureuse, rameau lèni de cette tige de Jessé dont la fleur est le Christ.

O Vierge très pure, ton Fils lui-même chante aujourd'hui ta

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

33

Καὶ νῦν, Θεοτοκίην.

Τὸν φωτόδότην καὶ ἀρχίζον τῶν ἀνδρῶν, τεκούσα ἀχραντὸ Θεοτόκα, ἀναλίσχης Σπασαυρὸς τῆς ζωῆς ἡμῶν, καὶ πύλη τοῦ ἀπρόσιτου φωτός.

Καταβασία.

• **Ρ**ᾶθὺς εἰς τύπον τοῦ μητρικοῦ παραλαμβάνεται· τῷ βλαστῷ γὰρ προκρίνει τὸν ἱερέα· τῇ στερινοῦσιν δὲ πρῶτον Ἐκκλησίᾳ·
• νῦν ἐξήλθες, ἕλκον Σπασαυρὸς εἰς κράτος καὶ
• στεριώμα.

Ἡ Ὑπακοή. Ὕμνος 3.

Ηλὴν ἀδίδευσεν ὁ Προφήτης, μόνῳ τῷ Θεῷ ἡμῶν ταρτυμένην, τὴν Ἁγίαν Παρθένον ἐκάλει· δι' αὐτῆς Σιλῶν ὁ Κύριος, εἰς αὐτῆς προήλθεν ὁ Ὑψίστος, καὶ πάλιν ἐσφαγμένην κατέλιπε, λυτρούμενος ἐκ πλοῦτος τὴν ζωὴν ἡμῶν.

Κὶ δὲ βόλαι, εἰπὲ Καθίσμα.

Ὕμνος δ'. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Η Παρθένος Διαρρίμ, καὶ Θεοτόκος ἀληθῆς, ὡς νεφέλῃ τῇ φωτὶ, σήμερον ἔλαμψε ἡμῖν, καὶ ἐκ δικαίων προέρχεται εἰς δόξαν ἡμῶν. Οὐκ ἐστὶ ὁ Ἄδης κατακρίνεται· ἡ Εὐα τῶν δεσμών ἐλευθέρωται· καὶ διὰ τοῦτο κραζόμενοι βωῶντες, ἐν παρρησίᾳ τῇ μόνῃ Ἀγνῇ· Χαράν μνηνί, ἡ γεννησίς σου, πάση τῇ οἰκουμένῃ.

Δόξα, καὶ νῦν, ἰο αὐτο.

Ὥδη δ'. Ὁ Εἰρμός.

• **Ε**ἰσακήκοα Κύριε, τὴν ἀκοὴν τῆς σῆς οἰκουμένης, καὶ εἰδοσά σε μὲν φίλῳ·
• δρωπε.

Ανυμνοῦμέν σε Κύριε, τὸν τοῖς πιστοῖς σωτήριον λιμένα, παρασχόντα πᾶσι τὴν σὴ κνύσασαν.

Σὲ Θεόμηνε καύχημα, πᾶσι Χριστὸς ἀνέδειξαι καὶ κράτος, τοῖς ὑμνοῦσι πίστι σου τὸ μυστήριον.

Απειρόγαμο Δέσπονα, ταῖς σαῖς λιταῖς λυτρούμενοι πταισμάτων, εὐγνωμόνως πάντες σὶ μακαρίζομεν.

Εἰρμός ἄλλος.

• **Α**κήκοα Κύριε, τὴν ἀκοὴν σου καὶ ἐροῦ·
• **Δ**ὲν· ὅτι ἀρρήτω βουλῇ, Θεὸς ὢν αἰδῖος,
• ἐκ τῆς Παρθένου προέβλεψε σαρκωθεῖς. Δόξα
• τῇ δόξῃ σου Χριστέ· δόξα τῇ ἐνστάσει σου.

Τὴν πάνσεπτον γέννησιν τῆς Θεοτόκου, ψαλμοῖς καὶ ὕμνοις, δοξολογοῦντες πιστοί, τὸν ἀφείκετον, τὸν τῷ Δαυὶδ προσέσσαντα καρπὸν, ἐκ τῆς ὁσπύας παρασχέειν, πίστει προσκυνήσωμεν.

Δηλοῦσας Κύριε τὴν μέγαν Χάρμας, καρπὸν ἐν γάρτῃ τὸν Ἰσαάκ παρασχών· ὁ αὐτὸς καὶ σήμερον, τῇ εὐσεβεῖ Ἀγνὴ δέδωκες Σωτῆρ, ἐκ μήτρας γένμον καρπὸν, ἀσπίλον Μητέρα τὴν σὴν.

Επῆκουσας Κύριε τῆς προτιυχῆς μου, λεγέτω Ἀννα, ἐπαγγελίας καρπὸν, παρασχών μοι σήμερον, τὴν ἐκ πασῶν γενεῶν καὶ γυναικῶν προσερθεῖσαν, εἰς ἀγνὴν ἀχραντον Μητέρα σου.

Συχαίρει σοι σήμερον Δεσπότην Ἀννα, ἡ οἰκουμένη· τοῦ λυτρωτοῦ γὰρ αὐτῆς, τὴν ἡγίαν ἡνίκασαι, τὴν ἐκ τῆς βίβης βλαστήσαν· Δαυὶδ, δυνάμει βάδδον ἡμῖν, φέρουσαν τὸ ἄνθος Χριστόν, Δόξα.

Δεξιῶσαι ἀναρχε Τριάς, ἀμείριστε τῇ εὐσεβείᾳ, χειροβητικῶς ἐκθεῶν, τῇ πλητὴν γλῶσσῃ· Ἁγίος Ἁγίος Ἁγίος, ὁ ὢν καὶ διήμενῳ εἰς αἰ, εἰς Θεὸς αἰδῖος.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίην.

Η ἐπλήρωνται Ἀχραντί, τῶν δεσγῶν αἱ προφηταί, ἐν τῇ γεννησί τῇ σῇ, τῶν πτωσῶν καλούντων σε, σκηνὴν καὶ πύλην καὶ ὄρος νοπτόν, βᾶτον καὶ βᾶδδον Ἀρῶν, φνίσαν ἐκ βίβης Δαυὶδ.

Καταβασία.

• **Ε**ἰσακήκοα Κύριε, τῆς οἰκουμένης σου τὸ μυστήριον, κατενόησα τὰ ἔργα σου, καὶ
• εἰδοσά σου τὴν ἐυσέβειαν.

Ὥδη δ'. Ὁ Εἰρμός.

• **Ο** σκιδόγραφον δ' ἄλιν, ἀνιγμάτων σκιδόσας, καὶ τῶν πιστῶν ἐκθεῖσαι τῆς δοληρίας, διὰ τῆς Θεόπαιδος, κατανύσσας τὰς καρδίας, καὶ ἡμᾶς τῷ φωτὶ σου Χριστέ κα·
• Δοδήγητον.

Ανιγνώσκωμεν λαοί, τὴν τῶν πάντων αἰτίαν, τοῦ κατ' ἡμᾶς γενέσθαι τὸν αἴτιον· ἡς τὸν τύπον ἔχουσιν, ἀδελφοί μοι Προφῆται, ἐναργῇ σωτηρίαν ταύτην καρποῦμενοι.

Τῆς ἀνίμμου ὁ βλαστός, βᾶδδου τῷ Ἰερῶς, τῷ Ἰσραὴλ ἐκθεῖσαι πρόκρισιν· καὶ νῦν τὴν λαμπρότητα, τῶν φασάντων παραδόξως, δαδουχεῖ τὸ ἐκ στείρας πανένδοξον κύημα.

Εἰρμός ἄλλος.

• **Κ**ύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν, εἰρήνην δός ἡμῖν·
• Κύριε ὁ Θεὸς ἡμῶν, κτεῖσαι ἡμᾶς· Κύριε, ἐκτός σου ἄλλον οὐκ οἶδαμεν, τὸ ὄνομα
• σου ὀνομαζόμεν.

Αχραντὸς σου ἡ γέννησις, Παρθένε ἀχραντε· ἀφραστός καὶ ἡ συλλήψις, καὶ ἡ εὐ-

naissance et est fier de montrer au monde la souveraine du monde,
 Tu demeure sera le Saint des Saints, ô Vierge immaculée, Mère
 de Dieu, chef-d'œuvre du Créateur.

Doxa

Nous t'adorons, ô Père éternel en ta substance ; nous adorons
 ton Fils et ton Esprit tous deux coéternels avec toi ; nous nous
 prosternons devant le Dieu un en trois personnes.

Theotikon

Vierge toute pure, en nous donnant l'auteur de la vie et de toute
 grâce, tu es notre précieux trésor ; tu nous fais entrer dans la
 céleste lumière.

Autre litanie (55^e)

Nous qui célébrons par des psaumes et de pieux cantiques la
 toute précieuse nativité de la Mère de Dieu, adorons dans la foi
 le Dieu qui avait promis à la famille de David un rejeton divin.

Seigneur, vous avez autrefois béni la vieillesse de Sara en lui
 donnant pour fils Isaac et aujourd'hui, Sauveur du monde, vous
 bénissez la pieuse Anne en lui donnant pour fille votre Mère.

Et Anne s'écrie : Seigneur, vous avez entendu ma prière, et
 vous accomplissez votre promesse ; elle est née, la désirée de toutes
 les générations, la Vierge toute pure et toute sainte, votre Mère
 à vous ! »

La terre entière, ô pieuse Anne, se réjouit avec toi quand tu
 fais germer de la tige de David la Mère du Rédempteur, tige
 féconde dont la fleur est le Christ. *Gloria.*

Je te glorifie, Trinité éternelle, indivise en ta substance. Que les
 Ints des Chérubins accompagnent leurs voix puissantes quand
 ils s'écrient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur qui est et qui
 demeure à toujours, Dieu unique, Dieu éternel ! »

Theotikon

O Immaculée, ils sont accomplis les oracles des prophètes
 divinement inspirés qui t'appelaient le tabernacle, la porte, la
 sainte montagne, le buisson ardent, la verge d'Aaron issue de
 la tige de David.

56

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Η.

δις· ἄρρητος ὁ τόκος σου, νύμφη ἀνύμφευτε· Θεὸς γὰρ ἦν, ὅλον φορέσαι ἐμέ.

Σήμερον εὐφρανέσθωσαν, Ἀγγέλων τάγμα· ταῖς ψαμασί χορεύεωσαν οἱ ἐξ Ἀδάμ· ἐτέχθη γὰρ βάρβις, τὸ αἶνος βλαστάνουσα, Χριστὸν τὸν μόνον λυτρωτὴν τοῦ Ἀδάμ.

Σήμερον Εὐα λήλυται τῆς καταδίκης, λελυται καὶ ὁ Ἀδάμ, τῆς ἀρχαίας ἀρσῆς, ἐπὶ τῇ γεννήσει τῇ σὴ βοῶν ἄχραντε· Ἐν σοὶ τῆς φθορᾶς ἐλυτρώθημεν.

Δέξα σοι τὴν δεξιάν σου τὴν εἶρην σήμερον· ἔτεκε γὰρ τὴν ράβδον τὴν αἰτιάσιν, ἐξ ἐπαγγελίας, ἐξ ἧς ἀνέβλυσται Χριστὸς, τὸ ἄνθος τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ανάρχον προσκυνούμεν σε Τριῶς ἀμέριστε, ἁγίστον συναΐδιον καὶ συμφῶν, ἐν μιᾷ οὐσίᾳ, τρισὶν ὑποστάσεσιν, ὑπερφῶς κηρυττομένην αἰεὶ.

Γεγονεν ἡ κοιλία σου Ἁγία Τραπεζα· ἔμεινεν ἡ ἀγνεία σου ὡσπερ τὸ πρῖν, ἀοινή· Παρθένη· Χριστὸς γὰρ ὁ ἥλιος, ὡς ἐκ πατρὸς νύμφις ὤφθη ἐκ σοῦ.

Καταβάσια.

• **Ω** τρισμακάριστον Εὐλόγιον ἐν ᾧ ἐτέθη Χριστός, ὁ Βασιλεὺς καὶ Κύριος· δι' οὗ πέπρωκεν ὁ Εὐλόγιος ἀπατίσας, τὴν ἐν σοὶ θύλακα· σθεῖς, Θεῷ τῷ προσπαγγεντι σαρκί, τῷ παρεχοντι τὴν εἰρήνην ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν.

Ἠδὴ σ' Ὁ Εἰρμός.

• **Π**ρὸς Κύριον ἐκ κήτους ὁ Ἰωάννης ἐδόθη· Σύ με ἀνάγαγε, ἐκ πυθμῆνος Ἀδου δεομαι, ἵνα ὡς λυτρωτῇ, ἐν φωνῇ ἀίνεσέως, ἀληθείας τε πνεύματι δύσω σοι.

Πρὸς Κύριον ἐν θλίψει στενωπῆς ἐδόθησαν, τῆς Θεομήτορος, οἱ δεσφρονες γεννητορες, καὶ ταύτην γενεαὶς γενῶν ἐκύησαν, εἰς κοινὴν σωτηρίαν καὶ καύχημα.

Εδεξαντο οὐράνιον δωρὸν ἀξιώθων, τῆς Θεομήτορος, οἱ δεσφρονες γεννητορες, αὐτῶν τῶν Χερουβὶμ ὑπερφέρων ἔχημα, τὴν τοῦ Ἀδίου καὶ Κτίστου λοχεύτριαν.

Εἰρμός ἄλλος.

• **Ω**ς ὕδατα θαλάσσης φιλήνθρωπε, τὰ κύματα τοῦ βίου χεῖμαζέ με· ἀλλ' ὡς περ τὸν Ἰωάνν ἐκ τοῦ κήτους, ἀνάγαγε ἐκ φθορᾶς τὴν ζωὴν μου, εὐσπλαγχνε Κυρίε.

Τῷ μόνον τὴν ἁγίαν σου γέννησιν, τιμῶμεν καὶ τὴν ἄσπερον σύλληψιν, σοῦ νύμφη δύνουμε καὶ Παρθένη· σκιρτῶσι δὲ σὺν ἡμῖν Ἀγγέλων τάξεις, καὶ τῶν ἁγίων ψυχαί.

Αγίαν τῶν ἁγίων ὑπάρχουσαν, οἱ σῶφρονες πατέρες σου Ἀχραντε, ἀνιέντό σε ἐν αἰῶ Κυρίου, ἀνατραφεῖναι σεμνῶς, καὶ εἰς Μητέρα ἐτοιμασθῆναι αὐτῷ.

Αἰστεῖται καὶ μητέρες χορεύσατε· θαρσεῖτε καὶ σκιρτήσατε ἄγονοι· ἡ ἀτεκνος γάρ σεῖρα, τὴν Θεοτόκον βλαστάνει· ἥτις λύσει τῶν ὠδῶν τὴν Εὐαν, καὶ τῆς ἀρσῆς τὸν Ἀδάμ.

Ακούω τοῦ Δαυὶδ μελωδοῦντός σοι· Ἀχθῶσονται παρθένοι ὁπίσω σου, ἀχθῶσονται εἰς ναὸν Βασιλείας· καὶ σὺν αὐτῷ σε καὶ γῶ, Συναγέγραφα τοῦ Βασιλείου ἡμῶν.

Εν σοὶ τὸ τῆς Τριᾶδος μυστήριον, ὑμνείται καὶ δεξάζεται ἄχραντε· Πατὴρ γὰρ κύδνησε, καὶ ὁ Λόγος ἐκκλήσκει ἐν ἡμῖν, καὶ θεῖον Πνεῦμα σοὶ ἐπέσκιπας.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Χρυσὸν θυμωττοῦν γέγονας τὸ πῦρ γὰρ ἐν γαστρὶ σου ἐκκλήσκει, ὁ Λόγος ἐκ ἡσυχίας τοῦ ἁγίου, καὶ ἐν ἀνθρώπου μορφῇ καθυραλῆ, Θεογεννῆτορ ἁγνή.

Καταβάσια.

• **Ν**οτίς θρόνος ἐν σπλάγχνοις, παλάμας ἱωάννης παροῦσας διηγετάσας, τὸ σωτήριον παλὸς προδιετύπου σαφῶς· ὅθεν τριήμερος ἐκδύς, τὴν υπερκόσμῳ Ἀνάστασιν ὑπέζωγραφῆσε, τοῦ σαρκὶ προσπαγγέντος Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, καὶ τριήμερον ἔγηρε, τὸν κόσμον φωτίσαντος.

Κοντάκιον, Ἦχος δ' Αὐτόμελον.

Ιωακείμ καὶ Ἄννα ὀνειδισμοῦ ἀτεκνίας, καὶ Ἀδάμ καὶ Εὐα, ἐκ τῆς φθορᾶς τοῦ θανάτου, κλειθερωθήσαν Ἀχραντε, ἐν τῇ ἁγίᾳ γεννητί σου· αὐτὴν ἑορτάζει καὶ ὁ λαός σου, ἐνοχῆς τῶν πταισμάτων, λυτρωθεὶς ἐν τῷ κράτειν σοι· Ἡ εἶρα τίκτει τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ὁ Οἶκος.

Η προσευχὴ ὁμοῦ καὶ στεναγμός, τῆς στενωπῆς καὶ ἀτεκνώσεως Ἰωακείμ τε καὶ Ἄννης, εὐτρόφευκτος, καὶ εἰς τὰ ὅλα Κυρίου ἐκλήλυθε, καὶ ἐδλάστησαν καρπὸν ζωηφόρον τῷ κόσμῳ· ὁ μὲν γὰρ προσευχὴν ἐν τῷ ὅρει ἐπέτει, ἡ δὲ ἐν παραδείσῳ ὀνειδος φέρει· ἀλλὰ μετὰ χροῦς, ἡ στείρα τίκτει τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Συναξάριον.

Ἰὴ Π' τοῦ αὐτοῦ μηνός, τὸ Γενέθλιον τῆς Ὑπεραγίας Δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου, καὶ αἰπαρμένης Μαρίας.

Autre irmos (55²)

Ta naissance est toute sainte, ô Vierge toute sainte, comme ta conception est ineffable, comme ta maternité sera toute divine, ô épouse sans époux terrestre : et ton Fils sera tout mon soutien, mon Sauveur.

Que les chœurs angéliques aujourd'hui soient en fête ! Que les enfants d'Adam entendent des cantiques, car elle nous est venue la Mère du Rédempteur, et Adam est sauvé !

A la malédiction tombée sur Ève et sur Adam a succédé le pardon miséricordieux, et l'univers s'écrie : « Nous sommes par toi délivrés de la mort, ô Immaculée ! »

Gloire à toi, Seigneur, qui as glorifié ta vertueuse et fidèle servante en lui donnant, comme tu l'avais promis, cette tige féconde où va s'épanouir le Christ, fleur de notre vie.

Doxa

Nous l'adorons, éternelle, inérée, indivise Trinité, substance unique en trois *subsistences*, digne d'être célébrée à jamais.

Theotokion

Ton sein, ô Vierge, est un tabernacle sacré ; ta pureté, ô Vierge, reste immaculée comme au commencement : le Christ ton Fils est l'époux sortant radieux de la chambre nuptiale.

Autre irmos (56¹)

Nous chantons ta naissance, ô Vierge épouse, ô Vierge mère, comme nous avons écouté ta conception ineffable ; et les chœurs des anges et les âmes des saints unissent leurs louanges aux nôtres.

O Vierge sans tâche, les sages parents t'introduiront dans le temple, toi la sainte des saintes, et là, instruite dans les choses divines, tu seras préparée à ton rôle de Mère divine.

Toutes les femmes et toutes les mères, assemblez-vous en chœur ; ayez confiance, vous toutes dont les foyers sont vides : celle qui était votre compagne d'infortune est devenue mère, et son enfant délivrera Adam de sa peine comme Ève de ses douleurs.

J'entends David qui psalmodie : « Que des Vierges soient amenées derrière toi ; qu'elles soient amenées à la maison du Seigneur ! » et moi-même, associant ma voix à la sienne, je chante la Fille du Roi. *Gloria*.

En toi, Vierge immaculée, soit loué et glorifié le mystère de la Trinité, car tel est le bon plaisir de Dieu le Père, et du Verbe qui fait chez nous sa demeure, et de l'Esprit qui t'a couverte de son ombre.

Theotokion

Tu es l'encensoir d'or, ô chaste Mère de Dieu : au sceau de l'Esprit, un feu divin s'est allumé en toi, et le Verbe a été vu sous la forme d'un mortel.

(56¹⁾ KONTAKION DE ROMANOS (voir page 193)

Synaëaire (57¹⁾

Le 8 de ce mois, la naissance de Marie Mère de Dieu et toujours vierge, notre toute-sainte souveraine.

Stikhi

En vérité, Anne, tu surpasses toutes les mères,
Puisque tu as pour fille la Vierge Mère.

Le huitième jour, avant l'aurore, Anne a mis au monde la Mère de Dieu.

Le père (de Marie) était Joachim de la tribu royale. Bien qu'il fit au temple de doubles offrandes, il était accablé d'opprobres parce qu'il n'avait aucune postérité... Mathan descendait du roi David et de Salomon. Il épousa Marie de la tribu de Juda et eut pour fils Jacob, le père du charpentier Joseph, ainsi que trois filles, Marie, Sobé, et Anne. Marie fut la mère de Salomé... Sobé d'Elisabeth, mais Anne le fut de la Mère de Dieu, etc.

Le même jour, les saints frères Ruphus et Ruphianus périssent sous la hache.

Penchant sa tête sous la hache, Ruphianus dit :

Je t'attends, Ruphus, ne tarde pas, viens !

Le même jour, le saint Severus périt sous la hache.

Le même jour, le saint Artémidore périt par le feu.

Hirmos (58¹⁾

Vierge sainte, avec foi nous vénérons et célébrons ta bénie nativité annoncée d'avance par une promesse : le Christ va paraître.

tre et nous serons délivrés de l'antique malédiction. Maintenant Anne glorifiée, s'écrie dans sa joie : « J'ai mis au monde la Mère de Dieu et la sentence prononcée autrefois contre la première femme et toutes les naissances à venir s'est changée en bénédiction. »

Adam est pardonné; avec lui, Ève joyeuse s'adresse, à Vierge, cette louange pleine de reconnaissance : « C'est le Christ qui nous a fait miséricorde, mais c'est par toi qu'elle est descendue jusqu'à nous ! »

Qu'elles viennent à Anne, les femmes privées des joies maternelles, toutes les âmes tristement éprouvées : qu'elles viennent aussi, les heureuses mères, et qu'elles chantent en chœur avec la Mère de Dieu ! *Gloria.*

Hirmos (59¹)

O Dieu saint, fils d'une Vierge, qui fais à ton gré les miracles, Anne est devenue mère par un prodige de ta grâce, et de la Vierge, sa Fille, tu as voulu recevoir le vêtement de notre mortalité.

Toi qui, par un signe de ta main, œuvres les adames qui ressemblent les images et nous donnes les plaies bienfaisantes, tu as fait naître d'une tige inféconde un fruit merveilleux, la Vierge, ta Mère.

Tu as voulu mettre fin à une longue souffrance et couler l'attente de la bienheureuse Anne en lui donnant cette Vierge dont tu voulais, en l'avènement de ta miséricorde, être le Fils.

Toi qui soutiens nos esprits et nourris nos âmes : qui commandes aux champs stériles de produire d'abondants épis, tu as coulé Anne la sainte de fruits et d'épis auxquels s'est mêlée cette fleur exquise, Marie Mère de Dieu.

Hirmos (59²)

Une promesse divine avait annoncé ta naissance, ô Mère de Dieu, ta naissance digne en tout point de ta virginale pureté, et c'est comme un fruit tombé du ciel que tu fus donné à ta mère. C'est pourquoi toutes les tribus de la terre te proclament bienheureuse.

L'oracle du prophète est accompli qui disait : « Je relèverai de ses ruines le tabernacle de David (Amos, ix, 11), » et c'est toi, ô Vierge sainte, ce tabernacle où la poussière humaine est devenue le corps d'un Dieu.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Π.

59

- ὁ γὰρ τύπος τούτους πύρος ἐκείλετο, ἀφλί-
• κτως ἐμβατεύοντας· ἦν ὑμῶν ἐμφανισθεί-
• σαν, διὰ σὲ τοῖς πέρασι σήμερον, καὶ ὑπερ-
• ψφύμεν εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Τὴς πρὸς Θεὸν ἡμῶν καταλλαγῆς, ἡ προσ-
• ρωθεύσα σκηνή, τοῦ νῦν νῦν ἀπυρρεταί,
• τειρόμεν Ἀδὸν ἡμῶν παχύνει, σαρκὶς ἐμφανι-
• ζόμεν· ἐν ὑμῶν οἱ εἰς μὴ ὄντων, δι' αὐτοῦ
• τοῦ εἶναι λαβόντες, καὶ ὑπερυψούμεν εἰς πάντας
• τοὺς αἰῶνας.

Η τῆς στυγρώσεως μεταβολή, τὴν κοσμικὴν
• τῶν ἀγαθῶν, διελύσα στεῖρωσιν, καὶ τρα-
• νῶς τὸ δαῦμα Χριστὸν ὑπέβλεψεν, βροτοῖς ἐπι-
• δημήσαντα· ὅ, ὑμνοῦμεν οἱ εἰς μὴ ὄντων, δι'
• αὐτοῦ τὸ εἶναι λαβόντες, καὶ ὑπερυψούμεν εἰς
• πάντας τοὺς αἰῶνας. Εἰρμός ἄλλος.

Ο στυγρῶν ἐν ὕδασι, τὰ ὑπερῷα αὐτῶν,
• ὁ τῆς θαλάσσης ὄριον ψάμμον, καὶ
• συνίχων τὸ πᾶν, σὲ ὑμνῶ ἥλιε, σὲ δοξάζει
• σέλην, σοὶ προσφέρει ὕμνον πῖσσα κτίσει,
• τῷ Δημιουργῷ καὶ Κτίστῃ εἰς τοὺς αἰῶνας.

Ο ποιήσας παραδοξὰ τῇ στερωθείσῃ γα-
• στρί, ὃ ἀνοίξας Ἄννης ἄγονον μήτραν,
• καὶ καρπὸν αὐτῇ δέξαι, σὺ Θεὸς ἅγιος, σὺ Χρὶς-
• τὸς Παρθένου, σὲ εἰς ταύτης σῶμα προτίθει,
• τῆς αἰθαλοῦς ληρύνει καὶ Θεοτόκον.

Ο σφραγίζων τὴν ἀβυσσον, καὶ τοῖς αἰῶ-
• ναῖς αὐτῇ, ὃ ἀνάγων ὕδωρ ἐν ταῖς νεφέλαις,
• καὶ διδοὺς ὕδωρ, σὺ ὁ δούς Κύρις, ρίξαι ἐκ τῆς
• ἀκάρπου ἐξανθήσαι, Ἄννης τῆς ἁγίας, ἄχραν-
• τον καρπὸν, τὴν βλάβειν τὴν Θεοτόκον.

Σὺ ὁ λύσας τὰ αἰνὰ τῆς ἀπαιδίας δεσμά,
• σὺ ὁ δούς τῇ στείρᾳ γόνιμον τέκνον, καὶ
• καρπὸν εὐκλείᾳ, ἦς Χρὶς γέγονας, καὶ βλαστὸς
• ἀνεφύης· ἦν Μητέρα ἔσχει κατὰ σάρκα, ἐν τῇ
• πρὸς ἡμᾶς Οἰκτιρῶν ἐπιδημῶν.

Τηουργὴ τῶν φρενῶν ἡμῶν, καὶ φυτουργὴ τῶν
• ψυχῶν, σὺ ὁ ἀκαρπὸν γῆν, εὐκαρπὸν δείξας·
• σὺ τὴν παλαιὰν ἑρπύνην, γόνιμον εὐσταχυν, ἀρου-
• ραν καρποφόρον ἀπεργάσω, Ἄνναν τὴν ἁγίαν,
• ἄχραντον καρπὸν ἀνθῆσαι τὴν Θεοτόκον.

Δόξα.

Ο Τριὰς ὑπερούσιε, μονὰς συνάναρχε, σὲ
• ὑμνῶ καὶ τρίμει, πληθὺς Ἀγγέλων, οὐρα-
• νός, καὶ ἡ γῆ, ἀβύσσοι κριττεύουσιν, ἀνθρώποι
• εὐλογεῖσι, πῦρ δουλεύει, πάντα ὑπακούει, σοὶ
• Τριὰς ἅγια, σέσω τὸ ἐν τῇ κτίσει.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Ο καυνοῦμεν ἀνεσμα! Θεὸς Χρὶς γυναικός,
• καὶ ἰσχυρὸν τέκνον, ἀνάνδρος Μητὴρ, καὶ

Θεὸς τὸ τέκνόν· ὃ φαικτὸν δέσμα! ὃ συλλέ-
• φως ἐξῆς τῆς Παρθένου· ὃ ἀφάρστου τέκνου
• ὄντως ὑπὲρ πάντων τὰ πάντα καὶ διωρίαν.
Καταδασία.

Εὐλογεῖτε Παῖδες, τῆς Τριάδος ἱσαριθμοί,
• δημιουργοὶ Πατέρα Θεόν· ὑμνῶτε τὸν
• συγκαταβάσαντα Ἀδόν, καὶ τὸ πῦρ εἰς δρόσον
• μεταποιήσαντα· καὶ ὑπερυψούτε τὸ πᾶσι
• ἡμῶν ποτήριον, ἡμῶν πανάγιστε, εἰς τοὺς
• αἰῶνας.

Ὡδὴ δ'. Ἡ Τριμύτηρ οὐ στιχολογεῖται.

Ο ἱερμός.

Η τὸν πρὸ ἡλίου φωστῆρα, τὸν Θεὸν ἐξα-
• νατεῖλαντα, σωματικῶς ἡμῶν ἐπιδημή-
• σαντα, ἐκ λαγόνων παρθενικῶν, ἀφράστως
• σωματώσαντα, εὐλογημὴν πάντων, σὲ Θεο-
• τόκε μεγαλύνομεν.

Ο ταῖς ἀπειθεῖσι λαοῖς, ἐξ ἀκροτόμου βλύ-
• σαι νόμους, ταῖς εὐπειθεῖσιν ὕψους χα-
• ρίζεται, ἐκ λαγόνων στεφανικῶν, καρπὸν εἰς
• εὐφροσύνην ἡμῶν, σὲ Θεομήτορ ἄχραντε, ἐν ε-
• παξίᾳ μεγαλύνομεν.

Τὴν τῆς ἀποτόμου ἀρχαίας, ἀνιέρτιν ἀπο-
• φάσσω, καὶ τῆς Προμήτορος τὴν ἐπανέρ-
• θωσιν, τὴν τοῦ γένους τῆς πρὸς Θεὸν αἰτίαν
• αἰκισίωσι, τὴν πρὸς τὸν Κτίστην γέφυραν, σὲ
• Θεοτόκε μεγαλύνομεν.

Εἰρμός ἄλλος.

Αλλότριον τῶν μητέρων ἡ παρθενία, καὶ
• ἔξιν ταῖς παρθένους ἡ παιδοποιία·
• ἐπὶ σοὶ Θεοτόκε ἀμφοτέρω ὡκονομήη. Διό
• σε πᾶσαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς, ἀπαύστως μα-
• καρίζομεν.

Επαξίον Θεομήτορ τῆς σῆς ἀγνείας, τὸν τό-
• κον ἐκκληρώσω δι' ἐπαγγελίας· τῇ ποτὶ γὰρ
• ἀκάρπῳ, δεδωλῶς καρπὸς ἰδοῦς· διό σε πα-
• σαι αἱ φυλαὶ τῆς γῆς, ἀπαύστως μακαρίζομεν.

Η ἐπλήρωται τὸ βωόντος ἡ προφητεία· φησὶ
• γὰρ· Ἀναστήτω σκηνὴ τὴν πεπτωκυῖαν,
• τοῦ ἱεροῦ Δαυὶδ, ἐν σοὶ Ἄχραντε προτυπωθεῖ-
• σαν, δι' ἧς ὁ σύμπος τῶν ἀνθρώπων χυεῖ, εἰς
• σῶμα ἀνεπλάσθη Θεῷ.

Τὰ σπάργματα προσκυνοῦμέν σου Θεοτόκε,
• δοξάζομεν τὸν δόντα, καρπὸν τῇ πρώτῃ
• στείρᾳ, καὶ ἀνοίξαντα μήτραν, τὴν ἄγονον ἐκ
• παραδόξου· ποιεῖ γὰρ πάντα ὅσα βούλεται,
• Θεὸς ὃν παντοκράτορας.

Ελίσσοντας νυμφότες Ἄννα δεδωρον, ἐκ
• μήτρας παρ' ἑκτίδα, καὶ ἐξ ἐπαγγελίας,
• παρθενοῦτον ἄνθος, δεδωλῶς ἀγνείας, καλ-

Nous vénérons tes langes, ô Mère de Dieu : nous glorifions le Très-Haut qui peut tout ce qu'il veut et qui a fait de ta naissance un prodige admirable.

O Anne, mère de l'épouse-vierge, tu as fait germer la fleur de la virginité, la gloire de la chasteté ; tu es le principe de notre vie spirituelle, et nous te proclamons bienheureuse.

A l'encounter de l'impie qui refuse d'adorer, nous rendons hommage à la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, ta toute-puissance incréée qui gouverne à son gré l'univers.

Theotokion (60°)

Vierge-Mère, tu as porté en ton sein la seconde personne de la Trinité, le Christ-Roi que chante toute créature et que les Trônes, Échaut, adorent en tremblant. O Immaculée, implore de lui le salut de nos âmes !

Exapostilarion

Vierge toute pure, ô Marie, Mère de Dieu, en ce jour de ta Nativité la joie rayonne jusqu'aux confins de la terre : pour ton père et ta mère, le parfait bonheur a succédé à la tristesse, et la femme n'a plus à redouter l'antique malédiction.

Doxa

Voici le jour du Seigneur : peuples, réjouissez-vous ! Voici le crépuscule du jour, voici le livre de la Parole de vie, voici s'ouvrir la porte de l'Orient à l'approche du Seigneur divin, et c'est toi, ô Vierge, toi seule, qui fais ainsi descendre sur terre le Christ, Sauveur de nos âmes !

60

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

λος· διό σε πάντες μακαρίζομεν, ὡς ρίζαν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα.

Αλλήτριον τοῖς ἀνέμοις ἐστὶ δοξαζειν, τὴν ἀναρχον Τριάδα, Πατέρα καὶ Υἱόν τε, καὶ τὸ Ἅγιον Πνεῦμα, τὴν ἀκρίστον παγκρατορίαν, δι' ἧς ὁ σύμπας κόσμος ἡδρασταί, τῷ πνεύματι τοῦ κράτους αὐτῆς.

Καὶ νῦν, Θεοτοκίον.

Εχώρησας ἐν γαστρί σου Παρθενότητος, τὸν ἐνα τῆς Τριάδος Χριστόν τὸν Βασιλέα, ὃν ἐμὴί πάσα κτίσις, καὶ τρέμουνσι οἱ ἀνὼ θρόνοι· αὐτὸν δυσώπη πειρασθῆναι, σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Καταβάσις.

Μυστικός ἐὶς Θεότοκος Παραδείσους, ἀγέωργῳ γένεως βλαστήσασα Χριστόν, ὑψοῦ τοῦ Σταυροῦ, ζωηφόρον ἐν γῇ, περὶ τοῦ ἁγίου· δι' οὗ νῦν ὑψοῦμενοι, προσκυνούμεντες αὐτόν, σέ μεγαλύνομεν.

Ἐτέρα.

Ο δὲ βρώσεως τοῦ ξύλου, τῷ γένει προσγενέ· ἵνα δάνατος, διὰ Σταυροῦ κατῆ· γῆναι ἡμερον· τῆς γὰρ Προμήτορος ἡ παγ· γένε, κατὰρα διαλύεται, τῷ βλαστῷ τῆς· ἀγνῆς Θεομήτορος· ἡν πάσαι αἱ Δυναμεις τῶν· οὐρανῶν μεγαλύνουσι.

Ἐξαποστειλάριον. Γυναῖκες ἀκούσθητε.

Αγγέλλονται τὰ πέρατα, τῆς οἰκουμένης σήμερον, ἐν τῇ γενήσῃ σου Κόρη, Θεοκυήτορ Μαρία, καὶ ἀπεμύσαμεν νύμφη· ἐν ᾗ καὶ τῶν φυσάντων σε, τὸ λυπηρὸν διαλύσας, τῆς στενίας οὐδοῦ, καὶ τῆς Προμήτορος Εὐας, τὴν ἐν τῷ τίκτειν κατάραν.

Ἐτέρον, ὁμοιον.

Α δὲ ἀνακαλίσθητι, καὶ Εὐα μεγαλύνῃ· Προφῆται σὺν Ἀποστόλοις, χορεύσατε καὶ Δικαίαι· κοινὴ χαρὰ ἐν τῷ κόσμῳ, Ἀγγέλων τε καὶ ἀνθρώπων, ἐκ τῶν Δικαίων σήμερον, Ἰωακείμ καὶ τῆς Ἄννης, γεννᾶται ἡ Θεοτόκος. Εἰς τοὺς Αἰῶνες, ἱστώμεν Στίχους δ'. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια γ'. δευτεροῦντες τὸ α'.

Ἦχος α'. Ω τοῦ παραδόξου θαύματος.

Ω τοῦ παραδόξου θαύματος! ἡ πηγὴ τῆς ζωῆς, ἐκ τῆς στεῖρας τίκτεται· ἡ χάρις καρπογονεῖ, λαμπρῶς ἀπάρχεται. Κύβηται Ἰωακείμ, τῆς Θεοτόκου γεννήτωρ γονόμενος· οὐκ ἔστιν ἄλλος ὡς σὺ, τῶν γηγενῶν γεννητῶν θεοληπτε· ἡ γὰρ θεοδόχος Κόρη, τοῦ Θεοῦ τὸ σκήνωμα, τὸ πανάγιον σπρος, διὰ σοῦ ἡμῖν δέδωρηται.

Ω τοῦ παραδόξου θαύματος! ὁ ἐκ στεῖρας καρπός, ἀναλόμφας πνεύματι, τοῦ πάντων

Δημιουργοῦ, καὶ παντοκράτορος, εὐτόπως τῆς κοσμικῆς, τῶν ἀγαθῶν διαλύσας πέρας. Μητέρις σὺν τῇ Μητρὶ, τῆς Θεοτόκου χορεύσατε· ἐκχαριτωμένη χαῖρος, μετὰ σοῦ ὁ Κύριος, ὁ παρέχων τῷ κόσμῳ, διὰ σοῦ τὸ μέγα ἔλεος.

Ὅμοιον.

Στὴν παρρησίαν· ἰμψυχος, καὶ λαμπρὸν δοχεῖον, ἀποστεῖλον χάριτι, ἡ Ἄννα ὁ εὐκλεῖς, φανείσα τέτοκε, τὴν πρόβον αἰνῶδα, τῆς παρθεσίας τὸ δῖον ἀπάνθισμα, τὴν πάσαις παρθεϊκαῖς, καὶ παρθεσίας ποθεύσας τὸ χάρισμα, τὸ τῆς παρθεσίας καλλος, ἰμψανῶς βραβεύσας, καὶ παρθεύσας πάσιν, τοῖς πιστοῖς τὸ μέγα ἔλεος.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. β'.

Αὕτη ἡμέρα Κυρίου, ἀγαλλιάσθω λαοί· ἰδοὺ γὰρ τοῦ φωτός ὁ ἡμῶν, καὶ ἡ βίβλος τοῦ λόγου τῆς ζωῆς, ἐκ γαστρός προεληλυθε· καὶ ἡ κατὰ ἀνατολὰς πύλη ἀποικηθεῖσα, προσμένει τὴν εἴσοδον, τοῦ ἱερέως τοῦ Μεγάλου· μόνη, καὶ μόνον εἰσαγούσα Χριστόν εἰς τὴν οἰκουμένην, πρὸς σωτηρίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Δοξολογία μεγάλη, καὶ Ἀπόλυσις.

Εἰς τὴν λειτουργίαν, Τυπικὰ, καὶ ἐκ τῶν Κανόνων, Ὡδή γ' καὶ ε'.

Κοινωνικόν. Ποτήριον σωτηρίου λήψομαι.

ΕΙΔΗΣΙΣ.

Ἰστίον ἐστὶ, διὰ τὸ ἐγγίζειν τὴν Ἐσπέρην τοῦ Σταυροῦ, ἱερτάζομεν τὸν παρόντα Ἐσπέρην ἡμέρας τίντι.

Τῇ Θ'. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Μνήμη τῶν Ἁγίων καὶ Δικαίων Θεοπατέρων Ἰωακείμ καὶ Ἄννης· καὶ τοῦ Ἁγίου Μαρτυροῦ Σιθρικανού (*).

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τὸ, Κύριε ἐνίκησα, ἱστώμεν Στίχους ε'. καὶ ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια,

Τῶν Θεοπατέρων.

Ἦχος δ'. Ἐξῆς σκηνώσιν.

Αὕτη νῦν χορεύσμεν, φρονητικῶς ὡς φιλόδοτοι, καὶ πιστῶς ἐορτάζομεν, τὴν μνήμην γεραίροντες, Ἰωακείμ καὶ Ἄννης, τῆς σεπτῆς δυάδος· αὐταὶ γὰρ ἔτεκον ἡμῖν τὴν Θεομήτορα

(*) Τὴν Ἀπολύειν τοῦ Μαρτύρου (ἔτι το χοροσταθὸς φησὶ λαοῖν ἐν τοῖς Ἀποδείναις.

LE 9 SEPTEMBRE

Fête des saints et justes Theoputores Joachim et Anne ; et du saint Martyr Severianus.

Les Ménées, à l'office du soir :

En ce jour de fête chers à nos cœurs, célébrons avec de pieux cantiques Joachim et Anne, le couple béni qui nous a donné la Vierge toute pure, Mère de Dieu. Ils ont quitté leur demeure terrestre pour entrer dans les tabernacles éternels et ils prient pour notre salut.

Vierge bénie, la terre entière salue cette fête dont chaque année nouvelle amène le retour, jour de bonheur où nous célébrons la mémoire de tes glorieux parents Joachim et Anne. C'est à eux que nous devons toute notre joie parce qu'ils t'ont donnée à nous, toi qui as apporté au monde la lumière, avec l'aliment sacré qui doit nous nourrir.

Aujourd'hui Anne surabonde de joie et elle oublie les longs jours de l'épreuve. Elle est bien à elle l'enfant de la promesse, fruit divin tombé du ciel, Marie la toute pure, et déjà Dieu est avec nous, le soleil éclaire ceux qui marchaient dans les ténèbres (61¹).

Couple fortuné, aucune gloire humaine n'est comparable à la vôtre, et en vérité, bienheureux es-tu, ô père d'une telle enfant ; bienheureuse es-tu, ô femme qui as porté en ton sein la Mère de notre vie ; qui as pressé sur ton cœur celle qui devait aussi, un jour, entourer de ses soins maternels l'auteur de notre vie. O bienheureux Joachim et Anne, priez le Seigneur, l'enfant de votre Fille, d'avoir pitié de nos âmes ! »

(61²) *Résumé* : Marie est l'intermédiaire de notre salut : Anne et Joachim le savent, et c'est pourquoi ils se réjoignent de sa naissance. Elle est le sanctuaire de Dieu, la gloire des prophètes, la fille illustre du roi David, la dispensatrice du pain céleste, la tige à la divine fleur, la mère de notre vie. Etroitement unis à Marie comme ils le sont, Anne et Joachim sont tout puissants auprès du Christ, et l'office de ce jour ne cessera pas d'invoquer leur intercession.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ, Θ.

61

καὶ Παρθένοι ἀγνήν· διὰ περ καὶ μετέστησαν, ἐκ τῶν προσκαιρῶν πρὸς ἀληκτον, καὶ αἰζῶν σιγήσιν, δυσωποῦντες σωθῆναι ἡμᾶς.

Εὐφρόνουν τέρεται, σήμερον κτίσις ἡ σύμ-
κασα, Θεοτόκε πανύμνητε, ἑτάσιον ἀχου-
σα, μνήμην ἀποφρόνως, τῶν σὼν γεννητῶν,
Ἰωαννὴν τοῦ βαπτιστοῦ, ἑμοῦ καὶ Ἀννῆς τοῦ
κατηγμένου· χαρὰν γὰρ προσέβησαν, σὶ παρ
ἐλπίδα βλαστήσαντες, τὴν τὸ φῶς ἀπαστρά-
ψασαν, καὶ τροπὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Αγαλλεται σήμερον, Ἄννα σκιρτῶσα ἐν
πνεύματι, καὶ εὐφραίνεται χαίρουσα, τυ-
χοῦσα ἐρέσεως, ἥ περ ἐπέσθαι, πάλαι εὐτε-
κνίας· ἐπαγγελίας γὰρ καρπὸν, καὶ εὐλογίας
θεῶν ἐβλάστησεν, Μαρίαν τὴν πανάμωμον, τὴν
τὸν Θεὸν ἡμῶν τεύξασα, καὶ τὸν ἥλιον λαμψά-
σαν, τοῖς ἐν σκότει καθέδουσι.

Τοῦ Ἁγίου, ἑμοῦ.

Νεύρουσι συγκοπτόμενοι, διὰ Χριστὸν Παναοί-
διμα, καὶ ἱερὴν κρημάνουσι, καὶ σάρκα
ἐξόμενοι, ἀπὸ τῆς ἐστέρης, θύειν τε εὐδωλοῖς,
ἐγκλινομένοις σφεδρῶν, οὐκ ἐξερήσω τὸν πάντων
Κύριον· ἀλλ' ἡλεῖται τοῖς πόνοις σου, τὸ ἀσθε-
νὲς καὶ ἐξήτλην, τῶν εὐδωλῶν καὶ γέγονας,
τῶν Ἀγγέλων συνέμιλος.

Δίσμους ἀγόμενοι, καὶ τοῖς πληγαῖς σιμν-
όμενοι, τοῖς δρώντας προέτρεπαι, μμεῖ-
σθαι τὸν δρόμον σου, πρὸς τὰς οὐράνους, Μακά-
ριαν εὐδοῖσαι, ἀποσκοποῦντας, αἱ πολλὴν, τὴν εὐ-
φροσύνην καὶ τὴν τεργνότητα, καρέχουσιν ὡς
ἀφάρτοι· καὶ εἰς αἰεὶ παραμένουσαι, τοὺς Χρι-
στὸν θεραπεύοντας, κληρονομοῦσι λαμβάνουσιν.

Λίθαι συνθλαττόμενοι, τὰς σιαγόνες Ἀοιδί-
μα, καὶ πλευρὰς σπαθιζόμενοι, λίθω παμ-
μεγίστω τε, τράχηλον καὶ πόδας, συνθλῶμενοι
μάκαρ, καὶ ἁρμονίαις ἀπηνῶς, παραλιόμενοι
ὄντως ἐβλάστησας, τὴν κεφαλὴν τοῦ δράκοντος,
ὑπομονὴς γενναίᾳ, ἣν ἐτίθηται σὺν ἰσχυρῶ,
τῶν βασάνων ἡ κάκωσις.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. δ. Ἐργαίμ Καρίας.

Ο μακαρία δύας· ὑμεῖς κἀντων γεννητῶν
ὑπερέβητε, οὗ τὴν τῆς κτίσεως πάσης
υπερέχουσιν ἐβλάστησατε. Ὅντως μακάριος
ὁ Ἰωαννὴς, τοιαύτης παιδὸς χρηματίας Πα-
τὴρ. Μακτρία ἡ μήτρα σου Ἄννα, οὗ τὴν Μη-
τέρα τῆς ζωῆς ἡμῶν ἐβλάστησε. Μακάριοι οἱ
μαστοὶ εἰς ἐβλάστησας τὴν γαλακτοσπηρῆσαν
τὸν τρέφοντα πᾶσαν πνοὴν· ἐν δυσωπείν ὑμᾶς
παμκαρόριστοι αἰτούμεθα, ἐλεηθῆναι τὰς ψυ-
χὰς ἡμῶν.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ προσόμοια.

Ἦχος δ. Τῶν οὐρανίων ταγμάτων.

Ιωαννὴν καὶ ἡ Ἄννα, πανηγυρίζουσι, τὴν α-
παρχὴν τεινόντες, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, τὴν
μόνην Θεοτόκον· οὗ καὶ ἡμεῖς, συνεισπράζοντες
σήμερον, τῇ ἐκ τῆς βίβης ἐκτίσει τοῦ Ἰησοῦ,
μακαρίζομεν Παρθένον ἀγνήν.

Στίχ. Ἀκούσον θυγάτηρ, καὶ δε.

Προσχωρῶντες Κόρη, καὶ Θεοτόκος ἀγνή, τῶν
Προσχητῶν τὸ κλῆος, τοῦ Δαυὶδ ἡ θυγά-
τηρ, σήμερον γεννᾶται ἐξ Ἰωαννῆ, καὶ τῆς Ἀν-
νῆς τῆς σώφρονος, καὶ τοῦ Ἀδάμ τὴν κατάραν,
τὴν εἰς ἡμᾶς, ἀνατρέπει ἐν τῇ τόκῳ αὐτῆς.

Στίχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύουσιν.

Ηρώην ἀγνοῦς χώρα, γῆν κορυφώρον γεν-
νῆ· καὶ ἐξ ἀκάρπου μήτρας, καρπὸν ἁγίον
δοῦσα, γάλακτι ἐκτρέφει· δάγμα φρικτόν· ἡ
τροπὴ τῆς ζωῆς ἡμῶν, ὃ τὸν εὐφρανῶν ἄρτον ἐν
τῇ γαστρὶ, διεμάχην γαλουχεῖται μαζῇ.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. δ.

Ο ἐξ ἀκάρπων λαγώνων, βέβδαν ἁγίαν τὴν
Οιοτόκον βλαστήσαντες, ἐξ ἡς ἡ σωτηρία
τῷ κόσμῳ ἀνέτειλε, Χριστὸς ὁ Θεός, τὸ ἱεῖδος
τὸ ἅγιον, ἡ ἐνωρίτις ἡ ἁγία, Ἰωαννὴν καὶ Ἀν-
να· οὗτοι μεταστάντες πρὸς οὐρανίους σκηναίς,
σὺν τῇ αὐτῶν θυγατρὶ ὑπεραρχαίῳ Παρθένῳ,
μετ' Ἀγγέλων χορεύουσιν, ἐπὶ τοῦ κόσμου
προσθείας ποιούμενοι· οὗ καὶ ἡμεῖς, σπουδ-
δόντες εὐσεβεῖν, ὑμνοῦντες λέγομεν· Οἱ διὰ τῆς
θεοπαίδος καὶ πανάγνου Μαρίας, προπάτορες
Χριστοῦ χρηματίσαντες, προσθεύσατε ὑπὲρ
τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Ἀσπλιτῆκον τῶν Ἁγίων, Ἦχος β.

Τῶν δικαίων Θεοπατέρων σου Κύριε τὴν
μνήμην ἱεραζόμενοι, δι' αὐτῶν σε δυσω-
ποῦμεν· Σώσον τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Καὶ τῆς Ἐορτῆς, καὶ Ἀπόλυσε.

Εἰς τὸν Ορθρον.

Ἡ συνήθης Στιχολογία, καὶ Κ· Ἔσματα τὰς
Θεοτόκου.

Μετά τὴν α. Στιχολογίαν, Κέθισμα.

Ἦχος α. Τοῦ λίθου σφραγισθέντος.

Τεχθεῖσα παραδόξως, στερωτικῶν ἐξ ὠδυ-
ων, παρθενικῶν ἐκ λαγώνων, ἐκύσας ὑ-
πὲρ φύσιν· ὠραίως φανείσα γὰρ βλαστὸς, ἐξη-
λθσας τῷ κόσμῳ τὴν ζωὴν· διὰ τοῦτο αἱ Δυνα-
μεις τῶν οὐρανῶν, βρώσι σε Θεοτόκε· Δόξα τῇ

A l'Orthros

Pour cette heure le typicon indique un certain nombre de prières ou de psaumes à dire d'abord, puis vient le canon de la fête, la sove des neuf odes, ou plus exactement des huit, puisque la seconde fait défaut, comme à l'ordinaire¹. Le nom de leur auteur n'est pas indiqué dans les Ménées, mais une note du même Barthélémy les attribue à ce Théophanes dont nous avons parlé, plus haut. Malgré leurs intéressantes redites, elles seront peut-être intéressantes, même en français, pour quelques lecteurs.

CANON DES SAINTS PORTANT L'ACRONIQUE :

Avec empressement, ô Vierge, je chante tes Parents.

Ode I. *Ikhos* : Dans les profondeurs... (62¹)

La pieuse Anne et l'illustre Joachim ont mérité par leurs vertus éminentes de faire briller cette lampe spirituelle, semblable à une aurore qui préseige le soleil.

Choisis par Dieu, et tendant sans cesse vers lui par tous les élan de leur cœur, Joachim et Anne la gracieuse ont donné le jour à l'immaculée Mère de Dieu dont la sainteté l'emporte sur toute sainteté humaine.

Par l'excellence de votre vie, ô saints époux, vous avez dépassé toutes les vertus humaines, et, en faisant naître la Vierge sans tache, vous êtes devenus les ancêtres de Dieu même.

Le bienheureux Joachim et la glorieuse Anne sont au principe même de notre salut parce qu'ils ont reçu du ciel, comme récompense de leurs vertus, la chaste, et sainte et immaculée Mère de Dieu.

Ode III. *Sur la pierre de la foi* (62²)

Longtemps inconsolée, ô pieuse Anne, en ta douleur, tes prières et tes larmes imploraient le Dieu bon; maintenant tu es mère et tu chantes : « Nul n'est saint que vous, Seigneur. »

Ton chaste époux, Joachim, instrument comme toi de la grâce divine, contemple enfin la dispensatrice de notre salut et lui adresse

1. Voir ci-dessus, p. 222.

62

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

τὴν προδοσί σου σήμερ' ἔδεξά τῃ παρθένῳ σου.
ἔδεξα τῇ κυροφίᾳ σου, μὴ πανήχεαιτε.

Ἄδεα, καὶ νῦν, τὸ αὐτό.

Μετά τὴν β' Στιχολογίαν, Κάθισμα.

Ἦχος πλ. α'. Τὸν συνάναρχον Λόγον.

Τὰ οὐράνια πάντα νῦν ἐπαγαλλόμενοι, τῶν
ἀνθρώπων τὸ γένος εὐνοοῦσθε αὐτοῖς.
καὶ οἱ Προφῆται μυστικῶς εὐνοοῦνται· ἦν
γὰρ προῖδον τυπικῶς, ἐν ταῖς ἀρχαῖαις γενεαῖς,
βίβραν καὶ σταμόναι καὶ βάδοναι, νεφέλῃ πύλιν
καὶ ὄρνειον, καὶ μέγα ὄρος, γινέσθαι σήμερον.
Ἄδεα, καὶ νῦν, τὸ αὐτό.

Ὁ Κανὼν τῆς Κορθῆς, καὶ τῶν Ἀγίων.

Ὁ Κανὼν τῶν Ἀγίων, οὗ ἡ Ἀκροστιχίς.

Τὸς σὸς γονεῖς Πάναγιε μέλπω προσφώνως (*).

Ἦχος α'. Ἦχος β'. Ἐν βιβλῷ.

Τὴν λαμπράδα τὴν τὸν νοστήν, πλὴν ἀστρά-
ψασαν, σωματικῶς ἐξ αὐτῆς ἀνατείλαντα,
ἀρετῇ λαμπρότησι, διαπρέπονται· εὐτακεῖν ἡ-
ξιώθησαν Ἄννα ἡ Διοφρων, καὶ Ἰωακείμ ὁ
πνευματικός.

Ο ἁγιοτέρα νεύσει πρὸς Θεόν, ὅπως ὁ θεό-
ληπτος, Ἰωακείμ καὶ ἡ Ἄννα ἡ ἑυθεῖα,
ἀκλινῶς προσέχοντες, τὴν παισὶν ἁγίον Θεο-
τόκον ἐκύθησαν, τὴν ὑπερκαίμενην, πίστεως ἀ-
πείρου ἀγνότητι.

Ἰσπετέραν ἔχοντες ζωὴν, βίοντι λαμπρό-
τητα, ποίουν ἑμὸν γεννητόρων γεγένεας,
γηνέων ὑπέρτεροι, νῦν ἀκίρατον Παρθένον ὡς
γεννήσαντες, καὶ Θεοῦ πατέρες, ὅπως διὰ ταύ-
της χερματίζαντες.

Σωτηρίας πίστες ἀρχηγοί, ὁ μακαριώτατος,
Ἰωακείμ καὶ ἡ Ἄννα ἡ ἑυδοξος, νῦν ἀ-
γιοὶ καὶ ἁγιοί, καὶ πανάγαρχον Θεοτόκον
ἐγέννησαν, τῆς Δεσποθείας, ταύτην εὐλητότε-
ρον ἀντιδοσιν.

Κανὼν τοῦ Μάρτυρος

Ἦχος α'. Ἦχος πλ. δ'. Ὑμῶν διδοῦσας.

Εκράτει τὸ δόγμα τῆς διδασκαλίας, τὸ δὲ εὖν εἰ-
δωλοῖς, τοῖς ἀψύχαις καὶ κωφοῖς· ἐνίκη
Χριστὸς διὰ τῶν Μαρτύρων, ταῖς μαρτυραῖς καὶ
γενναῖαις ἐνστάσεσιν.

Ελπίστα Ἀναίστα κατὰ Χριστοῦ καὶ πάν-
τας οὓς εὖρε, σθεδμένους· αὐτὸν Θεόν,
ταυτοῖς κολάζει· ἐλπίσει· ἀλλ' ἐντυχὼν σοὶ
Θεοφρον ἡσυχνεύει.

(*) Ὁ κανὼν Κανὼν γινέσθαι· ἀντιφάσας ἐν τοῖς ἐκτελεσ-
μασιν, καὶ τῷ αὐτῷ ἁγίῳ μαρτυροῦναι ἡμῶν ἐν τοῖς ὅροις
ἑμῶν καὶ τῆς ὑπερκαίμενης γενναίας ποίησιν τοῦ Θεοφρονῶντος.

Ελπίσας Μακάριον τὸν διδοῦσά, γενναῖως
χωρίσας, εἰς τὸ σταθὸν καὶ δεῦν, ἀπὸ-
λογίτας τῷ παρόντι, τὸ ἀδελφὸν καὶ εὐφρόν
καὶ ἀνέστην.

Ελπίσας μὴ τὸν οὐρανοῖς, ἀχώρητον Κά-
ρα, ἐν γαστρὶ σου Διοφρονεῖς, εὐκρίαντα
ναῦται καὶ τὴν φύσιν, τὴν τὸν βροτῶν ἐξ αὐ-
τῆς προσλαβόμενοι.

Τὸν Θεοπατῶν.

Ἦχος γ'. Ἐν πίστερ μετὰ τῆς πίστεως.

Σταυρώσας καὶ παίδων ἀπορμήν, καὶ δα-
κρυῖαι τὸν Κτίστην ἐνδυσπένδον, τὴν μόνην
ἡρώδη εὐλογημένην, νεκρὴν δεδληπτοῦ Ἄννα
κραυγάζουσα· Ὡς οὐκ ἔστιν ἅγιος πλὴν σου Κύριε.

Ο σύνοικον πλουτίσας τὴν Δείαν χάριν,
Ἰωακείμ ὁ Δείας καὶ Δημήτριος, τὴν προ-
ξενον ἀνθρώποις τῆς σωτηρίας, τεκεῖν ἡξιώται,
πρὸς ἣν κραυγάζομεν· Ὡς οὐκ ἔστιν ἀμέμπτος
πλὴν σου Δέσποτα.

Ἰμνήσωμεν τὴν πανσπερὴν ξυνορίδα, δι' ἣς
ἡμῶν ἐξέλαυσεν ἡ Παρθένος, ἡ πάντων ποτε-
μάτων ἀγνότης· Θεὸν γὰρ τέτοκε, πρὸς ἣν
κραυγάζομεν· Ὡς οὐκ ἔστιν ἅγιος πλὴν σου Κύριε.

Σταυρώσας, τὸ ὄνειδος ἐκρυγέσας, γεγίνη-
κεν ἡ Ἄννα τὴν Θεοτόκον, τὸ ὄνειδος νῆς
ἔκτα νῦν παραδοξως, ἐξαφανίζουσαν, πρὸς ἣν
κραυγάζομεν· Ὡς οὐκ ἔστιν ἀμέμπτος πλὴν
σου Δέσποτα.

Τοῦ Μάρτυρος. Σὺ εἰ τὸ στερῆμα.

Ελπίσας τυπόμενος, ὑπὲρ Χριστοῦ Σοφὴ
μαρτυρεῖ, ἀντιδίδω· εἶχε γὰρ βιβλαῖαν,
νῦν νῦν πόνων ἀντιδοσιν.

Νεφέας συγκοπόμενος, ὑπαλλαγή στυγὴ
ἔκδοξος, τῶν θυμῶν, ὡς περ ἀλλοτρίαν,
οὐκ ἠσθάνου ἐν σώματι.

Εὖρε νῦν ἀντάμειψιν, παρὰ Χριστοῦ Σοφὴ
εἶσανον, ἀπολαβὴν, τῆς δικαιοσύνης, καὶ
χαρὰν τὴν μὴ λήγουσαν.

Θεοτοκίον.

Ολὴ ἡ πλησίον μου, καλὴ καὶ ἀμωμος πέ-
φυμα, σ' προσκύνῃ, ἔρη Θεοτόκε, Σολομὼν
ἐν τοῖς ἱεροῖς.

Ὁ Εἰρμός.

Σὺ εἰ τὸ στερῆμα, τῶν προσφρονούντων σοι
Κύριε· σὺ εἰ τὸ φῶς, τῶν ἐσκοτισμένων.

καὶ ὑμνεῖς τὸ πνεῦμά μου.

Κάθισμα τοῦ Μάρτυρος.

Ἦχος α'. Τὸν Ταφὸν σου Σωτήρ.

Ανδρείαν τὴν ψυχὴν, ὑπὸ πνεύματι Θεοφρονῶντος, ἐξ-
έδωκεν αὐτόν, εἰς παύλας βασάνων, τῶν
πολλῶν φλεγόμενος, τοῦ Δεσπότης πνεύματος· ὅθεν

avec nous cette louange qui est le cri de notre cœur : « Nulle n'est pure comme vous, ô notre Souveraine ! »

Célébrons par nos cantiques le couple vénérable à qui nous devons la plus sainte des Vierges, l'auguste Mère de Celui que nous prions à genoux en disant : « Nul n'est saint que vous, Seigneur ! »

Enfin les jours de tristesse sont passés ; elle efface l'approbre de l'ancienne, la nouvelle Ève, Mère de Dieu, à qui nous chantons : « Nulle n'est sans tache comme vous, ô notre Souveraine ! »

Joachim et Anne sont dans l'allégresse ; ils ont trouvé grâce devant Dieu, et l'enfant qui leur est née est le temple de Dieu, la Vierge sans tache, la Mère de Dieu, la seule digne de toute louange, celle qui intercéde éternellement pour le salut de nos âmes.

Ode IV. *Tu es venue.* (63¹)

Sage de la sagesse divine et privilégié de Dieu, Joachim reçoit des mains de son épouse l'enfant si longtemps désirée, la Vierge qui rendra la terre féconde, de stérile qu'elle était jusque là. L'aïeul du Christ nous est montré comme ravi en extase, à le bienheureux ! quand enfin il peut voir de ses yeux la Vierge immaculée, demain la Mère de Dieu.

Anne la gracieuse lui présente celle qui délivrera les hommes de la mort et de la corruption, parce qu'elle doit être la Mère du Verbe éternel devenu chair : nous nous.

Le couple heureux a vu fleurir la tige de Jessé, et de cette fleur en naîtra une autre qui me fera respirer, à moi, mortel, le parfum de la divinité même.

O Vierge, dirige-moi dans le sentier de la vie ; apprends-moi les préceptes du Verbe, chair de ta chair, et conduis-moi vers la lumière, ô Vierge Mère, Marie épouse de Dieu.

Ode V. *L'Illumination.*

Joachim et Anne, couple choisi de Dieu et, resplendissant de lumineuse pureté, ont fait paraître dans un monde incapable de toute vertu la splendeur de la virginité. Joachim et Anne, couple digne de toute louange à cause de ses vertus, couple animé de l'esprit divin, ont élevé un trône virginal oûlé par Dieu même, et de tiné à Celui dont la providence dirige toute chose.

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

63

ἤλεγξας, τὴν τῶν τυράννων μακίαν, καὶ τὸν στέφανον, παρὰ Θεοῦ ἐκομίσα, τῆς νίκης τὸν ἀφάρτον.

Δόξα, καὶ νῦν, τῆς Ἑορτῆς.

Ἦχος πλ. α'. Τὸν συνάναρχον Λόγον.

Γωακείμ καὶ ἡ Ἄννα πανευφραίνουσιν ἐν Θεῷ γὰρ σέως χάριν ἐπύραυτο, καὶ ἐγέννησαν καρπὸν τὸν δεοδόχον νοῦν, τὸν Παρθένον καὶ ἀγνὴν, τὴν Μητέρα τοῦ Θεοῦ, τὴν μόνην εὐλογημένην, προσθεύσαν ἀννάως, εἰς τὸ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Τῶν Θεοπατέρων. Ὡς δ'. Ἐκλήθης.

Γηρόμενος, τὴν Παρθένον ἐκ στειρώσεως κομίζεται, δι' ἧς περ ἡ στειρώσεως, ἡ κοσμικὴ διαλέλνται, τόκῳ παρθεύοντι, Ἰωακείμ ὁ δεοφρων καὶ θεοληπτος.

Ο προπάτωρ, τοῦ Χριστοῦ Ἰωακείμ νῦν πρόκειται, ἡμῖν εἰς ἐστάσις, πνευματικὴν ὁ πανδύσις, ὅς τὴν Θεομήτορα, καὶ πανακέρτατον Κόρην ἀπαγένηται.

Νεκρώσεως, καὶ φθορᾶς τοὺς ἀνθρώπους τὴν σώζουσαν, ἡ χάρις προβάλλεται, τὴν ἐπομένῃν Μητέρα Θεοῦ, Λόγον τὸν αἰδίου, τὴν δεξιόμην ἀφάρτως σωματούμενον.

Εκ τῆς ρίζης, Ἰεσσαὶ ἐνωρίαι ἀνακλίνονται, εἰς ἡ ἀνεβλάστησα, ῥάβδος τὸ αὐτὸς ν' φέρουσα, δλον με τὸν ἀνθρώπων, ἐκοιτάζον τῷ μύρῳ τῆς Θεότητος.

Γεννόνμου, Θεοτόκε τὸν βίον προσταγμάτων, ἐνθὺς ρυθμίζουσα, τοῦ σαρκωθέντος Λόγου ἐκ σοῦ, καὶ πρὸς φῶς ἐδήγησον, Παρθενομήτορ Μαρία θεοσύνειτε.

Τοῦ Μάρτυρος. Εἰσακήκοα Κύριε.

Ταῖς δωπέταις ὁ τύραννος, σοῦ καταμαλόντων Μάρτυς τὸ εὐτονον, καὶ νικῆται σ' οἰόμενος, οὐρανὸν τοξεύειν ἐνομίζεται.

Οὐκ αἰσθητὴ παρὰφορᾶ, τοῦ Χριστοῦ τὴν δύναμιν στερεοῦσάν με, πρὸς τοὺς πόνους καὶ τὰ σκάμματα; τῷ τυράννῳ ἐκραζες, Πανακίδιμε.

Εἰ μὴ δύναμις αἰκλῆν, ἡμῶι δεδομένη, τύραννε ἐκραζε, Σεβηριανός, πῶς ἔσχω, σὰρξ ὦν ὑπενέγκαι, ἐκτομᾶς τῶν μελῶν;

Θεοτοκίον.

Παναγία Θεώμυρε, δίδου μοι βοήθειαν ταῖς προσθείαις σου, λυτρωθῆναι τοῦ αἰσχυροῦ, ἵνα σε δοξάζω τὴν ἐλπίδα μου.

Τῶν Θεοπατέρων. Ὡς δ'. Ὁ φωτισμός.

Σμάρτων θυιάς, καθαρότητος αἰγλή λελητηρμένη, τὴν τῆς παρθενίας τῷ δεῖν ἔγγει,

κατακοσμοῦσαν, τῇ στερεοῦσαν φύσιν, τῶν ἀνθρώπων ἡμῖν ἐκτέτακεν, Ἄννα καὶ Ἰωακείμ οἱ θεοληπται.

Παρθενικόν, δεοδόχον θρόνον τῷ τῶν ἀπάντων, περιδετραγμένῳ παλάμῃ Δεία, τῆς σωφροσύνης ἡ σεπτῇ συζυγίᾳ, καὶ δεοφρων θυιάς ἐκτέτακεν, Ἄννα καὶ Ἰωακείμ οἱ πανευφραῖμοι.

Ανατολῆς, τῆς ἐξ ὕψους φανείας εἰς ἐδηγίαν, τῶν πηπληνημένων τὴν φωτοφόρον, πύλιν ὁ Δείος Ἰωακείμ καὶ Ἄννα, δεοφρώνες πολιτευόμενοι, τεκνὶν οἱ δεόταται σαφῶς ἠγώθησαν.

Νόμου καινοῦ, τὴν δεογραφοῦν πλάνα ἐν ἧ τὴν λύσιν, τῶν ἀμαρτημάτων τοῦ παλαινοῦ, ὁ Δείος Λόγος προτύπως προῖν, ὡς ἐκ πέτρης νῦν ἐλατόμενος, νεύματι ὁ πάντων κρατῶν ἐκ στερεώσεως.

Αἰγλή τῇ σῇ, Θεομήτορ τὸν νοῦμου καταγαδῶναι, τὸν ἐσκοτισμένον τῇ ἀμαρτίᾳ, νεύσον Παρθένη, τῆς ἀγνοίας τὸν ζῶον, καὶ πταισμάτων ἐξαφανίζουσα· ἄλλην γὰρ ἐκτός σου φρουρὸν οὐκ ἐπίσταται.

Τοῦ Μάρτυρος. Ὁρμήζοντες βωμέν σοι.

Τερίῳ ἀνερπητῇ Λοιδίμῃ, καὶ τὸ σῶμα, κατεγάρθηκε θυεῖν, ὑπὲρ τῶ πάντων δεσποζόντος.

Εἰ μὴ ἀνεβλάστησα, ἐνίσχυσον, τὸν ἀγῶνα τοῦ ἐκτελέσει με, τοῦ μαρτυρίου ἐσόμενος.

Οὗς εἰδῆσε ὁ τύραννος Ἐνδοξῇ, ἀνεδότης, τὰς βασάνους φέροντα, κατεβροσθήθη ὁ διπλῆς.

Θεοτοκίον.

Ελπίς καὶ προσταγία καὶ σκέπη μου, Θεοτόκε, σώσον με προσθείαις σου, ἐκ τῶν σκανδάλων τοῦ ὄψεως.

Τῶν Θεοπατέρων.

Ὡς δ'. Ἐν αἰσῶσσι πταισμάτων.

Γονιμώτατον σπὸρον ἡ στείρα, ἡμῶν διεβλήθη ἐκ Δείας ἐλλάμψεως, πόθεν τεκνὶν ἠγώθη, τὴν τῶν πάντων κτισμάτων δεσποζουσαν.

Νῦν ἡ στείρα γεννώσα βελίχου Θεοῦ, πείθει παρθεύεσθαι Παρθένον τίκτουσαν, οὗτο σαρκὸς Σελήματος, τοῦ αὐτοῦ βουλευθέντος Θεοῦ προμήκως.

Ελαμπρῆς Ἰσαΐας τῇ Πνεύματι, τῷ Ἰωακείμ καὶ τῇ Ἄννᾳ; τὸ πνεῦμα, τόκῳ καινὸν ἐώρακεν, ἡ ἐγγράφη ὁ Λόγος σαρκωμένος.

Μυστηρίου προτρέχει μυστήριον· πρὶν γὰρ ἡ στείρηναι, γὰρ γενένηκε, τῆς σωτηρίας προῖν, παρθεύον γεννώσῃ φανείαν ἡμῖν.

Les divins Joachim et Anne, vivant selon Dieu, voyant Dieu sans cesse, nous ont ouvert cette Porte de l'Orient qui de là-haut indique aux égarés le vrai chemin du ciel.

Le Verbe divin tout-puissant a gravé sur une pierre stérile la loi nouvelle et, sur cette bulle, il a écrit d'abord la rémission des péchés que la loi ancienne avait préfigurée.

O Mère de Dieu, éclaire de ta splendeur mon esprit obscurci par le péché; dissipe les ténèbres de mon ignorance et de mes fautes, car je ne connais pas d'autre protection que la tienne.

Theotokion

O Vierge, mon espérance, mon refuge et mon soutien, garde-moi, par ton assistance des embûches de l'ennemi.

Ode VI. Dans l'abîme du péché., (63²)

Par une grâce éclatante et toute divine, Anne est devenue mère et son enfant est la souveraine de toute la création.

Mère par le bon plaisir de Dieu, elle présente au monde une Vierge destinée à être mère à son tour, non par la volonté de la chair, mais par la volonté du Seigneur.

Israël, éclairé par l'esprit divin, a pu voir ce prodige, et c'était à ses yeux comme un livre nouveau où s'écrivait le nom du Verbe fait chair.

Le mystère précède le mystère : une femme qui n'a jamais été mère donne naissance à une auguste fille dont la maternité virginale sera bientôt le gage de notre salut.

Theotokion

Sois ma patronne, ô Vierge très pure, et quand viendra le dernier jour, fais que je revête un manteau de lumière.

Hirmos

O miséricordieux Jésus, notre Seigneur, toi qui revêts la lumière comme un manteau, enveloppe-moi de cette même lumière.

Kontakion (64¹)

Anne est enfin heureuse et elle invite toute créature à chanter

64

ΜΗΝ ΣΕΠΤΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

Τοῦ Μάρτυρος. Χιτώνί μοι παράσχου.

Φρουρᾷ σε καθιεργῶναι ὁ δεινός, καὶ λιμῶν
βιάζει σε ἀνίστασθαι Κύριον, ὃν Παμμάκαρ
ἐκ νεότητος ἐστέρηξας.**Α**γόμενος Σοφὴ εἰς φυλακὴν, πάντας τοὺς
ἀφωτῶτά σε, Χριστοῦ μὴ ἀφίστασθαι, παρ-
ρησία νοσητῶν ἐξεπαίδευσας.**Σ**φρων τύραννος, καλεῖται μὴ θύοντα, τοῖς
εὐδαίμονι, ἀλλὰ σὺ σὺν ἐφρόντισας.
Θεοτόκιον.**Χ**ιτώνί μοι ἐνδύσασθαι φωτός, σὰς πρεσβείαις
ποίησον, Ἀγνή τὸν ὑμνήσαντά σε, ἐν ἡμέρᾳ
τὸν θυσιζόμενον κρίσεις. Ὁ Εἰρμός.• **Χ**ιτώνί μοι παράσχου φωτεινόν, ὁ ἀνα-
βαλλόμενος φῶς ὡς ἱμάτιον, πολυέλεος
• Χριστὲ ὁ Θεὸς ἡμῶν.**Κ**οντάκιον, Ἦχος β'. Τὰ ἀνω ζητῶν.
ὑψαίνεται νῦν, ἡ Ἄννα τῆς στεριώσεως,
λυθεῖσα δεσμῶν, καὶ τρέφει τὴν πανά-
χραντον, συγκαλοῦσα ἅπαντας, ἀνυμνήσαντες τὸν
δωρησάμενον, ἐκ νηδύος αὐτῆς τοῖς βροτοῖς,
τὴν μόνην Μητέρα καὶ ἀπείρανδρον.**Η** τῶν δεσμῶν τῆς πρὶν ἀτεκνίας δι' εὐχῆς
λυθεῖσαι, προσκαλεῖται ἡμᾶς συνορτάσαι
τῷ θαύματι, καὶ δῶρα προσάξει τῇ γεννηθείσῃ,
λιτανεύοντες ἔμπροσθεν μετὰ πόθῳ, ὥς περ πα-
τέρι αἱ παρθένοι ἐν τάχει προέτρεχον, χορεύουσαι
καὶ βωῶσαι· Ἰδοὺ ἤλθεν ἡ πάντων ἀνάκλησις·
ἰδοὺ Ἀδοὺν κλυθεύεται· ὅτι Ἄννα καρπὸν ἀ-
νεδλάσσει, τὴν μόνην Μητέρα καὶ ἀπείρανδρον.

Συναξαριστίον.

Τῇ Θ'. τοῦ αὐτοῦ μηνός, ἡ Συναξίς τῶν Δικαίων
Γωακίμ, καὶ Ἄννης.

Στίχοι.

Γωακίμ τέρφῃται σὺν τῇ Συζύγῳ,

Τεκόντες ἄμφω ψυχικὴν τέρψιν κτίσει.

Ἡ δ' ἐννοίη τοκέων Θεομήτορος εὖρε συναξιν.

Ην ἱεραζόμεν διὰ τὴν γέννησιν τῆς ὑπάρχουσας
Δεσποίνης ἡμῶν Θεοτόκου· καὶ πρόξενος αὐτοῖς τῆς παρ-
κοσμίου αὐτοῦρας διὰ τῆς πανάγρου Ἁγίας· αὐτῶν Συμα-
τρός, τῆς Θεοτόκου, γέννησαι· τὴν γὰρ τελείωσιν τούτων
ἡ εἰκοστή ἡμέρη τοῦ Ἰουλίου μηνὸς γνωρίζει.Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, ὁ Ἅγιος Μάρτυς Σεθριανός,
λίθον παρὰ τοὺς πόδας φέρων, καὶ ἐπὶ τοῦ τεί-
χους εἰς τὸν αέρα κρεμασθεὶς, τελειοῦται.Στίχ. Σεθριανός κεν λίθον ἀλλή βάρει,
Χαίρει κρεμασθεὶς, ὡς ἀσπασίων γῆς πό-
δας.**Ο**ὗτος ἐν ἡμέρᾳ τοῦ βασιλέως ἐν Σεβαστείᾳ, ἐκ-
θίως ὑπάρχων τῶν Χριστιανῶν (·)· καὶ συλλεβηθεὶς
ὑπὸ Ἀσίου Δουκὸς ὡς Χριστιανός, διὰ τὸ καὶ τοῖς Τεο-
σαρκεντα Ἁγίοις Μάρτυρας πρὸς τὴν τοῦ μαρτυρίου
ἀγῶνα ὑπαλίσσει, ἐπὶ τοῦ τείχους κρεμάται· καὶ λίθῳ
μεγίστῳ τοὺς πόδας βαρυνθεὶς, τῷ Θεῷ τὴν ψυχὴν πα-
ρατίθει.Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Μνήμη τοῦ Ὁσίου Πατρὸς ἡ-
μῶν Θεοφάνους τοῦ Ὁμολογητοῦ τοῦ πρό τοῦ
Διοκλητιανοῦ ἀσκήσαντος.**Ο**ὗτος ἐκ Ἑλλήνων ἐν γαίῳ· τῷ Χριστῷ δὲ προσή-
λθων ἐν μικρᾷ ηλικίᾳ, ἦν νεκρὸς ὢν, εἶδε παιδίον
ὑπὸ φύλλου κινδυνεύον, καὶ ἰνδυσεν αὐτὸ τὰ εἰκῆτα ἱμ-
νια. Ἐκτρέφοντος δὲ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ· Παύλου ὁ
κνον καὶ ἱμάτια· Τὸν Χριστὸν ἐνέειδεν, ἴσῃ.
καὶ ὁ πατήρ, Τίς ὁ Χριστός; εἶπεν· ἡμεῖς γὰρ
Ἑρμεῖν καὶ Ἀπόλλωνα σεβόμεθα. Τότε τὸ παι-
δίον, τὸν πατέρα ἀρνησάμενον, λαβὼν αὐτὸ Ἀγγίλος Κυ-
ρίου καὶ ἀνέγαγεν αὐτὸ εἰς τὸ ἱερὸν τὸ Διδασκόν, καὶ
παρίθον ἀνδρὶ δασκῇ, χρίτους ἐδιδρακνεντα πάντα τὸν
μοναστήν ἐκτερχομένου βίον· ἔπειτα λαβὼν ὁ γέρων, ἱεραλί-
δων ἐν μοναχικῇ καταστάσει τὰ ἱερὰ γράμματα ἐπί-
στητο· καὶ ἄμω ὑπὸ τοῦ Δαὶδ' Ἀγγίλου.Τοῦ δὲ γέροντος μετὰ παρακλήσεως χρίτων πρὸς Κύριον
ἐκδρακνεντος, ὁ καὶς ἐν τῷ σπηλαίῳ ἵκντο τῆς ἀσκή-
σεως ἐπὶ χρόνους πεντήκοντα ὅκτα· Εἰδ' οὖτως ὑπὸ τοῦ
Δαὶδ' Ἀγγίλου ἐδηγηθείς, ἐξῆλθε ἀπὸ τοῦ σπηλαίου, λαν-
τι ἱπταδόμενος, σταδίους ἱεκάκοντα, καὶ ἱππεύοντες παντα-
χοῦ τὴν εἰς Χριστὸν πίστιν· ἐν καὶ κρατῶντες οἱ βα-
σιλεῖς Κόρος καὶ Καρίνος, ἴδοντες αὐτὸν κοινὸν ἑκα-
τόν, Εἰδ' αὖτε διαφύγει βασιλεὺς ἐπὶ χρίτους αὐτῷ, εἰς
εἶδον, ὅτι δι' αὐτὸν κτενέται, πληθὺς οὖν εὐλὸν προ-
έρχονται τῷ Χριστῷ, καὶ βαπτίζονται ὑπ' αὐτοῦ, αἰδου-
ντες, ἀπύκνουν αὐτὸν ἐν δακτύλῳ διώγῃ. Καὶ πάλιν ἀ-
νελθὼν εἰς ἑστὴν ἐν πρῶτῳ σπηλαίῳ, καὶ ἱερεύς ἱπτα-
καίδια χρίτους ἐν τῇ δακτύλῳ διαδεδάσας, ὡς εἶναι τοὺς
ἐκείνῃ τῇ δακτύλῳ αὐτῷ χρίτους ἐδιδρακνεντα πάντα, με-
τίστη πρὸς Κύριον.Τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ὁ Ἅγιος Χαρίτων εἶπει τε-
λειοῦται.

Στίχ. Πολλὴ χάρις σοι, χριστομάρτυς Χαρίτων,

Χριστοῦ χάριν τραχὺλον ἐκκεκομμένω.

Ταῖς τῶν σῶν Ἀγίων σου πρεσβείαις, ὁ Θεὸς
ἐλέησον ἡμᾶς. Ἀμήν.

Τῶν Θεοπατόρων.

Ἦδος Ἡ. Ἀντίθρον πρόσταγμα.

Εκ ρίζης βλαστήσασα δυὰς ἁγία, Δαυὶδ
τοῦ Δεσφρονος, τὴν ῥάβδον τὴν πανίερν,
παρθένον τὴν ἄχραντον, τῷ κόσμῳ τέτοκεν,
ἄνθος ἱερῶτατον ἡμῖν. Χριστὸν ἀσπάρως ἐξα-
κατέλλουσιν.**Α**μπαδα πολὺφωτον τὴν Θεοτόκον, ἡ Ἄννα
ἡ ἁγία, καθάπερ χρυσαυγίζουσα, λυχνία
βαστάζουσα τὸν κόσμον ἅπαντα, δαίμα κατε-
λαμπρυνε φωτὶ, καὶ παρθένης λαμπροῖς πυρ-
σεύμασι.(·) Ἡ λέξις ἐστὶν λατινικὴ, ἐκ τῆς ἀρραβωνιστικῆς Σινδοῦ
(Sindus), ἔπειτα ἐκείνη τὴν ἑρμηνείαν, ἡ Βουλαινῶν.

l'auteur de tout don parfait, le Seigneur à qui nous devons la femme incomparable, à la fois Vierge et Mère.

Où, les jours d'attente sont enfin terminés, et Anne nous appelle auprès de sa Fille pour lui offrir nos dons, nos prières et nos cantiques, comme le feront plus tard les vierges venues à sa rencontre à la porte du temple et chantant à pleines voix : « Voici venir le salut du monde ; le genre humain recouvre sa liberté et il la doit à Marie Vierge et Mère. »

Synaxaire (651)

Le neuvième jour de ce mois, synaxe des justes Joachim et Anne.

Joachim s'est réjoui avec son épouse :

Ils ont tous deux comblé de joie l'univers.

Le neuvième jour ramène la synaxe des Parents de la Mère de Dieu. Le même jour, le martyre de saint Severianos.

Le même jour, saint Chariton meurt sous la hache.

Ode VII. L'impie commandement

De la race de David, Joachim et Anne ont vu sortir une tige sainte, et c'est la Vierge, la Vierge immaculée, d'où germera, par un miracle, le Christ, fleur toute divine.

Le Vierge nous apparaît au foyer de ses pères comme une lampe ardente, un candélabre étincelant d'or destiné à éclairer le monde entier des splendeurs de la virginité.

O glorieux parents de la Vierge et augustes aïeux du Seigneur tout-puissant, du Dieu que son ineffable miséricorde a revêtu de notre chair, voyez-moi prosterné à vos pieds, et obtenez-moi le pardon de mes nombreux péchés.

Votre gloire l'emporte sur toute gloire humaine, ô vous qui avez fait naître la reine de l'univers, Marie immaculée, Mère d'un Dieu de miséricorde devenu semblable à nous par son humaine nature.

Ode VIII. Dans la fournaise enflammée

Ornés de toutes les vertus comme de la suprême richesse, les vénérables époux Joachim et Anne ont fait naître la Vierge, une Reine entourée de toutes les gloires divines, celle que toute créature exalte en ses cantiques comme la Mère de Dieu.

O les bien-aimés de Dieu, c'est par vous que nous possédons une

Προπάτορες διδοῦσι τοῦ σεμνωθέντος, δι' ἁπάντων ἡμεῶν, Θεοῦ τοῦ παντοκράτορος, παῖδες ἐκ Θεοφάνους ὑμῶν καὶ οὐλοῖσι, νῦν μοι τῷ προσφεύγοντι ὑμῖν, πλημελημάτων λύσιν βραβεύσατε.

Ως ὄντες ὑπέρτεροι τῶν γεννητῶν, τὴν πάντων δεσποζούσων, κτισμάτων ἐντετόκατε, Μάρκαν τὴν ἀχραντὴν, τὴν τετικυῖαν Θεόν, σάρκα περιέμενον ἡμῖν, ὁμοῖαν πάντῃ, δι' εὐσπλαγχνίαν πολλήν.

Τοῦ Μάρτυρος. Ὁ ἐν ἀρχῇ τὴν γῆν.

Λίθοις ἀδρόσι συντρίβισαν τὸ σῶμα, ὁ ἀσέβης, ὑμνούμενος παρόντως, Χριστὸν ἐν μέσῳ τῶν παρανομιῶν· οὗ τῆς δοξῆς τυχὼν νῦν χορεύεις λαμπρῶς.

Αἰωρηθεὶς τοῦ τείχους ἡ λοφὸς, τοῦ δικαστοῦ, πολλὴ παραπλήξια, ἐν βάρει λίθων πεποδημένος οὐκ ἠνέσω, Θεὸν τὸν τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Ω τῆς ἐσθρᾶς ἐγκαταέσσω Μάρκα! ὦ τῆς θερμῆς ἀγάπης πρὸς τὸν Κτίστην! δι' ἐν στεφάνῳ κατακοιμήσῃς τῷ ἀφάρτῳ, καλῶς ὑπεραβλήσαντα.

Θεοτοκίον.

Σὺ εἰ μου φῶς Παρθένη Θεοτόκα, σὺ εἰ χροά καὶ σκέπη καὶ λιμὴν μου, εὐλογημένη, καὶ σὲ δοξαζῶ ὡς τεκοῦσαν, Θεὸν τὸν τῶν Πατέρων ἡμῶν.

Τῶν Θεοπατέρων.

Ἡ δὴ ἡ Τὸν ἐν καμίνῳ τοῦ πυρὸς.

Πλάτω κομῶντες ἀρετῶν, τὴν ἐν δόξῃ Δεῖκν' πεποικημένην, Βασίλιδαν Ἰαρθένον, Ἰωαννίμ ὁ σεπτὸς, καὶ Ἄννα ἡ σώφρων τετόκισαν, ἢν πάσα ἡ κτίσις, ὑμνεῖ ὡς Θεοτόκον.

Ραῖδος οὐδαίμως ἡμῖν, δι' ὑμῶν φίλοι Θεοῦ ἐξαπεσταλῆ, ἡ πανάμωμος νύμφη, εἰς τὴν ἐν μίσῳ ἐχθρῶν, ἀθίαν κατακυριεύσασα, τὰς μηχανουργίας πλὴν καταπατοῦντες.

Ο πλον ἡμεῖς παρὰ Θεοῦ, εὐδοκίᾳ δικᾶ σου ἱερωτάτῃ, ξυνορίᾳ ἐδωρήθη, ὃ νῦν ἡμεῖς οἱ πιστοί, ὡραίως αἰεὶ στεφανοῦμεθα, ἡ Θεὸν τεκούσα, ἁγία Παρθενότητω.

Φωτοχρῆσιν τοῦ ἐκ σου, σαρκωθέντος δι' ἡμᾶς λελημπυσμένη, ἡ δυνάμις ἡ ἀρίστη, τῶν γεννητῶν τῶν σῶν, γεννώσι σὲ πάνταγε Δέσποινα, προδίδον ἡμῖν, ἀγαθῶν ἐπουρανίων.

Ραῖμ Θεοῦ καρπογονίᾳ, ἡ στεφανώσα γαστήρ ἀναγομένη, καὶ προέρχεται πύλη, παρθενική παμφανός, ὁ Λόγος δι' ἡς ἐπεδήμουν, τοῖς ἐπὶ τῇ γῆ, σαρκοθεῖς ἀφάρτῳ λόγῳ.

Εὐαγγέλιον. Γ. *

Τοῦ Μάρτυρος.

Τὸν Βασίλειά τῶν οὐρανῶν.

Εγκαρτήσας, τοῖς αἰκισμοῖς ἰσοῦ τέλους, Στρατιῶτα Κυρίου μετέστη, χαίρων πρὸς τὴν ἄνω, παμμάκαρ βασιλείαν.

Οὐ κατησχύνθη, διὰ Χριστὸν Γενναίφρον, ὑπομένει βόσκανα πακίλα· ὅθεν συνδοξάθη, αὐτῷ εἰς τοὺς αἰῶνας.

Στεφανηφόρος, σὺν ἀθληταῖς νῦν χορεύων, ἀληθῶς περὶ τὸν Βασίλειά, μέμησο τῶν πλάσι, τελοῦντων σου τὴν μνήμην.

Θεοτοκίον.

Ω Θεομήτορ, Χριστιανῶν ἡ προγάτις, ἐξελού ἡμᾶς πάσης ἀνάγκης, ἵνα σε ὑμνῶμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ὁ - ἡ - ἡ.

• Τὸν Βασίλειά, τῶν οὐρανῶν ὃν ὑμνοῦσι, • Στρατιᾶ τῶν Ἀγγέλων ὑμνεῖται, καὶ ὁ • περιφροῦτε εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Τῶν Θεοπατέρων.

Ἡ δὴ ἡ Ἀνάρχου Γεννήτορος.

Ομόφρονες σύμφυτοι, τὴν ἀρετὴν ὑπάρχοντες, τῆς παναγῆς Παρθένου σεπτοὶ Γεννητορεῖ, τοὺς ἐπιτελοῦντας προθύμως, τὴν εὐκλεῆ καὶ ἔνδοξον μνήμην, ὑμῶν ἱερώτατοι, τοῦ σωθῆναι δυσωπήσατε.

Νομὴν κατεπαύσατε, τὴν τοῦ θανάτου ἔνδοξον, τῆς ζωῆς τὴν Μητέρα, λιμπρῶς γεννίσαντες, τὴν ἐξαπολέσαντα τοῦτον, τὴν προσβολῇ, καὶ τῆς ἀθλιότητος, ζωῆς προξενίσασαν, τὴν ἐλπίδα διὰ πίστεως.

Ωραῖος ὡς ἥλιος, Ἰωακείμ ἐνέμενος, τῇ ἡσπέρῳ σελήνῃ, τῇ Ἄννῃ τέτοκε, τὴν τῆς παρθενίας ἀκύναν, δι' ἡς αὐτῇ τῆς Δεῖας σῴσις, σαρκεὶ καὶ ὑπόστασιν, ἐνωθεῖσα ἡμῖν ἐλμψε.

Σωφρόνως βιώσαντες, καὶ εὐσεβῶς Μικαῖροι, νῦν τρυφῇ τῆς ἀφάρτου, κατεκλῶντες, τῆς Θεοφανείας τυχόντες, τοῦ ἐξ ὑμῶν τῷ κόσμῳ φανέντοι· ὃν περ δυσωπήσατε, τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Τοῦ Μάρτυρος. Κυρίως Θεοτόκον.

Χερεὶ τῶν σὲ ποθοῦντων, Μάκαρ σου τὸ σῶμα, περιστάλιν κατετάφη ὡς ἅγιον, καὶ ἱκαύτων ἐκβλήξει, κρηνοῦς εἰς δόξαν Θεοῦ.

Ω δαύμα! πῶς ἀνέστη, ὁ θανάτου αἰκίτης, καὶ προσυπνίαν σου δρόμῳ τῷ σώματι,

πρὸς τὴν ταφὴν ἀγομένην, ἐλάρτι πανάριστος, τῶν τῶν αἰώνων, μακάρι Βασίλειος, καὶ

τῷ Δεσπότη Χριστῷ περιστόμενος, ὑπὲρ τῶν σὲ ἀνυμνοῦντων θερμῶς κίτατο.

arme puissante avec laquelle nous pouvons nous défendre contre l'impiété de nos ennemis, et fouler à nos pieds leurs machinations perfides.

Compte très saint, nous vous devons aussi, après Dieu, ce humbleur de bonne volonté, gage assuré de la couronne de victoire que nous méritera la chaste Vierge, Mère de notre Dieu.

O Souveraine immaculée ! souviens-toi que tes augustes parents, avertis et illuminés d'avance par une grâce de ton Enfant-Dieu, t'ont donnée à nous comme la dispensatrice de tous les biens célestes.

Par la puissance divine une grande merveille s'est produite : voici une porte splendide qui s'ouvre, et le Verbe, devenu chair par un verbe ineffable, a fait son entrée dans le monde.

Thotokion

O Mère de Dieu, secours des chrétiens, préserve-nous de tout malheur, et fais que nous poissions plus tard te chanter dans les siècles des siècles.

Hirmos

Saintes hiérarchies des anges du ciel, chantez, exaltez votre Roi dans les siècles des siècles !

Ode IX. Du Père Éternel (65²)

Vénérables et très saints parents de la très chaste Vierge, vous que des vertus semblables ont si étroitement unis, obtenez le salut éternel à tous ceux qui célèbrent votre chère et illustre mémoire.

Vous qui avez eu la gloire de nous donner la Mère de la vie, empêchez en nous l'envahissement de la mort, et, confiants en la puissance de votre auguste Fille, donnez-nous avec elle l'espérance en la vie éternelle.

Joachim est pour nous la splendeur du soleil ; Anne, l'éclat plus modeste de l'aurore des nuits, double foyer d'où se projette la lumière de la virginité ; présage elle-même de la splendeur que revêtira notre chair en s'unissant hypostatiquement à la substance divine.

O bienheureux, vrais modèles de sagesse et de piété, vous êtes en vérité bien dignes de jouir maintenant d'un honneur ineffable dans la vision toute divine de celui qui est votre Petit-Fils, et à qui vous demanderez, nous vous en supplions, le salut de nos âmes.

Θεοτοκίον

Εΐς ταντο Ἀγγέλων, αἱ ταξιαρχίαι, ἀσπαρ-
κωμένοι δρῶσαι σε φέρουσαν, τον Ποιητήν
τῶν αἰώνων, καί σε ἰδοῦσαν. Ὁ ἱερμός.
• Ὡρίως Θεοτόκον, σὶ δμολογούμεν, αἱ διὰ
• σου σωσμένοι Παρθένη ἀγνή, σὺν Ἀ-
• σμαίτοις χορείαις σε μεγαλύνοντες.
Ἐκαστοὶ τὸ ἄριον τῶν Θεοπατόρων.

Ἐπισκέψατο ἡμᾶς.

Η τῆς Εἵσε τὴν ἀράν, ἐξάρσα νῦν τίκτεται,
ἐκ γυμνασίων ἀκόρων, τῆς Ἄννης καὶ
Ἰωακείμ· ἦν σὺν Ἀγγέλοις ἅπαντες, κατὰ χροῖς
ἐν ὕμνοις, πιστοὶ εὐφημῶμεν.

Τοῦ Ἁγίου. Ὑναίκες ἀκουτίσθητε.

Αλίστηες ἐκρημάτισας, Μαρτύρων τεσσαρ-
κόντα, ἀρξενεύσαντων ἐν λίμνῃ, παμμακάρ
Σιδηράν· μεθ' ὧν αἱ μνημονεῖς, τῶν ἐκτελέ-
των ἐδοξέ, τὴν φωτοφόρον σου μνήμην, καί σε
ἐμῶντων ἐκ πόθῃ, Μάρτυς Χριστοῦ ἀλλοφόρου.

Τῆς Ἐορτῆς, ὁμοῖον.

Αδὰμ ἀνακαινίσθητι, καὶ Εὐὰ μεγαλύνθητι·
Προφῆται σὺν Ἀποστόλοις, χορεύσατε καὶ
Δικαίους· κοινή χαρὰ ἐν τῷ κόσμῳ, Ἀγγέλων τε
καὶ ἀνθρώπων, ἐκ τῶν δικαίων σήμερον, Ἰωα-
κείμ τε καὶ Ἄννης, γεννᾶται ἡ Θεοτόκος.

Εἰς τὸν Στίχον τῶν ἁγίων, Στιχηρά.

Ἦχος β'. Οἶκος τοῦ Ἑρραβᾶ.

Χαίρει τῷ λυτρωτῇ, καὶ παντῶν κηδεμόνι,
τῷ στίβῳ παρ' ἱλπίδα, τεκεῖν τὴν Θεο-
τοκον, ἀρρήτως εὐδοκήσαντι.

Στιχ. Ἀκούσον Σύγατερ, καὶ ἴδε.

Δεῖτε τὴν ἐκ Δαυὶδ, καὶ Ἰουδα φυῆσαν,
Θεοτόκον Μαρίαν, ἐξ ἧς ἡ σωτηρία, ἀπαύ-
στως μεγαλύνωμεν.

Στιχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύουσιν.

Σήμερον εὐκλεῶς, ἐξ Ἄννης ἡ Παρθένης, ἡ φω-
τοφόρος πύλη, γεννᾶται παραδόξως· λα-
φυλαὶ σκυρτίσασα.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος β'.

Ἦρξεν τό, Σήμερον ὁ Χριστός ἐν Βηθλέεμ.

Σήμερον ἡ πανάμωμος Ἀγνή προῆλθεν ἐκ τῆς
στεῖρας· σήμερον τὰ πάντα εὐφραίνονται·
ἐν τῇ αὐτῇ γεννήσει. Ὁ Ἀδὰμ τῶν δεσμῶν
ἀπολύεται, καὶ ἡ Εὐὰ τῆς ἀράς κτλ· θιρώται.
Τὰ ἔρῃα πάντα ἀγαλλονται, καὶ εἰρήνη τοῖς
ἀνθρώποις βραβεύεται. Ἡμεῖς δὲ δοξολογού-
ντες βρωμεν· Δόξα ἐν ὑψίστοις Θεῷ, καὶ ἐπὶ
γῆς εἰρήνῃ, ἐν ἀνθρώποις εὐδοκίᾳ.

Εἰς τὴν Λειτουργίαν, Τυπικὰ, καὶ ἐκ τῶ Κανόνος
τῆς Ἐορτῆς, ὡδὴ γ', καὶ ἐκ τῶν Ἁγίων, Ὠδὴ ε'.

Προκείμενον, Ἦχος δ'.

Θαυμαυτός ὁ Θεός ἐν τοῖς Ἁγίοις αὐτοῦ.

Στιχ. Ἐν Ἐκκλησίαις εὐλογεῖτε τὸν Θεόν.

Ὁ Ἀπόστολος πρὸς Ἑβραίους.

Ἀδελφοί, εἶχε μὲν ἡ πρώτη σκεπή.

Ἀλληλουῖα.

Σωτηρία δὲ τῶν δικαίων παρὰ Κυρίου.

Εὐαγγέλιον κατὰ Λουκᾶν.

Εἶπεν ὁ Κύριος, οὐδεὶς λύγρον ἄφας.

Ζήτη· Σαββάτω ε'.

Κωνσταντῆς, Ἀγαλλιάσθε δικαίαι ἐν Κυρίῳ.

Τῇ Γ. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Μνήμη τῶν Ἁγίων Μαρτύρων Μηνωδώρας,
Μητροδώρας, καὶ Νυμφοδώρας.

Εἰς τὸν ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τό, Κύριε ἐνέκραξ, ἰστώμεν Στίχους ε', καὶ
ψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια τῆς Ἐορτῆς γ'.

Ἦχος β'. Ποίους εὐφημῶν στίμματα.

Ποίους οἱ εὐτελεῖ χαλίσαν, εὐφημῶμεν νῦν
τὴν ταχθείσαν· τὴν ἀγιοτέραν τῆς κτίσεως,
καὶ τιμιωτέραν ὑπάρχουσαν, Χερυθίμ, καὶ πάν-
των τῶν Ἁγίων· τὸν θρόνον, τοῦ Βασιλείου τὸν
ἀσάλευτον· τὸν οἶκον, ἐν ᾧ κατώκησεν ὁ Ὑψι-
στός· τὴν σωτηρίαν τοῦ κόσμου· τὸ Θεοῦ ἁγία-
σμα· τὴν παρέχουσαν τοῖς πιστοῖς ἐν τῇ Ζεῖφ
γενήσῃ αὐτῆς, τὸ μέγα ἔλεος.

Ποῖα πνευματικὰ ἄσματα, νῦν προσάξιμεν
σοι Παναγία· τῇ γὰρ ἐκ τῆς εἰρέας κη-
ραῖς, ἅπαντα τὸν κόσμον ἡγίασας, καὶ Ἀδὰμ
δεσμῶν ἀπελυτρώσω, καὶ Εὐάν, ἐκ τῶν ὠδῶν
ἡλευθέρωσας· Ἀγγέλων, διὰ χοροὶ συνεορταζο-
σιν· ὁ οὐρανὸς τῇ γῇ χαίρει, καὶ ἐπικροτοῦσιν,
αἱ ψυχαὶ Δικαίων ὡδαί, πρὶς ἀνακραζούσαι,
εἰς δόξαν τῶν γενεθλίων σου.

Τῶνα τὰ φοβερὰ ἄσματος, ᾧ προσῆξάν σοι
τετὲ Παρθένη· κύκλω σου τεχθείσας ἱε-
ραῖς, κοραὶ χαρμυνίως χορεύουσαι, καὶ δαμ-
βητικῶς ἀναβῶσαι· Ἐτεχθῇ, τοῦ Βασιλείου τὸ
παλατιὸν· ἐκλαμπῇ, ἡ κιβωτός τοῦ ἁγίσμα-
τος· πύλαι ἡνοχθήσαν στεῖραι· τοῦ Θεοῦ γὰρ
πύλη, εὐτεκνία τῶν ἀρετῶν, εἰσαίγει βραβεύ-
σα, εἰρήνῃ καὶ μέγα ἔλεος.

Καὶ τῶν Ἁγίων γ'.

Ἦχος δ'· Ἐξ γενναίων ἐν Μάρτυσιν.

Ταῖς βαφαῖς ταῖς ἐξ αἵματος, ταυτὰς ὠρ-
σασαι, τῷ ὠραίῳ καλλί, κοραὶ νεανίδες,



Une beauté qui n'est pas particulière à cette fête mais qu'il convient de signaler parce qu'elle se présente ici à nous pour la première fois, c'est l'*exapostilarion*, ou encore cette antienne qui annonce la fin de l'office, les derniers couplets de la mélodie, le moment de prendre congé (66¹).

« Il faut s'en aller, » mais, si on jette seulement un coup d'œil sur le reste de l'*accoluthie*, on voit que sa conclusion n'est pas brusquée, tout s'en faut. Nous disons entre amis : « Aurevoir, sans adieu ! » et ce n'est pas à l'instant même que nous pouvons toujours nous quitter. Avec les parents de Notre-Dame et Mère, pourquoi le mélode serait-il moins courtois ? Donc, encore une fois, « Adam et Ève, les Prophètes et les Apôtres, tous les Saints, les Anges du ciel et les justes de la terre, les cieux eux-mêmes ne doivent former tous ensemble qu'un immense concert. » Si le mélode, ou le poète même s'écoutait — car c'est ici tout un — il recommencerait l'office. Il est vrai que, rentré dans sa cellule, il pourra continuer sa prière, sa prière qui n'a fait que s'éveiller avec les premières heures du jour. Tailler — si l'on peut se souvenir de lui ou de ses sermons qu'on réédite — pensait, quant à lui, que ces bonnes heures de la nuit qui suivent les *matines* sont celles où on peut le mieux s'élever en haut de cœur et d'esprit, ce qui, disait le catéchisme, est toute la prière.

Autre note. Le même jour, à l'office du soir, et le lendemain, à l'*Orthros*, comme on le voit par la page des *Ménes* qui commence l'*accoluthie* du 10 septembre, le souvenir des *Theopatores* est de nouveau évoqué, touchant détail que la piété, encore ici, comprendrait si bien : « David s'est écrié : O mon Dieu ! qui est semblable à vous ? Votre promesse est accomplie ; une Vierge nous est née ; le nouvel Adam, le Christ Jésus, Créateur du monde, occupera mon trône, et il régnera, lui, le Roi immortel des siècles... De la tige de Jessé et de la race de David, une enfant divine nous est née, et la terre entière est renouvelée, est divinisée. Ciel et terre, réjouissez-vous et chantez aussi, peuples des gentils, avec Joachim et Anne, les saints glorieux, les saints bienheureux qui nous ont donné la vie en nous donnant Marie, Mère de Dieu ! »

ἀδιαφύκτως συνήρθητε, Χριστὴν τῇ Θεῷ ἡμῶν
συντηροῦν τὴν ἐμὴν παρθένην ἀμολυτον, εἰς
ἀκρίβειαν, ἀφ' ἧς ἐκείνη, εἰς θαλάμους,
δρακὸν, εἰς παρὰ, ἀχειροποίητον Μάρτυρα.

Αὐτὸς ἐν τῷ σῶματι, καὶ τελείῃ φρονίᾳ
ἐν τῇ, καλαμνίστῳ δράκοντι, τὸν ἀρχιμακόν,
κατακαταλάσκει ἐνδοξοῖ, διδάσκει τὸ Πνεῦμα, καὶ
ἀνισχυρὸν αὐτοῦ, τὴν ἰσχυρὰν ἀπεδείξατο
ὅθεν ἦρκε, τοῖς πατρίσιν τῆς γῆς, Μπε-
δωρα, Μπεροδωρα, Νυροδωρα, αἱ τῆς Τριχλῆς
ὑπερμαχοῖ.

Καὶ τὰ μέλα στερεοῦνται, καὶ πυρὶ δα-
πανώμεναι, σιδηροῖς τε ἐνέχῃ, σπαρτατό-
μεναι, καὶ ἐπὶ ἐύλου κρεμνόμεναι, καὶ εἰς τε-
μνόμεναι, οὐκ ἔκρινεσθε Χριστόν, ἀβληφῶρα
πτερυγίται· ὅθεν εἰρατε, τοῖς στεφάνοις τῆς
γῆς, Μπεροδωρα, Μπεροδωρα, Νυροδωρα, αἱ
τῆς Τριχλῆς ἰσχυροῖ.

Δεῖξ, καὶ νῦν, Ἦχος δ'.

Δὶ Ἀγγέλου προφῆσεως, γόνος πάνσεπτος,
ἐξ Ἰωακείμ καὶ Ἄννης τῶν δικαίων, ἐξ
μερον προήλθες Παρθένη, οὐρανὸς καὶ θρόνος
Θεοῦ, καὶ δοχεῖον καθαρότητος, τὴν χαρὴν ὑπε-
μνησας παντὶ τῷ κόσμῳ, τῆς ζωῆς ἡμῶν.
ἔχεις κατὰ τὴν ἀνάστασιν, εὐλογίας ἡ ἀντίδοτον
διο ἐν τῇ γεννητῇ σου Κόρῃ δεσφύλῃ, τὴν εἰρήνῃ
αἰτήσαν, καὶ ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν τὸ μέγα ἔλεος.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ προσόμοια.

Ἦχος β. Οἶκος τοῦ Ἑρραβῆ.

Χεῖρες τῶν Προφητῶν, ἀγγέλλουσιν ἰδοὺ γὰρ,
στεῖρα καρπὸν ἐκρύβει, ἐξ αἱ Προφη-
τεῖας, ἡμῶν περιωφίστεται.

Στίχ. Ἰκούσιν οὐρανὸς, καὶ γῆς.

Στεῖρα Ἰωακείμ, ὁρῶν Ἄνναν κοιλίας, καρ-
πὸν ἐκρύβουσιν σοι, ἐξ οὗ ζωὴ τῷ κόσμῳ,
καὶ λυτρώσις τεχθῆσεται.

Στίχ. Τὸ πρόσωπόν σου λιτανεύσουσιν.

Ιῆρος Ἰωακείμ, καὶ στεῖροις τῆς Ἄννης,
σκιρτάσας ὡς παῖδες, γηγάσαν τὴν
φύσιν, τὴν βρότειον καινίζοντα.

Δεῖξ, καὶ νῦν, Ὅμοιον.

Πρόμον ἐκ ρυπαρῶν, χαλκῶν Θεοτόκε, προσ-
δέχου καὶ τὴν λύσιν, διδοῦ μοι τῶν πται-
σμάτων, καὶ τῶν κακῶν διόρθωσιν.

Ἀπολυτίκιον τῆς Ἑορτῆς,
καὶ Ἀπαύσις.

Εἰς τὸν ὁρθρον.

Μετά τὴν α. Στιχολογίαν, Κάθισμα.

Ἦχος δ. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Αναδόσπον Δαυὶδ, τί ὠμοσίησιν ὁ Θεός; Ἄ-
μοι ὠμοσε φησί, καὶ ἐκτεπλήρωσεν ἰδοὺ,
ἐκ τοῦ καρποῦ τῆς κοιλίας μου· ἐν τῇ Παρ-
θένῳ· ἐξ ἧς ὁ πλαστευργὴς, Χριστὸς ὁ νέος
Ἀδάμ, ἐτεχθῆ βασιλεὺς ἐπὶ τὸ θρόνον μου· καὶ
βασιλεύει σήμερον, ὁ ἔχων τὴν βασιλείαν ἀσά-
λευτον. Ἦ στείρα τίκτης, τὴν Θεοτόκον, καὶ
τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δεῖξ, καὶ νῦν, Τὸ αὐτό.

Διὰ τὴν β. Στιχολογίαν, Κάθισμα, ὕμνον.

Εκ τῆς βῆς Ἰησοῦ, καὶ ἐξ ἀσφύος τοῦ
Δαυὶδ, ἡ θεόπαις Μαρίας, τίκτεται σῆ-
μερον ἡμῖν, καὶ νεουργεῖται ἡ σύμπασα, καὶ
δεσπογεῖται. Συγχάρητε ὁμοῦ, ὁ οὐρανὸς καὶ
ἡ γῆ· αἰνέσατε αὐτήν, αἱ πατρὶς τῶν ἁγίων.
Ἰωσήφ· εὐφραίνεται, καὶ Ἄννα πανηγυρίζει
κραυγάζουσα· Ἦ στείρα τίκτης, τὴν Θεοτόκον,
καὶ ττροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Ὁ ἡμῶν τῆς Ἑορτῆς, καὶ τῶν Ἁγίων, οὐ ἡ
ἀκροστιχίς·

Τριῶν ἀδελφῶν γησιῶν ἀδύνα σίδω. Ἰωσήφ.

Μετά α. Ἦχος δ'. Ἀνοίξω τὸ στόμα μου.

Τροχὰ τὴν ἀκτίστον, ἐν εὐσεβείᾳ ἐκκρύβου-
τε, καὶ ἰσχυροῖς, Μάρτυρες ἐνδοξοῖ, νῦν
γηραίρουσιν, ἡμῶν τοῖς θεοῖς ἀδύνα, καὶ τὰ
κατορθώματα, δεσπογεῖται.

Ρήματων κλέοντες, εὐδισμενοὺς αἱ Νεάν-
δες, τῷ θείῳ φραττόμεναι, ὅπλῳ τῆς πί-
στεως, καὶ ὑπερσάν, βασάνῳ τρικυμίας, καὶ
θανάτου ἀδικῶν, διὰ τὴν πάντων ζωὴν.

Ισχυρὸν βωμνυμνῶν, παντοδυνάμῳ τοῦ κτίσαν-
τος, ἀνδρείαν ἀνέλαβον, γνῶμῃ αἱ πάνσε-
μοι, καὶ τὸν δράκοντα, τὸν σκολιὸν τὸν μέγαν,
πρὸς κατεπάτησαν, καὶ κατηδάψισαν.

Θεοτοκίον.

Θεοφύλακον θαλάμῳ, ὡς ἀδιέφθικτον σκή-
νωμα, ὡς πύλιν οὐράνιον, ὡς θείαν τρά-
πεζαν, ὡς παλάτιον, καὶ θρόνον τοῦ δεσπότη,
Μαρίας τῆς ἀχραντοῦ, ὕμνοις τιμώμεν.

Ἠδὲ γ'. Οὐκ ἐν σοφίᾳ.

Νεοκρεμνῶν, λογισμῷ ὁ παράνομος τύραν-
νος, τὴν ζωὴν ἡμῶν Χριστὸν, δεινῶς ἀνεί-
σθη ἐναγκαλῆς, Μαρτυρὸν Μπεροδωρα σε κατακτι-
ζόμενος.

Αντιφύλακτον, πρὸς Θεὸν δικαστὴν οὐκ ἐφεί-
σατο, ἀλλὰ βέβηδον ἀπηνῶς, συνδύξαι τὰ

LE 21 NOVEMBRE

La Vierge de la sur-sainte Vierge au Temple

Pour employer un mot devenu classique, la littérature du sujet est encore ici très riche et très belle. On n'a pas oublié les soixante colonnes de Georges de Nicomédie sur la *Présentation de la Vierge*, et c'était déjà au indice. Combien d'autres pièces non moins intéressantes la seule *Patrologie de Migne* ne pourrait-elle pas nous offrir encore, sans parler des recueils de la littérature hymnique ? Et en effet, orateurs et mélode : Eremède de Constantinople, Taraise, patriarche, lui aussi, et qui n'a d'autre tort que de porter un nom inharmonique, Georges le mélode, Jean d'Eubée, Georges le Chantophylacte, Sergius l'aghagodite, Jean Damascène, le seigneur Basile, comme l'appellent les *Ménées*, Jacques le moine, même un laïcien, Léon le Sage, célèbre à l'envi ce touchant mystère d'une toute jeune Vierge que Dieu s'est dès longtemps choisie pour Mère, et qui vient, sous la conduite de ses parents, se consacrer au Seigneur.

Soyons d'abord à Georges le mélode. Le cardinal Pitra nous l'a fait connaître en publiant de lui un poème en vérité très beau de pensée et de forme, sur cette même fête de la *Présentation* de la Vierge. Faut-il avertir que le mélode n'a pu satisfaire sa dévotion à moins de vingt-trois strophes, c'est-à-dire de 473 vers ? C'est le cardinal qui les a comptés, et ce qui l'a tenu un peu, c'est qu'il n'ait pas remarqué, ou fait remarquer que toutes ces strophes, sauf la première, sont composées exactement, chacune, de vingt-neuf incises. Il n'y a pas à supposer que ce soit là quelque ingénieux arrangement de l'éditeur, car, en y regardant de plus près, on voit bien vite que, d'une strophe à l'autre, ces incises se correspondent exactement, ce qui supprime déjà toute tentation de jugement téméraire.

1. Georges de Nicomédie, voir plus haut, p. 145; Taraise, Georges le Mélode, *infra*; — Georges le Chantophylacte, Combefis, *Auct. nov.*, t. 1, p. 109; — Sergius et Basile, *infra*; — Jacques, *Val ricus*, *Bibl. gr.*, t. IX, p. 113; — Léon, Combefis, *Auct.*, t. 1, p. 1619.

Mais laissons ces détails presque profanes, et accordons-nous au moins une strophe, faite de mieux, de mieux : Georges : Pitra le place au vi^e siècle, et son âge seul, n'eût-il fait que prononcer le nom de sainte Anne, nous vaut déjà tout un poème, même son poème ¹.

Ταχέως; τότε τῆς ἀγνῆς
Τῆ θεῆς προμηθεῖα,
Οἱ βίχαιοι, καὶ ἄπερ
Ἐπέθεντο, τῷ κτιστῇ
Ταύτην προτήγον ἐν ναυῇ
Ναίρουσα οὖν Ἄννα
Ἀνέβρα εμφανῶς,
Τῇ ἐρεῖ κραυγάζουσα·
Ταύτην, ὦ Ζαχαρία, δεξιόμενος,
Ἦνδρον τῶν ἁγίων
Τοῦ ναοῦ τοῦ Κυρίου
Εἰσάγαγε
Καὶ περιύλαττε·
Εὐχῆς γὰρ τῆς ἐμῆς
Καρπὸς ἐβωρήθη.
Καὶ Θεῷ τῷ ποιητῇ
Προὔπεσχίμην
Ταύτην ἐν χερσὶ
Προσάγειν αὐτῇ καὶ πιστεῖ·
Αὐτὴ ὑπάρχει
Σκηνὴ ἐπουράνιος ¹.

La prévoyance divine
A fait naître la Toute-Pure,
Et deux justes, l'ayant promise,
L'honnèrent à son Créateur
Pour la lui consacrer en son temple.
Elle est donc très heureuse, Anne,
Et devant tout le peuple, elle s'écrie,
En s'adressant au Grand-Prêtre :
Zacharie, reçois cette enfant ;
Dans la retraite la plus cachée
En temple de son Seigneur
Fais-la pénétrer,
Et garib-la bien !
Comme un fruit de ma prière
Dieu me l'a donnée,
Mais à lui-même, notre Maître,
J'ai fait venir,
Avec joie et confiance,
De la rendre sans retard,
Elle qu'il a faite
Le tabernacle du ciel.

Consultons maintenant les *Ménées* de novembre, puisqu'il ne serait pas juste, après en avoir supprimé le texte grec, de les ignorer totalement. On se fait peu idée de cette abondance, de ce perpétuel renouveau de lyrisme, d'enthousiasme, de pieuse ferveur sur un motif plein de grâce, il est vrai, mais qui paraissait devoir s'épuiser dès les premières lignes. Si les comparaisons n'étaient pas d'ordi-

1. *Analecta* (1876), t. 1, voir avant *Georgius*, p. 275, une note à *Gregorius*, quelques pages plus haut. Georges était, selon Pitra, le frère de Grégoire, et celui-ci est placé par lui au vi^e siècle.

naire adieuses, nous pourrions ici ouvrir le bréviaire romain et voir ce qu'il nous donne, au 21 novembre, de très spécial à la fête de la *Présentation*. C'est extrêmement peu, comme d'ailleurs en la plupart de ses offices, où l'on peut voir qu'il n'y a guère de propre que certaines leçons, et pour les plus grandes fêtes, les hymnes, les antiennes et l'ornison. Le bréviaire d'Orient, au contraire, nous le remarquons encore une fois, s'occupe littéralement de la fête du jour; il s'en tient strictement à son objet, à sa pensée. C'est comme une méditation sur le sujet, et peu lui importe, pour ne plus parler de notre bréviaire, mais plutôt de nos grands écrivains et orateurs, les « larges horizons », les envolées au delà et au delors des limites tracées, si, en restant à son point d'raison, il satisfait à la fois son esprit et son cœur.

En tout cas, aujourd'hui, l'office grec, l'office du chœur, comme l'hymnie qui s'adresse à la foule pieuse réunie dans l'église, ne s'écartera pas de la « « petite enfant divine » (*Θεότοκος*), de ses justes et saints parents, assez vertueux en effet pour faire le sacrifice de son extrêmement douce présence et pour la redonner au Seigneur qui l'avait mise lui-même entre leurs bras; il ne verra toujours que la jeune Vierge montant toute seule et « sans se retourner en arrière », les quinze degrés du temple; Joachim et Anne la contemplant dans l'extase, le grand-père l'accueillant et l'entraînant jusque dans le Saint des saints, les jeunes filles, portuses de flambeaux, toutes à l'enchantement de cette fête incomparable, les anges qui là-haut se penchent sur les balustres du ciel pour voir un peu de bien ce qui se passe de si merveilleux sur la terre, l'autre ange qui apporte à la petite Vierge, sans doute fatiguée, un peu de nourriture préparée au ciel même et qui, permettez, peu soucieux de ce qu'en dira la critique du xxe siècle, reviendra ainsi tous les jours pendant douze ans, un même plus, selon qu'il plaira à la jeune Vierge et à Dieu¹.

1. Était-ce un rêve, au moment où nous parcourions les *Ménées*, ou bien ces balustres du ciel, si célèbres depuis saint François de Sales, se voient-ils déjà là ?

Écoutez-nous instant : « Portes du temple, ouvrez-vous, car voici venir le temple et le trône du Roi des cieux, la Mère du Verbe de Vie, du Saint des Saints ; vierges, laissez entrer la Vierge, la fiancée du Tout-Puissant, de l'éternel Dieu (p. 150¹) ; peuples fidèles, faites retentir vos hymnes et vos cantiques ; saluez à genoux le temple spirituel du Christ notre Dieu, l'unique Pleine-de-grâce entre les femmes, la prophétisée des « Voyants », la gloire des apôtres, la triomphe des martyrs, la joie de toute la création (p. 151¹⁻²)... Ciel des cieux, qui as fait pleuvor tes nuées, chante les incompréhensibles merveilles d'un Dieu qui ouvre aujourd'hui toute grande cette porte de l'Orient par où passera le Christ en venant faire parmi nous sa demeure ; chœurs des anges, tressaillez d'allégresse et dites tous ensemble comme Gabriel : « Salut, à Pleine-de-Grâce... il est avec toi, le Seigneur de toute miséricorde ; peuples de la terre, acclamez celle qu'ont annoncée les prophètes, comme l'Élué de Dieu avant tous les temps et pour tous les temps, comme la Mère par excellence, la Mère de Dieu même, et dites d'une commune voix : « Seigneur, au nom de cette Vierge, ta choisie, ta toute belle, donne-nous ta paix et ta grande miséricorde¹. »

Ainsi l'office continue long-temps, Sergius l'hagiopolite convoque à son tour la multitude des fidèles ; il ne peut détacher son regard de la « petite enfant divine » ; il veut que toutes les femmes se réjouissent avec Anne, l'heureuse mère de cette Vierge divinement belle ; avec la Vierge, Mère infiniment heureuse de Jésus lui-même (p. 152²). Puis le premier mélode, Georges reprend son cantique, et un autre, le *Kyrios Basilios*, lui succède, et les mêmes louanges reviennent toujours à l'adresse de l'Enfant qui se donne, à l'adresse de ses parents qui la consacrent au Seigneur « Votre sagesse est toute divine, ô saints Joachim et Anne, qui rendez à Dieu le don qu'il vous a fait, puisque lui seul est digne de posséder la Vierge sans tache l'unique immaculée (p. 166). »

1. Ἀγαπᾷ τοὺς σὺν τοῖς ἑσθλοῖς, καὶ αἱ νεφέλαι ἐξορροῦνται πανταχῶς, ἐπὶ τὴν βασιλίαν μακαρίων τοῦ Θεοῦ ἡμῶν. (Καὶ γὰρ ὁ πῦρ, ὃ κατὰ Ἀνατολῆς πρὸς νότον, ἀνακαύεται, ἐκ τῆς βασιλείας ἐξορροῦν. ἢ ἐκ τῆς βασιλείας, καὶ τὸ πῦρ ἀνακαύεται ἐπὶ τὴν βασιλίαν, ὅπως καὶ ἐν τῇ βασιλείᾳ πορεύεται πρὸς νότον. Ἀγαπᾷ τοὺς ἑσθλοὺς, ἀποδοῦναι αὐτοῖς, εἰς τὴν π. 152, des *Mémoires* de novembre.

Tant s'en faut en effet que le Père et la Mère de la « divine enfant » soient ici relégués à l'écart. Après le *synaxaire*, il faut le traduire pour sa beauté (p. 157) : « Jeune fille, Gabriel t'apporte la nourriture au dedans du temple, et te dit son salut *en s'approchant un peu*, (que voulez-vous ? ces pauvres byzantins sont si médiocres !) — après le *synaxaire*, disions-nous, c'est comme un nouvel *edice* qui recommence, et c'est toute la légende du Protévangile qui le précède : la longue prière d'Anne et de Joachim, leur promesse de consacrer au Seigneur l'enfant qu'il leur donnera, l'apparition de l'ange, la idéale heureuse fin de l'épreuve, etc. Le *canon* qui suit, et qui est le deuxième de la fête (*καλὸν δεύτερον*) : serait à traduire si nous pouvions surtout contenter nos goûts personnels, mais c'est trop demander, et laissons-nous à un passage, à deux ou trois de ces cris de cœur que nous entendrons d'ailleurs encore : « Vous tous qui aimez les fêtes du bon Dieu, venez, et groupez-vous en chœur : chantez, chantez encore, chantez avec Joachim et Anne les bienheureux à jamais, avec le prophète qui avait vu et parlé dans l'Esprit *πρὸς τὸν θεὸν ὁ λαλῶν ἐν ἁγιασμαῖς* ; avec les anges du ciel réunis en cohortes... — venez pour saluer l'entrée de la Toute-Sainte dans le Saint des Saints, et de corps et d'esprit comme la Vierge elle-même, *καὶ εὐχαῖται καὶ περιστάται*, réjouissez-vous ; recevez aussi la nourriture céleste, aliment de toute sagesse et de toute charité ; apprenez, comme son père et sa mère, à donner à Dieu ce que vous avez de plus cher au monde (p. 158²). »

Suivent le cantique d'Anne, mère de Samuel, le cantique de Zacharie, le *megalyrnarion*, les *trochaires*, *hirmoi*, *catavasis*, *stikhera prosomia*, *eulia* — détail extrêmement touchant pour qui n'a pas les hauts dédains de quelques-uns : « A cause du jeûne de cette saison, la fête présente ne se célèbre que pendant cinq jours, c'est-à-dire à partir d'aujourd'hui jusqu'au 25 de ce mois, alors qu'on en fait l'*apodosis*, *καὶ ὅτε ἀποδείξῃται* (p. 159). »

La « solennité » — et ce n'est pas pour rien que nous nous servons de ce mot, ou le verra mieux plus loin — la solennité ne serait pas complète si, à la prière, la prière secrète, privée, intime du *chorus* conventuel, ne se joignait la louange publique, l'hyménée qui alimente la piété des fidèles, et nous vivons donc un instant

à l'église. C'est un homme célèbre, Germain patriarche de Constantinople, qui va parler. Il va parler d'abord à la Vierge Marie elle-même, au nom du Grand Prêtre :

« Entrez, à la bonne heure ; entrez, vous qui êtes l'accomplissement de ma prophétie ; entrez, vous, la réalisation des promesses du ciel ; entrez, le sceau du testament de notre Dieu ; entrez, l'objet de ses conseils ; entrez, la clef des mystères cachés ; entrez, la contemplée de tous les prophètes ; entrez, la paix des disgraciés et la clarté de ceux qui vivaient dans les ténèbres ; entrez, présent tout rare et tout divin ; entrez, le Sauveur de tout ce qui est créé ; entrez dans la gloire de votre Seigneur, gloire de la terre à cette heure, et présage de l'éternelle et inaccessible gloire du ciel ! »

— Puis se tournant vers Joachim et Anne :

« Auteurs de notre salut, de quel nom vous nommerai-je ? Que dirai-je de vous ? Je suis dans la stupeur à la vue de l'offrande que vous présentez au Seigneur, blanc tabernacle où le Dieu trois fois saint viendra faire un jour sa demeure. Oh ! non, certes, Vierge ne fut jamais, et nul n'en reverra sur terre dont la beauté resplendisse d'un pareil éclat. Elle brille à nos yeux, cette Lampe plus précieuse que l'or et les pierres, qui éclairera le monde entier par la grâce de sa virginité sans tache et par ses joyeuses splendeurs.

« Nous vous contemplons comme deux astres lumineux fixés au firmament ; nous deux vous dissipez les obscurités, les ombres de la lettre et de la loi donnée au milieu des orages ; vous nous

1. *Tota poellam summi gaudia tenens*, in *Sancta eam Sacetorum alacriter* infert, hæc fortem ad ipsam dicens : *Abrasilum*, mea plenitudo prophetia ; hinc ades, *Domini perfectionem perfectio* ; ades, *designatio ejus testamenti* ; ades, *ipsius consiliorum finis* ; ades, *declaratio ejus sacramentorum* ; ades, *universum speculum prophetarum* ; ades, *collectio eade dissidentium* ; ades, *unipunctrix omnia dissidentium* ; ades, *firmamentum in terra mutantium* (*ἀνίσταται, ἀνίσταται*) ; ades, *instauratio jam veteratorum* ; ades, *spectator in tenebris jacentium* ; ades, *novum maxime ac divinum ibaratum* ; ades, *Domina terrigenarum omnium* ; ingredi in Domini tui gloriam, hæc enim quidem in eam que in terris est ac calcari potest ; paulo autem post, in supernam illam, ac *Inominibus inaccessam*, S. Germ. C. P., *Ocat. n.*, in *Præf. SS. Drép.*, Migne, *P. G.*, t. xxviii, col. 315, ou Combefis, *Auctoriam novam*, t. v, p. 1441 ; Landhecius, *Bibl. cindob.*, t. ix, p. 129, et viii, p. 52.

préparez, par votre foïant Christ promis, une heureuse transition à la nouvelle loi de grâce.

« O ! si ma parole pouvait ne pas rester trop au-dessus de vous ! de votre gloire à vous qui avez consacré vos saints à l'éducation de cette angélique Vierge ; à vous que je considère comme deux rhénans abritant de votre ombre mystique le Propitiatoire du Pontife Sauveur du monde ; comme les deux anges spirituels du Testament nouveau, car dans votre éminente vous avez enfermé l'autel sanctifié par Dieu même et dédié à la plus sainte des victimes.

« Comme l'or pur revêtit autrefois l'arche faite de main d'homme, vous avez enveloppé l'arche spirituelle et divine de la nouvelle alliance, cette arche où reposera Celui qui doit signer notre pardon sur la croix. Votre joie est la joie de toute la terre, votre gloire, la commune allégresse de tous les hommes. Oui, vous êtes bienheureux, vous les glorieux parents d'une telle Fille ! Bénis soyez-vous, à vous qui nous apportez ce don de Dieu ! Heureuses les entrailles qui l'ont portée et le sein qui l'a nourrie ! »

1. O salutis vestrae auctores quo vos nomine appellem? Quales vos dixerim? Obstrepero, cernens quale fructum obtuleritis. Ejusmodi enim est, qui utique Deum ad inhabitandum in se puritate sua allicit. Nulla sane, quae ejusmodi pulchritudine fulgent, inventa unquam est, aut invenitur. Vos instar duplicis e paradisi egredientis fluminis apparuitis, lampadem ferentes auro ac lapide pretioso pretiosiorum : quae pulchritudine immaculatae virginis suae, et exhalantibus fulgoribus suis universam terram illuminat. Vos rem duo fulgentissima sidera, firmamento quodammodo inserta cunctemplamur : uterque enim caliginosae litterae et latae interpretellae legis obscuram umbram hilari luce dispellit, et sapientes ad hanc novam novi hominis gratiam credentes in Christum inoffenso pede deducitis. Vos intuemur tanquam splendidissima cornua spiritualis templi novi testamenti, utpote qui in gremio vestro sanctificatum illud ac Dedicatorium sacrae victimae rationalissimum altare continetis. Vos (si quidem fieri possit ut non meritis inferiora dicam), in educanda puella assidui, Cherubim apparuitis, mystica prorsus adumbratur, propitiarium Pontificis, omnium Salvatoris, circumagentes. Vos prope ante illo, quod ad circumvestiendam arcam olim fabricatum est, vos, inquam, visi estis circumperientes spirituales diviniarumque novi testamenti arcam, eam continentem qui nobis rruce veniam subscripsit. Gaudium vestrum, gaudium est universae terrae : gloria vestra sit omnium communis letitia. Vos beati, quibus datum fuit ut talis filiae parentes essetis ! Vos benedicti, qui hujusmodi benedictum domum Dominum attulistis ! Beata ubera quibus nutrita ipsa fuit, et venter quo peccata est ! *Germannus C. P., Orat., in Praes., SS. Deip., Migne, P. G., t. LXVIII, col. 302.*

« En ce moment les portes intérieures du Temple se sont ouvertes, et les pas de Marie, dit encore Germain de Constantinople, sanctifient le seuil sacré. Le sanctuaire resplendit de la lumière des lampes, mais le rayonnement de cette lampe vivante l'éclipse d'une splendeur bien plus vive, et l'éclaire, à son entrée, des reflets de sa céleste beauté. Les degrés de l'autel s'empourprent de l'aurore virginale qui ceint le front de l'enfant. Zacharie se réjouit de l'honneur que le ciel lui fait de recevoir l'Être de Dieu ; Joachim est tout au bonheur d'offrir une oblation qui hâte l'accomplissement des prophéties ; Anne consacre sa Fille au Seigneur avec des transports d'allégresse ; nos premiers pères sont inondés de consolation parce qu'ils se sentent délivrés de la condamnation qui pesait sur eux ; les prophètes exultent de joie, et, avec eux, tous les ordres des élus, toutes les âmes ornées de la grâce ¹. »

L'autre patriarche, Tarasius, n'a ni le même ampheor, ni le même lyrisme, mais lui aussi aime à voir cette petite vierge de trois ans s'avancer sous les arades du temple, pendant que Joachim et Anne se répandent en actions de grâces aux pieds du grand-prêtre Zacharie et parmi le chœur des vierges qui les ont accompagnés jusque-là, tenant leurs lampes allumées ².

Ces filles de la Judée, Jean d'Eulhée, à son tour, les entend chanter pleines d'allégresse : « Cantate, et exultate, et psallite, » parce que Joachim et Anne viennent d'introduire dans le Saint des Saints, l'Immaculée Mère de Dieu, et c'est pourquoi la montagne de Sion s'est réjouie... Le pieux moine observe que ces jeunes filles, en chantant de la sorte, ne manquaient pas de respect pour le lieu saint, mais qu'elles exprimaient ce que le Saint-Esprit leur inspirait à l'heure même ³. — Sont-ils assez *méditeres*, ces vieux byzantins !

1. « Tum porte, et spirituales Emmanacelis Dei portae exsurgunt, panduntur, et pressum Mariæ vestigiis limen sanctificatur. Ac templum lampadarum quidem luce conseat, etc. Germainus C. P., *Orat. in Præf. SS. Deip.* Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 299.

2. Migne, *P. G.*, t. xcvi, col. 1482, 1497.

3. Virgines... quæ simul post... Mariam... incedebant, illi, quod inelamarent, habebant alienum aut inlecorum, sed spiritualia ductaxat ac Deo placentia, quæ Spiritus sanctus in ea hora (ipsis) docebat, *P. G.*, *ad sup.*, col. 806.

Ménos des 8 et 9 décembre

ΤΗ Η. ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Προερίτια τῆς Σύλληψεως τῆς Ἁγίας Ἄννης
καὶ μνήμῃ τοῦ Ὁσίου Πατρὸς ἡμῶν Πα-
ταπίου.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τό, Κύριε ἐκέκραξα, ἱστώμεν Στίχους γ. καὶ
ψάλλοντες Στιχηρά Προσόμεϊα Προερίτια.

Ώχος α'. Τῶν οὐρανίων ταγματων

Πνευματικὴν νῦν χορείαν δεῦτε κροτήσωμεν,
καὶ τὸν Χριστὸν ὀμνόντες, Προερίτια ἑώρα,
προσάξωμεν ἐκ πέδου, αἶνον δεκτοῦ, τῷ τοῖ
γίνουσι κρυψάμεν, τῇ Θεοτόκῳ, γεραίροντες
τὴν αὐτῆς, παρ' ἐλπίδα θείαν Σύλληψιν.

Εν παραδείσῳ ἡ Ἄννα τὰ εὐαγγέλια, τοῦ
παρ' ἐλπίδα πάσαν, ὑποδέχεται τόκου,
τῆς μόνης Θεομήτορος, δηλοῦσα τρανῶς, ὡς τρυ-
φήσας κρείττονος, καὶ ἀπολαύσας τύχοιμεν
οἱ πιστοί, τὸν καρπὸν αὐτῆς γεραίροντες.

Τοῦ Ὁσίου, ὁμῶν.

Τῶν οὐρανίων χαρίτων, Πατέρ γενησόμενος,
τῶν ἐπιγείων πάντων, ἀπεισάρχης ὤντων,
τὴν μέθεξιν ἐνθώς· θέναι αἰ, τῆς γλυκείας Πα-
ταπί, τῶν ἀγαθῶν τῶν ἐκείθεν κατατρυφῶν,
ἀπολαύσας, ἀνύμνεις Χριστὸν (*).

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Μετά τὴν συνήθη Στιχολογίαν, Κανόνες δ'
Προερίτιας, καὶ τοῦ Ἁγίου, γεροντος ἡμῶν
τῆς τῆς Ἀκοστικῆς, θέναι τῶν Εἱρμῶν
Χαρὴς ἀνοίγει Χριστὸς ἡμῖν τὰς πύλας.

Ἐν δὲ τοῖς Διοτικαῖς, Γεωργίου (*).

Ώδὴ δ'. Ώχος β'. Ὁ Εἱρμός.

- Δεῦτε λαοί, φάσμεν φάσμα Χριστῷ τῷ Θεῷ,
- τῷ διελόντι θάλασσαν, καὶ ἀδηγήσαν-
- τι, τὸν λαὸν ἐν ἀνέκῃ, δουλείας Αἰγυπτίων·
- ὅτι δεδοξασται.

Χαρὰς ἡμῖν, σήμερον προκαταγγέλονται,
ταμεία διανοίγεσθαι, καὶ ἀποκλείεσθαι,
τῆς κατάρως αἱ λύπαι, ἐν τῇ θείᾳ Σύλλεψι,
τῆς Θεομήτορος.

Ανθ' ἑρπινῶν, σήμερον πιστοὶ δρεψάμενοι,
ἐνθὺν λόγων πλεῖστον, τὸν προερίτιον,
στήσανον ἐγκωμίων, τὴν Παρθένον αἰνοῦντες,
ἐν τῇ Σύλλεψι αὐτῆς.

Τοῦ Ὁσίου, Ώχος καὶ Εἱρμός ὁ αὐτός.

Ρώμην σοφί, καὶ θείαν δύναμιν ἀνῶν, ἐκ
βρείφους ἐνδυσάμενος πρὸς τῆς ἀσκήσεως,

Προερίτιας, Ὡδὴ δ'. Τὸν ἐκ Θεοῦ Θεόν.

Περρῆς ὡς ἀκτῖνας, προανίσχει τῷ κό-
σμῳ, ἡ Σύλληψί σου πότισμεν Ἁγνή,
τὰς νοούμενας τῆς χαρίτος· καὶ λαμπρύνει τὰς
πίδες, ἐν ταύτῃ προερίτιον ὧδῃ, τῇ Δεσπότη
τῶν ὧων, ἐν πίστει ἀναμείποντας.

Αὐτὴν στερώσας Ἄννα, δεχομένη μνήμῃ,
ἔρωτες τὴν εὐδορίαν τῶν καλῶν, καὶ
ἐκκαρπύζει τὰς εὐσεβείας· καὶ καλεῖ πάσαν
ἐκείνη, ἐν σῇ Σύλλεψι ὄφρα τὴν Ἁγνή, προ-
ερίτια ἑώρα, προσάξαι σὺ τὴν αἴνουν.

Τοῦ Ὁσίου, ὁ αὐτός.

Απαρτῆμενος Πατέρ, ἐκ πηγῆς ὁσιότητος,
τοῦ Πνεύματος τὴν χάριν δαφνίζεις, τῶν

Θεοτοκίων.

Αἰγὺ Θεοῦ μήτέρα σε, ἀνυμνοῦμεν σὺν πό-
δῃ, ἐν Διοτικαῖς φάσμασι, Παναγία
Παρθένε, οἱ δὲ σὺ σπασομένη· νίκης οὖν
Θεοτόκος, τοῖς ἀναξίτοις δουλοῖσιν σου, ἱλασμόν
καὶ εἰρήνην, καὶ φωτισμόν· ὅσα γὰρ θείας
δύνασιν καὶ ἰσχυρίαι, ὡς πάντων οὐσα Δέ-
σποινα, ὑπερένδοξε Κύριε.

Ἡ λοιπὴ Ἀκολουθία τοῦ Ὁρθροῦ.

ὡς συνήθως, καὶ Ἀπόλυσις.

ΤΗ Θ. ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΜΗΝΟΣ

Π' σύλληψις τῆς Ἁγίας Ἄννης, τῆς Μητρός τῆς
Θεοτόκου· καὶ ἡ ἀνάμνησις τῶν Ἐγκαινίων (*).

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ

Εἰς τό, Κύριε ἐκέκραξα, ἱστώμεν Στίχους γ. καὶ

ψάλλοντες Στιχηρά Προσόμεϊα τῆς Ἁγίας γ.

Ώχος δ'. Ὁ ἐξ ἐπίστατου κληθεῖς.

Κεκοιμημένη εἶσιν ἔρα παρ' ἐλπίδα, Παρ-
θένοι τὴν μέλλουσαν, τίκτειν Θεὸν ἐν
σαρκί, ἀγαλλιάσει φαίδρύνεται, χορεύει χαί-
ρει, μεγαλοφώνως Ἄννα κραυγαζούσα· Φυλαί-
μι συγχάρητε, ὅπασαι τοῦ Ἰσραὴλ, κισφο-
ρῶ, καὶ τὸ ἐνεδος τῆς ἀπαιδίας, ἐναποτίθε-
μαι ὡς πιδόκους, ὁ εὐεργέτης ἀπακούσας με,

καὶ προσευχῆς καὶ κατωδίων, θεραπεύσας
καρδίαν, δι' ὧδῶν ὡς ὑπέσχετο.

Οὗ ἐξ ἀνέκρου πηγῆσας ὕδωρ πέτρης, καρ-
πὸν τῆς κλιθείας σου, Ἄννα χαρίζεται, τὴν
ἐν τῷ ὁσίου Δέσποιναν· ἐξ ἧς τὸ ὕδωρ, τῆς σω-

(*) Εἰ βούληται ἐκτελέσασθαι τὴν παραπάνω φε-
ρούμενην μετὰ τὸν Προερίτιον, σιγήσαντες τὴν ἀσκήσε-
ν τῶν Μακάριων ἁγίων.

58

ΜΗΝ ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

ιηρίας μάλ्लει προέρχεται. Οὐκίτι ὡς ὀκαρ-
πος, γῆ παροικαίς ἐπὶ γῆς· ἐνεδίτην ἡλλοτρί-
σαι γῆν γὰρ βλαστῶσαι, καρποφοροῦσαν ζωῆς
τόν ἄστα· γ, τό, τὰ ἐνεδιτ ἀφαιρούμενον, πα-
των βροτῶν ὡς νυδὸκμα, δια σπλαγγχα εἰλεῖς,
μορφωθῆναι τὸ ἀλλότριον.

Τὼν Μορφητῶν αἱ προεργασίαι ἐκπληροῦνται·
Ὅρος γὰρ τὸ ὄγιον, λαγόνει ἰδρυται. Μα-
μαξ ἡ Δεῖα φυτεύεται· Ἐθόνος ὁ μέγας, τοῦ
Βασιλέως προετοιμαζέται· Τόπος εὐεργετίζεται
ὁ Θεοδιδαστος· Βαίος ἡ ἀφελκτος ἄρχεται,
ἀναβλαστάνειν· ἡ Νυροῦκη τοῦ ἀγιάματος,
ἡδη πρᾶζει τῆς στερωάσεως, τοῦς ποταμούς
ἀναστελλούσα, τῆς Δεσφρονος Ἄννης· ἦν ἐν
πίστει μακαρισώμεν.

Καὶ τῶν Ἑγκαινίων γ.

Ἰηχος πλ. β'. Αἱ Ἀγγελικαί.

Δείπναι τῷ σῷ, ἐπιφοίτησον ἐξ ὕψους, ἐν
τούτῳ τῷ Τριμίνι, καὶ ἀσάλευτον φύλαξον,
ἕως συντελείας τοῦ αἰῶνος· τοῖς δὲ πιστῶς
Χριστὴ ἐν τούτῳ, αἰεὶ προστρέχοντας, τοῦ αἰ-
προσίτου σου φωτός, ἀζώων εὐσπλαγγχν.

Πάλαι Σολομών, τὸν Ναόν οἰκοδοῦσας,
ζῶων αἵματα, εἰς δυσίανσαι προτῆγει,
εἰς τύπον τοῦ Ναοῦ σου, οὐ ἐκτίσω φιλανθρώ-
πων, τῷ ἰδίῳ αἵματι βουλήσει· μεθ' οὗ καὶ νῦν
σε δυσωπούμεν, τὸν μόνον εὐσπλαγγχνον, ὅπως
τὸ Πνεῦμα τὸ εὐδὲς, πέμπτης ἐν τούτῳ αἰεὶ.

Δεῖτε ἀδελφοί, εὐφρανθῶμεν φιλεῶντες, καὶ
πνευματικῇ, συστησώμεθα χορείαν· ψυ-
χῆς δὲ τῆς λαμπάδας, τῇ εὐλαίᾳ φωδρύνωμεν·
οὕτω γὰρ Ἑγκαινία τιμῶνται· οὕτω δοξάζεται
ὁ Κτίστης, ὃ πάντες ἄνθρωποι, ἀνακαταίχονται
ψυχὴν, πρὸς ὕψος οὐρανίων.

Δόξα, τῶν Ἑγκαινίων, Ἰηχος πλ. β'.

Τὴν μνήμην τῶν Ἑγκαινίων ἐπιτελοῦντες
Κύριε, σὲ τὸν τοῦ ἁγιασμοῦ δοτῆρα, δο-
ξαζόντες διόμμεθα, ἀγιασθῆναι ἡμῶν τὰ αἰσθη-
τηρία τῶν ψυχῶν, τῇ πρεσβείᾳ τῶν ἐνδοξῶν
Ἀθλοφόρων Ἀγαθῶν παντοδύναμη.

Καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας, Ἰηχος α. Ἑρμανοῦ.

Τὸ ἀπόρρητον τοῖς Ἀγγέλοις, καὶ ἀνθρώποις
μεγαλεῖον, καὶ ἀπ' αἰῶνος χρησιμοδοτοῦ-
μενον, μυστήριον παραδόξον, σήμερον ἐν ταῖς
λαγόναις τῆς σωφρονος Ἄννης βρεφουργεῖται,
Μαρίᾳ ἡ Θεοπαῖς, ἐτοιμαζομένη εἰς κατακίαν,
το παμβασιλεως τῶν αἰῶνων, καὶ εἰς ἀνάπλα-
σιν τῶ γένους ἡμῶν· ἦν ἐν καθαρῷ συνειδότη κα-
δικετιεύωμεν, ἀναδύοντες πρὸς αὐτὴν· Πρὸς

βεν τῷ σῷ Υἱῷ καὶ Θεῷ, ὡς προστασία ὑ-
πάρχουσα ἡμῶν τῶν χριστιανῶν, τοῦ σωθῆναι
ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν.

Ἐπὶ τὸν Στίχον, Στιχηρὰ Προσόμοια,
Ἰηχος πλ. α. Χαίροις ἀσκητικῶν.

Αἴνα, ἡ Δεῖα χάρις ποτὲ, προσευχομένη
ὑπὲρ τέκνου εἰδένου, τῷ πάντων Θεῷ
καὶ Κτίστῃ· Ἀδωνὰν Σαβαῶθ, τὸ τῆς ἀπαλίας
αἰδας ἐνεδος· αὐτὸς τὴν ὀδὴν μου, τῆς καρ-
δίας διαλύσον, καὶ τοῖς τῆς μητρός, καταβρά-
κταις διάνοξον, καὶ τὴν ἄκαρπον, καρποφόρον
ἀναδείξον· ὅπως τὸ γεννησόμενον, δοτὸν σοὶ
προσέξωμεν, ἐπιτελοῦντες ὑμνοῦντες, καὶ ἐ-
μορφῶντες δοξάζοντες, τὴν σὴν εὐσπλαγγχναν,
δι ἧς δίδεται τῷ κόσμῳ, τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ· Ὁρῶς Κύριος· τῷ Δαυὶδ ἀλήθειαν, καὶ
οὐ μὴ ἀθετήσει αὐτήν.

Πάλαι προσευχομένη πιστῆς, Ἄννα ἡ σῷ-
φρων, καὶ Θεῷ ἱκετεύουσα, Ἀγγέλου
φωνῆς ἀκούει, προσδεβαίνοντος αὐτῇ, τὴν τῶν
αἰτουμένων Δεῖαν ἐκδασιν· πρὸς ἦν ὁ ἀσάμα-
τος, ἐμφανῶς διαλύετο· Ἢ δέησί σου, πρὸς
τὸν Κύριον ἤγγισ· μὴ σκυθρωπάξαι, τῶν θα-
κρῶν ἀπόστασι· Ἐκαρπος χρηματίσεις γὰρ,
ἐλπίς βλαστάνουσα, κληδὸν ὠραίων Παρθένοι,
ἥτις τὸ ἄνθος ἀνθήσεις, Χριστὸν κατὰ σάρκα,
παραχόμενον τῷ κόσμῳ, τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ· Ἐκ καρποῦ τῆς κοιλίας σου Δόξαμαί
ἐπὶ τοῦ θρόνου μου.

Ζεύγος καρπογονεὶ τὸ αἰπτόν, τὴν Δεῖαν
Δαμάλιν, ἐξ ἧς προελεύσεται, ὁ Μάσχος
ἀρρήτων λόγων, ὁ πιστευτὸς ἀληθὲς, ὑπὲρ ὅλου
κόσμου ὀρούμενος· διὰ γενηθῆτες, ἐξομολόγη-
σιν ἅπαντες, ἐν κατακίᾳ, τῷ Κυρίῳ προσά-
γουσι, καὶ τὴν σύμπασαν, ἐπορεύουσιν ἔχου-
σι· Τούτους οὖν μακαρισώμεν, καὶ πίστει χο-
ρεῖσώμεν, ἐν τῇ Συλλήβῃ ἐνδύως, τῆς ἐξ αὐ-
τῶν τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, Μητρός τικτομένης, δι
ἧς δίδεται πλουσίως, τὸ μέγα ἔλεος.

Δόξα, τῶν Ἑγκαινίων, Ἰηχος β'.

Τὸν Ἑγκαινισμόν τελούντες, τοῦ παντέρου
Ναοῦ τῆς Ἀναστάσεως, σὲ δοξαζόμεν
Κύριε, τὸν ἁγιάσαντα τούτον· καὶ τελειώσαντα
τὴν αὐτετελείᾳ σου χάριτι· καὶ τερπόμενον, τοῖς
ἐν αὐτῷ ἱερούργουμένοις ὑπὸ πιστῶν, μυστι-
καῖς καὶ ἱεραῖς τελεταῖς· καὶ προσδεχόμενον
ἐκ χειρὸς τῶν δουλῶν σου τοὺς ἀναμακάτους
καὶ ἀγράφους Δυσίας· ἀντιδιδόντα δὲ τοῖς
ὀρθῶς προσέφρονσι, τὴν τῶν ἀμαρτημάτων
καθάρσιν, καὶ τὸ μέγα ἔλεος.

ΜΗΝ ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΣ. Θ.

59

Καί νῦν, τῆς Ἀγίας, ὁ αὐτός.

Σήμερον ἐκ ρίζης τοῦ Δαυὶδ, βασιλικὴ πορφύρῃ ἐκδραστήσασα, τοῦ Ἰεσσαὶ βλαστάνειν ἀπάρχεται, τὸ ἄνθος τὸ μυστικόν, ἐν ᾧ Χριστὸς ὁ Θεὸς ἡμῶν ἐξήνθησεν, ὁ σώζων τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ἀπολυτίκιον τῆς Ἀγίας, Ἦχος δ'.

Σήμερον τῆς ἀτεκνίας δεσμὴ διαλύονται· τοῦ Ἰωακείμ γάρ καὶ τῆς Ἄννης εἰσακουῶν Θεός, παρ' ἐλπίδα τεκνίει αὐτῇ σαρῶς, ὑπισχνίεται Θεοπαῖδα, ἐξ ἧς αὐτὸς ἐτίχθη ὁ ἀπερίγραπτος, βροτὸς γειγονός, δι' Ἀγγέλου κελύεσας βοῆσαι αὐτῇ· Χαίρε Κεχαριτωμένη, ὁ Κύριος μετὰ σοῦ.

Δόξα, καὶ νῦν, τῶν Ἐγκαινίων, ὁ αὐτός.

Ος τοῦ ἁπλοῦ στερώματος τὴν εὐπρέπειαν, καὶ τῇ κῶμα συναπαρτίδας ὠριότητα, τοῦ ἁγίου Σκηνώματος τῆς δόξης σου Κύρια· ἱερταίωσαι αὐτὸ εἰς αἰῶνα αἰῶνος, καὶ πρόσδεξι ἡμῶν τὰς ἐν αὐτῷ ἀπύκτως προσπαγομένης σοὶ διάνους, διὰ τῆς Θεοτοκίας, ἡ παντῶν ζωῇ καὶ ἀνάστασις.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Μετά τιν α' Στιχολογίαν, Κάθισμα

Ἦχος α' Κορδαὶ Ἀγγελικαί.

Ο νείος Οὐρανός, ἐν κοιλίᾳ τῆς Ἄννης, τεκταίνεται Θεῷ, παντογῆ ἐπινύσσει· ἐξ ἧς καὶ ἐπέλαμψεν, ὁ ἀνέσπερος Ἥλιος, κόσμον ἅπαντα, φωταγωγῶν τὰς ἀκτῖς, τῆς Θεότητος, ὑπερβολῇ εὐσπλαγγίας, ὁ μόνος φιλόανθρωπος.

Δόξα, καὶ νῦν, Ὁμοῖον.

Χορὴ προφητικῶς, προσκήρυξε παλαι, τὴν ἁμῶν ἀγνί, καὶ Θεοπαῖδα Κορὴν, ἣν Ἄννα συνέλαυε, σείρα οὐρα καὶ ἄγνος· ταύτην σημερον, ἀγαλλίσει καρδίαν, μακαρίσωμεν, αἱ δὲ αὐτῆς σεσωσμένοι, ὡς μόνην πανάμωμον.

Μετά τιν β' Στιχολογίαν, Κάθισμα

Ἦχος δ' Τετάρτῃ προκατάλαβε.

Α δαμ ἀνακαινίσθητι, καὶ εὖα σκίρτησον· ἔρχεται γὰρ καὶ ἀνίκμος, γῆ ἀνεβλάστησε, καρπὸν εὐθάλειστατον, τὴν ἀνθήσαντα κόσμω, σταχὺν ἀθανασίας, καὶ τὸ θνείδος ἅπαν, ἥρση τῆς ἀτεκνίας. Μετ' ὧν συνεφραυδῶμεν, χαίροντες σήμερον.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἰαλὸν τὸ αὐτό.

Μετά τὸν Πολυέλεον, Κάθισμα

Ἦχος δ' Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Α ναδόσπον Δαυὶδ, τί ἁμωσί σοι ὁ Θεός· Ἄμα ὥμοις φησί, καὶ ἐκπεπλήρωκεν ἰ-

δοῦ, ἐκ τοῦ καρποῦ τῆς κοιλίας σου· δοῦς τὴν Παρθένον· ἐξ ἧς ὁ πλαστοργὸς Χριστὸς ὁ νέος Ἀδάμ, ἐτίχθη Βασιλεὺς, ἐπὶ τοῦ θρόνου σου· καὶ βασιλεύει σήμερον, ὁ ἔχων τὴν βασιλείαν ἀσάλευτον· Ἦ στήρα τίκτηι, τὴν Θεοτόκον, καὶ τροφὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἰαλὸν τὸ αὐτό.

Οἱ Κανόνες τῶν Ἐγκαινίων, καὶ τῆς Ἀγίας Ἄννης θυῶ.

Οἱ Κανόνες τῶν Ἐγκαινίων. Ἰωάννου Μοναχοῦ.

Ἦχος α' Ἦχος δ' Θαλάσσης τὸ ἐρυθραῖον.

Ο σπύλω, καθοδηγῶν τὸ πρότερον, τὸν σὸν λαόν Ἰσραὴλ, διὰ λουτροῦ βαπτίσματος Χριστοῦ, ἐν Σιών κατεργάσας, τὴν Ἐκκλησίαν κρᾶζουσιν· Ἀσμεν ἔσμεν τῷ Θεῷ ἡμῶν.

Σήμερον, τῆς ἀπροσίτου δόξης σου, ἡ ἐπιφοίτησις, τὸν ἐπὶ γῆς παγέντα σοι Ναόν, οὐρανὸν κατασκύευσαν, ἐν ᾧ συμφῶνως ψάλλομεν· Ἀσμεν ἔσμεν τῷ Θεῷ ἡμῶν.

Ο Ἰ Νόμῳ ἡ Ἐκκλησία Κύρια, ἐγκαλλωπίζεται, οὐ δουλικῶν ἐκτάσεις χειρῶν, τοῦ Σταυροῦ διὰ τῆς χάριτος, ἐγκαυχωμένη ψάλλει σοι· Ἀσμεν ἔσμεν τῷ Θεῷ ἡμῶν.

Θεοτοκίον

Α σπῶρος τῷ τοῦ Πατρὸς βουλῇ, ἐκ τοῦ οὐνοῦ Πνεύματος, τὸν τοῦ Θεοῦ συνειληφὸς Υἱόν, καὶ σαρκὶ ἀπεκύησας, τὸν ἐκ Πατρὸς ἀμύτορον, καὶ δι' ἡμᾶς ἐκ σοῦ ἀπάτορα· Κανὼν τῆς Ἀγίας Ἄννης, Ἀνδρέου Ἡρώδης.

Ἦχος α' Ἦχος α' Ὁδὴν ἐπινίκιον.

Τὴν Σάββην σήμερον, θεόφρον Ἄννα, τὴν σὸν ἐρταζόμεν· ὅτι τὴν χωρίσασαν, τὴν ὑποχρῶν χωρητὸν, συνειλαβὲς στερωτικῶν, ἀνολυθίστα δεσμῶν.

Δ ικαίῳ ἐπήκουσας, τὰς ἱκεσίας, Ἀγίαν ἐπλήρωσας, τὰς ἐντεύξεις Κύρια, τῶν προπατέρων σου, καὶ τοῖς διδωκας καρπὸν, τὴν σὲ τεκοῦσαν Ἀγνί.

Ἦ Ἄννα ἡ ἐνδοξος, νῦν συλλαμβάνει, Ἀγνί τὴν τὸν ἅπαρτον, συλλαβοῦσαν Κύριον, τὸν ὑπεράγαθον, καὶ τίκτην μέλλει τῇ σαρκί, μέλλουσαν τίκτην Χριστόν.

Θεοτοκίον

Τὸ Ὅρος τὸ ἅγιον, ὅπερ προεῖδε, Προφῆτης ἐν Πνεύματι, ἐξ οὗ λίθος τέμνεται, τοῖς τῶν εἰδωλῶν βαμποῦς, συντρίψας σθένει Δεικῷ, οὗ εἰ Παρθένῃ ἀγνί.

Ἔτερος Κανὼν τῆς Ἀγίας Ἄννης, οὗ ἡ Ἀκροστοχίς, ἀπὸ τῶν Θεοτοκίων.

Ἦ τὴν χάριν τέχουσα, τίκτηται κόρη.

Ἐν δὲ τοῖς Θεοτοκίοις Γεωργίου.

ΜΗΝ ΔΕ ΕΞΗΡΤΩΝ Ο

Ὡς δ' ἡ γὰρ β' ἢ β' καὶ ἐπὶ τὴν πατέρα
τοῦ κόσμου ἀφ' ἧς χάρις, ὅπως προκη-

Η ρύττεται, καὶ μητρικῶς εἰς εὐφρο-
σύνον, χαρμῶν μεθέσται, καὶ πολυτεχνίον,
τὴν τῆς φύσεως στείρωσιν, ἀποδοῦναι, μὴδὲ ἐρ-
γοῖς τοῖς τῆς χάριτος πληθύνουσιν.

Ι ὁ τερπνὸν πολύτιμον Χριστοῦ, ὁ εὐρυχωρό-
τατος, τῶν οὐρανῶν οὐρανὸς ὁ ὑπερτατος,
σήμερον εἰσδέχεται, δι' ἀντιδωκῆς τὴν βασινίαν
τῆς ὑπάρξεως, τῆς ἐπαγγελίας ἐχούσης ἀτά-
λκτον τὴν ἐκδοσιν.

Η πορφύρα σήμερον Χριστοῦ, λαμπρῶς κα-
ταγγέλλεται, ἐκ στερινοῦται ὑπὸν ἡσε-
οθαι χάριτι, νηδύος ἡ ἀσπίδος, ἐξ ἧς σαρμασας
ὁ βασιλεὺς τῆς κτίσεως, φύσιν τοῦ βασιλείου,
κόσμου ὀρθοτάτους ἀφ' ἧς αἰσθάνεται.

Θεοτοκίον.

Γηγνητὴν ἡ φύσις ἐπὶ σοί, μόνη πανυπερίτα-
τε, θεογενῆς, ἐγκυχωμένη διόποινα,
χαίρει καὶ κηρύττει σοι, τὰ παραδόξα τῆς ἀ-
γνείας τεράστια, καὶ ἐν εὐφροσύνῃ ἄδουσα, δε-
ξάσαισε θεογονίαν.

Τῶν Ἐγκαινῶν Ὡς γ' ἐκφρονιέται ἐπὶ σοί.

Η γίγασκε ἐπὶ γῆς, τῆς Ἐκκλησίας σου καὶ
ἐπὶ Πνεύματι, χριστὸς αὐτὴν σήμερον, τῆς
αγαλλίασεως ἁλίων.

Α νειδέξας Ἁγία, τὴν χειροποίητον σκηνὴν
σήμερον, τῆς ὑπὲρ πάντων δεξίας σου, οἰκο-
νομικῶς οὐκ ἐκείνην.

Θ ἐμελίον σε Χριστέ, ἡ Ἐκκλησία ἀρχαγὴς ὀ-
χέουσα, τῷ σὺ Σκηνῷ στερεῖται, ὡς βα-
σιλικῇ διαθήκῃ.

Θεοτοκίον.

Σὺ μόνη τοῖς ἐπὶ γῆς, τῶν ὑπὲρ φύσιν ἀγα-
θῶν προξένος, Μητὲρ Θεοῦ γέγονας, ὅθεν
σοὶ τὸ χαίρει κραυγάζομεν.

Τῆς Ἁγίας Στερεωθῆτω ἡ καρδία μου.

Κ ἀρπὸν κοιλίας εἰ παρὰ σοὶ μοι, ἀνέδοξα
Ἄννα πρὸς Κύριον, μεγαλυνήσομαι καὶ
σοί, τιτὸν προταναθήσομαι, διὰ τοῦτο τι-
λασθῆναι, τὴν ἀγνὴν Θεομήτορα.

Ε ν παραδείσῳ εὐχόμενος σου, τῆς φωνῆς
ἀκούει ὁ Ὑψίστος, Ἄννα θεοφρον καὶ
καρπὴν τῇ κοιλίᾳ σου δίδωσι, Παραδείσου τὴν
ἀνοίξαν, τὴν θύραν τῆς χάριτος.

Τὰ κατὰ νόμον ἐκτελέσασα, καὶ Θεῷ ἰ-
μεμπτῶς δελεῦσασα, κυοφορεῖς τὴν ἀλη-
θῆ, νομοδόκην κυήσαν, Ἄννα πανταγὴς διὰ
σε, οἱ πιστοὶ μακάριζομεν. Θεοτοκίον.

Τῆς σεμνύσεως δικαιοσύνης μου, ἀκαρπίαν καὶ
σαν ἀπέλασον, καὶ καρποφόρον ἀρεταῖς,

τῶν φύσιν μου ἀναδείξον, Παναγία Θεοτόκε,
τῶν πιστῶν ἡ βοήθεια.

Κίτρες τῆς Ἁγίας. Ἐξήλθον ἡ ἔκρηος.

Ρ αὐτῶντων εὐφροσύνην, οἱ πατέρες σήμε-
ρον, τὸν γλυκασμὸν τοῖς πέποιθι, ἡ ἡε-
φίλη Ἰσοῦ γὰρ τὰς τὰς, ἐξ ἧς τὸ τῆς ζωῆς
μου ὕμνος βλάστη ἁριστῶς.

Α ῥοιόνται τῆς χάριτος, τὰ ταμίαι σήμερον,
ὁ προκηρύσσων ἄγγελος, ἀνέδοξα Ἄννη
τὴν Συλλήφον Ἰσοῦ γὰρ σὺ τὴν Πόλιν ἐπιστή-
νῃ Θεοῦ.

Ν ἀνέδοξα ἡ φύσις μὲν, τῶν ἀνθρώπων πρό-
τερον, τὴν δε ζωῆς τὰ συμβόλια, τὴν Συλλή-
φον τῆς Ἁγίας δεχεται, ἀκαρπία γὰρ ρίζης ἀρ-
τι γένηται.

Θεοτοκίον.

Ε ν ἀνθρώπων φλογίζοντα, ἀμαρτίας Ἀχραν-
τε, τὸν σαρκωθέντα Κύριον, ὑπὲρ φύσιν
ἐκ σοὶ δεχόμενος, τοῦ πληθύνει τῶν πταισμά-
των καθαιρέματα.

Κυριακὴ τῶν Ἐγκαινῶν.

Ἦμος β'. Τῶν ὁραλῶν.

Η γκαίναρ, ἐν τῇς καλοῖς ἡναιματος,
καὶ φανερῶν, ἐν τῇς ἐγκάτοις καμίνων,
τοῖς ἐν πίστει ἐκτελεῖται τὰ Ἐγκαινῶν, τοῦ οἴκου
καὶ Ναοῦ οὐ πύδοντες, κτηθῆναι ἐν τῷ σὺ
δωρὶ ὀνόματι, ὁ μόνος ἐν Ἁγίῳ δευζόμενος.

Ἦμος.

Μ ἡμῶν τελῶν τῶν Ἐγκαινῶν ὁ πορώτατος
παλαι Σιλομὸν τῷ Θεῷ ὁλόγων ζωῶν
προσέφερει εὐκαταστατα καὶ ζωῆς, ὅτι δὲ
τὴν ἡ ἀληθῆ καὶ ἡ χάρις ἦλθεν ἐν γῇ, τὰς
ζωῆς αὐτῆς μεταποιεῖται, ζωῆς γὰρ ζωῆς
εἰς σωτηρίαν τὴν ἡμῶν ἐκείνῳ ὡς φιλόφρωνος,
τὴν Ἐκκλησίαν ἡγίαν, καὶ ἀταλκτον ταύ-
την ἀνέδειξεν, ὁ μόνος ἐν Ἁγίῳ δευζόμενος.

Καθίστα τῆς Ἁγίας Ἄννης.

Ἦμος δ'. Κατεπλάγη Ἰωσήφ.

Ε ὑλοποιεῖ ἀπαρχὴν τῆς ἀκαρπίας τῷ βλε-
πῶν, ἐξ ἧς, ἡτοι Ἀγνὴ Ἄννη βοήσῃ ἐν τῷ
γῆς, σὺ μεταπλαττεῖς τὰς φύσεις τῶν ἐν γενέ-
σει, διόμου, ὁ Σωτὴρ, νεοκωρῶμεν αὐτῆς,
τὴν φύσιν ὡς Θεοῦ, πάλιν καινούργησον, ἵνα
καρπὸν προσάξῃ σοι, βρώσῃ, τῷ παντεπόπῃ
καὶ Κεῖντῳ μου, σοὶ δοκῇ πρῶτα, Θεὸς τῶν ὀ-
λῶν, καὶ μὴ φιλόφρωνος.

Ἦμος τῶν Ἐγκαινῶν, Ἦμος δ' αὐτῆς.

Ταχὺ προκαταλαβῶ.

Η ν πίστις τὰ Ἐγκαινῶν, ἐπιτελεῖται πιστοῖς,
τοῦ Οἴκου σου Κύριε, ἡμῶν ἡμῶν φρε-
σὶν, καὶ χάριν καὶ ἔλεος, φιλάττε δὲ καὶ τῶν

ΜΗΝ ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΣ, Θ.

σπρίον τοι αίνεσιν, τῷ τὴν χάριν τοῦ τόκου, δι' εὐχῆς ἐκπληρώσαντι.

Στορίας Θεοῦ, κεκρυμμένης σήμερον δηλῶται ψῆφιν, ἀληθῶς μυστήρια, καταγγελλομένης τῆς Συλλήψεως, τῆς ἀχράντου Παρθένου, καὶ μόνης Θεομήτορος.

Θεοτοκίον.

Γαλήνῃ πιστοί, καὶ λιμένα ἔχοντες Παρθένε ἀγνή, τὴν σκεπὴν σου πάντοτε, τὰς ἐπακαστάσεις τὰς τῶν ἀλλήλων, ἀπορρῦγμεν πάσας, ἐπὶ σοὶ ὀρμίζομεν.

Τῶν Ἑγκαίνιων. Ἐξή σ' ὁθώσω.

Τοῦ καλλίου, ὁ Παῖς τοῦ Χριστοῦ ἐπεβήμισε, τῆς ἐκλεκτῆς Ἐκκλησίας, καὶ Ἑθῶν μίτρα ἀπεδείξεν, ἐκ δουλείας, υἱοθετουμένων διὰ τοῦ Πνεύματος.

Φρίττουσι, τῶν δυσμενῶν δαιμόνων αἱ φαλαγγες, τὴν τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίαν, τοῦ Σταυροῦ τῷ τύπῳ σημειωμένην, καὶ σκιᾶζει, ἡ ἀγιαστικὴ τοῦ Πνεύματος ἔλλαψις.

Οὐ ψάμμον, ἀλλὰ Χριστὸν δευτέρῳ ἔχουσα, ἡ ἐξ Ἑθῶν Ἐκκλησία, στεφανύεται καλλί τῷ ἀπροσίτῳ, καὶ τῇ αἰγλῇ, τῆς βασιλείας ἐγκαλλωπίζεται.

Θεοτοκίον.

Ωθαύμα, τῶν ἀπάντων δαιμόνων καινότερον! ὅτι Παρθένος ἐν μήτρῃ, τὸν τὰ συμπάντα περιέχοντα, ἀπειραύδρω, συλλαβῶσα οὐκ ἐστεινωχώρησεν.

Τῆς Ἁγίας, Τὸν Προφῆτην Ἰωνᾶν.

Πῶς χωρεῖται ἐν γαστρὶ, ἡ χωρίσασα Θεόν; πῶς γινώσκει τὸν Χριστόν, ἡ γενήσασα σαρκί; θλάσσει δέ, πῶς ἡ τὸν Κτίστην γαλαθλάσασα;

Τῆς δεήσεως ὑμῶν, ἐπακούσας ὁ Θεός, γονιμώτατον καρπὸν, νῦν δεδιώρηται ὑμῖν, πανεύφημοι, Ἰωακείμ τε καὶ Ἄννα σήμερον.

Τὴν ἀγνὴν Περιεράν, συλλαβῶσα ἐν γαστρὶ, χαρμονῆς πνευματικῆς, ἐπληρώθη ἀληθῶς, προσάγουσα, χαριστηρίου ὠδὸς ἡ Ἄννα Θεῷ.

Θεοτοκίον.

Τρικυμῖαι λογισμῶν, καὶ παθῶν ἐπαγωγαί, καὶ βυθὸς ἁμαρτιῶν, τὴν ἀθλίαν μου ψυχὴν, χιμαζοῦσι! βοήθησόν μοι ἁγία Δέσποινα.

Ἐκετος τῆς Ἁγίας.

Ἐν ὁθώσω πταισμάτων.

Αγαλλῶσθαι φαιδρῶς ἡ προμήτωρ ἡμῶν! σήμερον γὰρ δέχεται, χαρὰς μηνύματα, τὴν λυπὴν ἀπωθόμενα, τῇ Συλλήψῃ τῆς μόνης Θεοπαίδος.

Τῷ τῆς δόξης διαδῆμα πλέκεται, καὶ ἡ ἀλευργίᾳ ἡ βασιλείας σήμερον, ὑπὲρ ἀλπίδα ἀπασαν, ἐν νηδί ἀκόρπῳ ὑφαίνεται.

Ιδοὺ πάντα ἡ κτίσις ἡραίρεισιν, τῇ ὑπερβῇ καὶ μεγάλῃ μυστικῇ! σὺ γὰρ ὑπάρχεις Δέσποινα, καὶ βροτῶν καὶ Ἀγγέλων τεράστιον.

Ιδοὺ δαίμων χαρίτων πηγὴ νοσητή, δι' ἐπαγγελίας τοῦ Κτιστοῦ καὶ χάριτος ἀναστατοῦσθαι ἄρχεται, ἐν ἀνίκημ νηδί ἐκδύζουσα.

Κυριόκτιον τῆς Ἁγίας Ἄννης.

Ἦχος δ'. Ἐπεφάνης σήμερον.

Εἰσὶν ὅρασι σήμερον, ἡ οἰκουμένη, τὴν τῆς Ἄννης συλλήψιν, γυμνημένην ἐν Θεῷ, καὶ γὰρ αὐτὴ ἀπεκάλυψε, τὴν ὑπὲρ λόγον, τὸν Λόγον κηρύσσων.

Ὁ Οἶκος.

Σὺ ὁ τῇ Σάρρᾳ δού, ποτὶ, ἐν γῆρᾳ βαλυντά, τῇ σὴ ἐπιστάσει, καὶ ἐν ἐπαγγελίᾳ, υἱὸν τὸν μέγαν Ἰσραὴλ! σὺ ὁ διανεῖξας τὴν σφριεύσαν νηδί τῆς Ἄννης, ἱκανοδύναμι, μητρός Σαμουὴλ τοῦ Προφῆτου σου! καὶ νῦν ἐπιδὼν ἐπ' ἐμὲ, δεῖξαι μὲν τὰς ῥησεις, καὶ πληρώσόν με τὰς αἰτήσεις, ἐξ ὧν ἐν κλυθμῷ, ἡ σῶφρων Ἄννα καὶ στείρει, καὶ ἐπὶ κούσων αὐτῆς ὁ αὐραγέτης Ὅθεν ἐν χαρᾷ συνέλαβε τὴν Παρθένον, τὴν ὑπὲρ λόγον, τὸν Λόγον κηρύσσων.

Συναξάριον.

Τῇ Ο. τοῦ αὐτοῦ μηνός, ἡ Συλλήψις τῆς ἁγίας Ἄννης, μητρός τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου.

Στίχοι.

Ὡς ὥσπερ Εὐὰ καὶ σὺ τίκεις ἐν λύπαις! Χαράν γὰρ Ἄννα ἔδωκε καλίας φέρεις.

Τῇ δ' ἐνάντη Μαρίῃ Θεομήτορα συλλαβὴν Ἄννα.

Ο ἁγίως ὑμῶν καὶ Θεῷ, δίδων ἐσπέραις ἑαυτῷ κατὰ ἡμέραν καὶ αἰὶν ἄρην εἰς κατοικίαν αὐτοῦ, τὴν Ἀγγελίαν αὐτοῦ ἐπιστάει, πρὸς τοὺς Διακόνους, Ἰωακείμ καὶ Ἄνναν (ἐξ ὧν πύλλοι προεβίβη τὴν κατὰ σάρκα Μητέρα αὐτοῦ), προμνηστικῶς τὴν συλλήψιν τῆς ἀγίου καὶ στείρας, δια β. Σαμουὴλ τῆς Παρθένου τὴν γέννησιν. Ὅθεν συνέλαβε ἡ ἁγία Παρθένος Μαρία, καὶ ἐγέννησεν, εὐχὴς ὡς τινος λόγου, μὴν ἰστέ, ἢ χωρὶς ἀνδρός, ἀλλ' ἐν νία τέλει τῶν ἁγίων ἐγεννήθη! καὶ ἐξ ἐπαγγελίας μίν, ἐξ ἀνδρός δι' ἀναγίας καὶ στείρας. Ἦχος γὰρ ὁ Κυριός ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐγέννηθη ἐκ τῆς Ἁγίας Παρθένου Μαρίας ἀπερρίπτος καὶ ἀνεμνηνύτος, ὡς εἶδε μὲν ἐκείνος, χωρὶς τῶν τῆς σαρκὸς βλημάτων! καὶ πληρὸς ὑπάρχων Θεός, πάντα καὶ τὰ κατὰ σάρκα αὐτοῦ ἐκονομῶνς τέλει προσέλαβε, καθὼς καὶ τὸν τῶν ἀνθρώπων φῶς ἐδημιούργησε καὶ ἔλασε τὴν καταρχήν.

Ταῦτα γὰρ τὴν ἡμέραν πανηγυρίζομεν, ὡς ἀνάμνησιν ἔχουσιν τὸν ἐκ Ἀγγέλου δόξαντος χρησμὸν, τοῦ τῇ

Le codex 787 de la bibliothèque Laurentienne (Florence) est plus ancien que le *Sirmond* et, à ce seul titre d'antériorité, mérite notre attention :

Τὰς τὴν τῆς χάριτος παντοκράτορος ἀνάγκην ἔχουσιν τοὺς ἀπὸ ἀγγελοῦ θεοθέτου χρησάμεν τὴν χάριν συλλελθὲν ἀγγελιστὰς καὶ τοῦ ἀγγελοῦ θεομήτορος. Ὡς ἔργα ποιοῦ ὁ ἐκ τοῦ μηχανῆς ὑποστήτας τα πάντα θεὸς διήγγειρε τὴν ἐκ τρεῦς οὐρανῶν εἰς καρποποιίαν καὶ τὴν ἐν ἀπαιδίᾳ τοῦ πνεύματος παιδοποιίαν καὶ τὴν παραδόξως ἐργάζεται, ἔχον πέρας τῆς σαρκὸς ἀιτήσεως τοῦ σακχίου τοῦτο περὶ χάριν. Ἐξ ὧς αὐτὸς ἱερέας ἐκκεντρίως θεὸς προσέθηκε ἀγγελιστὴν τοῦ πατρὸς, θυγατέρα περὶ τοὺς ἀγγέλους, εὐδοκίαν γένος ὅρα θεοῦ καὶ ἀνθρώπων μετέσταν, τὴν πρὸ αἰῶνος ἐκ πατρὸς γενεῇ γενεῇ προωρισμένην καὶ ἀλλήλων ἑνῶν.

Nous célébrons l'éclat de ce poème en mémoire de la joie parfaite que l'ange apporta au monde quand il vint lui annoncer la naissance du prochain de l'immense Mère de Dieu. Celui qui du néant a fait tout ce qui existe et qui fait porter des fruits à ce qui n'est rien n'était même pas, celui-là même a voulu qu'une femme, au dessein de l'Éternel, devint mère pour la première fois, accordant ainsi une récompense digne de sa bonté à la juste demande de ses justes serviteurs. Le Dieu qui devait revêtir notre chair en vue de régénérer l'endurcie création, jugea cette femme et son époux dignes tous deux, dans leur sainteté, de donner au monde la Vierge destinée à le faire naître lui-même sur cette terre, la médiatrice entre Lui et les hommes, la choisie avant tous les siècles et la préférée entre toutes les femmes ¹.

Soyons justes, malgré nos goûts modernes, trop modernes peut-être : n'est-ce pas merveilleux, ces dix ou douze lignes d'un vieux synaxaire byzantin ? Il y a de ces choses *byzantines* qui remettent en mémoire que ce sont la place ou non, le mot du poète

1. *Codex mediceo-Laurentianus*, signatus *Sin Marco* 787, membranaceus, foliorum 287, 0^m 235+0,18, lineis plenius, in Palestina, ut videtur, anno 1059 exaratus. Cf. Leclercq, *Sirmond*, col. 291, et Vaillé, *Les laures de Saint-Gérôme et de Calixte*, dans *Echos d'Orient*, t. II, 1893, p. 106-119.

anglais : *A thing of beauty is a joy for ever*. « Une chose de beauté est une joie pour toujours (Keats). »

Seulement, les « choses de beauté » ne valent ni copie, ni imitation, id, s'il s'agit d'œuvres littéraires, de soi-disant traduction. Devant le texte de Jean le Géomètre, Morellus, en s'en souvenant, se déclarait vaincu. Pour les fêtes qui précèdent, nous avons voulu nous-même tenter un effort ; nous essaierons peut-être encore d'interpréter de quelque manière l'accoluthie du 25 juillet, mais en toute sincérité, celle-ci, du 9 décembre, dépasse l'humaine faiblesse, la nôtre au moins.

Étrange sentiment, inexplicable aussi peut-être et tant mieux si, en effet, nous ne devons pas même songer à l'expliquer !

A peine osera-t-on conserver d'un long, d'un angoissant travail, les pauvres débris que voici :

Comme la *Nativité*, la *Conception* avait son avant-fête, et c'était déjà, pour une femme naissante de l'édifice, la fête elle-même. Ce jour du 8 décembre était dédié à un saint, mais autre que son édifice ennuieusement plutôt par une évocation de la Vierge et de sa mère (51²), il est occupé d'un bout à l'autre par un *prophétios*, canon ou série d'hymnes qui les chante toutes deux à l'avance. Un exemple :

Δόξα καὶ νῦν, θεοτοκίον, ἕμοιον.

Πανδύνατε Δέσποινα ἐλπίς, τῶν πιστῶν καὶ στερῖγμα, καταφυγή καὶ βοήθεια, σὲ ἱκετεύομεν ἔξ παντὸς κινδύνου, τοὺς δούλους σου φύλαττε, τοὺς πιστοὺς προσκυνῶντας τὸν τέκνον σου, αὐτῇ προσεύχουσα, σωρηθῆναι ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν, τὴν εἰρήνην, καὶ το μέγα ἔλεος.

« O notre glorieuse souveraine, notre espoir, notre soutien, notre doux refuge, nous l'en prions, préserve de tout danger tes serviteurs et obtiens pour nos âmes la paix du Seigneur en même temps que sa miséricorde. » (52¹)

On nous le rappellera tout à l'heure : La Vierge, c'est la montagne sainte jamais entrevue par le Prophète, d'où une pierre se détache qui doit, par la puissance divine introduite en elle, traverser les idoles. Et d'ailleurs, ce n'est pas demain, mais « aujourd'hui même, que nous devons lui tresser une couronne de fleurs : Ἀσθὴ τιφανὰ (52²), » car c'est aujourd'hui même qu'un messager

ceste à prôner le bienheureuse Anne son prochain bonheur, au même temps qu'il y remettait aux générations humaines leur joie commune dans la plénitude de tous les biens (54²) :

Ὁ τῆ Ἀννῆ κηρύττει τὴν Σύλληψιν, τῆς ὑπεραλώους Ἡερῆνους μην-
δαχτα, κοινῆς, χάρις, παρὲς χροῖ, καὶ καλῶν εὐδωρίαν τῷ γένει ἡμῶν.

Pour la fête du lendemain, les *Ménées* n'indiquent sans doute pas tous les nichodes qui ont pris part à sa composition. Trois sont nommés : Germain, Jean le Moine, André de Crète, et plus d'un *ihhos*, d'une *dara*, d'un *stihhos* sans attribution pourrait appartenir à d'autres. Germain (page 58³) chante « ce prodige qui dépasse l'intelligence humaine, ineffable même pour la langue des anges, voulu de Dieu avant tous les siècles comme gage de son infini, charité, ce mystère où le bienheureuse Anne sert d'instrument au Seigneur pour préparer la demeure ici-bas du roi immortel des siècles. »

Plus bête, une ode de Jean le moine serait-elle quelque fragment poétique de Jean Damascène que n'auraient pas connus ses éditeurs de notre monde latin ? Il était poète, on le sait, assez bon poète pour être lu encore aujourd'hui, — il doit l'être puisqu'on se donne la peine de signaler ses défauts¹ — mais il était poète comme il était théologien, orateur et moine, uniquement pour servir Dieu et chanter la Vierge Marie, La Vierge Marie, sa Souveraine, sa Mère, sa « Sœur » peut-être, comme elle l'était pour le grand Athanase², l'unique objet, après Dieu, ou plutôt avec Dieu, de ses pensées et de son amour, on sait qu'il³ — tous il lui adressait à pleines pages comme à plein cœur.

1. Jean Damascène, disions-nous plus haut, p. 140 est « selon l'usage », du moins le réformateur de l'*Octoïchos*. — On peut regretter encore que, pour lui, comme pour André de Crète, la critique descende à cette *ouate* qui s'appelle la *forme* ou le *style*. A preuve : Jean se complait dans de stilles et fatigantes bagatelles... De tels jeux d'adresse nuisent naturellement à la clarté de l'exposition, et maints morceaux sont aussi obscurs que certains chœurs des anciens poètes grecs, etc.. » Cf. Krumpholtz, *Geschichte* (1897), p. 37, p. 671.

2. Maria ex Davide orta... est soror nostra, ou, dans le grec : ἀδελφὴ γὰρ ἡμῶν ἡ Μαρία. *Epist. ad Epictetum*, P. G., t. xxv, col. 1061.

3. Cf. ci-dessus, p. 106.

à vous, par qui nous sommes le peuple chrétien, portant le nom de votre Fils, notre Dieu ! Salut à vous par qui nous sommes enrôlés dans l'Église une, sainte, catholique, apostolique ! Salut à vous, par qui nous rendons nos hommages à l'adorable et très salutaire croix ! Salut à vous par qui nous possédons la foi qui éclaire et qui salue les âmes ! Salut à vous par qui nous participons à la pure et redoutable chair de Dieu fait homme et goûtons le vrai pain de l'immortalité ! — et ainsi tour à tour le respect, la reconnaissance, la filiale confiance s'exhalent en des exclamations toujours les mêmes, toujours nouvelle, sorte de litanie qui recommence à chaque instant quand on la croit finie parce qu'elle ne peut jamais épuiser la pitié de Jean Damascène !.

Tout l'édifice de cette fête du 9 décembre est dans cette note... indéfinissable... intraduisible.

1. Pour cet extrait de saint Jean Damascène (cf. R. P. Augustin Largeto, *La Maternité adoptive de la très sainte Vierge*, in 48, Paris, 1909, p. 62). D'autres citations précédaient qui sont vraiment très belles et que nous aurions tout voulu placer dans le texte. Que la sainte Vierge daigne nous pardonner ! L'autre saint Sophronie : « Toutes ont failli par la sainteté, mais aucun n'a reçu une grâce aussi pleine que la vôtre ; aucun n'a été appelé à un tel degré d'excellence ; aucun n'a été prévenu, comme vous, d'une grâce qui effaçait le péché ; aucun n'a respéché d'un pareil éclat ; aucun n'a été élevé comme vous à une hauteur qui domine toutes les autres ; aucun ne s'est approché de Dieu comme vous ! ». Et saint Taraise s'écrie : « Salut, médiatrice de tous ceux qui sont sous le ciel ! Salut, réparatrice de l'univers ! Salut, pleine de grâce ! Le Seigneur, qui est avant vous et de vous, est avec vous ! ». Et Germain de Constantinople : « Nul n'a été rempli de la connaissance de Dieu que par toi, ô toute sainte ; nul n'est sauvé que par toi, ô Mère de Dieu ; nul n'est délivré des péchés que par toi, ô Vierge-Mère ! nul ne reçoit le don divin que par toi, ô chérie de Dieu ! ».

Un essai (cf. p. 59, col. 2 du texte grec) : « Nous célébrons aujourd'hui la conception, ô pieuse Anne, car Dieu t'a béni et de toi naîtra une Vierge qui enfantera dans son sein Celui que l'univers entier ne saurait contenir ».

« Seigneur, vous avez prêté l'oreille aux supplications de vos saints, et vous leur avez donné en récompense de leur prière celle qui doit être un jour votre propre Mère ».

« Aujourd'hui la glorieuse Anne salue dans les préludes de sa maternité la Vierge incomparable que le Seigneur très bon et très grand, le Dieu incorporel se choisira lui-même pour mère ».

Et plus loin :

« O message divin ! ô étrange parole ! » s'écrie Anne d'une voix tremblante

La fête du 25 juillet

ΤΗ ΚΕ. ΤΟΥ ΑΥΤΟΥ ΜΗΝΟΣ.

Le 25 du même mois,

Μνήμη τῆς Κοιμήσεως τῆς Ἁγίας Ἀννῆς, Μῆ-
τρὸς τῆς Ὑπερβίας Θεοτόκου (*).Fête de la Dormition de sainte
Anne, mère de la sur-sainte Theotocos

ΤΥΠΙΚΟΝ

TYPICON

ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΕΟΡΤΗΣ ΤΗΣ ΑΓΙΑΣ ΑΝΝΗΣ.

pour la solennité de sainte Anne.

Εἰς ἡ Ἑορτή αὕτη εἶναι ἐν Κωνσταντίνῳ, τῷ Σαββάτῳ
Εὐδοκίᾳ, μετὰ τοῦ κυρίου Συναξαρίου τοῦ Μανδύου,
ἀντὶ τοῦ φάλλου Συναξαρίου ὁ καὶ τῆς Ἁγίας
δ. Δέξαι, τῆς Ἁγίας. Καὶ νῦν, τὸ αὐτὸ ἵμνω. Εὐχα-
ριστῶς. Φῶς λαρόν. Προσκύνησον τῇ εἰκότι, καὶ τὸ
Ἀναγνώματι τῆς Ἁγίας. — Εἰς τοῦ Συναξαρίου, τὸ Ἀνα-
στάσιμον Συναξάριον. Δέξαι, καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας. Ἀπολυ-
τίκιον Ἀναστάσιμον. Δέξαι, καὶ νῦν, τῆς Ἁγίας, καὶ
Ἀπόλυσις.

Si cette solennité coïncide avec le di-
manche, dans la soirée du samedi, après
la stikhologie ordinaire *Beatus vir*, nous
psalmodions, d'abord, les stikhera etc...
Suivent des rubriques assez compliquées
et qui, pour être bien comprises, deman-
deraient de longues explications. Le
lecteur ne les attend peut être pas.

(*) Το Συναξαριον αὐτὸν εἶπεν ἔχει ἐν τῇ Ἀρχιεπισκοπῇ τῆς
Ἀγίας Ἀννῆς, τῆς τοῦ Προφήτου (Ἰσαακ) καὶ αὐτῆς τῆς
Ἁγίας) τὰ αὐτὰ τοῦ ἑορτασίου τοῦ Διόσκου, καὶ τοῦ ἑορτασίου
Ἰωάννου. Συνάξις δὲ μετὰ τοῦ κυρίου, καὶ εἶπεν Ἀρχιεπίσκοπος τοῦ
Ἀγίου γυναικὶν Ὀλυμπιάδῃ καὶ Ευφράτει, τὴν ἀποκαταστάσασα
ἐν τῷ Νηφθίμῳ Συνάξαριτι. Ὁ δὲ τίς αὐτῆς; Κανὼν γὰρ Ἀ-
ναγνώματι. Συναξάριον γυναικὶν ἐκ τῶν ἑορτασίων.

Il n'attend pas non plus, croyons-
nous, une traduction complète, ni tout
à fait littérale de l'office qui suit.

d'émotion quand l'archange lui a révélé les desseins de Dieu. « Et moi aussi
je serai mère ! Gloire à mon Seigneur qui fait des choses admirables.

Réjouissez-vous avec moi, toutes tribus d'Israël : un nouveau ciel va pa-
raître où brillera bientôt l'étoile du salut, Jésus, lumière du monde.

Dieu a entendu les gémissements d'Anne et le Seigneur exauçant sa prière,
fait succéder à tous les nuages la pleine lumière : Anne sera mère de Marie
immaculée. »

L'Ékchos de la fin nous fait entendre la prière d'Anne pendant ses années
d'épreuve, comme si le poète voulait nous rappeler que, seule, une longue prière
pouvait mériter la grâce de cette incomparable maternité : « O toi, mon Dieu
tout-puissant, qui as visité de ta promesse et de ta présence la vieillesse de Sara;
qui as fait d'elle l'heureuse mère d'Isaac, comme tu feras d'une autre femme
longtemps malheureuse comme moi la mère de ton prophète Samuel, tourne
maintenant tes yeux vers moi, ta suppliante inconsolée, et remble enfin les vœux
de mon âme. »

Le synaxaire qui suit immédiatement est bien connu, cité, comme il est, à
peu près partout (620) :

Tu n'enfantas pas, comme Ève, dans la douleur,

O Anne, car tu portes la joie même en ton sein,

nouvelle et dernière expression d'une piété qui attribuait à la mère presque
les mêmes privilèges qu'à la Fille immaculée !

M H N I O Y A I O Z. KE'

123

Εἰς τὸν Ὅρθον, μετὰ τὸν Τριτάτον Κανόνα, ἡ Ἀγία
τῆς Ἀγίας. Εἰς τὸν Ἀΐον ἐστὶ καὶ μετὰ τὸν Βα-
πτισμὸν καὶ τὸν Πέλοδον, Καθίσταται Ἀντ-δομα· ἀντὶ
τοῦ τὸν Θεοτόκον, ἐκ τῆς Ἀγίας. Τὸ Ἐξομολογισμὸν,
ἡ Ἐκκλησία, ἡ Ἀντιόχεια, καὶ τὸ Πρωτόμηνον τοῦ Ἱεροῦ.
Ἐκ Κανόνος, ὁ Ἀντιόχειος καὶ τῆς Ἀγίας. Ἀπὸ γ.
Ἰωάν. Καθίσταται τῆς Ἀγίας. Ἀπὸ ἱεροῦ. Κανόνες καὶ
ὁμοίαι τῆς Ὀρθοῦς. Ἀπὸ Κανόνων, καὶ ἐκ δευτέρου καὶ
τρίτου. Ἐξομολογισμὸν Ἀντιόχειον, καὶ τῆς Ἀγίας.
Εἰς τοὺς Ἀγίους, Ἀντιόχεια δ', καὶ τῆς Ἀγίας δ'.
Ἄξιον, τὸ Κανόν. Καὶ πάλιν, Ἐξομολογισμὸν.
Διόκλητος Μάρτυρ, Τριτάτος, Σήμερον σωτήριον.
Εἰς τὴν Ἀντιόχειαν, Τριτάτος καὶ Μακαριστὸς ἐφ' ὅ-
σον, καὶ Ἀνδρέας τῆς Ἀγίας. Εὐαγγέλιον τῆς Κυ-
ριακῆς, καὶ.

ΕΙΣ ΤΟΝ ΕΣΠΕΡΙΝΟΝ.

Εἰς τὸ, Κύριε ἐκίχραθα, ἰσθῶμεν Στίχους γ'.
 Ἐψάλλομεν Στιχηρὰ προσόμοια τὰ ἑπόμενα.
 Ἦχος α'. Τῶν οὐρανίων ταγμάτων.

Μνημονεύουσαν τῶν τελειῶν Δικαίων, τῶν Προπατό-
ντων Χριστοῦ, Ἰωακείμ καὶ Ἀννῆς, τῶν
φαιδρῶν καὶ ἀγίων, δοξάζομεν ἀπαύστως, ὡ-
ς αἱ μυστικαῖς, τὸν οἰκτιρμονα Κύριον, τὸν
ἀναδείξαντα τοὺς εἰς τὴν ἡμῶν, σωτηρίαν
ἐκλήνεις προσευχάς.

Ἡ πρώτη ἀγώνος στείρα, ἡ ἐκδυσχερῆσα, τὴν ἀπαρχὴν τοῦ γένους, τῆς ἡμῶν σωτηρίας, σήμερον μετέστη πρὸς τὴν ζωὴν, τὴν ἐκείθιν, αἰτούσα Χριστὸν, τοῦ θωρηθῆναι πατισμάτων τὸν ἱλασμόν, τοῖς ἐν πίστει ἀνυμνοῦσιν αὐτὴν.

[illegible]

Ἑτέρα Προσέμοια, Ὦχος ὁ αὐτός.

Ἐ τοῦ πατριστικῶν Συνάματος.

Γὰς φωταυγής πανήγυρις, ἡ φαίδρα ἡμέρα,
καὶ κοσμοχαρμέσυνος, ἡ κοίμησις ἡ σιωπή,
καὶ ἀξίπτανος, τῆς Ἀννῆς τῆς εὐκλειδούς, ἐξ ἧς
ἐπέχρηζον ἡ κυρίασσα, ἡ ἐμψυχος κλειστός,
ἡ τὸν ἀγέμετος. Δόγων χαρίσασσα, ἡ παρ-
αθυμίας λύσις, καὶ χάρις ἡ πρέσβεια, ἡ πε-
ρὶχούσα πᾶσι, τοῖς πιστοῖς τὸ μέγα ἔλεος.

Ο τοῦ παραδείξου θανάτου· ἡ ζωὴ τὴν πηγὴν, θάνατος τῆς κηρύσσας, τὴν μέντοι ἐν γυναικὶν, εὐλογημένην Ἀγγλὴν, μετρίσται ἐκ ζωῆς, τῆς ἐπικύματος πρὸς τὴν ἀτελείωτον, ἡ Ἀννα ἡ εὐκλεῖη, γὰρ ἀνελθούσα πρὸς τὰ οὐράνια, συ-

123
 υπεραισθημένη διμοίς, τῶν Ἀγγέλων σημερι-
 νῆς περ σοῦ τὴν αἰτίαν, ἰορτάζουσαν πανήγυριν.
 Σαίπιδρον παῖδραν πανήγυριν, τὰν πιστῶν
 ἡγορία, τὴν σεπτὰ κοίμησός σου, τελευτῶν
 πανευλαδός, ἐν θῆν πνεύματι ἐρέσκει χαρ-
 μῶν, τὴν ἱαμῶν ἀστράπτουσα χάριτες, ἡ-
 γίχουσα ποικιλ, ἐνερπύων πνευμάτων ὁ-
 στήματα· καὶ φυταγωγὸς φρίδας, τῶν πρὸς
 τῶν ὑμνῶν σου, ἀνίσταται Ἄννα, τὴν
 σβάζουσαν μετὰ σοῦ.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. δ. Ἀναπολίτου.

Ο ἰς ἀκαρπών λατρίων, βαδίζον ἅγιον τὴν
Θεοτόκον βλαστήσαντες, ἐξ ἧς ἡ σωτη-
ρία τοῦ κόσμου ἀνέτειλε, Χριστὸς ὁ Θεός· το-
ν ἕλγους τοῦ ἁμαρτω, ἡ ζωοῦσι τὰ ἅγια, Ἰουδαίῳ
καὶ Ἰννῶ· οὗτοι μετασταναίτες πρὸς εὐσεβίαν
σκαννῶ, σὺν τῇ αὐτῶν Θυγατρὶ, ὑπεραρχόντων
Πατέρων, μετ' Ἀγγέλων χορεύουσιν, ὑπὲρ τοῦ
κόσμου προσέβηται ποιούντων. Οὗς καὶ ἡμεῖς
συνεβήντες, εὐσεβεῖς ὑμνοῦντες λέγομεν· Ὡς
διὰ τῆς Θεοπαίδος καὶ παντὶν Μαρίας, Πο-
μπάτορος Χριστοῦ χρηματίσαντες, προσέβω-
ντες ὑπὲρ τῶν ψυχῶν ἡμῶν.

Εἰσόδος. Φίς ἰαρόν· Προκείμενον τῆς ἡμέρας, καὶ τὰ Ἀναγνώσματα.

Σοφίας Σολομώντος τό Ἀνάγνωσμα.

Δίκαιον εἰς τὸν αἰῶνα ζῆσι, καὶ ἐν Κυρίῳ ὁ Κατ.
δ. 18.
μισθὸς αὐτῶν, καὶ ἡ προτίσις αὐτῶν πα-
ρὰ Ὑψίστου. Διὰ τοῦτο λήθονται τοῦ βασιλείου
τῆς ἐντροπίας, καὶ τοῦ διδύμου τοῦ καλλοῦς
ἐκ χειρὸς Κυρίου· ὅτι τῇ δεξιᾷ σκεπτεῖται αὐ-
τοὺς, καὶ τῷ βραχίονι ἐπαρσάσει αὐτῶν.
Λέθεται πανοπλία, τὸν ζῆλον αὐτοῦ, καὶ ὁ-
πλοισαῖσι τὴν κρίσιν εἰς ἀδικίαν ἐλθόντων.
Εὐδύονται θώρακα, δικαιοσύνην· καὶ περιβί-
σται κόρυθα, κρίσιν ἀνυπόκριτον· λήθεται
ἀσπίδα ἀκαταμάχητον, οὐσίτητα· ἐξουλή δὲ
ἀπότομον ἐργῶν· εἰς ῥομφαίαν συνεισληφθή-
σει δὲ αὐτῷ ὁ κόσμος ἐπὶ τοὺς παράφρονας.
Πορεύονται εὐστοχοὶ βολίβη ἀστράτων, καὶ
ὡς ἀπὸ ἐκτύλου τοῦτον τὸν νεφρὸν, εἰς ὁλο-
πὸν ἀλοῦνται· καὶ ἐκ πετροβόλου, θυροὶ
πληρεῖς, ῥιπίζονται χαλαραὶ· ἀγκυκλήσει
κατ' αὐτὸν ἰδὼρ θάλασσης, ποταμοὶ δὲ συγ-
χλυσόμενοι ἀποτόμῃ· ἀντιστήσονται αὐτοῦ
πνεῦμα θανάτου, καὶ ὡς λατὰς ἐκλαμψάναι
αὐτοῖς, καὶ ῥομφαίαι πᾶσαν τὴν γῆν ἀναιῶν,
καὶ ἡ κηκοπαρχία περιτρίβει θρόνους δικασ-
τῶν· Ἀκούσας οὖν, Βασιλεῖς, καὶ αὐτεῖς·

126

ΜΗΝΙΟΥΑΙΟΣ ΚΕ.

μάτε, δικασταὶ περὶ τῶν γῆς· ἐναντίαςθε οἱ κρατοῦντες πλῆθους, καὶ γεγαυρωμένοι ἐπὶ ὄχλοις ἰσχυροί· ὅτι ἰδοὺ παρὰ Κυρίου ἡ κρίσις ἡμῖν, καὶ ἡ δυναστεία παρὰ Υἱοῦ σου.

Σοφίας Σολομώντος τὸ Ἀνάγνωσμα.

Δικαίων ψυχαὶ ἐν χειρὶ Θεοῦ, καὶ οὐ μὴ ἀβλήται αὐτῶν βασανός. Ἐδύξαν ἐν ὀφθαλμοῖς ἀφρόνων τεθνάναι, καὶ ἐλογίσθη κακῶς ἡ ἐξοδὸς αὐτῶν, καὶ ἡ ἀφ' ἡμῶν πορεία, σὺντριμμα· οἱ δὲ εἰσιν ἐν εἰρήνῃ. Καὶ γὰρ ἐν ὀφθαλμοῖς ἀνθρώπων ἐάν κολασθῶσιν, ἡ ἐλπίς αὐτῶν ἀθανασίας πλήρης. Καὶ ὀλίγα παιδεύθιντες, μὲν γὰρ εὐλογηθήσονται· ὅτι ὁ Θεὸς ἐπειράσας αὐτούς, καὶ εὗρεν αὐτοὺς ἀξίους ἑαυτοῦ. Ὡς χρυσὸν ἐν χωνευτηρίῳ ἐδοκίμασεν αὐτούς, καὶ ὡς ἀλοκάρπωμα θυσίας προσέειξατο αὐτούς. Καὶ ἐν καιρῷ ἐπισκοπῆς αὐτῶν ἀναλάμψουσι, καὶ ὡς σπινθήρες ἐν καλάμῃ διαδραμεύονται. Κρινοῦσιν ὄβρη, καὶ κρατήσουσι λαῶν, καὶ βασιλεύσουσι αὐτῶν Κύριος εἰς τοὺς αἰῶνας. Οἱ πεποιθότες ἐπ' αὐτὸν συντάσσουσιν ἀλήθειαν, καὶ οἱ πιστοὶ ἐν ἀγάπῃ προσμενοῦσιν αὐτῷ· ὅτι χάρις καὶ ἔλεος ἐν τοῖς ὁσίοις αὐτοῦ, καὶ ἐπισκοπὴ ἐν τοῖς ἐκλεκτοῖς αὐτοῦ.

Σοφίας Σολομώντος τὸ Ἀνάγνωσμα.

Δίκαιοι, ἐάν πλάτῃ τελευτήσαι, ἐν ἀναπαύσει ἔσται. Ὑψῆς γὰρ τίμιον, οὐ τὸ πύλον χρόνον, οὐδὲ ἀριθμὸς ἡμετέρηται. Πολὺ δὲ ἐστὶ, φρόνησις ἀνθρώποις, ἢ ἡλικία γῆρας, βίος ἀκαλίωται. Εὐάρεστοι Θεῷ γενομένοι, κρατύνονται· καὶ ζῶν μεταξὺ ἀμαρτωλῶν, μετετέλλονται. Ἐπαύου, μὴ κακία ἀλλὰ ἄρ σύνεσις αὐτοῦ, ἡ δόλος ἀπατήσας ψυχὴν αὐτοῦ. Βασκανία γὰρ φαυλότητος ἀμαρτοῖ τὰ καλὰ, καὶ βεβαιοῦς ἐπιθυμία μεταλλεῖ νεὺν ἀκακίαν. Τέλειαι δὲ ἐν ὀλίγῳ, ἐπλήρωσα χρόνους μακροῦς· ὁρᾶται γὰρ τὴν Κυρίῳ ἡ ψυχὴ αὐτοῦ· οἷα τοῦτο ὁρᾶσθαι ἐκ μέτου πονηρίας. Οἱ δὲ λαοὶ, ἰδόντες καὶ μὴ νοήσαντες, μὴδὲ θύοντες ἐπὶ διανοίᾳ τὸ τοιαῦτον· ὅτι χάρις καὶ ἔλεος ἐν τοῖς ὁσίοις αὐτοῦ, καὶ ἐπισκοπὴ ἐν τοῖς ἐκλεκτοῖς αὐτοῦ.

Εἰς τὴν Λατίν, Ἰδιόμελα, Ἦχος α'.

Ἐκ τῆς ἀποστολῆς τῆς ἡμῶν σωτηρίας παιδρῶς ἡ. ἡ γεννητῆσα, σήμερον ἐκ γῆς μεδίσταται, Ἄννα ἡ πασιβλάστης. Δεῦτε οὖν φιλοῦνται καὶ φιλήουσιν, τὰ τῶν σφμάτων ἀνθ' αὐτῆς, πρὸς αὐτὴν ἀνακραζόμεν· Σὺ

φρον Ἄννα, μακαρία ἡ κοίλῃ σου, ἡ τὴν Μητέρα τοῦ Θεοῦ Λόγου βαστάσασα· καὶ οἱ μαστοὶ σου ὥραιοι, οἷς αὐτὴν ἐθῆλσας· καὶ γὰρ αὐτὴ τεκούσα ἀσπράσας τὴν ζωοδότῃ, σὺν αὐτῇ ἡγῶνται βασιλεύειν· καὶ σὲ νῦν μεταστήσας πρὸς ἀληκτον καὶ θείαν ζωὴν, τῇ Μητρὶ αὐτοῦ οἰκίῃν καὶ συναγαλλασθαι κατηξίστην. Ὅθεν δυσωποῦμέν σε, οἱ τελούντες τὴν μνήμην σου πιστὰς, σὺν αὐτῇ προσδεῖν, τοῦ σωθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ἦχος β'. Δεῦτε φιλοπαρθῶναι πάντες, ἢ τῆς ἀγνείας ἐρασταί· δεῦτε ἑορτάσασθαι Ἄννης τὴν σιδάσμιον κοίμῃν· ἢ γὰρ ἔτεκεν ὑπερφῶς τὴν πηγὴν τῆς ζωῆς, Μαρίαν τὴν Θεοπαῖδα, ἐξ ἧς ἐτέχθη ὁ Αὐτρωτὴς, ὁ φωτίζων, καὶ ἀγαθίζων τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ὁ αὐτός.

Τὺς ὁ δῆμος τῶν συναθροισθέντων· παραγίνεται ἐν τῇ πανοσιπῶ Ναβ, τῶν Προπατόρων εὐλαδῶς, Συγχάρηται, κραυγάζοντες, μερόπων γίνος σήμερον· ὅτι ἡ Ἄννα ἀπὸ γῆς μεθίσταται πρὸς Κύριον, αὐτῇ παρσφῶσα καὶ ἡμῖν αἰτούσα, τοῦ δοθῆναι ἱλασμόν, τοῖς πίστει τελούσι ταύτης τὴν κοίμῃν. Ἦχος δ'.

Δεῦτε πάντες πιστοὶ, τὴν τῶν Δικαίων μνήμην φαιδρῶς ἑορτάσασθαι, Ἰσακίμ· καὶ Ἄννης τῶν Προπατόρων σήμερον· ὅτι ἔτεκεν ἡμῖν τὴν Μητέρα τοῦ Σωτῆρος, Μαρίαν τὴν ἀμώμητον. Ὅθεν πρὸς αὐτοὺς ἀνακραζόμεν· Λεύκος ἀγίαστος, ζωνεῖς ὁρία ἢ θεοτίμηται, τὸν ἐκ τῆς ἐσφύς ὑμῶν ἀτελείαντα Χριστὸν τὸν Θεόν, αὐτὸν ἱκετεύσατε, ἐλεηθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἦχος πλ. α'.

Ὁ μακαρία θυάς, ὑμεῖς πάντων γεννητόρων ὑπερέχουσας ἐδραστήσασα. Ὅπως μακάριος εἰ Ἰσακίμ, τοιαύτης παιδὸς χρηματίσας πατήρ. Μακαρία ἡ μήτρα σου Ἄννα, ὅτι τὴν Μητέρα τῆς ζωῆς ἡμῶν ἐδίδασκας. Μακάριος οἱ μαστοὶ, οἷς ἐθῆλσας τὴν γαλαντοτροφῆσασαν τὸν τρέφοντα πάντων πνοῇ· ἐν δυσωπείᾳ ὑμᾶς παμμακάριοι αἰτούμεθα, ἐλεηθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Εἰς τὸν Στίχον, Στιχηρὰ προσόμοια.

Ἦχος πλ. α'. Χάρις ἡ νοστή χιλιάδων, ἑαρ τῆς χάριτος.

Χαίροις ἡ νοστή χιλιάδων, ἑαρ τῆς χάριτος ἡμῖν ἡ γνωρίσασα, ἀνιμπτῶς, ἐν σωφροσύνῃ βιωσαμένη καλῶς, καὶ τῆς παρθενίας τοῦ

Les *Mêmes* à l'*Hesperinos* (125¹).

Nous qui faisons mémoire des justes, et saints, et illustres aïeux du Christ, Joachim et Anne, célébrons à jamais dans nos chants mystiques le Seigneur de miséricorde qui nous les a donnés comme intercesseurs auprès de lui.

Longtemps privée des joies maternelles, Anne a mis au monde sa fille première-née, doux présage de notre salut. Aujourd'hui elle entre dans la vie éternelle, et elle prie le Seigneur d'accorder à ceux qui la chantent avec foi le pardon de leurs fautes.

Encore jour de fête, nous l'exaltons, ô Christ, et toi, merveilleuse femme, qui passes de la vie de la terre à une vie éternelle toute pleine de Dieu, toi l'incomparable mère de la Vierge Mère de Dieu.

Voici le jour lumineux, cher à toute la terre, où s'est endormir dans le Seigneur la glorieuse Anne, mère de notre vie, mère du vivant tabernacle où s'est enfermée l'immensité divine ; de la Vierge qui nous rend à tous l'espérance perdue, et la grâce, et la foi en l'infinie miséricorde de Dieu.

O prodige admirable ! La femme digne de toute louange et choisie entre toutes, Anne la glorieuse, qui a fait jaillir pour nous une source de vie, s'élève aujourd'hui de la terre pour être acclamée là-haut par les célestes phalanges, pendant que nous-mêmes célébrons ce saint jour de fête.

Bienheureuse Anne, aujourd'hui les fidèles se remettent en chœur, sous l'inspiration divine, pour célébrer ta sainte donation, et te prier de guérir leurs blessures, d'écarter d'eux les mauvais esprits de l'air, d'éclairer leurs esprits et d'inspirer à leurs âmes l'amour des vrais biens.

Sur une page précédente (327), colonne de droite, vous avez pu apercevoir le premier ikhos d'ANATOLE, et encore une fois, qui est ce mélode¹ ?

Joachim et Anne, couple sans tache, ont vu apparaître dans leur foyer jusque là désert une tige en fleur, la Vierge qui devait enfanter le salut du monde, le Christ notre Dieu. Maintenant ils habitent les tabernacles du ciel, à côté de leur Fille, l'Immaculée Vierge, et, mêlant leurs voix aux chœurs des Anges, ils intercèdent

1. Voir ci-dessus, à son sujet, pages 188 et 197.

pour le monde. Faisons monter vers eux nos hymnes de fête avec cette prière : « Saints aïeux du Christ, père et mère de la divine enfant et toute sainte Marie, intercédez pour nos âmes ! »

L'anagnosma¹ suivant, tiré de la Sagesse de Salomon (c. V, v. 16), s'applique très bien à la Sainte si manifestement privilégiée de Dieu : « Les justes vivront éternellement ; près du Seigneur est leur récompense et le Très-Haut pense à eux. C'est pourquoi ils recevront de la main du Seigneur un royaume d'honneur et un diadème de gloire, car il les couvrira de sa droite et les défendra de son bras. Il revêtira son armure qui est le zèle de son amour et il armera la créature pour se venger de ses ennemis, etc. »

De même, le second texte, si connu qu'il soit, est trop beau pour que nous l'omettions tout à fait : « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et le tourment de la mort ne les touchera pas. Ils ont paru mourir aux yeux des insensés et leur sortie du monde a été regardée comme une affliction, et leur séparation d'avec nous, une ruine complète, mais eux sont en paix. S'ils ont souffert des tourments devant les hommes, leur espérance est pleine d'immortalité. Après de légères afflictions, ils goûteront des joies abondantes parce que le Seigneur les a éprouvés et les a jugés dignes de lui. Il les a éprouvés comme l'or dans la fournaise, mais il les a reçus comme une hostie d'holocauste et il les regardera favorablement au temps de leur triomphe. Les justes brilleront et courront comme des étincelles dans un heu planté de roseaux. »

Le choix de la troisième leçon n'est pas moins heureux. C'est l'éloge du juste dont « la vie sans tache est une heureuse vieillesse » et qui est « devenu le bien-aimé de Dieu », parce que « la prudence a de bonne heure chez lui remplacé les cheveux blancs (Sagesse, ch. iv). »

(126²). Anne la toute vénérable, à qui nous devons le principe de notre salut, s'élève aujourd'hui de la terre. Venez, chrétiens fidèles, lui offrir vos cantiques comme un bouquet de fleurs, et disons-lui tous ensemble : « Bienheureuse es-tu, ô sainte mère de la Mère du Verbe-Dieu ; bienheureux le sein qui l'a nourrie, elle

1. Extrait de la sainte Écriture ou des écrits des saints Pères, comme ἀνάγνωσις = lecture. C'est la leçon du bréviaire latin.

2. Ibid., ch. iii.

qui devait enfanter l'auteur de la vie, et partager plus tard son royaume ; le Seigneur t'a jugée digne d'habiter désormais auprès de sa Mère et de te réjouir éternellement avec elle. Avec elle aussi, nous t'en prions, obtiens à tes dévots serviteurs le salut de leurs âmes.

(126²). Venez, tous les amants de la pureté et de la virginité ; venez célébrer l'heureux sommeil d'Anne, la mère de Marie la divine enfant, source de notre vie, de qui nous est venue la délivrance, la sanctification, la lumière de nos âmes.

Quel est ce peuple qui se réunit dans le temple saint, invitant le genre humain à honorer comme lui les grands parents du Christ, Anne la Sainte, aujourd'hui rapprochée du Seigneur et toute heureuse de pouvoir implorer pour nous, ses serviteurs fidèles, la miséricorde de Dieu ?

Venons tous honorer la mémoire des grands parents du Christ, Joachim et Anne, parce qu'ils nous ont donné la Mère du Sauveur, Marie, la toute pure ! Disons-leur dans un cri de notre âme : « Couple choisi, couple saint, suppliez le Christ Dieu, fils de votre Fille, d'avoir pitié de nos âmes. »

O couple bienheureux, vous l'emportez en excellence sur tous les époux, vous qui avez fait germer la souveraine de la nature entière. Oui, en vérité, bienheureux es-tu, ô père d'une telle enfant ! Bienheureuses tes entrailles, ô Anne, d'où est sortie comme une fleur la Mère de notre vie ! Bienheureux le sein où s'est nourrie celle qui a nourri l'auteur de toute vie, le Dieu très grand dont vous implorez tous deux la miséricorde en notre faveur !

Salut, douce hirondelle, messagère du printemps ! Salut à ta sainte vie qui eut pour récompense la Vierge sans souillure, trésor de virginité ; salut à toi, auguste aïeule de l'agneau qui efface les péchés du monde, du Verbe de Dieu engendré par la Vierge immaculée ! O sainte aïeule du Seigneur, maintenant que tu as quitté la terre pour le ciel, obtiens de Dieu pour nos âmes une grande miséricorde.

Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur (127¹). Salut à vous, bien-aimés de Dieu, couple vénérable et resplendissant de tout l'éclat de la sainteté, Joachim et Anne, toujours si fidèles à la loi et animés de la divine charité. Dieu vous a choisis entre tous pour donner à la terre la Mère du Christ, la douce messagère de

ΜΗΝ ΙΟΥΛΙΟΣ. ΚΕ.

127

ΕΙΣ ΤΟΝ ΟΡΘΡΟΝ.

Μετά τὴν Α'. Στιγυλογίαν, Κόδισμα,
Ήχος γ'. Τὴν ὠραίστητα.

Η εὐλείστατος καὶ ἀμείψαντος, Ἄννα ἡ
ἐνδοξος, καὶ πανσεβάσιμος, γένει ἀρτί-
σας ἐκ ζωῆς, προσκαίρου διαιωνίζει, εἰς ζωὴν
ἀθάνατον, μετ' Ἀγγέλων χορεύουσα, σὺν τῇ
Θυγατρὶ αὐτῆς, καὶ ἄφρατον Μητρὶ τοῦ
Θεοῦ, προσεύχουσα ἀπαύτως σωθῆναι, τοῦ
πίσται ταύτην μακαρίζοντας.

Δόξα, καὶ νῦν. Τὸ αὐτό.

Μετά τὴν Β'. Στιγυλογίαν, Κόδισμα,
Ήχος δ'. Τὸν τῶρον σου Σωτήρ.

Τὰς νόμους ἐντολὰς, θεοφύλακτος τηροῦσα,
μητρὶνος Ἰσραὴλ, ὑπερβῆρας ἀπάσαι, τὴν
μυρὴν ἀειπαρτένου, Θεοτόκου κνήστατα, ἀγί-
οδικτα, Ἄννα Προμήτορ Κυρίου μεταστᾶσα
δε, ἐκ γῆς πρὸς Σείον νυμφώνα, Δικαίων ὑ-
πέκκισα.

Δόξα, καὶ νῦν. Τὸ αὐτό.

Ο' Ν. Εἰτα ὁ Κανὼν τῆς Θεοτόκου. Ὑγρὰν
διοδεύσας· καὶ τῆς Ἀγίας. Μετὰ δὲ τὴν
συμπλήρωσιν τῶν Κανόνων ψάλλομεν.

Καταβασίας· Ἀνοίξω τὸ στόμα μου.

Ο' Κανὼν τῆς Ἀγίας. Ἠσώμα Θεοφάνους.

Ἠδὴ α'. Ήχος δ'. Ἀνοίξω τὸ στόμα μου.

Παισιμάτων συγχώρησιν, καὶ τῶν κακῶν
ἀπολύτρωσιν, καὶ βίου διόρθωσιν, αἰτη-
σαι νῦν μοι σεμνῇ, προελομένη τὴν σὴν φω-
φόρον μνήμην, εὐφημηταὶ σήμερον, Ἄννα πα-
νέφρις.

Ζωὴν τὴν κηρύσαν, θεοπεπῶς ἀπεκύ-
σας· διὸ πρὸς αἰέζων, ζῆλῳ μεθίστηται,
ἀπολαδοῦσα χάρας ἀνεκλήτου, φωτὸς ἀνε-
σπέρου τε, Ἄννα θεοκλήτε.

Η χάρις ἡ ἐνδοξος, πρὸς τὴν χαρὰν μεταξέ-
βηκεν, ἀσπόρος ἦν ἔτεκε, Θυγάτηρ ταύ-
της ἀγνῆ· καὶ παρίσταται, πολλῇ σὺν παρ-
ρησίᾳ, Κυρίῳ προσεύχουσα, σωθῆναι πάντας
ἡμᾶς.

Θεοτοκίον.

Εκ σοῦ ἡμῖν λαμβέ, δικαιοσύνης ὁ Ἥλιος,
καὶ πᾶσαν κατηύγαγε, σεσηλωσὶα τὴν
γῆν, καὶ διέλυσεν, ἀγλὴν τῆς ἀθείας, Ἀγνὴ
παναμώμυτε, καὶ παμμακάριστε.

Ἠδὴ γ'. Οὐκ ἐν σοφίᾳ.

Τὴν συλλαβοῦσαν, τὴν συνέχοντα πάντα
συνέλαβες· καὶ ἐλύσας Χριστόν, τὴν

αἰμήλιον, σιμνὰς ὠδινῆσας, Θεοτόκον τὴν
ἀμύμον· Ἀμνὰς τιμία, ἡ κηρύσαντα δάμαλιν,
τὸν ἐκείροντα, Ἀμνὸν κόσμου τὰ πταίσματα,
Λόγον λόγῳ γεννῆσαν, τὴν μόνον ἀπείραν-
δρον. Ἄννα Προμήτορ Κυρίου, τοῦ σὲ ἐκ γῆς
μεταστήσαντος· ἐν νῦν ἐκδυσώπει, ταῖς ψυ-
χαῖς ἡμῶν δοθῆναι, τὸ μέγα ἔλεος.

Στίχ. Ἀγαλλιάσθε Δικαίαι ἐν Κυρίῳ.

Χαίροις πεποθήμενη Θεῷ, ἐλελεγγμένη α-
γιοτόκτος λαμβύσει, τοῦ νόμου, δυὰς τιμία,
ἡ ταῖς ἐμψάσει καλῶς, ἐν τῇ Σεῖα χάριτι με-
ταρμόσασα, Χριστὸν τὴν τεκοῦσαν, τὸν ἀρχι-
γόν τῆς ζωῆς ἡμῶν, αὐτοὶ τεκόντες, Ἰωακείμ
ὁ θεοδόκτος, καὶ ἡ ἐνδοξος, Ἄννα ἡ πανσε-
βάσιμος· λυχνοὶ οἱ ἀνατείλαντες, λαμπάδα
τὴν ἀσκήν· οἱ εὐθηνούντες τὴν χάριν, τὴν
Θεοτόκου τὴν ἄφρατον· μετ' ἧς δυσωπεῖτε,
ταῖς ψυχαῖς ἡμῶν δοθῆναι, τὸ μέγα ἔλεος.

Στ. Μακάριαι πάντες οἱ φοβούμενοι τὸν Κύριον.

Χαίροις εὐλογημένη ἡ γῆ, ἡ τὴν θεοδόκτου
τῆς κόσμου ἀνθήσασα· ἡ νόμου, ἀδικαί-
πως ἐμμελετώσα Θεοῦ, καὶ τὴν χάριν πάσιν
ἐπογράψασα· δεσμὰ τῆς φειρώσεως, ἡ φυγού-
σα τῇ τέκῃ σου, καὶ τῇ Σανάτῃ, τὴν φθορὰν
ἀνταμείψασα, καὶ πρὸς ἐνδοξον, μεταστᾶσα
λαμπρότητα. Ἄννα σεμακαρίστη, Προμήτορ
Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, ἡ φωτοφόρον λυχνίαν, τὴν
Θεοτόκου κηρύσαν· μετ' ἧς ἐκδυσώπει, ταῖς
ψυχαῖς ἡμῶν δοθῆναι, τὸ μέγα ἔλεος.

Δόξα, καὶ νῦν, Ήχος πλ. δ'.

Δεῦτε πᾶσα ἡ κρίσις, ἐν κυμβάλοις ψαλμι-
καῖς, εὐφημησώμεν Ἄνναν τὴν Σεόφρουα,
τὴν τὸ Σείον ὄρος ἀποκυήσαν ἐκ λαγόνου
αὐτῆς, καὶ πρὸς ὄρη νοτὰ, καὶ Παραδείσου
σκηνώματα, σήμερον μεταδιδουκυῖαν, ἡ πρὸς
αὐτὴν βοήσωμεν· Μακάρια ἡ κοιλία σου, ἡ βε-
φάσασα ἀληθῶς, τὴν τὸ φῶς τοῦ κόσμου ἔνδον ἐν
κοιλίᾳ βλαστᾶσαν· καὶ οἱ μαστοὶ σε ὠραῖοι,
οἱ ἐκλάσαντες τὴν ἐκλάσαν Χριστὸν, τὴν το-
φὸν τῆς ζωῆς ἡμῶν· ὃν καθικέτευε τοῦ βυσθῆ-
ναι ἡμᾶς ἀπὸ πάσης ἑλπίσεως, καὶ προσβολῆς
τοῦ ἐχθροῦ, καὶ σὺδῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Ἀπολυτίκιον, Ήχος δ'. Ταχύ προκατάλαβε.

Ζωὴν τὴν κηρύσαν, ἐκυσφάρησας, ἀγνὴν
Οἰομήτορα, Σεόφρουα Ἄννα· διὸ, πρὸς λη-
ξιν οὐρανίου, ἐνθα εὐφραίνεμεν, κατοικία ἐν
δοξῇ, χαίρουσα νῦν μετέστη, τοῖς τιμωτῇ σε
πῶθ, πταρομένην αἰτουμένη ἱερασμὸν, αἰ-
μακαρίστη. Καὶ Ἀπολύσις.

notre salut, Vous êtes les flambeaux où s'est allumée cette lampe ardente; vous êtes les intermédiaires de la grâce, parce que l'Immaculée Mère de Dieu est votre fille: joignez donc votre prière à la sienne pour obtenir miséricorde en faveur de nos âmes.

Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur. Salut, terre bénie où grandit une plante à la sève divine ! Bienheureuse Anor, tu constante fidélité à la loi de Dieu a obtenu grâce pour le monde, et après qu'un prodige a fait de toi la plus heureuse des mères, tu brises les liens de la mort et tu entres dans la clarté divine. O sainte aïeule du Christ, portense de l'humanité, mère de la Mère de Dieu, avec elle obtiens que miséricorde soit faite à nos âmes.

Venez, toutes créatures, et au bruit des cymbales mêlons nos chants de fête en l'honneur de l'anniversaire de Dieu, de la bienheureuse mère de Marie, ce temple de Dieu bâti sur la montagne ! Anne s'élève aujourd'hui vers les collines éternelles, vers les tentes du Paradis, et nous lui disons : Bienheureuses les entrailles qui ont porté la Vierge, qui devait porter elle-même en son sein la lumière du monde ! Bienheureuse la femme qui a nourri celle qui devait nourrir à son tour le Christ, aliment de notre vie ! O Anne, supplie le Seigneur de nous préserver de toute affliction, de tout assaut de l'ennemi et de sauver nos âmes !

Mère de notre vie, mère de l'Immaculée Mère de Dieu, maintenant que tu habites heureuse au sein de la gloire céleste, obtiens-nous, ô amie de Dieu, à nous qui t'honorons, le pardon de nos fautes !

A PORTUROS

Anne la glorieuse en Dieu, la toute vénérable, s'élève de la terre et entre, accompagnée des anges, dans la vie éternelle, où, avec sa Fille, la très pure Mère de Dieu, elle intercède constamment en faveur de ses fidèles serviteurs.

CANON DE LA SAINTE — POÈME DE THÉOPHANES (1272)

Ode I, mode 4e. J'ouvrirai ma bouche.

Glorieuse Anne, obtiens pour moi qui veux chanter aujourd'hui ta lumineuse mémoire le pardon de mes fautes, la délivrance de mes maux, le redressement de ma vie si imparfaite.

Par le bon plaisir de Dieu et comme il convenait à sa gloire,

128

ΜΗΝΙΟΥΛΙΟΣ. ΚΕ.

ὑπὲρ λόγον κυτάσας· διό σου τὴν Κοίμησιν, Ἄννα γεραίρομεν.

Μὲτ' ἐγκωμίων, ἐκτελεῖται ἡ εὐδοξος μνήμη σου· δι' ἔτεες ἤμιν, τὴν ἐγκωμίων εἰκεῖνα, ἀγνὴν Θεομήτορα, Ἄννα Σεέκλητε. Ἄννα ὡς περ, τῇ σελήνῃ, τῇ Ἄννῃ ἐνούμενος, ὁ κλεινὸς Ἰωακείμ, τῆς παρθενίας σου ἀντίνα γενῆθ', δι' ἧς τῆς Θεότητος, αὐγὴ ἐλάμψε.

Σὲ προτάσας, ἀσφαλὲς Θεομήτορ κεκτῆμεθα· τὰς ἐλπίδας ἐπὶ σοί, ἀντιθέμεντες σωζόμεθα· πρὸς σὲ κατατρέγοντες, περιφρουρούμεθα.

Κόμισμα, Ἦχος πλ. δ'. Τὴν Σορίαν καὶ Λόγον.

Τῆς Μητρός τοῦ Δεσπότη καὶ Ποιητοῦ, Μητρός γενοῦσα Ἄννα παννυχλῆς, κύτου τὰ προσταγμάτων, ἀνεδότως φυλάττουσα· διὰ τοῦτο Σανὺσα, ζωὴν πρὸς θάνατον, μετατίθης ἑνώς, καὶ φῶς πρὸς ἀνέσπερον· ὄθεν τὴν φωσφόρον, καὶ ἁγίαν σε μνήμην, τελούνται· ἐν πνεύματι, φωτιζόμενα πάντοτε, καὶ συμφώνως βοῶμεν σοί· Πρέσβευε Χριστῷ τῇ Θεῷ, τῶν πταισμάτων ἁρτίων δωρησάσθαι, τοῖς ἐορτάζουσι πόθῃ, τὴν ἁγίαν μνήμην σου.

Δόξα, καὶ νῦν. Τὸ αὐτό.

Ἡ δὲ δ'. Ὁ καθήμενος ἐν δόξῃ.

Τὴν ἐν νόμῳ γεγραμμένα, μελετῶσα ἐτέλεσας, καὶ τοῦ Νομοθέτου, Μητρός τῆς Μητρός ἐχρημάτισας· διό νῦν πάσα ἡ κτίσις ἐπορεύεται σοί, ἐκτελουσά σου, χαρμονικῶς τὸ μνημόσυνον.

Μακαρία ἡ κοιλία, ἀληθῶς ἡ βασιτάσας, τὴν τὸ Φῶς τοῦ κόσμου, ἔνδον ἐν κοιλίᾳ βασιτάσας· καὶ οἱ μαστοὶ σου ὡραῖοι, ὡς Σηλάσαντες, τὴν Σηλάσαςαν, Ἄννα Χριστόν τὴν τροφὴν ἡμῶν.

Ως βιώσας ἀμείπτως, τὴν ἀμέμπτως κυήσας, Θεοτόκεν Κόρην, Λόγον τοῦ Πατρός ἀπεκύνσας, καὶ πρὸς αὐτὸν μετὰ δόξης προσεχώρησας, Θεομήνιν σεπταί, μετοχὰς ἀληθέστατα. Θεοτοκίον.

Τῆς Παρθένου ἡ κοιλία, Σημωνία ὡς ἁλῶνος, ἀληθῶς εἰδείχθη, σταχυὶ ἀγέωργητον ἔχουσα· δι' οὗ ἐκτρέφεται πάσα κτίσις κρᾶζουσα· Παινοδύναμι, δόξα Χριστῷ τῇ δυνάμει σου.

Ἡ δὲ ε'. Ἀσεβῆς· εὐκ εὐφονταί.

Οὐρανὸν ἐκίησας, ἐν γῇ ὡς ἀληθῶς, τὴν τεκοῦσάν τὸν οὐρανοῦ, Ποιητὴν τὸν σήμε-

ρον, σὲ μεταθήμενον, πρὸς τὰ ἔπουράνια, μετὰ δόξης, Ἄννα εὐδοξέ.

Τῆς αὐτοῦ Τάξου, αὐτῇ τῇ νοί, συγχωρεῖς περιχαρῶς, πληρουμένη λαμπρῶς, τῆς πλουτοδότιδος· ἀλλ' ἡμῶν μνημόνευε, τῶν ἐν πίστει μνηνημένων σου.

Ιεσσαὶ βλαστήσας, ἐκρίνης ἐμφανῶς, εὐδαλὴν ῥάβδον τὴν ἀγνὴν, ἐκδυστάνας ἐνδοξῇ, τὴν ἐκβλαστήσας, εὐδὸς τὸ ἀμάρτανον, ἱεροῦν τὸν λυτρωτὴν ἡμῶν. Οἰοτοκίον.

Επὶ σὲ κατέρυγον, τὴν μένην κραταίην, τῶν πειτῶν σκέπην· ἐπὶ σοὶ τὴν ἐλπίδα τίλημι, τῆς σωτηρίας μου· Παναγία Δέσποινα, Θεοτόκε μὴ παρίδῃς με.

Ἡ δὲ ς'. Θύσω σοί, μετὰ φωνῆς.

Κυρίου, Ἰησοῦ τοῦ Θεοῦ οἱ Προπάτορες, Ἰωακείμ τε καὶ Ἄννα, οἱ δικαιοσύνην κεκοιμημένοι, ἐπαξίως, ἐν ψαῖς εὐφραινοῦσάν σήμερον.

Απάντων, ἐγκωμίων ἡ Ἄννα, ὑπερκείται, ὅτι πάντος ἐγκωμίου, τὴν ὑπερκείμενὴν ἐκύησε· διὰ τ. Ἰησ., ἐν χορῷ τῶν Ἀγίων αὐλλίζεται.

Φωσφόρος, καὶ λαμπρότης πλήρης ἡ μνήμη σου, μαρμαρυγὰς τοῖς ἐν κόσμῳ, τὰς σωτηριώδεις ἐκπέμπουσα, σώφρων Ἄννα, χαρισμάτων παντοίων ἀνάπλεως.

Θεοτοκίον.

Εξ Ἄννης, ἡ τοῦ κόσμου ἐτέλχης Βασιλισσα, τὸν τοῦ παντός Βασιλέα, καὶ τεκοῦσα καὶ παρθενεύουσα, μετὰ τέκον, Χερουβὶμ ἀνωτέρα Πανάμωμε.

Κοντακίον, Ἦχος β'. Τὰ ἄνω ζήτων.

Προγόνων Χριστοῦ, τὴν μνήμην ἐορτάζομεν, τὴν τούτων πιστῶς, αἰτούμενοι βοηθεῖαν, τοῦ ῥυσθῆναι ἀπαντας, ἀπὸ πάσης θλίψεως τοὺς κραυγάζοντας· Ὁ Θεὸς γενεὸν μεθ' ἡμῶν, ὁ τούτους δοξάσας, ὡς ἡδόκησας.

Ὁ Οἶκος.

Προφητικῶς συνελθόμεν πάντες, τοῦ ἀξίως ὑμνῆσαι τῆς προγόνου Χριστοῦ τὴν παντογίαν μεταστάσιν. Σήμερον γὰρ ἐκ τῆς προκαιρῶν μεταστάσας ζωῆς, ἐν τοῖς ἔπουράνιοις μετὰ χαρᾶς, τὴν πορεύειν ποιημένη ἀγαλλεταί· καὶ ὡς οὕσα Μητὴρ τῆς ἐντως ἀληθοῦς Θεοτόκου, κραυγάζει πιστῶς· Μεγαλύνει ἡ ψυχὴ ἡμῶν τὸς Κύριον, ὅτι ἔτεκεν τὴν τούτου Μητέρα ἐν τῇ γῇ. Γένοιτο εὐν μεθ' ἡμῶν, ὁ τούτους δοξάσας, ὡς ἡδόκησας.

tu as donné naissance à la Mère de la Vie et c'est pourquoi, disant adieu à la vie présente, tu entres avec une joie ineffable dans la lumière qui ne connaît pas de déclin.

La grâce divine et la joie parfaite t'accompagnent jusqu'au près de ta Fille immaculée, et, à sa prière toute-puissante, tu unis la tienne pour notre salut à tous.

A la Vierge.

Vierge toute pure et toute bienheureuse, tu as fait luire pour nous le soleil de justice, et la terre entière a reconnu son Dieu, pendant que l'impiété se reconnaissait vaincue.

Ode III.

Bienheureuse Anne, tu as donné le jour à la mère du Maître de l'univers, et c'est pourquoi nous célébrons ta sainte dormition;

Avec des hymnes de fête nous en faisons la glorieuse mémoire, parce que tu as mis au monde celle qui surpasse toute louange, l'immaculée Mère de Dieu.

Joachim était l'astre du jour; Anne, l'astre des nuits; la Vierge, l'étoile brillante de la Virginité, et, au milieu de tant de lumière, a paru la splendeur de la Divinité.

A la Vierge.

Vierge fidèle, nous avons confiance en ta protection; en toi nous plaçons l'espérance de notre salut, et nous recourons à toi pour obtenir la vraie sagesse.

Sainte mère de la Mère du Dieu créateur, tu as gardé sans jamais défaillir les divins commandements, et, en récompense, le Seigneur t'accorde une vie immortelle au sein de la lumière sans déclin du Paradis. C'est pourquoi nous célébrons d'esprit et de cœur ta radieuse fête, et te prions d'intercéder pour nous auprès du Christ, notre Dieu, afin que nos péchés nous soient pardonnés.

(1284) *Ode IV. Les mêmes pensées reviennent et à peu près les mêmes expressions*: Sainte Anne s'est soumise à la volonté de Dieu; elle a reçu sa récompense et toute créature lui est rede-

ΜΗΝ ΙΟΥΛΙΟΣ. ΚΕ.

129

Συναξάριον.

Τῇ ΚΕ' τοῦ αὐτοῦ μηνός, Μνήμη τῆς Κοιμήσεως τῆς Ἁγίας Ἀννῆς Μητρός τῆς Ὑπαρχίας Θεοτόκου.

Στίχοι.

Μήτηρ τελευτᾷ Μητροπαρθένου Κόρης,
ἢ τῶν κυουσῶν μητέρων σωτηρία.

Πόμπη ἐξεδίωξε μογερφόλος εἰκάδι Ἀννα, ὅτε ἡ Προμήτωρ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ κατὰ σάρκα γενομένη, ἦν ἐκ φυλῆς Δαυὶ, θυγατὴρ Ματθάν τοῦ Ἰερέως καὶ Μαρίας τῆς αὐτοῦ γυναίκος· δε τις Ματθάν ὑπῆρχεν ἱερατεῖᾳ ἐπὶ τῆς βασιλείας Κλεοπάτρας, καὶ Σαπώρη, ἡ Σαβωρία βασιλείας Περσῶν, πρὸ τῆς βασιλείας Πρώτου τοῦ Αντιπατρου. Οὗτος ὁ Ματθάν ἔσχε θυγατέρας τρεῖς, Μαρίαν, Σοφίαν, καὶ Ἀνναν. Ἐγχευ δὲ ἡ πρώτη ἐν Βηθλέμ, καὶ ἔτεκε Σαλώμην τὴν μαλιν. Ἰγχευ δὲ καὶ ἡ δευτέρα, καὶ αὕτη ἐν Βηθλέμ, καὶ ἔτεκε τὴν Ἐλενάβη. Ἐγχευ δὲ καὶ ἡ τρίτη, ἡ Ἀννα, εἰς τὴν γλὴν τῆς Ἰαλιλαιας, καὶ ὄνενσε Μαρίαν τὴν Θεοτόκον, ὥς εἶναι τῆς Σαλώμην, καὶ τὴν Ἐλενάβη, καὶ τὴν Ἀγίαν Μαρίαν τὴν Θεοτόκον, θυγατέρας μὲν ἀδελφῶν τριῶν ὁπλειῶν, πρωτεξοδόφους δὲ πρὸς ἀλλήλας. Αὕτη γὰρ ἡ Ἀννα, μετὰ τὸ γενῆσαι τὴν παντός τοῦ κόσμου σωτηρίαν, καὶ ἀπογαλκίσαι, ἀναθεῖναι τε ταύτην ἐν τῷ ναφί, ὡς ἀμωμὸν δῶρον, τῇ παντοκράτορι Θεῷ, υψεῖται· καὶ προσευχαῖς, καὶ ταῖς τῶν δομένων εὐποιαις τὸν ἐπίλοιπον ταύτης χρόνον διατελέσασα, ἐν εἰρήνῃ πρὸς Κύριον ἐξέδημησε. Τελείται δὲ ἡ αὕτη Συναξίς ἐν τῇ Δευτέρᾳ, 1^ῃ τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, Μνήμη τῶν Ἀγίων ρεῖ. Πατέρων, τῶν ἐν τῇ Πόμπῃ Οἰκουμένης Σωσῶν συνελθόντων, καὶ τὰ Ὀριγόνους, δόγματα καθελόντων.

Στίχ. Λόγοι Βελίας, οἱ λόγοι Ὀριγόνους,
Οὐς περ καθεῖλον προσκυνηταὶ τοῦ Λόγου.

Ἐπὶ τῆς βασιλείας Ἰουστινιανοῦ, ἡ Πατριάρχης Κωνσταντινουπόλεως Ἀθίμιος ὁ αἰρετικός, γεννῶς μὲν πρότερον Γραφεζόντης, Ἐπίσκοπος, μεταθεθεὶς ἔπειτα καὶ προβιβασθεὶς εἰς τὴν τῆς Κωνσταντινουπόλεως θρόνον· ἀλλ' αἰρετικός ὡς ἐξεδέθη παρὰ τοῦ Ὀρθόδοξου, καὶ τοῦ Πάπα Ῥώμης Ἀγερνίου, καὶ ἐχειροτονήθη ἀπ' αὐτοῦ Μονᾶς ὁ αἰγιώτατος, Πρεσβύτερος ὢν τῆς Ἀγίας Ἐκκλησίας.

Luglio.

47

σίας Κωνσταντινουπόλεως, καὶ Σиноδόρχος τοῦ Σαμῶν. Ἐπὶ τοῦτου ἐπαναστάτης Σιθάρης καὶ Πέτρος, ἀνδραγαπήσαντες αἰσίου ἐν ἐκτοῖς περιέρουτες, συνιστάντες δὲ καὶ τὰ Ὀριγόνους· βλάσφημα δόγματα, ἐλύπου τους Ὀρθόδοξους. Διὰ τοι τοῦτο καὶ συγκαλεσάμενος ὁ Βασιλεὺς Ἰουστινιανός, ἐν τῷ εἰσόμεν ἔτει τῆς αὐτοῦ βασιλείας, Σύνδον ρεῖ. Ἀγίων Πατέρων ἐν Κωνσταντινουπόλει, ὅμα τῇ ἀγιωτάτῃ Πατριάρχῃ Μανῇ, ἀνελημάτισαν αὐτοῖς καὶ τοὺς ὁμωρῶνας αὐτῶν. Ἐκτετε οὖν ἑρτάζει ἡ τοῦ Θεοῦ Ἐκκλησία τὴν τοιαύτην ἀνάμνησιν, δοξάζουσα τὸν Θεόν.

Ταῖς αὐτῶν ἁγίαις προσβείαις, ὁ Θεός, ἐλέησον ἡμᾶς. Ὡδὴ ζ'. Ὁ διασώσας ἐν πυρὶ.

Ὡς τῆς ζωῆς τῆς αἰωνοῦ, Ἀννα τὴν ματῆρα τοῦ Κυρίου, πρὸς τὴν ζωὴν τὴν αἰωνίαν, μετατεθεὶς πιστῶς ἀνακοῖζουσα· Ὑπερῶνυτε Κύριε, ὁ Θεός, ὁ τῶν Πατέρων εὐλογητός εἰ.

Ἡ τῆς μητρός τοῦ Αυτατοῦ, μήτηρ χρηματίσασα Ἀννα, ἀπὸ τῆς γλῆς πρὸς οὐρανόν, ἀρεταῖς κοσμουμένη ἀνέδραμει, ἐν αἰνέσει κραυγάζουσα· Ὁ Θεός ὁ τῶν Πατέρων εὐλογητός εἰ.

Πρὸς εἰτελευτήτου ζωῆν, πρὸς εὐρυχωρότατον πλάτος, τοῦ Παραδείσου τῆς τρυφῆς, πρὸς ἀνέπερον φῶς ἐξέδημησε, Θεοφόρε κραυγάζουσα· Ὁ Θεός ὁ τῶν Πατέρων εὐλογητός εἰ. Θεοτοκίου.

Ὡς αἰτελούμενη καλλοναῖς, ταῖς τῶν ἀρετῶν τῶν ὁραίων, ὑπὲρ υἱοῦ τῶν γνησίων, ἀπεκνήσας, λέγου Πανάμωμε, τὸν τερνταῖς αἰραιότησι, τοὺς αὐτὸν ὑμολογούντας κατακοσμοῦντα.

Ὡδὴ η'. Παιδὲς εὐαγέις ἐν τῇ καμίνῳ.

Ἡ μήτηρ τῆς μόνης Θεοτόκου, ἡ σείρα τὸ πρῶν, ὡς δὲ προμήτωρ Χριστοῦ, ὡς περ τῆς σείρας, οὕτω τῆς νεκρώσεως, ἐκδυσαμένη ἔνδυμα, ἐν χώρᾳ ζώντων βοᾷ· Τὸν Κυρίον ὑμνεῖτε τὰ ἔργα, καὶ υπερβουθετε, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Χριστὸς σοὶ τὰς πυλὰς ἐκπετάσας, τὰς ἀνω περιχαρὰς καθυπεδέξατο· πύλιν δὲ ἔτεκε, ἐν αὐτοῖς δαΐδουσα, καὶ κεκλεισμένῃ ἰδεῖται, μετὰ τὴν πάροδον, Θεόφορε, ἀξιάγαστε Ἀννα· ἔλεον σε τιμῶμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ἀγίως τὸν βίον ἐκτελοῦσα, Ἁγίας Λειπαρῶνα Μήτηρ γέγονας ὥς τὸν πανάγιον, Λόγον ἀπεκύησεν, ἀγιασμόν καὶ λύτρωσιν ἡ-

vable. Bienheureuse est-elle en sa maternité ; bienheureuse sa Fille toute sainte, parce que le Fils qui naîtra d'elle sera le froment des âmes justes.

Ode V.

Anne a fait descendre le ciel sur la terre et maintenant il est juste qu'elle monte elle-même au ciel ; qu'elle mêle son allégresse à celle des hiérarchies célestes et s'inonde des charités divines ; qu'elle soit acclamée là-haut comme la femme choisie entre toutes qui a fait germer la tige de Jessé. Mais sa félicité ne lui fera pas oublier ses enfants de la terre, et elle restera toujours pour eux leur refuge, leur protection.

(128^a) *Ode VI.*

Joachim et Anne se sont endormis dans le Seigneur ; ils étaient justes, l'un et l'autre, d'une justice qui surpasse tous les éloges, et c'est pourquoi leur mémoire est chère à nos cœurs, leur vertu est pour le monde comme un phare lumineux.

Contakion. Pieusement nous faisons la fête des grands parents du Christ, et puissions-nous, grâce à leur intercession, être désormais à l'abri de toute adversité ! O Seigneur, qui avez glorifié ces deux grands saints, restez avec nous toujours !

Hos. Venons tous ensemble chanter dignement le saint pèlerinage de l'âme du Christ ; car aujourd'hui, en effet, elle fait l'échange de la vie terrestre pour une vie céleste toute faite de béatitude ineffable, et elle, la mère de la vraie Mère de Dieu, elle entonne ce cantique suave : « Mon âme glorifie le Seigneur parce qu'il m'a béni en cette enfant, sa propre Mère... »

(129^a) *Suit le Synaxaire :*

Le 25 de ce mois, fête de la Dormition de la bienheureuse Anne, mère de la toute-sainte Mère de Dieu.

Stikhi : Elle achève sa vie, la mère de la douce Vierge-mère,
Le refuge salutaire de toutes les mères.

Le vingt-cinq, a quitté cette vie Anne illustre en sa maternité. Aïeule de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon la chair, elle appartenait à la tribu de Lévi, étant la fille de Mathan et de Marie sa fille, etc.

La fête d'aujourd'hui se célèbre dans l'église du Deuteron. Le

130

μὴ παρίχοντα, διέφρου ἀξίως ἅπαντες Ἄννα
οἷν σε τιμῶμεν, εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας
Θεοτικῶν

Πολλοὶ συγχρόμῳ εὐδύοις, καὶ ἐν τῇ
τῆς ἀμαρτίας, κινδυνεύοντα, ὄρμον πρὸς
παύσαντον, αὐραὶς ταῖς τοῦ Πνεύματος, τῇ
γενήτορ Δύσποινι, νῦν καθοδηγῶν ἡμῶν
Χριστιανῶν ἢ ὑπάρχει· ἔθεν σε ὑμνοῦμεν,
εἰς πάντας τοὺς αἰῶνας.

Ὡδή 9. Εὐα μὲν τῇ τῆς παρακοῆς
Εὐα μὲν τῇ τῆς παρακοῆς νοσήματι, τῇ
κατάραν εἰσφύσαντο σὺ δὲ φειρώμενος κα-
τόρα, ἡ δὲ εὐλογία τὴν τίξασαν, ἐκύψαι
αὐτὴν Θεομήτορα ἢ συγχροῦσαι ἀξίως.

Εκ γὰρ τῆς γαστρὸς σου ἀπῆλθον γέννηται,
ἡ ἁγία ἀειπύργητος, στήθεσσι βλάστη-
σας ἀσπέρως, τοῦ κόσμου τὸν τροφὴ καὶ
Κύριον, τὸν σὲ πρὸς τὴν τρυφὴν τὴν ἀδύπανον,
Ἄννα παντοφῶς μεταστῆσαντα.

Εδίξαστο ἀλυσος ζωὴ καὶ ἄρθροισι, μετὰ
τέλος σε πανευρημα· Ξυλοῦ ζωῆς· νῦν
μετέχεις· Δικαίῳ συνευρηματῶν συστήματι,
καὶ ζῶντος Ἀποστόλου στρατεύμασιν· ἔθεν σε
πάντα· μακαρίζομεν.

Ηνὲμ πονο σήμερον καὶ νῦν ἐνταῦθα, τοῦ
ἡλίου τελευτήσαντος, φέγγει πλουσίως
χρισμάτων, ἡμᾶς· καταπαύσαντα πάνσι-
μιν, καὶ ζῶντος παθημάτων ἐξάρματα· ἦν ἐκτε-
λεῖντας ἡμᾶς φυλάττει.

Μαρία κυρία τοῦ παντός, παντοίοις με-
θουλώμενα πλημμελήμασι, σὺ ἐλευθε-
ρῶσον· αὐτὴ γὰρ, τὸν ἐλευθερωτὴν πάντων
τίτοκα, δαλεῖται· τὸν ἡμᾶς λυτρωσάμενον, τῆς
αμαρτίας· Ζεῖν πνεύματι.

Εκτελεσάμενον. Τοῖς Μαθηταῖς συνελθόντων
Χριστοῦ ὑμνήσαντες, τὴν θεόκλητον Ἀν-
ναν· τὴν Θεοτόκον αὐτὴ γὰρ, τὴν Παρ-
θένον Μαρίαν, κυτῶσα παρ' ἐλπίδα, ἀρχιεὺς
κατὰ σάρκα, Χριστοῦ τοῦ λυτρωτοῦ ἡμῶν, ἀ-
νιδειχθῆναι τοῦ ταύτην Θεοπρεπῶς, προσλαβόν-
τος σήμερον ἐν ἡμεῖς, ὑπὲρ ἡμῶν προσδου-
σαν, καὶ εἰρήνης τοῦ κόσμου.

Εἰς τοὺς Αἰῶνας, ἰσχύει Στιχὸς δ. κ. ὡλλο-
μεν Στιχὸν ἡμεῖς ποιεῖται· δευτεροῦντες τὸ α'.

Ημεῖς α'. Τὸν οὐρανίον ταχυμάτων.

Μνημὴν τελούμεν· αἰσίαν, σὲ ἀνυμνοῦμεν
Χριστέ, τὸν παραδόξως Ἄνναν, ἐκ ζωῆς
τῆς προσκαίρου, πρὸς τὴν ἀληκτον θέαν, με-
ταστῆσαντα νῦν, ὡς μητέρα ὑπάρχουσαν, τῆς

ΚΣ.

οὐ τελευτῆς ἀσπέρως, ὑπερῶς, Θεοτόκου
καὶ Παρθένου Μαρίας.

Μνημὴν ἁγίαν τελούμεν, τὸν Προπατό-
ρων Χριστοῦ, Ἰωακείμ καὶ Ἄννης, τὸν
οσέων καὶ ἀμέμπτων, δοξάζομεν θαύματι,
τὸν λυτρωτὴν, καὶ οἰκτιρμονὴν Κύριον, καὶ με-
ταστῆσαντα τούτου, πρὸς τὴν ζωὴν, τὴν ἀγί-
αν καὶ ἀνύλητον.

Πρὸς τοὺς αὐτοὺς χοροὺς, καὶ τὸν Δικαίον
σκηπτόν, ἔνθα Ἀγγέλων τάξεις, ἔνθα ὁ-
μοῖς Ἁγίων, χαρὰ ὁρτάζοντων ὄνται νῦν, σὺν
Δικαίων τα πνεύματα, Ἰωακείμ καὶ τῆς Ἄν-
νης· οὐς εὐσεβῶς, ἐνρημαύτες μακαρίζομεν.

Δόξα, καὶ νῦν, Ἡχὸς β.
αὐτοὶ φιλοταθῆναι πάντες, καὶ τῆς ἀγνῆ-
της ἱεραφῆς· δεῦτε ὁρτάζομεν Ἄννης τὴν
οσέαν, καὶ καίμην· ἡ γὰρ ἔτεκεν ὑπερῶς
τὴν παύλην τῆς ζωῆς, Μαρίαν τὴν Θεοκτίστα, ἐξ
ἧς ἐτέχθη ὁ Λυτρωτὴς, ὁ φωτίζων καὶ ἀγιά-
ζων τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

Δοξολογία Μεγαλὴ, καὶ Ἀπολύτης.
Εἰς τὴν Λειτουργίαν,
Τὰ Τυπικά, καὶ ἐκ τοῦ Κανόνος τῆς Ἁγίας
Ὡδή γ' καὶ ε'.

Ο Ἀπόστολος.
Ἀδελφοί, Ἀβραάμ δύο υἱοὺς ἔσχεν.
Εὐαγγέλιον, κατὰ Λουκᾶν.
Εἶπεν ὁ Κύριος· Οὐδεὶς λύχνον ἀφαι-
Ζεῖται Σαββάτῳ γ'.

Κοινωνικὴν· Ἀγαλλισθεῖς, Δίκαιοι, ἐν Κυρίῳ.

même jour, fête de nos saints Pères qui assistèrent, au nombre de 105, au cinquième concile oecuménique.

Suit leur légende, sous l'ode septième — Ode de sainte Anne. C'est toujours la même pensée qui se répète — l'esprit du mélode :

O bienheureuse Anne, mère de la Mère de toute vie véritable, tu es entrée dans la vie véritable et tu chantes avec bonheur : « O Dieu de nos pères, Majesté ineffable, que ton nom soit à jamais béni ! » — O mère de la Mère du Sauveur, tu t'empresses d'aller recueillir la récompense de tes vertus, en adressant au Seigneur cette louange : « O Dieu de nos pères, que ton nom soit à jamais béni ! » — Ta demeure est maintenant l'immensité du ciel, la lumière qui ne connaît aucun déclin, et de ton âme s'exhale ce cri d'allégresse : « O Dieu de nos pères que ton nom soit à jamais béni ! »

(129⁴) *Ode VIII.* La mère de la Théodouk a pu s'envoler de la mort comme d'un vêtement ; le Christ lui a ouvert toutes grandes les portes du ciel et l'a reçue avec joie en son royaume parce que Marie, son auguste Fille, est elle-même l'autre ciel où il a fait naguère son séjour.

Le Theodoukion de cette ode est la courte mais fervente prière d'une âme qui se voit exposée à toutes les tentations, troublantes, à tous les dangers d'un naufrage presque inévitable, et qui soupire après la port du salut ; mais prenons confiance : C'est Marie qui est ce havre de grâce, et c'est elle-même qui nous y conduit par des brises légères émanées de l'Esprit.

(130¹) *Ode IX (résumé).* Ève a mérité la malédiction divine à cause de sa désobéissance ; Anne, toujours fidèle, est aujourd'hui couronnée de gloire, et son âme se perd dans un océan de délices intarissables, au milieu des justes et des esprits célestes qui l'entourent à son triomphe. « O Vierge, dit encore ici le pieux mélode, ô Marie, souveraine de l'univers, donne-moi, je t'en prie, du courage, et rends la liberté à ce pauvre esclave que je suis ; car c'est toi qui fus la Mère du grand libérateur de tous les hommes, de tous les malheureux retenus jusque-là en esclavage. »

L'office continue encore avec les mêmes prières, les mêmes expressions à peu près identiques, puis vient l'exapostilarium qui termine les Matines. Si on lit la rubrique, on verra que l'encolouthie de la fête ne se termine pas là. Il reste les Laudes, qui consisteront à répéter

un certain nombre des prières de Matines, en y ajoutant la doxologie ordinaire, ensuite la grande doxologie, et enfin l'apolyxis ou la formule finale qui congédie, jusqu'à nouvel ordre, les assistants.

Après les Laudes a lieu la Liturgie, c'est-à-dire la sainte messe, selon le typicon du jour, avec deux odes du Canon de la fête, l'épître: « Abraham avait deux fils, » et l'Evangile de saint Luc: « On n'allume pas une lanterne pour la mettre sous le boisseau. »

C'est la fin de tout l'office du jour, mais dans l'âme chrétienne la prière ne finit jamais et à la chère Sainte si grande, si bonne, si maternelle pour les enfants de sa divine Fille, le moine dira encore longtemps :

'Αλλ' ἡμῶν μνημόνευε,
Τῶν ἐν πίστει μεμνημένων σου.

Après la prière, toutes les prières qui précèdent, une réflexion peut-être nous est permise ?

An cours de cet office du 25 juillet, dont une traduction incomplète, il est vrai, mais à peu près exacte quant au sens, nous a donné un peu l'idée comme des autres, on a pu remarquer cette finale si souvent répétée des *Ikhoi, Stikhera*, odes, prières diverses, finale qui n'est toujours que la même demande suppliante et pleine de confiance : « Bienheureuse Anne, toi qui as si grand pouvoir au ciel, intercède pour nous auprès de la divine miséricorde. » Bien plus souvent revient-elle encore dans ce texte grec que nous avons dû abréger, on sait bien pourquoi. et l'on devine aussi avec quel regret. Or, sans formuler de nouveau une plainte que nous regrettons d'avoir exprimée ne fût-ce qu'une fois et parce que le soin de la vérité nous y obligeait, qu'est-ce donc que le culte des saints, si cette invocation à sainte Anne, revenant à chaque instant sous une forme ou sous une autre au cours de ses offices grecs, ne témoigne d'aucun culte ?

Mais pardonnons à la sagesse humaine comme nous pardonnons à l'humaine faiblesse, et, sans rancœur, dans le parfait oubli de toute vanité d'ici-bas, continuons notre prière et, cette fois, dans ce français que tout le ciel, paraît-il, entend si bien :

BONNE SAINTE ANNE, N'OUBLIEZ PAS

CEUX QUI, DANS LEUR FOI, SE SOUVIENNENT DE VOUS !

3 Solennité de ces fêtes.

Un peuple qui chante des poèmes sur le Temple de la Mère de Dieu a dû célébrer dignement les fêtes de la Vierge et de celle qui fut son premier temple ici-bas, sa sainte Mère, la bienheureuse Anne¹. Allatius a connu, comme s'il les avait fréquentés, ces Byzantins des premiers âges dont nous avons essayé nous-même ailleurs de dire la piété, et il nous montre un peuple entier accourant à l'église, aux jours de fête des saints, pour célébrer, d'un même cœur et d'une même âme, leurs vertus².

Est-il après cela nécessaire de dire que la Conception, la Nativité, la Présentation de la sainte Vierge étaient des jours de grandes fêtes, des solennités auxquelles toute la foule des fidèles accourait avec empressement et vraie joie ? Jean d'Eubée nous l'a déjà dit, la Conception d'Anne, « le message de l'ange » qui lui avait annoncé sa maternité prochaine : c'était la première de toutes les insignes fêtes ; *prima omnium insignium sollemnitatum*, et « si, ajoutait-il, nous honorons les temples matériels consacrés au Seigneur, avec combien plus de raison, avec quelle dévotion qui devrait être infinie, ne devons-nous pas rendre hommage à la bienheureuse Vierge, « ce temple spirituel dont les fondements ne sont ni de pierre ni faits de main d'homme, mais l'œuvre de Dieu même par l'intermédiaire de l'Esprit de sainteté et de vie³ ! « Οὐδὲν ἡδύστερον ἢ περικαλλέστερον », s'écrie Georges de Nicomédie : « Rien n'est plus doux, plus saintement réjoissant, plus entouré de grâce » que cette fête ; pour le moine Euthyme, prêtre et syncelle, c'est le jour « de la plus grande joie possible, de l'allégresse inénar-

1. Poème en vers Iambiques de Georges Pisidès, cf. Du Cange, *C. P. Chr.*, notes sur Zonaras, p. 46 ; Ceillier, t. XI, p. 653, *et ita omnes*.

2. In diebus festis sanctorum, concurrente universo populo ad eorum res gestas celebrandas. *De libris*, p. 91.

3. Nam si templa nec præter tantæ rei dignitatem dedicamus, quanto magis ferventi studio, devotione infinita, ac Dei timore hæc celebranda est, in qua non ex lapide fundamenta jaciuntur, nec manu hominum Dei templum edificatur ; sed in ventre Deipara ac sanctissima Maria Patris beneplacito, et sanctissimi ac vivificantis Spiritus ope concepta est. *U't supra*.

nable : « Μεγίστης εὐφροσύνης καὶ ἀνεκκλήτου ἀγαλλιάσεως ἡμέρον ¹, et la poésie, à son tour, a des élans de ferveur qui, cette fois encore, échappent à toute traduction : « Tressaillez d'allégresse, montagnes et collines, mers et campagnes, multitudes des anges et genre humain tout entier ! Aujourd'hui chantez la glorieuse Anne, temple de la Vierge, chantez la Vierge, temple de Dieu même ! Les ombres de la loi ancienne ont disparu, et une Vierge se lève, splendeur de la grâce divine ². »

Ces textes, ces « cris de cœur », comme nous les appelions, se multiplient, on le sait, à l'infini, dans l'éloquence et la liturgie byzantines, et les *Ménées* seraient toujours là au besoin pour nous en faire entendre les éclats. Mais dès longtemps, pensons-nous, le lecteur est converti. Il sourirait même de pitié si nous lui apportions, après ces preuves intrinsèques, toujours les meilleures, un témoignage historique, celui que les auteurs ne manquent jamais de demander, comme si c'était nécessaire, à la fameuse *Constitution* d'Emmanuel Comnène. Ne la mentionons donc nous-même que pour mémoire : En 1166, ce basileus abolit plusieurs solennités parce que leur grand nombre devenait, lui disait-on, une cause d'oisiveté et de désordre, mais il se garda bien de toucher à celle du 9 décembre. Bien au contraire entendait-il plutôt lui donner force de loi comme à quelques autres qu'il voulait maintenir, et l'on connaît la réflexion d'Assemani à ce sujet, à savoir que, « loin d'instituer cette solennité, Emmanuel ne faisait, en cette occasion, que sanctionner de son autorité souveraine un usage qui existait de temps immémorial dans son Empire ³. »

Une autre preuve ne serait-elle pas également superflue pour la *Nativité* ? Evidemment, cette fête est toujours chez les Byzantins ce qu'elle était déjà au temps de Germain de Constantinople,

1. Voir ci-dessus p. 157.

2 « Ὅρα, καὶ βουνοὶ, πεδία καὶ θάλασσα, ἀγγέλων πλήθες καὶ πᾶσα φύσις βροτῶν εὐφρανθήσονται τοῦ δεσπότης τοῦ θεοῦ χάριτι μέγιστος, ἀπαρκὴς ἀναδουλάσεως ἰδιόχαιον Ἄννα... Νόμου αἰσχυρὰ σαφῶς παρατρέχουσιν ἡ πόλις, ἡ δὲ ἰδὼς τῆς Θεᾶς χάριτος ἐμφανίζεται ἡ παρθένος, νεανία δὲ ἥτις ὁ παῖδρός τῆς ὁσιότητος ἀνίσχεται ὄντως ἥλιος. Cf. les notes de Ballerini aux œuvres de Jean d'Eubée, dans Migon, *loc. cit.*, ou *Sylloge*, t. I, p. 470. Les deux citations sont prises par lui des *Ménées* de Grotta-Ferrata.

3 B. Kulev. *Ecl. univ.*, t. V, p. 70.

c'est-à-dire la *παραστάς χαρά*, « la joie de la terre entière »; ou, comme André de Crète le lui a prêté, « la porte qui s'ouvre devant la grâce et la vérité »; ou encore, selon l'expression d'un codex de Milan, la grande « pourvoyeuse du salut universel », la naissance de Marie présageant la naissance prochaine du Rédempteur. Chez les Arméniens, comme dans tout l'Empire, la fête se célèbre cinq jours, ainsi qu'en témoigne leur synaxaire du XIII^e siècle, que vient de publier Mgr Graffin².

Détail qu'on peut noter: on ne jeûne pas, le 8 septembre, au Mont Athos, et si les moines ne s'accordent pas un peu de « vin et d'huile » comme en la fête de la *Conception*, au moins il « déjeunent » *in piscibus*, ce qui n'est pas peu dire³.

On croira volontiers de même, sur la foi du manuscrit de Sirmond, si toutefois son témoignage nous est nécessaire, que la *Présentation* était, dans tout l'Empire, grâce à la piété des fidèles qui l'avait ainsi voulu, une solennité « vraiment merveilleuse », traduction littérale de: *Ἦν ἐν τῇ νύκτι τῆς Θεομήτορος ἑλισσομένης ἱερῆς τοῖς εὐσεβέσιν εἰργάζετο « θεωρηστέη » καὶ παραστάς*⁴.

Mais il nous reste deux autres fêtes, le 25 juillet et le 9 septembre, et puisque voici déjà trois solennités qui ont fait part égale à la bienheureuse Mère en même temps qu'à la toute-sainte Fille, comment, pour commencer par lui, le 25 juillet sera-t-il traité?

Au Vatican, un manuscrit du XI^e siècle (*Palat.* 317) contient, du folio 81 au folio 85, et sous la date du 25 juillet, un *encomium* de Pierre d'Argos εἰς τὴν ἀγίαν Ἄνω. — Autre témoin: Pollée même de ce jour, Dom Guéranger, bien avant nous, s'était plu à le lire, à nous en faire connaître quelques strophes choisies

1. Est nobis præsens sollemnitas prior quidem iis quæ ad legem et umbram spectant, sed et eorum janua quæ ad gratiam et veritatem. Cf. *P. G.*, t. xcvi, col. 805. Δὴ καὶ κατέβητο γενέσθαι ὡς πρότερον τῆς τοῦ κόσμου σωτηρίας. Codex B. 104 de « l'Ambrosienne », parchemin, XII^e-XIII^e siècle. Cf. *Sirmond*, col. 25.

2. *Patr. Orient.* (Graffin-Nau), t. v (1910), p. 528.

3. Cf. *Pitra, Spicilegium*, t. iv, p. 445 sq., *Vetus monasteriorum Montis Athonis Typicon*, au 8 septembre: « Nativitas Deiparæ: solutio ieiunii fit in piscibus et operum cessatio. » Au 9 décembre: « Conceptio sanctæ ac Virginis matris Annæ, solvitur in vino et oleo (p. 447). »

4. *Sirmond*, col. 243.

où et là, et si sa traduction n'est pas aussi littérale qu'on aurait pu la désirer, elle est cependant très exacte. Il dira : « Salut, terre bénie d'où sortit la branche qui fleurit divinement ! Salut, messagère du printemps de la grâce !... Salut, fête solennelle, fonte de lumière, allégresse du monde, car aujourd'hui, dans une sainteté digne de toute louange, s'est endormie la bienheureuse Anne, qui donna naissance à la Mère du Christ ! » Pour ne parler que de celui-là, le mot « fête solennelle, fonte de lumière » est bien la traduction de *σεπταστής πανήγυρις*, en autant du moins que ce dernier doit puisse être traduit en français. Pour quiconque n'a pas oublié tout à fait ses *Racines grecques*, il signifierait de plus un « rassemblement de tout le peuple, » ce qui dit mieux en effet que « fête solennelle », surtout quand à la fête solennelle il ne vient personne.

Si nous avions besoin maintenant du témoignage de l'histoire, nous aurions encore ici la fameuse « Constitution de Commène », si souvent citée par les auteurs, et en particulier par Colvener, Thomassin, Baillet, Cavalieri, etc., que nous ferions bien d'y voir autre chose qu'un mythe¹.

1. Colvener, cf. ci-dessus p. 66. — Baillet, à propos du 25 juillet : « Ce jour était établi d'obligation dans la Grèce et dans toutes les provinces de l'Orient sujettes à l'empire de Constantinople du temps de l'empereur Manuel Commène. Mais il paraît que cette obligation a cessé au moins depuis que cette ville capitale est tombée sous la puissance des Turcs. *Les Vies des Saints*, 1704, t. VII, p. 743-751. Il en a son appui Thomassin, *De Festis*, p. 90. — Cavalieri ne sait pas quand la fête du 25 juillet a pu être instituée en Orient mais pour la solennité qui l'accompagnait, il n'a aucun doute; il sait que, ce jour-là, le Byzantin était « en vacance », par « une grâce de sa religion » : « Et sans Commendictum, ante annum 1200, S. Annæ celebritatem memorat, et a constitutione Emmanuelis Imperatoris ponitur inter eas sollemnitates quibus vacandum est religionis gratia. » *Loc. cit.*, t. II, p. 133.

Pour les *Manuelis Comnenis Novellæ constitutiones*, cf. *P. G.* t. cxxxiii, et pour *Novellæ de diebus feriatis*, *ibid.*, col. 750. Le 8 septembre, le 21 novembre, le 9 décembre et le 25 juillet (*Propter oblationem sanctæ Annæ, matris Deiparæ*) y sont nommés comme fêtes comportant cessation de tout travail et vacance des tribunaux. En d'autres fêtes dont suit la liste assez longue, le travail est permis après la bourgeoisie, ainsi que l'exercice de la justice. Même « Constitution d'Emmanuel » dans le *Commentarium Theodori Balsamonis ad Nomocanonem Photii*, *P. G.* t. cix, col. 1070. Thomassin, l'homme illustre par excel-

Supposant donc admise la solennité du 25 juillet, vrai jour d'observance comme le dimanche, et cela au moins dès 1166,—question d'ancienneté sur laquelle nous devons revenir — que penser du 9 septembre au point de vue de sa célébration par les fidèles ? — Déjà, une fois, sur l'invitation de Bossuet, nous sommes « sortis du temps et du changement », c'est-à-dire, comme nous traduisions, « du présent », et pour ajouter ici quelque chose, de notre présent à nous, tout fait d'indifférence, presque d'athéisme, où l'on s'étonne même que la foi ait jamais pu exister. « Nos pères qui croyaient étaient des sots », et combien de cerveaux malades pensent aujourd'hui comme Michelet ! *Non erat his locus*, dira la censure, mais qu'importe la censure ? « Nos pères étaient des sots » parce qu'ils croyaient. Oui, ou bien, c'est que nous qui le sommes parce que nous ne croyons plus. « Sots » de bâtir Notre-Dame de Paris, ou telle autre Notre-Dame, ou bien nous, de ne plus y entrer, car enfin, il n'y a pas de moyen terme.

Où, en effet, « sortons du temps et du changement ». Ce qui n'avait pas encore changé en Orient vers le temps qui nous occupe, c'était la foi aux choses de Dieu, aux êtres choisis de Dieu précisément en vue de nous y faire croire et de nous les faire aimer. Joachim et Anne étaient ceux-là, eux les instruments, les intermédiaires, les transmetteurs directs de la grâce de Dieu faite aux hommes. On a pu voir jusqu'ici de quel respect, de quelle tendresse filiale, la piété de l'Orient les entourait, et serait-il donc si téméraire de penser que la fête commune des *Theopatores*, au 9 septembre, recevait les mêmes honneurs que celle du 25 juillet ? Pourquoi faire de l'épouse, à tel jour, une privilégiée, si l'époux ne l'est pas à tel autre, au moins avec elle ? A l'heureusement nous n'avons pas ici « le bout de papier », pas même cette autorité d'un maître quelconque qui, d'ordinaire, le remplace, sans qu'on se préoccupe davantage de savoir s'il dit vrai, tant le *magister* dirait jure encore or rôle important en ce monde. Assurément, nous-même nous n'affirmerons rien. Déjà, dans les ouvrages relatifs au culte de sainte Anne, il y a trop d'assertions gratuites, et

lence en héortologie, n'a guère laissé qu'une douzaine de lignes sur notre Sainte et ses fêtes. Cf. *Traité des fêtes de l'Eglise*, in-8°, Paris, 1697 (2^e édition), p. 88.

mieux vaudra toujours, quand on ne sait pas, avouer simplement son ignorance, quitte à employer le mot « insuffisance » qui, paraît-il, sonne un peu mieux.

Seulement, nous nous permettrons de soumettre au lecteur deux ou trois menus faits ou observations.

D'abord on sait que les Orientaux du XI^e siècle possédaient déjà, ou comme disent plus justement les *Analecta Juris Pontificii*, « conservaient encore » cent vingt fêtes chômées (les dimanches compris, bien entendu)¹. Otez, si vous voulez, cinquante-deux jours, une facile arithmétique vous en laisse encore soixante-huit, qui, pour les fidèles, entraînaient les mêmes obligations que le dimanche.

Un autre argument, très faible peut-être, mais qui n'est pas pour cela quantité tout à fait négligeable, pourrait se prendre de la calligraphie de certains manuscrits à cette date. *Calligraphie* est le mot, car on remarque avec plaisir que tel synaxaire, euchologe ou ménologe prend, au 9 septembre, comme un petit air de fête. Il semble bien que, pour le scribe, ce jour-là n'est pas tout à fait un jour comme les autres. Il accentue davantage ou soigne mieux son écriture ; il la dégage du contexte plus qu'il n'a coutume de faire, lui qui ménage tant son parchemin ; on bien il se paie le luxe d'une grande lettre initiale en beau cinabre avec arabesques, fleurettes, « fioritures » au premier sens du mot et c'est de sa plus belle main qu'il transcrit la légende du jour.

Cette notice est d'ailleurs plus longue, on dirait « plus sidérale » qu'en d'autres jours, et il s'y trouve de plus certains mots qui attirent l'attention, comme, par exemple, dans celle du manuscrit de Berlin :

« Aujourd'hui est la *synaxe* des justes Joachim et Anne que nous avons résolu de *célébrer* au lendemain de la nativité de la Mère de Dieu, non parce que ces deux bienheureux ont cessé de vivre aussitôt après cette naissance (car le vingt-cinq juillet nous rappelle leur bienheureuse dormition), mais parce qu'ils ont été, comme père et mère de la sainte Vierge, les instruments du salut universel, et les premiers à bénéficier de cette divine naissance.

1. Année 1862-1863, t. vi, p. 1350.

Leur synaxe a lieu dans le magnifique sanctuaire de la Théotocos, près de la grande église de Chalcopraté¹.

Le Dr Bayan traduit ainsi un codex arménien : « De nouveau fête de la Mère de Dieu. Et commémoration et réunion des fidèles pour célébrer les justes Joachim et Anne². » Au surplus, dans les *Ménées* de ce même jour, il se rencontre souvent des expressions comme celles-ci : συνελθόντες εὐσεβῶς, « nous sommes réunis pieusement »; ἄπαντες ἑορτάζομεν, « Anne invite tous les fidèles à chanter des hymnes »; ἡν ἑορτάζομεν, « Nous célébrons ce jour », et c'est le cas de remarquer, fût-ce peut-être pour la seconde fois, le sens restrictif du mot grec ἑορτή, restrictif parce qu'on ne l'employait que pour désigner les « grandes fêtes », les solennités.

Encore un menu détail, s'il vous plaît, une simple note prise dans Lambecius. Son catalogue de la bibliothèque impériale de Vienne fait mention d'un codex contenant deux στιχῆρες, ou, comme il traduit, « deux cantiques ecclésiastiques cum antiquis notis musicis, « avec d'anciennes notes de musique », l'un pour la fête de la Nativité, l'autre pour celle du lendemain. On peut supposer que ces « notes musicales » sont autre chose que la psalmodie pure et simple telle qu'on l'employait à l'*Office*, et qu'elles représentent plutôt un chant plus solennel, en rapport avec les paroles elles-mêmes. Quoi qu'il en soit, au 9 septembre, les paroles supposent en effet une musique de fête : Δεῦτε νῦν χωρῶμεν, « Venez maintenant, et chantons en chœur³ ! »

Et encore, puisque « l'union fait la force », même quand on ne peut mettre ensemble que des fils bien ténus, voici le discours

1. Ἡ σύναξις ἐπιτελεῖται τῶν δικαίων Ἰωακείμ καὶ Ἄννης, ἣν παρελθόντων ἐορτάζειν τῇ ἐπαύριον τοῦ γενέσθαι τῆς Θεοτόκου, οὐκ ἐπειδὴ κατὰ ταύτην ἔσχατος τῆς ζωῆς τὴν τελείωσιν (ἡ γὰρ εὐκταὶ πύμνη τοῦ βουδίου ταύτην ἡμῶν γνωρίζει), ἀλλ' ἐπειδὴ πρόδεντοι τῆς παγκοσμίου σωτηρίας διὰ τῆς ἐξ αὐτῶν προέμβουσης ἁγίας θυγατρὸς γενόμενοι, κατελλήλαται λαθόντες ἐνέχυρα ἐν τῇ βίᾳ γενόμενοι αὐτῆς. Τελεῖται δὲ ἡ αὐτῶν σύναξις ἐν τῷ εἰδικῷ οἴκῳ τῆς Θεοτόκου πλησίον τῆς μεγάλης ἐκκλησίας ἐν τοῖς Νάυκωπρατίσι. Cf. *Sirmond*, col. 29.

2. *Synaxaire arménien de Ter Israel*, *Patrol. Orient.*, t. v, p. 550 (1910), p. 550. Traduction du Dr Bayan avec le concours du prince Maximilien de Saxe.

3. Lambecius, *op. cit.*, t. III, p. 507, indique pour ces cantiques le Codex 100 (*Theol. grecus*), fol. 120 et 121. Il ajoute : Codex pervetustus et optima nota. »

de Cosmas Vestitor, ce fameux *Encomium* dont nous avons donné plus haut quelques extraits, et qui a célébré, non en passant ou par occasion, mais *ex professo* et de première intention, les justes et saints « Ancêtres de Dieu » Joachim et Anne. L'exorde prête déjà à des conjectures favorables ; mais le sermon tout entier, un sermon qui fut prononcé exactement au lendemain de la Nativité et selon toute apparence, non devant des hautes vides, comme la chose arrive de nos jours, mais devant des fidèles plus ou moins nombreux, ne prouverait-il pas que ce jour-là était une fête, moins solennelle que d'autres, si l'on veut, mais encore assez grande pour demander un discours spécial et attirer les fidèles à l'église ?

Dans le rite syrien, tel que nous le fait connaître le *Calendarium* du Père Nilles, le 9 septembre porte en toutes lettres *I^{re} classis*, et c'est plutôt la fête de juillet qui devient de *seconde classe*, tout en restant cependant fête chômée ¹.

Enfin, permettez une dernière observation. Il ne serait pas raisonnable de supposer que toutes les fêtes, même chez les Byzantins, jouissaient des mêmes honneurs, mais si celle des *Theopatores* possédait comme, par exemple, le 21 novembre, un *μετέπρος* (*post-festum*, « après-fête »), sorte de mémoire qui en indiquait le prolongement au moins pour un jour, sinon pour plusieurs comme dans le cas des grandes solennités, ne serait-ce pas parce que lui-même, ce 9 septembre toujours, était aussi une grande célébration, au moins en l'une ou l'autre église de l'Empire ?

Judicent periti ! Nous n'avons pas voulu établir une preuve — à quoi bon ? — mais poursuivre encore tout doucement une étude qui devient en effet de plus en plus douce à mesure qu'elle avance.

¹. *Op. cit.*, t. 1, p. 481.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE : *La fête liturgique de sainte Anne.*

La Bulle de Grégoire XIII. — Culte et fête. — Argument tiré du silence. — Lente évolution de la liturgie. — Culte local et culte général. — Pri- vilèges des évêques	5
Revenons à la Bulle de Grégoire XIII. — Fête locale déjà ancienne. — Li- cults apostoliques. — Fondations épiscopales	34
xiii ^e siècle et au delà	53
Suppression et rétablissement de la fête. — Fête d'obligation	63

MADAME SAINTE ANNE ET SON CULTE EN ORIENT

Les études byzantines	77
PRÉAMBULE : <i>L'Orient d'autrefois au point de vue religieux</i>	85

ARTICLE PREMIER : *Monuments littéraires*

1 ^o ÉCRITS EN PROSE : Évangiles non canoniques; homélies et divers passages de traités patristiques. Autres documents	115
2 ^o LITTÉRATURE HYMNIQUE	170
Mélodes : Romanos. — Sophron. — André de Crète	186
Sergius, Germain, Georges, Étienne, Joseph, Théophanes Graptos	206

ARTICLE DEUXIÈME : *Fêtes et liturgie*

I. LES FÊTES : Les livres qui en témoignent. 2. Les fêtes elles-mêmes. 3. Solemnité et Ancienneté de ces fêtes	217
II. LA LITURGIE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME	
1 ^o Les <i>Ménées</i> . — Les <i>Synaxaires</i> . — Les <i>Ménologes</i> . — Les <i>Typica</i> . — Autres livres liturgiques	221
2 ^o LES FÊTES. Leur nombre. — <i>Eloquence, Poésie des Ménées</i>	269
Le 7, le 8 septembre et le 9 septembre	259
Le 21 novembre, le 9 décembre et le 25 juillet	309
3 ^o SOLENNITÉ DE CES FÊTES	341

SOMMAIRE DU TOME II

(à paraître)

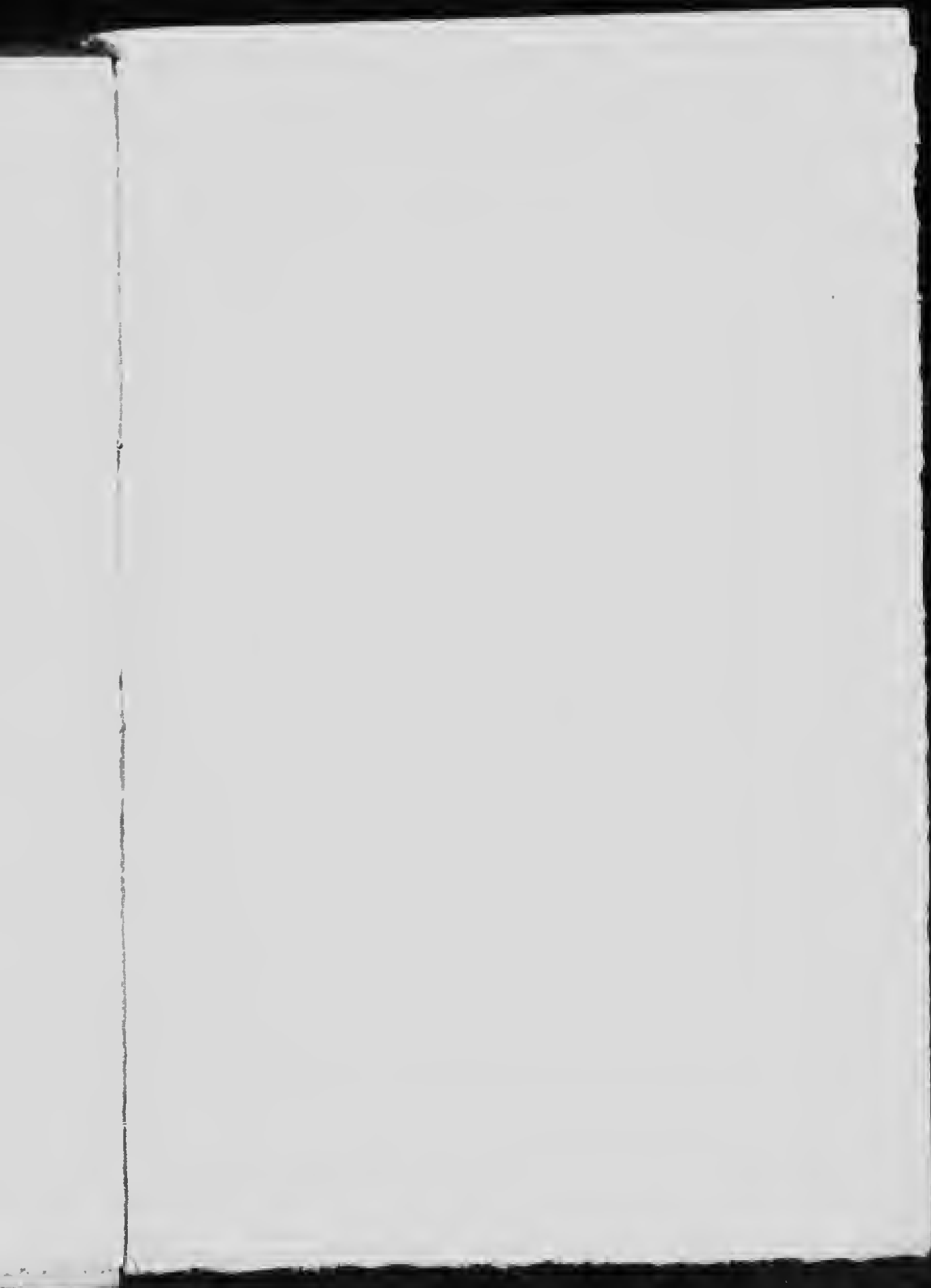
ORIENT (suite)

FIN DE L'ARTICLE DEUXIÈME : Ancienneté de ces fêtes. — II. La *Liturgie*
de saint Jean Chrysostome
ARTICLE TROISIÈME : *Religiosa loca*, ou Sanctuaires
ARTICLE QUATRIÈME : Iconographie ancienne

Seconde partie de l'opuscule

LE CULTE EN OCCIDENT AU MOYEN AGE

(*Étude du même genre que la précédente*).



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Bibliothèque d'Histoire religieuse

- L'Église de Paris et la Révolution** (P. Pisani), chanoine à Notre-Dame de Paris, docteur ès-lettres, professeur à l'Institut catholique. I. 1789-1792. 1 vol. 12° (350 p.). — *Idem*. II. 1792-1796. 1 vol. 12° (350 p.). — *Idem*. III. 1796-1799. 1 vol. 12° (430 p.).
- Études sur la Réforme française** (Henri Hauser), professeur à l'Université de Dijon. 1 vol. 12° (xiv-308 p.).
- Luther et le Luthéranisme**. Étude faite d'après les sources, par Henri Denifle, de l'ordre des Frères Prêcheurs, traduit de l'allemand avec une préface et des notes par J. Paquier, docteur ès-lettres, ancien administrateur de l'église de la Sorbonne. T. I, 1 vol. 12° (xxiv-392 p.).
- Histoire du Bréviaire romain** (Mgr P. Batiffol). 3^e édition revue et augmentée. 1 volume. Chaque volume..... 3 fr. 50
- Fouqueray** (P. Henri), S. J. Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762). T. 1^{er}. Les origines et les premières luttes (1528-1575). 1. vol. 8° 10 fr.
- Meistermann** (Le Père Barnabé). Nouveau guide de Terre Sainte. 1907, 1 vol. 12°, cart., cartes et pl. (xviii 610 p.)..... 7 fr.
- **Guide du Nil au Jourdain par le Sinai et Pétra sur les traces d'Israël**. 1908, 1 vol. 12°, cart., pl. et cartes (xviii-880 p.)..... 7 fr.
- Monumenta ecclesiae liturgicae ediderunt et curaverunt** Ferdinandus Gabrol et Henricus Leclercq. Vol. I : Reliquiae liturgicae vetustissimae, sectio prima. 1902. 1 vol. 8° (ccxv-276-204 p.)..... 75 fr.
- Vol. V. Liber ordinum en usage dans l'église wisigothe et mozarabe d'Espagne du v^e au xi^e siècle, publié par Férotin. 1904, 1 vol. 4° (lv- 800 p.)..... 60 fr.
- Mortier** (R. P.). Histoire des Maîtres généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs. T. I-IV (1170-1263 ; 1264-1323 ; 1324-1399 ; 1400-1488), 4 vol. 8° (vii-684 ; 596 ; 898 ; 660 p.), chaque vol..... 10 fr.
- Les tomes I et II ne se vendent pas séparément.
- **Index général des noms propres de personnes et de lieux contenus dans les t. I à IV**, 1 vol. 8° (87 p.)..... 2 fr. 50
- Regnault** (Henri). Une province procuratorienne au début de l'Empire Romain. Le procès de Jésus-Christ. 1909, 1 vol. 6° (153 p.) 4 fr.
- Valois** (Noël). La crise religieuse du xv^e siècle. Le Pape et le Concile (1418-1450). 1909, 2 vol. gr. 8°, portraits et pl. 20 fr.
- Viaud** (R. P. Prosper). Nazareth et ses deux églises de l'Annonciation et de Saint-Joseph d'après les fouilles récentes. 1 vol. 8° 94 gr. 6 fr.
- Valois** (Noël), membre de l'Institut. La France et le Grand Schisme d'Occident. 1696-1902, 4 volumes 6° (xxv 407, 516, xxiv-632 et 610 p.)..... 40 fr.

